La Belle Grêlée, par Alexis Bouvier. (3e édition.)

LA BELLE

GRÊLÉE

PAR

ALEXIS BOUVIER

3e Édition

J.R

PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

LA BELLE GRÊLÉE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMANT, LA FEMME ET LE MARI

I

NUIT D'ÉTÉ, NUIT D'AMOUR

L'histoire que nous allons raconter est trop récente encore pour que nous puissions dire exactement le lieu où elle s'est passée; la plupart des gens qui en ont souffert sont vivants et désespérés; il serait inhumain d'ajouter à leur douleur, de rouvrir des plaies à peine cicatrisées.

Mettons que la première scène de notre drame se passe à Auteuil, dans un de ces charmants petits pavillons construits au milieu d'un jardin mignon, clos sur la rue par une grille que masquent des lilas touffus.

La maison a deux étages sur un rez-de-chaussée élevé de quelques marches; elle est toute ficelée de lierre et de plantes pariétaires; cette verdure qui la couvre la rend gaie comme un nid.

C'est la demeure d'Hilaire Ténard de Marby, ex-capitaine de cavalerie, que des blessures nombreuses ont obligé de donner sa démission pour entrer dans les bureaux du ministère de la guerre. Ténard de Marby dit qù'il a passé la cinquantaine. C'est vrai, il l'a bien passée, il est même du mauvais côté.

Il se croit encore vigoureux parce qu'il est brusque, brave parce qu'il est insolent. Il vit dans la petite maison d'Auteuil avec sa femme Aurélie, une blonde admirable qui vient d'atteindre sa vingt-quatrième année, et la sœur de sa femme, Elise, une enfant chétive, ayant dix-sept ans et n'en paraissant pas quinze. Pauvre belle qu'une terrible maladie, la variole, a failli enlever; elle n'a échappé au fléau que pour vivre misérable et souffrante; elle est grêle, le dos se voûte, elle tousse souvent, le visage livide est légèrement gravé, au coin de la bouche, et cela lui donne un constant sourire; ses grands yeux noirs, cerclés de bistre, ressortent étincelants dans la pâleur livide de son teint.

Le capitaine dit que c'est un monstre; il a dû la prendre à la mort de la mère de sa femme, et, de ce jour, la pauvre petite est devenue la Cendrillon de la maison.

La maison du capitaine Ténard de Marby est charmante à l'extérieur, à demi perdue dans les arbres qui l'entourent; les jardinets pleins de fleurs l'embaument, elle est mystérieuse dans sa verdure entre ses deux jardins et semble le gîte frais et gai d'un ménage heureux et jeune.

A l'intérieur, c'est tout autre chose, le charme disparaît; on y vit calme, avec austérité, sévérité et discipline.

Le capitaine n'est pas riche, il a l'horreur des servi-

teurs, qu'il considère comme des ennemis; Mme de Marby et sa sœur, Elise Boitel, sont exclusivement chargées du ménage.

Le capitaine a conservé dans la vie civile ses habitudes militaires. Au corps, il n'employait son ordonnance qu'à faire ses courses, il soignait lui-même sa garde-robe et ses armes; il fait de même chez lui, se brossant, se cirant, recousant ses boutons, raccommodant ses vêtements. Le capitaine de Marby, qui sait broder et faire de la tapisserie, marque lui-même ses mouchoirs.

Ainsi qu'il faisait au régiment, il ne s'en rapporte qu'à lui en tout et pour tout; lorsque sa femme et sa belle-sœur ont fait le ménage, il passe l'inspection, fait frotter ici, essuyer là, et, respectueux avec sa femme, il n'adresse ses plaintes et ses jurons qu'à la petite Elise. Les deux femmes ne se plaignent jamais.

La maison est menée militairement.

A sept heures du matin, le capitaine Ténard de Marby s'éveille; il tire aussitôt le cordon qui pend dans son alcôve, lequel, au lieu d'agiter une sonnette, secoue une grosse cloche placée dans le jardin.

Le vieux soldat est ponctuel; aussi, dans le quartier, a-t-on pris l'habitude de régler les horloges sur la cloche de la petite maison; elle sonne à sept heures, pas une minute de plus ni de moins. Tout le monde doit alors se lever chez le capitaine.

La petite Elise revêt hâtivement ses jupes, une camisole, chausse des pantoufles et descend prendre dans la boîte de la porte le journal du matin, elle le place sur un plateau avec un verre, une bouteille de vin blanc et un morceau de pain. Portant le plateau, elle frappe à la porte de la chambre du capitaine. Celui-ci crie :

— Entre.

Elise obéit, en disant :

— Bonjour, Hilaire. As-tu bien dormi?

Le capitaine est pudique, les rideaux de son lit sont méticuleusement fermés ; il grogne :

— Oui ! merci ! bonjour ! Mets le plateau sur la table de nuit; prends les clefs sur la cheminée, et surtout pas de bruit en faisant votre tripot.

La jeune fille prend les clefs — car c'est le capitaine qui ferme, le soir, la maison — elle sort. Lorsque la porte se referme, le capitaine ouvre ses rideaux, se verse le vin blanc pour *tuer le ver*, puis, tout en mangeant son pain, il lit...

Une heure après, M. Ténard de Marby paraît dans la salle à manger où les dames ont préparé le café au lait.

Ténard est en bras de chemise, son pantalon à sous-pieds est tiré par des bretelles qui lui brident les épaules ; il est peigné, rasé, propre comme un sou neuf, sa cravate de soie fait deux tours autour de son cou, laissant à peine voir le col blanc. Le capitaine boit son café d'un trait; puis, sans dire un mot, il décroche dans un coin de la pièce une cage dans laquelle sautent et chantent deux canaris, tout en leur parlant comme à des enfants ; il nettoie la cage, change le mouron, l'eau, emplit les mangeoires de graines, puis, avec précaution, il pend la cage en dehors de la fenêtre et rit avec ses oiseaux. Le capitaine adore les serins.

Lorsque la demie de huit heures sonne, le capitaine crie :

— Allons, vite mes affaires.

Mme de Marby apporte le gilet, — un gilet qui se boutonne ainsi qu'une soutane de prêtre, au moins trente boutons du col au ventre, — puis l'aide à revêtir sa re-

dingote; la petite Elise présente la canne et le chapeau. D'un mouvement sec, comme s'il tirait sur un ceinturon, il s'enferme dans sa redingote, il pose crânement son chapeau sur le côté de la tête, se redresse et commande ce que l'on devra faire pour le dîner du soir. Il embrasse alors sa femme sur les deux joues, sa belle-sœur sur le front, et, droit comme un I, agissant des jambes avec la raideur du compas, il part.

A cinq heures quarante-cinq minutes, tous les jours, vent, neige ou pluie, la porte du jardin s'ouvre et le capitaine paraît; la scène du matin se passe de nouveau, il embrasse les deux femmes, se dévêt, donnant la redingote et le gilet à sa femme, le chapeau et la canne à sa belle-sœur. Pendant que cette dernière l'aide à revêtir un veston, Aurélie place sur la table une longue pipe et un pot de tabac.

Depuis cinq ans que l'ex-capitaine est marié, cette existence n'a pas varié d'une heure.

La distraction est unique : tous les soirs après dîner, pour attendre l'heure du repos, Ténard de Marby joue au bésigue avec sa femme. C'est avec les sous qu'elle lui gagne qu'elle achète ce qu'elle appelle les « brimborions » de la toilette.

Deux fois par semaine, les mercredis et les samedis, le capitaine reçoit un grand beau garçon à tête de Christ, d'aspect maladif. C'est le fils d'un vieux camarade de régiment, mort à côté de lui ; il se nomme Aristide de Farge, c'est son collègue au ministère de la guerre, son chef même ; il souffre d'une maladie de cœur et est par cela astreint à une vie régulière que ne comportent guère sa jeunesse et sa situation ; c'est pour cela sans doute qu'il consent à venir faire le whist avec M. et Mme de Marby.

A dix heures et demie, hiver comme été, on se couche; c'est l'ex-capitaine qui ferme les fenêtres, les persiennes, les portes et en garde les clefs.

Depuis la maladie d'Elise, qui obligea sa sœur à la veiller, Hilaire Ténard de Marby ayant une peur atroce de la petite vérole avait défendu qu'on descendît au rez-de-chaussée, se réservant cette pièce. Les époux s'étaient habitués à faire deux lits; le capitaine était plus à l'aise, disait-il, pour fumer sa pipe dans son lit; Aurélie couchait au premier, Elise au second étage. Chaque étage se composant seulement de deux pièces, au premier, la chambre d'Aurélie et un cabinet de toilette; au second, la chambre d'Elise mansardée et un grenier.

C'est en face de cette maison, lorsque onze heures venaient de sonner, un soir de juin, que nous conduisons le lecteur. A l'ardente chaleur d'une journée d'été succédait une nuit douce et tiède; le ciel sans lune était à peine étoilé; les arbres des petits jardins jetaient leur ombre sur la rue, pas un souffle de vent n'agitait leurs feuilles, un grand silence enveloppait le quartier d'Auteuil; les rues à cette heure étaient désertes; seule la petite maison du capitaine Ténard de Marby avait encore une fenêtre faiblement éclairée, celle de la chambre de Mme de Marby.

Un homme se tenait caché dans l'ombre d'une porte, évitant les rayons des réverbères et l'œil ardemment fixé sur la seule fenêtre encore éclairée ; il resta sans bouger une grande demi-heure. La lumière s'éteignit; c'était le moment attendu sans doute, car aussitôt ayant jeté autour de lui un rapide coup d'œil, il traversa la rue et se cacha vivement dans l'ombre des lilas qui masquaient la grille du petit pavil-

lon. Convaincu qu'il était seul dans la rue à cette heure, avec une agilité et une assurance qui prouvaient que ce n'était pas la première fois qu'il exécutait l'escalade, il grimpa sur le petit mur, enjamba la grille à un endroit où la lance manquait et sauta tranquillement dans le jardin, sans bruit; il le traversa en rampant, et, arrivé sous les fenêtres, il regarda attentivement autour de lui, puis écouta; certain qu'il n'avait été ni vu ni entendu, il se leva. Alors, saisissant d'une main les feuillets d'une persienne, mettant un pied sur la tige de fer qui servait à la tenir ouverte le jour, il se hissa jusqu'au crochet qui attachait l'espalier le long du mur; la fenêtre s'ouvrit vivement, une main se tendit, il la saisit, et, se cramponnant de l'autre main à la barre d'appui, prestement il sauta dans la chambre.

La fenêtre refermée, M[me] de Marby se jeta dans les bras de celui qui venait de s'introduire si singulièrement chez elle.

— Ma Lilie, je mourais d'impatience de te voir et tu n'éteignais pas.

— Il a été long à s'endormir; j'entendais toujours du bruit dans sa chambre. J'avais autant hâte que toi de te voir, de me trouver seule avec toi, de te parler. Toute la soirée tu m'as paru souffrant.

— J'ai été mal à mon aise toute la journée, dit le jeune homme en la prenant dans ses bras; puis, l'embrassant avec passion, il continua :

— Oh! j'avais besoin de tes baisers pour redevenir fort. Ici, près de toi, dans ce silence délicieux, le cerveau tout plein du parfum que les fleurs m'ont jeté en venant, je suis le plus heureux des hommes.

La nuit claire de l'été leur permettait de se voir dans

l'ombre, il s'assit, l'attira sur ses genoux et, la regardant, la devinant plutôt, il lui demanda :

— Tu m'aimes bien?

— En peux-tu douter? répondit-elle en appuyant sa tête sur la sienne, heureuse de rafraîchir la chaleur de ses joues sur son front froidi par la bise du soir. Si je t'aime! Mais quelle preuve plus grande puis-je t'en donner que ta présence ici?

— C'est vrai!

— Mon amour, je te l'ai donné... L'honneur d'une femme est dans l'amour de celui qu'elle aime. C'est ma vie que je joue chaque nuit où tu viens. Tu l'as encore entendu ce soir, lorsqu'il a raconté l'affaire qu'il avait lue dans le journal... quand il a dit : « Si je doutais de ma femme, je ne suis pas de ces niais qui cherchent la preuve, qui les rend ridicule, je la tuerais d'abord pour chercher l'autre ensuite. »

— C'est un fou ou un sot.

— Il y a des jours où j'ai peur.

— Je te répète ce que je t'ai dit... Le jour où tu seras menacée, il n'y a plus à reculer devant le scandale... tu viendras et retrouveras chez moi ton ménage.

— C'est bien vrai, ça?...

— Tu doutes donc de moi?...

Un baiser fut sa réponse... Il sentit qu'un frisson la secouait.

— Qu'as-tu donc?

— Je pense à ce qui arriverait si nous étions surpris un matin...

— Il arriverait que nous serions unis pour toujours le lendemain.

Elle était assise sur ses genoux, il rit et, lui prenant la tête entre ses mains, il couvrit ses yeux de baisers;

et, comme les caresses du jeune homme agitaient son corps de voluptueux tressaillements, elle se dégagea, en disant :

— Laisse-moi, je deviens folle.

Elle courut dans le cabinet de toilette duquel elle rapporta une petite lampe veilleuse... L'amour l'étouffait, la nuit lui faisait peur et, pour cacher le trouble qui l'agitait, elle dit, en éclairant son amant :

— Ah ! tu as bonne mine, maintenant; tu m'as effrayée tantôt, j'ai craint que tu ne fusses malade.

Il sourit, et, la contemplant amoureusement un instant, il dit encore :

— Tu m'aimes bien, Aurélie ?

— Oh oui ! fit-elle avec un accent indéfinissable, en beubant des lèvres comme les enfants. Oh oui ! et, ne résistant plus à l'entraînement de son amour, elle se pelotonna dans ses bras, penchant sa tête en arrière pour lui offrir ses belles lèvres frémissantes...

Et dans la chambre s'entendit, longue, douce, éteinte, la mélodie des baisers.

Ils n'avaient pas le droit de s'aimer ! Oui ! cet amour était criminel ! Oui !... Et cependant, assurément, le créateur n'avait pas mis au jour cette beauté pour celui dont elle portait le nom... Assurément la nature, en jetant ces deux beaux dans le monde, les avait faits l'un pour l'autre... Eux deux seuls étaient dignes de s'aimer, jugez-en :

Aurélie Boitelle, la femme de l'ex-capitaine Ténard de Marby, était belle, admirablement belle. Grande et forte, elle était souple, élégante d'attaches ; le corsage, un peu long, se liait harmonieusement avec des épaules magnifiques, desquelles naissait un cou adorable.

La tête était charmante ; les cheveux blonds, de ce

blond chaud que ne peut donner la teinture et qu'un rayon de soleil transforme en auréole, seyaient bien à son teint, éclatant, rose et blanc. La bouche, épaisse et spirituelle, était superbement garnie, lèvres et dents défiaient toutes comparaisons, la lèvre inférieure avançait un peu — comme toujours prête à offrir un baiser ; — le nez était peut-être long, mais si peu, et puis les sourcils étaient si épais, — presque noirs dans leur roux ; — les cils étaient immenses et bruns ; naissant dans le bistre des paupières, ils faisaient paraître plus grands les yeux, d'un bleu magnifique.

En dépit de ce regard doux, de ce front, de cette bouche spirituelle, l'ensemble, l'air du visage était un peu bébête ; il y avait dans la physionomie d'Aurélie de la femme et de l'enfant.

A cette heure, à demi vêtue, dans les bras de son amant, elle se révélait ce qu'elle était : un modèle de la statuaire, quelque chose comme la *Baigneuse* de Legrain...

Et lui, n'était-il pas bien digne d'elle? Et, la tête penchée sur celle de son amoureuse, pour chercher ses lèvres, n'était-il pas le juste pendant qu'il fallait à cette beauté ?

Il paraissait maladif, non parce qu'il était grêle, chétif, non ! mais par sa pâleur, par la fixité de son regard, par la nonchalance de ses mouvements... Chétif ! non ! au contraire fortement et gracieusement bâti, c'était un beau et élégant garçon. Le visage était doux, le dessin du nez était pur, la bouche bien arquée ; une moustache fine et rousse, qui laissait voir à travers ses soies, comme le saule à travers ses feuilles, des lèvres épaisses, mais exsangues, seyait bien au teint mat de la peau ; l'œil était grand, le regard brun, vif, fiévreux, brillait

sous les cils durs comme du crin; les paupières lourdes et bistrées donnaient aux yeux un charme étrange. Il était beau; on s'expliquait, si on ne l'excusait, l'amour qu'il pouvait inspirer. Sa voix était douce à entendre, mélodieuse ainsi qu'une vibration de harpe...

Tout à coup, en même temps qu'il embrassait son aimée, qu'il lui parlait d'amour, toujours, elle lui mit la main sur la bouche, il la mordilla pendant qu'elle disait :

— Tais-toi... J'entends du bruit.

Et, prompte et légère comme une gazelle, elle s'arracha de ses bras, éteignit vivement la lumière et courut appuyer l'oreille sur la porte. Ils écoutèrent, elle s'était trompée...

Rassuré; dans l'obscurité, le regard du jeune homme vainement la cherchait, il se leva pour la surprendre.

Il y avait dans l'atmosphère, avec la senteur des poussées de juin, comme une odeur d'amour... Elle fermait la fenêtre, lorsque, voyant sa silhouette dans le clair-obscur, il la saisit, elle jeta un petit cri d'oiseau effarouché.

Tout rentra dans la nuit, dans le silence, on n'entendait que le roulement lointain des fiacres en maraude et presque toutes les heures le bruit cadencé des pas de deux agents en ronde, qui passaient muets comme des ombres devant la petite maison que la nuit et l'ombre de ses arbres abritaient bien pour cacher les mystérieuses amours...

« Ce n'est pas encore le jour, c'est le rossignol et non l'alouette dont la voix a percé ton oreille craintive, dit Juliette à Roméo. »

Lorsque la demie de deux heures sonna, la nuit était moins intense; un oiseau matineux chanta. Aurélie

s'éveilla, elle écouta et, craignant qu'il ne fût plus tard, que le jour ne vînt les surprendre, elle se pencha sur son amant étendu près d'elle. Il dormait profondément. Son oreille attentive n'entendait pas son souffle, elle plaça sa main sur son front pour l'éveiller, lui disant tout bas :

— Chéri...

Et elle éprouva une sensation atroce... qui la fit se jeter en arrière, le front était froid, de ce froid moite de la mort.

Au saut qu'elle avait fait, il n'avait pas bougé, elle eut peur; tremblante, elle posa la main sur ses cheveux, secouant brutalement la tête en disant plus haut :

— Aristide... Aristide... le jour!

Ce ne fut pas le froid qui la saisit alors, à la secousse la tête glissa de l'oreiller pour pencher, échevelée, hors du lit; elle jeta un cri rauque et, affolée, épouvantée, elle sauta du lit sur le tapis.

Folle, éperdue, elle courut à la fenêtre, et souleva le rideau pour éclairer la chambre. Il faisait toujours nuit...

Elle n'osait revenir près du lit. Elle se dompta cependant; elle s'approcha, se refusant à croire à la réalité, elle prit le bras et le secouant, elle dit un peu plus fort :

— Aristide!...

A ce toucher elle ne douta plus; effrayée, l'œil hagard, la bouche ouverte, elle tomba à genoux près du lit, elle prit la tête dans ses mains, l'embrassant en gémissant :

— Oh mon Dieu! mon Dieu!... Mais ce n'est pas possible! Aristide, Aristide... Éveille-toi... Aristide!... Oh mon Dieu!...

Et elle se tordait de douleur, sa bouche cherchait

celle de son amant pour lui jeter de son souffle peut-être ; dans ce baiser, elle sentit ses lèvres se mouiller, elle eut alors une sensation d'horreur, elle avait bu quelques gouttes de sang coulé avec le dernier soupir du malheureux.

Elle voulut se lever, elle ne le put ; elle se cramponna aux meubles, ses mains sans force glissèrent, elle fit un suprême effort... Ce fut en vain, elle retomba sur le tapis en jetant un cri rauque.

Elle s'était évanouie.

Un silence de plomb envahit la chambre ; dans le petit pavillon tout dormait. Deux coups discrets furent frappés sur la porte, rien ne bougeait, deux coups heurtèrent de nouveau et une voix dit :

— Aurélie, c'est moi !...

N'obtenant pas de réponse, la voix reprit :

— Ouvrez-moi donc?... Vous allez vous faire prendre.

Puis :

— Oh mon Dieu... Il se passe quelque chose d'extraordinaire... Aurélie !

Ce dernier mot fut crié par le trou de la serrure, d'un ton suppliant.

Rien ne répondit.

C'était la voix d'Élise.

La jeune fille était descendue de sa chambre, pieds nus, en chemise, pour prévenir sa sœur que le jour allait venir.

Elle faisait cela comme une chose à laquelle elle était habituée ; c'était elle, l'alouette, qui venait annoncer l'aube aux amoureux.

Effrayée de ne pas entendre de réponse, elle remonta vivement dans sa chambre, chercha dans un coin d'armoire, y prit une clef, et redescendit aussitôt.

En une minute la porte fut ouverte; elle courait vers le lit en disant d'une voix sourde :

— Aurélie, Aristide... voici le jour.

Elle butta sur le corps de sa sœur, et tomba sur le lit, ses mains, son visage se heurtèrent sur le cadavre glacé du jeune homme; elle jeta un cri sourd, et d'un bond se recula.

Elle avait peur! Que s'était-il passé? Quelle folie sa sœur avait-elle commise?

La malheureuse enfant n'osait crier, et, épouvantée par la nuit, par le froid étrange qu'elle avait senti au heurt du corps, par ce silence, par cet inconnu, elle s'était blottie dans un coin de fenêtre et ne bougeait plus; elle haletait, cherchant à deviner dans la nuit, à voir, mais n'osant plus bouger.

Quelques minutes se passèrent ainsi, au bout desquelles son regard s'habituant à l'obscurité vit distinctement le corps de sa sœur presque nue, étendu sur le tapis. Elle courut vers elle, et de plus en plus épouvantée, tremblante, elle plaça sa main sur sa poitrine; sentant la tiédeur de la chair, les battements du cœur, elle redevint forte, et prenant sa tête elle la souleva en lui disant :

— Aurélie! Aurélie!

La malheureuse femme ne bougeait pas, mais la jeune fille était convaincue qu'elle vivait. Elle lui mouilla les tempes, lui fit respirer des sels, et quelques moments après Aurélie reprit connaissance.

Ce fut atroce alors, car la malheureuse jeta son premier regard sur le lit et son premier mot fut :

— Mort!... C'est vrai?

Élise, effrayée, tremblante, ne répondit pas, et sa sœur se redressant, elle se recula. Aurélie regarda une

minute le corps froid de son amant, elle eut un geste de désespoir, des sanglots, des cris rauques, cela dura dix grandes minutes, au bout desquelles elle alla s'agenouiller devant le lit, releva la tête de celui qu'elle aimait, l'embrassa au front et dit :

— Adieu !

Élise la regardait, stupéfaite de la transformation immédiate ; elle fut plus stupéfaite encore lorsque sa sœur lui dit :

— Élise, vient m'aider...

— Que veux-tu faire ?

— Il faut l'habiller...

La petite sœur devint livide..., toucher au mort cela l'épouvantait... Mais sa sœur commandait, elle obéit.

Elle prenait les vêtements et les donnait à Aurélie.

Celle-ci habillait le corps. Ce fut une épouvantable besogne. La jeune, en apportant les vêtements, tremblait à chaque mouvement ; la femme avait le regard fou, et la sueur coulait sur son front.

Il faut le dire, c'était un effrayant tableau que celui de ces deux femmes jeunes, à peine vêtues, se hâtant dans la nuit d'habiller ce cadavre.

La plus jeune, Élise, fit un effort pour parler et demanda :

— Que veux-tu faire, Aurélie ?

— Je veux me sauver... Dans une heure, s'il est ici encore, je suis perdue...

— Que vas-tu faire ?...

Elle ne répondit pas.

Le cadavre d'Aristide était habillé.

Elle dit à sa sœur :

— Monte vite te coucher...

— Que vas-tu faire ? demanda encore la jeune fille.

— Laisse-moi !... Va-t'en !... répondit-elle.

Et tout cela était dit d'un ton étrange. Aurélie n'était plus la même, son regard était furieux, sa voix saccadée, une agitation nerveuse secouait ses membres ; il y avait de la folie dans ses mouvements.

Sa sœur, effrayée de la voir ainsi, restait dans la chambre, elle la poussa brutalement, en lui disant :

— Va-t'en !... Mais va-t'en donc !

Et elle ferma la porte sur elle ; seule avec le cadavre de son amant étendu sur le tapis, elle eut un moment de rage désespérée, ses mains enfoncées dans ses cheveux épais déchiraient son crâne ; sa gorge avait des sanglots effrayants, il semblait qu'elle allait succomber dans cet accès de douleur ; elle se dompta, et embrassant son amant au front elle lui dit :

— Pardon, pardon !

Et avec une vigueur dont elle ne semblait pas capable, elle prit le corps d'Aristide dans ses bras, le porta et le dressa devant la fenêtre.

D'un bras, soutenant le corps sur son épaule, de l'autre elle ouvrit l'espagnolette, et alors brutalement se hâtant, effrayée de ce qu'elle faisait, elle fit basculer le corps sur l'appui de la fenêtre et le précipita dans le jardin. Cela, en brisant les vitres... Et tout à coup comme pour ne pas entendre le bruit du corps tombant à terre, elle cria follement :

— Au secours !... A l'assassin...

Et pendant que l'on entendait le capitaine, éveillé par le fracas des vitres et par les cris, se lever hâtivement pour répondre à cet appel désespéré, pendant qu'Élise, toute tremblante et son bougeoir à la main, restait anxieuse en haut de l'escalier, se demandant ce qu'elle devait faire, Aurélie cramponnée nerveusement à la

barre d'appui, accotée sur la fenêtre, haletait, sentait qu'elle allait défaillir.

Le bruit sourd de l'écrasement sur le sol emplissait son oreille; elle était folle de terreur, sentant la vie l'abandonner, ne pouvant agir; elle restait comme attachée à la barre d'appui.

Aux cris qu'elle avait jetés, des bruits confus répondaient; des fenêtres, des portes s'ouvraient, des pas résonnaient dans la rue, on cherchait de quel point était parti l'appel.

La porte de la chambre s'ouvrit, le capitaine parut, tenant d'une main un flambeau, de l'autre un pistolet d'arçon; il était à peine vêtu et fit irruption dans la chambre de sa femme; derrière lui, le visage animé par une curieuse frayeur, entra Élise; en voyant celle-ci seulement vêtue de sa chemise et couverte de sang, cramponnée à l'appui de la fenêtre pour ne pas tomber; en la voyant échevelée, l'œil fou, secouée par un tremblement convulsif, ils se précipitèrent en même temps vers elle, posant hâtivement sur un meuble arme et flambeaux.

Il était temps, Aurélie perdait connaissance. Hilaire, véritablement bouleversé, la reçut dans ses bras et la porta sur le lit en s'écriant :

— Tonnerre de Dieu! mais, on l'a assassinée!... Il doit être encore ici. Occupe-toi de ta sœur, Élise.

Et aussitôt le capitaine reprit son pistolet et courut à la fenêtre.

Ses petits yeux ardents avaient les lueurs fauves de l'œil du chat. Il les cligna pour percer de ses regards l'opacité de la nuit, plus intense au pied de la maison, à cause de l'ombre des arbres.

Il lui sembla que quelqu'un rampait le long des murs.

Il n'attendit pas pour s'assurer si la masse qu'il voyait bougeait, il tira, en criant :

— Ah ! le coquin est là !

Et il se précipita vers l'escalier, se hâta d'ouvrir la porte et sauta sur le corps qu'il vit étendu sous les fenêtres, la face contre terre.

Aux cris, nous l'avons dit, un certain mouvement s'était produit dans la rue ; le coup de pistolet servit à renseigner ceux qui cherchaient d'où étaient partis les cris, et lorsque le capitaine saisissait brutalement au cou le cadavre du malheureux, déjà de nombreux curieux se trouvaient devant la grille et des agents demandaient au capitaine de leur ouvrir.

Celui-ci, en constatant l'inertie de sa victime, convaincu qu'il l'avait tué, se releva et vint ouvrir la porte aux agents, qui entrèrent en fermant la porte derrière eux.

Ils demandèrent des explications. Le capitaine courut chercher une lanterne et répondit :

— C'est quelque filou qui, croyant la chambre du premier inhabitée, aura voulu y pénétrer ; voyant une femme, il a tenté de l'assassiner.

— Une femme ?

— Oui, monsieur, oui, sa sœur la soigne là-haut. Ma femme a crié, il a voulu se sauver ; je suis arrivé, j'ai vu une ombre qui rampait le long du mur, j'ai tiré... Il ne recommencera plus... Messieurs, si vous voulez entrer, j'ai hâte de voir ma femme...

Les agents entrèrent ; le capitaine plaça la lanterne sur la table et leur dit de vouloir bien l'attendre une minute ; il monta vivement, courut au lit sur lequel Aurélie était étendue et, s'adressant à Élise :

— Eh bien ! est-elle grièvement blessée ?

— Non, elle a les bras et les épaules couvertes de coupures...

— Il l'aura tailladée avec un couteau...

Le capitaine se pencha sur sa femme et regarda ses blessures, elles étaient absolument sans gravité et l'abondance du sang venait de leur nombre. Toujours évanouie, Aurélie cependant respirait régulièrement et paisiblement: son état était absolument rassurant.

— Ce ne sera rien, elle en sera quitte pour la peur.

Élise était livide et, tout en étanchant le sang, elle regardait le capitaine et semblait hésiter à lui parler; lorsque celui-ci, rassuré sur l'état de sa femme, se disposait à descendre, elle fit un effort et lui demanda :

— Hilaire, sur qui as-tu tiré?

— Sur le coquin...

— Le coquin?

— Oui, il a son affaire...

Élise ne comprenait pas; elle se tourna et regarda le capitaine, le visage effrayé.

— Eh bien, oui... quand tu me regarderais, là!... Tu ne comprends pas, il a son affaire!... Il se sauvait par le jardin; j'ai tiré et je l'ai tué.

— Tué? demanda encore Élise, étourdie...

— Oui, tué; oui, il est là, en bas... Ah çà! est-ce que tu vas te trouver mal aussi, toi?

La jeune fille se redressa; tout ce qu'il y avait de force en elle agit; elle voulait rester droite et dissimuler son effroi, et elle répondit :

— Non, Hilaire... non, je n'ai rien! mais tout cela est si effrayant!...

Le capitaine haussa les épaules et sortit, en se contentant de dire :

— Soigne bien ta sœur, et lorsqu'elle sera revenue à elle, appelle-moi.

Dès qu'il fut sorti, Élise fut obligée de s'accoter au lit pour ne pas tomber. Elle n'avait aucune inquiétude sur l'état de sa sœur; elle avait vu que les légères blessures qui l'avaient couverte de sang venaient des vitres dans lesquelles elle était tombée et dont les éclats l'avaient meurtrie.

La frayeur d'Élise venait de l'ignorance dans laquelle elle était de ce qui s'était passé. Elle savait la mort d'Aristide, elle ne s'expliquait pas la scène qui l'avait suivie.

Quelle lutte avait eue Aurélie à soutenir pour se blesser sur la fenêtre; qu'était devenu le corps d'Aristide, qu'elle avait cherché si anxieusement lorsqu'elle était entrée dans la chambre; quel était l'homme sur lequel son beau-frère avait tiré et qu'il avait tué? La pauvre petite était remplie d'effroi. Elle appela toute son énergie à son aide et soigna sa sœur, ayant hâte de la voir reprendre connaissance, afin de savoir où était le corps du malheureux.

— Lilie, disait-elle à sa sœur, Lilie, tu souffres, sœurette, dis... Réponds donc.

Et elle se pencha sur sa sœur, lui prit la tête dans ses bras et l'embrassa, lui disant encore :

— Lilie... c'est Lise qui est près de toi.

Aurélie ouvrit les yeux, puis regarda longuement autour d'elle; en voyant sa sœur qui la soignait, sa chambre bouleversée, un frisson secoua son corps; elle se souvenait. Elle se souleva un peu et regarda encore attentivement dans la chambre. Elle voulut parler et des sanglots éteignirent sa voix dans sa gorge, et elle cacha son visage sur le sein de sa sœur, qui lui disait :

— Oh ! Lilie, ne pleure pas, ne souffre pas ; oh ! ça me fait de la peine de te voir ainsi.

Le capitaine avait rejoint les agents, et il leur dit que sa femme, heureusement, en serait quitte pour la peur ; la hâte qu'on avait mise a répondre à son appel avait empêché le misérable de consommer son crime, et il les pria de le débarrasser au plus tôt du corps ; sa femme étant très nerveuse, il désirait lui éviter ce spectacle.

Un des agents répondit qu'on était allé chercher le commissaire de police, qui, seul, pouvait ordonner la levée du corps...

Le jour commençait à poindre, lorsqu'un mouvement, qui se produisit dans le groupe de curieux qui stationnait devant la porte, annonça l'arrivée du commissaire. Ténard de Marby alla lui ouvrir ; il le fit entrer et lui raconta ce qui s'était passé, terminant en demandant l'enlèvement rapide du cadavre...

On avait été au poste voisin chercher une civière... On fit entrer les porteurs dans le jardin, et les deux agents, le commissaire et l'ex-capitaine les rejoignirent. Sur l'ordre du commissaire, les deux porteurs retournèrent le corps, dont la face était contre terre, et le placèrent sur la civière.

— Il est bien élégamment vêtu pour faire un semblable métier..., fit le commissaire.

— Et tout jeune, dit un des agents.

Il faisait petit jour ; le capitaine, placé derrière le commissaire, cherchait du regard où il avait touché le malheureux ; lorsque le corps fut étendu sur la civière, Ténard de Marby eut comme un soubresaut, et, bousculant les agents pour s'approcher du cadavre, il se pencha, et, stupéfait, fronçant ses gros sourcils, il s'écria :

— Mais c'est de Farge !

— Vous le connaissez ? firent à la fois le commissaire et les agents.

— De Farge..., répétait le vieux soldat, la nuit, chez ma femme, qu'est-ce que ça veut dire?

II

OU LA VERTU EST TOUJOURS RÉCOMPENSÉE.

Aurélie pleura longtemps ; sa sœur la soutenait dans ses bras, et, inquiète de cet état nerveux, elle la consolait, essuyait ses larmes, caressait ses cheveux, lui disant :

— Aurélie, il faut du courage ; si je te vois ainsi, que veux-tu que je fasse? Il faut penser à lui.

A ce mot, la jeune femme releva la tête et, écartant vivement les cheveux en désordre qui lui couvraient le visage, elle regarda sa sœur en face et lui demanda, en répétant les derniers mots de sa phrase :

— Penser à lui ! Pourquoi ?

Élise la regarda étonnée ; mais, plus tranquille en voyant qu'elle avait tout à fait repris connaissance, elle lui dit d'une voix sourde et comme si elle craignait d'être entendue :

— Où est Aristide ?

Aurélie parut stupéfaite et, fronçant les sourcils, elle dit :

— On n'a donc rien vu ?

Sa sœur la regardait bouche ouverte, ne pouvant ré-

pondre ; elle ne comprenait pas ; la jeune femme reprit :

— Est-ce qu'il y a longtemps que je suis dans cet état ?...

— Oh ! oui !

— Que s'est-il donc passé ?

La jeune fille raconta la scène que nous avons vue dans tous ses détails. Aurélie, accoudée sur le lit, était sombre et attentive lorsque Élise dit que le capitaine, voyant un homme dans le jardin, avait tiré et l'avait tué. Aurélie eut un tressaillement. Quand sa sœur eut terminé son récit, elle demanda vite :

— Il est descendu voir l'homme sur lequel il avait tiré ?

— Oui !

— Il est remonté après ; il n'a rien dit ?

— Non ! il vient de monter à l'instant pour savoir si tu allais mieux.

Aurélie pencha la tête, prêtant l'oreille au bruit confus qu'on entendait au rez-de-chaussée.

— Que se passe-t-il donc en bas ?

— Il se passe, fit vivement la jeune fille, que l'on a été chercher le commissaire, que d'un instant à l'autre on peut venir ici... et qu'il faut prendre des précautions.

Et, en parlant, Élise tremblait.

— Où as-tu caché Aristide ?

Aurélie la regarda avec étonnement :

— Mais tu n'as donc rien compris, fit-elle. Cet homme sur lequel le capitaine a tiré, c'est le corps d'Aristide.

— Oh ! mon Dieu... Mais qu'était-il arrivé ?... C'est toi qui criais à l'assassin, c'est toi qui as donné l'éveil.

— Je n'ai rien à te répondre. Je n'ai qu'une chose à

te demander : le silence. Laisse-moi faire, laisse-moi agir... Tu ne sais rien et tu n'as rien vu.

Ainsi, fit la jeune fille, c'est Aristide que tu avais descendu en bas, c'est lui, le pauvre ami, sur lequel le capitaine a tiré... Oh ! le pauvre bon...

Et des larmes emplirent les yeux d'Élise.

Aurélie était tout à fait remise; assise sur son lit, elle n'entendait pas sa sœur; le front soucieux, le regard fixe, elle pensait. La petite sœur pleurait son ami mort. Aurélie oubliait déjà celui qu'elle avait aimé, et sa pensée tout entière était au moyen de cacher les circonstances vraies de cette mort.

L'amant était perdu, elle voulait à tout prix sauver son honneur.

Élise, assise au chevet du lit, pleurait en gémissant.

— Pauvre ami ! si j'avais un peu de courage, j'irais l'embrasser...

Aurélie, semblant sortir d'un rêve, dit vivement, d'une voix sèche comme un commandement, et au son de laquelle la petite se redressa aussitôt, attentive, obéissante :

— Élise, je ne sais ce qui va arriver..., mais de graves choses nous menacent; quoi que je dise, tu ne me démentiras pas.

— Oh ! non.

Aurélie l'attira dans ses bras et, l'embrassant, elle lui dit plus bas :

— Ma petite sœurette, il faut à tout prix que mon mari ne se doute pas de ce qui s'est passé. Élise, tu es libre, toi, tu n'as à rendre compte de ta conduite à personne. Élise, m'en voudras-tu si je dis que c'est... si je dis que c'était peut-être pour te voir qu'Aristide venait ici la nuit ?

— Pour moi! exclama la jeune fille, toute rougissante. Oh!

— Élise, aide-moi à me sauver, je t'en prie... Élise, songe à ce qui peut arriver si mon mari se doute de quelque chose! Je suis perdue, chassée... Et toi?...

Élise fondit en larmes en disant :

— Hilaire a déjà pour moi tant de haine...

— Tu refuses, Élise? supplia Aurélie.

La pauvre enfant eut encore quelques sanglots et, s'abandonnant dans les bras de sa sœur, elle dit :

— Je ferai ce que tu voudras, Rélie.

— Oh! tu me le jures!

— Oui, je te le jure.

— Malgré tout ce que je pourrais être obligée de dire pour me sauver?

— Tu me fais peur!... Mais oui, ma sœur... oui, malgré tout.

— Oh! merci, mon bon petit cœur, fit Aurélie, en la prenant dans ses bras et en l'embrassant. Merci, ma Lise.

Hoquetante encore des sanglots et larmes versées, s'essuyant les yeux de sa manche et du dessus de sa main, Élise redemanda naïvement à sa sœur :

— Mais pourquoi est-ce toi qui as donné l'éveil? pourquoi as-tu crié?

Aurélie haussa les épaules et son visage, jusqu'alors inquiet, eut un sourire.

Ce sourire blessa Élise.

Aurélie lui disait :

— Tu n'es qu'une enfant; tu ne comprends pas?

Lorsque la porte s'ouvrit, le capitaine entra, suivi du commissaire.

Un frisson qui courut jusque dans le sang d'Aurélie

la fit tressaillir. Élise fut prise d'un tremblement convulsif, et elle se soutint après le bateau du lit.

Hilaire Ténard de Marby était sombre. Ses petits yeux de chat avaient des éclairs, ses gros sourcils se tortillaient sur son front.

En voyant Élise, il lui dit grossièrement :

— Monte t'habiller, toi! Tu n'es pas honteuse d'être ainsi?

Élise ne répondit pas; heureuse de s'éloigner, elle baissa le dos et gagna rapidement sa chambre.

Lorsqu'elle fut sortie, le capitaine ferma la porte.

Aurélie était couchée à demi vêtue; sa tête reposait sur l'oreiller ensanglanté. A l'entrée de son mari, sa physionomie changea. La vie qui animait son regard, ses lèvres et ses mouvements semblait s'être tout à coup éteinte. La jeune femme paraissait épuisée, sans force, encore sous le coup de l'odieux attentat dont elle avait failli être victime.

En voyant entrer le capitaine et le commissaire de police, elle avait eu un léger mouvement.

Le premier des deux hommes dit :

— Mme Ténard de Marby...

Puis :

— Permettez-moi, monsieur le commissaire, de dire deux mots à ma femme.

Sans attendre l'acquiescement, le capitaine avança près du lit et, le regard farouche, il demanda :

— Tu peux me répondre maintenant? As-tu reconnu la personne qui est venue cette nuit?

— Oui, fit-elle simplement : c'est Aristide de Farge.

— Tu le savais, et la fenêtre s'est ouverte...

Le capitaine avait les poings fermés. Sa face, rouge d'abord, était devenue tout à coup livide.

Peut-être la vérité avait-elle illuminé sa pensée.

Il s'avançait menaçant. Sa bouche grinçait :

— Après l'amant, la...

Aurélie, effrayée en voyant le changement rapide de sa physionomie, s'était vivement jetée dans le fond du lit.

Le commissaire arrêta le capitaine d'un geste et dit :

— Pardon, monsieur, j'ai le devoir d'interroger madame... Voulez-vous me dire, madame, ce qui s'est passé?

— Oui, monsieur.

— Parlez.

Le capitaine, droit comme un I, les sourcils si bas qu'ils masquaient l'œil, les dents serrées, tortillant ses moustaches de ses doigts fiévreux, écoutait avec impatience. Aurélie, rassurée par la présence du commissaire, avait reconquis tout son calme, et, d'une voix pleine de langueur, elle raconta :

— Il faisait hier soir une telle chaleur que j'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte, maintenue seulement par l'espagnolette. Au milieu de la nuit, je fus éveillée en sursaut; je regardai dans la chambre, et, autant qu'on peut voir dans la nuit de juin, il me sembla qu'un battant de la fenêtre était ouvert; je crus à un orage, à un coup de vent; je me levai rapidement pour fermer la fenêtre. Je tenais l'espagnolette, lorsqu'un homme se dressa devant moi et voulut me saisir dans ses bras.

Je me reculai épouvantée. J'étais presque nue et le contact de sa main sur mon épaule m'avait comme brûlée. Je voulus crier et la voix s'éteignit dans ma gorge; je crus que j'allais défaillir. Je fis un suprême effort pour rassembler toute mon énergie. L'homme venait d'enjamber l'appui de la fenêtre, il allait sauter dans la

chambre ; j'allais me trouver nue au pouvoir du misérable. L'état d'anéantissement dans lequel le saisissement, la peur m'avaient jetée s'évanouit à cette pensée, je me précipitai sur l'individu en criant : Au secours ! Je le repoussai si brutalement qu'il bascula et tomba dans le jardin. Je criai : A l'assassin ! et le poussai au moment où il essayait de mettre sa main sur ma bouche pour m'empêcher d'appeler ; c'est dans ces quelques secondes que je le reconnus à sa voix, car il dit : « Taisez-vous ! taisez-vous ! c'est moi !... » Alors j'entendis un petit cri et un bruit sourd que j'ai encore comme un glas dans les oreilles... Toute l'énergie que j'avais dépensée en cette minute avait usé mes forces ; je me cramponnai à la barre d'appui pour ne pas tomber, épouvantée, écrasée par le crime que je venais de commettre en me défendant. C'est alors que mon mari est entré ; j'ai perdu connaissance dans ses bras et j'ignore ce qui s'est passé depuis.

— Vous n'avez pas été blessée par cet homme ?

— Non, monsieur, non, à peine ai-je senti sa main sur mon épaule ; c'est en me reculant épouvantée, lorsque je l'ai vu tomber dans le vide, que mon épaule a brisé la glace de la fenêtre ; j'ai été blessée par les éclats.

Le commissaire regardait autour de lui, puis observait le visage de la jeune femme ; ce qu'elle avait dit lui semblait tout naturel. Le capitaine, à mesure que sa femme parlait, changeait de physionomie ; ses gros sourcils épais comme des sangsues avaient repris leur place, ses petits yeux étaient devenus aussi doux qu'ils pouvaient l'être et ses lèvres s'étaient entr'ouvertes dans un sourire en exhalant un large soupir de satisfaction. Tous ses doutes s'étaient envolés ; il était rassuré,

Mme Ténard de Marby était toujours digne de son amour, et, sans la présence du commissaire de police, il l'aurait prise dans ses bras, aurait fait claquer sur ses joues des baisers sonores comme des coups de clairon, et il l'aurait tout simplement appelée Lucrèce.

— Ma pauvre belle! se contenta-t-il de dire en venant se placer à son chevet.

Le commissaire prenait des notes. On frappa à la porte.

Ses agents venaient demander ce qu'ils devaient faire. Le jour venait, et la foule grandissait devant la maison.

On ne pouvait laisser ainsi le cadavre du malheureux exposé aux regards de tous.

Le commissaire donna l'ordre, le corps étant reconnu, de le porter à son domicile.

Quand les agents redescendirent pour obéir à l'ordre qu'on venait de leur donner, Aurélie, se soulevant péniblement, dit au commissaire :

— Monsieur, je vais vous demander une grâce. Le malheur est déjà grand, mais si vous pouviez éviter que ce scandale s'ébruitât...

— Madame, cela est bien difficile. Une enquête sera nécessaire.

Aurélie ferma les yeux quelques secondes. L'idée de l'enquête avait fait courir un frisson jusque dans ses os. Elle reprit cependant, en pressant affectueusement la main de son mari, en la caressant :

— M. de Marby est un ancien officier; c'est la bonté même, mais il s'emporte facilement, et s'il faut qu'il entende parler de ce qui s'est passé ici, M. de Marby ne souffrira pas qu'il en soit dit un mot, et je crains...

— Ne crains rien, mon enfant, dit brusquement le capitaine... J'ai, monsieur le commissaire, de nombreux

amis dans l'administration; croyez-vous que je puisse obtenir une enquête discrète ?

— Peut-être, dit pour répondre le commissaire.

— Ma chère femme a raison; je suis violent, emporté, et le galopin qui se permettrait de parler de ce qui s'est passé ici d'une façon qui ne me plairait pas peut être certain que je lui couperais... les oreilles.

Sur un mouvement d'Aurélie, il ajouta :

— Je serai calme, et si nous pouvons éviter tout le fracas des enquêtes, tout sera pour le mieux. Je dois dire, pour vous faire comprendre combien la malignité et la méchanceté auraient de facilité à me rendre ridicule, que le misérable qui s'introduisait ainsi chez moi était mon ami, mon seul ami même. Fils d'un officier distingué mort à mes côtés, il était riche et j'avais en lui toute confiance.

Le commissaire dit :

— Mais puisque ce monsieur avait accès dans votre maison, avant de faire une tentative aussi téméraire, n'a-t-il pas essayé, madame, de vous parler de ses sentiments ?

Les grossses touffes de poil qui servaient de sourcils au capitaine se rabattirent sur ses yeux en regardant le commissaire, puis sa femme.

Celle-ci répondit en souriant et avec le plus grand calme :

— Non, monsieur. Si M. de Farge avait osé lever les yeux sur moi, s'il m'avait manifesté le moindre sentiment, M. Ténard de Marby en aurait été aussitôt informé et je l'aurais prié de lui défendre notre maison.

Il y avait dans le ton de cette phrase un accent de vérité qui ne permettait pas qu'on doutât un seul instant de la déclaration de Mme de Marby. Le commissaire lui

montra d'un signe que telle était son impression, et l'ex-capitaine se redressa crânement, tout glorieux de cette vertu sévère, de ces mœurs disciplinées, — c'était un mot de lui.

Le commissaire reprit cependant :

— C'est très singulier ! et je ne comprends pas qu'un homme raisonnable, bien élevé, fasse une aussi folle tentative.

Aurélie semblait en proie à une certaine agitation et le commissaire le remarqua ; elle le vit et aussitôt elle dit :

— Monsieur le commissaire, mon mari et moi nous vous avons exprimé le désir que la catastrophe qui a eu lieu chez nous soit aussi secrète que possible. C'est dans l'assurance de ce secret que je vais vous confier ce que je pense du mobile de M. Aristide de Farge... Depuis quelque temps déjà j'observais que M. de Farge, en venant chez nous, remarquait ma jeune sœur et s'occupait constamment d'elle.

— Qu'est-ce que tu dis là ? exclama le capitaine ; pure galanterie d'un homme bien élevé.

— Je t'affirme que j'ai souvent remarqué qu'ils se parlaient bas.

— Alors, tonnerre ! pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?... J'aurais nettoyé ça.

— Ce n'est plus l'heure de s'emporter, mon ami... Je ne te l'ai pas dit, parce que Elise va sur dix-huit ans et que je croyais M. Aristide de Farge un honnête homme et surtout un loyal ami, qui ne remarquait ma sœur que dans l'intention de l'épouser.

— L'épouser ! l'épouser ! exclama bruyamment le capitaine, en battant du bras ; ce petit torchon..., ce laideron, cette grêlée !... Il pensait à chiffonner ça parce

que c'est jeune. Un amour d'étape. J'aurais deviné ça du coup... et je l'aurais secoué.

— Achevez, madame, dit le commissaire. Je vois là l'explication naturelle de ce qui me semblait si anormal.

— Ah ! fit le capitaine, qui vint se camper le long de la cheminée.

Aurélie reprit :

— Autrefois, mon mari et moi n'avions qu'une chambre... et cet étage était inhabité. M. de Marby est assez souvent malade des attaques de fièvre.

— C'est vrai ! fit le capitaine ; c'est tout ce que j'ai gagné en Afrique.

— Les nuits où mon mari est malade je dispose un lit sur le canapé, dans sa chambre, et je passe la nuit près de lui.

— Pourquoi racontes-tu tout ça ? fit le capitaine, rouge comme une guigne.

C'était aussi ce que se demandait le commissaire qui regarda en souriant Mme de Marby.

Aurélie continua :

— Le matin, quand nous faisons les chambres avec ma sœur, nous laissons toujours les fenêtres entr'ouvertes toute la journée, le soir seulement on les ferme. Or, les nuits où je suis obligée de coucher dans la chambre de mon mari, la fenêtre de ma chambre au premier reste ouverte.

Le commissaire écoutait attentivement, voyant déjà l'hypothèse par laquelle Mme de Marby expliquait la tentative, le capitaine, remuant constamment ses gros sourcils et hochant la tête, semblait se secouer le cerveau pour deviner quelque chose à travers les indications incompréhensibles de sa femme.

Que pouvait-elle vouloir dire ? Est-ce que le commis-

saire avait besoin de savoir qu'elle couchait quelquefois dans sa chambre!

Quelles bavardes que ces femmes! et comme son mépris s'augmentait pour elles. Il haussait les épaules.

Mme de Marby ajouta, après un repos d'une minute :

— Comme ma sœur ne sait jamais l'état de mon mari, qu'elle monte se coucher avant moi, et ainsi ne pouvait renseigner M. de Farge sur les jours où elle pouvait le voir...

— Tu veux dire, exclama le capitaine avec le fracas d'une arme qui éclate, tu veux dire que cette petite souillon donnait des rendez-vous à Aristide chez nous?

— Mais oui!

— Madame, vous avez assurément trouvé l'explication vraie...

— Comment! ce petit laideron que j'ai accueilli par charité, cette horreur que je suis forcé de voir chaque jour à ma table, qui a déjà apporté chez moi une maladie contagieuse... Cette petite guenon, amenant le vice chez nous, est la cause de la mort de ce pauvre garçon... L'imbécile! un singe comme ça!

— Continuez, madame, disait le commissaire.

— Mon Dieu, monsieur, vous m'avez comprise, je pense. La fenêtre de ma chambre, entr'ouverte la nuit, c'était le signal qui voulait dire à M. de Farge : « Venez, ils sont en bas, la maison est libre. » M. de Farge avait assurément l'habitude de cette escalade. Cette fois, à cause de la chaleur, j'ai ouvert ma fenêtre. Il a cru au signal.

— Cela me paraît très logique.

— Eh, bon Dieu! éclata encore le capitaine, pardi, vous êtes dans le vrai... Au cri d'Aurélie, je me suis précipité dans l'escalier, et qui vois-je déjà enjuponnée,

vêtue enfin, effrayée, avec sa bougie à la main... Elle, la guenon, en haut de l'escalier. Nous allons en avoir le cœur net, sang Dieu !

Et le capitaine, sortant vivement, s'écria du même ton qu'il aurait commandé : feu !

— Lise !

Moins d'une minute après la jeune fille entrait dans la chambre de sa sœur, le teint livide, les yeux rouges et encore humides de larmes versées, la tête basse, le dos voûté, les coudes au corps, tremblante, effrayée par le ton rude du capitaine, et appréhendant d'être déjà soumise au sacrifice que lui avait demandé sa sœur.

Le commissaire observait la jeune fille, et loin de la juger comme le capitaine, il parut s'expliquer parfaitement l'amour qu'elle avait inspiré.

Aurélie regardait sa sœur avec des yeux suppliants; le capitaine se plaça devant, et, brutal comme un boulet de canon. dit :

— Aristide de Farge était ton amant?

La jeune fille ne répondit pas ; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes en tombant à genoux...

— Ah ! la petite misérable ! exclama le capitaine étourdi, elle ne se défend même pas !... Eh bien, tu vois ton ouvrage... espèce de...

Le commissaire s'interposa, et, sur un regard d'Aurélie, il dit à M. de Marby :

— Monsieur, veuillez descendre avec moi, nous allons aller ensemble à mon bureau ; nous aviserons à ce que vous m'avez demandé.

Le capitaine était furieux ; il allait, venait, battant des bras, pestant, jurant, enfin secouant son index

presque sous le nez de la pauvre petite épouvantée, il dit :

— Tu peux remercier M. le commissaire ; sans lui, tu verrais..., petite saleté... Et penser que c'est pour ça, pour ça que j'ai tué un homme.

— Venez, monsieur, fit le commissaire de police, venez, et il l'entraîna.

A peine les deux hommes étaient-ils sortis de la chambre que la pauvre petite Élise glissa sur le tapis en gémissant.

— Ah mon Dieu ! mon Dieu !... Je voudrais mourir...

Aurélie sauta vivement du lit et, relevant la jeune fille, la soutenant dans ses bras, s'asseyant et la plaçant sur ses genoux, elle l'embrassa, en lui disant :

— Oh ! ma chère petite sœur... ne pleure pas, du courage... tu souffres, mais tu m'as sauvée.

— Oh ! oui, je souffre...

— Voyons, Lison ! tu m'en veux ?

— Non ; mais si tu savais ce que j'éprouve en entendant cela.

— Voyons, tu sais bien que nous ne faisons jamais attention à ce qu'il dit *lui ;* nous sommes habituées à ses grossièretés et à ses injures.

— Oh ! ses injures ne font rien... Mais à tout le monde il va dire qu'Aristide était mon amant et que je suis cause de sa mort...

— Tu as ta conscience pour toi.

La phrase d'Aurélie amena sur les lèvres de la jeune fille un étrange sourire.

Aurélie s'étendit longuement sur la reconnaissance qu'elle aurait pour sa sœur. Elise n'était pas à l'âge de se marier ; lorsqu'elle en serait là, elle pourrait compter sur elle, elle s'emploierait tout entière à la justifier,

dût-elle pour cela se sacrifier elle-même. Mais, à cette heure, une seule chose devait les occuper toutes deux : le moyen de sortir indemnes de la situation terrible dans laquelle elle s'était trouvée. La jeune fille semblait ne prêter qu'une attention distraite à ce que lui disait sa sœur : malgré elle, de gros sanglots hoquetaient dans sa gorge, et des larmes abondantes revenaient sans cesse mouiller ses yeux. On eût pu croire qu'elle semblait indifférente au rôle odieux qu'on lui faisait jouer. Aurélie attribuait le silence de sa sœur à son hésitation, et elle continuait à lui demander le sacrifice.

Élise ne pensait déjà plus aux injures du capitaine ; elle était indifférente à ce l'on pouvait dire d'elle ; depuis sa maladie, elle s'était tant de fois entendue appeler : la grêlée, la guenon, le laideron, qu'elle était bien convaincue qu'elle l'était ; de plus, elle était pauvre, et avait l'aspect maladif ; elle n'envisageait l'avenir qu'avec tristesse, l'idée de se marier un jour lui semblait si folle qu'elle l'avait éloignée de ses pensées. Sa vie était toute tracée : vivre chez son beau-frère en lui économisant une servante. Ainsi, elle restait toujours en famille, elle n'allait pas travailler « *chez les autres*, » sa grande crainte. Elle aimait sa sœur, elle avait très peur de son beau-frère... Mais celui qu'elle aimait bien fraternellement surtout, c'était Aristide ; lui seul, dans la maison, avait pour elle de douces paroles, lui seul avait osé dire, malgré les haussements d'épaules du capitaine :

— Vous la trouvez laide, attendez un an ou deux que sa croissance tardive soit terminée et elle sera jolie.

— Jolie ! jolie, une poêle à marrons, criait le capitaine en riant grossièrement.

— Oui! oui, jolie... une belle grêlée!

Les jours où Aristide venait dîner le soir, c'était les jours heureux de la pauvre petite. Elle était enfant lorsque sa sœur l'avait chargée de porter des lettres au jeune homme, elle avait agi inconsciemment, et, lorsque plus âgée, elle avait pu juger de la gravité de la conduite de sa sœur, il était trop tard, elle était la confidente, l'aide de ses amours adultérines.

A cette heure, une seule pensée occupait le cerveau de la jeune fille et mouillait ses yeux: la mort de son ami Aristide. De tout ce que sa sœur lui disait, elle ne comprenait rien, absolument rien; elle constatait avec douleur que sa sœur ne pensait qu'à elle, à elle seulement. Aristide était oublié; elle n'avait pour lui ni une larme ni un mot de regret, et, dans cette maison où la femme l'adorait, où l'homme l'estimait, sa mort avait tout éteint; l'homme insultait à sa dépouille mortelle, et la femme avait hâte qu'on ne parlât plus de lui. Elle seule, qui ne lui devrait que des douleurs, elle seule, la pauvre petite Élise, pleurait et priait.

Il se passait en elle une chose singulière: elle regardait sa sœur et, malgré sa beauté, elle la trouvait laide; cette ingratitude, cet égoïsme la navraient, il lui semblait que l'affection qu'elle avait pour elle s'en allait avec ses larmes, elle sentit que le mépris venait peu à peu remplacer l'affection des jeunes années. C'était indigne, et cependant elle voulut réagir contre le sentiment qui l'envahissait, elle demanda à Aurélie:

— Que va-t-on faire d'Aristide?

— Le commissaire a fait enlever le corps; nous ne le reverrons plus, heureusement.

— Heureusement!... répéta-t-elle avec un accent étrange.

— Oui... et je t'en prie, Lise, ne me parle plus de lui... j'ai peur de ce souvenir!... Pourvu que nous ne soyons pas tourmentées!

Élise était atterrée. Aurélie sauta du lit et dit à la jeune fille:

— Aide-moi vite à m'habiller, sœurette... Je vais probablement avoir besoin de sortir.

Cette fois, la jeune fille eut un sourire de pitié, en disant avec un ton singulier qu'Aurélie ne remarqua pas :

— Oui, et après une scène pareille, il vaut mieux que tu te promènes un peu, il faut te distraire...

Aurélie s'assit devant sa toilette; lissant ses bandeaux, elle disait :

— Mon mari a des connaissances à la Préfecture, il va arranger tout ça, et j'espère que tout en restera là...

Lorsque Mme de Marby eut terminé sa toilette, sa sœur lui dit :

— Tu n'as plus besoin de moi?

Aurélie la regarda et lui dit, un peu étonnée.

— Pauvre sœurette, tu es plus préoccupée que moi..

— Oui, oui, c'est vrai... j'étouffe, j'ai besoin d'être seule...

— Va, ma Lise.

La jeune fille se retirait, lorsqu'elle se heurta au capitaine qui entrait. Celui-ci la salua d'un juron et, pendant qu'elle se hâtait de grimper chez elle, il cria :

— Tout n'est pas fini, la Grêlée, nous aurons à causer ensemble ce soir... et je t'apprendrai à respecter les maisons où l'on t'accueille... Nous en finirons avec ces scandales..., monstre éhonté.

Lise était entrée dans sa chambre; elle en avait vivement fermé la porte, en disant :

— Oh ! les misérables !

Et, tombant à genoux, donnant libre cours à ses sanglots, à ses larmes, elle gémit :

— Pauvre bon Aristide ! il n'y a que ta petite amie qui te regrette et qui pense à toi.

Elle entendit la voix de son beau-frère, qui disait :

— Après ce qui s'est passé, il est impossible qu'elle reste chez nous; j'aime mieux prendre une femme de ménage... Tu vas me placer ça en apprentissage, et qu'elle aille se faire pendre ailleurs !...

Puis les portes de la maison qui se fermaient. Elle regarda par sa mansarde et vit sa sœur et son beau-frère qui sortaient de la maison et montaient en voiture; elle entendit la voix de M. de Marby, disant :

— A la Préfecture.

Elle était seule dans la maison; elle s'assit sur son lit, et, les coudes sur ses genoux, le front dans ses mains, elle pensa. Qu'allait-elle faire? L'affection qu'elle avait pour sa sœur s'était envolée à la constatation de son ingratitude, de son égoïsme et surtout du peu de cas qu'elle faisait d'elle, de la légèreté avec laquelle elle disposait de toute sa vie..., pour se sauver, elle. Jamais elle n'avait eu la moindre affection pour le militaire brutal qui l'injuriait sans cesse, qui lui reprochait chaque jour la place qu'il lui donnait chez lui, la nourriture qu'elle consommait et qu'elle s'efforçait cependant de gagner par ses prévenances et ses soins. Elle allait se trouver constamment en butte aux injures de son beau-frère. Convaincu qu'elle avait été la maîtresse d'Aristide, il ne se gênerait pas pour parler, il la traiterait comme une fille. Son cœur se soulevait à cette idée.

Mieux valait être chassée de la maison ; mais cette menace ne lui paraissait pas avoir d'importance. Sa sœur s'y opposerait, sa sœur était obligée de la défendre.

Ce qui l'épouvantait le plus, ce qu'elle craignait de ne pouvoir supporter en soutenant la fable inventée par sa sœur, c'était l'entretien dont elle était menacée pour le soir, lorsque son beau-frère, furieux, lui avait crié :

— Tout n'est pas fini ; nous aurons à causer ensemble ce soir.

Elle se doutait bien de ce que serait l'entretien, une bordée d'injures, que l'erreur du capitaine ferait plus graves. La vie, dans ces conditions, n'était plus possible ; il fallait s'arracher à tout cela. Telle était la pensée de la jeune fille, qui se résumait dans ce mot tombé de ses lèvres :

— Que vais-je faire?

Pendant ce temps, Hilaire Ténard de Marby se rendait à la préfecture de police, sur l'avis, — l'ordre du commissaire, — accompagné de sa femme. Le capitaine avait obtenu facilement qu'une enquête absolument secrète serait faite avant qu'une décision fût prise ; mais le chef de la sûreté avait exigé que M. de Marby fût entendu seul, avant tout le monde, et cela, sur l'avis du commissaire qui avait informé le matin sur le lieu de la catastrophe.

Le capitaine n'était pas sans appréhension. Blotti dans le coin du fiacre, il était sombre ; ses lèvres boudeuses, en avançant les moustaches, donnaient au bas du visage l'aspect d'un museau ; il clignait constamment de l'œil et faisait claquer impatiemment ses doigts ; on sentait qu'il redoutait et qu'il avait hâte de se trouver devant le chef chargé de l'affaire ; enfin il voulait en finir.

Au contraire, Aurélie affectait le plus grand calme; l'œil demi-clos, elle cherchait à deviner ce qui allait se passer; elle cherchait les demandes embarrassantes et apprêtait ses réponses. Son mari lui avait dit que le chef de la sûreté, qui devait venir chez elle l'interroger, avait consenti à l'entendre dans son cabinet, sur sa demande. Lorsqu'il avait parlé d'amener Élise, le commissaire lui avait déclaré que cela était momentanément inutile. Ce détail fut agréable à la jeune femme; sa sœur était trop encore sous l'impression de ce qui s'était passé, et elle aurait pu avoir des défaillances dans sa déposition. La voiture s'arrêta dans la cour de la préfecture.

III

CE QUI PROUVE QUE LA VÉRITÉ EST TOUJOURS BONNE A DIRE.

Quelques minutes après, M. de Marby entrait dans le cabinet du chef de la sûreté, et celui-ci lui dit aussitôt:

— Monsieur, en raison des nombreuses sympathies qui vous entourent, eu égard surtout à votre réputation personnelle, j'ai reçu l'ordre de vous aider le plus qu'il me sera possible dans votre juste demande. Il est évident que la catastrophe arrivée chez vous ne vous compromet en rien; c'est un malheur duquel, en aucun cas, vous ne pouvez être responsable; mais, dans l'intérêt de la justice, il est utile que l'enquête particulière que nous allons faire soit claire et nette et nous dégage

de toute responsabilité. Il faut un motif absolu pour nous autoriser à ne pas donner suite à l'affaire; que nous puissions bien établir qu'il n'y a là aucune action criminelle, mais un simple accident.

— C'est cela même.

— Monsieur de Marby, je vous le répète, c'est grâce à de hautes protections, toutes basées sur un glorieux passé, que cette discrétion, cette information particulière et singulière vous est accordée.

Le capitaine Hilaire Ténard de Marby se rengorgeait dans la masse de soie qui lui servait de cravate comme un coq dans sa collerette de plumes... Son glorieux passé! Ce mot seul, qu'on lui jetait à la face, l'avait presque congestionné. Il voulait répondre et ne pouvait pas; sa langue était sèche; il fit un effort, et, lorsqu'il put parler, n'ayant plus rien à dire, il accoucha :

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Le chef de la sûreté était assis près du commissaire qui avait informé le matin; ils échangèrent un sourire qui exprimait tout ce qu'on pouvait dire sur le capitaine de Marby. Le chef de la sûreté lui rappela ce qui s'était passé le matin et lui demanda la raison qui pouvait avoir dirigé M. Aristide de Farge.

Le capitaine se plaça devant le bureau, droit, raide, il tourna deux ou trois fois la tête dans son col et dit :

— Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple... C'était en cinquante-neuf; j'étais capitaine en second; le matin de Solferino, nous étions massacrés...; mes hommes lâchaient pied, et cependant il fallait tenir dans le petit village où nous étions; je causais dans la rue, encourageant les hommes, les ramenant à l'entrée du village... Tout à coup, je vois Antoine de Farge, le capitaine, qui traverse la rue comme un homme ivre, la main sur sa

poitrine...; je lui crie : Antoine, baisse-toi donc, n. d. Dieu! Il ne répond pas; je le vois pousser la porte entr'ouverte d'une vieille ferme; je cours vers lui, il était accoté le long du mur; je lui dis : Qu'est-ce que tu as? Il fait un tour sur lui-même et tombe à mes pieds, la face contre terre; je me baisse, il était mort.... Vous savez, c'était le matin, au commencement de l'action; vous ne vous figurez pas l'effet que ça m'a fait!...

Le chef de la sûreté regardait avec étonnement le capitaine, puis le commissaire, et il échangeait avec ce dernier un regard qui exprimait :

— Est-ce que les événements de cette nuit l'ont rendu fou?

Le capitaine Hilaire Ténard de Marby toussa, cracha, passa le dos poilu de sa main sur ses yeux, pour dissiper l'émotion qui l'envahissait à ce souvenir, et il reprit :

— En revenant à Paris, je me suis occupé du fils de mon vieux camarade; il était très bien placé; je le vis constamment et quand je donnai ma démission, je dois dire que c'est grâce à lui que j'entrai rapidement au ministère. De ce jour il fut mon ami, mon unique ami, le commensal de la maison. J'avais confiance en lui comme dans un fils; ma femme le considérait comme son frère...

— De qui parlez-vous là!... de la victime.

— Oui, monsieur.

— D'Aristide de Farge, le fils de mon pauvre Antoine... Je vous dois la vérité, toute la vérité. Je me suis emporté chez moi, j'ai insulté ce pauvre garçon, j'ai eu tort... Voyez-vous, ce garçon-là vivait comme une fille et tout naturellement eut la sagesse qui le fai-

sait si niais. Il a rencontré chez moi la sœur de ma femme, je ne sais pas mentir, une laideur, grêlée... Eh bien, monsieur, il en est devenu amoureux... Il paraît, ma femme l'a deviné, qu'elle avait des relations avec lui, elle lui donnait des rendez-vous la nuit... lorsque nous couchions dans la chambre du bas... C'est à un de ces rendez-vous qu'il venait cette nuit. Vous savez le reste, et aujourd'hui devant vous, monsieur, je le jure, sur mon honneur de soldat, je regrette le mouvement irréfléchi qui m'a fait tirer sur le pauvre garçon. Mais je hais la petite misérable, l'araignée, qui est la cause de la mort du fils de mon pauvre vieux frère d'armes... Voilà la vérité.

— Nous vous remercions, monsieur de Marby, de la franchise de vos déclarations qui éclairent parfaitement l'affaire, et nous désirons, mais cela comme supplément d'information, et pour avoir des données certaines sur les relations de M. de Farge avec votre belle-sœur, entendre confidentiellement Mme de Marby.

— Monsieur, elle est à vos ordres... Je vous supplie d'être indulgent avec la pauvre femme, que toutes ces affaires ont bouleversée, que la peine a mise sens dessus dessous... Et puis vous savez que les femmes ne sont déjà pas très intelligentes, soyez indulgent. Cette fois, le commissaire et le chef de la sûreté eurent de la peine à cacher la douce gaieté dont les remplissaient les observations du capitaine de Marby.

Hilaire Ténard de Marby salua, fit même la révérence et sortit.

— C'est une brute, dit aussitôt le chef de la sûreté.

— Je vous en ai prévenu.

— Mais, pour que sa femme me parle franchement, il faudrait peut-être que vous ne fussiez pas là ; vous êtes

le commissaire du quartier : elle refuserait peut-être d'avouer devant vous.

— Vous avez raison... Au reste, je n'ai que faire ici ; vous avez mes indications, le rapport de mes agents... Vous savez qui nous la recommande et vous avez l'autorisation de le lui dire.

— Oui ! oui ! je sais ; retirez-vous, mais ne vous éloignez pas.

— Je ne partirai pas sans vous revoir.

Le commissaire se retira et le chef de la sûreté ordonna d'introduire Mme Ténard de Marby dans son cabinet.

Restée seule dans l'antichambre qui précédait le cabinet du chef de la sûreté chargé d'instruire l'affaire pendant que son mari était interrogé, Aurélie avait tiré de sa poche un petit miroir, elle s'était attentivement regardée, puis elle avait, dans une petite boîte semblable à celle des aquarellistes, trempé ses doigts dans des pâtes ; elle avait rougi ses lèvres, ombré ses yeux, allongé ses cils, et, pour effacer l'embue, elle avait baissé son voile afin de donner les tons. Son miroir lui assurait qu'elle était jolie ; elle était prête lorsque son mari parut. Il crut devoir lui donner quelques encouragements :

— Ma chère enfant, il faut être sérieuse ; au reste, c'est plutôt pour la forme que l'on va t'interroger, car j'ai suffisamment édifié le particulier chargé de l'affaire. — On doit surtout te demander des renseignements sur Élise ; ne crains rien, dis la vérité, nous n'avons rien à cacher ; certainement, il est douloureux pour nous d'avouer qu'une enfant que nous considérions comme la nôtre s'est indignement conduite, que sa dépravation a causé la mort d'un noble et brave garçon ; que

veux-tu? il faut avoir du courage; si cruelle que soit la vérité, nous devons la dire tout entière, et... Le garçon de bureau, appelant Mme de Marby, elle n'écouta pas davantage, et, la démarche lente, l'air souffrant, fatigué, le regard abattu, elle entra dans le cabinet du chef de la sûreté; celui-ci vint aussitôt au-devant d'elle, l'amena près de son bureau, la fit asseoir, et, s'asseyant en face d'elle, tournant le dos à la fenêtre, il lui dit :

— Madame, je dois vous déclarer d'abord qu'ainsi que vous l'avez demandé, c'est ici que va se terminer l'enquête, à la demande de la personne à laquelle ce matin même vous vous êtes adressée.

Aurélie releva la tête, et regarda fixement le chef de la sûreté.

— N'avez-vous pas, madame, fait porter ce matin sans que personne s'en aperçût une lettre à une personne qui a l'honneur d'être de vos amis?

Aurélie le regarda encore, il fallait répondre et elle dut dire :

— C'est vrai, monsieur, mais vous n'avez pas parlé de cela à mon mari?

— Non, non, madame, votre mari est convaincu que c'est à lui seul qu'il doit l'intérêt particulier qui vous entoure. M. Mathieu des Taillis, président de chambre, vous connaît, paraît-il, depuis votre enfance, et se porte absolument garant de vous; il a demandé, et c'est une chose convenue, que vous soyez entendue afin de donner les éclaircissements nécessaires à la suite desquels l'affaire s'éteindra.

— Qu'avez-vous à me demander, monsieur? je suis prête à vous répondre.

— La vérité, madame.

— La vérité! mais mon mari vous a dit tout ce que je

puis vous dire, tout ce que je sais, ou plutôt ce que je suppose ; je ne puis qu'affirmer sa déposition.

— Votre mari nous a parlé de votre sœur Élise, qui aurait eu des relations avec M. Aristide de Farge et lui aurait donné un rendez-vous. — C'est en se rendant à ce rendez-vous que M. de Farge, repoussé par vous lorsqu'il enjambait la fenêtre, tomba dans le jardin ; là, surpris par M. de Marby qui, à vos cris, s'était élancé armé pour vous défendre, il aurait été tué par lui...

— Oui, monsieur, c'est tout ce que je sais.

Il y eut un silence de quelques secondes au bout duquel le chef de la sûreté reprit :

— Mon Dieu, madame, je suis bien embarrassé ; vous avez une recommandation spéciale d'un homme auquel je dois obéir, qui vous assure de notre discrétion absolue, et je constate que vous semblez redouter de faire les aveux nécessaires.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Aurélie, faisant de vains efforts pour cacher son trouble... Quels aveux voulez-vous que je fasse ?...

— L'aveu de la vérité, madame...

— Mais je vous dis la vérité, ou ce que je suppose être la vérité.

— Écoutez, madame, sur la recommandation de M. Mathieu des Taillis, on s'est hâté d'éclaircir cette affaire ce matin ; nous avons le rapport des agents qui se sont informés dans le quartier, qui dégage d'une façon absolue votre jeune sœur...

— Et qui m'accuse, dit aussitôt toute tremblante et en se levant à demi Mme de Marby.

Le chef de la sûreté ne répondit pas, et comme s'il n'avait pas entendu, il continua :

— Nous avons le rapport du médecin qui constate...

qui affirme que M. de Farge n'est mort ni de sa chute, ni de la balle du pistolet du capitaine retrouvée dans les cailloux du jardin. Lorsque M. de Farge a été précipité dans le jardin, il était mort... C'est ce que je ne puis expliquer, madame, si vous refusez ce que je vous demande : de me dire la vérité.

Atterrée, épouvantée, Aurélie baissa la tête.

Dire la vérité, est-ce que cela était possible? Et cependant que faire? Quel moyen d'échapper aux tourments qui la menaçaient. On savait qu'Aristide de Farge n'était pas mort de la chute qu'elle prétendait qu'il avait faite en escaladant le mur pour entrer de force chez elle. On savait qu'il n'avait pas été atteint par le coup de feu tiré par le capitaine. On déclarait que M. de Farge avait été précipité dans le jardin étant mort. Or c'est une accusation directe qui tombait sur elle : Aristide de Farge avait été tué chez elle ; si elle voulait détruire l'accusation d'assassinat qui la menaçait, il fallait raconter comment M. de Farge était mort, et cela semblait impossible à la jeune femme. Aussi demanda-t-elle anxieusement d'abord :

— Est-ce que vous m'accuseriez de l'assassinat de M. de Farge?

— Madame, nous ne savons pas encore si la mort de M. de Farge est naturelle ou si elle est le résultat d'un crime ; l'autopsie, à laquelle on va procéder, nous éclairera sur ce sujet. A cette heure, nous recherchons dans quelles circonstances ce malheur s'est produit... Le corps est tombé de votre fenêtre ; nous savons déjà, par les constatations superficielles, que ce n'est qu'un cadavre qui a été précipité dans le jardin ; nous savons, en outre, que vous étiez là, puisque vous prétendez vous être défendue contre lui, puisque, au moment où

le corps venait s'abîmer sur le caillou, vous criiez au secours !

Aurélie mordait ses lèvres, cherchant ce qu'elle devait répondre, pendant que le chef de la sûreté, l'air doux, patelin, l'observait, suivant presque sur son visage ce qui se passait dans son cerveau.

Aurélie releva la tête et dit :

— Monsieur, ce que j'ai dit est la vérité. Un homme essayait de s'introduire chez moi par la fenêtre entr'ouverte, au milieu de la nuit. Éveillée en sursaut, croyant que c'était le vent, précurseur d'un orage, qui ouvrait ma fenêtre, je sautais du lit pour la fermer, lorsqu'un homme se dressa devant moi, cherchant à me prendre dans ses bras. Je le poussai en jetant un cri... Qu'était cet homme? J'ai dit que je croyais que c'était Aristide. Je n'affirme pas ; il se pourrait qu'ils fussent deux, M. de Farge et un inconnu. Le premier était resté en bas et sera mort subitement, d'un anévrisme peut-être, l'autre se sera sauvé. Mon mari vous a dit qu'il avait tiré sur un homme rampant le long de la maison.

Le chef de la sûreté souriait un peu plus en écoutant la fantaisiste histoire d'Aurélie.

Il reprit :

— M. votre mari s'est trompé, il a tiré dans la nuit sur une masse et, dans votre intérêt, nous avons pensé qu'il était bon de lui laisser croire que c'est lui qui a tué le malheureux jeune homme. J'ajouterai que nous sommes absolument certains qu'une seule personne s'est introduite chez vous cette nuit... M. de Farge était très fortuné, il n'allait pas chez vous pour voler...

— Oh ! certainement non, monsieur.

— Si j'accepte ce que vous avez dit au commissaire,

M. de Farge venait pour voir votre sœur, et, pour ces sortes de rendez-vous, on vient seul...

Aurélie était nerveuse, agacée et effrayée, sentant bien le ridicule de ce qu'elle venait de dire, et elle était gênée du sourire de compassion et du calme avec lequel celui qui l'interrogeait l'avait écoutée, et reprit fiévreusement :

— Enfin, monsieur, que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais rien autre chose que ce que je vous ai dit. Vous m'accusez du meurtre de M. de Farge...

— Non, madame, non ; je vous demande l'explication de sa mort... Songez, madame, que, pour pouvoir éteindre cette affaire, pour éviter l'enquête officielle, il faut *de plano* que nous constations un accident.

— Ne pouvez-vous le faire ?

— Non, madame... A cette heure, il y a crime. Un homme a été tué ou est mort naturellement ; il faudra que les docteurs nous le disent, si on refuse de nous renseigner : ce cadavre a été jeté par une fenêtre ; il faut que cet horrible fait nous soit expliqué ; nous n'y voyons pas d'excuse. Pourquoi n'a-t-on pas fait enlever le cadavre, ainsi que cela devait se faire ? Autant de questions que nous devons résoudre, autant de faits dont nous cherchons l'explication, la justification ou le mobile, qu'il faut que nous trouvions ou que nous devons faire éclaircir par une large enquête, si on refuse de nous les avouer.

— Que croyez-vous donc, monsieur ?

— Madame, je ne sais rien, moi !... C'est vous qui savez.

— Rien autre chose que ce que je vous ai dit.

— Vous persistez à affirmer que c'est en vous défendant contre M. Aristide de Farge, qui voulait, par esca-

lade, s'introduire chez vous, que vous l'avez précipité dans le jardin?

— Oui, monsieur, dit Aurélie d'une voix tremblante.

— M. de Farge n'est pas entré chez vous? Il n'a pas mis le pied dans votre chambre?

— Non, monsieur, répondit Aurélie inquiète.

— Le chef de la police de sûreté tira un cordon de sonnette; le garçon de bureau entra; il se leva et alla lui parler bas, puis, ayant repris sa place, il attendit, en feuilletant le dossier placé devant lui.

Mme de Marby, la tête baissée, le visage toujours couvert de son voile, était très intriguée; d'un regard en dessous elle suivait tous ces mouvements. Le silence, qui dura quatre minutes, l'étouffait; elle avait peur; elle se demandait ce que l'homme qui était devant elle avait découvert de nouveau.

Le garçon de bureau revint et, remettant des papiers et un petit paquet à son chef, il dit :

— Oui, monsieur, ils étaient revenus et attendaient vos ordres. Voici le rapport de l'affaire.

Le garçon sortit et le chef de la sûreté lut rapidement les papiers qu'on venait de lui remettre. Quand il releva la tête, il rencontra le regard anxieux d'Aurélie, qui semblait l'interroger; il reprit l'entretien où il en était, répétant :

— Ainsi, vous affirmez que M. de Farge n'est pas entré dans votre chambre?

Elle sentit que sa voix aurait tremblé; elle répondit oui par un signe de tête.

Après une pause de quelques secondes, le chef reprit d'une voix lente :

— Madame, le corps de M. de Farge a été transporté chez lui. Là, on dut immédiatement le déshabiller, pour

chercher si quelques blessures ne révéleraient pas les causes de sa mort. Or, en procédant à ce déshabillement, le commissaire et les agents constatèrent que M. de Farge n'avait pas été vêtu vivant.

— Oh ! mon Dieu ! fit Amélie, baissant la tête.

— Les bottes n'avaient pas été glissées à leurs pieds, les doigts étaient recroquevillés sous l'empeigne et les talons étaient arrêtés par le contrefort. Ainsi, il lui était impossible de marcher, et des essais faits pour entrer tout à fait les pieds dans les bottes furent vains. En remettant les bottes, on a mis le pied gauche dans la botte droite. La personne qui a chaussé le cadavre s'est trompée... D'autres détails inutiles ont également été constatés. Donc, madame, il est prouvé pour nous que M. de Farge n'a pas ainsi tenté l'escalade... Vous refusez toujours de nous aider dans nos recherches ?

— Mais regardez-moi, monsieur, je suis atterrée, bouleversée, effrayée de ce que vous me dites, et cependant je ne trouve rien à dire.

— Vous affirmez toujours que M. de Farge n'est pas parvenu à entrer chez vous ?

— Que croyez-vous donc ? fit avec un accent superbe d'indignation Aurélie.

Le ton n'embarrassa nullement le chef de la sûreté, qui, d'une voix égale, bien lente, répondit :

— Je crois, madame, que M. Aristide de Farge, plus tôt que vous ne déclarez l'avoir vu, a escaladé le mur, a enjambé la fenêtre et est entré chez vous.

— Monsieur, vous oubliez à qui vous parlez. Vous n'avez qu'à achever en disant que M. de Farge était mon amant... C'est votre pensée, sans doute.

— Madame, je n'ai qu'une pensée : la recherche de la vérité. Après les constatations faites en déshabillant

M. de Farge, le commissaire et les agents ont pensé que M. de Farge avait dû mourir dans la chambre d'où il avait été précipité, et, à peine étiez-vous sortie avec M. de Marby, qu'ils se rendaient chez vous pour faire une perquisition dans votre chambre. C'est pour cela que nous avons dit à M. de Marby qu'il était inutile d'amener Mlle votre sœur. Restant chez vous, elle pouvait recevoir les agents... C'est ce qui a eu lieu.

— On est allé chez nous en mon absence? on est entré dans ma chambre?

— Oui, madame, j'ai le regret de vous dire que j'avais le devoir de le faire faire.

— Et l'on a fait une perquisition?

— Oui, madame; oh! très sommaire, toute superficielle, plutôt une visite de la chambre. On n'a ouvert aucun meuble, je l'avais spécialement recommandé; toute l'attention s'est bornée de la fenêtre au lit.

— Et de cette perquisition? interrogea Aurélie, livide sous son voile et dont les lèvres tremblaient.

— Madame, je dois vous dire que ce qui m'avait fait ordonner cette perquisition, c'est que le commissaire avait remarqué que le plastron de la chemise de M. de Farge n'avait que trois boutons au lieu de quatre. Ces boutons étaient très reconnaissables; ils sont en or, d'un modèle particulier; de plus, ils portent, très artistement gravée, une petite couronne de comte au-dessus des deux initiales A. F. J'ordonnai donc qu'on allât chercher dans le petit jardin ou dans la chambre.

Aurélie s'était soulevée de sa chaise; elle se soutenait au dossier et avançait la tête, cherchant à voir dans les mains du chef de la sûreté, qui déployait lentement le petit paquet de papier.

— Vous... vous... l'avez?...

— Voici le rapport de l'agent, madame, et voici le bouton d'or qui manquait à M. de Farge ; il a été trouvé dans votre lit.

Aurélie voulut parler ; mais ses lèvres remuèrent sans articuler un son. Elle glissa de sa chaise et tomba à genoux. Là, elle fit un effort pour dire :

— Grâce, monsieur, je vous en prie ; ne me perdez pas.

Et elle avait les mains jointes, elle suppliait ; son voile s'était relevé et l'on voyait d'abondantes larmes couler de ses yeux ; elle avait absolument conscience de son crime et elle était écrasée par la vérité. C'est avec un accent déchirant, plein de désespoir, qu'elle demandait grâce. Le chef de la sûreté n'était pas ému : au contraire, il paraissait satisfait du résultat si difficilement obtenu ; cependant il se leva et galamment obligea Aurélie à se relever et à s'asseoir, en lui disant doucement :

— Rassurez-vous, madame, nous avons mission de vous protéger.

Mme de Marby pleurait, et, son visage dans son mouchoir, sanglotant, elle resta quelques minutes sans parler ; enfin elle essuya ses yeux, d'un gros soupir sembla calmer ses sanglots et elle demanda :

— Dites-moi, monsieur, ce que je dois vous dire.

— Madame, racontez-nous dans quelles circonstances M. de Farge est mort.

— Il y va de ma vie, de mon honneur, monsieur, et ce que je dis sera l'objet d'un rapport ?

— Non, madame, et cela, je vous le répète, par l'ordre de M. le président Matthieu des Taillis, non, exceptionnellement, je ne fais pas écrire votre déposition ; vous le voyez, je suis seul avec vous, je n'ai pas de

greffier... Et cela, je vous le déclare, est une rare faveur.

— Ce que je vous dirai ne sera pas répété?

— Je suis franc, madame; si, je dois le répéter absolument à la personne chargée de l'enquête; c'est sur ma déclaration que sera rendue l'ordonnance de non-lieu... Mais, rassurez-vous, tout se tiendra là.

— Cela se passe ainsi... ordinairement... lorsqu'on a des protections?

— Oh! non, madame, fit le chef de la sûreté en souriant; nos façons d'agir aujourd'hui sont absolument exceptionnelles. D'ordinaire, dans certaines affaires, il se trouve que nous avons besoin du témoignage d'une femme; ce témoignage peut quelquefois la compromettre, soit que la femme soit mariée et que son amant soit mêlé à l'affaire, soit qu'elle soit jeune fille et qu'elle ait un amant... Pour obtenir leur témoignage, nous nous engageons à ne nous en servir que dans l'instruction secrète; sur cette assurance, elles consentent à parler. C'est un secret bien gardé, et il ne reste de ce qui a été dit que le rapport intime gardé dans le dossier d'enquête. Aujourd'hui, je n'agis pas de même; je vous demande un aveu verbal, une confidence de laquelle il ne restera rien, que j'irai répéter au magistrat chargé de l'instruction, et qui lui permettra d'éteindre tout scandale, en étant convaincu qu'il n'y a eu qu'un accident. Nous ne pourrions rien faire s'il y avait crime, nous pouvons tout s'il n'y a qu'une catastrophe... En affirmant que vous avez précipité M. de Farge vivant du premier étage, il y a meurtre; en déclarant que c'est M. de Marby qui l'a tué, il y a meurtre, c'est-à-dire crime. C'est au jury seulement qu'il appartient d'établir si c'était un cas de légitime défense. Nous, nous

n'avons aucune appréciation à faire. Si, au contraire, un malheur est arrivé chez vous, il n'y a plus là qu'un simple procès-verbal à dresser, et tout est fini.

— Et, pour mon mari, ce que j'ai déclaré subsiste?

— Absolument.

— Et ce que je vais déclarer ne sera jamais répété?

— Jamais!

— Eh bien, monsieur, voici la vérité. C'est la même année où j'ai épousé M. de Marby que j'ai connu M. de Farge. J'étais pauvre, très pauvre, j'étais à charge à mes parents, incapable de gagner ma vie. Mes parents m'adoraient; enfant gâtée, ma pauvre mère me trouvait la plus belle du monde, et elle disait que je trouverais un mari riche sans avoir rien. On me garda à la maison sans m'apprendre aucun métier. Mon père et ma mère travaillaient cependant pour vivre; ma sœur Élise n'était pas aimée, — moi j'étais tout. — Tous mes désirs, tous mes caprices étaient exaucés. Je fus plusieurs fois demandée en mariage; je trouvais toujours la situation de mes prétendants inférieure à celle que j'avais rêvée. Pour être riche, pour avoir un nom, j'aurais épousé un septuagénaire, un infirme même, et cette idée me venait de ma mère, qui disait toujours que les jeunes maris, c'était la misère des ménages, qu'on devait toujours, jeune, choisir un homme sérieux; d'abord elle ajoutait qu'ainsi on pouvait épouser un homme riche, et on risquait de devenir veuve, jeune encore, et alors, libre et riche, on pouvait faire ce que l'on voulait.

— C'est cyniquement logique, et absolument immoral.

— Je ne puis, monsieur, ici, vous raconter ce qu'était ma famille, et cependant ce serait une raison aux

fautes commises; vous ne pouvez vous figurer le milieu dans lequel j'ai été élevée. Enfin, monsieur, j'épousai M. de Marby, parce qu'il avait quarante-neuf ans, ce qui était jeune, disait ma mère, parce qu'il était noble et parce qu'avec quelques rentes, sa pension, sa croix et sa place, je devenais riche. M. de Marby, pendant les deux mois qu'il me courtisa, me sembla l'homme le plus charmant du monde, un homme bienfaisant; il était amoureux fou de moi. Une fois mariée, il me parut transformé; le bienfaisant était un égoïste, le bourru un grossier; alors que j'avais cru, en me mariant, m'affranchir de la tutelle douce de parents trop bons, je retrouvais un maître; où je croyais être une femme j'étais une servante... J'avais cru que ma jeunesse, ma beauté feraient de mon mari mon adorateur et mon esclave; au contraire, je fus humiliée, écrasée, et il injuria mes parents en disant que l'éducation qu'ils avaient manquée, il était assez audacieux pour la recommencer... et c'est ce qu'il fit. Ce n'est pas un mari que j'ai, c'est un chef qui ne souffre ni plainte ni observation, qui n'admet le repos que pour lui. Je n'ai jamais eu d'autre argent depuis que je suis mariée que celui qu'il me donne pour faire le marché, et, chaque soir, je dois lui rendre compte. Quand je parle toilette, il me dit qu'un uniforme dure deux ans, et que c'est toujours la même mode. Il ajoute même : « A quoi bon faire des frais; est-ce que je regarde jamais la façon dont vous êtes vêtue?... » C'est l'avarice même.

Mme de Marby s'arrêta quelques secondes, espérant un mot de celui qui l'interrogeait; mais celui-ci, accoudé sur la table, le front dans les mains, les yeux baissés sur le buvard, ne répondit pas.

Aurélie reprit :

— Je vous dis tout cela, monsieur, pour me justifier moi-même. Je me mariai à vingt ans. Habituée à être adulée chez mes parents qui, quoique pauvres, sacrifiaient à tous mes désirs, je me trouvai avec ce maître. De l'amour, je ne connus que la licence grossière ; pendant quelques mois, j'eus à subir des caresses sans nom. On déchirait en moi le voile qui enveloppait mes sens, et je me trouvai un jour sans amour, sans affection et souillée, la femme, la servante de M. de Marby... C'est alors que M. de Farge, le seul homme reçu chez nous, compatissant à la vie de privation que je menais, me consola. J'étais coquette, il aida à ma coquetterie, sans que mon mari le vît jamais... J'eus des bijoux, des toilettes. Ce que M. de Marby avait dit grossièrement un jour était vrai : « Est-ce que je regarde jamais comment vous êtes vêtue? » Mon mari croyait toujours que je tirais de mon trousseau les coupons pour faire mes robes...

— M. de Farge devint...? demanda le chef de la sûreté.

Aurélie rougit un peu, et dit crânement :

— Oui, monsieur, oui. M. Aristide de Farge devint mon amant...

Il y eut un silence ; puis Mme de Marby fit un effort et reprit :

— Mon père mourut la première année de mon mariage, ma mère l'année suivante. C'est alors que ma sœur Élise fut recueillie par moi, malgré les reproches de mon mari, qui voulait qu'on la mît en apprentissage. Elle avait à peine treize ans... La pauvre petite, ayant une peur atroce de M. de Marby, vivait toujours près de moi ; elle vit mes relations avec Aristide... C'est elle qui me servait à lui porter mes lettres pour nos rendez-vous...

— Vous avez écrit souvent à M. de Farge?

— Oui, monsieur.

— Ces lettres sont chez lui...?

— C'est vrai, monsieur, il faut qu'on les détruise.

— Nous aviserons; continuez.

— Enfin, monsieur, hier, Élise avait été prévenir Aristide que je l'attendrais le soir; le soir il vint, il était onze heures et demie, il se coucha. Tenez, à ce souvenir, je suis prise de terreur. Vers une heure et demie, deux heures, ma sœur frappa à la porte; la pauvre petite le faisait chaque fois pour nous dire l'heure. Je voulus réveiller Aristide et je le sentis froid à mes côtés; je me levai bien vite et je le regardai. Je crus que j'allais devenir folle; il était mort dans mon lit, à côté de moi.

Et Aurélie pleurait et frissonnait en se souvenant de l'heure terrible.

Il y eut encore un silence d'une grande minute, troublé seulement par les sanglots de Mme de Marby.

Celui qui l'interrogeait avait hâte d'en finir, maintenant qu'elle avouait; et il reprit l'entretien en lui demandant:

— Pendant la soirée, vous n'aviez rien remarqué de particulier dans l'état de M. de Farge, et vous n'attribuez pas sa mort à un acte volontaire de sa part?

— Je ne vous comprends pas, fit Aurélie, relevant la tête et essuyant vivement ses beaux yeux.

— Vous ne supposez pas que M. Aristide de Farge voulant se suicider, se soit empoisonné, pour mourir près de vous?

— Oh! non, monsieur; je suis absolument certaine que sa mort est le résultat d'un accident. J'avais remarqué qu'il était souffrant le soir; je lui en ai même parlé en le voyant. Il m'a rassurée en me disant que,

toute la journée, il avait été indisposé, mais qu'il se trouvait très bien portant.

— Lui connaissiez-vous une maladie?

— Oh! oui, monsieur; il souffrait beaucoup du cœur. Il avait des palpitations fréquentes.

— Cela se rapporte au rapport des docteurs, qui attribue la mort à la rupture d'un anévrisme. Il est mort sans cris, sans agir?

— Oui, monsieur.

— Excusez-moi, madame, de l'insistance que je mets pour connaître ces détails: j'y suis contraint.

— Je suis prête à tout, monsieur.

— Vous dormiez lorsque M. de Farge est mort?

— Oui, monsieur; nous nous étions couchés vers minuit... Je m'éveillai. Vous jugez de mon épouvante en face de ce malheur. Je restai quelques minutes sans raison, refusant de croire à la réalité... Je pris la tête d'Aristide dans mes bras, je voulus l'embrasser, espérant encore qu'il allait me rendre mon baiser... Tenez, voyez le frisson qui me secoue à ce seul souvenir; mes lèvres se mouillèrent dans le sang qui coulait de sa bouche... Toute ma vie je me souviendrai de l'atroce sensation que j'ai éprouvée en cette seconde.

Et, en disant ces mots, telle que lady Macbeth, cherchant à effacer le sang qu'elle voyait sur ses mains, elle frottait ses lèvres comme si elle sentait encore l'humidité du sang d'Aristide.

— C'était trop! vainement j'essayai de me tenir debout; la douleur, l'effroi et la crainte m'écrasaient. Je perdis connaissance et je tombai sur le tapis... Combien de temps dura cette défaillance; je ne saurais le dire; je revins à moi dans les bras de ma sœur Élise... Aussitôt je me souvins de la catastrophe, et, étendue

sur le tapis, je voyais sur le lit la tête livide d'Aristide. Je ne sais où je trouvai la force et le courage d'agir; je me redressai et, regardant le corps de mon pauvre ami, je me demandai ce que je devais faire. Le jour allait venir; si le cadavre était trouvé chez moi, j'étais déshonorée, perdue, répudiée, chassée par mon mari; que faire? Il fallait à tout prix nous débarrasser de ce cadavre.

Le chef de la sûreté dit d'une voix très calme:

— Vous avez une bien grande énergie, madame; dans un moment aussi terrible, vous avez pu oublier la douleur pour penser à votre situation?

Le plus simplement du monde, Aurélie répondit:

— Oh! sous mes apparences frêles, je suis forte, monsieur. J'eus un moment de désespoir et ce fut tout. J'envisageai froidement la situation. Sortir le corps avec ma sœur, cela était impossible; c'est mon mari qui ferme les portes et en garde les clefs. J'eus une minute l'idée de cacher le corps dans une armoire et, le jour, après le départ de mon mari, de le faire ramener chez lui; mais c'était dangereux. C'est alors que me vint l'idée de simuler une tentative d'escalade pour s'introduire chez moi; cela se trouverait justifié si l'on cherchait les traces d'escalade, puisque, deux fois par semaine, Aristide venait ainsi.

— Il venait à des dates régulières?

— Non, monsieur... Alors je dis à ma sœur — la pauvre petite tremblait d'épouvante devant ce mort — de m'aider sans lui dire mon but, et nous nous mîmes à habiller ce cadavre... Oh! monsieur, l'affreuse et pénible besogne, dans cette nuit, que nous craignions de minute en minute voir s'éclairer; une sueur glacée m'inondait lorsque, soutenant la tête d'Aristide, je dis

à ma sœur : « Va-t'en, va-t'en... » Aristide était étendu sur le tapis ; je poussai ma sœur hors de ma chambre ; seule, j'agis comme une folle, je me précipitai sur le corps, je le pris dans mes bras, je le portai près de la fenêtre que j'ouvris ; je dressai le corps et le fis basculer par-dessus la rampe. Oh ! monsieur, si vous saviez combien cela fut effrayant de voir cet être que j'avais reçu vivant tourner grotesquement sur la rampe, disparaître dans la nuit... et ce bruit, ce bruit sinistre : pouaf ! Oh ! oh ! si j'ai été coupable, je l'ai payé en cette nuit...

— Cependant, si épouvantée que vous fussiez par cette horrible scène, vous conserviez toujours votre raison ; car c'est alors que vous avez appelé...

— Oui, monsieur, oui ; le dernier cri : au secours ! de celle qui se noie. Absolument bouleversée par la terreur, je me reculai pour ne pas voir le corps s'écraser par terre, et je tombai dans la glace de la fenêtre, qui se brisa sur moi. J'étais presque nue et je fus blessée, mais je ne ressentis rien. Je criai et je perdis connaissance, je ne me souviens pas même de l'arrivée de mon mari qui, paraît-il, me reçut dans ses bras. Voilà, monsieur, la vérité. Je suis une femme coupable, c'est vrai, monsieur, mais vous voyez que la mort de M. Aristide de Farge ne m'est pas imputable ; au contraire, ce malheur a failli me compromettre, me perdre à tout jamais.

— Il perd votre sœur...

— La pauvre petite n'a pas l'âge où cela peut lui nuire ; elle est faite pour une position qu'une faute de jeunesse ne pourrait pas empêcher.

— Et puis, enfin, dit le chef avec un ton singulier, l'intérêt n'est pas là... Il faut vous sauver d'abord.

— Oui, monsieur, M. Mathieu des Taillis est un digne ami que j'ai connu étant jeune fille.

— Un ami de votre famille?

— Non ; mes parents ne le connaissaient pas. Je l'ai connu par des rencontres.

Le chef se contenta de pincer ses lèvres.

Il reprit :

— Vous lui avez adressé un mot ce matin même?

— Oui, monsieur. Au moment où mon mari était occupé avec les agents en bas, j'ai écrit deux mots que ma sœur a été remettre à un commissionnaire pour les porter tout de suite.

— M. Mathieu des Taillis vous porte un grand intérêt, car aussitôt j'étais chargé par lui de la tâche que je viens d'accomplir, à la suite de laquelle, madame, je vous assure que vous n'avez rien à redouter.

— Tout cela restera secret?

— Absolument, madame.

— Et je puis me retirer ?

— Oui, madame.

Et, galamment, il alla reconduire Aurélie, qui s'était levée, jusqu'à la porte.

Il la salua très respectueusement, et elle sortit.

A peine était-elle sortie, qu'il courut à son bureau, et rapidement écrivit le récit minutieux qu'il venait d'entendre.

Le capitaine de Marby attendait impatiemment sa femme.

Et il lui tendit son bras d'un geste automatique, en disant :

— Tonnerre ! ça été long... Qu'est-ce qu'on t'a demandé?

— Oh ! rien... On m'a lu ce que tu avais déclaré. J'ai

affirmé, et l'on m'a fait signer. Ils ont déjà les rapports des agents du quartier.

— Déjà ! crédié ! Ah ! la police est bien faite ! Dieu, merci ! et les honnêtes gens peuvent dormir tranquilles. Et que disent les rapports ?

— Ils se rapportent absolument à tes déclarations et à nos suppositions...

— Pardi, j'y vois clair ; c'est ce laideron que tu m'as obligé à prendre chez moi qui est cause de tout, et ainsi on le savait ?

— Oui...

— Les rapports des agents constatent les relations d'Élise et d'Aristide ?...

— Oui, on s'en doutait dans le quartier, on les avait vus ensemble, échangeant des lettres.

— Ah ! tonnerre de tonnerre ! C'était à ce point-là... Allez donc vous fier à ces airs de sainte nitouche ! Un petit laideron qui filait le parfait amour avec ce grand gaillard...

Ils étaient arrivés dans la cour de la préfecture où leur voiture les attendait. Ils y montèrent, et le capitaine dit aussitôt :

— En arrivant, tu vas voir ça ; il va s'en passer de belles chez nous... Ah ! nous avons été ridicules... Ah ! nous avons un scandale à cause d'elle, nous sommes menacés de la justice !

— Mais non, mon ami, on m'a déclaré formellement que nous n'avions plus rien à redouter, l'affaire en reste là.

Et elle ajouta en lissant ses bandeaux :

— L'acte de décès d'Aristide sera fait comme s'il était mort dans la rue d'un anévrisme ; on l'enterrera demain ; tu iras et tout sera fini là.

— Ça ne fait rien... ça ne se passera pas comme ça chez nous...

Une vingtaine de minutes après, la voiture arrivait devant la petite maison d'Auteuil. Le capitaine, stupéfait, remarqua que la porte était ouverte. Tout rouge de colère il beugla :

— Élise !

Rien ne répondit ; la maison était vide.

Ce fut alors un joli vacarme dans la petite maison d'Auteuil.

Les sourcils baissés, l'œil flamboyant, la face rouge, le capitaine de Marby allait dans les chambres, montait, descendait, en criant toujours :

— Élise ! Élise !

Et cela accompagné de sacres et de jurons à faire rougir un charretier.

Lorsqu'il eut bien constaté qu'Élise n'était pas là, que la maison était vide, il revint stupéfié dire à sa femme :

— Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?

Aurélie était très étonnée, et elle répondit :

— La porte était ouverte ; peut-être est-elle dans le quartier à faire une commission.

— Je défends qu'on laisse la maison seule et surtout la porte ouverte... Nous allons régler ça lorsqu'elle va revenir.

Hilaire Ténard de Marby était très embarrassé ; il tenait son chapeau et sa canne à la main et ne savait où les placer ; ce fut Aurélie qui les lui prit des mains et qui fit sa corvée ordinaire de l'aider à se dévêtir de sa redingote et de son gilet. Mais le capitaine était tout désorienté ; sa vie était changée. Il se hâta d'écrire à son bureau pour s'excuser de son absence ; il écrivit

sur une grande feuille de papier ministre trois lignes qui, avec sa signature, emplirent la page ; l'enveloppe fermée, il s'écria impatienté :

— Ah çà ! cette guenon ne revient donc pas ?

— Mais cela me semble bien extraordinaire... Donne-moi ta lettre, mon ami, je vais la faire porter par un commissionnaire, et, en même temps, voir si Élise n'est pas dans le voisinage. Je vais retirer ce manteau.

— Vite, car cette petite ne va pas encore nous faire manquer le déjeuner.

Aurélie grimpa vivement dans sa chambre ; elle s'enferma, tira d'un meuble un cahier de papier à lettres, écrivit quelques lignes, glissa la lettre sous enveloppe, écrivit l'adresse, et ayant caché la lettre dans son corsage, elle redescendit, prit la missive de son mari, une lettre large comme une pétition, et elle sortit.

Le capitaine, furieux, se promenait à travers les chambres, jurant, toussant, crachant et menaçant.

Au bout de quelques minutes, Aurélie revint ; personne dans le quartier n'avait vu la jeune fille.

— Mais tu m'as dit que, pendant notre absence, on était venu ici l'interroger... Si, à la suite de cet interrogatoire, elle avait été arrêtée ? Oh ! cela n'aurait rien d'étonnant, une fille comme celle-là est capable de tout ; il y a peut-être des choses que nous ignorons.

— Non, dit Aurélie rassurée sur ce point, non, cela n'est pas possible... As-tu été voir dans sa chambre ?

— J'ai frappé à la porte de sa chambre. Je ne rentre pas là...

— Mais il faut voir ; à la suite de tout ce qui s'est passé, peut-être s'est-elle trouvée malade.

— Ah ! elle peut en mourir, elle n'aurait que ce qu'elle mérite.

Aurélie se dirigea vers l'escalier, son mari la suivit; ils montèrent au second étage; la porte de la chambre de la jeune fille était fermée, mais la clef était sur la porte. Aurélie entra. Tout était en ordre. Elle regarda autour d'elle, sur les meubles, cherchant si elle ne voyait point d'indices, de lettre. Rien.

— Mon Dieu! je crois qu'elle s'est sauvée... Pourvu qu'un autre malheur ne nous menace pas!

— Quel malheur? qu'elle soit partie? Ah! voilà un malheur qui ne m'effraye pas.

— Ne dis donc pas cela; si cette pauvre petite s'était sauvée, que veux-tu qu'elle fasse? où veux-tu qu'elle aille? Elle est capable d'avoir perdu la tête et de faire un mauvais coup... Tu l'as si sévèrement traitée.

— Et tu crois que je le regrette?

— Tais-toi, tu nous porterais malheur.

— Mais, niaise que tu es, tu ne vois donc pas que cette petite misérable risquait de te déshonorer?

Aurélie n'écoutait pas; elle cherchait partout dans la chambre; elle ouvrit l'armoire au linge et, aussitôt, elle eut un mouvement de joie. Elle dit:

— Elle est partie; elle a emporté son linge.

— Eh bien, tant mieux; elle a ainsi évité d'être chassée. C'est ce que je voulais faire.

Ils redescendirent, le capitaine grognant toujours, Aurélie semblant presque joyeuse. Est-ce que la jeune femme adorait sa sœur? Mon Dieu, elle l'aimait doucement, elle en avait surtout l'habitude, et, en redoutant que la pauvre petite affolée n'eût pensé au suicide, c'est moins l'idée de la disparition de la jeune fille que le remords effrayant d'être la cause de ce malheur qui l'épouvantait. En constatant que sa sœur s'était sauvée de chez elle, au contraire, elle éprouva un sentiment

de quiétude. Un jour ou l'autre, elles se reverraient; mais elle était assurée de n'avoir plus chaque jour devant elle celle qui connaissait tous ses secrets et qu'un mouvement de colère, une fantaisie, une jalousie, pouvaient un jour pousser à des révélations qui la perdraient.

Aurélie vivait pour elle et les autres lui importaient peu.

M. de Marby était furieux, et, quoiqu'il eût déclaré être satisfait du départ volontaire de sa belle-sœur, après avoir été obligé d'aller lui-même chercher son veston et sa calotte, il s'écria tout à coup :

— Ainsi, dépensez de l'argent, vous ne faites toujours que des ingrats... Je prends la femme sans dot, j'ai la charge de sa famille (il mentait); un jour la petite me tombe sur les bras, je la recueille, je la nourris, je dépense sans cesse pour elle; tant qu'elle ne peut être qu'une charge à la maison, elle reste; la seule récompense que j'en aie, c'est un scandale chez moi, elle débauchait mes amis, et, jusque dans ma maison, dont elle faisait le théâtre de ses lubricités, elle est la cause que je tue mon meilleur ami... Tonnerre! et je passe sur tout ça, je ne dis rien, ma bonté va jusqu'à la bêtise; et vous croyez qu'on en sera reconnaissant? La gueuse, elle sait que maintenant elle peut être utile. Ça se sauve, et ça vous laisse en plan, sans un mot seulement qui vous dise pardon, même un bonsoir... Ah! vous êtes bien tous de la même famille...

Et le vieux militaire se promenait, agitant nerveusement ses bras, pendant qu'Aurélie, habituée à ses façons, semblait ne pas entendre.

— Ah çà, sang Dieu! est-ce que, parce que ta sœur est partie, comme une coureuse qu'elle est, pour chercher

un remplaçant à celui de cette nuit, tout va être fini ici?... Est-ce qu'on ne mangera plus?

— Mon ami, je te sers tout de suite.

Et le capitaine, passant devant la fenêtre et voyant des gens assemblés devant la porte, qui se montraient l'endroit où le corps était tombé, ne put se retenir et s'écria :

— N... d. n... d. D..., allez-vous me f... le camp de là, vous autres?...

Et, remuant ses gros sourcils, l'œil menaçant, les poings fermés, il descendit rapidement les quelques marches du perron et vint se placer devant sa porte, regardant à droite et à gauche et semblant dire :

— Que quelqu'un s'arrête maintenant... s'il l'ose!

Aurélie, en préparant la table, se demandait où pouvait s'être réfugiée sa sœur. Elle s'expliquait parfaitement la fuite de la pauvre petite. Les menaces du capitaine l'avaient épouvantée, et le rôle qu'elle l'avait condamnée à jouer était très difficile à soutenir avec un homme aussi brutal, aussi grossier, qui ne reculerait devant aucune expression. Elle avait eu peur de cette scène, et elle s'était sauvée; cela était normal. Mais c'était à cause de sa sœur que tout cela arrivait; sa sœur devait donc être sa confidente et sa protectrice toute naturelle. Pourquoi n'avait-elle pas laissé un mot pour elle, un mot d'adieu ou un renseignement? Puis, la jeune fille était sans ressources; elle n'avait pas d'argent. Aurélie ne lui savait aucune connaissance à Paris. Si la jeune fille, avec la confiance des jeunes, avait cru qu'elle n'avait qu'à sortir et à chercher une place pour en trouver une aussitôt, il était à redouter qu'elle n'eût la plus grande déception, et Aurélie allait plus loin, — car son côté personnel reprenait toujours le

dessus, — sa sœur, n'ayant rien trouvé de la journée, pouvait être ramassée le soir comme vagabonde ou pis, et alors, désespérée et pour s'arracher à une situation aussi cruelle, hésiterait-elle à avouer au premier commissaire de police venu la vérité? A cette pensée, Aurélie eut un tressaillement.

Les incidents qui s'étaient précipités cette nuit l'avaient épuisée, et elle eût donné tout au monde pour que son mari allât à son bureau ; elle se serait reposée. De tous ces événements, une seule personne l'occupait : elle. De la malheureuse victime, à peine avait-elle le souvenir. Pas une minute, ni l'ami, ni l'amante ne se souvinrent qu'Aristide de Farge était sans famille, que son corps avait été reconduit chez lui, et qu'il était seul, que la police probablement allait se charger de son inhumation. A un moment même, Aurélie, seule dans la salle à manger, résuma à mi-voix toutes ses pensées :

— Enfin, je suis bien heureuse d'en être sortie comme ça... Un jour ou l'autre Élise reviendra.

Et elle appela son mari ; le déjeuner était prêt. M. de Marby se promena deux fois devant sa maison, semblant dire : Je veille ; et il rentra, se mit à table brusquement, en disant :

— Me voilà pour longtemps dégoûté de faire le bien.

Nous abandonnerons les époux de Marby, et nous retournerons près de la petite Élise, lorsque, affolée de l'interrogatoire sommaire des agents, elle avait vu ceux-ci chercher dans le lit et y trouver le bouton d'or aux initiales A. F., qui manquait sur le plastron de la chemise de la victime. Les agents avaient eu un mouvement de satisfaction qui avait terrifié l'enfant ; elle les avait vus sortir presque aussitôt, et elle avait aussitôt grimpé dans sa chambre en gémissant.

— Oh ! mon Dieu ! que va-t-il se passer ? Ma sœur est perdue !

Seule dans sa petite chambrette, elle s'était demandé ce qu'elle devait faire. Pour elle, toute la terrible scène jouée la nuit, toutes les histoires du matin ne devaient plus servir à rien. Il n'y avait plus moyen de nier la vérité. Les agents, en retrouvant le bouton de chemise d'Aristide, avaient eu un mouvement qui l'assurait qu'il n'y avait plus rien à espérer des contes faits par Aurélie. Elle était l'aide de sa sœur et le capitaine allait lui faire payer cher sa complicité. Était-ce là tout ce qui tourmentait la pauvre petite, qui mouillait ses yeux de larmes et qui donnait à ses chairs de fréquents frissons ? Non. Peu lui importait la haine ou l'affection de son beau-frère ; elle se sentait désormais pour lui une invincible répulsion. Était-ce la crainte de voir sa sœur déshonorée et peut-être en butte aux mauvais traitements de son mari ? Non ; l'égoïsme qu'elle avait constaté chez sa sœur avait modéré l'amour profond qu'elle avait pour elle ; elle sentait qu'elle l'aimait moins. Et cependant, un motif puissant la faisait agir, car, comme si soudain elle s'était arrêtée à une résolution, elle essuya ses yeux, s'habilla en toute hâte, se coiffa vivement, puis fouilla dans l'armoire. Elle fit rapidement un petit paquet de son linge. Elle se disposait à partir ; elle revint sur ses pas et chercha du papier à lettres ; mais, changeant tout à coup d'idée, elle dit :

— A quoi bon ?... Elle m'oubliera aussi vite que lui...

Et vite, rapide, redoutant le retour de sa sœur et de son beau-frère, elle partit sans regarder derrière, craignant, si elle s'arrêtait, de changer de résolution, de manquer courage ; elle agissait dans un moment de

fièvre; elle courut, oubliant de fermer les portes derrière elle, se dirigeant vers Passy. Elle arriva tout essoufflée devant une maison de la Grande-Rue; là, elle s'arrêta et, s'appuyant toute tremblante sur la porte, n'osait plus entrer. Au but, le courage allait-il lui faire défaut?... Elle fit un effort, se redressa et entra. Elle se dirigea vers la loge de la concierge, et celle-ci, en la voyant, s'écria aussitôt :

— Oh! mademoiselle, quel malheur! quel malheur!

Élise ne répondit pas, elle fondit en larmes.

— Et je suis très embarrassée, nous ne lui connaissons pas de famille; j'attendais qu'il vienne quelqu'un de chez vous, car la propriétaire ne sait que faire.

— Il est ici? demanda en sanglotant la jeune fille.

— Mais oui, mademoiselle, on l'a ramené ce matin; puis le commissaire est venu presque aussitôt avec des médecins... qui ont dit qu'il était mort d'un anévrisme. Ces maladies-là, voyez-vous, c'est terrible. Il paraît que ça lui a pris en sortant de chez vous; on l'a ramassé dans la rue... Pauvre M. de Farge, il était si doux, si bon...

A mesure que la vieille femme parlait, les larmes d'Élise redoublaient... On ne savait rien de ce qui s'était passé. La concierge reprit :

— Personne n'est revenu depuis. Vous venez pour le veiller?

— Comment, fit Élise, il est seul?

— Mais oui, ma chère demoiselle. Je vous dis, on attendait qu'il vînt quelqu'un de chez vous; il y a des démarches à faire...

— Oui oui, dit la jeune fille fiévreusement, en frissonnant à l'idée de ce qu'elle allait accomplir. Oui, je viens pour ça!

Et, tout bas, elle dit :

— Ainsi, il est là, seul, abandonné comme un chien, et il est mort pour elle ! Oh ! les ingrats !

— Tenez, madame, voulez-vous garder ce paquet, je vais monter ?

— Bien, mademoiselle... Tenez, voici la clef de l'appartement...

— Merci.

Et, résolument, elle monta rapidement ; arrivée au premier étage, où était l'appartement, elle tremblait pour mettre la clef dans la serrure. La porte ouverte, elle entra vivement et elle resta appuyée sur la porte, n'osant plus avancer ni respirer, effrayée du silence qui régnait dans l'appartement et que troublait seul le mélancolique tic tac des balanciers des pendules. Elle s'était crue plus forte qu'elle n'était ; elle avait peur, maintenant qu'elle était seule dans cet appartement avec un mort ; ses jambes défaillaient, elle ne pouvait ni avancer ni sortir... Elle ferma un instant ses yeux, comme si elle redoutait de voir surgir quelqu'un devant elle ; mais tout cela ne dura guère qu'une minute ; la courageuse enfant se dompta encore.

— Quand je l'aimais vivant, j'aurais peur de lui mort ?... Pauvre ami !

Marchant doucement, sur la pointe des pieds, craignant de troubler le silence avec le respect qu'impose à tous la mort, elle traversa le salon et entra dans la chambre. Là, elle tomba à genoux et, du seuil jusqu'au lit, elle se traîna ainsi.

La chambre était sombre, l'ameublement était fait de meubles anciens d'ébène sculpté ; les murs étaient tendus de vieilles tapisseries, les fenêtres garnies de vieux vitraux. Sur le lit bas, à colonnes torses, le ca-

davre d'Aristide de Farge était étendu ; on l'avait mis dans le lit ; mais les couvertures ne le couvraient que jusqu'à la poitrine ; la chemise entr'ouverte, et de laquelle on avait retiré les boutons pour l'enquête, laissait voir la fauve de l'estomac ; les chairs avaient la blancheur jaunâtre de la cire ; le visage semblait endormi. Aristide avait l'aspect du Christ mort.

Élise se traînait à genoux jusqu'au lit ; elle prit sa main et l'embrassa ; puis, vivement saisie par ce froid moite qui semble vous laisser de sa glace sur les lèvres, elle se recula et se mit à prier.

Et c'était un saisissant tableau : le corps raidi étendu sur le lit, les rideaux soulevés laissant pénétrer la lumière à travers les vitraux de couleur ; le soleil ainsi tamisé jetait des rayons fantastiques sur le corps et parfois semblait entourer d'un nimbe d'or la tête du malheureux.

Élise se releva, courageuse, forte cette fois, absolument décidée à être, sans crainte puérile d'enfant, la veilleuse de son ami. Elle regarda autour d'elle et, voyant sur la cheminée des vieux flambeaux Louis XIII, de cuivre poli, elle alluma les bougies et les plaça chacune d'un côté du lit, sur la marche, ainsi que deux cierges.

Un crucifix pendait dans le salon au milieu d'un trophée d'armes. Peut-être un souvenir de la guerre d'Espagne, crucifix arraché aux mains d'un moine menant les guérillas au combat. Élise le décrocha et le plaça sur la poitrine du mort ; quand cela fut fait, qu'elle eut méthodiquement replacé les draps, fait la toilette enfin de celui qu'elle veillait, satisfaite de son courage, elle s'agenouilla encore et pria, et, se relevant, elle l'embrassa au front en disant :

— Pauvre oublié, pauvre abandonné..., ta petite sœur veillera sur toi jusqu'à la dernière heure. Ton amie, celle que tu consolais quand on l'appelait la guenon, que tu appelais la belle grêlée, c'est ta vraie amie, et elle ne t'oubliera jamais...

Elle s'assit près de lui, se demandant ce qu'elle devait faire, en se souvenant des paroles de la concierge, qui lui avait dit :

— On attendait qu'il vînt quelqu'un de chez vous, il y a des démarches à faire.

Quelles étaient ces démarches? Elle l'ignorait. Tout à coup, on frappa à la porte. Elle eut peur : si c'était le capitaine; puis aussitôt un sourire de pitié glissa sur ses lèvres. Elle pensait :

— Si c'est lui, en me voyant ici, il sera bien plus convaincu que c'est moi qui étais la maîtresse d'Aristide et que c'est à cause de moi qu'il est mort; il devra trouver toute naturelle ma présence ici.

Elle s'apprêtait à tout entendre en allant ouvrir. Elle se trompait : c'étaient trois jeunes gens employés au même bureau que de Farge au ministère, qui, ayant appris, par la lettre d'excuse du capitaine de Marby, la mort de leur camarade, venaient lui rendre une dernière visite. Ils parurent étonnés de trouver seulement la jeune fille. Apprenant, par la concierge qui les dirigeait, qu'elle était la belle-sœur de M. de Marby, ils lui demandèrent :

— M. de Marby va-t-il tarder à venir?

— M. de Marby ne peut venir, messieurs; il est indisposé.

— Oh! je le comprends; cette mort a dû lui porter un coup terrible. C'était son meilleur ami; il le considérait presque comme son fils.

Élise ne répondit pas.

— Mademoiselle, savez-vous à quelle heure aura lieu le convoi?

— Non, monsieur, on n'a rien fixé.

— Comment, on n'a pas encore été pour tout cela?

— Je suis seule, monsieur, et mon beau-frère n'a pu venir.

— Mais, mademoiselle, nous nous mettons à votre disposition.

Élise usa de l'offre, et les jeunes gens sortirent aussitôt pour faire les démarches. Ils revinrent quelques heures après. Tout était entendu et le convoi était fixé pour le lendemain matin. Ils offrirent de veiller leur ami la nuit; mais Élise refusa, disant qu'elle était jalouse de remplir seule ce devoir.

Les amis du pauvre garçon se retirèrent. Ensemble, ils causèrent d'Élise et tous les trois eurent la même pensée: c'est que la belle-sœur de leur collègue Ténard de Marby était la maîtresse d'Aristide de Farge.

Toute la journée se succédèrent et des amis et les gens venant pour les préparatifs du lendemain; il semblait à Élise que ce bruit de heurt de porte, ces tintements de sonnette, en troublant le silence, étaient irrespectueux. Elle laissa la porte entr'ouverte. Elle avait d'abord redouté la nuit, et quand la nuit vint, au contraire, elle se trouva plus calme. La douleur avait enlevé la peur.

Il était environ neuf heures; Élise était agenouillée de l'autre côté du lit, faisant face à la porte; il lui sembla qu'elle entendait marcher; elle leva la tête et vit une femme entrer doucement, sans bruit. Perdue dans l'ombre des rideaux, celle qui entrait ne pouvait la voir, et, au contraire, la lumière du cierge l'éclairait en

plein. Élise eut de la peine à retenir un cri. Elle avait reconnu sa sœur.

C'était en effet Aurélie ; un instant Élise, stupéfaite, crut que sa sœur était accompagnée de son mari, et cela lui plut ; ils se souvenaient donc, ils venaient tard, mais ils venaient ; l'ami, l'amant n'était pas absolument oublié ; le cœur avait encore un peu battu à son souvenir, et l'on avait enfin pensé qu'on devait un dernier adieu à sa dépouille mortelle. Élise se trompait, sa sœur était seule, enveloppée dans un grand châle noir, le voile absolument baissé sur son visage ; on devinait qu'elle était venue clandestinement. Et cela n'était pas le moins étonnant de la chose. Comment Aurélie avait-elle pu sortir de la petite maison, fermée comme une caserne après l'heure réglementaire ?

Cela s'était fait le plus simplement du monde : le soir, à table, le capitaine, dérangé de ses habitudes, avait peu ou pas d'appétit ; Aurélie le lui fit observer. Ce à quoi M. de Marby répondit qu'il pourrait bien avoir *ses* fièvres ; c'était assurément ce que voulait Aurélie, car elle dit aussitôt :

— Mon ami, alors tu me permettras de te veiller cette nuit ; cela me sera doublement agréable, car j'aurais peur cette nuit dans ma chambre... Et regarde, tu es déjà très agité.

— C'est vrai !

— En te couchant, tu boiras dans de la tisane cette potion... qui te fait tant de bien.

— Oh ! ça ne me fait pas de bien, ça me fait dormir, et je ne sens pas mon mal...

— C'est cela ! je vais te préparer ta tisane.

Le capitaine, du moment où on lui avait dit qu'il paraissait malade, était toujours de cet avis ; et, bien

assuré qu'il devait avoir ses fièvres, il alla se coucher.

Aurélie prépara sa tisane et doubla la potion.

Le capitaine but d'un trait. Une demi-heure après, on aurait pu tirer le canon dans le jardin qu'il ne se serait pas éveillé.

Aurélie s'assura de son sommeil, prit les clefs de la maison et, s'étant bien enveloppée d'un long châle, s'étant couvert le visage d'un voile épais, elle sortit et courut à la plus proche place de voitures, monta dans un fiacre et se fit conduire Grande-Rue de Passy.

Elle sonna, entra et se dirigea rapidement vers l'appartement d'Aristide. Ce n'était pas la première fois qu'elle prenait ce chemin. Aussi la concierge, voyant une femme si tranquillement se diriger, croyant que c'était une personne de la maison qui rentrait, ne s'en occupa-t-elle pas.

La porte était entr'ouverte, et quoique l'antichambre et le salon fussent à peine éclairés, elle n'hésita pas, et, traversant l'appartement, entra dans la chambre, ainsi que nous l'avons vu.

Élise était stupéfaite ; mais elle savait gré à sa sœur d'être venue, et le mouvement qui l'avait fait passer sur tout, au risque de se fâcher avec M. de Marby, était bien apprécié par la jeune fille. Sa sœur rachetait, par cette visite, par son dernier adieu, tout le mal qu'elle pensait sur elle depuis le matin.

Élise ne voulut pas se montrer. Elle craignait d'embarrasser sa sœur ; elle pensait qu'il valait mieux qu'elle se crût seule avec celui qu'elle avait aimé ; elle s'attendait à la voir, comme elle, s'agenouiller devant le corps, lui donner ce dernier baiser dont elle ressentait encore le froid sur ses lèvres ; au contraire, sa sœur paraissait redouter de s'approcher du lit ; elle se

glissait le long du mur et elle détournait la tête comme si elle n'osait regarder le cadavre d'Aristide.

Curieuse, étonnée, Élise ne la quittait pas du regard, cherchant à s'expliquer ses agissements ; elle voyait distinctement sa sœur trembler de tous ses membres. Aurélie passa au pied du lit et se dirigea vers un vieux meuble d'ébène placé entre les deux fenêtres.

— Oh ! fit sourdement Élise, épouvantée, en voyant sa sœur ouvrir le meuble et chercher dans les tiroirs... Que vient-elle lui prendre ?

Et ne se contenant plus, elle se dressa, courut vers sa sœur et lui saisit le bras :

— Malheureuse ! Que fais-tu là ?

Ses mouvements, ses pas, assourdis par le tapis, n'avaient pas été entendus, et lorsque Aurélie sentit une main saisir la sienne, elle jeta un cri sourd et supplia :

— Grâce !

Elle avait cru que c'était le mort qui venait saisir sa main sacrilège, et elle restait épouvantée, se cachant les yeux pour ne pas voir, prête à s'écrouler si elle n'avait été soutenue par un fauteuil qui se trouvait derrière elle. Aurélie sentait sa raison s'envoler ; c'est à peine si elle avait entendu la voix ; le toucher de cette main qui serrait encore la sienne l'avait terrifiée ; elle se sentait prise comme dans une tenaille. On sait quel grossissement la peur donne à tout, on sait de quelles folles images le cerveau s'emplit. En cette minute, il sembla à la malheureuse que le fantôme de son amant la tenait au milieu d'autres fantômes, que la tapisserie se soulevait pour laisser passer d'autres fantômes et que tous voulaient l'entraîner dans la tombe de son amant. Elle devenait folle, et elle s'agitait comme si elle allait être prise d'une attaque d'épilepsie ; elle

voulait crier et sa voix s'éteignait dans sa gorge ; elle voulait se défendre et elle ne pouvait arracher sa main de son visage et dégager l'autre de celle qui la tenait ; elle râlait en défaillant :

— Grâce ! grâce !

Élise était satisfaite de son épouvante ; la minute épouvantable qu'elle venait de passer payait déjà l'ingratitude. Elle eut pitié cependant, et lui lâchant la main, l'aidant à se soutenir — et à son étreinte elle sentit le corps tressaillir et se convulser — elle lui dit :

— Aristide est bien mort, Aurélie... Ce n'est pas lui, c'est moi, ta sœur... moi qui te demande quel crime nouveau tu viens commettre ici ?

A cette voix, elle se remit un peu ; elle ouvrit les yeux, elle regarda autour d'elle ; en reconnaissant sa sœur, elle soupira longuement, puis s'assit sur le fauteuil, prit les deux mains d'Élise et resta ainsi quelques minutes haletante, ne pouvant parler, et exprimant seulement par la pression de ses mains l'émotion atroce qui la dominait. En la voyant ainsi, Élise ne se sentit pas la force de lui rien reprocher. Elle attendit quelques minutes, et, la voyant un peu remise, elle dit :

— Tu es venue seule ?

— Oui...

— Et Hilaire ?

— Il dort ; je lui ai fait prendre quelques gouttes de plus de laudanum ; j'ai pris ses clefs et je suis venue en toute hâte ; il faut que je rentre au plus tôt.

Élise regarda bien sa sœur et reprit :

Il était seul ici, le malheureux, abandonné, et personne n'a pensé à lui. Je suis venue pour le veiller.

— Je suis heureuse de cela, car j'ai craint un moment que tu ne fisses des bêtises... Tu rentreras avec moi ?

— Non, je veille..... Mais ne parlons pas de moi. Que venais-tu faire ici ?

— Moi, je...

— J'ai cru que tu venais lui dire un dernier adieu, lui adresser une dernière prière, et tu ne l'as pas regardé.

— Oh ! non, non, je ne veux pas le voir, fit-elle tout effrayée.

Élise était atterrée ; celle qu'elle avait vue, la nuit précédente, soulever le cadavre, l'habiller ; celle qu'elle avait vue prendre ce corps dans ses bras et le précipiter par la fenêtre, n'osait plus le regarder ! Celle pour laquelle il était mort, et que dans son jeune cerveau elle se figurait rendant le dernier soupir dans un baiser à elle, n'osait pas venir lui donner un dernier adieu ! Elle se souvenait bien, la petite grêlée, qu'un jour on l'avait menée voir la *Tour de Nesle* au théâtre de Grenelle, et là elle avait vu des femmes qui faisaient tuer leurs amants et les oubliaient à jamais. C'était donc vrai ; dans la réalité il existait de semblables choses ! Mais c'était monstrueux ! Oh ! la pauvre petite, si elle avait aimé quelqu'un, si elle avait été aimée de quelqu'un, et que la mort lui prît celui-là, mais jusqu'à la fosse du cimetière elle aurait suivi son corps, mais jusqu'à l'heure où on l'aurait enfermé dans sa bière elle aurait voulu l'embrasser sans cesse... et jamais, oh ! jamais son souvenir ne serait sorti de sa mémoire. Elle demanda à sa sœur :

— Mais alors, qu'est-ce que tu viens faire ici ?... que cherchais-tu dans cette armoire ?...

— Ma pauvre Élise, tu ne comprends rien, toi, tu es

libre ; moi, si un jour ou l'autre les relations que j'ai eues avec Aristide étaient connues, je serais perdue, à jamais perdue.

— Et que viens-tu faire pour te sauver ?

— Je viens chercher les lettres que j'ai écrites...

— Oh ! mon Dieu... tu viens te sauver... et son corps est là à peine refroidi... Je vais te les donner, ces lettres ; c'est moi qui les portais, et je sais où elles sont.

Aurélie n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre l'accent méprisant avec lequel ces mots étaient dits. Élise ferma l'armoire et se dirigea vers un petit meuble-bahut placé presque en face la tête du lit. Elle l'ouvrit.

— C'est dans ce meuble qu'elles sont, avec ton portrait et tes cheveux.

— Donne, donne tout, le portrait surtout.

— C'est celui sur lequel tu as écrit : « Celle qui, après t'avoir donné son amour et son honneur, voudrait te donner sa vie, mon Aristide. »

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ?... Ferme, ferme !...

En effet, on entendait le pas de plusieurs personnes et la voix de la concierge qui les dirigeait, au moment où Élise allait ouvrir le tiroir dans lequel se trouvaient les lettres et le portrait. Elle referma vite le meuble. La concierge parut, introduisant trois hommes ; l'un d'eux, s'adressant à Aurélie, lui dit, après avoir salué :

— Mesdames, vous êtes parentes du défunt ?

— Non, monsieur ; nous sommes des amies.

— Ces dames remplacent la famille, dit la concierge.

— Mesdames, nous venons, au nom de la loi et dans l'intérêt des ayants droit, mettre les scellés...

— Les scellés... répéta Aurélie, qui pâlit en regardant sa sœur.

Celle-ci dit avec calme :

— Faites, messieurs, je vais vous aider.

Sur les renseignements donnés par Élise et la concierge, le juge de paix faisait poser les scellés par ses hommes sur chaque meuble.

C'est Élise qui, désignant le meuble dans lequel elle allait fouiller, lorsqu'on était venu si inopportunément les déranger, dit :

— Ce bahut, monsieur, renferme, je crois, tous les papiers de M. de Farge.

— Alors, c'est par lui que nous allons commencer.

Les deux hommes étendirent le petit ruban blanc, le collèrent par de la cire à modeler rouge, sur laquelle le magistrat appliqua le cachet.

Sous le voile, les yeux grands ouverts, hagards d'Aurélie, regardaient cette croix blanche qui couvrait la serrure enfermant les lettres qu'elle venait chercher.

Elle eut peur ; la coïncidence toute simple de l'arrivée du magistrat avec la sienne juste à l'heure où elle allait dérober les lettres, l'effrayait. Elle eut un pressentiment. Femme, elle avait les superstitions de son sexe, et elle tremblait pour l'avenir. Elle aurait voulu demander à sa sœur de retirer ces papiers sous un prétexte à trouver, mais elle n'osait.

En regardant Élise, il lui sembla que celle-ci souriait de sa déconvenue.

C'était vrai ; la jeune fille, entraînée par le premier mouvement, allait lui rendre les lettres ; mais, à cet instant, elle était heureuse de l'acte légal qui l'en avait empêchée...

Pendant que le juge de paix, son greffier et celui qui les accompagnait continuaient à poser les scellés sur chaque meuble, Aurélie s'était assise dans un grand fauteuil au pied du lit, accablée, les bras sur ses ge-

noux, la tête basse. Elle songeait ; qu'allait-elle faire? La preuve de sa faute était là, palpable, visible. La jeune femme savait bien que si, pendant un jour, elle avait pu tout sauver, la calomnie, — c'est ainsi que se nomme la vérité pour les criminels, — détruirait tout cela ; un jour ou l'autre son mari apprendrait ce que les rapports des agents contenaient. C'est dans son quartier même, le chef de la sûreté le lui avait dit, qu'on avait appris qu'elle avait des relations criminelles avec M. de Farge ; ce que les agents avaient découvert viendrait tôt ou tard aux oreilles de M. de Marby ; elle pouvait nier, elle s'en sentait la force, le courage, mais c'est parce qu'elle était certaine qu'aucune preuve ne pouvait être donnée. Et les lettres étaient là ; or, elle savait bien que M. de Farge n'avait pas de famille ; si son avoir devait retourner à l'Etat ou s'il se présentait pour réclamer l'héritage quelques parents éloignés, les meubles et ce qu'ils contenaient seraient vendus à l'encan ; en quelles mains ces lettres allaient-elles tomber? Elle n'avait à cette heure pas assez de sang-froid pour penser sainement, et le côté menaçant seulement se présentait à son cerveau, et elle concluait :

— Je suis perdue !... Tôt ou tard... on saura...

Si elle était venue quelques minutes plus tôt, elle était sauvée. Si sa sœur l'avait aidée, c'était fait, elle prenait lettres et portrait et jetait tout au feu, et le passé était effacé. Elle sentait sourdre de la colère en elle contre Élise ; c'est à elle qu'elle attribuait ce qui venait d'arriver ; elle allait plus loin même ; avec l'égoïsme des gens habitués à être servilement servis, elle se dit que sa sœur, qui lui devait tant, aurait bien pu penser à cela ; puisqu'elle était depuis le matin dans l'appartement d'Aristide, elle pouvait bien penser à

elle ; elle savait bien que les lettres étaient là, c'est elle qui les portait, et c'est elle qui lui avait indiqué l'endroit où Aristide les serrait. Dans sa peur, elle en arrivait à accuser Élise d'ingratitude, et tout à coup, comme si son esprit était traversé par une révélation, elle se demanda si Élise n'était pas jalouse d'elle et ne désirait pas la perdre.

— Pourquoi est-elle ici ? pensait Aurélie, sombre, les poings crispés, les dents serrées ; est-ce que c'est sa place ? Que vient elle faire ?... Peut-être, niaise que je suis, qui croyais inventer une histoire en racontant qu'Élise était la maîtresse d'Aristide, ai-je dit la vérité ! Dans quel but est-elle venue ?... Il faut un bien grand amour pour consentir à venir faire cette lugubre veillée !

Et sa pensée folle marchant dans cette voie, elle se rappela toutes les circonstances qui pouvaient aider à son accusation. Et la logique étant absente du raisonnement, la colère jalouse dirigeant la pensée, elle en arriva rapidement à être convaincue que l'enfant était sa rivale, et qu'elle lui faisait payer ce jour les services qu'elle avait été obligée de lui rendre contre son sentiment. Elle s'en convainquit à ce point qu'encore elle répéta tout bas :

— Je suis perdue !

Lorsque le magistrat eut terminé, il rentra dans la chambre pour saluer Aurélie et se retira. Élise le reconduisit. En entendant la porte se fermer, elle se leva et sortit vivement de la chambre, de laquelle elle referma la porte.

Dans la chambre mortuaire, elle était oppressée. Dans le salon elle attendit sa sœur, et lorsque celle-ci parut, elle lui dit brutalement :

— Eh bien, tu es satisfaite maintenant, je suis perdue..., tu te venges.

Élise, stupéfaite, la regarda, ne comprenant pas.

Aurélie avait relevé son voile, elle la vit, le visage contracté par la colère, les yeux brillants, les lèvres serrées, et ne s'expliquant pas cette allure, elle lui dit :

— Mais qu'as-tu donc ? que veux-tu dire ?

— Je veux dire que j'ai aujourd'hui la récompense de ce que j'ai fait pour toi.

— Pour moi !

— A cause de toi, cent fois j'ai failli me fâcher avec mon mari... Et comme je croyais avoir droit à ton affection, j'ai été avec toi franche, je t'ai tout confié... J'aimais M. de Farge, tu le savais, — c'était une faute, — tu m'as abusée, tu t'es dit : « Elle n'aura pas le pouvoir d'agir contre moi, puisqu'elle n'est pas libre, » et tu es devenue la maîtresse de mon amant.

— Oh ! mon Dieu !... Mais, malheureuse, il est là... Viens donc oser dire cela devant celui que tu as tué...

— Que j'ai tué !... Voilà ! tu ne te caches plus, c'est moi que tu accuses de sa mort, et demain, pour te venger de ce qu'il m'aimait, tu diras que les lettres sont là, peut-être l'iras-tu dire à mon mari.

— Aurélie, tu deviens folle...

— Non, je t'ai devinée, et mon mari sait bien ce que tu vaux par l'aversion qu'il te montre et qu'aujourd'hui je partage... Tu étais jalouse de ma situation, jalouse de l'amour qu'on avait pour moi, jalouse de me voir belle et d'être laide..., ingrate et sans cœur.

Les yeux de la petite Élise flamboyèrent ; l'enfant, qui toujours marchait en courbant le dos, se redressa, et, l'air indigné, superbe, la tête haute, elle dit d'une

voix sourde, comme si elle craignait que le mort n'entendît :

— C'est assez, ma sœur... Je te défends de parler d'ingratitude ici ! Sans cœur, moi ! mais, malheureuse, la seule fois que j'en ai manqué, c'est en consentant à vivre avec toi. Vous m'avez accueillie, c'est vrai, mais pour me traiter comme une servante ; j'étais la domestique de ton mari, et c'est dans ses mauvais traitements que je cherchais l'excuse de ma trahison, car je le trahissais en consentant à jouer le rôle odieux que tu m'as donné dans le drame qui se dénoue à cette heure...

— Que veux-tu dire ? essaya de crier Aurélie, croyant pouvoir encore reprendre sur sa sœur l'autorité qu'elle avait.

— D'abord, parle bas, par respect pour ta victime.

A ce mot de victime, Aurélie eut comme un soubresaut ; mais la jeune fille continua :

— Oui, ta victime... Eh bien, ma sœur, si toi et ton mari vous avez de l'aversion pour moi, de ce jour je vous la rends ; je ne sens en moi que haine et mépris... Du mépris pour ma sœur, pour celle qui devait remplacer ma mère, et près de laquelle je n'ai eu que les plus répugnants exemples ! Sans respect pour ma jeunesse, pour ma candeur, tu m'as initiée à tes criminelles amours... ; tu m'as obligée de mentir à l'homme pour lequel tu me reproches aujourd'hui mon ingratitude... Moi, enfant, tu m'as souillée par ce que tu m'as fait connaître, et malgré cela je suis restée, — entends-tu bien, Aurélie ? — je suis restée l'honnête fille que j'étais. Mais je te méprise, car, à la dernière heure, pour sauver ce que tu oses appeler ton honneur, tu n'as pas hésité à m'accuser d'une infamie, et tu pousses l'au-

dace, dans un but que j'ignore, à venir jusqu'ici pour affirmer ce que tu sais être faux...

— Je sais ce qui me reste à faire...

Aurélie voulait se retirer, mais Élise courut fermer la porte, et, mettant la clef dans sa poche, elle dit :

— Tu ne sortiras pas avant de m'avoir entendue... Nous ne devons plus nous revoir, je veux que tu saches tout. Je t'ai dit pourquoi je te méprisais; je veux te dire pourquoi je vous hais..., et cela au nom du malheureux qui repose là, abandonné comme un chien mort, si je n'étais pas venu à sa veillée dernière.

Aurélie frissonna; mais, ayant tout intérêt à éviter le scandale, elle se tut et, obéissante, elle se laissa choir sur un canapé et releva la tête, regardant dédaigneusement sa sœur.

Mais le regard de sa sœur n'embarrassait pas Élise. Les lâchetés d'Aurélie avaient soulevé le cœur de la jeune fille. Elle ne pouvait garder plus longtemps ce qu'elle avait à dire, et elle reprit :

— Je vous hais, parce que j'ai pu vous juger l'un et l'autre : ton mari, à cause de son égoïste imbécillité, à cause de ses mensonges. Je l'ai entendu dire qu'il avait aidé nos parents à vivre, lui. Il mentait comme en me reprochant la nourriture parcimonieuse qu'il me donnait. Tu entendais cela; tu n'as jamais rien dit. Dès l'aube, je devais me lever pour travailler au linge de la maison. A son réveil, je devais, comme une servante, préparer ses vêtements, puis faire le ménage avec toi, puis la cuisine. Lorsque j'avais terminé, j'allais pour toi faire des courses. Je revenais pour m'occuper du dîner. Si, une fois par hasard, vous sortiez, je gardais la maison; je n'ai jamais, depuis que je suis chez vous, connu ni fête ni dimanche; jamais je n'ai reçu

un sou. C'est dans tes vieilles robes que je devais trouver les miennes... Et je ne me suis pas plainte une seule fois! Non! Un grand malheur te menaçait; j'étais ta confidente; tu m'as faite ta complice. Tu as rejeté la faute sur moi, au risque de compromettre à jamais mon avenir. J'ai accepté. En raison de cela, ton mari m'a traitée indignement; les larmes, malgré moi, ont jailli de mes yeux. M'as-tu défendue..., ingrate et sans cœur?

Elle se tut une minute. Aurélie ne répondant pas et se contentant de hausser les épaules, elle continua :

— Je n'ai connu qu'un être de véritablement bon, c'est le pauvre garçon qui est là, mort; celui-là avait trop de cœur, il en est mort... C'est toi qui, par ta coquetterie, l'as séduit, l'as entraîné.

— Oui, oui, tu en étais jalouse...

— Mais c'est indigne ce que tu dis là! Tu mens pour trouver une excuse à ta conduite.

— Est-ce qu'il t'appartient de la juger, ma conduite?

— Oui, madame ma sœur; car c'est moi qui suis condamnée à en souffrir... si je consens à me taire.

— Qu'est-ce que tu dis? fit aussitôt Aurélie, changeant de ton et d'allure à la seule idée que sa sœur pensait à la trahir. Oh! tu ne me perdras pas.

— Pourquoi veux-tu que j'aie pour toi plus de pitié que tu n'en as pour moi?...

Aurélie baissa la tête.

— Je n'ai plus rien là pour vous. Aristide, c'était l'ami intime; des gens disaient même que M. de Marby le considérait comme son fils. Si ton mari avait eu l'ombre d'un doute sur vos relations, je m'expliquerais tout; mais, au contraire, c'est moi qu'on a sacrifiée, et j'y consentais surtout pour le pauvre ami dont la mé-

moire devait être ainsi respectée. Il est mort chez lui, des agents ont emporté le corps, et M. de Marby n'a pas bougé ; il n'est pas venu s'informer si son ami avait été ramené ici, si on s'occupait de lui donner une sépulture ; il le savait sans famille, qu'importe ! et je ne lui ai vu ni le front plissé ni l'œil humide... Pas un regret, pas une larme pour l'ami, pour celui auquel il devait sa place au ministère.

— Suis-je responsable de mon mari ?...

— Mais toi, c'est pis, toi, qui as tout fait ; de l'heure où tu as jeté le corps par la fenêtre — oh ! à ce tableau je suis épouvantée, — de cette heure, il semble que tu as arraché de ton cœur l'affection et même le souvenir ; tu n'as plus pensé qu'à toi. Qu'on dise de lui, c'est un misérable qui a abusé de l'amitié de M. de Marby pour séduire sa sœur, qu'importe ! cela te sauve ; que la police vienne faire une enquête, que des agents enlèvent le corps, tant mieux, tu n'as qu'une pensée, qu'on te débarrasse au plus vite de ce qui reste de cet amour terrible... et, cela fait, tu cours à la police, voulant pour toi toujours éviter le scandale. Le malheureux est ramené chez lui par des étrangers. Les médecins envoyés par le commissaire sont prêts à faire l'autopsie de son corps... Qu'importe ! tu ne penses qu'à toi. Le pauvre ami reste là abandonné, enfermé ici, sans un veilleur, sans qu'autour de son corps une larme soit versée, un regret soit entendu...

— Tu sais bien que je ne pouvais pas venir.

— Non, tu ne pouvais pas venir pour prier, pour pleurer, pour lui enfin... Mais, pour toi, tu as bien trouvé moyen de venir. Et quand, niaise, en te voyant entrer tremblante dans la chambre, je me cachais dans l'ombre, évitant de me faire voir, afin de ne troubler ni

ton recueillement ni tes prières, respectueuse pour ta douleur... je te vois n'ayant encore qu'une pensée : toi. Il te faisait peur, le mort, pour toi. Tu ne venais que pour lui reprendre les lettres qui pouvaient te compromettre, tu venais lui voler tes souvenirs... Oh! tu me fais honte! Aussi, Dieu juste t'a punie dans ton égoïsme; il n'a pas voulu que tu réussisses dans ta sacrilège tentative, et la preuve de ta faute est impossible à prendre désormais.

— Alors, tu diras tout?

— Non, je me tairai... Retourne en paix près de celui que tu es digne d'avoir pour époux... Je vais prier.

Aurélie se leva pour retenir sa sœur, qui rentrait dans la chambre mortuaire.

— Élise, ne m'accuse pas; écoute-moi!

— Adieu, fit celle-ci.

Et elle alla se mettre à genoux au pied du lit d'Aristide.

Aurélie s'arrêta au seuil; elle avait peur d'entrer dans la chambre. En elle, il lui semblait qu'elle était l'auteur de la mort du jeune homme, ainsi que le lui reprochait sa sœur, et, comme la coupable, elle avait peur de la confrontation. Elle hésita quelques minutes; mais enfin, y renonçant, sentant que ses forces la trahissaient, elle se retira et descendit. Elle monta dans sa voiture et songea à ce qui venait de se passer. Que pouvait-il en résulter pour elle? Car c'était toujours ce qui l'occupait... Elle!

D'abord les lettres étaient sous scellés : elle n'avait pu les prendre; cela la rassurait momentanément, personne ainsi ne pouvait les dérober; jusqu'à la levée des scellés, elle avait du temps devant elle, afin d'aviser au moyen de les avoir. Maintenant, le côté le plus grave

de la situation, c'était la révolte inattendue de sa sœur. Ce que la jeune fille lui avait dit était vrai. Mais qu'allait-il en résulter? Sa sœur lui avait promis de se taire, elle n'avait rien à redouter pour le présent; pour assurer son silence dans l'avenir, il fallait l'avoir sous la main. C'est à cela qu'il fallait aviser; car Élise lui avait dit : « Nous ne devons plus nous revoir. » Elle était donc décidée à ne pas revenir à la petite maison d'Auteuil. Qu'allait-elle faire? Elle était sans argent et presque sans vêtements. Raconter à son mari qu'elle avait appris que sa sœur était allée veiller le corps d'Aristide, essayer de l'apitoyer sur sa jeunesse et l'engager à la ramener à la maison, cela était bien improbable comme réussite. Certainement, le capitaine était furieux de ne plus avoir la petite ménagère qu'il traitait si mal et qui le servait si bien; mais, s'il désirait qu'elle fût toujours là pour le servir, il ne consentirait jamais à lui demander de revenir et à montrer ainsi qu'il estimait ses services. Du côté d'Élise, après la façon dont elle lui avait parlé, il était plus que probable qu'elle ne consentirait pas à rentrer. Il ne restait donc qu'à attendre les événements en faisant surveiller sa sœur pour la retrouver lorsqu'elle le voudrait. C'est à ce dernier point qu'Aurélie s'arrêta, superficielle en tout; il lui suffisait, pour ce jour, d'être assurée que ses lettres étaient à l'abri, que sa sœur ne parlerait pas; elle pouvait reposer tranquille; plus tard, elle aviserait.

Comme toutes les femmes légères, elle ne s'était blessée des plaintes amères de sa sœur qu'en les entendant; il n'en était rien resté; du moment où Élise ne la menaçait pas, peu lui importait le reste. Elle n'aimait pas plus sa sœur qu'elle n'aimait son mari. Cependant de ce jour un changement venait de s'opérer.

Aurélie craignait son mari, et désormais elle sentit qu'elle serait dominée par sa sœur.

Elle fit arrêter la voiture sur le quai, paya son cocher et, en courant, elle regagna sa demeure; elle entra, évitant de faire du bruit, redoutant de trouver le capitaine éveillé. Il n'en fut rien, Hilaire Ténard de Marby dormait, et, pour s'en assurer, Aurélie n'eut pas besoin d'entrer dans la chambre, un ronflement formidable s'entendait de la porte du jardin. Vivement la jeune femme se coucha et elle s'endormit en pensant :

— Je puis maintenant dormir tranquille... Un jour ou l'autre, il faudra bien qu'elle revienne.

Élise, après le départ de sa sœur, ayant prié quelques minutes, s'était relevée; elle avait été fermer la porte d'entrée, puis, étant revenue dans la chambre, elle s'était installée dans un fauteuil auprès du lit et, regardant par instant le visage immobile d'Aristide, elle disait, secouant la tête :

— Pauvre ami, tu croyais avoir autour de toi quelques affections... Vois les ingrats... Tu étais seul, bien seul!

Puis la jeune fille s'accoudait sur le bras du fauteuil et, le front dans ses mains, un sourire amer sur les lèvres, elle pensait à la scène qui s'était passée entre elle et sa sœur, et, au contraire d'Aurélie, elle se souvenait et elle disait :

— Oh! c'est fini! je les hais... Je n'ai plus de parents, plus de famille....

Vers trois heures du matin, elle entendit ouvrir et fermer la porte de la rue, puis, quelques minutes après, on frappa à la porte de l'appartement. Étonnée et inquiète, elle se leva et alla ouvrir.

Qui pouvait venir à cette heure?

La porte ouverte, un homme entra qui lui demanda :

— Suis-je ici chez M. Aristide de Farge?

— Oui, monsieur, fit aussitôt Élise, et, remarquant que celui qui lui parlait était en costume de voyage et craignant que ce ne fût un ami ou un parent ignorant de la catastrophe qui venait lui demander un gîte, elle ajouta : « C'est ici, monsieur; mais vous savez le malheur...

— Hélas! oui, madame; en recevant la nouvelle, je suis immédiatement monté en chemin de fer pour exécuter ses dernières volontés.

— Entrez, monsieur, entrez, dit vivement Élise.

L'inconnu la suivit dans le salon; là, elle demanda :

— Voulez-vous le voir?

— Si cela est possible...

Elle ouvrit la porte de la chambre, l'homme s'avança près du lit, souleva un coin du rideau pour voir le cadavre, l'embrassa respectueusement au front en disant :

— Pauvre ami, il était condamné, il le savait, il devait mourir jeune.

Après quelques minutes de contemplation, il laissa retomber le rideau et, s'adressant à Élise :

— Mademoiselle, j'aurais quelques renseignements à vous demander; vous plairait-il que nous causions dans le salon?

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Elle suivit l'homme dans le salon et, lui ayant désigné un siège, elle attendit, très embarrassée de sa situation, car elle ne savait comment expliquer sa présence en ce lieu. Celui-ci semblait également gêné, ne sachant à qui il s'adressait; enfin, il commença :

— Mademoiselle, madame, je dois vous dire qui je suis, un petit notaire de province, ami d'enfance d'Aris-

tide; je me nomme Poulet. Peut-être avez-vous entendu prononcer mon nom par lui?

Sur un signe négatif d'Élise, il continua :

— J'étais le confident d'Aristide; tous les quatre ou cinq mois, il m'écrivait et, une fois l'an, il venait chasser chez nous, dans les Ardennes. Je croyais trouver ici une personne avec laquelle il était très lié, M. Ténard de Marby.

— M. Ténard de Marby est mon beau-frère...

— Ah! pardon, mademoiselle; vous êtes Mlle Élise?

— Oui, monsieur, fit celle-ci en rougissant. Il vous a parlé de moi...

— Oh! souvent, mademoiselle; vous le verrez tout à l'heure. Je m'explique votre présence; c'est vous qui avez remplacé près de lui, pour la veillée, M. et Mme de Marby.

Élise fit un effort et répondit :

— Oui, monsieur.

— Cela se trouve parfaitement; car c'est à vous, mademoiselle, que j'avais besoin de parler.

— A moi!

— Je vous l'ai dit, mon pauvre Aristide ne se faisait pas illusion sur sa situation; il savait que la maladie dont il était atteint ne pardonne pas, et il savait qu'avant un an il en serait victime; aussi, malgré mes conseils, depuis quatre ou cinq ans, vivait-il sur son capital, passant assurément pour être très riche, alors qu'il n'avait presque rien, et le peu qu'il avait est presque épuisé; il est mort ainsi qu'il l'avait prévu...

Élise regardait celui qui lui parlait et, tout en étant curieuse de tout ce qui intéressait Aristide, elle se demandait où maître Poulet voulait en venir.

Le jeune notaire tira de sa poche un gros portefeuille

et, fouillant dans une des poches, y prit une lettre, qu'il déplia lentement :

— Je vous disais, mademoiselle, qu'il avait le pressentiment de sa fin prochaine. Voici ce qu'il m'écrivait il n'y a pas un mois. Je passe quelques lignes pour arriver à ce qui vous intéresse : « Tu me dis toujours, mon cher ami, que je suis arrivé à la fin de mes sous. Je m'en doute bien et je suis, crois-le, arrivé aussi à la fin de ma vie. Deux ou trois fois par semaine, j'ai des crises desquelles je crois toujours ne pas sortir ; c'est la digitale qui me soutient. Et à ce propos — ma fin prochaine — il faut que je te parle d'une chose grave que je t'oblige absolument à faire. Mes amis de bureau te connaissent et, s'il m'arrivait quelque chose, au reçu du télégramme, tu devrais te rendre aussitôt à Paris. Il faut y être vite. Tu trouverais dans une boîte à cigares, placée sur le guéridon du salon, une enveloppe fermée. Dedans est mon testament et une lettre pour la jeune fille dont je t'ai souvent parlé : la petite Élise, le souffre-douleur du vieux capitaine. Fréquentant beaucoup M. de Marby, chez lequel la pauvre enfant est un peu moins considérée qu'une servante, le capitaine la met souvent à ma disposition, soit pour des courses, soit pour venir mettre un peu d'ordre dans mon ménage en mon absence... » Vous voyez qu'il est beaucoup question de vous.

Élise écoutait et se demandait dans quel but Aristide avait raconté tous ces mensonges ; jamais le capitaine ne l'avait envoyée mettre en ordre l'appartement de son ami. Si elle était venue chez Aristide, c'était en se cachant, au contraire, de M. de Marby et pour porter les lettres de sa sœur.

Maître Poulet reprit sa lecture :

« La petite Élise me servait, tu comprends, pour certaines correspondances ; elle sait mes petits secrets et je lui donne dans la lettre des instructions nécessaires pour rendre à qui de droit des lettres qui pourraient un jour compromettre quelqu'un. »

— Comprenez-vous ?

Cette fois, Élise comprit. Le brave garçon avait pensé à sauver sa sœur, et, pour ne laisser planer aucun doute sur elle, il inventait qu'elle était venue chez lui et lui servait à correspondre avec une étrangère ; et elle remarqua combien celui qu'elle appelait son bon ami s'appliquait à éloigner les soupçons sur Aurélie, quand le notaire continua :

« Il faudra, mon cher Jules, agir avec beaucoup de circonspection, car je ne voudrais pas que M. ou Mme de Marby se doutassent que j'aie pu prendre une si jeune fille pour confidente. Toi-même, tu vas sans doute m'en blâmer ; mais je trouve que, chez M. de Marby, on a si peu de retenue devant elle, que si l'enfant est restée pure, depuis sa venue chez le capitaine elle n'est plus chaste ; et puis je me suis habitué à la considérer comme une petite sœur. Ainsi donc, c'est bien entendu : en cas de malheur, tu seras là... Revenons à des choses plus gaies. » Vous savez ce que cela veut dire.

— Oui, monsieur, dit Élise, voici la boîte à cigares dont il est question.

Et la jeune fille prit sur la table la boîte et la présenta au jeune notaire ; celui-ci vida les cigares et trouva au fond une longue enveloppe qu'il brisa et en tira deux lettres, l'une cachetée de cire et sur laquelle on lisait : « Ceci est mon testament ; » l'autre simplement fermée à la gomme, qui portait pour suscription : « A Mlle Élise Boitel. »

— Mademoiselle, voici la lettre que je dois vous remettre... Tout ceci est absolument confidentiel. Je ne suis ici que l'ami de M. de Farge. Je garde le testament, que je produirai demain, comme notaire. Si vous voulez prendre connaissance de votre lettre.

— Non, monsieur, je la lirai seule.

— Je vous disais cela; car, si vous avez quelque chose à faire, il ne faut pas attendre.

— Ma hâte serait inutile; les scellés ont été posés sur tous les meubles.

Maître Poulet regarda autour de lui, et, apercevant sur chaque serrure la bandelette retenue par les cachets de cire rouge :

— Déjà !... Mais qui donc a été réclamer l'apposition des scellés?

— Je l'ignore. On est venu ce soir, vers dix heures.

— Dix heures du soir !... Mais, c'est anormal.

— Peut-être est-ce sur la demande d'héritiers?

— Mais il n'a pas d'héritiers. Aristide est sans famille.

— Des arrière-petits-cousins?

— Il n'en a pas. Je connaissais Aristide enfant et, de plus, je suis son notaire.

— On a toujours quelques parents, insista Élise.

— Non, mademoiselle, le cas est exceptionnel. Antonin de Farge, le père d'Aristide, était un enfant trouvé à deux lieues de mon pays, à Farge. Son nom vient de là. Le capitaine, étant lieutenant, enleva une dame dont il a été beaucoup question il y a une quinzaine d'années. Cette dame, noble, était mariée; il y eut duel; la dame fut chassée par son mari. Un jour, le capitaine trouva à la porte de sa chambre un petit berceau et l'enfant dedans; il le prit, le reconnut, et Aristide ainsi

ne connut jamais sa mère ; sa famille se composait seulement de son père, tué à Solferino. Vous voyez qu'il n'y a pas d'héritiers, et puis, pour être venu pour les scellés à cette heure-là, il faut une certaine urgence. Enfin, il faut attendre à demain pour agir.

— Oui, monsieur.

— Mademoiselle, je ne puis vous être d'aucune utilité ; je suis fatigué par le voyage, il fait déjà jour et je dois être levé tôt demain. Si vous le permettez, je vais me retirer.

— Oui, monsieur, et je vous attends demain matin.

— Soyez assez bonne pour prévenir de mon arrivée M. et Mme de Marby, que je pense rencontrer ici demain.

— Je ne sais, monsieur, si vous les verrez ; la secousse qu'a reçue mon beau-frère par ce malheur, qui l'a affligé autant que vous, l'a forcé à prendre le lit.

Cela était dit avec un sourire plein d'amertume et avec un ton nerveux qui montrait assez combien la légèreté, l'allure du jeune notaire, qui se prétendait l'ami intime d'Aristide, blessaient la jeune fille. Elle le reconduisit jusqu'à la porte et elle revint s'asseoir près du cadavre en disant :

— Tous ces gens-là n'ont pas de cœur... Mais est-ce que tout le monde est ainsi sur terre ?...

Elle tenait la lettre entre ses mains : elle la porta à ses lèvres et pensa qu'enfin elle allait pouvoir, en la lisant, retrouver le cœur de celui qu'elle pleurait. Lui, au moins, elle le savait déjà, sa pensée sans cesse avait été pour les autres ; son bien, c'est pour les autres qu'il l'avait dépensé, et après sa mort il protégeait encore celle qu'il avait aimée et qui l'avait déjà oublié.

Le jour venait ; elle alla ouvrir la fenêtre de la chambre qui donnait sur un grand jardin ; elle aspira quel-

ques bouffées de l'air frais du matin ; elle voulait chasser, avant de lire sa lettre, le souvenir de toutes les ingratitudes qu'elle avait vues depuis la veille ; puis elle revint auprès du lit, et elle lut :

« Ma chère et bonne petite Lise, je suis bien certain qu'en lisant cette lettre tu auras les yeux mouillés, car tu étais ma bonne petite amie, ma petite sœur. Cette lettre ne doit t'être remise que lorsque je n'existerai plus. Il faut donc du courage, car c'est en toi que je place toute ma confiance ; c'est toi que je charge de mes dernières volontés.

» Ma pauvre chère Élise, c'est enfant et inconsciente que tu nous as aidés, ta sœur et moi ; alors tu pouvais ne pas comprendre. Tu obéissais servilement à ton affection fraternelle. Tu es devenue presque une femme, tu as pu juger notre conduite, — sévèrement peut-être, — mais cependant tu es toujours restée l'obligeante amie que j'avais connue enfant. Merci, ma chère Lise, merci et pardon. »

Élise s'arrêta une seconde pour essuyer ses yeux, puis elle reprit sa lecture :

« J'ai mal agi, peut-être ; cependant c'est plutôt ta sœur que moi que l'on pourrait condamner, et cela serait injuste, car la pauvre belle, faite pour aimer et être aimée, a été mariée au plus égoïste et au plus indifférent des hommes. Lorsqu'elle avait besoin, quittant sa famille, de trouver l'affection qu'elle perdait, elle a trouvé un maître pour la commander ; elle avait besoin de caresses, elle a trouvé des brutalités ; elle avait rêvé l'amour, elle croyait être l'épouse ; elle n'était que la servante. C'est de ces désenchantements, de ces désillusions qu'est venu l'oubli de ses devoirs. Alors que je ne voulais être que son consolateur, je devins son

amant. Il faut, Élise, quoi qu'il arrive, pardonner à ta sœur, plus malheureuse que coupable; il faut, ma chère petite sœur, pour ne jamais commettre la même faute, ne prendre pour époux que celui que tu aimeras. C'est de ton mari qu'il faut faire ton amant. Aurélie a cédé à un vilain sentiment, l'orgueil, et n'a pas cherché dans son mariage l'homme aimé qui devait être le compagnon de sa vie; elle a cherché l'homme ayant une fortune qui lui permît de rester oisive; fille du peuple, née pour le travail, elle a voulu être dame, et, pour cela, elle a sacrifié la seule vraie joie de la vie, l'amour, l'amour pur, principe de la famille. Vois quelle ironie! Alors qu'elle voulait ne plus être une ouvrière, elle est devenue moins qu'une servante; elle a sacrifié l'amour et elle a dû subir la jalousie ridicule d'un vieillard; enfin, lorsqu'elle croyait trouver dans le mariage la liberté, l'émancipation, elle a trouvé presque la claustration. Eh bien, c'est dans la désespérance amenée par ses désenchantements que j'ai cherché à la consoler; c'est dans ces consolations que nos jeunesses, se rencontrant, nous ont fait commettre la faute qui a fait le bonheur de ma vie, mais aux suites de laquelle je veux à tout prix la soustraire, et c'est le but de cette lettre.

» Ma chère Élise, tu sais, toi seule, où je cache les lettres que tu m'apportes; il faut prendre ces lettres et les remettre à ta sœur dans l'état où elles sont, c'est-à-dire enfermées dans une enveloppe portant ce mot: Joie. Il se peut qu'à la nouvelle de ma mort le capitaine de Marby vienne aussitôt chez moi, qu'en cherchant des papiers il veuille fouiller dans le meuble que tu sais. C'est cela que je veux empêcher. La maladie qui me menace chaque jour peut me tuer loin de chez moi; mon absence, en amenant des gens de justice, oblige-

rait à mettre les scellés ; en ce cas, il faut à tout prix que ce meuble ne soit pas ouvert ; mes dispositions testamentaires te le donnent. Ma chère petite Élise, tu m'as bien compris, il faut sauver ta sœur ; il faut qu'avec moi s'éteigne la preuve de notre faute... Il me fallait, pour cette mission sacrée, une personne de laquelle je sois sûr, et c'est pour cela que je t'ai choisie.

» Ma chère belle grêlée, — tu aimais que je t'appelasse ainsi, — toi seule après moi vas être bien ennuyée là-bas, chez eux ; mais tu es presque une femme, et ma mort te rendra libre ; c'est en ta faveur, ma chère petite amie désintéressée, ma pauvre belle sacrifiée, que j'ai fait mon testament. Reste toujours celle que j'ai jugée la meilleure des femmes. Adieu, ma chère Élise, adieu ! et s'il est vrai que notre âme survit à notre corps, à l'heure où tu liras cette lettre, je serai près de toi pour te donner le baiser de l'éternel adieu.

» ARISTIDE. »

Le visage inondé de larmes, le corps secoué par un tremblement contre lequel elle ne pouvait réagir, Élise se pencha sur le lit en marmottant :

— Je viens recevoir ton adieu.

Et elle plaça ses lèvres sur celles du mort. A ce contact, tout son corps tressaillit, un froid mortel courut dans son sang, dans ses os, jusqu'aux moelles ; elle voulut se relever, les forces lui manquèrent et elle retomba inanimée, sans connaissance, sur le cadavre.

Par la fenêtre entr'ouverte, avec l'air embaumé du matin, avec les flèches d'or du soleil glissant à travers les arbres, entrait la grande symphonie que chante le peuple ailé au réveil du jour.

Le soleil étendait ses tons gais sur les tapisseries et

les vieux meubles; elle était gaie la chambre d'Aristide, gaie comme à l'heure où s'échangeaient sous l'alcôve (fermée à cette heure), les discrets baisers de l'amour, et des oiseaux vinrent même chanter et s'aimer de leurs becs roses jusque sur l'appui de la fenêtre...

Et sous l'alcôve, sombre, entre la flamme rouge des cierges, le corps raidi d'Aristide de Farge était étendu, et, agenouillée, le buste affaissé sur le lit, la tête échevelée et tombante sur la poitrine du malheureux jeune homme, Élise, livide, l'œil éteint et à demi ouvert, semblait avoir donné son âme avec le baiser d'adieu...

En bas, on entendait les coups de marteau des gens qui venaient poser la tenture devant la porte. La concierge avait fait monter silencieusement les employés qui apportaient le cercueil; ne voyant personne dans la chambre et croyant que la jeune fille était allée se reposer quelques heures, elle avait fait placer le lugubre colis devant le lit. Puis tout était rentré dans le silence. Vers huit heures du matin, le capitaine entrait chez la concierge et lui demandait :

— Est-ce qu'il y quelqu'un chez M. de Farge?

— Je ne sais, monsieur.

Et comme la concierge connaissait M. de Marby, elle ajouta :

— Votre belle-sœur a passé la nuit et elle est, je crois, partie ce matin.

— Ma belle-sœur?

— Oui.

— La petite Élise?

— Oui, monsieur.

— Comment, cette misérable a osé venir ici?

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je ne vous parle pas, à vous... Tonnerre! exclama

M. de Marby, en se précipitant dans l'escalier..., c'est trop d'audace ; comment, après ce scandale, elle a osé venir ! Pour voler, peut-être, puisqu'elle n'a pas un liard... et qu'elle s'est déjà sauvée...

Il était arrivé devant la porte de l'appartement ; il l'ouvrit, retira son chapeau d'un mouvement sec, comme s'il entrait dans une église, se redressa et au pas traversa le salon. Il ouvrit la porte de la chambre à coucher ; avant d'entrer, il fit le signe de la croix avec des mouvements d'automate. Il s'avança lentement vers le lit ; au moment où il allait lever le rideau, il lui sembla que les tapisseries se remuaient ; il se recula, et, tout à coup, il vit se dresser devant lui un corps ; il se recula jusqu'à la porte, effrayé, manquant de tomber en se heurtant au cercueil. Il vit une femme qu'il ne reconnut pas d'abord, qui regardait autour d'elle avec effroi. Soudain, leurs yeux se rencontrèrent. La femme avança aussitôt en lui disant :

— Vous, vous ici !

Puis, semblant se souvenir soudain, elle retourna vers le lit, s'écriant :

— Ah ! mon Dieu !

Elle cherchait sa lettre qui lui avait glissé des mains ; est-ce que le capitaine venait de lui prendre cette lettre ? Elle la vit sur le lit et, la saisissant aussitôt, elle la cacha.

Le capitaine, immobile, ses gros sourcils froncés, dit sèchement :

— Je m'en doutais, c'est pour voler qu'elle était venue.

En entendant cette accusation, elle resta stupéfaite plutôt qu'outragée.

Elle allait cacher dans son corsage la lettre d'Aris-

tide. Elle laissa retomber son bras et la montra au capitaine avec un sourire plein de pitié et de mépris, et d'un ton étrange elle dit :

— Tu vois ce que je vole, Hilaire... Et si je voulais me venger de la dernière injure que tu me jettes, je n'aurais qu'à te donner cette lettre. Mais j'ai plus de pitié que toi.

Il sembla que les sourcils du capitaine, semblables à de grosses et brunes chenilles, se hérissaient et se tortillaient sur son front.

C'était la première fois que le petit graillon, que la guenon, que la propre-à-rien osait répondre à ce qu'il disait, et il en fut comme suffoqué.

Il passait son doigt entre son col et son cou, pour aider à sa respiration. Il était si bouleversé qu'il ne savait que dire, si oppressé qu'il crut qu'il allait étouffer. Enfin, après un violent effort, il se redressa le long du chambranle de la porte, il étendit le bras pour montrer le salon, et cria :

— Arche !

C'est tout ce qu'il put articuler. Il marcha le premier. Élise, toute fiévreuse, encore un peu sous le coup de l'engourdissement de sa syncope, obéit, satisfaite de s'expliquer dans le salon, car il lui semblait désormais que celui dont elle avait eu la dernière pensée, qui avait mis en elle son suprême espoir, lui appartenait tout entier. La présence des étrangers dans cette chambre la gênait ; la présence de ceux qui, comme son beau-frère et sa sœur, se disaient de ses amis, et dont l'ingratitude l'avait tant offensée, lui était insupportable : il lui semblait que c'était un outrage au mort, un sacrilège.

En voyant Élise le suivre, presque le pousser dans le

salon, en la voyant fermer vivement la porte et se redresser devant lui, le capitaine se demanda ce que cela voulait dire ; et, en regardant celle qu'il appelait le laideron, il lui sembla qu'elle était transformée ; pâle, échevelée, les yeux ardents, farouche, la bouche pleine de menaces, ce n'était plus elle ; elle était droite, elle n'avait plus cet aspect maladif, ce corps courbé ; elle paraissait presque robuste et assurément elle était gracieuse ; mais ce n'était plus celle qu'il appelait la guenon...

Et il fut tout interdit, ses traits se convulsèrent ; il faisait une laide grimace pour se composer un visage, ne trouvait rien à dire.

Ce fut bien pis lorsque, croyant que c'était lui qui devait commencer à parler, à crier, il vit Élise se camper devant lui, croiser ses bras sur sa poitrine et lui dire crânement :

— Enfin, tu es venu... Tu t'es dit, au bout de vingt-quatre heures, que tu devais bien une visite au malheureux.

Hilaire Ténard de Marby se redressait, fourrait sa main dans sa redingote, prenait une pose enfin, mais ne trouvait absolument rien à répondre. Il croyait s'être expliqué ce qui se passait et cela lui paraissait tout simple.

La petite guenon, la traînée, le laideron qui, autrefois, l'aimait à cause du bien qu'il lui faisait, le haïssait aujourd'hui, et pourquoi ? Cela était bien simple, puisque cette misérable était la maîtresse d'Aristide, elle ne pouvait lui pardonner d'avoir tué son amant, à l'heure où il venait la voir. C'était tout naturel, il se trouvait en présence de la maîtresse de celui qu'il avait tué ; elle le considérait comme un assassin, car Ténard de Marby

était convaincu qu'Aristide était mort de son coup de feu ; mais cela devait rester un secret de famille.

Il se dit qu'il valait mieux ne rien dire à la jeune fille, qui, après tout, n'avait été guidée que par un sentiment humain, en venant veiller celui qu'elle aimait ; il se dit qu'évidemment sa présence près de sa victime devait la blesser, et il se tut.

Mais Élise ne pensait qu'une chose, c'est que son beau-frère était venu pour faire ce que redoutait Aristide de Farge, ce dont il la prévenait dans sa lettre, fouiller dans les papiers de son ami, comme sa sœur. Et nous devons dire la vérité à cette heure, elle était presque décidée à venger le malheureux qui avait cru à l'amour de celle qu'il aimait ; elle était tentée de ne pas obéir à son ordre posthume en donnant la lettre à son beau-frère. Mais cela ne dura qu'une seconde. Les bons sentiments revinrent aussitôt.

— Que veux-tu ? demanda encore Élise.

— Je ne savais pas que tu étais ici... Ce n'est ni le lieu ni l'heure de juger ta conduite ; nous en parlerons plus tard.

Élise haussa les épaules.

— Tu ne jugeras jamais ma conduite. Je suis définitivement partie de chez toi... et, Dieu merci, je n'y remettrai jamais les pieds...

Puis, avec un sourire amer, se souvenant que, pour son beau-frère, elle était la maîtresse d'Aristide, elle ajouta :

— Je suis ici chez moi. Tu le sais bien, puisque celle que tu traitais comme une servante était la maîtresse d'Aristide de Farge.

— Épargne-moi en ce lieu ces scandaleux aveux.

— Non pas ; il faut bien que tu saches ce que je vais

faire... Tu serais trop tourmenté si tu ne savais pas qu'il m'est possible de me suffire... si tu me croyais misérable.

Le capitaine vit bien cette fois l'amertume et l'ironie que contenait la phrase. Il se dressa et dit d'un ton hautain :

— Je te répète que ce n'est pas ici le lieu de parler de ça...

— Au contraire... Je veux te dire que je suis l'héritière de M. de Farge..., mon amant.

— C'est épouvantable... scandaleux... d'entendre ces choses en ce lieu... Et maintenant que tu n'as plus besoin de nous, tu montres ta bonne nature, ingrate.

— J'attendais ce mot de tes lèvres !...

— Hein !

— C'est moi qui suis ingrate... moi ! Ainsi, depuis que je suis chez toi, je n'ai eu ni un mot d'encouragement, ni un mot d'affection ; comme la dernière des servantes j'ai été traitée, sans cesse bousculée, injuriée, n'ayant pas un jour de repos. J'étais le chien qui gardait la maison, et ma récompense était toujours la même : des injures et du ridicule... Et cela a fini dans un mystère. Tu t'es dit : « C'est la maîtresse de mon ami, j'ai tué l'ami, et je ne puis réparer cela qu'en la chassant, elle. » Car tu voulais me chasser ; je n'ai fait que te devancer. Je me suis sauvée de chez vous, parce que c'est vous qui me faisiez honte.

— Ah ! tonnerre de Dieu ! voilà qui est trop fort.

— Celui qui repose là, oublié, était ton ami... Tu l'as tué...

— Oh ! un malheur ! ! Eh ! bon Dieu, c'est toi qui en es la cause.

— Soit ! c'est un malheur... C'était ton ami, et tu de-

vrais être écrasé de douleur et de regrets, sinon de remords; car c'est toi qui l'as tué en croyant frapper un misérable... Rien en toi n'a ressenti cela... On a emporté le corps de chez toi, et tu ne t'es plus occupé de lui; tu étais son seul ami, et ce sont des indifférents qui se sont chargés de tout, et, si je n'avais été là, c'est d'office que le corps eût été porté à sa dernière demeure, par ordre de la police... Toi et ma sœur, vous êtes des ingrats, et je vous renie...

— Ah! mais en voilà assez... C'est lorsqu'on t'a élevée que tu t'en vas; c'est bien, nous ne te demandons rien; mais tâche d'être respectueuse! Tu es à un âge où j'ai la possibilité de te retenir encore et de t'empêcher de continuer, pour notre honte, la vie que tu as commencée chez moi...

Avec un rire méchant, la jeune fille lui jeta ce mensonge :

— Il y a des vices contagieux...

— Qu'est-ce que tu veux dire?... cria le capitaine menaçant... Ta famille, c'est nous; et nous avons le droit de diriger ta conduite... Tu payeras ce que tu viens de dire...

— Ne dites jamais ça... Je vous hais, et j'ai pour vous du malheur plein les mains. Si vous saviez comme vous avez changé mon cœur en deux jours...

— Mais elle me menace, cette...

Élise se dressa devant lui et, crânement, elle arrêta l'injure en lui demandant :

— Cette...? Osez donc dire un mot.

Puis, avec un sourire crispé, un regard fou :

— Osez donc! Je suis chez moi, puisque je suis chez mon amant... Mon amant, c'est vous qui le dites à tout le monde.

— Ose donc dire le contraire.

— Non, pas aujourd'hui. Je ne veux pas le venger encore.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Finissons-en, à la fin; je vais agir...

Et comme il s'avançait menaçant, elle se précipita sur la porte de la chambre et dit :

— C'est devant lui que vous levez la main sur moi?

— Élise, prends garde, maintenant, cela finira mal.

— Pour vous aussi, je vous le jure! Partez, monsieur mon beau-frère.

— Et pourquoi donc?

— Oh! restez si vous voulez. Il pourra vous être pénible d'entendre les gens qui, vous montrant, diront: « Voici l'assassin qui suit sa victime. Voici M. Ténard de Marby qui suit le corps de l'amant de sa sœur. »

— Misérable! hurla le capitaine avec un épouvantable juron.

Le vieux soldat avait rougi, rougi comme si on l'avait souffleté au visage; lui, violent, emporté, pendant une demi-heure il s'était contenu; parce qu'il se trouvait à côté d'un mort, il avait éteint sa voix, il avait comprimé sa colère; à son tempérament impétueux, surtout bruyant, il avait imposé silence. C'était trop, il éclatait à la fin. Il se trouvait ridicule des concessions faites à cette petite fille; il se trouvait niais, lui qui, en décembre 1851, avait rougi ses bottes sur les cadavres du boulevard Poissonnière, d'être si réservé à cause d'un mort; que lui importait cela, après tout?

Le soudard reprit le dessus, et, le poing menaçant, il vomit :

— Comment, laideron, tu oses me parler ainsi, mille noms de nom de Dieu!... De ma vie on n'a osé en faire

autant. Toi, gamine, toi, tu tiens ma vie dans tes mains et tu ne me diras pas pourquoi... Tu ne me connais pas, graillon!... Je t'étranglerais plutôt.

Et comme, en disant ces mots, il s'était précipité sur Élise, comme il l'avait poursuivie dans la chambre, et qu'il lui avait saisi le bras, la malheureuse enfant, épouvantée, se sauvait vers le lit, espérant trouver là un refuge; car, en disant : « Tu ne me connais pas, » le capitaine disait vrai, Élise ne l'avait jamais connu ainsi; ce qui se révélait tout à coup, c'était le vieux soldat d'Afrique, le pillard du Palais d'Été des guerres de Chine; c'était le soldat ivre de colère... Il tenait la jeune fille par le bras et, d'un mouvement sec, il la jeta à genoux à ses pieds.

La brave enfant s'écria :

— Osez donc me toucher ici, devant lui!

— Eh! je me f... pas mal de lui... autant que de toi... Taisons-nous et donne-moi ça...

Et, tenant le bras, il avançait la main pour fouiller dans sa gorge. Élise se redressa, et criant, se débattant, elle l'entraînait vers le lit... C'était une lutte, la jeune fille se défendait contre plus fort qu'elle, échevelée, à moitié folle, mordant la main qui voulait prendre dans son corsage la lettre qu'elle y avait cachée. Lui, sans pitié, la bousculait, la frappait presque, en jurant comme un démon; et cela était épouvantable que cette lutte, dans cette chambre, devant ce cadavre... La jeune fille se défendait bravement; mais, las de ce qu'il disait être des manières, M. de Marby la saisit au cou et la poussa sur le lit, sur le corps même, en disant :

— Allons, assez de manières, la Grêlée; je veux cette lettre, avec laquelle tu peux te venger...

— Vous ne l'aurez pas; vous êtes un misérable...

— Donne-la, ou je t'étrangle...

— Vous êtes un lâche...

— Ah ! assez !...

Et M. de Marby souffleta l'enfant si fortement, que sa tête retomba sur le lit ; mais elle se releva aussitôt, et comme son beau-frère, ayant saisi le col de sa robe, d'un mouvement violent venait de déchirer le corsage, elle prit vivement la lettre, et, se dégageant, elle courut vers le salon en criant :

— Au secours !... Au secours !...

Ténard de Marby la suivait ; il l'attrapa par sa robe, et, de l'autre main, prit celle qui tenait la lettre ; il l'écrasait dans ses doigts pour l'ouvrir. Élise criait toujours :

— Au secours !... Au secours !

— Eh ! tonnerre de Dieu ! vienne qui voudra... Je saurai ce que tu caches...

La main d'Élise s'ouvrait sous la douleur ; le capitaine saisit le papier. La porte s'ouvrit, et la concierge, suivie de gens de la maison qui avaient entendu les cris, envahirent la chambre. L'énergie revint à Élise ; elle serra la main et la lettre se déchira. Ténard de Marby en avait arraché un lambeau. En voyant ce monde qui se précipitait vers la jeune fille, il reprit aussitôt son calme, tandis qu'Élise, presque défaillante, s'abandonnait dans les bras de ceux qui étaient venus si heureusement à son appel.

Le capitaine était furieux, exaspéré des regards peu bienveillants de ceux qui venaient d'arriver. Il faut dire qu'Élise devait surtout inspirer la pitié. La pauvre fille était échevelée, son corsage déchiré ; sur son cou se voyait encore la trace des mains, et tout le monde allait à elle. Pour détourner cette sympathie, Ténard de Marby

cherchait ce qu'il allait dire. Il montrait le lambeau de lettre ; il voulait s'écrier :

— Elle voulait voler, et...

Mais Élise le prévint ; elle dit à voix haute, dans un suprême effort :

— Défendez-moi... ; il a voulu m'étrangler ; il voulait briser les scellés, et c'est moi qui en suis gardienne.

— Ah ! firent les assistants.

— Moi ! exclama M. de Marby.

Des agents étaient arrivés ; on leur expliqua ce qui venait de se passer, et, sur l'affirmation nouvelle d'Élise, surtout sur la constatation d'une bandelette détachée d'un meuble pendant la lutte, malgré les dénégations, les menaces et les jurons, — peut-être à cause de cela, — les agents emmenèrent le capitaine chez le commissaire.

Tout le monde l'accompagna, cortège peu sympathique, il faut le reconnaître.

Élise, restée seule, soignée par la concierge, se remit peu à peu. Cette fois encore elle avait sauvé sa sœur. Elle regarda ce qui lui restait de sa lettre et il lui parut bien difficile de reconstruire avec ce qui avait été pris sa signification générale ; et puis il était plus que probable que le morceau arraché par son beau-frère n'avait pas été gardé par lui.

Pendant qu'elle procédait à sa toilette, pour effacer les traces de la lutte soutenue, elle pensait à ce qui venait de se passer. Cette fois, c'était bien à jamais fini : il n'y avait plus dans elle que de la haine et surtout le désir de se venger de ces indignes.

Cet homme qu'elle savait être un brutal, un grossier, une de ces mauvaises natures qui ne font que de déplorables soldats, de ceux qui ne gagnent leurs grades

qu'à l'ancienneté, elle le respectait cependant, croyant à sa loyauté ; elle venait, cette fois, de le juger, et elle était épouvantée, car elle était fort justement convaincue qu'il n'aurait pas reculé devant un meurtre pour atteindre son but. Allons, l'un valait l'autre; sa sœur était sans cœur, lui était sans pitié ; et si un jour devait venir où ces deux natures se heurteraient l'une contre l'autre, ce serait épouvantable. Elle était très agitée par tout cela ; elle aurait voulu effacer de sa mémoire la scène scandaleuse qui venait de se passer, mais cela était impossible ; elle avait des tressaillements constants, et elle était oppressée ; elle aurait voulu pleurer, mais c'était en vain, ses yeux restaient secs. Elle pria la concierge de vouloir bien rester dans le salon pour recevoir ceux qui viendraient, et elle rentra dans la chambre. Elle vint s'agenouiller devant le lit, et, appuyant ses mains jointes près de l'oreiller, avançant sa tête pour parler de plus près à celui qui dormait du dernier sommeil, elle dit :

— Adieu ! adieu ! tu le vois, autour de toi tout n'était qu'égoïsme, pas un n'a pensé à toi ; pas une larme, pas un regret, et l'un et l'autre ne sont venus que pour eux. Je te jure, pauvre oublié, que je te vengerai. J'ai vécu dix ans en deux jours, et puisque tous ont la même devise : « Chacun pour soi et Dieu pour tous, » je les punirai par leur vice. Aristide de Farge, toi seul, qui m'as vue pauvre et sacrifiée et qui as pensé à moi, je te jure de penser sans cesse à toi ; je te jure de punir ceux qui ont oublié qu'ils te devaient tout...

Et le visage de la Grêlée s'appuya sur ses mains ; elle pleurait et elle priait. Elle était depuis longtemps ainsi lorsque les employés des pompes funèbres vinrent faire leur lugubre service. Élise descendit alors dans la loge

de la concierge. On se souvient que, la veille, elle y avait déposé les quelques vêtements qu'elle avait emportés en se sauvant de chez sa sœur. Elle s'habilla le mieux qu'elle put avec sa pauvre défroque, puis elle attendit dans la loge l'heure du convoi ; elle évitait ainsi de se trouver en butte aux questions des indifférents venant pour accompagner le jeune homme à sa dernière demeure.

A l'heure où le convoi se dirigeait vers l'église, le capitaine Ténard de Marby sortait de chez le commissaire de police, sacrant, jurant et se promettant de faire payer cher à la *graillon* d'Élise le tour qu'elle lui avait joué, et rentrait chez lui. Il trouvait sa femme très inquiète et surtout très bouleversée, car c'est en vain qu'elle avait cherché le motif de la sortie de son mari avant son réveil. Il lui dit qu'un petit billet, qu'il avait trouvé dans la boîte à lettres de sa porte en allant prendre son journal, l'engageait à se rendre aussitôt chez son ami Aristide de Farge, où il devait apprendre des choses très intéressantes à savoir pour lui. Le billet n'était pas signé ; cependant, il crut de son devoir d'y aller. En entendant ces mots, Aurélie devint livide.

Le capitaine, qui paraissait sombre, n'en dit pas plus. Il marchait de long en large dans la salle à manger, ne voulant pas dire à sa femme la rencontre qu'il avait faite ; il avait les mains dans ses poches. Tout à coup, il en sortit une avec un morceau de papier :

— Ah ! fit-il.

C'était le fragment de la lettre arraché à Élise. Il s'approcha de la fenêtre pour lire. Sa femme, étonnée, le suivait du regard. Le capitaine vomit un juron terrible, et, le poing menaçant, il exclama :

— Ce n'est pas possible ! De qui se moque-t-on ?

Et le visage louche de Ténard de Marby s'enflammait de colère.

Il relut encore le fragment de lettre, et grogna :

— Il y a là dedans quelque chose qui n'est pas clair... et que je veux savoir.

Aurélie, très inquiète et de son état et de ce qu'il faisait, se demandait ce qu'était le morceau de papier cause de tant de violence.

Son mari était allé le matin chez Aristide ; il avait vu sa sœur. Avait-il appris qu'elle s'y était rendue la veille? et comme elle était fâchée avec Élise, celle-ci l'avait-elle desservie près de son mari? Elle attendait anxieuse.

Ce ne fut pas long. Le capitaine commanda :

— Madame de Marby, viens ici. Nous avons à causer.

— Qu'as-tu, mon ami? dit Aurélie, en s'avançant toute tremblante.

Il répondit en parlant rapidement, par phrases courtes et vives, comme le fameux rran-rran.

— J'ai été ce matin chez Aristide. J'ai trouvé ta sœur. C'est la maîtresse de la maison. Elle a voulu me mettre à la porte. Elle m'a dit qu'elle ferait ce qu'elle voudrait de nous, qu'elle nous tenait dans ses mains ; que nous étions dignes l'un de l'autre, — c'est-à-dire aussi méprisables. Elle m'a montré une lettre qui en dit long, paraît-il. J'ai voulu la prendre, elle m'a insulté. J'ai failli l'étrangler... Si on n'était venu, je lui aurais fiché le fouet. Elle m'a fait arrêter... mais, me voilà. Elle payera tout ça d'un coup. Et il me reste ce morceau de sa lettre... Il y a dans tout cela quelque chose de louche... On me trompe.

Aurélie était devenue livide ; elle se cramponnait à un meuble pour ne pas tomber.

— Tu étais toujours avec ta sœur. Vous étiez toutes les deux liguées contre moi. Il faut être franche aujourd'hui ; j'ai flanqué l'une à la porte... et, s'il le faut, j'en ferai autant de l'autre... Qu'est-ce que ça signifie ; répondez, madame de Marby ?

Et, en disant ces mots, il tendait le fragment de lettre. Aurélie le prit d'une main tremblante et lut. Au premier mot, elle avait reconnu l'écriture d'Aristide et elle crut qu'elle allait défaillir.

« La pauvre belle, faite pour aimer... qu'elle avait besoin de trouver l'affection... besoin de caresses, elle a trouvé des brutalités... elle n'était que servante... désillusions qu'est venu l'oubli de ses devoirs... devins son amant. Il faut, Élise... que coupable... »

La malheureuse était épouvantée, car il lui était facile de reconstruire les phrases ; elle fit un suprême effort, ébaucha un sourire et regarda son mari en disant :

— Je ne comprends pas... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tourne ! commanda sèchement le capitaine.

La peur d'Aurélie redoubla, elle tourna la lettre et lut :

« Je cache les lettres que tu m'apportes... remettre à ta sœur dans l'état... portant ce mot : Joie... de Marby vienne aussitôt chez moi... fouiller dans le... empêcher. »

Après avoir lu ces mots, Aurélie fut obligée de s'appuyer au mur. Il fallait à tout prix détourner les doutes du capitaine, il fallait trouver quelque chose, et rien ne venait à sa pensée. Ce dernier coup inattendu l'écrasait. De Marby beugla :

— Eh bien, vas-tu t'expliquer maintenant ?

— Mais, mon ami... que veux-tu que j'explique?... je ne comprends rien à ce mot.

— Tu as reconnu l'écriture?

— Non!...

— Allons donc, il ne faut pas essayer de me tromper...

Et, plus audacieux en s'apercevant de la terreur de sa femme, commençant à douter en voyant sa confusion, il arracha la lettre et l'expliqua :

— La lettre est d'Aristide, elle a été trouvée par la Grêlée chez lui; « la belle faite pour aimer », c'est de toi dont il est question.

— Oh!

— « Besoin d'affection, de caresses et ne trouve que des brutalités. » C'est ma loyauté, ma franchise qu'il qualifie ainsi... « qu'est venu l'oubli de ses devoirs... devins son amant... » C'est clair, ça... entends-tu?...

— Mais vous m'effrayez. Que pensez-vous donc, s'écria Aurélie très dignement; l'énergie revenait à mesure que le danger grandissait...

— Je pense... je pense que j'ai été un niais... Aristide était ton amant, misérable. Et, saisissant sa femme par le poignet, il la bouscula si violemment qu'il la fit tomber à ses genoux. Et vous vous moquiez de moi... Ta sœur t'aidait dans tes fautes. « Cache les lettres, » lui dit-on... tu les remettras à ta sœur; » il n'y a pas à douter... car mon nom vient ensuite... On redoute ma présence... Malheureuse, demande grâce!...

— Mais non, non! Vous me faites du mal... mais je ne vous demanderai pas grâce, je ne suis pas une femme coupable... Je vous demande justice...

— Mais que signifie cette lettre?

— Est-ce que je sais, moi?

— Et les menaces de cette... gueuse?...

— Ces menaces, au contraire, devraient vous prouver que je ne me servais pas d'Élise, puisque aujourd'hui elle m'en veut autant qu'à vous, plus peut-être, car j'ai été la cause de la découverte de ses relations.

Cette dernière phrase était logique et elle modifia aussitôt les idées du vieux militaire. Il doutait toujours, cependant; mais il tendit la main à Aurélie et la fit se relever. Celle-ci comprit qu'il fallait immédiatement profiter de ce premier succès et elle continua, en prenant son mari par son côté faible :

— Quoi! je suis obligée de me justifier près de vous, moi?... Pour la première fois, vous, monsieur de Marby, un gentilhomme, un soldat, vous avez levé la main sur une femme!... Oh! et pour quelle accusation!

— Mais, sacrédié! mettez-vous à ma place. Vous n'avez pas entendu ce que m'a dit cette grêlée.

Et il disait cela d'un air tout confus, honteux. Il passait rapidement ses mains sur ses grosses moustaches pour cacher les mouvements nerveux de sa bouche. Aurélie continua, presque en pleurant :

— Non, Hilaire, je ne croyais pas que cela m'était réservé. C'est la récompense de ma vie sans plaintes, toute d'affection et de dévouement pour vous. Quand as-tu pu douter de moi? Quel acte dans ma vie peux-tu me reprocher? Quelle action douteuse ai-je commise? Enfin sur quoi repose cette accusation?

Et il n'avait pas un mot à répondre aux adroites questions de la jeune femme; aussi se trouvait-il très embarrassé; de plus, il se sentait très ridicule. Quoi de plus sot que le monsieur qui assure qu'on l'a trompé, et qui est forcé de reconnaître le contraire? C'est lui qui donne l'idée qu'on pourrait le faire.

Et puis, à son âge, comme cela était bête. On comprend le trouble d'un cerveau jeune et galant; mais un homme sérieux qui, sans preuve, sans un indice, s'engage ainsi profondément. Il balbutia :

— Enfin, il vaut mieux, n'est-ce pas? que je me sois trompé... Je n'ai pas été si violent... Tu sais bien mon caractère, mes emportements... Et cela est tout naturel, après tout; si tu avais entendu ta coquine de sœur... Oui, oui, je sais bien; c'est le dépit, la rage qui la fait agir; mais je n'y pensais pas... j'ai cru... Et puis cette lettre... on ne s'explique pas... C'est une rude ennemie que nous avons là...

Aurélie sentit que, sous l'épaisse ossature qui enveloppait le cerveau du capitaine, le doute restait toujours. La brèche était ouverte, il fallait emporter la place. Elle reprit le fragment de lettre, et audacieusement elle dit :

— Cela ne s'explique pas?... mais, au contraire, cette lettre est probablement la dernière que M. de Farge lui aura adressée, puisque tu reconnais son écriture. Moi, je n'en ai jamais vu. Il veut la consoler de sa situation fausse, puisqu'elle est sa maîtresse, et lui raconte probablement « qu'il a connu une pauvre belle faite pour aimer, qui avait besoin d'affection, de caresses, et qui n'a trouvé dans son mariage que des brutalités, que l'on traite comme une servante... Avec la désillusion est venu l'oubli de ses devoirs... Il n'en sera pas de même de celle que j'aime, je deviens son amant; il faut, Élise, que tu reconnaisses *qu'en le devenant je fus plus amoureux que coupable.* » Il continue sur ce ton et lui recommande la discrétion : « Je cache les lettres que tu m'apportes, fais de même, ne dis rien; il ne faut pas t'en remettre à ta sœur dans

l'état où elle est » (peut-être étais-je fâchée après elle et lui avait-elle dit). Ce mot, je ne le comprends pas. C'est peut-être sur un bijou qu'il lui aura donné portant le mot : « Joie. » Puis il a peur de toi ; il dit : « Si cela se savait, je ne serais pas surpris que de Marby vienne aussitôt chez moi et qu'il cherche à fouiller dans les meubles ; c'est ce qu'il faut à tout prix empêcher. » Voilà à peu près le sens.

— C'est étourdissant, dit le capitaine, émerveillé. Si j'avais été de sang-froid, évidemment j'aurais lu ainsi... J'étais fou... Ah ! vois-tu, c'est qu'à cette idée d'avoir eu ici l'amant, la femme et le mari, oh ! mon sang bouillait... Je t'aurais tuée, je crois.

— Cette pensée m'outrage.

— Voyons, ne m'en veux pas...

— Mais enfin, tu ne te souviens donc de rien ? Mais si M. de Farge était venu pour moi, — à cette pensée, le rouge me monte au front, — je n'avais qu'à le recevoir... je n'avais pas à me défendre. Mais pourquoi ai-je crié ?

— C'est vrai... Ah ! pardon !...

Et il prit sa femme dans ses bras, et, l'embrassant à pleine bouche, il ne dit pas, il cria :

— Je t'aime, Aurélie, je t'aime... tu es un ange...

Assurément, jamais il n'avait dit pareille chose à sa femme. Il reprit, après cette seconde d'attendrissement ;

— Mais tu sais, Aurélie, méfions-nous de ta sœur...

Et il entra dans sa chambre.

Seule, Aurélie se laissa tomber sur une chaise et soupira buyramment ; elle était épuisée.

— Encore un assaut comme celui-là, pensait-elle, et je succomberai... Oh ! c'est trop !... Est-ce qu'il me faudra vivre avec cette crainte constante ?... Et qu'est-ce

que cette effrayante lettre... Quand lui a-t-il remis cela?... Que faire pour être tranquille?...

Et elle pensa longuement au moyen de ne plus avoir à redouter les indiscrétions de sa sœur.

V

OU SE DÉCIDE L'AVENIR DE Mlle ÉLISE BOITEL.

Pendant qu'avait lieu l'explication un peu bruyante de M. et de Mme Ténard de Marby, la cérémonie funèbre de l'inhumation d'Aristide de Farge avait lieu; l'assistance ne se composait guère que d'indifférents, de voisins et de curieux amenés par l'étrangeté de la mort du pauvre garçon. Nous devons dire que les versions les plus singulières étaient répandues sur cette mort subite. A travers tous les racontars se glissaient quelques rayons de vérité. Les agents instructeurs avaient peut-être manqué de discrétion; des voisins se souvenaient sans doute de circonstances, jusqu'alors mystérieuses et qui s'expliquaient. Enfin on disait déjà que Mme de Marby était très liée avec Aristide; on disait que le corps inanimé avait été trouvé dans le jardin, sous la fenêtre de la belle Aurélie. On disait que cette dernière était venue la veille au soir dans la chambre de la victime, où sa sœur était installée depuis le matin. Des gens, qui voient mieux que les autres, disaient même que, quoiqu'on fût au mois de juin, on avait vu faire du feu dans les chambres, et l'on s'expliquait ça à l'oreille, en ajoutant que probablement

la jeune Élise était venue sous le prétexte de veiller le malheureux, mais véritablement pour brûler une correspondance compromettante.

Et de là partaient toutes les suppositions sur lesquelles se bâtissaient toutes les calomnies. Aristide de Farge était généralement aimé, estimé ; mais cela n'empêchait pas les bavards de cette autre petite ville qui s'appelle Passy de déclarer qu'il avait été l'amant de la sœur aînée, puis (et on l'avait entendu dire à M. de Marby même) l'amant de la plus jeune sœur ; et comme il fallait trouver une explication à cette mort singulière, on en arrivait tout simplement à en faire un crime.

C'était la sœur aînée, Mme Aurélie de Marby, qui avait tué, — on ne disait pas comment, — le malheureux Aristide de Farge, parce qu'elle était jalouse de sa sœur, parce qu'elle les avait surpris ensemble.

Seul, le capitaine, un imbécile, n'avait rien vu. Et c'est ainsi qu'on justifiait l'absence à la cérémonie de Mme de Marby, de sa sœur et de M. de Marby, blessé des relations de sa belle-sœur et de son ami.

Une légende naissait, et tôt ou tard elle devait arriver grossie, infamante, aux oreilles des intéressés.

Des gens, en revenant du cimetière, disaient :

— C'est honteux ! pas un ami véritable pour représenter la famille... Il est mort et on l'abandonne comme un chien.

Et, — nous l'avons vu, — le notaire était un bavard, il avait dit vaguement qu'il existait un testament, que ce testament était fait en faveur de la belle-sœur de M. de Marby. On trouvait bien ingrat, de la part de la jeune fille, de ne pas assister au convoi de celui qui l'aimait tant. Ah ! il faut le reconnaître, le capitaine de Marby avait été bien inspiré en ne venant pas accom-

pagner son jeune ami à sa dernière demeure ; il aurait lu sur les visages les sentiments qu'il inspirait, et il en aurait peut-être deviné la cause.

Pauvre petite Élise ! Elle avait écouté son cœur, et comme elle savait que le convoi ne devait être accompagné que par des indifférents, des gens qui ne viendraient qu'en curieux, comme sa douleur aurait souffert aux heurts de leur banalité ! Elle s'était tenue à l'écart, tout entière au suprême adieu ; elle avait laissé partir le cortège, puis elle l'avait rejoint à l'église, et, dans une chapelle isolée, elle avait prié. A la sortie de l'église, elle s'était cachée, puis, tout le monde parti, cachée derrière un pilier, elle avait vu le convoi se diriger vers le cimetière, suivi par une dizaine de personnes au plus : les employés du ministère, quelques voisins et le petit notaire, le soi-disant intime ami, tout gai, tout riant ; elle aussi avait sur les lèvres un amer sourire.

Alors, le cœur gonflé de douleur, les yeux humides de larmes, elle s'était jetée dans une voiture et s'était fait conduire au petit cimetière d'Auteuil. Arrivée, elle se cacha derrière les tombes ; la lugubre cérémonie se terminait ; elle pensa défaillir en entendant le bruit sinistre de la terre que le prêtre jetait sur le cercueil. Elle vit les dix indifférents passer un à un se faisant presque la révérence en se passant le goupillon. Oh ! comme son cœur souffrait de voir ce cérémonial banal ; pas une larme aux yeux, pas un hoquet de douleur… Rien, rien. Le petit notaire surtout était horrible d'indifférence gaie, dans son habit noir, avec une cravate blanche ; il avait des sourires charmants, et, quand on lui offrit le goupillon, il fut aimable comme tout pour le laisser prendre à un autre en disant :

— A vous, monsieur... Je vous en prie...

La pauvre Élise était étourdie. Elle vit les employés des pompes funèbres allant comme des mendiants tendre la main à chacun, cherchant vainement un membre de la famille qui leur donnât le pourboire. Ce honteux tribut... « Pour boire ! » On vient de coucher dans la tombe cet homme ; on doit se trouver au contact de la plus grande douleur et les cyniques demandent un pourboire, et cela lui parut épouvantable.

Et comme les gens auxquels les lugubres manœuvres s'adressaient se sauvaient, comme ils se dégageaient bien de toute parenté, comme ils disaient l'atroce mot : « Nous sommes des invités, » en voyant ces gens éviter, se sauver des croque-morts, elle se rappela la légende du Christ : Saint Pierre reniant son maître avant le chant du coq...

Elle fut épouvantée ; la société dans laquelle elle allait entrer était donc ainsi faite, toute de banalités, de conventions ; le culte, une habitude... Elle n'avait donc pas de cœur pour vivre.

L'insistance des porteurs, qui se refusaient à croire qu'il n'y avait pas dans l'assistance un seul membre de la famille, et qui, s'étant reculés plus loin, revenaient encore demander leur pourboire, l'agaçait... Comment, pas un de ces hommes ne donnerait pour se débarrasser de ces gens ?... Elle fouilla dans ses poches, elle était outrée ; ses poches étaient vides. Elle se contint. A l'endroit où elle était cachée, les gens devaient passer devant elle pour sortir du cimetière... Elle entendit le petit notaire qui refusait une invitation.

Un des assistants, un des amis d'Aristide, de ceux qui étaient venus la veille, disait :

— Mon cher maître, vous devez être fatigué ?

— Oui, je vous assure... Je suis parti à la réception de votre télégramme, je suis arrivé cette nuit, je me suis immédiatement rendu chez lui. J'ai dû causer quelques minutes avec la petite...

— Ah ! vous l'avez vue..., fit l'autre en riant.

— Vous riez ; vous pensez comme moi... C'était sa maîtresse...

— Nous le pensons... Enfin, d'après ce que vous m'avez dit, elle ne le regrettera pas.

— Les traits d'Élise se contractèrent. Oh ! les misérables ! Elle souffrait, la pauvre enfant ; elle appuya son front brûlant sur le marbre d'une tombe, et elle tendit l'oreille.

— Je vais savoir cela tout à l'heure, mais je le crois... Je dois ouvrir le testament. Oh ! sans cette circonstance, je ne serais pas venu, vous le pensez bien... Mais, dame ! le métier avant tout...

— Oui, fit le banal, les affaires sont les affaires... Mais vous allez toujours déjeuner avec nous...

— Oh non ! C'est impossible... Vous avez dit le mot : les affaires sont les affaires. Je dois retourner immédiatement au domicile où la petite doit m'attendre...

— Est-ce qu'elle sait ?

— Elle se doute, et vous jugez de son anxiété...

— Je comprends !

La malheureuse Élise se cramponnait à une grille d'entourage pour ne pas tomber.

— Et cela fait, je dois prendre le train d'une heure... Excusez-moi donc, je vous prie...

— Nous aurions été si heureux, monsieur Poulet, de vous avoir...

Les deux hommes s'éloignèrent, rejoignant les autres *invités* déjà en marche vers la porte. Élise fut soulagée

de leur départ; elle entendit bien encore les imprécations cyniques et les jurons des employés des pompes funèbres; enfin ils partirent..., le fossoyeur achevait son œuvre; la fosse étant comble, il se retira... Alors, la pauvre enfant s'avança; elle s'agenouilla sur la bosse de terre, éclata en sanglots, gémissant, pleurant, disant des phrases sans suite, causant avec son ami mort, comme s'il pouvait l'entendre, lui racontant ce qu'elle venait d'entendre, l'horreur, le mépris qu'elle avait ressentis pour tout ce monde. Elle resta longtemps ainsi... Enfin, plus calme, elle se leva...

Elle ne priait pas, elle ne fit pas le signe de la croix, toutes ses croyances s'étaient envolées dans cette heure. Les prêtres lui avaient semblé aussi indifférents que les amis; il lui avait semblé qu'ils étaient venus travailler comme les gens des pompes funèbres. De ce moment, elle voyait le monde sous un autre jour. Elle comprit que la vie était un combat, où le succès était non pas aux bons, mais aux adroits et aux forts. Elle essuya ses yeux, gagna rapidement la porte du cimetière et sauta dans la voiture qui l'attendait. Elle se fit conduire à Passy; n'ayant pas d'argent, elle fit payer le cocher par la concierge, qui lui dit lorsqu'elle parut :

— M. le notaire et des messieurs vous attendent pour l'ouverture du testament et la levée des scellés...

Elle monta vivement; c'est maître Poulet qui vint audevant, souriant; il lui dit qu'on l'attendait avec impatience. Un méchant sourire glissa sur les lèvres d'Élise, lorsque, le regardant fixement, elle lui dit :

— Vous êtes très pressé... Oui! dame, les affaires sont les affaires.

Le jeune notaire parut un peu surpris de la phrase; il fut gêné par le regard moqueur de la jeune fille, mais

il ne s'arrêta pas pour si peu, et, tout à fait galant, il prit la main d'Élise et l'amena dans le salon, où plusieurs personnes attendaient. L'appartement avait un tout autre air; les fenêtres étaient entr'ouvertes et le soleil jetait partout sa rayonnante gaieté; blessée par ce changement, la nature impressionnable d'Élise souffrait; si ridicule que cela soit, il lui semblait que tout conspirait contre ses sentiments, l'oubli était dans tout... Elle seule avait le culte du souvenir. Ce salon gai, des gens souriant en causant entre eux, tout cela la gênait; elle se dirigea vivement vers la chambre; là, elle devait retrouver dans le désordre des suites de l'ensevelissement le souvenir funèbre qu'elle voulait. Elle devait retrouver sur le lit la trace sanglante du corps, puis cette senteur lugubre que laisse ce que les employés des pompes funèbres appellent la sciure parfumée; elle allait retrouver le Christ de cuivre poli, les bougies à moitié brûlées; elle allait ressentir enfin ce poids étouffant de l'atmosphère dans laquelle la mort a passé.

Elle ouvrit la porte... Et alors que sa religion du souvenir allait faire fléchir ses genoux, qu'elle croyait, à cette seule vue, que son cœur allait déborder, mouiller ses yeux, elle se dressa tout étonnée. La chambre était gaie; le lit, duquel les matelas avaient été enlevés, était bien fait, avec son couvre-pied de soie. Les grandes tapisseries étaient retenues par les embrasses. Tout était méticuleusement rangé, bien propre, et le soleil jouant par la croisée entr'ouverte et au travers des vitraux de couleur, étalait sur le tapis des tons merveilleux.

La chambre était gaie et s'offrait aux joies mystérieuses; là non plus il n'y avait plus trace que la mort

était passée, et comme une dernière ironie, avec les senteurs des poussées de juin que le jardin envoyait par la fenêtre entr'ouverte, une voix s'entendait qui chantait la barcarolle :

Puisqu'en ce monde tout passe,
Que nous-mêmes nous passons;
Rien ne peut laisser de trace :
Amour, bonheur ni chansons...

Élise, comme suffoquée, se retira aussitôt, et se laissa tomber sur un fauteuil, dans le salon, et là, véritablement écœurée, elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. Les gens qui étaient dans le salon paraissaient surpris de cette crise de douleur subite et, avec un certain air narquois, le jeune maître Poulet lui dit :

— Mon Dieu! mais qu'avez-vous donc, mademoiselle? Vous ne saviez pas que tout était fini?... que...

Elle releva la tête et l'interrompit :

— Je reviens du cimetière, monsieur, et comme M. Aristide de Farge n'était suivi que par des indifférents, j'ai craint d'être ridicule, moi qui versais des larmes, et je me suis cachée...

— Ah! c'est cela! Je vous ai vainement cherchée.

Et comme cette phrase était dite avec la même intention et était pleine de doute, Élise, blessée, voulut lui donner la preuve qu'elle était au cimetière, et elle répondit sèchement :

— Je suis partie la dernière, ayant besoin de dire, seule et recueillie, un adieu suprême à celui que j'aimais. J'ai attendu que vous fussiez éloignés, et je vous ai répété tout à l'heure les mots que je croyais avoir

entendus : « Le métier avant tout... C'est moi qui dois ouvrir le testament... Sans cette circonstance je ne serais pas venu ; mais les affaires sont les affaires... »

Maître Poulet devint rouge de la racine des cheveux à sa cravate blanche ; mais il souriait encore et dit galamment :

— Que je regrette, mademoiselle, de n'avoir pas deviné votre présence ; je vous aurais attendue. Cependant, croyez, mademoiselle, que ma précipitation en cette douloureuse cérémonie était absolument forcée ; je devais prendre quelques renseignements avant de revenir ici... relativement à vous.

— A moi ?

— Oui, mademoiselle ; la lettre dont je vous ai donné lecture m'a fait pressentir que vous étiez peut-être avantagée dans son testament, et, en raison de votre jeunesse, je ne savais si vous n'étiez pas sous une tutelle... J'ai appris que vous étiez émancipée.

— Oui, monsieur, quelque temps après la mort de ma mère, qui laissait fort peu de chose ; on ne pouvait rien terminer en raison de ma minorité ; c'est alors que mon beau-frère, dont les intérêts se trouvaient ainsi lésés, paraît-il, me fit émanciper...

— C'est ce que j'ai appris ; de ce côté, les difficultés sont donc absolument levées. J'avais avisé M. et Mme de Marby que l'ouverture du testament aurait lieu à cette heure, et je les ai invités à venir ; ils ne sont pas venus... C'est à vous de nous conseiller si nous devons encore attendre.

Élise était devenue très pâle à la pensée que sa sœur et son beau-frère pouvaient venir ; mais elle répondit hardiment :

— Je crois, monsieur, que vous pouvez passer outre; ils ne viendront pas...

Me Poulet présenta alors à Élise les personnes qui se trouvaient dans le salon. C'est lui qui les avait amenées, c'étaient deux collègues de Paris, nécessaires pour l'ouverture du testament. Ceci fait, il tira de son portefeuille la lettre sous enveloppe cachetée et qui portait pour suscription : *Ceci est mon testament ;* puis au dessous : (Pour être ouvert chez moi immédiatement après mon inhumation.) Il montra à ses deux collègues l'enveloppe, le cachet et dit :

— Messieurs, l'article 1007 dit que « tout testament olographe sera, avant d'être mis à exécution, présenté au tribunal de première instance dans lequel la succession est ouverte. Le testament sera ouvert s'il est cacheté. Le président dressera procès-verbal de la présentation, de l'inventaire et de l'état du testament dont il ordonnera le dépôt entre les mains du notaire par lui commis. » Ces formalités, mes chers maîtres, je les ai remplies ce matin; je craignais qu'il ne me fallût au moins quelques jours, et, à mon grand étonnement, tout a été fait dans la matinée.

— Comment! firent les notaires surpris.

— Déjà, en arrivant, Mlle Boitel, qui veillait mon client et ami...

Élise eut une crispation et elle cacha son visage dans ses mains, voulant dissimuler ses impressions, c'est-à-dire la répulsion qu'elle éprouvait pour ces amitiés vides faites d'habitude et d'intérêts. Le jeune notaire continua d'un ton clair :

— ... mon pauvre Aristide, m'avait appris que l'on était venu apposer les scellés vers dix heures du soir; cela me semblait si singulier, il y avait dans ce détail

un caractère d'urgence qui me fit aller aux renseignements ce matin. Vous comprenez facilement mes appréhensions. Chargé par un ami de la délicate mission de l'ouverture de ses dernières volontés, avant mon arrivée, je trouve les scellés mis partout. Cette opération ne se produit guère aussi hâtivement que dans les familles divisées, où l'on redoute des détournements au profit de tel ou tel. Là n'était pas le cas; je connais Aristide de Farge, il est absolument sans famille : son père était un enfant trouvé, il est fils naturel, reconnu, de mère inconnue... La situation était trop nette pour que cette apposition rapide des scellés ne me semblât pas étrange. En attendant l'heure à laquelle je pourrais me rendre chez le président du tribunal, j'allai ce matin chez le greffier du juge de paix qui avait signé le procès-verbal des scellés; là, j'appris que c'était sur l'ordre pressant du président de chambre Mathieu des Taillis... J'hésitai un peu, mais enfin, tout aux intérêts de mon cher pauvre et regretté ami Aristide de Farge, et sachant que l'éminent magistrat, confident de l'empereur, était très avenant, et surtout, comme tous les travailleurs, très matinal, je me rendis à son hôtel.

— Ah! vous avez vu M. Mathieu des Taillis?

— Oui, ce matin. Sur le vu de ma carte, je fus reçu par un secrétaire. Quand je parlai de mon cher Aristide de Farge, celui-ci me demanda à en référer au maître, et quelques minutes après je fus introduit près de lui. Il me reçut le plus cordialement du monde. Il me dit, lorsque je lui expliquai le motif de ma visite, que les scellés avaient été apposés dans l'intérêt même des intéressés. Je ne compris pas, mais je n'avais pas à demander d'explication. Il me demanda ce que j'étais chargé de faire. Je lui montrai le testament et lui ex-

pliquai le devoir que j'avais à remplir. J'ajoutai que les difficultés que j'allais rencontrer en raison des scellés pouvaient retarder mon retour à mon étude, ce qui m'était très préjudiciable. Il me dit aussitôt que j'avais bien fait de venir directement à lui. Il chargea son secrétaire de m'accompagner chez le président, m'assurant que tout cela allait être rapidement terminé. En effet, messieurs, j'allai chez le président, je remis le testament et on me promit qu'avant trois heures toutes les pièces me seraient retournées ici, au domicile du défunt. Et on ne m'a pas trompé, voici les pièces. Nous pourrons donc agir, nous sommes dans la légalité.

Me Poulet tira de l'enveloppe une feuille de papier timbré et lut, après l'avoir montrée à ses collègues :

« Sain de corps et d'esprit, convaincu que la maladie incurable dont je suis atteint me frappera bientôt mortellement, j'écris ce testament.

» Je meurs heureux, quoique ma vie ait été courte, et j'emporte avec moi un amour profond ; c'est à celle qui me l'a inspiré que je dois le bonheur que j'ai éprouvé sur la terre ; je la bénis...

» Sans famille, j'ai dissipé la plus grande partie de ce que j'avais. Il me reste peu et je le laisse à une bonne et brave enfant que j'aimais comme une sœur et pour laquelle le peu que j'ai encore sera presque une fortune. Je fais ma légataire universelle Élise Boitel, demeurant chez son beau-frère, M. de Marby.

» Fait à Paris, le 13 mai 186...

» Aristide de Farge. »

Élise, qui avait relevé la tête une minute, éclata en sanglots lorsque Me Poulet dit : « Que j'aimais comme

une sœur. » Le jeune notaire, s'adressant à ses collègues, disait :

— Messieurs, les scellés sont posés et celle qui a été nommée gardienne des scellés, c'est la légataire. Elle gardera donc les clefs de l'appartement avant l'entrée en possession. Il n'y a, je le sais, à redouter ni opposition ni réclamations. Cependant, si mademoiselle Élise voulait se décharger de cette surveillance...

— Non, non, dit Élise en se levant, je demeure ici à compter de ce jour.

Cette déclaration surprit Me Poulet et ses collègues; mais cela n'avait aucune importance, et le jeune notaire était pressé. Il avait manqué le train d'une heure et ne voulait pas être obligé de passer encore un jour à Paris. La succession de son *intime* ami Aristide n'était pas une grosse affaire. Il pria Élise de l'écouter quelques minutes, et il lui expliqua toutes les formalités auxquelles elle était forcée de se soumettre avant d'entrer en possession.

Il put être prolixe; Élise n'entendait pas. Tout absorbée par ce qui venait de se passer, elle avait hâte d'être délivrée de tous ces importuns. Ce ne fut pas long. Un des collègues de Me Poulet était spécialement chargé de l'affaire, et cela dégageait le vieux camarade d'Aristide...

Avant de se retirer, il assura la jeune fille de toute sa considération; il lui dit qu'il était entièrement à sa disposition; tout cela banalement, et sans pouvoir chasser l'amer sourire étendu sur les lèvres d'Élise. Ils partirent enfin, et elle resta seule! Seule dans le grand appartement. Les secousses successives qu'elle avait subies depuis deux jours avaient réveillé toute son énergie. La terrible scène de la petite maison et les inci-

cents qui l'avaient suivie, la longue veillée passée près du cadavre, lui avaient donné du courage. Elle ne sentait plus en elle cette crainte puérile des femmes faibles que l'idée de la mort épouvante; elle ne sentait, dans l'appartement de celui qu'on venait de conduire au cimetière, qu'une émotion respectueuse. Elle n'avait pas peur, et sa pensée ne redoutait pas le tableau que son imagination rétablirait sans cesse devant ses yeux : le corps du pauvre garçon qu'elle regrettait étendu sur le lit.

Seule, elle regarda autour d'elle.

De ce jour elle était libre, de ce jour elle allait entrer dans la vie. Était-elle riche? était-elle pauvre? Elle l'ignorait. Mais Aristide devait avoir laissé bien peu de chose, et, de tout cela, ce qui devait avoir une importance pour la pauvre petite, c'était qu'elle se trouvait de ce jour avoir un chez elle. C'est le commencement du bien-être pour le pauvre. Nous ne disons pas que son cerveau était occupé de cela, non; Élise se demandait ce qu'elle avait à faire pour mériter le legs qui lui était fait, pour se rendre digne de la confiance de son ami. Elle sentait que l'inimitié qui existait entre elle et sa sœur et son beau-frère ne s'arrêterait pas là; cela s'étendrait sur la mémoire de celui qu'elle voulait faire respecter, et elle pensa qu'elle avait dans le petit meuble de la chambre ce qu'il fallait pour obliger sa sœur au respect. Il n'en était pas de même vis-à-vis de M. de Marby, qui devait avoir le désir de se venger de la façon dont il avait été traité par elle.

Elle connaissait la nature de son beau-frère; elle savait qu'en apprenant qu'Aristide l'avait faite sa légataire universelle, cela fortifierait sa croyance qu'elle avait été la maîtresse d'Aristide, et par cela la cause

de sa mort. Est-ce que le capitaine en voulait à la jeune fille à cause de cela? Est-ce que l'ami qu'il venait de perdre si malheureusement lui manquait? Est-ce que son cœur souffrait de cette amitié perdue? Est-ce qu'il était douloureusement affecté par la mort misérable du fils de son vieil ami, que la reconnaissance qu'il avait vouée à ce jeune homme, son protecteur au ministère, l'obligeait aujourd'hui à le venger? Oh! non, elle le savait bien. Le capitaine Ténard de Marby n'avait qu'une affection : lui-même. Il avait été toute sa vie l'homme qui se plaint de tout, qui est jaloux de tout, qui ne regarde pas si le talent, l'intelligence ou le travail ont fait la situation de celui qu'il envie; il se disait qu'il n'avait pas de chance, — où les autres réussissaient, il échouait toujours, — et il ajoutait :

— Ce sont des faiseurs qui ne reculent devant rien. Moi, je marche droit, et je ne me courbe pas pour passer partout... Aujourd'hui, la réussite est pour ceux qui s'abaissent.

Aussi, ayant été au sortir de l'école dans les dernières promotions, il n'était arrivé à son grade que péniblement, et disons ce qu'il refusait de s'avouer à lui-même, grâce à des protections, car il était dans son emploi d'une insuffisance remarquable.

Aussi, de quelle haine et de quel fiel son cœur n'était-il pas plein. La petite Élise, écrasée, asservie, n'osait presque pas parler chez son beau-frère et, en raison de son mutisme, elle devint observatrice. En voyant l'égoïsme de l'homme, en voyant l'abandon méprisant dans lequel il laissait sa femme, elle avait, sinon excusé, du moins trouvé l'explication de la faute de sa sœur. Elle avait vu des scènes si révoltantes!...

Et, à cette heure, elle pensait bien que l'homme qui

était jaloux de tout serait jaloux de la situation qui venait de lui être faite d'une façon si scandaleuse, — c'est ce qu'il disait. — La petite grêlée chez elle, la petite grêlée à son aise. Oh! certainement, cela était la dernière mesure et il ne l'accepterait pas ainsi. Et d'abord, il allait être furieux contre lui, car c'était par sa faute que cela arrivait; c'est lui qui avait rendu cela possible en faisant émanciper le *laideron*. Et assurément c'était elle qui supporterait sa haine.

Mais, disons-le, la pauvre petite n'était pas effrayée.

Elle était encore sous le coup de tout ce qui s'était passé: elle avait le cœur ulcéré de ce qu'elle avait pu observer. Elle avait vu ce qu'on nomme l'amitié, l'amour, la fraternité.

Tout cela, c'était des mots, rien que des mots. Dans la vie, il ne fallait rien attendre de personne. A son tour, elle allait vivre et elle se demandait si sa nature, faite toute de sympathie, de besoin d'aimer, n'allait pas aussi se vicier.

Elle ouvrit la fenêtre et s'accouda sur l'appui. Elle n'était pas superstitieuse, Élise, mais elle était fataliste et elle se demanda comment il se faisait que ce jeune homme avait pu la remarquer entre toutes pour lui donner son bien. Pourquoi, aimant sa sœur, n'était-ce pas à elle qu'il avait fait ce dernier cadeau? Elle se rappela mot à mot ce que disait le testament. Assurément, ce n'était pas pour rien qu'il avait parlé du seul amour qu'il avait ressenti. Est-ce que, en raison de la discrétion qu'il devait observer pour l'honneur de sa sœur, il n'avait pas mis dans ces phrases une intention? Est-ce qu'il ne voulait pas dire qu'il donnait à la jeune sœur pour que celle-ci rendît à sa sœur aînée? Élise s'arrêta longtemps sur cette idée.

Assurément, l'explication de cela était dans le petit meuble, mais les scellés lui fermaient tout.

Et plus elle pensait, plus cette idée s'affermissait dans son cerveau, car à quel titre Aristide pouvait-il lui donner cela? Il était bien loin de croire sa sœur capable d'une semblable indifférence; il était convaincu de son amour, — amour puissant, puisqu'il lui avait fait oublier ses devoirs. — Il ne pouvait pas se douter que la seule personne qui penserait à lui au delà de la mort ce serait la petite fille qui venait lui porter ses lettres.

Un peu bouleversée par cette idée tenace, elle rentra dans le salon; elle était toute fiévreuse; elle remuait, dérangeait, replaçait ce qui se trouvait sur le guéridon du salon... Elle rentra dans la chambre... Elle en ressortit aussitôt et, pour s'occuper, elle appela la concierge...

— Madame, lui demanda-t-elle, c'est vous qui avez tout remis en ordre ici?

— Oui, mademoiselle; vous comprenez que ce n'était pas sain de laisser ces matelas et ce linge, et puis je ne savais pas si vous reviendriez ici; alors j'ai donné les matelas et le linge à nettoyer, puis j'ai donné un peu d'air... Il n'y paraît plus maintenant, n'est-ce pas? Cette chambre est si gaie!

— Vous avez bien fait, dit vivement Élise, ayant hâte de se débarrasser de cette femme; sa dernière phrase l'avait blessée.

Seule, elle se dit :

— Assurément cela dit plus que je ne comprends, et faisant un effort de mémoire, elle redit :

« Je meurs heureux, quoique ma vie ait été courte, et j'emporte avec moi un amour profond; c'est à celle

qui me l'a inspiré que je dois le bonheur que j'ai éprouvé sur la terre... Je la bénis. »

Tout à coup une pensée traversa son cerveau. Elle en devint toute rouge. Elle courut devant la glace, et, se redressant, se regardant en écartant ses cheveux, elle dit :

— Moi, le laideron !... Oh ! non... mais cependant, je ne suis pas si laide... Comme ça, je ressemble à ma sœur... *qu'il avait* aimée.

Elle se retira fiévreusement, et regardant le petit meuble, elle dit :

— C'est là !... Oh ! je voudrais savoir...

Et les bandelettes blanches des scellés l'agaçaient ;... elle redit encore :

— Oh ! oui, il faut que je sache...

Et elle avança la main.

Mais lorsque ses doigts touchèrent aux bandelettes, elle se recula aussitôt, comme si elle s'était brûlée :

— Je deviens folle, se dit-elle.

Et elle employa toute sa force de volonté à résister au violent désir qu'elle avait de savoir la vérité, et, pour ne plus être tentée de commettre l'indigne action qu'un moment d'oubli allait lui faire faire, elle revint dans le salon. Elle s'assit et chercha la lettre que le notaire lui avait remise ; elle rougit en voyant le fragment qui manquait, déchiré par son beau-frère dans la discussion du matin. Elle relut la lettre, cherchant à trouver une intention entre les lignes. La lettre était bien personnelle, elle était claire, elle avait été écrite avec la certitude qu'elle ne serait lue que par celle à laquelle elle était destinée. Et rien ne disait, rien ne masquait l'intention d'un legs fait pour en remettre le fruit à une autre. Elle eut un triste sourire en relisant les derniers

paragraphes qu'elle rétablit malgré les mots déchirés :

« Ma chère Élise, toi seule tu sais où je cache les lettres que tu m'apportes ; il faut prendre ces lettres et les remettre à ta sœur dans l'état où elles sont, c'est-à-dire enfermées dans une enveloppe portant ce mot : *Joie.* Il se peut qu'à la nouvelle de ma mort, le capitaine de Marby vienne aussitôt chez moi, qu'en cherchant des papiers il veuille fouiller dans le meuble que tu sais. C'est cela que je veux empêcher. »

Élise était étonnée de cette phrase : il avait deviné que le capitaine viendrait ; il pensait que M. de Marby avait des doutes ? Cela n'était pas possible. Elle s'expliqua plus justement la phrase.

Aristide, croyant en l'affection du capitaine, pensait qu'à la nouvelle de sa mort, se considérant comme étant de la famille, il viendrait aussitôt, et, obligé de faire les démarches nécessaires pour la déclaration de décès avec les papiers constatant l'état civil, il se trouverait dans la nécessité de fouiller dans les meubles ; c'est cette recherche qu'il redoutait, car elle pouvait faire tomber les lettres d'Aurélie entre ses mains.

Aristide avait tout prévu ; il n'y avait qu'à suivre ses instructions, car il ajoutait :

« La maladie qui me menace chaque jour peut me tuer chez moi ; mon absence, en amenant des gens de justice, obligerait à mettre les scellés ; en ce cas, il faut à tout prix que ce meuble ne soit pas ouvert ; mes dispositions testamentaires te le donnent. »

Et de là il recommandait encore de détruire ou de rendre les lettres à Aurélie, mais rien autre chose, et à l'heure venue Élise aviserait. A force de lire et relire la lettre, elle en arriva à se convaincre que son ami Aristide l'avait aimée et n'avait jamais osé le lui dire. Elle

se souvint de la lettre adressée un mois avant sa mort à son ami Poulet, et dont celui-ci lui avait lu certains passages. Elle se les rappela en grossissant la valeur des mots :

« La jeune fille dont je t'ai souvent parlé... Puis tu t'étonneras que j'ai pu prendre une si jeune fille pour confidente ; on a si peu de retenue devant elle, que si l'enfant est restée pure, depuis sa venue chez le capitaine, elle n'est plus chaste. »

Le souvenir de cette seule ligne amenait des rougeurs à son front et des picotements à ses chairs ; puis elle rougit plus fort en se rappelant les derniers mots : « Je me suis habitué à la considérer comme une petite sœur. » La phrase n'était pas juste, et le mot était trop faible pour suivre les autres...

Élise se leva et vint de nouveau se placer devant la glace. Assurément non, elle n'était pas un laideron, bien au contraire. Et si en arrivant chez son beau-frère, la croissance désharmonisait son corps ; si une maladie cruelle avait laissé quelque trace sur son visage, depuis trois ans tout cela était bien changé. La chenille était devenue papillon. Toujours courbée par les travaux du ménage, toujours vêtue comme une servante, le capitaine n'avait pas vu l'enfant devenir jeune fille et se transformer. A cette heure et depuis la veille, elle avait secoué le joug, elle s'était redressée. Les incidents cruels qu'elle avait traversés lui avaient donné une autre idée d'elle-même. Trois jours avant, elle ne se doutait pas qu'elle existait ; elle appartenait à son beau-frère qu'elle servait pour gagner son pain. Dans la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre lui et contre sa sœur, elle avait dû s'élever jusqu'à eux, et ils avaient été obligés de la traiter comme une femme. La con-

fiance *in extremis* d'Aristide de Farge lui avait encore donné une plus grande idée d'elle-même ; enfin, la loi, en l'acceptant comme légataire, avait consacré tout cela ; elle était émancipée, elle était femme !

Puis, depuis deux jours, elle avait beaucoup observé autour d'elle, et, de tous ceux qu'elle avait vus, elle avait pu se dire :

— Je suis meilleure que ces gens-là.

Elle s'était transformée en deux jours. Ainsi que la femme qui marche négligée, s'abandonnant, dès qu'elle voit les regards se diriger sur elle, se redresse, vite de ses doigts prompts rétablit sa coiffure et marche plus dignement, la petite Élise sentait qu'on la regardait maintenant, et elle se relevait femme.

La nuit commençait à venir, et la jeune fille ressentait la fatigue de ces deux jours et de ces deux nuits passés sans repos ; il fallait penser à se reposer. Qu'allait-elle faire ? Nous avons dit qu'elle n'avait pas en elle la crainte puérile des femmes que la seule idée d'être dans la chambre où a été un mort épouvante ; cependant elle éprouvait un certain malaise ; elle était fiévreuse, fatiguée, et encore trop sous le coup des divers événements, pour ne pas être vivement impressionnée. Mais elle avait répondu au jeune notaire :

— Je demeure ici à compter de ce jour...

Elle résolut donc de préparer son lit ; elle entra dans la chambre ; l'ombre en changeait l'aspect, et, malgré elle, elle eut un frisson. Elle s'en voulait de sa faiblesse et elle se dit que cela tenait à ce qu'elle n'était pas aussi libre qu'elle l'aurait voulu. Les scellés mis sur les meubles, sur les armoires, l'empêchaient de prendre ce qui était nécessaire pour redonner la vie à la maison.

Enfin, elle se dompta, et elle allumait une bougie lorsqu'elle entendit frapper à la porte.

C'était la concierge qui, inquiète de ne l'avoir pas vue descendre et craignant qu'à la suite des émotions de la journée, elle ne se fût trouvée indisposée, venait s'informer.

Elle remercia et la rassura. Celle-ci dit alors :

— Mais, mademoiselle, vous n'avez pas dîné?

— Oh! je n'ai pas faim.

— Ça n'est point une raison ça... Il ne faut pas rester sans rien prendre; vous tomberiez malade et vous seriez bien avancée... Je vais vous monter votre dîner.

— Je vous remercie, madame; je ne pourrais pas manger ce soir. Je suis épuisée et n'ai besoin que de repos... Je suis disposée à me coucher... C'est vous qui faisiez le ménage?

— Oui, mademoiselle...

— Vous savez où sont les draps?

— Ah! mon Dieu!... mais vous n'allez pas coucher ici... toute seule?

— Et pourquoi pas?

— Oh! mon Dieu!

Et la concierge eut un frisson.

— Croyez-vous que j'aie peur de mon pauvre ami?... mais je n'ai qu'un regret, ajouta-t-elle avec des larmes, c'est qu'on l'ait enlevé si vite.

— Mais, ma chère demoiselle, c'est impossible, il n'y a plus de matelas.

— Ah! je l'oubliais!

Et malgré sa ferme volonté de passer la nuit dans l'appartement, Élise fut satisfaite qu'il se trouvât une impossibilité absolue à l'exécution de son désir.

— Mais oui, ma pauvre demoiselle, il n'y a plus rien du lit. J'ai tout donné au tapissier... Et puis, voyez-vous, ce n'est pas sain. Il faut attendre quelques jours... Vous avez du courage, vous.

Élise ne répondait pas, elle songeait. Qu'allait-elle faire? Où passer la nuit, elle n'avait pas un sou dans sa poche? Elle ne pouvait aller à l'hôtel. La concierge continuait :

— Il vaut mieux que vous retourniez chez vous.

— C'est impossible.

— C'est vrai; j'oubliais ce matin ce qu'a osé faire M. de Marby. Mais, ma chère demoiselle, écoutez, je n'oserais pas vous offrir le gîte dans ma loge, mais je puis vous offrir un matelas.

— Que je placerai dans le salon.

— Non, il y a avec l'appartement, au quatrième, une chambre de bonne qui ne servait pas à M. de Farge. Si vous voulez, je vais vous monter le matelas, et, comme les draps sont sous scellés, je vous en prêterai une paire.

— Oh! madame, si cela est possible, vous m'obligerez bien...

— Comment si cela est possible! Vous allez voir, ce ne sera pas long... Mais vous allez avoir la bonté de garder ma loge pendant que je vais préparer ça... Et vous me ferez le plaisir de prendre au moins un bouillon.

— Vous êtes une bien bonne dame; j'accepte et je vous remercie.

Ainsi que la concierge l'avait dit, l'installation provisoire ne fut pas longue.

Moins d'une demi-heure après, Élise se couchait dans un lit de sangle. Après un soupir de satisfaction, elle

s'avouait qu'elle aimait mieux reposer dans la chambre de domestique que dans le grand appartement. Elle était jeune, elle était plus tranquille et le sommeil vint vite.

Deux jours et deux longues nuits sans repos; il fallait rattraper ça : la nature, la jeunesse reprenaient leurs droits, et Élise dormait encore à neuf heures du matin, lorsque la concierge vint l'éveiller en lui apportant une tasse de chocolat. En voyant cela, elle resta toute confuse, n'osant accepter; la pauvre petite, habituée à servir les autres, c'était la première fois qu'on la servait ainsi, et elle en était tout interdite. Elle sauta vivement du lit, se revêtit hâtivement pendant que la concierge lui racontait que le matin, à huit heures, un homme singulier était venu prendre des renseignements sur elle.

— Sur moi ?

— Oui, Mlle Élise Boitel, la sœur de Mme de Marby... C'est bien cela... Vous comprenez que je n'avais pas grand'chose à dire. Alors il m'a demandé votre âge et si vous étiez belle... Ça, vous comprenez, je le savais, et je lui ai dit que vous étiez la plus jolie que j'aie vue

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous savez, j'ai répondu parce que je crois que cet homme venait de la part de la famille.

— Qui donc s'occupe de moi ? pensait Élise.

Elle descendit aussitôt dans le grand appartement; malgré elle, elle éprouva une certaine satisfaction en regardant autour d'elle et se dit :

— Cela est à moi; ici, je suis chez moi.

D'abord un peu embarrassée par sa nouvelle situation, elle s'y habituait peu à peu. Une seule chose, à cette heure, pouvait la préoccuper, c'est qu'elle était

sans argent. La concierge avait été très avenante avec elle. C'était la seule personne sur laquelle elle pouvait compter ; aussi n'hésita-t-elle pas. Sans lui raconter sa situation, elle lui dit que, fâchée avec sa famille, ne voulant plus remettre les pieds chez son beau-frère, elle allait demeurer momentanément dans la petite chambre où elle venait de passer la nuit. Elle allait être obligée de faire de nombreuses démarches, et, ne pouvant s'occuper de son ménage, elle désirait trouver quelqu'un chez qui elle pût prendre pension. Ce qu'elle voulait se réalisa ; la concierge lui offrit de faire sa cuisine. Ainsi, sans avoir besoin de sortir de chez elle, elle trouvait ses repas. Ce qu'Élise cherchait surtout, c'était la vie possible jusqu'au moment où, les formalités étant terminées, elle pourrait entrer définitivement en possession. La concierge lui avait dit qu'au bout du mois, elle lui dirait le prix de la pension. Élise, tranquille de ce côté, se trouvait un peu mesquinement vêtue. Chez son beau-frère, elle n'avait guère besoin de toilette, et la robe qu'elle mettait le dimanche pour s'habiller, et qu'elle avait revêtue en venant chez Aristide, lui semblait maintenant tout à fait insuffisante, et elle cherchait vainement le moyen de trouver l'argent nécessaire pour en acheter une autre. Si faible que fût l'héritage d'Aristide, il était bien supérieur à tout ce qu'elle pouvait désirer ; mais elle se trouvait bien plus embarrassée depuis qu'elle savait que tout cela était à elle et que, jusqu'à nouvel ordre, il lui était défendu d'y toucher.

Au bout de quelques jours, la situation devint intolérable, et elle résolut, sur les conseils de la concierge, de faire les démarches nécessaires pour hâter la levée des scellés. Elle se souvint de l'étonnement manifesté par le jeune notaire sur la façon dont les scellés avaient

été apposés, et elle résolut d'éclaircir tout ça. Un matin, vêtue de sa petite robe de pauvre, elle se rendit chez le notaire qui représentait à Paris son collègue, Me Poulet. Le maître clerc lui dit que ce qu'ils avaient à faire était terminé; il fallait attendre la décision du président du tribunal civil. Elle ne comprit pas grand'chose, mais elle se décida à aller au tribunal. Là, elle ne put rien savoir. Elle revenait toute désolée, lorsque la concierge lui dit que le même homme qui était déjà venu prendre des renseignements sur elle était revenu et lui avait dit que, informé des démarches qu'elle faisait, si elle avait quelque chose à demander, elle eût à se présenter chez lui le lendemain. Il avait laissé son adresse.

Élise, assez étonnée, décida qu'elle irait. Le lendemain, elle se rendit à l'adresse indiquée : M. Follet, rue Saint-André-des-Arts. Élise sonna à une porte, sur laquelle était un écriteau portant ce mot : « Contentieux. » Une vieille femme vint lui ouvrir et l'introduisit chez M. Follet. La jeune fille regardait autour d'elle avec embarras; elle traversa d'abord une antichambre, tendue de papier rayé, pour entrer dans une pièce assez grande, mais mal éclairée, tout entourée de casiers et de cartons verts, qui couvraient les murs du haut jusqu'en bas.

La femme lui fit encore traverser cette pièce, et, ouvrant une porte, elle dit :

— Monsieur Follet, c'est la petite dame.

De plus en plus gênée, Élise entra dans le petit bureau que l'on venait d'ouvrir; c'était un cabinet bien simple, dont le mobilier se composait d'une grande table, de deux fauteuils et d'un petit coffre-fort. L'homme qui se trouvait assis devant la table s'était levé et, venant au-devant de la jeune fille, l'avait priée d'entrer,

en lui offrant un siège; ayant repris sa place, il dit à Élise :

—Mademoiselle, sachant que vous désirez hâter votre mise en possession de ce que vous a légué M. Aristide de Farge, je me suis rendu chez vous hier pour me mettre à votre disposition.

— Monsieur, j'ai été très étonnée que vous sachiez ça...

— Je dois vous dire, mademoiselle, qu'en cette affaire je ne suis rien; j'agis pour une personne qui s'intéresse à vous.

— Qui s'intéresse à moi?...

— Oui, mademoiselle.

— Qui donc, monsieur?

— Je crois que vous ne la connaissez pas; c'est un ami de votre famille.

— De ma famille?

— Oui, un ami de M. de Marby.

— Je ne sais pas de qui vous voulez parler...

— Mon Dieu, mademoiselle, je puis vous dire que, lorsqu'est arrivé le malheur que vous savez, alors qu'on ignorait qu'un testament était fait en votre faveur, pour éviter que certains papiers ne tombassent entre les mains de n'importe qui, on a dû prendre certaines précautions...Vous comprenez ce que je veux dire?

— Pas du tout, monsieur, fit naïvement Élise.

— Vous savez parfaitement qu'il existe une correspondance très importante pour votre... famille?

Élise, tout à fait défiante et surtout fort étonnée de voir un inconnu lui parler d'une chose qu'elle croyait seule connaître, lui dit :

— Si vous voulez vous expliquer plus clairement, peut-être saurai-je.

L'homme sourit, et, sans embarras, il continua :

— Je vais vous parler absolument clairement, mademoiselle, pour vous retirer toute méfiance, pour bien vous assurer que je suis le mandataire d'un ami... Vous étiez chez votre sœur, Mme de Marby, lorsque l'affreux malheur dont les détails ont été tenus secrets arriva...

Élise baissait la tête, afin de cacher l'effet que lui causait chaque mot ; la pauvre petite n'en était pas encore arrivée à pouvoir dissimuler ses impressions. Elle eut un tressaillement en entendant l'homme parler ainsi de la catastrophe.

—Vous étiez la confidente de votre sœur, vous saviez les relations qu'elle avait. Vous saviez que des lettres, portées la plupart par vous à M. de Farge, pouvaient, à la suite de son décès, tomber entre les mains de gens qui auraient pu être tentés d'en faire un mauvais usage. Vous saviez cela.

— Achevez, monsieur.

— Mme de Marby envoya, le matin même, un mot à la personne au nom de laquelle j'agis. Ce mot demandait qu'on avisât au plus tôt à mettre cette correspondance à l'abri. Et aussitôt, un ordre fut donné, et, malgré l'heure avancée, les scellés furent mis chez M. de Farge.

— Ah ! fit Élise, c'est ma sœur qui avait demandé cela ?

Et elle eut un singulier sourire en se souvenant que c'était justement à cause de l'apposition hâtive des scellés que sa sœur n'avait pu reprendre ses lettres. C'était son excès de prudence qui lui avait nui.

— Aujourd'hui, vous vous trouvez fort gênée de tout cela, et la personne qui vous a déjà servie est prête à

faire ce que vous voudrez, et je suis chargé par elle de vous dire qu'elle se met à votre disposition.

— Qui est cette personne?

— Si vous avez à lui demander quelque chose, je suis prêt à vous conduire.

— Mais encore, qui est-ce?

— Un ami, mademoiselle, je vous le répète.

— Mon Dieu, monsieur, ce mystère me gêne...

— Il n'y a pas de mystère; par ce que je vous ai dit, vous avez pu voir que l'on vous connaissait bien; vous désirez au plus tôt être débarrassée de toutes les formalités ordinaires des successions. Cette personne, cet ami peut faire tout cela, et je vous répète, mademoiselle, si vous le voulez, je vous conduirai près d'elle, vous lui demanderez à faire lever les scellés, vous lui demanderez à être mise en possession immédiate de la succession, et, pour cela, il peut vous satisfaire immédiatement.

— Mais, dit tout naturellement Élise, vous êtes venu me proposer votre office...; pourquoi, monsieur, ne demanderiez-vous pas ça pour moi?

M. Follet regarda Élise d'un air tout ahuri.

Celle-ci, en répondant ainsi, ne s'expliquait guère le bouleversement que sa proposition semblait avoir produit dans les idées du petit bonhomme; elle avait été logique : quelqu'un pouvait rapidement faire exécuter ce qu'elle désirait. Une autre personne lui disait cela et affirmait avoir presque mission de le lui dire de la part de ce quelqu'un... Quoi de plus naturel?

— Mais, mademoiselle, je n'ai pas sur cette personne l'influence que vous supposez.

— Je risquerai bien plus alors de ne rien obtenir, moi qui ne la connais pas du tout.

— Vous vous trompez, vous êtes parfaitement connue, et c'est justement parce que je sais la sympathie que l'on a pour vous, que je crois pouvoir vous affirmer que vous obtiendrez ce que vous voudrez.

Si étrange que cela lui parût, la jeune fille était trop désireuse de sortir de la situation gênante dans laquelle elle se trouvait pour ne pas souscrire à ce qu'on lui demandait :

— Alors, monsieur, il faudrait que j'allasse moi-même trouver cette personne?

— C'est, mademoiselle, la chose la plus simple du monde; vous serez reçue immédiatement; vous direz le motif de votre visite et vous aurez satisfaction.

— Mais c'est fort embarrassant, étant inconnue..., et je ne voudrais à aucun prix me recommander de M. ou de Mme de Marby.

— Vous n'avez à vous recommander que de vous-même.

— Ne connaissant pas la personne, insistait Élise, je serai bien embarrassée pour me présenter.

— Oh! je vous comprends; aussi vais-je vous donner une lettre qui vous fera recevoir sans que vous ayez besoin de rien dire au domestique.

— J'aime mieux cela...

Pendant que le petit homme écrivait sa lettre, Élise était fort embarrassée; elle savait qu'en ce monde, suivant le proverbe : « Chaque peine mérite salaire. » Or, elle se trouvait absolument sans ressources pour acquitter le salaire de celui qui la servait si opportunément. Elle dit :

— Monsieur, je ne sais ce que je vous dois pour vos bons offices. Au cas où je réussirais, alors vous en fixerez vous-même le prix.

— Oh ! ma chère demoiselle, je suis trop heureux du petit service que je vous rends. Vous ne me devez rien. Voici la lettre. Ce n'est pas bien loin d'ici, vous voyez, dit-il en lui montrant l'enveloppe.

— Monsieur, je vous remercie bien; mais je tiens, lorsque je serai en situation pour le faire, que vous acceptiez la rémunération de vos bons offices. Vous vous êtes dérangé deux fois.

— Ne vous occupez pas de cela.

Élise insista sur ce point :

— Car vous êtes venu deux fois à Passy. La concierge me l'a dit et, la première, elle m'a raconté vos demandes. Cela m'a bien intriguée.

Le petit homme parut gêné quelques secondes à peine; il se remit vite pour dire :

— Oui, cette personne dont je vous parle voulait savoir si elle ne se trompait pas, si vous étiez bien la jeune fille à laquelle elle a voué une sympathie toute particulière... à cause de sa famille... Et, en effet, mes demandes ont dû vous paraître étranges, ajouta-t-il en riant; je demandai si vous étiez jeune, belle, la couleur de vos yeux, votre taille... Tout cela a dû bien vous étonner.

— En effet; alors, la personne à laquelle vous m'adressez me connaît?

— Assurément.

— C'est drôle, je cherche ce nom; et Élise lisait sur la suscription de la lettre que M. Follet venait de lui remettre · M. Mathieu... Mathieu, je ne connais pas ça...

— Vous serez charmée de le connaître, car vous trouverez en lui un protecteur, un véritable ami.

Le petit M. Follet se levait pour reconduire la jeune fille; il ne voulait pas lui laisser le temps de réfléchir

sur la façon au moins singulière dont un protecteur lui tombait du ciel.

— Mademoiselle, c'est justement l'heure à laquelle vous êtes certaine de trouver M. Mathieu, en vous y rendant immédiatement.

— J'y vais, monsieur, et je vous remercie bien.

— J'espère avoir bientôt le plaisir de vous voir.

Élise se dit que si M. Follet avait l'intention de la revoir bientôt, c'est qu'il viendrait alors réclamer le salaire qu'il refusait, peut-être dans l'incertitude de la réussite, et cela la rassura. Élise ne réfléchit pas à l'étrangeté de ce qui se passait; elle était jeune, par cela naïve, et elle se disait que des hommes d'affaires, plus adroits que d'autres, obtenaient plus rapidement l'exécution des formalités judiciaires, et qu'elle était adressée à un de ces hommes. Elle avait lu sur la suscription de la lettre : « M. Mathieu, rue de Lille, n°... Personnelle. Urgente. » Elle se hâta de gagner la rue de Lille. Arrivée au numéro indiqué, elle fut un peu décontenancée à la vue de la maison qui portait le numéro qu'elle cherchait ; c'est une des vieilles maisons de Paris. Le milieu de la rue de Lille est occupé par un vieil hôtel dont les appartements somptueux sont connus de toute la magistrature. Splendide hôtel aux vastes dépendances, fermé sur la rue par un corps de bâtiment peu élevé, terminé par une terrasse dont on voit la balustrade Louis XIV. La cour, immense, permet la circulation des voitures qui, faisant le manège, s'arrêtent devant un magnifique péristyle, ayant cinq marches et abrité par une longue marquise. De lourdes tapisseries protègent les portes contre les vents d'hiver.

Le derrière de l'hôtel donne sur un immense jardin plein de mystère et d'ombre, et sur un côté duquel s'é-

tend une vaste serre, jardin d'hiver qui commence à l'extrémité d'un grand salon de réception. Pendant longtemps, sous la fin du règne de Louis-Philippe, le propriétaire, surchargé d'hypothèques, avait fait fermer les contrevents du premier étage.

La cour était envahie par l'herbe, les écuries étaient vides.

Le pauvre petit substitut, couvert de dettes, propriétaire forcé du grand hôtel, n'avait pour compagne du logis que la misère.

Il occupait deux pièces très simples et à peine meublées, au rez-de-chaussée, n'ayant pour tout serviteur qu'un ancien domestique qui servait de concierge et dont la femme faisait l'office de cuisinière. Dans le quartier, on disait que le maître de l'hôtel était un vieil avare qui ne recevait jamais personne, si ce n'est parfois des filles étranges amenées tard et qui sortaient furtivement le matin, créatures dont les toilettes criardes, la démarche déhanchée, les regards impudiques disaient assez l'immonde métier.

Après la chute de Louis-Philippe, dans les premières années de la République, souvent le vieil hôtel servait de rendez-vous à des hommes qui se réunissaient le soir, ayant l'allure de soldats travestis en bourgeois.

L'hôtel, au grand étonnement du quartier, changea tout à coup d'aspect après le coup d'État de 1851. On le restaura entièrement. Chaque nuit, l'hôtel était illuminé; un jour c'était bal, un jour réception, un autre jour grande fête. La maison fut montée sur un train princier; toute la journée des chevaux piaffaient dans la cour; un monde de gens, depuis le garçon d'office jusqu'au chasseur, envahit la maison.

L'Empire fondé, chaque soir les salons du vieil

hôtel resplendissaient; on jouait, on dansait... C'était la grande vie.

Le bruit s'était peu à peu éteint, car le maître de l'hôtel avait vieilli; mais le luxe était resté.

C'est dans cette demeure qu'Élise, tout étonnée, entra, et, s'adressant au suisse, demanda :

— Est-ce que M. Mathieu ne reste pas ici?

— M. Mathieu... des Taillis...

Et comme elle tendait une lettre, il la prit; voyant les mots : « Confidentielle, urgente, » peut-être reconnaissant l'écriture, il appuya sur un timbre en priant la jeune fille d'attendre; celle-ci, tout interdite, n'osait dire un mot. Elle cherchait si elle n'avait pas déjà entendu prononcer ce nom, Mathieu des Taillis. Un valet de pied vint qui, en regardant l'écriture de la suscription de la lettre, pria la jeune fille de le suivre.

Ils traversèrent la grande cour et entrèrent sous la grande marquise; puis, sur l'invitation du valet, ils montèrent un vaste escalier, dont les marches étaient couvertes d'un épais tapis; des rideaux de velours pendaient aux portières; un bronze superbe servait de lampadaire. Élise, toute confuse, et se sentant plus pauvrement vêtue au milieu de ce luxe, était toute rouge. Le domestique, emportant la lettre, la laissa au premier étage, dans une antichambre où plusieurs personnes attendaient; quelques minutes étaient à peine écoulées qu'un timbre résonna et un huissier entra dans le cabinet pour reparaître aussitôt; il demanda à mi-voix :

— Mlle Élise Boitel.

— C'est moi, monsieur, fit la jeune fille toute tremblante.

— Veuillez entrer.

Et il ouvrit la porte. La pauvre petite n avait jamais ressenti l'émotion qui l'étreignait; elle fit un effort et entra. La porte fermée, la portière de velours retombée sur elle, l'huissier dit aux personnes qui attendaient:

— M. le président ne recevra plus aujourd'hui; l'audience est remise à demain.

VI

OU SE DÉCIDE ENCORE L'AVENIR D'ÉLISE BOITEL.

Nous demanderons à nos lecteurs la permission de les conduire dans le petit salon d'audience du président de chambre Mathieu des Taillis, quelques minutes avant l'entrée de notre héroïne, Élise Boitel.

Le président Mathieu des Taillis était un favori des Tuileries, un familier, un dévoué de l'empereur. On connaissait son influence souveraine, et son hôtel était sans cesse visité par la race éternelle des quémandeurs.

On disait qu'on obtenait tout de lui en le faisant demander par une femme. Était-ce vrai?... On dit tant de choses! Nous avons dit en deux mots qu'avant l'Empire le petit substitut était criblé de dettes, et que sa position s'était tout à coup transformée après le coup d'État. Sa première présidence avait eu lieu dans les commissions mixtes. Il s'y était signalé; et, depuis ce jour, la fortune lui avait toujours souri. Son caractère se développera suffisamment dans le cours de notre récit pour

que nous puissions nous dispenser de nous étendre ici.

Le petit salon dans lequel il donnait ses audiences était une merveille de style ; la portière retombée sur la porte, on se serait cru transporté dans l'oratoire de la belle Marguerite de Navarre; les tentures et les coussins des sièges étaient de vieux cuir; les meubles, d'ébène et de vieux chêne, couverts de leur ferrure de fer forgé et poli, étaient absolument du temps; les miroirs, minuscules et à biseau, n'étaient pas imités; ils portaient, en dessous de l'anneau, la gueule ouverte, la marque du grand miroitier vénitien... En somme, le meuble était superbe, et son caractère sombre donnait au petit salon un aspect qui vous saisissait en entrant. Les fenêtres, à petits vitraux multicolores, prenaient jour sur le jardin... A l'heure où nous introduisons le lecteur dans le salon du président Mathieu des Taillis, le soleil jetait une lumière gaie sur le vieux meuble. Le maître, assis sur un tabouret, tournant le dos à la fenêtre, parlait à une femme assise dans un haut fauteuil, — le sien, qu'il lui avait offert, — placé devant lui, de façon que la lumière inondât la femme de sa clarté; leurs genoux se touchaient, et maître Mathieu des Taillis tenait affectueusement dans ses mains les deux mains de son interlocutrice. Celle qui se trouvait devant le magistrat, nous la connaissons, c'était Mme de Marby.

Que venait-elle faire ? Nous le saurons en les écoutant.

— Ma bien chère amie, disait M. Mathieu des Taillis, voici ce que j'ai appris par les rapports sur l'enquête. J'ai fait ce que vous m'avez demandé... et rapidement ; vous voyez donc que le temps n'a rien changé à notre ancienne amitié.

— Je vous en remercie bien... Mais aujourd'hui j'ai peur, et c'est pour cela que je vous ai écrit de nouveau pour vous demander cet entretien.

— Vous voyez que j'ai répondu aussitôt, et qu'immédiatement je vous ai reçue.

— Oui, mais vous ne m'écoutez pas; vous n'avez cessé de me parler de ce qui est passé.

— Justement parce que vous évitez de m'en parler.

— Non, je vous jure que vous vous trompez...

M. Mathieu des Taillis la regardait en souriant, lorsque le soleil ayant plus d'éclat l'inondait de ses rayons colorés par les vitraux; il l'admirait et ses doigts caressaient ses bras; puis il disait :

— Vous êtes toujours adorablement belle, Aurélie.

— Taisez-vous, parlons sérieusement...

— C'est difficile, sous l'éclat de vos yeux.

— Écoutez-moi, je vous en prie.

Et elle fit semblant de vouloir lui retirer ses mains.

Il en prit une, la porta à ses lèvres; puis, changeant de ton :

— Non, laisse tes mains dans les miennes, et parle...

— Eh bien! voici... Les lettres qui peuvent me compromettre me tourmentent sans cesse.

— Mais, ma chère petite amie, écoutez. Votre mari est aujourd'hui absolument convaincu que M. de Farge ne cherchait à s'introduire chez vous que pour votre sœur. Vous me disiez tout à l'heure que, lorsqu'il a appris qu'elle était la légataire de cet homme, il avait été fortifié dans cette opinion. Qu'avez-vous à craindre? Vous êtes fâchée avec votre jeune sœur; mais cela se remettra et, au reste, vous savez bien que ce sera la dernière à vouloir vous nuire.

— Non pas, au contraire. J'ai beaucoup réfléchi de-

puis cette catastrophe et je me suis demandé si ma sœur ne serait pas tentée un jour de se servir de ces lettres.

— Mais dans quel but?

— Écoutez, Mathieu... Pardon, monsieur Mathieu.

— Dis donc comme cela, fit M. Mathieu en portant ses mains à ses lèvres.

— Soyons sérieux!... En ayant l'intention de mentir pour sauver une situation, je crois que j'ai dit une partie de la vérité.

— Comment cela?

— J'ai dit qu'Aristide était l'amant de ma sœur et que, la nuit du malheur, il se rendait chez elle. Je mentais en disant qu'il venait chez elle, puisque, je vous l'ai raconté, il est mort dans mon lit en dormant; mais je n'ai pas menti en disant qu'il était l'amant d'Élise.

— Que me dites-vous là?

— Écoutez-moi; je crois aujourd'hui qu'Aristide aimait Élise; il ne venait plus me voir que sur ma demande réitérée; j'avais confiance en Élise que j'envoyais chez lui en allant au marché; souvent elle restait longtemps. Enfin, à sa mort, elle a manifesté une douleur indécente; c'est elle qui souffrait, qui pleurait, et sa haine pour nous est venue de ce que nous paraissions ne pas nous intéresser à lui... et, ce qui est plus concluant, c'est elle qu'il a choisie pour légataire universelle... Ma conviction est qu'elle était sa maîtresse.

— Je crains, ma chère Aurélie, que votre jalousie ne vous égare....

— Oh! moi, je ne suis pas jalouse. Je n'ai pas plus aimé Aristide qu'un autre. Si j'avais été mariée autrement, je n'aurais peut-être aimé personne.

Il y eut une grande minute de silence pendant laquelle M. Mathieu des Taillis, caressant toujours affectueusement les mains d'Aurélie, la tête un peu penchée, fixait son regard sur ses yeux, comme s'il cherchait à lire dans ses pensées. Puis, d'une voix douce, parlant un peu bas, il lui dit :

— Ma chère enfant, ce que vous dites est possible, votre mariage a été une faute... Et puisque vous me parlez de ça, dites-moi, avez-vous jamais revu Émile?

— Émile..., fit vivement Aurélie en relevant la tête.

— Oui, Émile Aublet.

— Oh! ne me parlez pas de ça!...

— Au contraire...

— Est-ce qu'il a fini son temps?

— Depuis quelque temps déjà... Jamais votre mari n'a eu de doute sur cette affaire?

— Jamais..., fit la jeune femme, la tête baissée et n'osant regarder celui qui lui parlait, visiblement gênée par ce qu'on lui disait.

— Il ne vous a jamais écrit?

— Jamais.

— Tant mieux!

— Oui... Mais je vous en prie, monsieur Mathieu, ne parlons pas de ça...

— Oui... revenons à ce que vous me demandiez... Vous me disiez que vous croyiez que votre sœur était votre rivale...

Aurélie ne répondit pas; depuis que le magistrat lui avait parlé d'Émile Aublet, elle était toute bouleversée... Il reprit :

— En admettant que cela soit, que redoutez-vous d'elle?

— Oh! mon Dieu! fit-elle vivement, vous allez com-

prendre d'un mot. Élise passe pour être la maîtresse d'Aristide, la cause de sa mort... Aujourd'hui, Élise n'est plus la même jeune fille qu'elle était chez nous il y a quinze jours, elle est transformée. Elle hait mon mari, elle me déteste, et, si demain elle trouvait à se marier, lorsque, affirmant qu'elle a toujours été sage, on lui raconterait l'affaire qui s'est passée chez nous, pour se justifier de l'accusation, elle se servirait des lettres... Ces lettres, aujourd'hui qu'elle est mal avec moi, elle ne me les rendra pas... Et je viens vous demander de me les faire rendre.

— C'est à elle, absolument à elle... et, malgré le danger réel que vous risquez, je le reconnais, je ne puis rien faire.

Aurélie s'avançant un peu sur le magistrat et prenant ses mains, dit :

— Math, vous pouvez tout ce que vous voulez..., vous me l'avez prouvé deux fois déjà dans des circonstances plus difficiles... Math, vous le pouvez.

— J'ai fait pour vous ce que je n'ai fait pour personne, Aurélie... Là, je suis impuissant.

— Vous me refusez?...

Et Aurélie se levant se penchait sur lui, plaçait sa tête sur son épaule.

— Voyons, mon enfant, écoutez-moi, dit Mathieu des Taillis très calme, la prenant par la taille et l'asseyant sur ses genoux. Aurélie, vous savez quelle affection j'ai toujours eue pour vous; j'ai, tant que cela a été possible, satisfait tous vos caprices.

— Et vous refusez ce que je vous demande.

— Mais non, ma belle mignonne, je ne refuse rien. Je vais, pour vous, essayer encore une fois l'impossible; seulement je ne sais pas si je réussirai

— Vous pouvez ce que vous voulez.

— Si cela était vrai, je te dirais que je veux être encore celui qui te rencontra, tu te souviens, près du quai.

Aurélie sourit et continua :

— Oui, oui, je me souviens... J'avais à peine seize ans, je revenais de l'atelier, et mon Dieu, que vous aviez l'air bon, simple...

— Eh bien? fit en riant bruyamment Mathieu des Taillis.

— Je ne me doutais guère de ce que vous cachiez sous cet air-là...

— Un mot de plus tu vas me faire des reproches.

— Non, je sais que si j'ai été malheureuse par la suite, c'est de ma faute...

— C'est toi, ma belle, qui, malgré mes conseils, as voulu ton mariage; tu voyais la fortune, le beau nom...

— Oui, et c'était honnêtement que je me mariais. Je sentais que j'étais entraînée.

— Et tu pris le mariage comme frein?

— Hélas! quel désenchantement!

— Voyons, ma belle Aurélie, il ne faut pas être si sévère; en consentant à épouser un homme qui avait plus du double de ton âge, qui avouait des blessures..., c'est-à-dire des infirmités, tu savais ce que tu faisais.

— Non, je me mariais parce que j'étais lasse de la vie de misère et de morale de la maison; je me mariais pour être libre. M. de Marby était le voisin de mon père et nous savions qu'il avait quelques rentes. Il vivait sobrement de la vie de soldat. En voyant notre vie pauvre, il se dit que le peu qu'il avait de rentes et de pension serait une fortune pour des gens vivant comme nous. De ce jour, on dit qu'il était riche et il le laissa

dire, et j'y crus. Songez donc : mes repas du matin et du soir, à l'atelier, ne me coûtaient pas vingt sous. Puis, c'était un ancien officier ; il avait un nom avec une particule ; c'était un gentilhomme... Et si vous saviez la malheureuse nature que j'ai. Les samedis, chez nous, le jour de paye, on était encore si pauvre. Enfin, je voyais la misère chez nous. Pour en sortir, il fallait faire la noce ou le mariage avec le capitaine Ténard de Marby ; mais mes compagnes d'atelier étaient toutes jalouses de moi. On m'appelait en riant la baronne, la duchesse. Et puis je sentais courir dans mes veines un sang plus chaud. C'est vous qui m'aviez entraînée et, c'était fini, il fallait que je suive cette pente. C'est très difficile à expliquer ce que je vous dis. J'étais jeune fille, j'avais des désirs ardents, je voulais vivre en femme et je ne voulais pas, ainsi que certaines de mes amies, changer constamment d'amant en demandant la vie à mes amours.

— Et pourtant tu avais besoin d'aimer... et d'être aimée ?

— Oh oui !

Il y eut un silence d'un instant, et Aurélie reprit avec une certaine confusion :

— En me mariant, je cherchais surtout la liberté...

— Singulier moyen de la prendre.

— Oh ! je comptais sur mon adresse... et puis, vous me comprenez bien, Math, puisque c'est vous qui avez vu mes joies devant les premières pièces d'or..., lorsque vous me donniez de l'argent que j'étais obligée de cacher, puis de gâcher pour qu'on ne vît pas chez nous que j'avais de l'or...

— Mais Émile Aublet, tu le connaissais avant de te marier...

— Oh! non, non, je vous le jure... Avant de me marier, je n'avais connu que vous, vous seul... Oh! Math, je ne vous fais pas de reproches, mais c'est vous qui avez dirigé ma vie; c'est vous, en m'emmenant chez la Bérard, qui me louait des toilettes pour que vous m'emmeniez à Enghien; c'est vous qui m'avez fait connaître une vie qui, pour moi, était le luxe, les petits dîners discrets à Montmorency, la route faite dans une de vos voitures bien capitonnée. Oh! si vous saviez quels bouleversements et quels désirs cela amenait en moi...

— Oui, je me souviens...

— Un jour, souvenez-vous-en, Math, — ma vie dépend de là, — vous n'êtes pas venu au rendez-vous; vous étiez las de la petite ouvrière. Moi j'avais cru. Vous m'aviez promis bien des choses... et je voulus me plaindre... Vous souvenez-vous?

— Tu étais bien moins belle qu'aujourd'hui, dit en riant M. Mathieu des Taillis.

— Je vous en menaçais: — Oh! alors! — Vous souvenez-vous?... Le soir même en sortant de l'atelier, je fus arrêtée par des agents des mœurs... On me qualifiait de si odieuse façon que je me trouvai sans force pour répondre... On m'emmena, et pour me sauver, pour ne pas aller au Dépôt, et de là à la prison des femmes... pour ne pas être enfin traitée comme qui vous savez... je pensai à vous. Je me recommandai de vous... Alors, on me laissa seule; puis, sur votre ordre, je fus relâchée. Mais l'homme qui vint me délivrer me fit signer un procès-verbal de mon arrestation, et il me dit que si jamais je renouvelais mes menaces... on avait le procès-verbal pour montrer ce que j'étais, et alors, je ne sortirais pas... Oh! en pensant à cela, regardez, j'ai froid; mes mains sont gelées.

Mathieu des Taillis, pendant qu'elle parlait, souriait toujours, et ses mains ou caressaient ses bras ou jouaient avec ses cheveux.

Il dit d'un ton étrange :

— C'est cela qui t'a rendue sage... Tu t'es mariée, tu es madame Ténard de Marby... Et sans cela, que devenais-tu ?... Mais tu ne me parles pas d'Émile Aublet !

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc à me jeter ce nom toujours à la tête ?... fit Aurélie vivement ; eh bien, oui, c'est moi, je l'avoue, là, j'ai, moi aussi, commis une faute, un crime...

— Ma chère belle, tu te plains de la vie... mais tu vis libre...

— Libre !

— Et lui ?...

— C'est vrai... il a été sacrifié... Mais je vous en supplie, je reconnais que j'ai mal fait, soit. Ne m'en parlez plus en grâce et parlons de ce que je viens vous demander...

— Chère mignonne, tu me rends responsable de ta vie... absolument !... Je veux te faire sentir que tu as un peu aidé aux déceptions... et c'est pourquoi je te parle d'Aublet.

Aurélie se dégagea des bras de M. Mathieu des Taillis et se leva, froissée, blessée en disant :

— Vous me jetez toujours ce nom, c'est de la cruauté... Je viens vous demander un service et vous me refusez, un service dont ma vie dépend... Enfant, fille, femme, j'ai été votre esclave, et comme la première fois lorsque j'étais enfant, lorsque j'ai besoin de vous, vous me repoussez et vous paraissez me dire encore — comme par cet homme qui vint au poste me faire relâcher : —

Prends garde, ne dis rien, je connais l'affaire Aublet... C'est indigne.

Il s'opéra tout d'un coup un changement dans l'allure de M. Mathieu des Taillis; il releva un peu la tête, et abandonnant l'air galant et protecteur qu'il affectait, il dit — mais toujours doucement :

— Ma chère madame, vous avez tort de vous plaindre de moi, — je vous parlerai avec la même sincérité; — l'enfant que j'ai connue est devenue trop vite clairvoyante, à ma guise, et c'est lorsque j'ai su que sa conduite n'était plus régulière que je l'ai abandonnée — ainsi qu'elle le méritait — puisqu'elle n'avait besoin de rien et que le vice seul la dirigeait. — Lorsque j'ai consenti, lorsqu'elle était femme, à répondre à sa coquetterie, elle m'a vite montré le prix de ses faveurs... Chaque fois que son inconduite la jetait dans une situation difficile, je devais la sauver...

— Mais qu'avez-vous donc fait tant pour moi? dit assez audacieusement Aurélie.

— Mon Dieu, d'abord j'ai fait augmenter la pension de M. de Marby; puis j'ai apostillé la demande d'entrée dans les bureaux du ministère, — lettre de M. de Farge, ton amant, ce que j'ai feint d'ignorer, — j'ai même fait accorder la place immédiatement; ceci est dans l'ordre protecteur. — Maintenant, au mépris de la justice, j'ai laissé condamner un innocent pour toi, pour te sauver : le malheureux Aublet. Une autre fois enfin, j'ai, dans une circonstance presque semblable, suspendu l'enquête, et fait illégalement apposer des scellés pour satisfaire un de tes caprices... Allons, ma chère Aurélie, pour éviter tout cela, j'aurais dû, la première fois, lorsque j'appris que la petite cartonnière Aurélie Boitel se moquait de moi dans l'atelier et allait manger avec

un portefeuilliste, nommé le beau Julot, l'argent que je lui donnais pour s'acheter des rubans et des chiffons, la faire enfermer tout à fait, jusqu'à sa majorité ; peut-être serait-elle redevenue une honnête femme, ou n'importe quoi ; mais, en tout cas, elle ne souillerait pas aujourd'hui le nom d'un honnête homme.

Aurélie avait rougi d'abord, puis elle était devenue pâle; ses yeux épouvantés suppliaient; enfin elle se laissa tomber à genoux, et les mains jointes, pleurant, elle dit :

— Math, Math, grâce !... je suis une misérable... Pardon !... mais sauvez-moi !...

M. Mathieu des Taillis n'avait pas eu d'emportement. C'est avec calme qu'il avait parlé. Froid et impassible, il s'était levé devant la jeune femme lorsqu'elle s'était dégagée de ses bras; il avait saisi d'une main le haut du dossier d'un fauteuil ; il s'y était appuyé comme sur l'appui d'une tribune, et le vieux magistrat avait retrouvé le même ton cassant, la même allure hautaine qu'il avait aux jours où, procureur général, après avoir, d'un regard méprisant, écrasé l'accusé, il se tournait vers les jurés en disant :

— Et voilà le monstre pour lequel on implore votre pitié !

Aurélie avait été un moment comme étourdie. Oh ! assurément non, elle ne se souvenait pas de ce qu'on lui reprochait. Elle avait la reconnaissance des femmes, c'est-à-dire quelque chose qui ressemble bien à l'oubli.

A cette heure, il fallait bien se souvenir, et ce qu'on venait de lui dire était vrai, absolument vrai.

Elle était à peine jeune fille, elle était encore enfant ; avait-elle atteint sa quinzième année seulement ? Son corps était pur, mais son âme, sa pensée étaient déjà

perdues ; son cerveau était plein des obscénités qui se racontaient chaque jour dans l'atelier...

Elle était déjà belle, Aurélie, mais d'une beauté révélatrice. Elle était maigre et sa gorge était forte. Elle était pâle ; ses yeux, sans cesse humides et au regard lourd, étaient cerclés de bistre. Elle avait le cœur jeune et les lèvres sèches, quoique épaisses ; elles se rougissaient sous les morsures des dents...

Elle avait des langueurs infinies et des secousses semblables à des chocs électriques. Enfant d'âge, de corps, elle était femme de pensées, sans cesse altérée par les récits que faisaient ses compagnes d'atelier en sortant le matin des bras de leurs amants. Lorsque le soir elle quittait l'atelier, elle souffrait en voyant ses compagnes rejoindre, au coin de la rue, l'amant qui les attendait pour les mener dîner. Elle étouffait sous les désirs. Et c'est ainsi qu'un soir, pendant qu'elle regardait, à l'étalage d'un marchand de gravures, la vieille gravure au burin *le Verrou*, qu'une tête se pencha sur son épaule, qu'elle sentit un souffle chaud sur son oreille, qu'elle entendit des choses qui la firent rougir jusqu'aux cheveux ; elle éclata de rire. Pour avoir une contenance, et ayant des habitudes d'atelier, elle se sauva en répondant une grossièreté... Elle se sentit suivie. Elle regarda en dessous, et, voyant que celui qui lui avait parlé, qui la suivait, était un homme distingué, elle le gratifia dans sa pensée avec l'argot de l'atelier :

— Un vieux !...

Et elle ralentit le pas ; elle se tint droite, elle observa sa marche, en cherchant à donner à ses hanches des tours gracieux... L'homme lui parla... ; elle l'écouta, elle lui répondit. Et, en rentrant chez elle, elle trouva

dans le fond du petit sac de cuir dans lequel elle emportait sa nourriture deux beaux louis d'or... Le lendemain, elle revit le même homme, qui lui avait dit s'appeler Mathieu...; elle le revit deux fois encore, puis il l'emmena un jour à Montmorency. Elle perdit sa journée ce jour-là ; mais le premier pas était fait, le premier échelon était descendu. Était-elle misérable? Non; ce n'était donc pas la misère qui l'avait jetée dans la honte, c'était le vice... En même temps, elle avait connu le beau Julot, un portefeuilliste qui mangeait à la même crémerie qu'elle, un beau garçon, habitué du bal de la Reine-Blanche, et c'est en faisant allusion à ce joli jeune homme que, de ses lèvres d'enfant, avec le cynisme d'une fille, elle faisait rire les vieilles de l'atelier en chantant :

Ça n'est pas mon vieux,
Mon vieux que je préfère,
Ça n'est pas mon vieux que j'aime le mieux,
Ça n'est pas mon vieux.
Mais comment donc faire?
Il paye si bien.
Qu'on ne peut lui refuser rien.

Et la malheureuse n'avait que quatorze ans!... Le jour où celui qu'elle appelait M. Math trouva que celle qu'il avait aimée n'avait plus les qualités de naïveté qui la lui avaient fait aimer, il l'oublia...

Ce fut le beau Julot qui dit à Aurélie qu'elle pouvait faire ce qu'elle voudrait de « son vieux; » elle n'avait qu'à lui dire que, s'il ne consentait pas à être généreux avec elle, elle n'hésiterait pas à raconter à ses parents ce qui s'était passé; il se chargea de dicter la lettre, et

il fit ajouter : « Et souvenez-vous que je n'ai pas encore quinze ans aujourd'hui... » La lettre était restée sans réponse, et, le deuxième soir, au moment où, sortant de l'atelier, elle allait retrouver au coin de la rue son beau Julot pour lui dire qu'elle n'avait pas encore de réponse, deux agents en bourgeois l'arrêtèrent. Elle voulut crier, protester, son Julot voulut la défendre ; mais le résultat fut l'arrestation de Julot et la mise au poste d'Aurélie, qui, redoutant le scandale si elle ne rentrait pas le soir chez ses parents, se recommanda de celui qui avait ordonné le châtiment. On lui lut un procès-verbal, lequel déclarait qu'elle avait été arrêtée au moment où elle s'adressait à un homme ; il fallait le signer ou rester et faire la preuve du contraire ; en signant, elle sortait, ce qui arriva, et, le lendemain, elle était suppliante et repentante aux genoux de M. Mathieu ; et, comme M. Mathieu l'avait pardonnée, l'avait consolée, elle lui avait juré une éternelle reconnaissance, — ce qui, dans la bouche d'une femme, est synonyme d'oubli.

Aurélie avait été demandée en mariage; elle avait encore été consulter son vieil ami Mathieu, qui, dès cette époque, la recevait chez lui dans le même petit salon où nous la retrouvons. Elle en était ressortie toute rouge, avec l'assurance qu'elle serait aidée dans la mesure du possible. Et, effectivement, la pension de M. de Marby avait été augmentée (services exceptionnels), juste le lendemain de son mariage. C'est la seule fois peut-être où le vieux militaire avait eu un mot aimable. Il avait dit à Aurélie :

— Madame de Marby, c'est vous qui me portez bonheur.

Puis, un jour, il était arrivé encore une catastrophe.

Quelques mois après le mariage, un inconnu, un jeune ouvrier, avait été pris, la nuit, dans la chambre de Mme de Marby; on avait trouvé sur lui un portefeuille et des croix appartenant au capitaine.

Le misérable avait été condamné à dix ans de reclusion et à la surveillance, et, après avoir paru avouer pendant l'instruction, le jour de l'audience il avait tout à coup changé de système, et, pour se défendre, il avait osé dire qu'étant l'amant de Mme de Marby, c'était pour la disculper qu'il avait, sur son conseil, consenti à passer pour un voleur. Il est vrai que le président de la cour, M. Mathieu des Taillis, avait eu, en entendant cette déclaration, un éclat de rire qui, du tribunal, avait gagné les jurés pour éclater joyeusement dans le public. L'accusé, un nommé Émile Aublet, avait été terrifié, et il était retombé sur son banc en déclarant :

— C'est vrai! je suis un fou... Il est impossible que des gens raisonnables croient cela... Condamnez-moi, messieurs, je suis un voleur.

— Accusé, soyez patient, avait dit le président.

Aurélie avait encore oublié cette scène, et cependant, après l'audience, elle avait été rendre visite à M. des Taillis, et, comme son éclat de rire avait détruit la calomnie de l'accusé, elle s'était jetée au cou du magistrat, l'avait remercié en l'assurant encore de son éternelle reconnaissance...

Son mari lui avait présenté un homme qu'elle avait aimé en le voyant, Aristide de Farge; il lui avait même dit :

— C'est presque mon fils, sois sa sœur.

Aurélie avait entendu la chose comme une parole biblique, et elle l'avait exécutée à la lettre de la Bible... Depuis longtemps son mari désirait une place; il s'oc-

cupait bien de faire des assurances, — le métier de ceux qui n'en ont pas, — et cela augmentait d'autant ses petites rentes et sa pension; mais une place au ministère, quel rêve, quelle servitude régulière pour lui, quelle liberté pour elle! Elle complota, avec Aristide de Farge, de faire entrer son mari au bureau du ministère dans lequel le jeune homme avait sa place. Celui-ci lui dit qu'il était sans influence; à cela, elle répondit qu'il n'avait qu'à bien vouloir endosser la chose. C'était agréable et facile; il écrivit une lettre, et ce fut elle qui la porta à M. Mathieu des Taillis.

Quelques jours après, elle sortait de chez M. Mathieu des Taillis tenant à la main la nomination de son mari, et son vieil ami, l'embrassant avant son départ, lui disait :

— Il est bien heureux, ton mari..., tu embellis chaque jour...

Où diable voudrait-on que Mme de Marby eût le souvenir de ce petit service, puisque, en sortant, elle lui avait dit :

— Vous savez bien que je ne suis pas une ingrate.

Enfin étaient survenus les événements auxquels nous avons assisté, à la suite desquels, écrasée par les souvenirs que nous avons racontés, Aurélie demandait grâce aux genoux de M. Mathieu des Taillis. Celui-ci, changeant de ton, de manières, de visage, la releva, l'attira dans ses bras, la serra sur sa poitrine, puis, prenant sa tête dans ses mains pour baiser son front, il lui dit :

— Ne pleure pas, ma petite Lili, je t'aime encore aujourd'hui comme lorsque tu étais enfant; je ferai tout ce que tu voudras..., je te sauverai encore de là... Donnez-moi vos belles lèvres, grande enfant, et ne

pleurez plus... Voyons, Lili, puisque c'est entendu que je vais m'occuper de ces lettres...

On frappa discrètement à la porte. M. des Taillis fronça le sourcil, contrarié d'être dérangé ; il conduisit Aurélie à un siège, en disant :

— Assieds-toi et sois raisonnable.

Il s'assit à son tour devant elle et dit :

— Entrez.

L'huissier parut et vint remettre une lettre à M. des Taillis.

Celui-ci, reconnaissant l'écriture, la lut aussitôt. Sur un signe, l'huissier qui attendait se retira. M. Mathieu des Taillis, se tournant vers Aurélie, lui dit :

— Ma chère enfant, résumons-nous ; vous redoutez la colère, le dépit de votre sœur ; elle a entre les mains une correspondance qui vous met à sa discrétion. C'est cette correspondance que vous voulez avoir et que vous me demandez ; eh bien, ma belle Aurélie, comptez sur moi, revenez dans quelques jours, et j'aurai le plaisir de vous donner ce que vous me demandez.

Et le magistrat s'était levé, grave, mais souriant ; il avait tendu la main à Aurélie, pour lui indiquer que l'audience était finie. Celle-ci, un peu décontenancée par le changement subit de ses allures, de sa physionomie, étourdie, après avoir été traitée presque intimement, d'être reconduite cérémonieusement, le regardait, et son grand œil cherchait à lire si ce qu'il disait n'était que la phrase banale de l'assurance, ou véritablement l'affirmation de faire ce qu'elle demandait. Elle demanda :

— Vous m'assurez, Math, que je peux compter sur vous ?

— Je vous l'assure. Une affaire importante m'oblige

à abréger notre entretien. Ne m'en voulez pas, ma belle. Jusqu'au revoir et vivez en paix.

Aurélie était absolument affectée du changement survenu dans les façons de son « vieil ami. »

Elle aurait voulu qu'il la reconduisît en lui prenant le menton et en la tutoyant.

Elle chargea son regard de toutes les promesses dont il était capable, et le vieux magistrat dut sourire et lui prendre la taille, et, en soulevant la portière cachée, lui dire :

— Oh ! coquine ! que d'amour dans ces yeux-là...

Et, sous la portière, elle lui prit les mains, les serra bien fort, et, en l'embrassant, lui dit :

— Math, c'est bien vrai, tu ne m'oublieras pas ?

— Est-ce qu'il est possible de t'oublier ?...

Elle disparut.

Et il revint tout tressaillant, les yeux humides, les lèvres épaisses, se placer à son bureau, et, passant sa langue sur ses grosses lèvres comme un gourmand qui se prépare au festin, il frappa sur un timbre.

L'huissier parut.

— Faites entrer M[lle] Élise Boitel... et dites que je ne reçois plus aujourd'hui.

Une minute après, sous les gros plis des rideaux, sous leur ombre, jaillit, toute fraîche, toute rose, la mine un peu effarouchée d'Élise.

Et comme le cadre était superbe, que, dans cette ombre, sur ce fond de vieux cuir, la petite tête de la Grêlée était merveilleusement belle, le vieux magistrat se trouva ravi et se leva, en tendant la main, pour dire :

— Entrez, mademoiselle, entrez.

La jeune fille avait des gaucheries que sa jeunesse et sa beauté transformaient en grâce ; elle avait été vive-

ment bouleversée par le luxe de l'hôtel, et, à cette heure, elle était bien plus impressionnée encore par le caractère somptueux et sévère du salon où M. Mathieu donnait ses audiences.

M. Mathieu des Taillis fit asseoir la jeune fille sur la chaise que venait de quitter sa sœur, et, s'asseyant devant elle, tournant le dos à la lumière et la plaçant ainsi dans le rayonnement multicolore des vitraux, il l'observa tout à son aise.

Comme Élise, tout intimidée, baissait la tête et regardait ses doigts qui jouaient niaisement avec les plis de sa robe, n'osait parler, pour commencer l'entretien, M. Mathieu prit un air paterne et lui dit doucement :

— Mademoiselle, connaissant votre famille, j'ai appris par elle la situation embarrassée dans laquelle vous vous trouviez, digne à tous égards de sympathie. J'ai chargé une personne de confiance de vous dire que je me mettais à votre disposition... Je viens donc vous demander, mademoiselle, que désirez-vous?

— Mon Dieu, monsieur, fit presque balbutiant Élise, je suis bien surprise et bien flattée de l'intérêt que vous me portez...

Et la jeune fille se tut. Elle ne savait comment continuer ; elle faisait toujours des plis avec sa robe sur ses genoux. Le vieux magistrat Mathieu des Taillis l'observait en dessous. Il y avait sur ses lèvres un sourire qui les gonflait et les rendait luisantes...

Il reprit :

— Mademoiselle, j'ai connu vos parents...

— Ah ! monsieur !

— De bien braves gens.

Les yeux d'Élise s'ouvrirent et son regard humide se leva et remercia en même temps qu'elle disait :

— Oh ! monsieur, vous avez raison, ils avaient du cœur... Ils étaient bons.

— Enfin, je voudrais, mademoiselle, que vous ayez pleine confiance en moi.

— Monsieur, ce qui m'a été dit de vous me donne pleine confiance.

— Mon Dieu, je vous dis cela parce que la liberté que j'ai prise de provoquer votre visite chez moi pouvait donner lieu à toutes les suppositions.

La phrase sembla singulière à la jeune fille et la blessa.

— Oh ! du tout, monsieur, je me trouve embarrassée à cause des scellés... On m'a dit : il y a un monsieur qui peut vous débarrasser de ces ennuis, et j'ai cru que j'allais me trouver avec un de ces gens qui s'occupent d'affaires... Je ne connais rien, moi, et cela était tout naturel ; mais je ne m'attendais pas à voir ce que j'ai vu et je me trouve ici... toute... gênée...

M. Mathieu eut un rire bon enfant ; il avança sa chaise, voulut prendre la main d'Élise, que celle-ci retira adroitement... Il parut ne pas s'en apercevoir et reprit :

— Je comprends cela ! mademoiselle... j'allais vous dire : ma chère enfant !

Il s'attendait à ce que la jeune fille allait l'encourager dans cette familiarité ; mais Élise, qui ressentait, à mesure qu'elle se trouvait avec cet homme, une sensation répulsive, resta froide et ne répondit pas.

M. Mathieu continua :

— Je comprends cela... Oui, vous aviez cru que des hommes d'affaires, voyant quelque argent à gagner, voulaient exploiter votre situation... Eh bien ! voici la vérité...

Il y eut une pause d'une minute. A son tour, ce fut M. Mathieu des Taillis qui se trouva, après une minutieuse observation de la jeune fille, un peu embarrassé... Il reprit :

— Je connais votre famille, je vous l'ai dit... ; on est venu me raconter que vous étiez la légataire universelle d'un jeune homme mort singulièrement il y a une quinzaine de jours.

Le vieux magistrat, après chaque lambeau de phrase, regardait la jeune fille, observant l'effet produit.

Élise, d'abord embarrassée, intimidée, gauche, était devenue tout autre en entendant la phrase singulière de M. des Taillis. Elle s'était redressée, elle avait les yeux fixés sur celui qui lui parlait et son regard ne voyait pas ; elle écoutait et elle se tenait sur la réserve, dissimulant son impression. Cette allure, calme, froide, gênait M. Mathieu. En parlant de la mort d'Aristide, il observait Élise ; celle-ci ne sourcillant pas, il continua :

— On m'a dit que ce legs s'adressait à celle qui l'aimait le plus... ; on m'a dit qu'enfin vous n'étiez pas seulement une amie pour lui.

Et le regard perçant du magistrat chercha la réponse dans les yeux d'Élise ; mais la jeune fille ne broncha pas...

— On dit enfin que vous étiez sa maîtresse, qu'il est mort en se rendant à un rendez-vous que vous lui aviez donné... Est-ce la vérité ?

C'est en vain que M. Mathieu des Taillis chercha l'effet produit sur le visage calme d'Élise. Elle ne démentait pas, mais elle n'affirmait pas... Un mauvais sourire glissa sur les lèvres du vieillard, et il dit :

— Vous ne me répondez pas, mademoiselle.

Élise dit aussitôt d'un ton sec :

— Je n'ai rien à dire. Je suis la légataire de M. Aristide de Farge ; je me trouve, quoique héritière, absolument sans ressources ; je désire que les formalités d'entrée en possession et de levée des scellés soient faites au plus tôt. Voilà tout ce que je venais faire ici. Voilà ce que l'on m'avait assuré que j'y trouverais.

Cette fois, le magistrat observa plus longuement encore la jeune fille. Sa nature ressemblait si peu à celle de sa sœur.

— Mademoiselle, vous avez raison, et c'est par ce que vous désirez que j'aurais dû commencer. Vous désirez la levée des scellés ? Ce soir ce sera fait. Demain vous serez mise en possession par ordonnance du tribunal. Je regrette, mademoiselle, de vous avoir fâchée en voulant vous prouver que je vous connaissais, que j'étais votre ami ; mais j'ai la joie de vous en donner la preuve en faisant immédiatement ce que vous me demandez.

Élise eut honte ; elle devint rouge jusqu'aux oreilles et, son cœur l'emportant, elle dit :

— Monsieur, excusez-moi... Je sais que j'ai un mauvais caractère... ; vous êtes bon et je suis grossière : excusez-moi et laissez-moi vous remercier.

— A la bonne heure !...

Cette fois il lui prit la main, et elle la lui laissa ; il la caressait en ajoutant :

— Bon cœur, mauvaise tête, ne souffrant rien... ; ce sont des petits défauts..., peut-être des petites vertus de famille.

— Non, je suis mal élevée, je le sais bien, et je vous en demande pardon. Vous me rendez un grand service ; dites-moi, qui m'a recommandée à vous ?

— Vous n'aviez pas besoin d'être recommandée.

— Si; vous ne pouviez pas savoir tout cela; on a dû vous dire que j'étais sans ressources, que je me trouvais, malgré mon héritage, plus pauvre qu'avant, puisque vous vous êtes intéressé à moi.

— Cherchez qui vous aime assez pour faire cela.

Élise chercha une grande minute et finit par dire :

— Je ne trouve personne...

— Aurélie !

— Ma sœur ! exclama Élise, les yeux brillants de haine; j'aurais dû m'en douter à ce que vous m'avez dit.

M. Mathieu des Taillis parut un peu étonné de l'accent singulier avec lequel la jeune fille avait jeté cette exclamation. Il allait peut-être lui en demander l'explication, mais ce fut Élise qui vint au-devant en reprenant aussitôt :

— C'est ma sœur ! Je devais m'en douter. Elle est venue ici; elle a hypocritement demandé la levée des scellés, disant qu'elle agissait dans mon intérêt... Elle vous a apitoyé sur mon sort; elle a dit que, ne pouvant vivre chez son mari du jour où ma faute avait amené la catastrophe, je m'étais sauvée, que je me trouvais sans ressources, et qu'il fallait que je fusse au plus tôt mise en possession de ce qui me revenait. N'est-ce pas, monsieur; elle vous a dit ça, ma sœur?

Le magistrat était absolument étourdi. Jamais il n'avait pensé voir se transformer si rapidement la jeune fille qui venait d'entrer chez lui toute tremblante d'émotion, toute timide, toute craintive.

Quoi ! d'un coup, elle devenait tout autre; plus de balbutiements. plus d'hésitation, de l'audace !... Et tout cela jaillissait au seul nom d'Aurélie.

Qu'y avait-il donc eu entre les deux femmes ?

Droite, l'air arrogant, les lèvres pincées, Élise regardait le magistrat, attendant une interrogation.

Mais M. Mathieu des Taillis n'était pas un enfant; il resta calme; il garda son sourire protecteur, et il dit doucement :

— Oh! mademoiselle, comme vous vous emportez... Vous me rendez tout perplexe. Vous semblez dire que votre sœur avait de mauvaises intentions en venant vous recommander à moi.

Il y eut quelques secondes de silence pendant lesquelles Élise chercha à se contraindre; ce fut impossible, elle reprit :

— Monsieur, je ne puis, je ne veux pas dire les motifs de mon ressentiment contre M. et Mme de Marby; je suis libre, je les ai quittés et désire ne jamais me retrouver en leur présence. Les termes dans lesquels je me suis séparée avec ma sœur ne me permettent pas de croire qu'elle devait s'intéresser à moi; de là vient ma surprise.

— Il faut toujours accepter le bien d'où il vient, et savoir gré à ceux qui le font.

— Oui, monsieur; mais il faut être certain qu'ils font le bien.

— Je ne vous comprends pas.

— Monsieur, puisque ma sœur vous a parlé de moi, c'est elle qui vous a dit que M. de Farge était mon amant; que, si j'étais son héritière, nos relations intimes en étaient l'explication..., dites?

— Continuez, mademoiselle...

— Elle vous a dit que son mari était le meilleur des hommes, qu'il m'avait recueillie, que j'avais répondu à ses bontés en devenant la maîtresse de son ami et en faisant remarquer sa maison par un scandale; elle vous

a dit aussi que j'étais la cause involontaire de la mort de M. de Farge. Dites, dites, monsieur?

Et elle regardait le vieux magistrat avec des yeux pleins de flammes; ses lèvres rouges avaient des frémissements de colère; ses joues avaient le feu des fièvres; elle était hardie d'allure, de mouvements, et le vieux juge, accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains, la regardait avec admiration, le sourire aux lèvres, entendant, mais ne paraissant pas attacher d'importance à ce qu'elle racontait, tout occupé de sa personne, des variations de ses attitudes, des impressions de son visage; et ses lèvres murmuraient malgré lui tout bas :

— Elle est admirable, superbe. C'est magnifique !

Et lorsque, pleine de rage et de défi, elle redit encore :

— Répondez-moi, monsieur; elle vous a dit cela?

Il sourit, lui prit encore la main, sans qu'elle y fît attention, et, la regardant gaiement, il répondit :

— Eh bien, ma chère enfant, vous vous trompez du tout au tout... Elle ne m'a pas dit un mot de tout cela.

— Ce n'est pas elle qui vous a dit que M. Aristide de Farge était mon amant?

— Non !... Elle m'a dit que cet Aristide était mort dans ses bras et qu'elle était sa maîtresse.

— Elle vous a avoué cela?

— Oui.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, c'est parce qu'elle m'a dit cela que j'ai voulu vous voir, vous connaître, vous dire que vous aviez un ami qui pourrait vous servir, vous défendre.

Élise ouvrait de grands yeux étonnés.

— Me défendre de qui, puisque vous dites qu'Aurélie est mon amie?

— J'ai dit qu'elle avait dû me raconter la vérité; je n'ai pas dit qu'elle vous aimât... Elle était jalouse de vous, et elle craint que vous n'aimiez Aristide.

— Moi, monsieur, je suis loyale; c'est vrai, j'aimais Aristide, mais je l'aimais purement, saintement, comme un frère, et c'est justement pour cela que j'ai été outrée de voir comment il était oublié et abandonné...

— Votre sœur ne cherchait qu'à égarer les soupçons. Elle ne pouvait manifester sa douleur trop visiblement.

Élise eut un léger mouvement d'épaules...

— Sa douleur! dites ses craintes...

Puis tout à coup, d'un mouvement brusque elle s'assit, et dit :

— Tenez, je vous en prie, monsieur, ne parlons plus de ça. Je sens au fond de mon cœur de mauvais sentiments pour ceux dont nous parlons. Vous vous intéressez à moi, dites-vous, à cause de l'affection que vous avez pour elle; je vous demande alors, monsieur, de m'accorder ce que je vous ai demandé.

M. Mathieu des Taillis dit gravement :

— Mon intérêt pour vous, ma chère demoiselle, est plus étendu que vous ne le pensez. Vous êtes jeune, votre situation de légataire sera très longue à établir...

— Vous m'avez dit tout à l'heure, monsieur, que cela était la chose la plus simple du monde. Vous m'avez dit : « Vous demandez la levée des scellés; ce soir ce sera fait. Vous désirez être mise en possession immédiate de votre héritage; demain une ordonnance du tribunal vous satisfera. » Vous m'avez dit cela?

— Et je le répète...

— Alors, que voulez-vous me dire?

— Que tout ce que je ferai est absolument illégal.

— Ah!

— Et que, si pour vous je consens à faire un sacrifice, encore faut-il, — et cela était dit doucement, avec des regards pleins de bonté, — que vous me payiez un peu de retour.

— Je ne comprends pas.

— Je connais Mme de Marby; c'est par elle et en m'intéressant à sa situation difficile que j'ai su l'ennuyeuse affaire que vous aviez. Vous étiez partie sans rien, vous sauvant d'un monde égoïste, sans ressources, ne sachant pas ce que vous feriez le lendemain. Cette audacieuse tentative m'intéressant, je vous fis observer et je sus qui vous étiez, c'est-à-dire la plus charmante créature que l'on puisse rêver... Il y a des peintres qui deviennent amoureux de leur modèle; moi, je me trouvai aimer la courageuse jeune fille que j'étudiais... C'est de là qu'est né mon intérêt.

— C'est de moi que vous parlez? exclama Élise.

M. des Taillis sourit en hochant la tête et répétant:

— Oui, je suis devenu amoureux de mon modèle.

— Vous êtes amoureux de moi! Mais ce n'est pas sérieux.

— Et pourquoi donc?

Depuis quelques minutes, il lui tenait les mains et les caressait dans les siennes; elle les retira vivement:

— Vous êtes amoureux de moi et vous m'avez dit tout à l'heure: « Si je consens à faire un sacrifice, vous me payerez de retour. » C'est cela que vous voulez? fit brutalement Élise.

— Alors, mon enfant, vous n'avez plus de tourments

à avoir. Acceptez-moi comme ami, comme conseil, comme...

— Mais je crois, monsieur, que je deviens folle.

— Pourquoi donc ?

Elle ne savait pas mentir, la grêlée; elle parlait juste et sans arrondir ses phrases, tant elle était scandaleusement bouleversée.

— C'est-à-dire que, de tout ce que nous avons dit, voici le résumé. Ma sœur, en voulant se mettre à l'abri d'une indiscrétion, est venue vous demander de faire lever les scellés afin d'avoir au plus tôt ce qu'elle attend. Si elle vous a tout dit, vous savez cela. Alors vous avez voulu savoir ce qu'était cette petite sœur dont l'aînée était jalouse; elle vous a plu; vous l'avez vue malheureuse et vous vous êtes dit : Je puis la sortir de la situation malheureuse dans laquelle elle se trouve ; mais, pour cela, il faudra qu'elle consente à tout.

Ce fut M. des Taillis qui, se rapprochant d'elle, continua vivement en essayant de prendre sa taille :

— Oui, oui, je me suis dit cela... et ce n'est pas tout... Je me suis dit : J'ai vu que cette enfant avait du cœur, et j'ai besoin de connaître un cœur aimant ; j'ai besoin d'aimer aussi quelqu'un de digne, de pur... La petite belle est pauvre, je la ferai riche. Son héritage est ridicule, sans valeur ; bah ! ce n'est rien, comprenez-vous, mon enfant ?

Élise, étourdie, confuse, s'était redressée ; elle tenait chacune des mains de M. Mathieu, les écartant d'elle ; elle semblait se refuser à croire vrai ce qu'elle entendait... Elle dit cependant :

— Mais, monsieur, je ne viens rien demander ici... que l'exécution rapide d'une formalité judiciaire.

— Ne parlez plus de ça. Si je le veux, jamais vous ne l'obtiendrez... Répondez-moi...

Et il la pressait.

— Mais c'est indigne ce que vous me dites...

— Tu n'es qu'une enfant... écoute-moi.

— Monsieur, je vous défends de me parler ainsi.

Il l'avait prise dans ses bras; elle se dégagea vivement et courut; il la suivit, lui reprit la main.

— Tu peux appeler, crier; ici on ne vient qu'à ma voix. Il faut que tu m'écoutes.

— Oh! mais c'est monstrueux!

Et elle se dégagea encore.

Se sauvant de lui, elle courait dans la chambre, le repoussant brutalement chaque fois qu'il s'approchait d'elle. Elle avait peur, justement effrayée du rapide changement survenu dans les façons de celui qu'elle considérait d'abord comme un protecteur, un conseil; elle était venue chercher un secours, un appui, et elle était tombée dans un piège. Lorsque son regard rencontrait celui de M. des Taillis, elle éprouvait des frissons; c'est qu'elle pouvait lire clairement, sur son visage plein de concupiscence, qu'il était décidé à ne s'arrêter devant rien pour assouvir sa criminelle passion. Le courage d'Élise s'en augmenta.

C'était donc toujours la même chose: à mesure qu'elle avançait dans la vie, qu'elle se heurtait à une personnalité nouvelle, elle ne voyait que des vices; les hommes n'étaient dirigés que par le mal... Son énergie redoubla; la vie étant une lutte, elle était prête à la soutenir; elle se sentait forte.

Aussi, lorsque, poursuivie, elle se trouva acculée dans un coin, ne pouvant plus s'échapper, forcée de tenir tête; lorsqu'elle vit les bras du misérable s'éten-

dre sur elle, qu'elle sentit presque son haleine chaude et les halètements de cette poursuite de satyre, elle se redressa, échevelée, le regard chargé de colère, les lèvres tremblantes, les poings menaçants.

— Oh! si vous faites un pas, un geste, je vous étrangle...

— Ne dis plus de bêtises... Tes belles mains ne sont faites que pour des caresses...

— Oh! n'avancez pas! n'avancez pas!

Et elle reculait toujours, tendant ses bras.

Au lieu d'arrêter les élans du vieillard, il semblait, au contraire, que cette colère, cette résistance, augmentaient ses désirs. Il ne voulait pas absolument contraindre la jeune fille à lui céder par la force; il espérait, par son insistance, la lasser et l'obliger à s'abandonner. Il lui prit les deux bras aux poignets, et, la tenant ainsi, il avança son visage près du sien; il avança ses grosses lèvres en lippes luisantes des lèvres, — blanches à cette heure, — de la jeune fille. Cette haleine étouffait et suffoquait l'enfant. Lui, disait, en riant et en hocquetant, à cause de son essoufflement :

— Laisse-moi t'embrasser..., laisse...

— Misérable! lâche!... un vieillard...

— Oui, un vieux..., ton vieux... Je serai ton vieux et tu seras heureuse.

— Au secours!... Vieille canaille! vieux misérable!

— Tu es jolie comme tout ainsi. Donne ton petit bec rose.

— Voulez-vous me laisser?... Au secours!

Et Élise, à moitié folle, se débattait, cherchant à arracher ses bras des mains du misérable. Le visage avançait toujours ses lèvres; la jeune fille reculait la tête, évitant le contact répulsif et elle lui cracha au vi-

sage. Le vieux avançait toujours; il allait poser ses lèvres sur ses lèvres, lorsque Élise, lui jetant une injure à la face et d'un mouvement farouche, saisit dans ses dents les lèvres qu'il lui tendait et elle mordit... mordit jusqu'au jaillissement du sang. M. des Taillis jeta un cri, lâcha les bras qu'il tenait toujours pour porter les mains à sa bouche et s'assurer que la jeune fille ne lui avait pas arraché les lèvres.

Élise, dégagée, essuyait sa bouche avec ses manches et avec le revers de sa main, comme si un poison était étendu sur ses lèvres. Pendant cette accalmie de quelques minutes, la Grêlée jetait autour d'elle un rapide regard, cherchant un moyen de se sauver; mais tout était fermé et elle venait d'avoir la preuve que, malgré ses appels, ses cris, on ne venait que sur l'ordre du maître; et cependant il fallait fuir au plus tôt. Une idée épouvantable venait de traverser son cerveau : c'est que cette affaire, le piège qui lui avait été tendu, c'était sa sœur qui en était l'auteur; c'est elle qui avait conseillé le vieux Mathieu des Taillis. Avec sa haine et son mépris, sa rage redoubla. C'est elle qui dit :

— Ouvrez, monsieur, je veux partir.

M. des Taillis ne répondit pas; il étanchait sa lèvre et se tamponnait devant une glace: la morsure avait été plus douloureuse que grave. Les petites quenottes de la jeune fille n'avaient pas fait grand mal... Élise redit :

— Monsieur, faites-moi partir...; ouvrez-moi ou je crie.

Alors il se retourna et lui répondit cyniquement :

— Non, tu es trop belle..., et si tu sortais maintenant je serais ridicule...

Et il se précipita sur elle si brutalement et si brus-

quement qu'il l'entraîna sur le tapis. Cette fois il la tenait; elle voulut crier, il lui mit une main sur la bouche; de son autre main il arrachait ses jupes... Élise fit un suprême effort, et de ses petits poings frappant, de ses dents mordant, elle parvint encore à le repousser et à se relever.

Cette fois elle était folle, absolument folle; elle courait dans la chambre, bousculant tout, jetant les fauteuils, les chaises sur son passage; son regard fouillait partout cherchant une issue; elle allait s'élancer vers la fenêtre pour l'ouvrir, et, sans souci de la hauteur, se jeter dans le jardin, lorsqu'elle vit étinceler sur le bureau un objet qu'elle ne distingua pas d'abord dans les scintillements dont le couvrait le soleil. Puis, voyant mieux, elle se précipita dessus et s'en saisit comme d'un poignard; c'était un couteau à papier en acier damasquiné.

Ainsi armée, ce fut elle qui courut le bras levé sur le magistrat stupéfait.

M. Mathieu des Taillis vit le danger; dans l'œil de la jeune fille, il vit bien qu'elle n'hésiterait pas, et lorsque celle-ci lui dit :

— Ouvrez-moi... ou je vous tue..., il se dirigea vers son bureau et frappa sur un timbre; elle courut vers la porte, et certaine cette fois qu'elle était maîtresse d'elle-même, elle se tourna vers M. Mathieu des Taillis et le regarda avec mépris.

Le magistrat s'était redressé; il était droit, rigide; il avait hâtivement réparé le désordre que la lutte avait amené dans sa toilette. Il paraissait calme et grave, ainsi qu'un homme venant de terminer une importante affaire.

Élise, au contraire, débraillée, déchirée, les cheveux

au vent, la fièvre aux joues, la colère dans les yeux, le mépris aux lèvres, lui cria.

— Vous me faites honte, vous, un vieillard; vous, dont les cheveux blancs m'inspiraient le respect, vous m'avez attirée dans un piège... Mais qui donc êtes-vous? Oh! c'est avec ma sœur que vous avez conspiré ma perte; c'est avec ma sœur que vous avez décidé de m'envoyer ce M. Follet, l'homme qui vous procure des femmes. Maintenant je vous juge, elle et vous... Et avant de sortir d'ici, je veux que vous ayez toujours le mépris que j'ai pour vous; je veux que les domestiques qui vous servent sachent ce que vous valez... Je vous ai craché au visage, et maintenant je veux vous souffleter...

Et avant qu'il pût s'en défendre, Élise s'était précipitée et l'avait frappé au visage.

— Vieux monstre!...

Elle levait encore la main. Mathieu des Taillis était devenu rouge sous le soufflet; il fit un geste de commandement au domestique. Celui-ci comprit; il voulut pousser Élise vers la porte. Mais celle-ci le repoussa, et, revenant près de Mathieu consterné, elle lui dit:

— Je respectais les vieillards..., monstre, lâche, et je vous crache au visage.

Et ayant exécuté sa menace, la Grêlée se sauva, bouscula les valets, passant comme une folle en courant dans la cour au milieu des domestiques stupéfaits, criant:

— Le vieux coquin! le vieux bandit!...

Le magistrat Mathieu des Tailis, la face congestionnée après le départ d'Élise, regarda l'huissier. Celui-ci avait la physionomie sans expression, le regard vague du valet qui regarde sans voir, qui écoute sans enten-

dre; M. Mathieu reprit son calme en tamponnant sa lèvre et en essuyant son front, puis il dit d'une voix tranquille :

— Vous allez faire venir Borel, j'ai à lui parler...

La portière retomba, l'huissier disparut. Seul, le vieux juge alla se placer devant la glace, et il lui sembla qu'on voyait distinctement la marque des cinq doigts sur sa face. Il tamponna encore ses lèvres où le sang perlait.

Avec une contraction épouvantable et un accent étrange, il dit, se plaçant à son bureau :

— Ah! la belle Grêlée! vous allez payer ça bien cher.

Et il tira d'un tiroir de son bureau une feuille de papier, sur laquelle était imprimé en tête :

SURETÉ GÉNÉRALE. *Ordre.*

Il écrivit trois lignes qu'il signa; il ajouta en grosses lettres : Confidentielle. — Le papier mis sous enveloppe et un cachet particulier appliqué dessus, il frappa sur un timbre.

L'huissier parut. Il lui remit la lettre en disant :

— Portez tout de suite à qui vous savez.

Et, l'huissier sorti, s'étant encore tamponné les lèvres, il s'étendit sur un canapé et s'endormit; le sommeil du juste.

Élise courait à travers les rues, et les passants se retournaient en disant : c'est une folle !

Elle le comprit, lorsque arrivant sur la place de la Concorde, elle vit des sergents de ville hésiter une minute à la poursuivre.

Elle s'arrêta. Autant qu'elle le put, elle remit un peu d'ordre dans sa toilette. Elle avait perdu son chapeau

dans la lutte ; elle était tête nue et décoiffée ; elle arrangea ses cheveux avec l'étonnante agilité des femmes, en quelques secondes. Son corsage était déchiré et laissait voir sa gorge. Elle eut honte, et vivement, avec quelques épingles, elle rattacha plus décemment sa robe. Sa jupe était déchirée, mais il lui suffit d'une demi-minute pour rassembler les plis, en cachant la déchirure. Et ainsi, se troussant un peu, elle laissait voir la naissance d'une jambe adorable, autant par sa finesse que par son élégance.

Ainsi, comme elle était ravissante la petite Grêlée : l'œil allumé, les cheveux rattachés, mais chiffonnés, les joues en feu, les lèvres frémissantes, les oreilles roses ; on sentait un sang brûlant courir sous sa peau, adorable de fraîcheur. La fièvre qui l'agitait donnait à ses mouvements une mobilité provocante qui faisait qu'à chaque pas, les hommes se retournaient sur son passage et augmentaient sa confusion, car elle ne s'expliquait pas la curiosité attachée à sa personne. Et elle se demandait s'il ne restait pas sur elle les traces de l'attentat dont elle avait failli être victime. Elle hâtait le pas, pour échapper à ces regards admiratifs, mais qu'elle ne s'expliquait pas ; elle aurait voulu passer devant un miroir, une vitrine de magasin, afin de s'assurer que rien dans sa mise n'était la cause de cette indiscrète attention.

La simple petite Élise ne s'imaginait pas que c'était à son minois charmant, à sa grâce juvénile qu'elle devait cela... Pauvre petite, la première fois que le mot si doux à entendre : je t'aime ! avait été jeté dans son oreille, ç'avait été par un vieillard, un monstre, qui, — elle le croyait, — n'avait été épris en elle que de son âge, elle, encore la tête pleine des qualificatifs de son

beau-frère : le laideron, la grêlée, et jamais elle n'aurait pensé que tous ceux qui tournaient la tête sur son passage laissaient échapper la même phrase :

— Oh ! la ravissante enfant.

Et sa jupe était un peu haut retroussée, pour cacher les déchirures de sa robe, et sa marche hâtive donnait à son corps des tors de couleuvre singuliers, et son visage était animé... Cependant, de cet ensemble il ne ressortait rien qui fût contre elle, on ne pouvait se méprendre, et en disant : « La ravissante enfant, » on entendait dire à la fois, qu'elle était belle, qu'elle était sage, et qu'elle était gracieuse... Passant en courant, elle scintillait, elle n'éclaboussait pas.

Et cependant, quelle tempête dans ce petit cerveau ! A quel crime épouvantable venait-elle d'échapper... et comme tout cela grossissait dans ce crâne d'enfant, qui n'avait jamais pensé que la vie fût semée d'embûches et de piéges.

Quoi, le premier homme qui l'avait insultée était le premier qu'on lui avait appris à respecter : le vieillard ! Quoi, ceux sur lesquels on lui avait dit qu'elle trouverait toujours un appui étaient ceux qui l'abandonnaient, qui la repoussaient ! Celle qu'on lui avait appris à aimer, et près de laquelle on lui avait dit qu'elle trouverait des conseils, qui devait remplacer sa mère, sa sœur était celle qui avait voulu la livrer à ce vieillard, — elle en était convaincue. Toutes les notions de bien apprises dans sa jeunesse étaient bouleversées; tout ce qu'elle devait adorer lui semblait méprisable, elle en devenait presque folle.

Elle était épouvantée de la scène odieuse qui venait de se passer, et elle ne voyait sur sa route que des sourires provocants. Quand elle arriva à Passy, elle était

toute brûlante de fièvre; elle prit sa clef, et, sans écouter la concierge, elle grimpa dans sa petite chambre. Là, elle s'assit sur son lit et elle fondit en larmes ; elle pleura longtemps à gros sanglots, et cela la soulagea.

La nuit était venue, qu'elle était encore sur son petit lit aimé, les regards fixes, mais ne voyant rien ; de grosses larmes coulaient sur ses joues, les nombreuses et affreuses péripéties par lesquelles elle était passée depuis huit jours défilaient dans son cerveau, elle avait à chaque tableau une impression nouvelle de tressaillements et de frissons. — Elle avait peur enfin, car elle se sentait entourée d'ennemis. — Le seul homme qui l'aimait était mort, et son affection était un lourd héritage, puisque la jalousie de sa préférence n'avait fait naître autour d'elle que des haines.

La nuit était venue, nous l'avons dit ; elle regarda autour d'elle et une pensée singulière lui traversa le cerveau ; elle se demanda pourquoi elle était là, pourquoi elle n'occupait pas l'appartement tout plein encore de celui qui l'aimait si purement. N'était-ce pas faire injure à sa mémoire que de redouter son souvenir, et cette crainte puérile d'habiter le lieu où il était mort n'était-elle pas une offense...? Elle qui avait tout souffert des vivants, qui n'avait eu des preuves d'affection que de ce mort, elle le redoutait ; mais c'était absurde. Il lui sembla qu'au contraire, à cette heure, elle avait besoin de penser à lui, de se faire protéger par son ombre, et la superstitieuse enfant se dit même que si elle avait eu tant à souffrir, c'était parce qu'elle avait quitté le grand appartement. Son devoir était là, elle avait manqué au culte du souvenir. Maintenant qu'elle se sentait entourée d'ennemis, qu'elle était bien certaine qu'elle n'avait qu'à attendre du mal de ceux des-

quels elle avait un moment refusé l'aide et la protection, elle avait besoin de revivre dans l'air où avait vécu Aristide, et de se mettre enfin sous la protection de son ombre.

Élise se redressa, et, décidée, elle essuya ses yeux et descendit chez la concierge. Celle-ci lui renouvela la question qu'elle lui avait faite à son arrivée et qu'elle n'avait pas entendue.

— Eh bien ! avez-vous réussi, mademoiselle Élise?

— Oui, fit-elle, d'ici quelques jours on viendra lever les scellés.

La jeune fille ne voulait rien dire de ce qui lui était arrivé ; il lui semblait déjà assez cruel de l'avoir supporté sans le raconter aux autres ; elle ajouta, pour justifier la décision qu'elle venait de prendre :

— Seulement, j'ai appris une chose importante ; j'ai accepté la garde des scellés et je ne dois pas m'éloigner un instant de l'appartement dont je suis gardienne.

— Oh ! personne ne saura que vous êtes sortie aujourd'hui.

— Ce n'est pas pour cela. C'est que chaque jour je dois habiter et coucher...

— Coucher dans l'appartement ?

— Oui.

— Oh ! bien, c'est trop fort, exclama la concierge.

— Mais puisque c'est moi qui suis l'héritière, un jour où l'autre il faudra bien que je me décide à rester dans l'appartement ou à déménager.

— C'est vrai... Mais le temps efface tout et c'est si récent.

— Moi, cela ne me fait pas peur.

— C'est pas possible ce que vous dites là. Vous coucheriez toute seule dans l'appartement ?

— De ce soir !...

— Ce soir ?

— Oui, on a dû rapporter la literie.

— Oh ! tout a été rapporté ; vous vous en souvenez bien, je vous ai montré la facture... J'ai dit aux gens qu'ils reviennent après la levée des scellés.

— Tout y est... eh bien, si vous voulez m'aider, nous allons monter faire le lit.

— Mais c'est fait ; j'ai tout rangé, j'ai remis la chambre en ordre, j'ai fait le lit... Comme les draps sont sous scellés, ce sont ceux qui étaient au lit que j'ai remis lorsque la blanchisseuse les a rapportés.

— Ah ! ce sont les mêmes draps !... répéta Élise, essayant de réprimer le frisson qui lui courait le corps.

— Écoutez-moi, mademoiselle..., je suis aussi forte que vous ; eh bien, c'est malgré moi, lorsque j'ai à aller chez un locataire le soir, je remets ça au lendemain pour ne pas passer devant la porte ; si je suis forcée d'y aller, je ne passe jamais sans faire le signe de la croix... et j'en ai des sueurs !... On est comme on est, on ne se refait pas... Ça vous fera la même chose ; à votre place, j'attendrais ; à la levée des scellés, on bousculera un peu tout, ça changera l'aspect de l'appartement et ça ne sera plus la même chose.

— Madame, j'ai plus peur des vivants que des morts... et je veux coucher là-haut à compter de ce soir.

— Oh ! mon Dieu... eh bien, pour rien au monde je ne ferais ce que vous allez faire là.

— Veuillez me donner une bougie.

— Oh ! je vais y aller avec vous... N'étant pas seule, j'irai... Mais rester seule, la nuit dans le lit... Si vous voulez, je vais vous aider et nous dresserons le lit dans le salon.

— Non... Je vous répète que je n'éprouve rien à l'idée de reposer au milieu de son souvenir... et même j'aurais du bonheur à revoir son ombre.

La concierge ouvrit de grands yeux, la regarda épouvantée et fit le signe de la croix. Puis, obéissant, elle prit une bougie et toute frissonnante elle suivit la jeune fille.

Élise ouvrit sans hésitation la porte de l'appartement; elle entra dans l'antichambre, puis dans le salon. L'air y était doux, en raison des grandes chaleurs d'été — on était au mois de juillet, — les jalousies étaient baissées, mais les fenêtres étaient entr'ouvertes. La jeune fille était calme, la concierge était visiblement mal à l'aise; elle allumait les bougies des candélabres, redoutant l'obscurité.

— Mais, pourquoi allumer tout cela? dit Élise; une seule lumière suffit.

La brave femme vint vers elle et lui demanda :

— Avez-vous encore besoin de moi?

— Non, merci!

— Je m'en vais... Écoutez, mademoiselle Élise, je vous assure que seule ici ça va vous faire impression; vous devriez monter là-haut.

— Là-haut, maintenant, j'aurais peur; ici, je suis tranquille...

— Alors, bonsoir et bonne nuit.

Et la vieille femme se hâta de sortir pour regagner sa loge.

Restée seule, Élise alluma un bougeoir, éteignit les bougies qui brûlaient dans les candélabres, et elle entra dans la chambre.

Si forte qu'elle fût, elle s'arrêta une minute, puis résolue elle entra. Tout était bien en ordre; elle alla

fermer la fenêtre entre-bâillée, et, revenant vers le lit, elle commença à se dévêtir, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait; elle parlait haut:

— Ici, je suis chez moi; il me semble que je puis être calme, tranquille et reposer avec confiance. Dans son lit, il me semble que je serai dans ses bras, à l'abri de tout sous sa protection sacrée... Peur d'être seule dans cette chambre, dans ce lit où il reposait?... Mais est-ce que j'avais peur lorsqu'il était là? Je ne suis plus une petite fille, j'ai peur du danger, et non de l'inconnu.

Elle se déshabillait lentement; elle était lasse de la journée terrible qu'elle avait passée, alourdie par la chaleur de la nuit d'été et un peu endormie par l'odeur rude de cette chambre dans laquelle, pour l'assainir, on avait répandu à profusion de subtils parfums. Elle se coucha et, malgré la chaleur, elle ressentit un frisson au contact des draps. Mais, imposant sa volonté à ses impressions, dominant ses défaillances, elle s'étendit dans le lit et, allongeant les bras le long de son corps, abandonnant sa tête sur l'oreiller, elle dit :

— C'est ainsi qu'il était...

Elle était lasse, fatiguée, épuisée, elle ne pouvait dormir; et puis elle se sentait comme oppressée; elle crut que c'était à cause de cet air chargé de parfums qui emplissait la chambre; elle se leva et alla entre-bâiller la fenêtre; une senteur de verdure et de luzerne fraîchement coupées lui saisit agréablement le visage, en même temps que le chant gai du rossignol la charma; elle revint se coucher; elle se blottit cette fois dans un coin et ferma les yeux, essayant de dormir... mais n'éteignant pas la bougie; au lieu de se sentir plus forte à mesure que le temps passait, elle faiblissait au

contraire, et elle pensait en tremblant qu'elle s'était couchée bien tôt et que la nuit serait longue. Vainement elle voulait dormir, le sommeil ne venait pas; elle voulait penser à l'avenir, et devant ses yeux se plaçait sans cesse le tableau de la mort d'Aristide, depuis l'heure de nuit où elle avait aidé sa sœur à le revêtir, jusqu'à l'heure où elle l'avait suivi au cimetière.

Il lui semblait parfois que des jeux d'ombres dessinaient sa silhouette sur les murs, ou que sa forme vague apparaissait dans les tentures du lit; elle avait des tressaillements, des frissons. Alors elle aurait voulu se lever et aller à la fenêtre, mais elle n'osait plus bouger dans le lit. Elle n'osait plus ouvrir les yeux; elle aurait donné tout au monde pour dormir. Elle savait que sa peur était insensée, ridicule, et elle ne pouvait la vaincre. En cherchant un moyen de s'endormir, elle se souvint d'un incident qui s'était passé, lorsque le médecin chargé de constater le décès était venu le jour où elle veillait près du corps d'Aristide. Le médecin, constatant qu'il était mort d'une maladie de cœur, avait demandé si d'ordinaire il ne suivait pas un régime. La concierge qui l'avait conduit, et qui chaque jour faisait le ménage du jeune homme, avait dit qu'elle allait tous les quinze jours faire faire une ordonnance chez le pharmacien; ces ordonnances et les médicaments se trouvaient dans le tiroir d'un petit chiffonnier-bureau qui servait de table de nuit. Le docteur avait lu les ordonnances; il se trouvait dans le même tiroir une boîte de pastilles; le docteur la regarda et la concierge dit aussitôt:

— Ah! ça, ce sont des pastilles pour dormir. Quand le pauvre jeune homme souffrait trop, il en prenait

et alors il dormait à croire qu'il était mort, monsieur.

— Mais est-ce qu'il en faisait abus?

— Oh! non, monsieur; il le disait bien: c'est trop fort. Il fallait qu'il ne pût pas dormir.

— C'est plus que du sommeil que donnent ces pastilles.

— Je jetterai ça, dit alors la concierge.

Cet incident auquel Élise, sur le moment, n'avait porté aucune attention, elle s'en souvenait à cette heure. Ces pastilles qui, lors des plus grandes douleurs, faisaient dormir Aristide, si elle en prenait une, elle dormirait. Cela était peut-être dangereux. Pourtant elle commençait à avoir si peur de la nuit, elle désirait tant dormir.

Et puis elle regrettait d'avoir entr'ouvert sa fenêtre; parfois la bise entrait et agitait les rideaux et donnait aux vieilles tentures d'étranges aspects; et puis, il y avait un si grand silence dans cette chambre, dans cet appartement, qu'au moindre bruit du dehors elle avait des tressaillements. Cela devenait impossible une nuit ainsi passée, avec des craintes qui s'augmentaient sans cesse, des terreurs d'autant plus redoutables qu'elles ne pouvaient s'expliquer... Elle en deviendrait folle, et la Grêlée avait trop présumé de son courage; à cette heure, elle n'osait plus remuer dans le lit, elle n'osait plus ouvrir les yeux et elle ne pouvait dormir, car son imagination emplissait la chambre des plus chimériques horreurs.

Elle voulait dormir... Une pastille, c'était le sommeil; que lui importait qu'il durât longtemps, pourvu qu'elle échappât aux terreurs qui l'envahissaient.

Mais la concierge n'avait-elle pas fait ce qu'elle avait dit: jeté les pastilles le jour où elle avait nettoyé la

chambre? Si cela était, Élise se sentait perdue; assurément, elle ne pourrait passer une nuit ainsi. À chaque instant, son imagination forgeait de nouvelles choses, et ce qu'elle avait voulu faire comme un devoir lui paraissait être un sacrilège. Il lui sembla que des fantômes venaient le lui reprocher; puis elle entendait des bruits confus: ou les meubles étaient heurtés dans le salon ou l'on marchait dans le jardin; toutes les chimères que la peur invente peuplaient son cerveau. Elle fit un effort désespéré, elle se dressa sur son lit et fouilla dans le tiroir. La boîte y était encore. Elle hésitait à prendre une pastille, lorsqu'elle vit que sa bougie était à la dernière extrémité. Encore quelques minutes et elle allait se trouver sans lumière ou il lui faudrait aller dans le salon, ce qu'elle se sentait incapable de faire. Etre sans lumière dans cette chambre à cette heure, et dans ce lit, sous ces rideaux qu'elle n'osait regarder, mais c'était pis que la mort : c'était la folie.

Elle prit une pastille et elle se recoucha bien vite, tirant les draps jusque sur ses yeux.

Pendant quelques minutes, on eût pu l'entendre grelotter, claquer des dents; on eût pu voir les tressaillements qui agitaient son corps. Puis tout cela s'éteignit. La jeune fille repoussa les draps qui couvraient sa tête, replaçant, à moitié endormie, ses bras sur la couverture, et découvrant sa poitrine, car il faisait, — nous l'avons dit, — une chaleur étouffante. Sa tête se reposa sur son bras, tout couvert du ruissellement de ses longs cheveux, et, la physionomie absolument transformée, elle s'endormit calme et semblant sourire à son rêve.

Elle était charmante ainsi, sous les lueurs vacillantes de la bougie épuisée, et elle dormait bien, à poings fer-

més, selon l'expression populaire, heureuse assurément du songe qui occupait son cerveau, car, sa bouche fraîche comme un calice de fleurs était entr'ouverte par un bon sourire, laissant voir ses dents de nacre sous ses lèvres épaisses...

La bougie s'éteignit, et l'on n'entendit plus rien dans la chambre, que le souffle calme de l'enfant endormie et le bruissement des feuilles des arbres du jardin; parfois un chant de rossignol, qui s'arrêta tout à coup vers deux heures du matin... Et quelques minutes après, la jalousie de la chambre se souleva ; une main se glissa entre les deux battants de la fenêtre et leva l'espagnolette ; la fenêtre s'ouvrit et un homme parut qui sauta dans la chambre en disant :

— Voilà de l'ouvrage facile, à la bonne heure...

VII

DE CE QUI DÉCIDA DÉFINITIVEMENT DE L'AVENIR DE LA GRÊLÉE.

Pour présenter à nos lecteurs celui qui entrait d'une façon si singulière dans la demeure de feu Aristide de Farge, nous devons retourner un peu en arrière, de deux journées à peine, et les conduire, un beau dimanche de juin, sur les bords de la Seine, à une lieue de Paris, entre Saint-Cloud et Puteaux, dans un vrai cabaret, un de ces bons gîtes si rares aujourd'hui, que connaissait toute la bourgeoisie gourmande d'il y a trente ans.

Enfant de Paris, j'aime à fermer les yeux et à le

revoir en imagination tel qu'il était jadis, avec ses banlieues pleines de guinguettes où l'on mangeait bon et où l'on buvait mieux.

Qu'il est loin ce temps! à cette heure, où la cuisine est devenue de la chimie et le vin une solution — Agiter avant de boire; — ce temps, où l'on partait gaiement chez la mère Madeleine, « Au vin sans eau, » faire un bon dîner. On était certain de cela. Et qu'il était gai, le cabaret qui se mirait dans l'eau. Sur le devant, des bosquets donnaient sur la berge et permettaient aux canotiers, pendant qu'ils déjeunaient, de surveiller leurs canots. Dans les bosquets, comme dans les vieilles chansons, se confondaient les fleurs, l'amour, le vin, le rêve et la folie.

Au delà des bosquets, lorsqu'on entrait, on voyait une petite maison, toute ficelée de vigne, de clématites et de chèvrefeuilles. Au travers des feuilles, il fallait deviner les grosses lettres qui disaient: « *Veuve Huchet, dite la Madeleine, successeur de son frère. Chambres garnies. Pension bourgeoise. Salon de cent couverts. Cabinets de société.* Toutes ces révélations étaient perdues dans la verdure et ne pouvaient se lire que l'hiver, lorsque le cabaret était abandonné.

Ce qui se pouvait lire en tous les temps, c'était l'enseigne qui se balançait sur sa tringle rouillée, au-dessus des bosquets, sur le quai. C'était un rébus, un calembour épouvantable : un brave saint niché tout en haut, au faîte d'un peuplier, et bénissant un village microscopique. Dans le nimbe du saint était écrit: *Saint Vincent*, et, au-dessous: *Au Vincent-z-haut*. En dessous: Madeleine.

La grande salle, dans laquelle on entrait d'abord, avait à gauche une immense table de cuisine, s'appuyant

à son extrémité à un petit comptoir qui servait de caisse; la table et la caisse étaient placées à deux mètres des fourneaux, de la haute cheminée à broche flamboyante. C'est dans cette espèce de couloir qu'était constamment la mère Madeleine. La mère Madeleine, un rêve: le torse robuste était mal à l'aise dans son corsage; les épaules en débordaient; l'échancrure laissait voir la naissance de seins qui ressemblaient à des mappemondes, et sur lesquels ruisselait une chaîne d'or à quintuple rang, ayant de petits tonneaux pour coulants; un collier à maillons plus gros suspendait un superbe Saint-Esprit émaillé; les manches étaient troussées au plus haut où elles pouvaient tenir, laissant voir un bras gros comme des cuisses d'enfant, avec de petites mains grasses, potelées, chargées de bagues. Le ventre, qui n'avait rien à désirer de l'autre côté, était bridé dans un vaste tablier blanc. Tout ce qui faisait partie de l'habillement était haut de ton, chaud en couleur. La mère Madeleine le disait, elle aimait ce qui était « voyant; » le linge était d'une blancheur immaculée... Il fallait la voir, la déesse de la santé, la reine de la cuisine, tassée sur son abdomen et le visage un peu enfoncé dans son triple menton, la mouvette à la main, surveillant les merveilleux mets qu'elle faisait, ses deux servantes à ses côtés, obéissant à ses ordres, elle était superbe; son œil bleu, gai, bon; sa grosse, grande bouche, aux belles dents, aux lèvres rouges, toujours riante, le sang aux joues, la sueur au front, les cheveux abondants, contenus par une marmotte de soie qu'elle portait sur l'oreille... Elle était bien dans ce milieu, dans ce cadre fait de casseroles de cuivre rouge, brillantes comme si elles étaient polies, qui jetaient des scintillements à chaque éclair des fourneaux.

C'était vraiment un beau cabaret que celui du *Vin sans eau*, la grande table couverte d'un monde de plats fumants, le comptoir à vin chargé de brocs débordant d'une mousse rouge.

En face se trouvaient trois tables, où se mettaient habituellement les gens qui prenaient pension.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue peinture, mais nous l'aimions tant, le vieux cabaret de la mère Madeleine, qu'à cette seule évocation nous passons encore notre langue sur nos lèvres. Un souvenir de collégien... A l'âge où nous y allions, c'était la mère Madeleine. Avant, du temps de Huchet, on disait la belle Madeleine; on pouvait même lire encore dans un coin :

A NOTRE HOTESSE

Vive son petit vin clairet,
Qui ne connut pas le baptême,
Païen qui fuit le gobelet
Et veut qu'on le boive quand même.
C'est le produit d'un espalier
Que l'on visite avec l'hôtesse.
Quand on lui plaît, elle vous laisse
L'aider à combler son panier.
Les bons gars, rien ne leur échappe,
Ils savent bien, sans qu'on l'ait dit,
Que chaque table n'a pour nappe
Qu'un drap de lit.

Enfin c'était une belle guinguette, un beau cabaret, ayant dans tout le canotage une réputation de gaieté et de bonté. Nous disons donc que c'est un dimanche matin que nous y menons le lecteur ; à cette heure, la

mère Madeleine n'était pas encore levée ; le garçon et les servantes préparaient tout, car la journée promettait d'être belle. Un homme jeune et très beau, ayant la mise d'un petit employé, mais d'aspect misérable, entra dans la grande salle par la porte des pensionnaires ; il descendait d'une des chambres garnies ; il paraissait gêné, embarrassé... Il alla s'asseoir à une table et frappa pour appeler... Le garçon et les servantes l'avaient vu, et aussitôt ils avaient causé entre eux, semblant vouloir se décharger chacun d'une commission qu'ils étaient chargés de lui faire.

Le jeune homme frappant de nouveau et appelant :

— Eustache !...

Le garçon parut en prendre son parti, et venant vers lui d'un air niais, il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Jules ?

— Qu'est-ce qu'il y a pour déjeuner ?...

Le garçon tortillait le coin de son tablier et ne répondait pas.

— Eh bien, tu restes là comme un niais, tu n'entends pas ?

— Si, monsieur, si !

— Eh bien ? demanda le jeune homme en fronçant les sourcils.

— Dame, monsieur Jules, c'est pas ma faute... Mais madame s'est fâchée hier ; elle a dit que depuis assez longtemps vous la faisiez traîner et qu'elle ne voulait plus rien vous servir...

— Ah ! fit le jeune homme. Alors Mme Huchet n'a pas confiance en moi ? Je lui ai dit que j'attendais de l'argent.

— Elle a dit que vous promettiez toujours, et que...

— C'est bon, c'est bon !...

— Elle croyait, comme vous n'aviez pas mangé ici hier, que vous reviendriez avec de l'argent... puisque vous en trouvez bien pour manger dehors depuis deux jours.

— C'est bon... je me souviendrai de la sottise qui m'est faite.

— Je vais vous donner la note qu'elle a écrite hier...

— C'est inutile!

Il repoussa le papier que le garçon lui tendait, et s'accoudant sur la table il pensa. Le garçon était retourné près des servantes et causait avec elles. Les trois pauvres diables semblaient pris de pitié pour ce plus pauvre qu'eux.

Le jeune homme eut d'abord un mouvement de rage, de colère; il dit même entre ses dents, en parlant de la mère Madeleine:

— Oh ! elle me le payera, la vieille...

Et il ajouta un mot que nous passons.

Puis, peu à peu, la colère s'envola; accablé par la réalité, le malheureux hocha la tête, laissa tomber ses bras avec découragement le long de son corps, et d'un accent navré, se croyant seul, ne voyant pas que les bonnes et le garçon qui s'étaient éloignés l'observaient du coin de la porte, il dit avec amertume:

— Oui, je ne suis pas rentré dîner ni avant-hier, ni hier... parce que je redoutais ce qui arrive aujourd'hui... et je n'ai pas mangé... Il faut encore tout ce jour marcher le ventre creux pour chercher la vie... Ah ! c'est trop dur !...

Et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Allons, fit-il en faisant un effort et en se levant.

Le garçon avait consulté les servantes et il était revenu au comptoir, avait coupé un gros morceau de

pain; il avait pris du fromage, et le donnant gauchement au malheureux:

— Allons, monsieur Jules, prenez ça... on n'en saura rien... Mais, pour ne pas que la patronne vous pince, — elle nous ficherait à la porte, — vous savez, — allez manger sous le berceau.

Le jeune homme, un peu étourdi, prit la nourriture qu'on lui tendait... et les regardant tous les trois l'un après l'autre, il dit avec un accent étrange :

— Vous êtes donc bons, vous?...

Un canot venait de s'amarrer devant le cabaret, les canotiers entraient; le jeune homme alla s'asseoir sous un berceau, à côté justement de celui que choisirent les nouveaux venus.

Une des servantes vint lui apporter un pichet de vin. Il la remercia d'un sourire. Mais ce fut tout. Il semblait avoir honte du mouvement humain plein de reconnaissance qu'il avait eu un instant en voyant le garçon s'apitoyer sur son sort. Il était sombre, et, tout en mangeant, jetait un regard plein de haine jalouse sur les jeunes canotiers qui venaient de prendre place à la table du bosquet voisin du sien.

La vigne vierge et la clématite qui couvraient les treillages des berceaux empêchaient de voir de l'un à l'autre; il fallait pour cela, ainsi que l'avait fait l'habitué du cabaret, écarter indiscrètement les feuilles.

Mangeant silencieusement, il s'assit en étendant ses jambes sur le banc, et à demi couché, le dos appuyé au mur bas qui bordait le quai, il pencha la tête sur les feuilles de façon à entendre ce qui se disait dans le bosquet voisin.

Celui que le garçon Eustache avait appelé M. Jules était un homme de vingt-cinq à trente ans, vigoureux,

un peu commun d'allure, quoique élégant de formes. Le visage était beau, le teint hâlé et brûlé par le soleil était chaud, cuivré ; le teint de l'homme errant par tous les temps ; le nez un peu long était fin de lignes, les yeux avaient ce ton noir verdâtre du verre à bouteille, ce qui donnait au regard des lueurs phosphorescentes, et comme les paupières remontaient vers les tempes, à la chinoise, ce regard était plein de puissance, sur les femmes surtout, qui qualifiaient cela « d'yeux en coulisse ; » la barbe douce était brune, les cheveux bruns, plantés un peu bas, rapetissaient le front, qui paraissait bête, bestial. La bouche était fine, les lèvres minces et peu colorées ; les dents étaient blanches, saines, mais mal plantées ; elles se montraient pour mordre, jamais pour sourire ; au contraire, le rire amincissait encore les lèvres, qui se serraient.

Grand, quoique un peu maigre, les épaules étaient larges, le cou épais des forts, les bras énormes aux biceps ; les jambes nerveuses étaient trop longues ; l'ensemble de l'homme indiquait une force supérieure, l'ensemble du visage une intelligence étroite. Et cependant, il avait ce que, dans un certain monde, on nomme « une tête à femmes. » D'autres disaient même que c'était la seule référence qu'il avait donnée à la mère Madeleine en venant lui demander pension.

Il était fort simplement vêtu, d'une jaquette noire usée jusqu'à la corde, d'un pantalon collant à carreaux noirs et verts, de souliers éculés. Le linge était propre, une chemise de couleur à col droit bien empesée, une cravate en grenadine transparente, dans le nœud de laquelle était une bague faite avec un décime à l'N. Il était très soigné comme visage et comme coiffure ; sa barbe était bien peignée, ses cheveux formaient quel-

ques accroche-cœurs plaqués sur le front, et deux au devant de chaque oreille ; ses mains étaient très blanches, très soignées ; les ongles étaient longs et bien taillés ; il portait une bague en argent oxydé, et le bout des doigts avait ce jaune brun que laisse l'usage de la cigarette. M. Jules pouvait se passer de manger, il ne se serait pas passé de fumer ; du matin au soir, la nuit même, il fumait la cigarette. Il la faisait d'un mouvement de doigts ; frottait son allumette sur son pantalon, en moins d'une minute, et jamais ses lèvres ne restaient vides.

A cette heure pourtant il ne fumait pas ; le malheureux n'avait pas un liard, et il était triste, lugubre, mangeant et cependant moins satisfait de se nourrir qu'il ne l'aurait été de fumer. Le front était sombre, un pli soucieux le traversait, et, ayant terminé son repas hâtif, il se mordillait les lèvres. Il s'était demandé ce qu'il ferait pour avoir de l'argent ; puis il avait pensé que c'était dimanche, le jour où l'on ne trouve personne et il pensait, désœuvré, à ce qu'il ferait de sa journée. Une voix de femme dans un bosquet voisin lui fit prêter attention ; il écouta. La femme avait dit :

— Il est mort, le pauvre garcon, et il était sans famille.

— Oui, une petite fille l'a veillé..., la belle-sœur de cette vieille brute de Marby, et je crois que c'était pour elle qu'il allait si souvent chez lui.

— C'était sa maîtresse ?

— Je le crois.

— Alors il a dû lui laisser ce qu'il avait.

— C'est justement à cause de cela que nous supposons qu'elle était son amante ; il l'a faite sa légataire universelle.

— Elle est jolie ?

— Elle n'est pas mal, elle est un peu grêlée.

— Oh ! l'horreur.

— Non, ça lui va bien... Mais la pauvre petite savait l'histoire ; alors figurez-vous que, se sachant héritière, elle a envoyé promener son beau-frère et sa belle-sœur ; elle est venue s'installer dans la maison sans un liard croyant être chez elle ; et puis, voilà qu'à peine arrivée on pose les scellés partout, pas moyen de toucher à rien, et on m'a dit qu'elle couchait dans une chambre de bonne et que c'est la concierge qui la nourrit en attendant la levée des scellés.

— Ah ! la pauvre petite... Mais pourquoi qu'elle n'emprunte pas sur son héritage ?

— Il faudrait d'abord savoir de quoi elle hérite.

— Le testament doit le dire.

— Mais non, le testament dit qu'il donne tout, mais il ne dit pas de quoi se compose ce tout... et puis il peut y avoir des dettes, des parents éloignés qui attaquent sa validité.

— Alors elle ne sait pas de quoi elle hérite ?

— Non.

— Mais il avait quelque chose ?

— Assurément il doit y avoir dans les meubles quelques billets de mille francs... et tu comprends que pour cette petite qui n'a rien, c'est énorme.

— C'est curieux, dit un autre, qu'il n'ait pas de famille... Généralement les vieux noms ont toujours des descendants qui les guettent.

— C'était un noble ? demanda la femme.

— Je ne sais pas, il n'avait pas de titre.

— Il ne le portait peut-être pas, mais tu sais bien que ses bijoux avaient des couronnes ?

— Quel était donc son nom de famille? Moi, je ne le connaissais que sous celui d'Aristide, dit la voix de femme.

— Il se nommait de Farge...

— Pauvre garçon, reprit la femme, vous ne trouvez pas que c'est triste, ça; un garçon, jeune, riche, il meurt, et ne laisse pas un parent pour le pleurer, pour faire le bien.

— Puisqu'on te dit qu'il a tout laissé à la belle-sœur de Marby.

— Vous disiez que le dernier petit-cousin pourrait l'attaquer?

— Il est à espérer qu'il n'en sera rien. Mais, pour le moment, les scellés sont mis, l'appartement est fermé, et la petite qui comptait là-dessus en a encore pour quelque temps avant la levée des scellés et l'envoi en possession.

— Est-ce que c'était riche chez lui? demanda la femme.

— C'était très bien; j'y suis allé seulement le jour de sa mort pour offrir mes services à la jeune fille qui le gardait et ça m'a paru bien.

— Il restait dans quel quartier?

— A Passy.

— En somme, c'est toi qui as sa place au ministère?

— Oui. De Marby la voulait, tu vois ça...

— Et qu'est-ce qu'il a dit en apprenant que tu l'avais?

— Mais il n'est plus chez nous. Il a été nommé je ne sais quoi, il y a trois jours... Une situation étourdissante.

— Par qui?

— On dit que sa femme est admirablement belle.

Les jeunes gens et la femme éclatèrent de rire, et

comme le garçon servait le premier plat, ils crièrent en chœur :

— Voici la friture... Mangeons...

Celui qu'on appelait Jules s'était penché dès les premiers mots sur le treillage ; il avait attentivement écouté, et n'ayant par perdu un mot de ce qui s'était dit, il avait écrit sur sur son carnet, d'abord : « Aristide de Farge, » puis : « Passy, » et enfin : « employé au ministère. » Lorsque les canotiers avaient commencé leur repas, il s'était levé, était sorti et se dirigeant vers le pont de Suresnes, il disait :

— Aristide de Farge, employé au ministère, à Passy, — mort il y a quelques jours. C'est bien le diable si je ne trouve pas ça !

Et traversant le bois de Boulogne, moins d'une heure après il était à Passy; là, il réfléchit quelques minutes et se dirigea vers la mairie. Arrivé devant la porte, il fut désappointé. C'était dimanche, et la porte était à moitié ouverte... Mais voyant sortir du monde, il entra et dit au concierge qu'il venait pour un décès...

— Hâtez-vous, dit celui-ci, le bureau va fermer tout à l'heure.

Il monta et dit qu'il venait pour relever l'acte de décès de M. Aristide de Farge, décédé depuis moins d'un mois.

L'employé prit son livre et chercha, puis lui demanda :

— De Farge, Aristide, employé au ministère, grande rue de Passy, n° ...?

— C'est cela, monsieur.

— Je ne puis vous le donner aujourd'hui, il faudra revenir demain.

— Bien, fit Jules avec satisfaction.

Et il sortit. Une fois dehors, se dirigeant vers l'adresse indiquée, il disait :

— Ça va trop facilement pour ne pas être une bonne affaire.

Et c'est plus léger, paraissant gai, qu'il arriva devant la demeure indiquée.

Il regarda la maison, cherchant l'étage probable où avait demeuré celui dont il venait d'aller verbalement constater le décès. Il faisait un temps superbe; on était encore dans la matinée, et, du premier étage jusqu'au haut, toutes les fenêtres s'ouvraient au soleil. De ce côté ne pouvait se trouver l'appartement inhabité et sur lequel on avait apposé les scellés. Jules se promena dans la rue en cherchant le moyen de pénétrer dans la maison.

Après avoir longuement réfléchi, n'ayant rien trouvé, il entra chez une fruitière, pensant assez justement que c'est là le rendez-vous des bavardes du voisinage, le journal vivant du quartier. Celle chez laquelle il entrait ayant servi sa cliente, la tenait par les cordons de son tablier en lui parlant, craignant sans doute qu'elle ne lui échappât. En voyant un homme, elle lui demanda:

— Qu'est-ce que monsieur désire?

— Excusez-moi, madame, je voudrais avoir un renseignement.

Le visage de la fruitière s'épanouit; elle lâcha sa cliente, mais celle-ci, aussi curieuse qu'elle, ne bougea pas; elle regardait le jeune homme et écoutait.

— Je suis prête à vous le donner, monsieur, si cela est en mon pouvoir; trop heureuse de pouvoir être agréable.

— Je cherche à avoir des renseignements sur M. Aristide de Farge.

— Aristide de Farge...

— C'est le suicidé! dit la cliente.

— Non, non, madame Loupin; il ne faut pas exagérer; monsieur est peut-être un parent. La vérité est qu'on ne sait comment il est mort. On l'a trouvé un matin dans la rue. Les uns disent qu'il s'est tué, d'autres qu'il a été assassiné, d'autres qu'il est mort d'un anévrisme... Enfin, ça n'est pas clair!...

Le jeune homme paraissait très satisfait de ce qu'il entendait.

Il demanda :

— Il restait là-bas... dans cette grande maison?

— Justement.

— Je vais y aller.

— Oh! la concierge ne vous en dira pas plus que je ne vous en dis.

— A quel étage demeurait-il?

— Ah! il ne demeurait pas sur le devant; les fenêtres donnent sur le jardin de M. Dauval. Voyez-vous, à la vérité, je ne sais pas si vous êtes de la famille, mais c'est un jeune homme qui s'est tué par la débauche.

— Je crois qu'il n'y a pas que ça, dit la femme; on parle qu'on lui a tiré dessus...

— Vous savez, reprit la fruitière, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit. Cependant ça ne m'étonnerait pas de voir la police s'en occuper...

— Madame, je vous remercie infiniment. Ce que je voulais savoir, c'était la demeure exacte, dit le jeune homme, ayant hâte de partir.

— C'est là, la grande maison.

Et la concierge la désignait.

Jules avait trouvé ce qu'il cherchait; en entendant les derniers mots de la fruitière, il se dirigea vers la maison. Mouillant ses mains de salive, il changea le placement de ses cheveux; il boutonna sa jaquette et,

coiffé bas sur le front, il entra dans la maison. La concierge était seule dans sa loge; il vint à elle et, tirant de sa poche une liasse de papiers, après les avoir consultés, il dit :

— C'est ici que résidait M. Aristide de Farge?

— Oui, monsieur.

— Madame, je suis envoyé par la préfecture pour visiter l'appartement dans lequel il a été apporté lorsqu'on l'a ramassé dans la rue.

— Oh! mon Dieu, monsieur, qu'est-ce qu'il y a donc; est-ce qu'on a appris du nouveau? Je vais appeler Mlle Boitel, son héritière.

— Non, non, madame, gardez-vous-en; il faut absolument que ma démarche soit ignorée de tout le monde, de tous, entendez-vous. Il y va de votre sécurité personnelle.

— Bien, bien, monsieur, fit la concierge toute tremblante... J'ai une clef, je vais vous conduire; mais hâtons-nous, parce que Mlle Boitel va descendre.

— Je vous suis.

Et sans faire attention aux gémissements et aux questions de celle qui le guidait, M. Jules visita l'appartement de M. de Farge en cinq minutes, feignant de prendre des notes, puis il sortit en répétant à la vieille femme :

— Je me retire, madame, en vous réitérant ce que je vous ai dit; le moindre mot sur ma visite vous serait préjudiciable.

— On est déjà venu prendre des renseignements sur Mlle Boitel.

— Madame, vous n'avez à parler à personne de la perquisition sommaire que je viens de faire; c'est une enquête secrète, et à personne, à personne, vous

l'entendez, vous n'en devez parler d'où qu'il vienne!

— Bien, monsieur, bien.

Jules sortit et la concierge rentra toute tremblante dans sa loge. Elle était toute bouleversée; mais cela lui paraissait la chose la plus naturelle du monde; la mort de M. de Farge était si singulière que la police devait en chercher la cause. Il était donc tout simple qu'elle s'occupât encore de cette affaire. Elle ne se dit pas qu'il était bien bizarre qu'on envoyât un homme visiter cinq minutes l'appartement dans lequel on n'avait apporté que le cadavre du malheureux; elle ne s'étonna pas que le soi-disant agent ait ouvert la fenêtre de la chambre et soulevé la jalousie pour savoir à quelle propriété tenait le jardin sur lequel elle donnait; elle ne s'étonna de rien; du moment où la police mettait son nez dans une affaire, le meilleur était de laisser faire et de ne rien dire; cela pourrait être préjudiciable à Mlle Élise; mais, avant tout, elle avait à penser à elle et elle n'allait pas se compromettre pour la jeune fille. Ainsi qu'elle l'avait promis, elle résolut de ne rien dire de cette visite à la jeune fille.

Jules, en sortant de la maison, tourna le coin et se trouva dans la rue Boulainvilliers, dans laquelle se trouvait la propriété de laquelle le jardin bordait la maison qu'il venait de visiter. La propriété était en construction ou du moins on l'agrandissait d'un petit pavillon qui se trouvait en bordure sur la rue; on faisait une petite maison de campagne en y ajoutant deux ailes. Rien n'était plus facile que de passer à travers les constructions commencées pour entrer dans le jardin grand comme un parc. C'est ce que fit aussitôt Jules, qui voulait voir où se trouvaient placées les fenêtres; mais il avait à peine franchi la clôture qu'il vit toute une fa-

mille de bourgeois se prélassant sur une pelouse de gazon; il sortit vivement; au reste, il savait ce qu'il voulait savoir. Le front plissé, la tête baissée, il se promenait, cherchant ce qu'il devait faire. Au bout d'une heure de cette promenade le long de la propriété, il dit à mi-voix :

— Ce soir, tout ça sera couché et je ferai ce que je voudrai. Pour attendre jusque-là, pas un sou... Qu'est-ce que je vais faire?... Allons faire un tour au bois, fit-il avec ironie.

Il prit le chemin de la Muette et se rendit au bois de Boulogne; là, il entra dans un fourré et essaya de dormir. Mais ce fut impossible; le plan qu'il avait arrêté occupait son cerveau, et il ne pouvait se débarrasser de cette idée.

Il resta ainsi tout le jour; le soir, il revint vers Passy. Il entra dans une boutique pour prendre des renseignements; il demanda au marchand de vin voisin de la petite propriété :

— Monsieur, est-ce que ce pavillon qu'on construit doit être loué?

— Non, monsieur, non; c'est un commerçant de Paris qui a là sa maison de campagne et qui s'agrandit.

— Mais on fait deux corps de bâtiment, et vous croyez qu'il ne louera rien?

— Certainement; ils sont une nombreuse famille, et ils viennent tous les dimanches; ils n'en auront pas de trop... Il y a le père, la mère, deux filles et deux gendres et des enfants... Vous voyez ça... Ils ne se priveraient pour rien de leur campagne; ils font une vie là dedans! écoutez-les, on les entend rire d'ici, et c'est ainsi tous les dimanches; ils viennent le samedi et partent le lundi matin. Et vous voyez, malgré les maçons,

ils viennent tout de même... Mais il y a d'autres pavillons à louer dans la rue.

— Je vais les voir, je vous remercie.

Et Jules s'en alla. Il pensa à ce qu'il venait d'apprendre, et, après quelques minutes de réflexion, son plan se trouva modifié. Il le résuma en disant à mi-voix :

— C'est plus prudent, plus simple... et je serai plus à l'aise. Et je fais toujours l'affaire seul.

Et, bien décidé, ayant remis au lendemain son expédition, il se dirigea vers la porte de la Muette, traversa le bois de Boulogne, dans lequel en marchant il cueillit un gros bouquet d'acacia, et arriva vers neuf heures chez la mère Madeleine; cette fois, il entra délibérément dans le cabaret; le visage souriant, il s'avança résolument vers la grande table derrière laquelle la mère Madeleine, le front en sueur, surveillait ses fourneaux, et, lui offrant son bouquet, il lui dit :

— Madame Madeleine, voulez-vous me faire le plaisir d'accepter ça?...

— Ah! vous voilà, vous? fit celle-ci, voulant paraître sévère, mais ayant toujours l'air de rire.

— Ne me faites pas la moue..., j'ai terminé mon affaire ce soir. Je ne vous demande plus que ce soir et demain matin, et j'ai mon argent demain soir, et ce n'est pas un acompte, c'est tout cette fois.

— C'est bien vrai, ce mensonge-là?

— Si c'est vrai! Est-ce que je vous ai jamais fixé un jour? Je vous ai dit : on me fait poser, j'attends. Mais aujourd'hui, je vous dis : demain.

— Enfin, si tu me le promets pour de vrai...

— Je quitte la personne à l'instant même; mon oncle l'a chargée de me dire que, demain, dans la nuit,

il arrive; que je sois à la gare, parce qu'il repart au matin ; il me donnera mes comptes... Si vous n'aviez pas été si dure, j'aurais amené la personne, vous l'auriez entendue...

— C'est bon, j'attendrai à demain... Il est beau, ton bouquet... Eustache, mets le couvert de Jules... Mets ton bouquet dans le seau... Qu'est-ce que tu vas manger?

Si le misérable avait consulté son estomac, il aurait répondu :

— De tout.

Il se mit à table en disant :

— Ce que vous voudrez, madame Madeleine...

Quand le potage servi sur la table lui jeta au nez son parfum savoureux ; quand assis il étendit sous la table ses jambes lassées, ses pieds blancs de poussière, il eut un gros soupir d'ineffable bonheur. Il allait se reposer et manger, ce qu'il cherchait depuis trois jours, et en lui la mauvaise nature reprenait le dessus; il pensa cyniquement :

— Dieu est juste, il récompense ceux qui font mal... C'est lui seul qui se charge de faire le bien.

Et il mangea. Oh! un bon repas, qui lui rendit ses forces; et quelle bonne nuit il passa, quels beaux songes de fortune...

A minuit, le lendemain, il arrivait rue Boulainvilliers ; il entrait dans les pavillons en construction et allait tranquillement s'étendre sur une pelouse de gazon pour attendre son heure de travail.

Étendu sur le gazon, le regard fixé sur la maison qu'il devait attaquer, comme le chat qui guette patiemment sa proie, il attendait l'heure qu'il s'était fixée pour entrer. Mais ce temps n'était pas perdu. Sur les

nombreuses fenêtres de la grande maison, trois seulement avaient leurs jalousies baissées, les deux fenêtres du salon et la fenêtre de la chambre. Il pensait qu'il valait mieux entrer par la chambre, car la porte du salon pouvait être fermée, et c'était assurément dans la chambre que le jeune homme devait placer ses valeurs.

Nous suivrons la pensée du beau Jules, étendu et accoudé sur le gazon, la tête dans ses deux mains.

— Si j'allais trouver la fortune ; il se peut que cet homme, qui a un beau nom, qui occupe au premier un petit appartement luxueux, soit assez riche ; c'est même probable. On a mis les scellés immédiatement après sa mort ; or, on n'a pu constater ce qu'il y avait de valeurs chez lui ; on peut prendre ce qu'on voudra sans que personne puisse s'en apercevoir. Il suffit d'être adroit, d'enlever les scellés et de les replacer proprement, lorsqu'on a son temps comme moi, qu'on est tranquille comme je le serai là dedans, c'est facile... Les recherches ne seront pas longues ; il y a un bahut à linge, dans le salon ; si c'était une vieille femme, le magot serait caché là, sous les draps ; une bibliothèque en face, un avare le cacherait là ; mais un jeune homme met cela à la portée de sa main, et, s'il y a un petit meuble dans la chambre à coucher, près du lit, ça n'est pas pour rien. C'est là que je dois trouver ce que je veux ! Si j'allais être riche !... Qui sait ?...

Et il sourit à l'avenir ; il faisait un temps superbe, une belle nuit, et les arbres lui jetaient au nez des bouffées d'enivrants parfums ; il entendit sonner minuit, puis une heure. Il écoutait le chant du rossignol, heureux de cette débauche à l'auberge de la belle étoile ; lorsque la demie sonna, il se leva aussitôt.

— Allons, c'est l'heure, fit-il; tout dort dans la maison, tout est fermé dans le voisinage...

Il alla dans le corps du bâtiment en construction, prit une échelle de maçon et vint l'appuyer sur le mur en dessous de la fenêtre de la chambre.

Après avoir jeté un long regard autour de lui, ses yeux, habitués depuis deux heures à l'obscurité, distinguaient parfaitement les objets; il put grimper à l'échelle, assuré qu'il était d'être bien seul. Nous l'avons vu entrer dans la chambre dans laquelle Élise, sous l'influence des pastilles narcotiques qu'elle avait prises, dormait d'un sommeil léthargique.

Une fois dans la chambre, il se trouva tout à fait dans l'obscurité, et il hésita à s'avancer; certain qu'il était seul, que, depuis la mort du locataire, l'appartement était abandonné, il n'était pas gêné, il en prenait à son aise et n'avait de précautions que pour l'extérieur. Il mâchonna entre ses dents :

— Si on voyait de la lumière ici, on crierait : Au revenant! et ça ferait une jolie affaire...

Aussi il ferma prudemment les grands rideaux, et, rassuré, il tira de sa poche des allumettes et une bougie qu'il avait prises chez la mère Madeleine; la bougie allumée, après s'être assuré que les rideaux masquaient bien la fenêtre, il dit en s'asseyant :

— Maintenant, je suis ici chez moi.

Il se couchait dans le fauteuil, il étendait ses jambes, lorsque ses pieds rencontrèrent quelque chose sur le tapis, il regarda et se redressa vivement, étourdi; il venait de voir des bottines de femme et, sur une chaise, des vêtements. Son premier mouvement fut d'éteindre sa bougie et de regagner la fenêtre, prêt à sauter dans le jardin s'il entendait un cri. Mais tout resta muet.

Blotti dans les rideaux, le beau Jules se demandait ce qu'il devait faire ; c'était bien cruel d'abandonner une affaire qui se présentait si bien ; une femme était là couchée, la concierge peut-être... Si elle s'éveillait, il en viendrait bien à bout. Il était trop avancé pour reculer; il lui fallait de l'argent à tout prix, et s'il ne trouvait rien dans les meubles, il était décidé à emporter les bronzes, le linge, pour en avoir. Après une minute d'hésitation, il dit :

— Allons, tant pis ! je ne recule pas...

Et, fouillant dans sa poche, il en tira un de ces couteaux qu'on assure et assujettit par une virole, appelés, je crois, couteaux de Rotrou.

Puis il ralluma sa bougie et rentra dans la chambre sur la pointe des pieds, craignant de faire du bruit. Il s'avança vers le lit et s'arrêta stupéfait d'admiration en voyant souriante et endormie la petite Élise...

Dirigeant sur elle la lueur de sa bougie, il dit avec admiration :

— Oh ! la jolie fille !...

Il se demanda ce qu'il allait faire. Il craignait à chaque mouvement d'éveiller la jeune fille, et il avait hâte d'en finir...

Il pencha la tête pour écouter sa respiration ; elle était régulière.

Il promena sa lumière devant ses yeux. Pas un muscle de son visage ne bougea ; elle dormait souriant toujours à son rêve. Alors, il plaça son couteau sur le petit meuble et fit retomber les rideaux du lit.

Cette fois, convaincu qu'il était seul, il glissa son couteau dans la cire des scellés du petit meuble, et, avec une adresse prodigieuse, il les enleva.

En ouvrant le meuble, il y eut un craquement. Il re-

garda aussitôt vers le lit et souleva de nouveau les rideaux.

La jeune fille dormait toujours.

Plus tranquille, il fouilla le meuble; il trouva un petit portefeuille et l'ouvrit; il contenait dix actions nominatives et trois billets de mille francs; il prit les billets. Dans un petit coffret, il trouva une vingtaine de louis; il les enfouit dans sa poche. Le reste n'était que papiers; il en vit un singulier : une grosse enveloppe attachée avec un gros ruban; sur l'enveloppe il lut : Joie. Il décacheta espérant trouver des valeurs, il vit des lettres; il allait les replacer lorsque ses yeux tombèrent sur une signature; il étouffa l'exclamation qui sortait de ses lèvres.

— Ah! c'est drôle ça! Aurélie!... Ce serait trop fort!

Il lut une lettre et, avec un rire singulier, il dit :

— Ça, je le garde!... Et puis, au fait, ça fait mon compte.

Et, avec la même adresse qu'il avait mise à soulever les scellés, il les replaça. Ça fait, il regarda encore la jeune fille, et il murmura :

— C'est drôle, il y a un air de famille...

Il voulut se pencher, il glissa sur la marche du lit et tomba presque sur Élise endormie. Effrayé, il se redressa aussitôt et saisit son couteau, prêt à tout : à éteindre dans la gorge de la malheureuse le cri qu'elle allait jeter pour appeler au secours.

Mais, semblant n'avoir pas ressenti le choc, la jeune jeune fille dormait toujours en souriant. Le beau Jules restait tout stupéfait; il avança la main, prit le bras d'Élise, le souleva, et le bras retomba inerte, sans que son visage bronchât.

— Ah ça! est-ce qu'elle est morte? fit-il.

Alors il glissa sa main sous la tête, dans les cheveux; la jeune fille exhala un gros soupir; mais ses yeux ne s'ouvrirent pas et son sourire resta le même. Il la regarda quelques minutes émerveillé en disant :

— Ah! bien, celle-là est forte! elle a l'air morte et elle vit; elle n'a pas l'air de voir ni d'entendre. J'ai jamais vu ça...

Tout tranquillement il souleva la couverture, la rejetant au pied du lit; alors il n'avait qu'une pensée, s'assurer de la vie de la jeune fille. Il plaça sa main sur son sein et le sentit battre régulièrement. Il parut tout surpris; il regarda autour de lui et vit le meuble dont le tiroir était ouvert au-dessous de la porte du coffret sur laquelle il avait replacé les scellés; il vit la boîte de pastilles et, ayant lu l'étiquette qui se trouvait dessus, il dit aussitôt en riant :

— Ah! très bien, tout s'explique, on a voulu dormir... et faire de jolis rêves. Seulement on a trop renouvelé la consommation... C'est qu'elle est jolie...

Et ayant replacé la main sur le cœur, moins décemment, il reprit avec un rire de satyre :

— Mais ça va très bien... Très bien, on fait de jolis rêves... Allons, ma petite, j'en serai. Mais c'est tout un roman : la fortune et l'amour.

Et il éclata de rire; son œil brillait, l'orbe était humide, ses lèvres, épaissies par les désirs qui naissaient, faisaient la lippe, et, la voyant nue, il se baissa et la couvrit de baisers; quand ses lèvres touchèrent ses lèvres, il lui sembla que le baiser lui était rendu. Élise rêvait.

Il la regarda, l'admira; c'est qu'elle était bien belle ainsi, la Grêlée, étendue sur les draps blancs, la tête sur l'oreiller, noyée dans ses superbes cheveux, et Jules la

dévorait des yeux. La demie de deux heures sonna. Le misérable dit :

— C'est à peine si on aura le temps de dormir près de son adorée... Ne perdons pas de temps.

Et il se déshabilla hâtivement, et, riant, il disait cyniquement :

— Décidément, j'ai mon étoile : du travail facile, un beau petit magot... un plus joli brin de fille... et le mystère ; c'est-à-dire qu'on croirait que je joue une féerie... Ce que je prends, personne ne peut le savoir ni le réclamer ; les titres qui sont nominatifs je les laisse ; ils seraient dangereux à placer, et, au contraire, en les retrouvant où ils étaient, on est certain que rien n'a été touché à la succession ; les petites lettres, ça, c'est une affaire de cœur, un souvenir de jeunesse ; personne ne sait que ça existe... Enfin, l'amour... l'amour avec un triple bandeau sur les yeux. Moi seul, je sais.

Et il se coucha.

— Allons, ma belle, faites une petite place à celui qui vous aime.

Et, sans qu'elle s'éveillât, il la souleva comme une enfant et la plaça un peu plus loin.

Puis, prenant son couteau et le plaçant sous l'oreiller, il dit :

— Il faut toujours avoir de quoi répondre à des indiscrets qui voudraient se mêler de ce qui ne les regarde pas... Là !...

Et il attira la jeune fille dans ses bras... en disant :

— Quel ange tu es, le rêve d'un amant, d'un mari : une femme qui ne parle pas... Aussi, comme je t'aime !...

Par la fenêtre entr'ouverte arrivait dans la chambre,

avec les bouffées de parfum des acacias et des ébéniers, le chant mélodieux du rossignol... C'était une belle nuit d'été...

Il était tard, près de dix heures du matin, lorsque Élise s'éveilla, la tête lourde; elle s'assit dans son lit, elle regarda autour d'elle, ayant de la peine à s'expliquer le lieu où elle se trouvait.

Elle se souvint; elle pensa à ses rêves, et un rouge de honte couvrit son visage. Elle voulut se lever, et elle ne put s'expliquer l'état d'engourdissement, de fatigue et de malaise dans lequel elle se trouvait.

Seule dans la chambre, les mains dans les cheveux, accoudée sur ses genoux, elle se souvint de la peine qu'elle avait eue à s'endormir : elle avait eu recours à cet étrange narcotique qui lui avait donné, avec le sommeil, des rêves odieux qui lui faisaient honte.

Enfin elle se leva, s'habilla, attribuant l'état singulier dans lequel elle se trouvait à la fatigue et au narcotique qu'elle avait pris. Toujours poursuivie par le rêve qu'elle avait fait, elle se souvenait qu'en rêve elle avait appartenu à un homme, elle avait été livrée à lui, sans force, sans volonté, inerte, mais heureuse de ses caresses, de ses baisers; elle le revoyait; c'était le mort qui avait quitté son tombeau pour revenir toute une nuit près d'elle dans ce lit. En y pensant à cette heure, des frissons la secouaient. C'était atroce même en rêve.

Elle sursauta en entendant frapper à la porte; elle se regarda bien vite dans la glace, répara le désordre de sa coiffure d'un coup de main et elle courut ouvrir. C'était la concierge qui venait l'éveiller, inquiète de ne l'avoir pas encore vue descendre, et lui remettre une liasse de papiers timbrés qu'on venait d'apporter.

Élise, fatiguée, avait de la peine à marcher. Elle dit

à la concierge qu'elle ne descendrait pas et elle la pria de lui monter son déjeuner dans le salon ; lorsque celle-ci lui dit :

— Vous avez fait la brave, hier ; mais vous avez eu peur cette nuit.

— Non, j'ai bien dormi, je viens de m'éveiller.

— Eh bien, vous avez la figure fatiguée comme tout.

Élise devint rouge du col aux cheveux, et la concierge l'ennuyait de ses observations. Elle sortit. La jeune fille se regarda alors ; c'était vrai, ses traits étaient fatigués, son œil lourd, ses paupières bistrées ; elle eut encore un frisson, et elle se jura bien, dût-elle ne pas dormir de la nuit, de ne plus jamais toucher à ce narcotique étrange. Elle s'approcha de la fenêtre pour lire les papiers qu'on venait de lui remettre ; elle fut dès les premières lignes absolument stupéfaite. C'était l'envoi en possession de la succession de M. Aristide de Farge.

Comment, après la scène épouvantable qui s'était passée la veille, M. Mathieu des Taillis n'avait pas entravé cette affaire, et, au contraire, il semblait même qu'il l'avait hâtée !... Cela était bien singulier. Elle s'était levée pour aller lire à la fenêtre ; elle revint s'asseoir en disant :

— Mon Dieu, que je suis fatiguée ! j'ai les jambes brisées.

Et alors, le papier timbré lui rappelant le vieux magistrat, elle se souvint de la tentative brutale dont elle avait failli être victime, de sa lutte désespérée, et tout s'expliquait : c'est de là que venait le commencement de cette lassitude étrange, qu'avait augmentée la nuit avec ses songes pleins de lugubres voluptés...

On frappa encore, elle alla ouvrir : c'était la con-

cierge qui venait de nouveau, dirigeant quatre personnes, et elle dit joyeusement :

— Mademoiselle, c'est M. le juge de paix qui vient pour lever les scellés.

Élise ne pouvait en croire ses oreilles. Le juge de paix lui expliqua la présence de ceux qui l'accompagnaient, un inventaire étant nécessaire pour l'établissement des droits de succession revenant à l'État; il ajouta que, sur une recommandation particulière, les formalités allaient être rapidement et légèrement faites, qu'elle se trouverait avant une heure en possession effective... Les scellés du salon furent d'abord enlevés. On passa à la chambre, et l'on ne s'occupa du petit meuble, qui seul avait de l'importance pour la jeune fille, qu'en dernier lieu.

Enfin on y arriva. Les scellés ayant été reconnus « sains et entiers et sans altérations, » les bandelettes furent arrachées.

Au moment d'ouvrir le coffre, une des personnes qui accompagnaient le juge de paix dit :

— Monsieur le juge de paix, ainsi que nous vous l'avons notifié, et en vertu de l'article 939, qui dit : « S'il est trouvé des papiers étrangers à la succession et réclamés par des tiers, ils seront remis à qui il appartiendra, etc., etc., » nous réclamons une liasse de lettres enfermées dans une enveloppe portant le mot : « Joie. »

— A quel titre, monsieur, réclamez-vous cela?

— Mademoiselle, ma mission se borne à cette réclamation ; nous en justifierons lorsqu'il le faudra.

— Mon Dieu, mademoiselle, nous allons prendre cette liasse, nous la mettrons sous scellés et la remettrons entre les mains du tribunal de première instance.

— Mais, monsieur, j'ai une lettre qui recommande ces lettres et me dit ce que je dois en faire.

— Vous en justifierez devant le tribunal, contradictoirement avec le réclamant.

Élise, tout étonnée de l'incident, se tut. On ouvrit le meuble; le juge trouva d'abord les titres et les montra, en déclarant leur valeur. Puis il trouva l'enveloppe, montra le mot : « Joie. » Élise et l'homme eurent le même cri de surprise en constatant qu'elle était vide...

La jeune fille s'expliquait difficilement la disparition des lettres, mais l'homme chargé de les distraire de la succession semblait ne pas se l'expliquer du tout, et il dit au juge de paix :

— Monsieur, vous avez peut-être bien vivement levé les scellés, un mûr examen des cachets nous aurait fait comprendre cette singulière disparition.

— Mais, monsieur, voici les cachets enlevés sans brisure, — fort heureusement, — et qui vous permettront de constater que les scellés étaient « sains, entiers et sans altérations. »

L'homme mit ses lunettes et regarda minutieusement la cire. Élise, qui venait seulement de comprendre, s'écria :

— Monsieur, c'est moi qui étais gardienne des scellés, et, malgré l'effroi que j'éprouvais à habiter la chambre d'un mort, je m'y suis résignée, pour être assurée qu'ils seraient respectés... J'avais plus d'intérêt que n'importe qui à la possession de ces lettres, et c'est moi, monsieur, qui trouve étrange cette disparition.

— Vous avez le droit, mademoiselle, de demander qu'il soit fait mention dans notre procès-verbal de cette disparition. Mais nous devons passer outre, sauf à vous

pourvoir, ainsi qu'il appartiendra pour cette raison, dit le juge de paix.

Élise ne répondit pas; elle était consternée. L'homme requit l'insertion au procès-verbal, et, après avoir exigé une perquisition minutieuse dans les meubles, il se retira. Alors la jeune fille dit au juge de paix, qui lui demandait de signer le procès-verbal :

— Monsieur, je tiens à vous montrer l'importance attachée à ces lettres. C'est au magistrat que je m'adresse.

Et elle tira de sa poche la lettre d'Aristide, à laquelle elle avait ajouté la partie déchirée par son beau-frère. Elle lut quelques instants à voix basse; puis, arrivée au passage qu'elle cherchait, elle lut à haute voix :

« Ma chère Élise, tu sais, toi seule, où je cache les lettres que tu m'apportes. Il faut prendre ces lettres et les remettre à... dans l'état où elles sont, c'est-à-dire dans une enveloppe portant ce mot : *Joie*. »

Elle s'interrompit pour dire :

— Là se trouvent des noms que je dois taire! « Il se peut qu'en cherchant des papiers on veuille fouiller dans le meuble que tu sais. C'est cela que je veux empêcher. Mon absence, en amenant les gens de justice, obligerait à mettre les scellés; en ce cas, il faut à tout prix que ce meuble ne soit pas ouvert, mes dispositions testamentaires te le donnent... Il me fallait pour cette mission une personne de laquelle je fusse sûr et c'est pour cela que je t'ai choisie. » Voilà, monsieur le juge, et vous comprenez l'importance de ces lettres.

— Ce document que vous venez de lire était joint au testament?

— Non, monsieur, c'est une recommandation qui m'a été remise le jour même de sa mort par son no-

taire, chargé de la commission si un malheur lui arrivait ?

— Il est signé ?

— Oui, monsieur.

— Et olographe ?

Élise le regarda bouche béante : elle ne comprenait pas ; il le vit et reprit :

— Cette recommandation, cette lettre est écrite de sa main ?

— Oui, monsieur, entièrement.

— Elle a valeur de testament et vous auriez le droit absolu de réclamer et de garder ces lettres, si on les trouvait.

— Mais que faire, monsieur ?

— Il faut adresser une plainte à M. le procureur impérial. Cette plainte, je l'apostillerai. On affirme les faits, des papiers importants ont été dérobés à la succession et vous demandez que les auteurs de ce détournement soient recherchés, poursuivis et contraints à vous rendre ces lettres.

— C'est cela, monsieur.

— Eh bien, mademoiselle, vous êtes maintenant chez vous ; agissez, je suis à votre disposition. Mais je vous conseille, avant, de bien visiter les meubles ; il se peut que M. de Farge ait placé ailleurs cette correspondance et que vous la retrouviez tout à coup.

— Vous avez raison, monsieur, je vais d'abord tout mettre en ordre ici et j'agirai après.

— Dans tous les cas, veuillez être assez bonne pour m'instruire du résultat de vos recherches.

— Oui, monsieur.

Le juge de paix et ceux qui l'accompagnaient, ayant rempli leur mission, se retirèrent et la jeune fille resta

seule. Elle était toute bouleversée par la disparition de ces lettres. Elle regardait autour d'elle et voyait toutes les armoires encore ouvertes béantes après les bris des scellés; elle se dit que peut-être elle allait les retrouver dans l'une d'elles.

Élise était curieuse, et elle trouvait agréable la pensée qu'elle allait pouvoir à son aise fouiller dans tout, lire tous ces papiers; et puis, malgré elle, elle éprouvait un bien-être à se trouver chez elle, bien chez elle. Elle regardait la liasse d'actions, qui, pour elle, la pauvre petite, était une fortune; puis un petit sac d'or que Jules n'avait pas vu et qui se trouvait dans les papiers. Elle égrenait les pièces d'or, une trentaine de louis, et cela lui semblait une somme considérable. La Grêlée se trouvait riche. Elle se dit qu'elle avait le temps de chercher; pourtant, au fond, elle était de l'avis du juge: ces lettres avaient été mises en un autre endroit et elle les trouverait lorsqu'elle mettrait un peu d'ordre dans ce qui était désormais son appartement. Épuisée par la terrible journée de la veille, par l'affreuse nuit, et ragaillardie par le gai soleil, surtout par la terminaison de toutes ses affaires, ayant enfin de l'argent dans les mains, elle avait besoin d'une bonne promenade en voiture. Elle ferait des acquisitions, elle avait besoin d'être tout autrement vêtue. Lorsque cette idée lui eut traversé le cerveau, elle fut arrêtée. Elle fit en quelques minutes sa toilette de pauvre, se réjouissant à la pensée qu'elle allait bientôt être tout autre, lorsqu'on sonna. Elle alla ouvrir et ne fut pas peu stupéfaite de voir entrer chez elle un commissaire de police ceint de son écharpe et accompagné de deux agents. Les yeux éveillés de la jeune fille interrogeaient le commissaire. Celui-ci lui demanda:

— Mlle Élise Boitel?

— C'est moi, monsieur.

Le commissaire étendit le bras en disant :

— Au nom de la loi, je vous arrête.

— Effrayée, Élise se recula, échappant à la main qui la tenait.

— Laissez-moi... C'est lui qui vous envoie, dit-elle, se souvenant des menaces de Mathieu des Taillis ; mais on ne me prend pas pour rien...

— Mademoiselle, vous avez tort de résister; mes ordres sont précis.

— Mais je n'ai rien fait, cria-t-elle.

— Vous êtes accusée, gardienne des scellés, de les avoir brisés et d'avoir soustrait des papiers.

— C'est faux, monsieur...

Et Élise cria : au secours! en cherchant à se sauver dans la chambre.

Mais les agents l'avaient saisie.

— Voyons, mademoiselle, si l'accusation est fausse, vous vous justifierez... mais, de grâce et dans votre intérêt, ne nous obligez pas à employer la force.

— Non, non, vous êtes des misérables... ses complices... vous ne m'emmènerez pas.

Les deux agents la tenaient ferme, et, sur un signe du commissaire, on l'enleva. La douleur, la honte suffoquaient la malheureuse jeune fille, qui cherchait vainement à crier ; sa voix s'éteignait sur ses lèvres, elle étouffait ; le sang affluant au visage la couvrait du rouge de la honte...

Elle refusait de marcher, on la traîna ; elle voulut se cramponner à tout ce qu'elle rencontrait, mais les agents la battirent ; la concierge voulut venir à son secours, on lui dit sèchement :

— Taisez-vous, vous, et fermez bien tout là-haut; vous êtes responsable.

La pauvre vieille faillit se trouver mal; elle pensa : C'est la suite de cette enquête secrète; il paraît qu'il y a quelque chose de louche... Je le pensais.

Élise avait repris un peu de force, et elle criait en voulant échapper :

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt... Je ne veux pas aller en prison.

C'était un affreux spectacle que celui de cette malheureuse enfant, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, se débattant au milieu des agents; on la hissa dans un fiacre qui attendait; elle jeta des cris aigus, désespérés; des passants allaient s'interposer, ils s'avançaient et disaient :

— On ne bat pas une femme.

Un des agents qui fermait la portière dit sévèrement :

— Mêlez-vous de vos affaires, ou nous vous emmenons avec elle.

Il sauta près du cocher et le fiacre partit.

Élise était presque folle ; après la lutte qu'elle avait soutenue pour résister à cette arrestation arbitraire, elle était tombée épuisée, sans force, au fond de la voiture; désespérée, elle pleurait, elle se sentait perdue; l'homme auquel elle avait résisté la veille se vengeait, et cet homme était puissant. Elle n'avait aucun moyen de se défendre de l'accusation portée contre elle, et cela était inutile, elle le sentait bien, cette accusation n'était qu'un prétexte; peut-être même était-ce le misérable qui avait fait enlever les lettres. Mais qu'allait-elle faire? qu'allait-elle devenir? Est-ce qu'elle allait se trouver de nouveau en présence de ce monstre? Est-ce que ce qu'il n'avait pu obtenir par la force, il allait en

faire le prix de sa liberté? A cette pensée un froid courut dans son sang. Elle n'osait parler ni à l'agent ni au commissaire qui l'avaient arrêtée, et dont les procédés brutaux la faisaient encore souffrir. Si, en arrivant, on l'interrogeait, elle expliquerait tout, elle prouverait qu'au reste, si les scellés avaient été brisés, cela ne pouvait nuire qu'à elle-même, puisque les lettres volées lui appartenaient par un legs spécial. On ne pouvait pas la garder en prison; elle voulait se le persuader; mais malgré elle ses larmes redoublaient, l'avenir l'effrayait; elle se sentait prise dans un piège, elle n'était ni aimée ni défendue par personne; seule dans la société, elle se voyait entourée d'ennemis et d'ennemis puissants. Elle eût plutôt consenti à mourir que de se réclamer de son beau-frère, la cause première de tout ce qui lui arrivait. Sa sœur, elle ne sentait plus pour elle que du mépris, et enfin elle était résolue à se tuer plutôt que de céder aux infâmes propositions de M. Mathieu des Taillis, le seul qui pouvait maintenant la protéger efficacement.

Élise était pure, elle voulait rester telle.

La pauvre fille eut une douloureuse impression lorsqu'elle vit la porte de la préfecture s'ouvrir pour laisser entrer la voiture. Elle pleura à grosses larmes en pensant qu'elle allait être jetée dans le Dépôt; elle trembla à l'idée de cette promiscuité avec des voleuses et des filles perdues... Il n'en fut rien, elle fut conduite dans une cellule particulière. On la laissa seule. Alors, elle se jeta sur la couchette, et, folle de désespoir et de rage, elle gémit et blasphéma... Puis elle s'arrêta, et l'œil sec, le regard fixe, elle essaya de remettre le calme dans son cerveau.

Elle passa ainsi tout un jour. Vers quatre heures, la

porte de sa cellule s'ouvrit; on la prit par la main, pour la conduire, car elle était sans force et paraissait ne pas comprendre; on la mena dans un bureau et un homme l'interrogea :

On lui dit que les scellés avaient été adroitement brisés, puis rétablis par elle; qu'elle avait ainsi dérobé un testament annulant le premier et des lettres compromettantes pour une personne X. Elle regardait celui qui lui parlait et ne répondait pas.

Celui-ci ajouta que, depuis qu'elle s'était sauvée de chez ses parents, son beau-frère et sa sœur, si bons pour elle, qui n'avait aucun moyen d'existence, elle n'avait pu trouver la possibilité de vivre que dans le vol ou dans l'inconduite...

On lui dit que ses parents se refusant assurément à la défendre, elle allait être transférée à la prison de Saint-Lazare.

Élise ne répondait toujours pas; elle semblait ne comprendre absolument rien à ce qu'on lui disait; parfois son corps était secoué par un tremblement; puis elle portait ses mains à son front, et elle gémissait.

Celui qui l'interrogeait, étonné de son mutisme, la regarda et, l'observant plus attentivement, s'écria :

— Mais elle est malade!... Qu'avez-vous?

Elle le regarda, mais ne répondit pas; et elle se recula jusqu'au mur pour s'y appuyer, afin de se soutenir.

On la reconduisit à sa cellule, où le médecin vint la visiter et donna aussitôt l'ordre de la conduire à l'infirmerie.

Le lendemain matin, un ordre arrivait à la préfecture de la libérer, une minutieuse perquisition faite dans

l'appartement n'ayant amené aucun indice confirmant l'accusation portée contre elle.

C'était la seule chose qu'on avait voulue en la faisant arrêter. On croyait être sûr que les lettres, elle les avait cachées, et on avait voulu chercher à l'aise; la perquisition n'ayant pas eu de résultat, on relâchait purement et simplement la malheureuse.

Mais cela n'était pas possible; la pauvre fille était étendue sur le lit de l'infirmerie, une fièvre cérébrale s'était déclarée; en proie au délire, Élise était au plus bas. Elle avait des visions épouvantables, et elle appelait au secours, en disant, au grand effroi des sœurs qui la soignaient :

— Vous êtes un magistrat indigne... un infâme... lâchez-moi! A moi, à moi mon mort aimé... Sors de ton tombeau, viens me défendre... viens... tu m'aimes, tu me protégeras contre lui, car je t'appartiens... emmène-moi avec toi dans le cimetière... Viens, tu es mon époux... Oh! il revient, le vieux, le monstre; il vient me prendre, défends-moi... défends-moi!

Élise resta vingt jours entre la vie et la mort; au bout de ce temps, sa jeunesse reprenait le dessus; un mieux sensible se manifesta, puis lentement, lentement la santé revint, mais avec une faiblesse du cerveau qui ne lui permettait pas de s'étonner du lieu où elle se trouvait, ni de se souvenir des scènes cruelles qui avaient amené sa maladie. Elle garda le lit six longues semaines, et ce fut au bout de deux mois seulement qu'elle put être transportée convalescente chez elle. Quand la concierge revit la pauvre et chétive enfant, qu'elle avait vue partir si forte, elle ne put cacher son impression.

La brave femme était peu occupée par la besogne de

sa loge, et se consacra tout entière aux soins à donner à la jeune fille pour laquelle elle éprouvait une grande sympathie. Elle ne la quitta pas, et, au bout de quinze jours, Élise put descendre à son bras se promener jusqu'au bois de Boulogne. Quand la santé revient chez les jeunes, elle revient vite. C'est ce qui arriva, et, à part des malaises singuliers et qu'elle attribuait à son état de convalescente, Élise, au bout de trois mois, se trouvait tout à fait rétablie. Cependant les syncopes qui la surprenaient sans raison, puis des malaises fréquents l'inquiétèrent, et, sur le conseil de la vieille, elle résolut de consulter le médecin. Celui-ci vint, et ayant demandé à la jeune fille ce qu'elle éprouvait, sur les déclarations qu'elle lui fit, il sourit et lui dit :

— Le mal qui vous menace n'est point terrible, mon enfant ; il est de ceux qui réjouissent les femmes.

— Que voulez-vous dire ?

— Bientôt vous serez mère.

On juge facilement du soubresaut d'Élise à cette déclaration.

— Mais non, monsieur, vous vous trompez... Mais non, je vous le jure, je ne suis point ce que vous pensez, monsieur ; je suis seule, je suis libre, mais je suis une honnête fille.

L'accent de vérité avec lequel on lui répondait confondit le médecin. Devant cette déclaration, il ne pouvait insister ; il fit une ordonnance banale en disant qu'il fallait attendre pour juger le mal, et il se retira. Élise prit la chose gaiement et en se moquant avec la concierge de la perspicacité du docteur.

Un mois se passa pendant lequel l'état de la jeune fille devint tel que, véritablement effrayée, elle envoya de nouveau chercher le docteur ; il vint. Le doute n'é-

tait plus possible. Le docteur, étonné, interrogea longuement la malheureuse, et il conclut en disant :

— Un crime a été commis. Vous avez été la victime.

— Mais c'est impossible.

— Hélas, non, le cas s'est présenté, et, dans un procès récent, un dentiste a été condamné : une jeune fille, qu'il endormait par le chloroforme, ne s'aperçut de l'outrage subi que lorsqu'elle allait devenir mère...

— Ah ! mais c'est affreux, c'est épouvantable...

Et la malheureuse enfant serait tombée, si elle n'avait été soutenue par le docteur. Puis folle de rage, avec un accent plein de désespoir, elle s'écria :

— Allons, je suis maudite... ; je suis maudite.

Le docteur, étourdi du crime qu'il constatait, lui dit :

— Une si épouvantable chose ne peut rester impunie, ma chère enfant ; je me mets à votre disposition, il faudra bien que nous trouvions le coupable... Avant tout, il faut qu'on ignore autour de vous ce malheur. Vous ne pouvez raconter à tous le crime mystérieux dont vous avez été victime : vous viendrez chez moi ; j'ai à Meudon une maison où j'ai des pensionnaires ; dans quelques mois vous y viendrez...

Élise, les yeux mouillés, regardait le docteur, et lui prenant la main elle dit :

— Ah ! vous êtes donc bon, vous !

— Comptez sur moi..., vous serez vengée.

Six mois après, dans une petite maison de Meudon tout entourée de verdure, au commencement d'avril, la pauvre Élise mettait au monde un garçon auquel elle donna le prénom d'Aristide.

DEUXIÈME PARTIE

UNE ÉTOILE PARISIENNE

I

UNE SOIRÉE CHEZ MADAME LA BARONNE DE MARBY.

Quelque temps après les événements que nous avons racontés, on apprit dans le quartier d'Auteuil que M. de Marby, malgré le bail qu'il avait signé, et qui l'obligeait à occuper le petit pavillon où se sont passées les premières scènes de notre histoire, ayant payé d'avance ses annuités, déménageait pour aller demeurer rue La Fontaine. Les uns disaient que c'était à cause des événements malheureux qui s'étaient passés dans la petite maison, la mort cruelle de son meilleur ami, le départ de leur jeune sœur; d'autres disaient que c'était par ordre; d'autres, enfin, parce que tout à coup l'on s'était aperçu que le vieux capitaine avait été mis trop tôt à la retraite, en raison de sa haute intelligence, peut-être parce que, ainsi que les vins, ses qualités se révélaient seulement en vieillissant, et qu'une situation tout à fait exceptionnelle venait de lui être faite qui l'obligeait à tenir un rang plus élevé.

Il y avait du vrai dans tous ces racontars. Assurément le petit pavillon semblait triste au capitaine, depuis que les habitudes qu'il y avait contractées étaient bouleversées. Un ordre tout à fait secret avait été donné, sous forme de conseil, à Mme de Marby. L'exiguïté du pavillon, son entrée unique, gênaient certaines visites utiles, et, pour conserver ces relations, elle avait dû considérer comme un ordre le conseil de M. Mathieu des Taillis. Mais la vérité, la voici.

Aurélie avait été chez M. Mathieu des Taillis savoir le résultat de sa demande. Il lui avait appris l'étrange disparition des lettres, sans toutefois lui raconter ce qui s'était passé avec sa sœur, mais en montrant pour Élise un mépris haineux.

A la suite de cette visite, dans laquelle il lui parut voir dans Aurélie une femme nouvelle, M. Mathieu des Taillis dit à Aurélie qu'il la trouvait charmante. Il lui semblait doux de voir papillon celle qu'il avait connue ver. Il lui dit bien des choses sur lesquelles il est inutile d'appuyer, mais dont le résultat fut cette découverte: que le capitaine Hilaire Ténard de Marby avait une intelligence spéciale pour le choix des chevaux; on pouvait lui trouver une situation particulière, pour les remontes de la cavalerie et dans les haras.

Ceci décidé entre M. des Taillis et Aurélie, cette dernière s'occupa de chercher une petite maison, pavillon ou hôtel, avec jardin, où l'on pourrait recevoir du monde, donner des soirées et avoir surtout un petit personnel et chevaux et voitures.

Un jour, le capitaine de Marby fut appelé au ministère. C'est à peine s'il parvint à dormir une heure la nuit qui suivit la réception de la lettre, toutes les appréhensions les plus redoutables lui passaient dans la

tête. Que lui voulait-on? Allait-on lui supprimer sa pension? Lui infligerait-on un blâme pour l'irrévérence avec laquelle chaque jour il parlait de ses chefs, de l'administration, du pouvoir même? Aurélie, tout le jour, l'avait consolé, lui disant que peut-être c'était une chose heureuse qui lui arrivait, de l'avancement. Il ne voulait rien entendre : on était trop aveugle pour voir ce qu'il valait, et trop ingrat pour se souvenir de ce qu'il avait fait. Et puis, depuis la mort de ce pauvre Aristide, à cause de cette gueuse d'Élise, il avait perdu et son dernier ami et son seul protecteur.

Enfin, le lendemain, ciré, brossé, superbe, il arrivait près du secrétaire du ministre, et celui-ci, à son grand étonnement, son étourdissement, le recevait très obséquieusement, et, l'ayant fait asseoir près de lui, lui disait :

— Capitaine, il y a un grand mouvement dans le personnel en ce moment, et nous sommes à la recherche des hommes spéciaux. Toutes les puissances changent leur armement, et le gouvernement de Sa Majesté ne veut pas être surpris par les progrès qui se font autour de nous.

Hilaire Ténard de Marby ouvrait ses grands yeux ronds, qui ressortaient des paupières comme des tampons de locomotive, cherchant à comprendre ce que voulait lui dire le secrétaire ; il fallait répondre cependant, et il dit :

— Vous avez parfaitement raison.

Le secrétaire reprit :

— La cavalerie est une arme difficile dans laquelle les plus forts perdent absolument leur latin... Il ne faut pas des théoriciens, mais des praticiens, des gens qui connaissent à fond le cheval.

— C'est vrai, Votre Excellence, dit M. de Marby, un peu intimidé par l'honneur qu'on lui faisait en lui parlant de tout, car il faut connaître à fond le poil de la bête...

Le secrétaire ne comprit pas, mais il acheva :

— En somme, vous nous avez été désigné comme l'homme utile pour le choix de nos chevaux, dans les corps divers et selon leur emploi, pouvant apporter dans les haras un savoir qui manque à nos administrateurs, et je suis chargé par Son Excellence M. le ministre de vous offrir une place d'inspecteur des haras de l'État et de surveillant dans la remonte...

Hilaire Ténard de Marby jaillit de sa chaise, et droit, rouge comme une guigne, l'œil brillant, la moustache frémissante, il balbutia :

— Excellence, j'accepte... fier... heureux... Je suis au service de l'empereur, un fidèle... et je me connais en chevaux, c'est vrai... On s'en est aperçu, ce qui montre avec quelle vigilance tous les services sont faits... Je suis fier de cette distinction...

— Vous n'avez, capitaine, que ce que vous méritez...

— Tenez, Excellence, je suis ému... je pleure... Ah! quelle joie pour moi... pour elle!...

— C'est un emploi nouveau que nous créons, dans lequel vous aurez de grands déplacements, et pour lequel, aujourd'hui et à ce titre, les émoluments sont portés à la somme de vingt mille francs.

— Par an? exclama interrogativement le capitaine.

— Par an, oui, pour commencer...

— Par an! vingt mille francs!... Vive l'empereur!... Votre Excellence peut dire à Son Excellence Monseigneur le ministre que je lui appartiens tout entier... Ah! monsieur, que je suis heureux!... Enfin, on m'a vu!...

— Depuis longtemps il avait été question de vous pour cette place difficile... Ainsi, c'est entendu ; j'étais chargé, monsieur le baron, de vous demander si cette place vous convenait ; elle vous convient ?

— Si elle me convient !... Mais c'est la fortune !...

— Vous recevrez demain votre nomination, et vous enverrez votre démission à votre chef de bureau,.. Vous comprenez, monsieur le baron, que votre situation, en changeant, vous oblige à tenir un rang égal...

— J'ai compris, j'ai compris...

Un garçon de bureau vint dire au secrétaire que le ministre le demandait.

Il prit aussitôt congé du capitaine, laissant celui-ci étourdi.

Une fois dehors, le capitaine se dit que si on l'appelait monsieur le baron, ce n'était pas pour rien ; et, en effet, le lendemain il recevait du ministère de la guerre sa nomination au nom du baron Hilaire Ténard de Marby.

Et dix jours après, M. le baron et Mme la baronne de Marby s'installaient dans un charmant petit hôtel sis au milieu d'un jardin ombreux, avec pièces d'eau devant et derrière, serres, écuries, remises, rue La Fontaine. Quinze jours après, le capitaine de Marby était envoyé avec une commission pour inspecter les haras du Centre, et Mme la baronne de Marby faisait régulièrement le tour du lac dans sa voiture.

Un soir donc elle revenait du bois, lorsqu'un homme assez convenablement vêtu, mais d'allures communes, qui attendait son retour chez la concierge, se précipita vers elle au moment où elle descendait de voiture et vint lui dire en souriant comme à une personne de connaissance :

— Bonsoir, madame, j'ai insisté pour vous voir, excusez-moi. Vous me reconnaissez ?

Aurélie blessée regarda l'homme du haut en bas et dit au portier :

— Pourquoi laissez-vous entrer ainsi ?

— Madame, monsieur nous a dit que vous seriez bien heureuse de le voir, qu'il avait été élevé avec vous.

— C'est un imposteur.

— Vous ne me reconnaissez pas ? fit l'homme en fronçant les sourcils.

— Je ne vous connais pas... Je vous prie de vous retirer.

— Aurélie, tu ne me reconnais pas ?

L'homme s'était placé presque devant elle en haut des marches du perron. A son exclamation, Mme de Marby s'écria :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, s'adressant au cocher, au valet de pied et au portier :

— Appelez un agent et emparez-vous de cet homme... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Les domestiques obéissant allaient se précipiter sur lui ; d'un geste, l'individu les contint, et, l'air narquois, s'effaçant pour laisser passer Aurélie, il dit :

— Excusez, madame, je me suis trompé. Vous n'avez pas besoin d'agent, je me retire...

Et pendant qu'Aurélie, fière et hautaine, entrait dans le vestibule, il descendait les marches du perron, haussant les épaules en disant aux domestiques menaçants :

— Je pars, je me suis trompé ; ne touchez pas, jeunes gens..., vous vous en repentiriez.

Et superbe, fier, plein de dédain, il traversa la cour,

Une fois sorti hors de la grille, secouant la main en étendant l'index, il dit d'un ton menaçant :

— Tant pis pour toi, la belle, tu payeras cher la petite sortie que tu viens de me faire ! Imbécile que je suis !

Et il partit monologuant :

— Pour une fois que, guidé par un souvenir de jeunesse, je me dis : faisons le bien, voilà ce qui m'arrive. Ça dégoûte d'être bon. Ah ! comme la fortune change les femmes ; quand on pense que j'ai connu ça en petite robe de jaconas, en tablier de soie, avec un petit bonnet crâne... Ça n'avait pas de voiture, ça allait à pied, dans des bottines de velours sans talons. Ça n'avait sur le bec que sa fraîcheur et son rire d'enfant, pas de maquillage... C'était beau jour et ça aimait Bibi, parce que ça écoutait son cœur... Aujourd'hui, ça n'aime rien que soi-même et ça ment pour paraître jeune, et ça se ment à soi-même dans des appartements sombres où l'on se voit à peine, obligeant le miroir à vous faire paraître toujours belle... Fais la maligne, Lilie, méprise l'ancien, il s'en souviendra. Un sourire, un mot, un petit baiser... et je lui donnais ce que j'ai pour rien. Elle ne se doute guère que j'ai de quoi faire payer son petit coup de scène un rude prix. Tant pis pour toi, ma biche ; les infidélités, je les pardonne, mais l'ingratitude, jamais...

Et un rire méchant courut sur les lèvres du jeune homme, qui chantonna :

> Et Musette, qui n'est plus elle,
> Disait que je n'étais plus moi.

Arrivé au bout de la rue La Fontaine, l'homme s'arrêta en disant :

— Je raisonnerai ce que je dois faire, mais le principal, c'est de savoir ce qui se passe dans la maison. Je sais qu'Aurélie est mariée avec un capitaine très riche, qu'elle a un grand train de maison; je sais que tout le monde prétend que la source de la fortune de son mari, c'est la facilité de sa femme..., ça ne m'étonne pas; jeune, j'ai connu son tempérament...; lui, le capitaine, ne sait rien. Je sais qu'il est mauvais comme une teigne, qu'il est jaloux, qu'il tuerait celui qu'il surprendrait avec sa femme; on m'a même dit que la chose était arrivée... Mais j'ai avec ça tout ce qu'il me faut pour me rattraper de ce soir et pour gagner quelques sous..., ce dont je commence à avoir besoin... Voyons donc ça.

L'homme revint sur ses pas; presque arrivé devant la grille, il vit une voiture de glacier que l'on déchargeait; comme les domestiques aidaient, il se dissimula et attendit. Il lui parut qu'il y avait un va-et-vient extraordinaire dans le petit hôtel de la rue La Fontaine, et il pensa :

— C'est bien drôle, ça; avant de tenter ma démarche, je m'étais assuré que le mari n'était pas là; on m'a dit qu'il était absent pour une quinzaine... Étant seule chez elle, que signifient ces préparatifs? Est-ce que le mari est revenu et qu'on va fêter son arrivée?

Il attendit; lorsque la voiture fut déchargée, la grille refermée, pendant que le conducteur resté seul détachait la musette de son cheval, il vint à lui, et, sous prétexte de l'aider, rattacha une boucle du harnais en disant :

— Ça le sanglait, et je connais ça, moi...

— Vous êtes bien aimable, fit le cocher; tenez, aidez-moi donc à fermer ça...

L'homme le fit en disant :

— Ce que vous voudrez.

— Le cocher montait sur sa banquette en disant :

— Merci !

L'autre lui dit :

— Vous allez bien prendre un verre ?

— Ma foi, c'est pas de refus. Mais plus bas : Tous les garçons et les surveillants sont entrés, si ma voiture restait, je serais pincé... Marchez, je vous suis.

Il retourna sur ses pas, et ayant passé le tournant de la rue, il entra dans un petit café-estaminet, où le cocher vint aussitôt le rejoindre...

— Qu'est-ce que vous prenez, vous ?

— Oh ! moi, toujours du vin, je ne change pas.

— Garçon, une bouteille..., et du bon !

Et ils s'assirent en face l'un de l'autre. Aussitôt, et le plus naturellement du monde, l'homme demanda :

— Qu'est-ce que vous veniez donc apporter là ?

— Là-bas ? Oh ! c'est pour une soirée.

— Ah! il y a une soirée ?

— Oui. On a commandé ça il y a quatre jours.

— Ils sont bien heureux les gens qui donnent des soirées. Ça doit être des gens chics ?

— Oh ! ce sont des gens tout à fait de la haute. Il y a souvent des dîners que nous fournissons, et il faut voir ça ; on nourrirait des familles pendant un mois avec ça.

— Mais ce soir, ce sera beau ?

— Oh ! je crois bien. C'est tout à fait ce qu'il y a de bien. Ainsi, vous avez vu le personnel qui m'a aidé. Ils sont quinze.

— Quinze garçons ?

— Oui !... Vous avez vu la voiture ; il en vient quatre...

— Quatre voitures ?

— Mais oui... Et, vous pensez, il y a maintenant le tapissier, que j'ai rencontré en venant; c'est étourdissant ce qu'on fait. Vous avez vu la maison simple; eh bien, ils doivent venir à sept heures...

— Il est ça.

— Eh bien, ils vont venir maintenant,.., et l'on a placé une véranda, une marquise, je ne sais pas comment ça s'appelle..., enfin une affaire couverte avec des rideaux de velours.

— Un vélum!

— Oui, c'est ça..., et des fleurs...; c'est le fleuriste de la ville de Paris... Six voitures sont venues, depuis ce matin, pour les appartements et le jardin... Il y a aussi des illuminations étourdissantes.

— Crédié, je voudrais voir ça!

— Ah! dame, ça sera joli...

— Dites donc, vous le verrez, vous?

— Oui! dame, c'est pour m'amuser.

— Eh bien, si vous pouviez, moi je vous donnerais un coup de main.

— Ça se pourrait..., mais faudrait être sérieux.

— Pour ça, vous pouvez compter sur moi...

— Eh bien, écoutez : vous allez monter avec moi, nous allons retourner à la maison charger, je dirai que vous êtes un parent qui me donne un coup de main; ça ira tout seul...

— Ah! si vous faites ça, vous serez un vrai copain.

— Touchez là, vous m'avez l'air d'un bon garçon; eh bien, je vais vous faire voir..., c'est toujours utile pour nous autres, voyez-vous, de voir de près le grand monde.

— Ça doit être curieux!

— Vous verrez ça...

— Mais je pense à une chose.

— Quoi ?

— Est-ce que j'ai besoin de vous accompagner ?

— Non ; pourquoi ?

— Parce que je ne suis peut-être pas assez propre ; il faudrait que je puisse m'habiller.

— Ça, vous avez raison, j'y pensais pas. Vous savez, c'est l'ordre de la maison ; il faut un habit ; les gants, j'en ai ; on nous les fournit.

— J'ai un habit ; je vous demande le temps d'aller le mettre. Voulez-vous ?

— Pardi, allez-y ; j'aime mieux ça, au contraire. Dans trois quarts d'heure, une heure, trouvez-vous ici. Je ne dis rien à la maison et vous venez avec moi.

— C'est entendu ?

— C'est entendu !

Les deux nouveaux amis se serrèrent la main. Le premier paya la bouteille et dit :

— Dans une demi-heure, je serai là et je vous attendrai.

— C'est convenu.

Et ils se séparèrent.

L'homme, resté seul, disait :

— Cette nuit, Aurélie, ma fille, nous causerons.

— Et il se mit à courir dans la direction de Paris.

Moins d'une heure après, le cocher retrouvait son nouveau camarade au cabaret où ils s'étaient donné rendez-vous. Ce dernier était vêtu réglementairement de l'habit râpé, usé, taché du garçon d'extra. Il avait fait une autre concession à son rôle : il avait fait le sacrifice de la barbe brune et douce qu'il portait. Il n'avait conservé que ses favoris, taillés à la façon qu'on nomme en côtelettes ; et sa coiffure frisée, sa coupe de

barbe, son costume étroit, le changeaient si complètement, que le cocher ne le reconnaissait pas.

— Ah bien ! ma vieille, vous êtes complet ; je ne vous reconnaissais pas.

— C'est pas à moi ; c'est un camarade qui est gérant dans un café, qui m'a prêté tout ça et qui m'a fait faire la tête.

— Venez, car je ne suis pas en avance.

Naturellement le nouvel extra entra dans la maison sans être reconnu des domestiques chargés, quelques heures avant, de le mettre à la porte.

Le petit hôtel était bien transformé depuis deux heures. Un grand vélum s'étendait devant le vestibule ; des plantes exotiques, arrangées en massifs, formaient la bordure d'une vaste allée, à l'extrémité de laquelle s'arrêtaient les voitures, évitant ainsi un encombrement intérieur.

Dans le jardin, le coup d'œil était féerique. Les massifs étaient illuminés, et des lustres, des lanternes, étaient suspendus à tous les arbres. Dans les deux bassins, une gerbe d'eau retombait ensuite sur des globes lumineux. Les fenêtres des salons du rez-de-chaussée étaient grandes ouvertes et, entre les lourdes draperies, on voyait les domestiques allant et venant avec les tapissiers, pour les derniers apprêts.

Tous les meubles avaient été enlevés et remplacés par des massifs de fleurs. Au premier se trouvait un petit salon de jeu, et un vaste buffet. On y arrivait par l'escalier, dont la rampe était cachée sous des fleurs, et les murs sous de lourdes tapisseries.

Au fond du jardin, dans un petit kiosque, avait été placé un orchestre, qui, à l'heure où nous entrons, commençait son installation.

Après avoir aidé à décharger la voiture avec ses collègues, le nouvel extra alla, sous le prétexte d'installer le buffet, visiter les salons et le jardin. En voyant le nombreux personnel de domestiques, les préparatifs luxueux faits, il dit en hochant la tête :

— Je n'y comprends plus rien... C'est joliment loin de la situation qu'on m'avait dit... Pour donner des fêtes semblables, ces gens-là ont plus de cent mille livres de rente... et, à moins qu'Aurélie ne les ait en dehors de son mari, — ajouta-t-il d'un air narquois, — ça ne s'explique guère...

En passant dans les salons, il se rencontra avec les premiers invités, et il se hâta de regagner l'office, juste au moment où Mme la baronne de Marby descendait pour recevoir les premiers invités ; il eut un tressaillement et un mouvement admiratif qu'il ne put réprimer en la voyant si belle. Il se retira en se disant tout bas :

— C'est drôle ça !... Elle fait seule les honneurs de sa maison. Ah çà, mais qu'est-ce que c'est que ce mari-là?... C'est un mari en carton.

Il rencontra le cocher, transformé comme lui, qui venait aider, et qui, le voyant revenir du salon, lui dit :

— Eh bien, crois-tu que c'est joli, hein ? T'avais pas encore vu de fête comme ça ?

— Non, c'est vraiment beau...

— C'est maintenant que ça commence. Tiens, regarde-moi ça, voilà le monde... Dis donc, crois-tu qu'elle est jolie, la bourgeoise !

Et ils l'admiraient. Au reste, cela en valait la peine, le tableau était charmant.

A cette heure, l'hôtel et le jardin lumineux semblaient isolés dans un vaste bois ; les petits hôtels voisins

étaient absolument perdus dans l'obscurité et le coup d'œil était féerique : les grilles dorées scintillaient sous les lumières des globes lumineux qu'on avait placés des deux côtés de la vaste allée sablée qui s'étend jusqu'au tapis débordant le perron; dans les fleurs serrées en taillis se dressent de superbes lampadaires; au-dessus s'étend un immense vélum de velours à bordures et à glands d'or, sous lequel est accroché un lustre resplendissant. De toutes les fenêtres du petit hôtel, avec la lumière, s'échappe le bruissement du monde, et l'on voit briller les dorures, les cuivres polis des meubles scintillent avec les verroteries des lustres. C'est l'heure où le monde arrive pressé, et déjà la cohue commence; les habits noirs ne sont guère plus nombreux que les uniformes brillants, poitrines chamarrées, épaulettes éclatantes... Mais ce qui dominait et ce qui excitait surtout l'attention des deux hommes, c'était l'éblouissement des épaules des femmes, nues jusqu'à l'indécence. Le nouvel extra mordait ses lèvres en rageant.

— Il y a un mystère dans tout ça...

Le cocher disait :

— Crois-tu qu'on ne se gêne pas, dans ce monde-là, pour montrer son corps...? Si ma femme en montrait le quart, mince que je lui ficherais une beigne... On dirait des enseignes ; elles montrent leurs échantillons.

Il riait de son mot, lorsqu'on lui frappa sur l'épaule. C'était le surveillant des garçons qui leur dit :

— Dites donc, vous n'attraperez pas de courbatures; voulez-vous des mouchoirs pour éponger la sueur que vous gagnerez à faire ce travail-là?

— Ne vous fâchez pas...; nous étions en extase,..

— Montez là-haut servir le buffet, vous en verrez autant.

Les deux hommes obéirent. Le nouvel extra avait raison : cette fête était singulière, et l'absence de M. le baron de Marby était inexplicable. Pour avoir cette explication, il nous suffira d'écouter deux jeunes gens, bons amis de la maison, assurément, car c'est avec son meilleur sourire que Mme la baronne de Marby les accueillit. Échappant à la bousculade des salons, ils étaient venus se placer dans le fond du jardin, près d'un petit pavillon où, pour les fumeurs et les buveurs de bière, avait été installée une sorte de petite brasserie; ils fumaient assis devant une petite table, et, après s'être extasiés sur le luxe et l'originalité de la fête, l'un achevait :

— Tu comprends que tout cela a été arrangé, combiné et dirigé par elle, par Mme de Marby, et c'est parce qu'il n'est pas là que la fête a ce caractère amusant. Ah ! si le capitaine avait été là, ce jardin aurait été pour les fumeurs et les danseurs, et tant pis pour ceux qui n'auraient pas trouvé ça superbe.

— Mais enfin c'est toujours lui qui paye.

Le jeune homme eut un sourire singulier en disant :

— Il payera les bougies des salons, la musique et quelques rafraîchissements, et il croira que c'est tout.

— Mais qui payera le reste?

— Mme de Marby.

— Mme de Marby; elle a donc une fortune personnelle?

— On dit que oui; elle a des *revenus* tout à fait personnels.

— Oh ! es-tu méchant !

— Je ne dis pas la moitié de ce que j'entends. Ecoute: le père Marby est un type; tu le connais; on l'avait envoyé je ne sais où pour acheter des chevaux. Il de-

vait revenir aujourd'hui. Jusqu'à l'heure où son retour était possible, on n'avait rien fait ici que pour une soirée ordinaire. Dès que la baronne a su que le capitaine ne pouvait pas revenir, en deux heures, le tapissier, le fleuriste, le glacier, prévenus depuis quatre jours, ont fait ce qui demande une journée à installer.

— Et tu conclus de ça ?

— Que les mêmes personnes qui s'intéressent à M. de Marby, et qui lui ont fait avoir l'emploi étrange qu'il occupe, lui ont donné des ordres pour ne revenir que dans dix jours. Mme la baronne a télégraphié à son mari qu'elle le suppliait de revenir, qu'une soirée avait été organisée pour son retour, que les invitations étaient lancées. Le capitaine a répondu : « J'ai des ordres, je ne puis revenir ; donne ta soirée. » Et le tour est joué. C'est la belle Mme de Marby qui nous offre la soirée, et c'est... tu sais bien qui... qui la solde.

— Qui ?

— Toujours l'homme dont nous parlions.

— Ce Mathieu ?...

— Mais oui !

— Oh ! cette vipère est donc partout ?...

— A peu près.

— Ce que j'apprends me dégoûte, et je partirais volontiers... Cette femme, que je trouvais jolie, me répugne. Quoi ! ce vieillard, ce monstre a ses baisers !... Pouah !...

— Provincial, va !... Où voudrais-tu aller ?... Je parie que je le sais.

— Tu vas renouveler ta plaisanterie de ce matin...

— Mais oui, mon ami. Tu voudrais partir pour voir le dernier acte. Cette femme-là t'a troublé le cerveau, surtout l'histoire de sa vertu farouche.

— Tu dis des bêtises...

— Avoue donc... tu ne penses qu'à Loïse Bott, la belle Grêlée. Sois franc.

— Eh bien, oui, c'est vrai... Je m'ennuie ici, et il me répugne d'être l'invité de ce vieux misérable. Viens...

— Tu vois bien...

— Rends-moi un service. Tu es mon ami, eh bien, ne me parle pas de ça... N'en ris pas surtout... Oui, c'est vrai, j'aime la belle Grêlée!

Il y eut quelques minutes de silence, au bout desquelles, avec une affectueuse brusquerie, l'autre répondit :

— Tu n'as personne à voir dans les salons ; il vient maintenant trop de monde ici. Viens nous promener dans le jardin ; nous causerons.

— De quoi?

— Tu le sais bien!

— Encore! fit le jeune homme avec impatience.

— Je t'en prie, Olivier... Nous causerons sérieusement.

Ennuyé, visiblement mécontent, le jeune homme se leva, imitant son compagnon, et, prenant le bras que celui-ci lui offrait, il dit :

— Allons, viens.

Et, suivant un étroit cours d'eau qui serpentait à travers les pelouses, ils gagnèrent une large terrasse isolée qui se trouvait à l'extrémité du jardin, et d'où l'on pouvait voir, à quelques centaines de mètres, la Seine couler sombre, en reflétant les étoiles et la ligne de réverbères des derniers quais de Paris.

Cette porte du jardin avait été négligée ; elle était perdue dans l'ombre. Là, ils étaient seuls.

Sous un des arcs que formaient la vigne vierge et le

lierre, ils s'assirent sur le parapet, et celui qu'on avait appelé Olivier demanda :

— Que veux-tu me dire ?

— Je veux parler avec toi ainsi qu'un véritable ami.

— Un véritable ami, ajouta Olivier. C'est le droit de me faire souffrir encore.

— Non, de te consoler et surtout de te conseiller.

— Je t'écoute.

Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles le premier offrit à son ami un cigare en en prenant un lui-même. Les cigares allumés, il commença gravement :

— Tu reviens du bout du monde, tu as mené la vie sobre du soldat, tu arrives à Paris altéré de plaisir, tu t'es promis de te satisfaire, tu viens vivre, bien vivre, de la vie si facile, joyeuse, du garçon. Je suis là, moi désœuvré — je ne veux pas faire de pose et te dire blasé. Nous nous retrouvons et nous nous promettons bien de mener la vie à grandes guides. Ça commence bien. Nous en arrivons à faire sourire le garçon du café Anglais en venant souper, tant nous amenons de nouvelles *camarades* à chaque souper. C'était parfait. Je ne sais quel fatal ami t'entraîne dans une soirée particulière et tu en reviens bouleversé. Tu as rencontré une femme étrange que tout le monde aime et qui n'aime personne, dont l'esprit étincelant éblouit tout le monde, dont la voix enchanteresse charme qui l'entend. On te fait sur elle les récits les plus fantastiques et, lorsque tu la complimentes sur sa grâce, sur sa voix, vous vous touchez la main. Il se produit alors un effet magnétique, tu en deviens amoureux fou. De ce jour, au lieu du compagnon joyeux, ardent au plaisir, que j'avais trouvé, je ne rencontre plus qu'un lugubre com-

pagnon au teint pâle portant sa passion comme un deuil et la jetant au travers de toutes nos fêtes. Est-ce vrai ?

— C'est vrai !

— J'ai voulu à mon tour voir cette femme étonnante, cette charmeuse, qui arrivait dans Paris et s'y plaçait tout à coup comme une étoile ; c'était facile, puisqu'elle se produisait au théâtre, et avec quel fracas ! Bref, je le constate, tout prêtait à cet éblouissement, ou, pour dire plus juste, à cet égarement. Est-ce une cantatrice qui se révèle, une grande artiste ? Non, c'est une femme douée, une artiste inconsciente dont l'organe admirable charme, mais qui ne connaît rien, ne sait rien, et dont la nature seule produit par son originalité des effets puissants. A côté d'éclatements qui bouleversent tout le monde, elle a des faiblesses de débutante. Mais sa grâce juvénile sauve tout... Et je le constate encore, cette charmeuse a ce don, que parfois ses défauts semblent des qualités. Au physique, c'est la même chose, elle est belle, très belle, et cependant on pourrait discuter sa beauté ; car elle a quelques grains de petite vérole ; au contraire, ses admirateurs (et j'en suis) trouvent encore une beauté de plus dans cette imperfection, car on dit d'elle : la belle Grêlée..

— Mais enfin où veux-tu en venir ?

— Mon cher Olivier, je conclus ainsi : elle est charmante, tu l'aimes, c'est fort bien, et lorsque tu l'as remarquée tu faisais preuve de goût ; c'était la plus adorable moitié de...

— Je te prie de croire...

— Non pas, écoute-moi : lorsque j'ai cru que tu ne voulais faire d'elle que ta maîtresse, c'était fort bien ; en même temps que tu satisfaisais l'amour qui t'entraînait vers elle, tu étais remarqué ou plutôt distingué

parmi tous... Mais, à cette heure, toutes tes avances ont été repoussées, ou tes promesses n'ont pas été écoutées, ou ta déclaration d'amour a fâché; tu t'es transformé, et de la résistance naît en toi un amour plus grand, plus fort, et tu ne recules plus devant la pensée de sacrifier ta carrière et de te brouiller avec ta famille, et tu veux en faire ta femme...

— Eh bien, fit Olivier en se redressant, et pourquoi pas?

— Parce que lorsque l'on a ton nom, ta famille, on peut aimer Loïse Bott, la belle Grêlée; mais on n'oblige pas sa famille à la recevoir et à la considérer comme la marquise de Meyran.

Olivier de Meyran se leva vivement et, se redressant devant son interlocuteur, il lui dit d'une voix sèche:

— Ferdinand, si tu n'étais mon ami, presque mon frère, nous ne sortirions d'ici que pour aller sur le terrain.

— Eh bien, j'irais, fit crânement Ferdinand; et j'aurais moins de douleur de te tuer que de te savoir l'époux de cette chanteuse...

— C'est bien..., fit Olivier, boutonnant machinalement son habit et se disposant à se retirer; puis, tendant la main, il ajouta: Adieu:

— Non, non, tu ne partiras pas... Mon amitié est assez forte pour braver ta colère et t'empêcher de faire une folie...

— Ah! voyons, finissons-en; nous ne sommes plus à une époque où les préjugés sont des raisonnements; il y a, dans le monde où nous vivons, trop de précédents, pour que le choix d'une dame de théâtre, par un gentilhomme, puisse être si vivement jugé... Il y a autre chose... Tu as dit vrai, je ne connais de Mlle Loïse

Bott que la vie que chacun raconte... Sais-tu autre chose?

— Je ne sais rien... Et justement ce que je condamne en toi, c'est la légèreté avec laquelle tu te résous à faire de la femme que tu n'avais remarquée que pour en faire ta maîtresse la marquise de Meyran... Il faut arriver du bout du monde pour se marier avec la belle Grêlée.

Olivier dit alors gravement:

— Mon ami de Chapet, la dernière phrase que tu viens de dire est de trop, et, cette fois, je le regrette, notre entretien ne peut se terminer que par une rupture, à la suite de laquelle deux de mes amis viendront te demander une réparation par les armes...

— Tu deviens fou.

— Ou tu m'expliqueras ce que tu veux dire, ou tu me prouveras que la femme sur laquelle tu laisses planer une semblable accusation la mérite. Si j'étais décidé à faire de Mlle Loïse Bott la marquise de Meyran, je devrais tuer celui qui parle d'elle de cette façon.

Ferdinand, impatienté, haussait les épaules.

— Que sais-tu d'elle?

— Je n'ai rien à répondre, et je m'en tiens à ce que je viens de te dire.

— Sais-tu qui elle est, d'où elle vient?

— Non; ce nom n'est pas le sien.

— D'où le sais-tu?

— Je le sais. Sans famille, sans nom, bohémienne, on ne sait d'où elle vient. Elle se dit Américaine et ne sait pas un mot d'anglais. Elle est Parisienne...

— Oh! terribles gens que vous êtes, avec votre vie facile qui vous donne le mépris des femmes... L'histoire, c'est la calomnie... Elle est inconnue ici,

et déjà votre bave se répand sur elle. Vous êtes des niais qui, le soir, allez boire dans les baisers des filles avec lesquelles vous soupez les infamies que leur jalousie invente... Elle est jeune, elle a du talent, elle est belle... et elle est sage!... Voilà plus qu'il n'en faut pour que toutes les vipères la salissent de leur venin... Et vous, des hommes, des gentilshommes, vous les aidez contre une femme que tu déclares sans famille, c'est-à-dire sans défenseur, et étrangère.

— Étrangère! fit Ferdinand, la face rouge et se contenant avec peine... Tu le veux? Tant pis!... Hier, lorsque, revenant de promenade, elle arrivait dans sa voiture au théâtre, un homme qui paraissait très étonné s'écria : « C'est ça la Loïse Bott!... Mais je la connais!... Ah! c'est la petite Grêlée... »

— Cet homme... cet homme... son nom?..

— Eh! toujours le même, pardieu : Mathieu des Taillis!

— C'est faux!

Ferdinand, outré, nerveux, répliqua aussitôt, sèchement :

— Dis-moi que j'en ai menti, et finissons-en!... Il nous reste à nous couper la gorge demain matin! Je suis le dernier des misérables, je cherche à te blesser, je suis un jaloux, un envieux..., gentilhomme sans honneur, insultant une femme parce que je la sais sans défenseur, dis-moi que je suis un lâche...

Et comme, en même temps que la colère contenue, il sentit l'émotion qui troublait la voix de son ami, Olivier, vivement impressionné, prit la main du vicomte Ferdinand de Chapet et lui dit :

— Ne continuons pas à parler comme des fous et des sots... Je te crois... Et cette croyance me rend le plus

malheureux des hommes. Ferdinand, si je t'ai blessé, pardon... ; mais tu m'as fait tant de mal!

En proie à un rire nerveux, le jeune homme dégagea sa main de l'étreinte de celle de son ami et se retourna pour essuyer ses yeux; en voyant les larmes, Olivier, ému, ajouta:

— Je t'en supplie, Ferdinand, ne m'en veux pas... Oh! si tu savais ce que je souffre.

Il y eut quelques minutes de silence, puis Olivier reprit :

— Tu l'as dit tout à l'heure. Je reviens du bout du monde, rude et entier comme un soldat; il faut me pardonner mes emportements. Je n'ai jamais aimé, moi! et j'aime! J'aime, comprends-tu?

— Oui, parlons tranquillement.

— C'est fini?

Ferdinand prit son ami dans ses bras, et, l'embrassant en fondant en larmes, il éclata :

— Tu le sais bien, bêta...

Puis, essuyant ses yeux avec sa manche et se dominant:

— Voyons, causons sérieusement.

— C'est ça!

Ils s'aimaient véritablement et étaient tout fâchés et tout honteux de leur emportement; aussi c'est avec une voix pleine d'affection qu'Olivier ajouta.

— Et comme deux vrais amis que nous sommes...

— Comme deux frères, reprit Ferdinand, en lui prenant les mains.

Un peu embarrassé pour commencer, Olivier dit:

— Tu as raison, je ne connais Loïse Bott que superficiellement; je crois ce que l'on m'a dit sur elle : que, seule, orpheline, dernière représentante d'une famille

honorable d'origine princière, qui avait été ruinée en Amérique, elle venait à Paris, avec la réputation d'une artiste hors ligne. Très bien élevée, dans l'espérance d'avoir un avenir tout autre, elle était obligée aujourd'hui de se servir pour vivre d'un art qui n'était jusqu'alors pour elle qu'un agrément. C'est par le retentissement des succès de salon qu'elle avait si rapidement acquis la réputation qui lui avait fait obtenir un engagement à Paris. En Amérique, — m'a-t-on dit, — elle était entourée de toute la sympathie du monde sévère que tu sais. Le bruit fait autour de son nom venait uniquement de son talent, sa moralité étant à l'abri de tout soupçon. Ayant vécu beaucoup là-bas, elle avait toutes les excentricités américaines, et ce sont ses excentricités, ses façons libres, ses mouvements indépendants qui avaient fait croire d'abord qu'il arrivait en France une courtisane de plus; mais, au contraire, l'austérité de ses mœurs, de sa vie et le luxe de son existence, avaient provoqué toutes les médisances. En somme, on m'a affirmé que miss Loïse Bott était la plus sainte et la plus digne des femmes; que les malheurs qu'avaient subis les siens avaient fait de la jeune fille une femme absolument sérieuse. Artiste d'âme, c'est à l'art seul qu'elle demanda sa vie, et loin d'être la femme facile dont tu parlais, c'est, au contraire, la miss la plus sévère, disant hautement qu'elle ne trouve pas d'hommes dignes d'elle, qu'elle ne tient à l'affection de personne, qu'elle vit par elle et pour elle, que le monde est trop méprisable, enfin, pour qu'elle consente à rien lui devoir... Ferdinand, voilà ce que l'on m'a dit. C'est pour cela que je l'aime. Oui, sa beauté, son étrangeté, ses façons m'ont séduit... On m'a trompé, prouve-le!

— Et tu me croiras?

— Tu le sais bien, puisque je te supplie de me parler.

— Eh bien ! je te dois cette déclaration sincère : que la mission de mentor que j'exerce près de toi ce soir m'a été imposée. C'est ma sœur, ma mère, qui, priées par ta famille, m'ont fait promettre que je te prouverais mon amitié en t'éclairant sur celle que tu veux prendre pour femme.

— Ah! fit le jeune homme en mordant ses lèvres, déjà on sait cela.

— On sait même que tu as parlé de te tuer, si on s'opposait par un scandale à ce mariage.

— C'est vrai !

— Eh bien! écoute. C'est le vicomte de Chapet, le gentilhomme qui s'honore d'être ton ami, qui te parle, celui qui te sait incapable de faire ce que tu disais.

— Oh! pardon ! oublie !

— Non, écoute-moi. C'est le gentilhomme qui te parle, celui qui est incapable « d'aller boire sur les lèvres » d'une fille jalouse les infamies qu'elle invente, celui qui ne se sauvera pas par des racontars de vipères qui salissent celles qu'elles croient leurs rivales de leur venin... C'est ton ami le vicomte de Chapet, que tu estimes assez pour être bien convaincu qu'il n'attaquerait jamais une femme et qu'il sera toujours prêt à défendre celle qui se trouverait sans défenseur.

— Tu es cruel.

— Non; je dois t'éclairer et te répondre point par point. Tu souffriras, il le faut, et si, en déchirant la peau vous enlevez le mal, qu'importe la douleur, puisque vous sauvez l'homme !

— Parle donc ! parle donc ! tu m'épouvantes !

— Je t'obéis...

Comme, en disant ces mots, le jeune homme s'était levé et se dirigeait vers les massifs en avançant la tête, il lui demanda :

— Que fais-tu donc ?

— Tu n'as pas entendu ?

— Non.

— Il me semblait avoir entendu remuer les feuilles. Je craignais un indiscret...

— Tout le monde est là-bas... Je t'écoute.

— D'abord, lorsque ma mère m'a parlé de la singulière mission que réclamait ta famille, presque la mienne il est vrai, je me suis récusé. C'est sur l'insistance de ta sœur que j'ai consenti, parce qu'elle m'a dit que, ce qui leur faisait refuser ce mariage, c'était la question de dignité morale de la femme, et qu'au contraire sa qualité d'artiste leur était plutôt sympathique.

— Elle a dit cela ? exclama le jeune homme, je suis sauvé !

— Que dis-tu ?

— C'est vrai... tu sais d'effroyables choses. Mais il faudra bien que je te prouve que l'on t'a trompé, ajouta-t-il en riant.

Ferdinand de Chapet eut un mouvement de désespérance et de pitié ; il dissimula le plus qu'il put un haussement d'épaules et il dit :

— Sois fort, je vais être brutal.

— Parle, fit-il du ton d'un homme résigné.

— M. Mathieu des Taillis l'a reconnue.

— Oh ! ne me parle pas de cet homme !...

— Écoute. Il refuse de dire son véritable nom, mais il a dit au cercle que cette fille, connue il y a moins d'un an sous le sobriquet de la Grêlée, avait été arrêtée, sous une accusation infamante, qu'elle n'avait été

relâchée qu'à cause d'insuffisance de preuves, mais qu'il était resté sur sa moralité des rapports épouvantables.

— C'est impossible !...

— Tais-toi..., je te jure que je dis la vérité et je te supplie de me prendre pour compagnon en te rendant chez Mathieu des Taillis pour l'obliger à t'affirmer ce que je dis. J'ajoute qu'il m'a déclaré que cette femme avait été la cause, sinon l'auteur, de l'assassinat de son amant, et, s'il me dément, devant toi je le souffletterai.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! gémit le malheureux en s'accrochant au treillage pour ne pas tomber.

— Olivier, il faut avoir de la raison.

— Oh ! cet homme est un monstre, cet homme est un calomniateur.

— Écoute donc la logique, ton bon sens et non ta haine. Je sais pourquoi tu hais et méprises M. des Taillis ; mais sa haute situation le met au-dessus du rôle que tu veux lui faire jouer. Il est magistrat, il sait et il est incapable de mentir.

— Tu ne connais pas cet homme, il est capable de tout, et je récuse son témoignage.

— Avant de me décider à te parler ainsi que je le fais aujourd'hui, je me suis assuré de ce que l'on m'avait dit...

— Et tu affirmes ?

— Oui...

— Voyons, Ferdinand, le coup est porté ; tu ne peux augmenter le mal, parle.

Celle qui se fait appeler Loïse Bott et prétend être Américaine est née à Paris, de famille parisienne.

— Quel est son véritable nom ?

— Il a refusé de me le dire... ; car si elle n'a plus son

frère ni sa mère, sa sœur est mariée à Paris et son mari occupe, paraît-il, une grande situation.

— Cela me paraît bien improbable...

— Cela est! Elle avait été compromise un jour; surprise avec son amant, cet amant a été tué; le scandale la fit chasser de chez sa sœur, qui ne voulut plus la connaître. C'est alors qu'elle disparut. A-t-elle été en Amérique? On l'ignore. Mais voilà ce qu'elle a été.

— Assurément, il y a confusion, elle est trop jeune pour avoir eu une vie si agitée. Le moins que l'on puisse dire, si cela est vrai, c'est son nom.

— Je t'ai offert de faire déclarer devant toi, par M. Mathieu des Taillis, ce que je viens de te dire; veux-tu venir demain chez cet homme? veux-tu — il est ici ce soir — que nous ayons un entretien particulier?

— Non, non, je ne veux ni voir ni parler à cet homme.

— Et tu refuses de croire ce qu'il dit?

— Je voudrais n'y pas croire; mais est-ce qu'on peut oublier une calomnie?

— Veux-tu que je m'adresse en mon nom à M. Mathieu des Taillis, et que je lui demande, dans l'intérêt d'une famille, une déclaration formelle, ou tout au moins, s'il refusait de les donner personnellement, de me faire obtenir de la préfecture de police des renseignements précis, un extrait des rapports?

— Il ne sera pas question de moi?

— Non!

— Fais donc!

— Et si tu as ces preuves..., tu renonces...

— Le soir même, je reprends du service.

— Retournons dans les salons... et je vais agir.

Les deux jeunes gens se prirent le bras et se dirigèrent vers le bal. Ils durent attendre que la valse fût terminée pour gagner les salons, où la foule était plus compacte. Là, Ferdinand de Chapet dit à son ami :

— Monte, on joue là-haut, je te retrouverai autour d'une table, car j'aperçois notre homme là-bas près de Mme de Marby.

— Va, il faut savoir ; tu sais que ma vie dépend de ce que tu vas apprendre.

Pendant que le jeune homme remontait, Ferdinand descendit les quelques marches qui conduisaient au jardin, où se trouvait, à cette heure, la partie la plus intéressante de la fête. La baronne de Marby revenait, appuyée au bras de M. Mathieu des Taillis. Il se demandait comment il allait obtenir du magistrat les quelques minutes d'entretien qu'il réclamait de lui. Il n'osait approcher, et cependant il avait hâte, car il savait dans quelles transes, dans quelle anxieuse inquiétude son ami attendait le résultat de la mission dont il l'avait chargé.

Il s'effaçait pour laisser passer la baronne et son cavalier. Mais alors il lui sembla qu'ils marchaient moins vite, se dirigeant vers lui, et que M. Mathieu l'avait désigné, d'un regard, à Mme de Marby.

Il fut un peu gêné en voyant cette dernière lui sourire et se diriger vers lui. Il se sentit rougir de la distinction.

Nous devons dire qu'elle était fort belle à cette heure, la belle Aurélie, dans sa splendide toilette de soirée, avançant souriante, comme lumineuse, sous l'éclat des lumières, entourée d'admirateurs. Ses cheveux blonds semblaient d'or, ses yeux bleus avaient des regards d'une langueur pleine de mystérieuses promesses.

L'animation de la valse avait ajouté à la fraîcheur de son teint; ses lèvres, plus rouges, un peu gonflées par l'ardeur du plaisir, faisaient paraître ses dents plus blanches. Elle était magnifiquement vêtue d'une robe de faille blanche et bleu pâle, d'un décolletage qu'elle seule pouvait oser, et dont la coupe avait ces étroitesses révélatrices des charnelles beautés. Rien ne peut peindre l'élégance des épaules, des attaches, des bras; rien ne peut peindre le ton des chairs, la grâce des mouvements et le charme qu'elle répandait autour d'elle.

Ferdinand de Chapet était tout décontenancé et ravi à la fois. Elle lui dit :

— Monsieur de Chapet, vous me devez une valse!

Et, familièrement, elle quitta le bras du vieux magistrat pour passer le sien sous celui du jeune homme, en disant :

— Je vous reverrai tout à l'heure, cher maître.

Ferdinand sentit, par la pression de son bras, qu'elle l'entraînait vers le jardin... Pour parler, il lui dit :

— Je suis ravi et charmé, madame la baronne, de la faveur que vous me faites.

— Ce n'est pas une faveur, fit-elle en souriant finement; c'est moi, au contraire, qui viens réclamer un service de vous.

— De moi? fit-il surpris... Oh! madame, demandez, je suis prêt.

— Écoutez... et, en disant cela, elle s'appuyait sur son bras, avançait son radieux visage près du sien, à ce point qu'il sentait son haleine glisser comme une caresse sur ses lèvres..., vous a-t-on dit la fantasque personne que je suis? vous a-t-on dit quelle bavarde curieuse je fais?

— On m'a dit que vous étiez la causeuse la plus spirituelle, et je sais que vous êtes la femme la plus charmante et la plus gracieuse...

— J'aime trop les compliments pour vous démentir, mais j'ajoute que je suis curieuse à l'excès. Connaître ce qu'on dit, ce qu'on fait, le cancan du jour, le scandale de la veille, je suis capable de tout pour savoir cela. Le service que je viens vous demander est de ceux-là.

Le vicomte de Chapet la regarda avec un sourire étonné.

— Et que voulez-vous savoir de moi? fit-il.

Elle se pencha un peu vers lui et dit, comme une confidence :

— Est-il vrai que le marquis de Meyran veuille épouser une de ses maîtresses, une petite chanteuse?

De Chapet s'arrêta et regarda son interlocutrice, comme un homme étourdi.

— Oh! qui vous a dit cela, madame?

— Que vous importe? on me l'a dit. Est-ce vrai?

— Ah! madame, si mon pauvre ami, Olivier de Meyran vous entendait, il serait bien malheureux.

— Est-ce vrai? redemanda encore la baronne.

— Madame, le marquis de Meyran n'a pas pour maîtresse la chanteuse dont vous parlez. Je sais qu'il l'a remarquée, qu'on l'en croit amoureux; mais jamais il n'a eu l'intention d'en faire la marquise de Meyran.

— Ah! vous êtes discret; vous ne voulez rien me dire. Vous avez tort, je vous aurais rendu ce que vous m'auriez prêté.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Si vous m'aviez conté cette histoire, je vous en aurais dit une que je connais sur elle.

— Sur la belle Grêlée?

— Vous avez dit son nom. Vous voyez bien que vous savez.

— Oh! dites, madame.

— Plus tard, la valse commence. Allons, monsieur, votre bras; et elle l'entraîna dans le tourbillon des valseurs.

Pendant la valse, Olivier, impatient et étonné de ne pas voir reparaître son ami, était descendu et le cherchait parmi les invités.

Il aperçut Ferdinand qui reconduisait vers le petit salon sa valseuse fatiguée. Il ne s'expliquait pas comment le jeune homme, après l'avoir assuré qu'il allait interroger M. des Taillis, s'occupait simplement de faire danser la maîtresse de la maison.

Il les regardait et fut étonné de l'animation de leur conversation.

Ferdinand disait à la baronne :

— Vous voulez la vérité, madame, la voici : c'est vrai, M. Olivier de Meyrand est très amoureux de la belle Grêlée. La résistance de celle-ci excite davantage son amour. Aujourd'hui, il est décidé à faire une folie ; il veut l'épouser. Vous le devinez, tout le monde autour de lui, famille et amis, cherchent à l'empêcher de commettre cette faute. Sa famille, du reste, lui refusera absolument son consentement. Il peut passer outre, il est vrai, mais cela ne fera qu'augmenter, en l'ébruitant, ce scandale. Ce n'est pas la condition de la jeune femme qui est la cause de ces oppositions, car déjà, dans la famille, un grand-oncle d'Olivier, le comte de Meyran, épousa une chanteuse de l'Opéra. Ce qui oblige la famille à la résistance, c'est que des histoires, que nous voulons croire des calomnies, ont été répandues sur Loïse Bott.

Pour en finir avec cette situation, aujourd'hui même, mon ami Olivier de Meyran m'a prié de prendre des renseignements sur celle qu'il aime. Si j'ai la preuve que ce qu'on lui a dit est vrai, dès ce soir il quittera Paris et oubliera la belle Grêlée. Ainsi, madame la baronne, vous m'avez dit que vous connaissiez une histoire sur cette femme. Voyez quel service vous me rendriez en la racontant!

— Oh! je ne sais rien que vous ne connaissiez. M. des Taillis nous a raconté, en sortant du théâtre, ce qu'il vous a dit à vous. Cela n'est pas bien rare, du reste, dans la vie de ces sortes de femmes. Elle se fait appeler d'un autre nom que le sien, ainsi que le font la plupart des actrices de Paris. Elle a eu, avant de prendre la carrière qu'elle suit aujourd'hui, une vie un peu agitée qui lui a fait avoir quelques différends avec la police, qui l'a même amenée jusque dans le cabinet de M. Mathieu des Taillis, chargé d'instruire une affaire criminelle.

— Une affaire criminelle? Ainsi, cela est vrai?

— Absolument vrai, puisque je vous le répète. C'est M. des Taillis qui nous l'a racontée et qui était chargé de l'instruction de l'affaire. Son amant aurait été tué en sortant de chez elle.

— Ainsi, tout cela est vrai!

— Oui; mais aussi quelle singulière idée M. le marquis de Meyran a-t-il eue de s'énamourer de cette fille, qui ne doit absolument sa beauté qu'à des cosmétiques; car elle est grêlée, dit-on?

— Vous le savez, madame, l'amour est un sentiment qu'on ne raisonne guère; on le subit, sans en expliquer les motifs ou l'origine. Mais, malgré la conviction que j'ai de l'indignité de celle que mon pauvre ami a

choisie, je suis certain que mes conseils ne seront pas écoutés.

— Je comprends parfaitement le désastreux effet que produirait ce mariage, qu'il faut à tout prix empêcher. Je m'honore d'être l'amie de votre famille, de connaître Mmes de Meyran, et, si j'osais, je m'offrirais de vous servir.

— Vous, madame !

Et le jeune homme, en disant ces mots, était assez embarrassé. Il se souvenait qu'à son arrivée dans le bal, lorsqu'il avait parlé à son ami de Mme de Marby, le jeune homme ne lui avait pas caché ce qu'il éprouvait au récit de sa conduite. Il entendait cette phrase, qui avait amené l'entretien à ce sujet : « Ce que j'apprends me dégoûte ; je partirais d'ici volontiers ; celle que je trouvais jolie me répugne... Pouah ! ce vieillard ridicule, ce monstre, a ses baisers ! » Il ne comptait guère sur la valeur de l'auxiliaire qui lui arrivait ; cependant, il ne pouvait refuser l'offre si gracieusement faite, et il dit :

— Oh ! j'accepte de grand cœur, madame ; en pareille occasion, la voix d'une femme est toujours mieux écoutée.

Aurélie dit vivement :

— Où est votre ami, en ce moment ?

— Il m'attend impatiemment, madame.

— Menez-moi vers lui.

Ils allaient se diriger vers le grand escalier qui ascendait au salon du premier, lorsque tout à coup Olivier se trouva devant eux.

— Ah ! le voici justement, exclama Ferdinand sans paraître voir l'embarras de son ami... Madame la baronne, permettez-moi de vous présenter mon ami Olivier, marquis de Meyran.

— Oh ! nous sommes déjà d'anciennes connaissances.

— J'ai eu l'honneur, madame la baronne, de valser avec vous à la dernière soirée du ministère de la guerre.

— Il m'en souvient..., et, en disant cela, elle lui tendait la main.

Ferdinand dit :

— Tu réclames aujourd'hui la même faveur.

Ennuyé, mécontent, Olivier ne pouvait démentir son ami, et il reprit :

— Je serai le plus heureux des hommes si madame la baronne voulait me faire cette faveur...

— Allons, fit celle-ci, quittant le bras de Ferdinand pour prendre celui d'Olivier.

Le premier les vit s'éloigner et il sourit. Il lui sembla que le but de Mme de Marby n'était pas uniquement de servir les intérêts de la famille de Meyran. Et, en effet, les regards d'Aurélie s'appuyaient bien lourdement sur ceux du jeune homme. Dans les tors lascifs de la valse, elle avait des abandons qui faisaient tressaillir son danseur ; chaque fois que les yeux de celui-ci se tournaient vers les siens, son regard le troublait jusqu'au fond de l'âme. Malgré lui, le jeune homme fut pris à ce charme pénétrant, à mesure que la valse la livrait plus entière ; la fâcheuse impression qu'il avait éprouvée à son arrivée chez Mme de Marby s'effaçait. L'accusation ou plutôt les bruits de légèreté qui couraient sur elle lui semblaient tout simples à cette heure.

A un moment, ce fut son regard qui chercha celui de sa valseuse. Sa main appuya un peu plus sur son corsage ; il la pressa plus fort sur lui, cherchant les froissements de sa chair. A un moment, la baronne fatiguée s'arrêta, lui prit le bras disant :

— Promenons-nous un instant, je suis tout étourdie.

Ils se dirigèrent vers le fond du jardin, où le jet d'eau répandait un peu de fraîcheur.

Lui aussi était étourdi, à ce point que c'est à peine s'il voyait autour de lui. Il était sous le charme, il tressaillait sous la pression affectée du bras de Mme de Marby. Assurément, ses regards qui l'avaient bouleversé n'étaient pas les mêmes pour tous ; elle n'avait pas avec les autres ces langueurs caressantes. Il n'osait croire à ce que lui faisait supposer cet affectueux abandon : il savait que Mme de Marby était une coquette ; il n'ignorait pas qu'on disait plus même, et cette coquetterie, puisqu'elle était pour lui, lui plaisait à cette heure. Il regardait sa compagne ; il la trouvait belle, la plus belle, la plus élégante, la plus gracieuse. De ce qui l'intéressait tant quelques minutes auparavant, il ne pensait plus un mot ; il était tout entier à cette femme qui l'avait comme fasciné. Marchant lentement, la tête tournée vers lui, en se penchant un peu, le regardant avec un sourire qui l'enivrait, elle lui dit :

— Voilà deux fois que nous valsons ensemble, nous sommes donc un peu de vieux amis. On se connaît vite en valsant, fit-elle malicieusement.

Olivier était un peu intimidé. Il se demandait si elle ne faisait pas, en se moquant, allusion à l'indication de ses regards.

Elle ajouta :

— Mais j'espère, monsieur, que ce n'est plus seulement sur une invitation, et dans une soirée, que j'aurai le plaisir de vous voir.

Elle était un peu embarrassée elle-même de la brutalité de son invitation, mais cela fut invisible.

Olivier lui dit :

— Madame, je suis le plus heureux des hommes ;

votre aimable autorisation me rendra peut-être importun.

— Vous ne le croyez pas, répondit-elle. Si vous saviez quelle vie triste, désœuvrée, je mène! M. de Marby est presque toujours absent; je n'ai que les quelques amis de famille qui viennent me voir : M[mes] de Meyran sont de ce nombre.

— Ah! fit-il, j'aurai, madame, le plaisir d'accompagner ma mère; je pourrai venir plus souvent.

— Vous serez toujours le bienvenu.

Ils s'étaient un peu éloignés de la foule.

Comme il disait : Merci! en tournant la tête, leurs regards se rencontrèrent encore.

Cette fois, Olivier le soutint. Doucement, lentement, il vit celui d'Aurélie se fermer pour échapper à la flamme du sien. En même temps, il lui sembla qu'une légère rougeur montait à son front.

Alors, il s'aperçut qu'en lui donnant le bras, il lui avait pris la main. A la pression inconsciente qu'il donna, dans le trouble de la situation, il sentit qu'une pression répondait.

A ce toucher, une vive chaleur courut dans son sang. Il regarda encore sa belle valseuse; elle avait les yeux baissés, et, comme si tout à coup elle se sentait étouffer, elle eut comme un soupir.

D'un mouvement fébrile, elle l'entraîna vers les salons en disant :

— Venez, venez, ne restons pas ici...

Lorsqu'elle se trouva au milieu du monde, ses yeux se relevèrent; elle lui sourit et pressa son bras en disant :

— Vous savez que, de ce jour, vous êtes attendu ici... Au revoir, fit-elle, je me dois à mes invités.

Et elle lui quitta le bras pour se diriger vers les salons.

Émerveillé, comme ahuri, Olivier marchait dans le jardin, lorsqu'il se trouva en présence de son ami, qui lui dit :

— Eh bien ! es-tu suffisamment édifié ?

— Sur quoi ? demanda Olivier étonné.

— Eh bien ! sur ce qui t'intéressait tant ?

— Ah ! je n'ai plus rien à apprendre. C'est à moi de te demander cela, au contraire.

— Eh bien ! on m'a affirmé tout ce que je t'avais dit.

— Oh ! j'éclaircirai cela plus tard. Viens donc vers les salons.

Cette fois, ce fut le comte de Chapet qui parut étonné du calme avec lequel son ami acceptait la conclusion, et il pensa :

— Que peut-elle lui avoir dit pour qu'il soit ainsi ?

Et il se laissa diriger par Olivier vers le petit salon où Mme de Marby se trouvait entourée de ses admirateurs.

II

UNE LOGE D'ACTRICE.

A l'heure où se passaient les scènes que nous venons de raconter, une scène d'un tout autre genre avait lieu dans la loge d'une célébrité de l'un de nos grands théâtres de genre, Loïse Bott, plus communément appelée par le high-life la belle Grêlée.

Quoique deux années à peine se soient écoulées depuis que nous avons vu Élise Boitel se retirer, pour

faire ses couches, dans la petite maison de Meudon, la jeune fille était bien changée.

Une transformation s'était opérée en elle. Ce n'était plus l'enfant chétive; la maternité en avait fait une femme. Elle était devenue belle, admirablement belle. Ses quelques gravures qu'elle avait sur le masque étaient devenues presque invisibles ; en s'étendant, elles donnaient à la peau comme une épaisseur de velours, et c'était justement pour cela qu'on disait d'elle : la belle Grêlée.

Nous devons au lecteur le récit rapide de cette transformation.

Le vieux docteur américain qui avait été touché par son étrange situation, qui l'avait conservée dans sa maison de Meudon, se nommait Samuel Bott. Il fut pris pour la jeune fille d'une profonde amitié. La situation terrible de cette jeune fille, devenue mère sans avoir été femme, de cette victime d'un crime odieux, qui avait été souillée en restant pure, l'avait profondément intéressé.

Mais là n'était pas l'unique motif de son affection :

Samuel Bott, quelques mois avant d'être appelé chez Élise, avait perdu sa seule affection en ce monde, une jeune fille, son unique enfant, de l'âge et de la nature d'Élise. En soignant cette dernière, il lui arrivait parfois de croire qu'il soignait sa propre enfant.

Lorsque Élise fut convalescente, touchée par les soins affectueux du vieux docteur, elle lui raconta la courte et déjà si triste histoire de sa vie. C'est à la suite de ce récit que Samuel Bott, outré de ses malheurs immérités, lui dit avec émotion :

— Vous êtes sans parents, sans famille, entourée d'ennemis et sans défense ; il manque ici un enfant qui

fut le bonheur de ma vie et dont le souvenir me revient plus souvent depuis que vous êtes auprès de moi. Voulez-vous combler ce vide, remplacer celle qui n'est plus?

Élise, qui n'osait croire à la proposition qui lui était faite, répondit, les larmes aux yeux :

— C'est vrai! vous me prendriez chez vous? vous me considéreriez comme votre enfant, moi, que tout le monde va maintenant repousser?

— Qu'importe ce que penseront, ce que diront les autres! Voulez-vous?

— Ah! mais, je n'ose croire que ce soit vrai.

— Répondez! Voulez-vous?

La jeune fille fondit en larmes, en tombant dans les bras de Samuel.

Quelques jours après cet entretien, Élise dut sortir pour terminer l'affaire de sa succession.

On savait, à Passy, la cause de sa disparition. Elle s'en aperçut à la façon répulsive dont elle fut accueillie partout.

Quand elle revint chez son vieil ami le docteur, sa douleur était si visible que celui-ci lui en demanda le motif.

Elle le lui dit.

Aussitôt, il l'attira vers lui, l'assit sur ses genoux et lui demanda :

— Est-ce que ce pays où vous avez souffert ne vous pèse pas? Est-ce que vous n'aimeriez pas à vous trouver dans un endroit où vous ne rencontreriez jamais personne qui sût le passé, ce passé si cruel et cependant si digne, pauvre petite?

— Oh! si, répondit vivement Élise. Ne plus les revoir, eux tous que je hais et que je méprise... Quitter Paris,

la France, sans qu'on sache où je suis, n'emportant que mon enfant...

— Eh bien! Élise, avant un mois, nous serons en Amérique.

Le lendemain, un homme était chargé de vendre le mobilier qu'Aristide avait laissé à la jeune fille. C'était, avec les quelques actions nominatives, dont elle fit faire le transfert, toute sa fortune qu'elle remit à la garde de son ami, le docteur Samuel Bott.

Le docteur ayant dit à la jeune fille que Loïse, sa fille, qui chantait fort bien, aimait à lui jouer et chanter, le soir, une chanson du pays toujours restée sur le piano, depuis sa mort, Élise, sans l'en prévenir, prit quelques leçons de piano, de chant, apprit la chanson et la lui chanta un soir.

Ce fut une scène d'attendrissement, de bonheur et d'admiration. Ce fut surtout, pour Samuel Bott, une révélation. Élise avait une admirable voix, et, de ce jour, il fut décidé que cette vocation ne serait pas détruite.

Dès le lendemain, elle eut des maîtres pour faire son éducation musicale.

Le docteur, ayant enfin trouvé à vendre sa clientèle et sa petite maison de pensionnaires de Meudon, ils quittèrent Paris et s'embarquèrent pour l'Amérique.

Samuel Bott était vieux. Chaque jour, il devenait plus faible; une maladie, qu'il savait incurable, le menaçait. Pour lui, son heure était fixée; il savait le temps si court qui lui restait à vivre, et, à peine installé à New-York, il dit à Élise :

— Ma chère enfant, c'est à vous que je dois les derniers jours heureux de ma vie; vous avez remplacé près de moi la fille que j'aimais, au point qu'à présent

son souvenir se confond avec vous. Je suis vieux ; un mal que je sais sans remède doit m'emporter dans un temps prochain.

On juge l'explosion de douleur qu'eut la jeune fille à cette révélation.

Quand Samuel Bott l'eut un peu calmée, il reprit :

— Il faut avoir de la raison. Quand je n'y serai plus, vous avez tout à craindre, puisque vous avez des ennemis puissants et que vous n'avez pas encore ici d'autre ami que moi. Seule, vous pouvez ne pas être assez forte pour supporter cet isolement. Vous voudrez, pour vous et votre enfant, revoir peut-être votre pays. Il faut que vous soyez protégée. D'un autre côté, votre situation de fille mère, que vous ne pouvez expliquer à chacun, vous fermera toutes les portes. C'est à l'abri de cela que je veux vous mettre avant de mourir. Il faut que vous soyez respectée ; il faut que votre fils ait un nom.

Élise le regardait tout en pleurant, se demandant ce qu'il voulait dire.

— Voici ce que je vous propose. Vous allez vous faire naturaliser Américaine ; puis, lorsque cela sera fait, je vous prendrai pour épouse. Alors votre enfant aura un nom. Vous-même portant mon nom dérouterez ceux qui voudraient poursuivre, pour la tourmenter, la petite Élise Boitel, et enfin votre nationalité nouvelle vous mettra à l'abri de la haine de M. Mathieu des Taillis. Vous porterez le nom d'épouse et vous resterez ma fille.

Élise tomba à genoux et remercia, en acceptant, son vieil ami.

Un mois après, elle était naturalisée Américaine, et, dès lors, on dut hâter le mariage, car le docteur sentait s'approcher la crise finale.

Le mariage se fit, et ce fut presque un mariage *in extremis*.

Quand le vieux Samuel Bott mourut, Mme Loïse Bott, la petite Élise Boitel, la belle Grêlée enfin, se trouva à la tête d'une petite fortune qui lui permit d'achever son éducation musicale.

Ce qu'avait prévu le vieux Samuel Bott arriva. Restée seule, isolée, presque sans relations, un ennui mortel la saisit. Maintenant qu'elle se sentait à l'abri de la misère, que son miroir lui disait qu'elle était bien changée, à son avantage, il est vrai; que, s'appelant la veuve du docteur Samuel Bott, il serait bien difficile de reconnaître la petite Élise, celle que M. de Marby appelait la guenon, elle résolut de revenir en France. Puis, en apprenant la musique, sa vocation s'était décidée; elle aimait son art et avait besoin de s'y produire.

Au fond, elle était femme et elle avait le désir de venir, sous peu, riche, respectée, près de celle qui l'avait tant méprisée.

Elle revint en France, emmenant son fils, qu'elle plaça aussitôt dans les environs de Paris. Elle loua pour elle un vaste entresol, rue Blanche, qu'elle fit magnifiquement décorer et meubler. Sachant qu'elle pouvait regagner, par sa voix, ce qu'elle allait dépenser, elle acheta chevaux et voiture, et aussitôt on la vit chaque jour au bois.

Ses débuts, annoncés, firent grand bruit. Toutes les femmes galantes, jalouses de l'astre nouveau, de celle qu'on appelait d'abord l'Américaine, criaient bien haut qu'elle était atrocement grêlée. C'est alors que toute la jeunesse du high-life répondit en la qualifiant : la belle Grêlée.

Elle avait eu, lors de ses débuts, un immense succès.

Tous les friands découvreurs d'étoiles s'étaient aussitôt précipités au théâtre et chez elle, comme pour la curée. Chez elle, les bouquets et les cartes seuls furent reçus; dans sa loge, au théâtre, elle recevait tout le monde. Coquette avec tous, semblant toujours promettre du regard, n'ayant jamais plus d'intimité, cependant, avec l'un qu'avec l'autre.

Les offres les plus brillantes lui étaient faites, elle riait; c'était, au reste, sa réponse ordinaire. Les cadeaux pleuvaient, elle les acceptait et riait toujours.

Sa loge était tous les soirs envahie par la fine fleur des clubs, par les journalistes; on se plaisait à l'entendre causer de tout, sur tout. Elle revenait d'Amérique et connaissait son Paris élégant sur le bout du doigt. Sur toutes les femmes, elle savait des histoires qu'elle racontait en mordant. Son esprit était facile, brillant, entraînant le rire; elle était si abandonnée qu'on l'aurait crue légère, et cependant personne n'aurait pu se flatter d'avoir eu d'elle seulement un baiser. Elle avait dans sa loge des abandons de costume qui mettaient le feu dans l'âme de ceux qui la voyaient. Elle n'était pas impudique, elle était indifférente.

Changeant de costume dans un entr'acte, c'est elle qui, défaisant son corsage, se tournait en riant vers les privilégiés qui étaient dans sa loge :

— Ça ne vous gêne pas que je change de corsage devant vous?...

A l'heure où nous entrons dans la loge de la belle Grêlée, le garçon de théâtre avait déjà sonné sur la scène et dans les couloirs. Le régisseur avait déjà frappé deux fois au petit guichet de sa porte en disant:

— Le rideau est levé, madame.

Elle venait d'envoyer, avec un air d'impatience, une

de ses habilleuses demander à la concierge s'il n'y avait ni cartes ni lettres pour elle.

Nerveuse et impatiente, malgré l'obsession du régisseur, qui l'appelait, elle voulut attendre le retour de son amie.

Lorsque celle-ci revint, elle parut très contrariée de sa réponse négative. Elle descendit et entra en scène. Là, son regard se fixa aussitôt vers un coin de l'orchestre, et encore elle parut désappointée.

Elle n'avait pas sa quiétude ordinaire et son jeu s'en ressentait. Elle précipitait, ce qu'en termes de coulisses on appelle « déblayer, » ayant hâte de remonter à sa loge, espérant sans doute que, pendant sa courte absence, ce qu'elle attendait serait arrivé.

Cette espérance fut encore déçue.

La pièce était finie ; les admirateurs, plus discrets, attendaient au foyer avant de remonter dans sa loge. Ses habilleuses avaient dégrafé son costume, puis, lui ayant retiré son fin maillot de soie, elle était complètement nue. Elles lui passaient sur le corps un linge mouillé d'une eau parfumée. Elles se hâtèrent de la couvrir ensuite d'une chemise fine, transparente comme une toile d'araignée. Elle revêtit un riche peignoir, et, s'asseyant devant sa toilette, elle s'abandonna aux soins de ses deux caméristes.

Celles-ci *défirent* son visage, c'est-à-dire qu'avec le cold-cream elles enlevaient le blanc gras qui couvrait le col, le fard des joues, l'opiat des lèvres.

Avec une serviette chauffée, elles firent partir le mastic qui allongeait les cils ; puis elles passèrent sur son visage, sur son col et sur ses epaules une essence particulière qui rendit à la peau sa fraîcheur naturelle.

On frappa à la porte de la loge.

Elle demanda aussitôt :

— Qui est là?

On dit un nom ; et, avec un mouvement d'impatience, elle répondit :

— Tout à l'heure.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre :

— Dépêche-toi, Margot, fit-elle. J'ai hâte d'être rentrée chez nous. Tu n'as pas vu, dans la soirée, M. de Chapet?

— Non, madame... ni son ami, le marquis.

— C'est singulier ; ils viennent tous les soirs. Tu n'as pas entendu parler d'eux par ces messieurs?

— Non, madame.

La femme de chambre venait de l'aider à revêtir sa robe ; l'habilleuse l'agrafait. On frappa de nouveau, en disant :

— Peut-on vous dire au revoir?

— Ouvre, dit-elle à sa femme de chambre ; qu'ils me laissent tranquille.

La femme de chambre obéit.

Deux jeunes gens entrèrent. Ils étaient tous deux en tenue de soirée.

Ils allèrent lui serrer la main, et l'un lui demanda :

— Est-ce que vous êtes indisposée? Vous paraissiez souffrante pendant le dernier acte.

— Oui, j'ai une violente migraine.

— Alors, nous nous retirons, et à demain.

Ils allaient sortir ; elle les retint demandant :

— Il m'a semblé qu'il y avait peu de ces messieurs dans la salle.

— C'est vrai, il y a aujourd'hui une grande soirée, la plupart y sont allés ; nous nous y rendons nous-mêmes, mais nous n'avons pas voulu nous priver pour cela

du plaisir de passer quelques heures près de vous.

— Alors je m'explique le vide de ce soir. M. de Chapet devait m'apporter un livre.

— Chapet et le petit marquis sont partis ensemble, en sortant du club où nous avons dîné.

— Une grande soirée ministérielle ?

— Oh! non, chez une des plus jolies femmes de Paris.

— Ah ! bah !

— Une maison nouvelle pour nous, chez le baron de Marby.

Loïse Bott eut un mouvement et répéta :

— Le baron de Marby, capitaine?

— Oui, oui.

— Il donne des fêtes?

— C'est la deuxième de la saison ; elles sont très brillantes.

— Ah ! allez, amusez-vous bien.

Les deux jeunes gens lui serrèrent la main et se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, elle dit à son habilleuse :

— Laissez-moi, ne m'agrafez plus, j'étouffe.

— Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Margot, vite ma pelisse ; ma voiture est en bas?

— Oui, madame.

Tout cela était dit fébrilement, pendant que la femme de chambre se hâtait de mettre dans un petit sac les bijoux que la belle Grêlée venait de retirer.

— Allons, allons, partons vite.

Elle descendit, monta dans la voiture avec sa femme de chambre et se fit conduire chez elle.

Quand elle fut arrivée, elle s'enferma dans sa chambre ; elle marchait fiévreuse, agitée, causant malgré

elle; parlant haut sans en avoir conscience, elle dit:

— Oh! chez ma sœur, c'est là qu'il est; c'est la première fois qu'il ne vient pas. Est-ce que je deviens folle? vais-je aimer, moi? À peine ai-je vu cet homme, je me suis sentie attirée vers lui, et, maintenant, ma pensée le suit constamment; cette soirée sans le voir m'a paru interminable, et maintenant, lorsque je sais qu'il est là-bas, près de ceux que je hais, je souffre. Après tout, j'ai bien le droit d'aimer qui je veux, je suis libre. Un mot pourrait faire tant de choses; ils sont capables de tout. Deux fois déjà j'ai vu le misérable Matthieu des Taillis; il m'a reconnue, il va me repoursuivre; je suis forte personnellement contre lui, mais je ne le serais plus s'il allait me frapper en me calomniant près d'Olivier. Et il doit être là, il est le commensal de la maison, et sa police a dû lui dire ma vie. Il doit connaître les assiduités auprès de moi du marquis de Meyran. Il doit dire comme eux, que je suis une coquette, qui refuse tout pour me faire aimer mieux; s'il allait lui dire les calomnies qu'ils ont inventées sur moi? Oh! je me vengerai. Je voudrais être à ce bal. Si j'y allais? J'aurais dû m'y faire conduire par le petit de Melcy; il n'aurait pu me refuser si je lui avais dit: Celle que vous appelez la belle Grêlée est la sœur de la baronne de Marby. Allons, je suis folle, je dis des folies.

La porte de la chambre s'ouvrit, Margot parut et dit à sa maîtresse:

— Madame, il est tard, vous êtes fatiguée, il est nécessaire de vous reposer.

— Non, laisse-moi; dégrafe ma robe, j'étouffe. Quand il est venu, qu'avait-il-dit?

— Qui donc, madame?

— M. de Meyran.

— Rien, madame. Oh ! comme madame semble agitée.

Et la femme de chambre dégrafait la robe, la retirait.

Elle traversa, pour chercher la robe de chambre, le boudoir qui ouvrait sur un cabinet de toilette. En l'ouvrant, elle dit aussitôt :

— Madame, madame, on est venu.

Loïse s'était retournée rapidement, sans s'expliquer ce qu'elle disait.

Elle vit Margot lui rapporter un gros bouquet et une carte de visite.

Elle n'eut pas besoin de lire, elle avait deviné. Son visage s'illumina, elle prit le bouquet et le respira longuement. Se tournant vers sa soubrette, elle dit en riant :

— Maintenant, Margot, je vais mieux, je vais dormir.

Et pendant que sa femme de chambre la déshabillait, elle pensait :

— Il est là-bas, mais mon souvenir est toujours en lui. Maintenant, je ne les redoute plus. Jamais, au reste, elle n'oserait avouer sa parenté avec moi. Je puis donc être tranquille. Que lui importe, après tout, que je sois aimée et que j'aime le marquis de Meyran?

Et c'est absolument rassurée, après avoir lu un mot sur la carte, qui disait : « A demain, » qu'elle se mit au lit.

A la même heure, à la fête de la baronne de Marby, Aurélie venait de quitter le bras de M. de Chapet, qu'elle avait interrogé très adroitement sur l'état des relations du marquis de Meyran et de la belle Grêlée, pour prendre le bras de M. Mathieu des Taillis, qu'elle entraînait dans l'embrasure d'une fenêtre. Là, elle lui dit :

— Il est temps d'agir, une catastrophe est à redouter.

— Vous n'avez rien à craindre, ma chère amie. Il nous fallait un motif, une raison pour agir; aujourd'hui, je l'ai. En raison de sa conduite, de certains propos tenus par elle, et sur la demande de la famille du marquis de Meyran, je vais la faire expulser de France.

— Oh ! merci, Mathieu, fit-elle avec chaleur, je ne serai tranquille que lorsque je la saurai loin de moi.

— Cela sera avant deux jours.

Le marquis de Meyran passait; elle alla vers lui en disant :

— Voici votre valseuse.

Et ils gagnèrent les salons.

III

LES SUITES D'UNE SOIRÉE.

Il faisait déjà jour lorsque la baronne de Marby monta dans ses appartements. Pendant que sa femme de chambre la déshabillait, elle pensait aux scènes qui s'étaient succédé pendant la nuit. Ce qu'elle avait d'abord conçu, dans la nécessité de sa défense, c'est-à-dire de se faire aimer du marquis de Meyran, devenait à cette heure un besoin pour elle. Elle avait joué avec l'amour, elle y était prise. La nature ardente de la jeune femme ne se prêtait pas à ces comédies. En amour, pour elle, le rôle devenait bien vite une réalité. Les sensations qu'elle voulait faire ressentir, elle les

éprouvait elle-même, et elle en était à se demander si ce n'était pas elle plutôt qui appartenait à Olivier. Il fallait toujours que les désirs d'Aurélie fussent exécutés; la fougue de sa nature transformait vite un caprice en passion.

Il y avait tout en elle, de l'amante et de la courtisane. Si le désir du luxe lui faisait commettre des fautes, si elle achetait par ses baisers la vie opulente qu'elle menait, également elle était prête à tout commettre pour satisfaire un caprice né d'une heure, et cela se produisait pour le jeune marquis.

Elle l'aimait et voulait en être aimée. Elle ne voulait pas seulement se débarrasser de sa sœur, pour éloigner celle qui savait son passé, mais aussi pour se défaire d'une rivale qu'elle redoutait.

C'est une chose étrange que l'amour, ce sentiment élevé, naisse également sur les fleurs et sur les boues.

L'amour qui, comme la mort, est le principe de l'égalité, donne à chacun des jouissances égales.

Le créateur a fait deux choses extrêmes dans la vie l'amour et la mort; l'amour qui est la lumière, la mort qui est l'ombre. Si grand qu'on soit, il faut subir les deux choses; devant elles, la lutte est vaine; petit ou grand est vaincu. Celui qui aime est fort, et sa force le rend faible; celui qui meurt est grand, sa grandeur ne fait rien.

Dans l'amour, tout est bonheur, même la souffrance; l'amour charnel efface tout; les relations de deux créatures font tout oublier : peines, chagrins, tourments, souffrances, mal incurable! La mort détruit tout : le remords, la douleur, la maladie. Si pauvre que soit le gueux, l'amour et la mort l'obligent à obéir; si riche

que soit le grand, l'amour et la mort se refusent à lui obéir.

C'est l'égalité de par Dieu, l'égalité vraie, l'égalité dans la grande chose, dans ce tout auquel on ne peut échapper.

Le bizarre, c'est que les deux grandes plaies de la société ont vicié ces deux choses saintes. Là où le créateur avait fait l'égalité, là où il avait voulu que le pauvre fût aussi heureux que le riche, là où il avait voulu que le pauvre eût la même valeur que le riche... rien! rien! Les prêtres sont venus, qui ont tarifé la mort, et les prostituées ont tarifé l'amour.

Dans la mort, on a distingué la cérémonie du petit et du grand; il faut de l'argent pour avoir le même nombre de cierges, les mêmes pages de prières, la même fumée d'encens.

Riche, tu as deux heures de causerie avec Dieu, puisque les prêtres le représentent sur terre.

Pauvre, tu as le coin sombre, derrière la chapelle, et vingt lignes de prières. L'homme qui représente Dieu a ses vêtements vieux; il fait des économies, comme l'administration, qui t'a donné, pauvre, les six planches de sapin noueux. Pour toi, rien n'atténue dans l'église la putréfaction à laquelle Dieu a condamné ton corps.

L'encens se paye; le riche seul peut en faire brûler à chaque coin, dans son enveloppe de sciure parfumée et de boîte ambrée, de plomb ou de palissandre odoriférant et de chêne bien joint. L'encens, qui grise le cerveau, fait penser à l'infini. C'est la fabrique, c'est la foi de convention qui a détruit l'égalité de la mort en disant : Pauvre, sois charogne; riche, sois parfumé.

Dieu juste n'a rien dit.

Dans l'amour, ce sont les grands, les fortunés qui ont

payé l'innocence, qui ont appris aux jeunes que l'amour pouvait être une marchandise. Par le monde, il y a maintenant la bourse d'amour ; les femmes sont tarifées, ont un carnet, un prix. Des boutiques sont établies où l'amour se vend, et cela sans qu'il en jaillisse, sur l'un ou sur l'autre, du mépris.

Aurélie s'était vendue, elle se vendait encore et rien en elle ne se révoltait à ce souvenir. Un amour nouveau naissait en elle ; c'est du mal encore qu'il était né. C'est le désir d'une vengeance qui l'avait dirigée vers le marquis de Meyran, et l'amour était venu, alors qu'elle ne cherchait qu'à mal faire.

A cette heure, elle n'avait aucun remords; son cœur était, au contraire, tout plein de désirs. Elle avait de doux tressaillements au souvenir des caresses ressenties pendant les valses; elle souriait à sa pensée qui lui montrait le regard plein d'amour du bel Olivier.

Pour elle, la conquête était faite; il ne restait plus maintenant qu'à se laisser vaincre en semblant beaucoup résister; coquetterie de femme, comédie qu'elle avait déjà beaucoup trop jouée pour qu'elle ne fût pas facile. Le lendemain, assurément, le marquis viendrait. C'est là qu'allait commencer le plan qu'elle avait arrêté. Il ne fallait plus que le jeune homme revît Élise. Il fallait qu'il se décidât à lui apprendre fort cavalièrement que les relations avec la belle Grêlée étaient impossibles; il fallait qu'une allusion perfide mise dans la lettre fît comprendre à la Grêlée qu'on connaissait son scandaleux passé, et Aurélie était bien sûre d'obtenir tout cela.

La jeune femme était maintenant plus tranquille. Lorsqu'elle avait appris le retour de sa sœur à Paris, elle avait eu peur. Jugeant les autres sur elle-même,

et sachant que si elle avait eu à subir les lâchetés qu'avait dû subir sa sœur, elle n'aurait jamais pardonné et n'aurait jamais pensé qu'à se venger de ceux qui en auraient été les auteurs, elle avait cru sérieusement que sa sœur, devenue femme, dans une position indépendante, n'était revenue que dans ce but.

Renseignée par Mathieu des Taillis, elle ne savait que peu de chose et croyait tout savoir. Elle ignorait le mariage de sa sœur. Elle avait appris ses couches avant son départ et croyait positivement que sa sœur avait été sa rivale et que son enfant était d'Aristide.

Ce qu'elle ignorait encore, c'était que la jeune femme portait son véritable nom.

L'expulsion que lui avait annoncée son vieil ami était donc certaine !

Fille mère, se faisant remarquer par le scandale, ne pouvant justifier (elle le croyait) de ses moyens d'existence ; de plus, cherchant à entraîner un jeune homme dans un mariage impossible, au mépris de sa famille.

Pas un de ces arguments n'avait de valeur ; mais elle savaït tout possible à Mathieu des Taillis.

Enfin, le lendemain lui paraissait souriant.

Une seule chose pouvait, non contrarier, mais gêner ses projets ; c'eût été le retour de son mari.

Sur ce point, elle avait été rassurée le soir-même par un attaché au cabinet du ministre.

Un bain venait d'être préparé, elle s'y plongea quelques minutes ; puis, sa femme de chambre l'ayant essuyée et revêtue d'un long peignoir, elle la pria de se retirer.

Avant de se coucher, elle voulait respirer l'air frais du matin. Elle ouvrit la fenêtre, s'y accouda et pensa longuement.

Il faisait encore petit jour et la journée s'annonçait chaude, car le brouillard engrisait tout. C'est à peine si l'on distinguait la cime des arbres du bois et du jardin; pas un souffle de vent, un grand silence portait à la rêverie.

Aurélie pensait au beau cavalier sur les épaules duquel elle avait si mollement penché sa tête; elle s'amusait à constater que cette seule pensée emplissait son cerveau. Comme un enfant, elle se questionnait, se demandant :

— Est-ce que j'ai jamais aimé ainsi?

Et cela était vrai; elle aimait comme elle savait aimer, sans réserve, sans retenue. Elle s'abandonnait ainsi qu'elle s'était abandonnée toute sa vie aux caprices rapides qui lui traversaient tous le cerveau.

Nature facile, quand elle se laissait prendre la main, on pouvait lui prendre la taille; elle se tordait bien pour avoir l'air de se défendre, mais, en réalité, pour se montrer plus provocante, pour céder avec plus de charme.

Elle se retira de la fenêtre en disant, répondant à sa pensée :

— Non, il me semble que je n'ai jamais aimé ainsi.

Elle ferma la fenêtre, tira les épais rideaux, sans les fermer tout à fait, cependant, afin qu'une flèche de jour éclairât doucement la chambre.

Elle était sur la marche de son lit, elle avait dénoué ses cheveux et retirait son peignoir, lorsque tout à coup, des rideaux de l'alcôve, surgit un homme.

Elle jeta un cri, mais aussitôt l'homme la prit dans ses bras; lui mettant la main sur la bouche, il lui dit :

— Ne crions pas si fort, nous avons à causer, ma biche, il est inutile qu'on vienne nous déranger.

Folle d'épouvante en reconnaissant celui qui venait de se précipiter sur elle, n'essayant même pas de résister, le sachant capable de tout, elle lui dit d'un ton suppliant :

— Je me tairai, laissez-moi ; ne me faites pas de mal.

L'homme l'écouta docilement et l'assit sur un des fauteuils.

Puis il alla prudemment donner un tour de clef aux portes et revint se placer devant elle, en disant :

— Maintenant que je suis tranquille, causons.

Aurélie le regardait avec effroi, toute tremblante.

Lui commença :

— Tu me reconnais bien ? Les dix années qui se sont passées depuis que nous nous sommes connus ne m'ont pas assez changé pour que tu puisses attribuer à ma transformation la façon cruelle dont tu m'as reçu. Comment ! toi, Aurélie, ingrate à ce point : le premier homme que tu as aimé. Depuis dix ans je te laisse tranquille. Je suis misérable, tu es heureuse. Un jour, je viens te tendre la main, et voilà comment tu m'accueilles. Tu n'as donc pas de cœur ?

Aurélie balbutia plutôt qu'elle ne dit :

— Je ne vous avais pas reconnu.

— Oh ! nous ne sommes pas habitués à ce genre-là. Tu peux me tutoyer, la belle. Ne mens pas, aie donc le courage de ta sottise ; c'est justement parce que tu m'as reconnu que tu m'as reçu ainsi.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? vous ne m'avez jamais rien demandé ; vous avez été mon ami jadis ; si je vous avais reconnu, vous voyant malheureux, au contraire, je vous aurais tendu la main.

— Ton ami ? fit l'autre en riant. Ton ami ! allons, allons, ne faisons pas tant de manières ; appelons les

choses par leur nom. Si tu veux te vite débarrasser de moi, parlons franchement. Vrai! cela me fait de la peine de voir une femme que j'ai aimée, qui m'a aimé, parler de la sorte! Tu étais toute petite, Aurélie, quand tu me disais: « Jules, tu es le premier homme que j'aie aimé, je t'aimerai toute ma vie. » Ah! alors, tu n'étais pas comme aujourd'hui; ton cœur était simple comme ta toilette. Tu avais peu, mais ce que tu avais, tu n'y tenais pas.

— C'est vous qui fûtes la cause de tout. C'est vous qui m'avez conseillé de mal faire, de mal agir.

— Qu'est-ce que tu dis? C'est moi qui t'ai conseillé le vieux? Souviens-toi donc que le jour où je l'ai su, c'est à coups de poing que je t'en ai remercié.

A ce souvenir, Aurélie eut un tressaillement.

Elle regarda le misérable en dessous, cherchant à savoir s'il n'avait pas l'intention de recommencer à cette heure la scène dont il venait d'évoquer le souvenir.

Elle dit brusquement:

— Enfin que veux-tu?

— Ah! c'est mieux, je te reconnais. Mais ne brusquons rien. J'étais venu plein de bonnes pensées; t'ayant reconnue, te trouvant plus belle qu'autrefois, je m'étais dit que nous n'étions pas si mal l'un et l'autre, que nous ne puissions retrouver ensemble, dans le présent, une des heures du passé.

— Et tu étais venu pour cela? exclama Aurélie, véritablement épouvantée.

Jules eut un sourire plein de pitié. Il reprit:

— Oh! rassure-toi; cette idée-là m'est vite passée. Ta réception a bien vite chassé le caprice que j'avais, et j'en suis revenu à des choses plus sérieuses. Tout

a son prix en ce monde; quand on ne paye pas avec l'amour, on paye avec l'argent.

— Comme autrefois, dit Aurélie méprisante.

— Oui, oui, comme autrefois; je n'en rougis pas.

— Enfin, que veux-tu?

— Je viens de te le dire: de l'argent.

— Combien?

— Autant que j'en aurai besoin.

— Hein!

— Cela t'effraye! Mais songe donc au prix que ça vaut. Il me suffit de prendre le premier de ces beaux messieurs avec lesquels tu dansais si superbement ce soir: celui, par exemple, qu'on appelait le marquis. J'irai lui raconter nos amours, nos vieilles amours; j'irai lui raconter le vieux; ça vaut cher, ça! Vois-tu l'effet qu'une nouvelle semblable produirait parmi les amis, les admirateurs de madame la baronne de Marby?

— Tu oserais faire une chose semblable! demanda Aurélie, avec effroi.

— Tu sais bien que je fais tout ce qui rapporte; tu sais bien que ce ne sont pas les scrupules qui m'étoufferont jamais...

— Mais je puis, dès aujourd'hui, lorsque tu seras sorti d'ici...

Il se contenta de hausser les épaules, et reprit:

— Ne marchande pas, Aurélie, tu y perdras... Sais-tu ce que j'avais rêvé, dans les longues heures que j'ai passées là, dans cette alcôve? Sais-tu le prix que j'avais l'intention d'exiger d'abord? Je t'avais vue magnifiquement belle, dans ta grande robe de soirée; j'avais vu tes airs de langueur, qui m'avaient remis l'amour au cœur, et je m'étais dit: voici ce que j'exigerai; il y a beaucoup de serviteurs dans cette maison,

un de plus, un de moins n'y fera rien ; il faudra qu'elle m'engage ; je serai comme un homme de confiance ; le mari étant souvent absent, je le remplacerai ; ainsi je la surveillerai, et si, un jour, elle se révoltait, je serai à même d'agir vite.

— Tu es fou ! tu n'as jamais pensé que j'accepterais pareille chose.

— J'ai pensé et je pense que tu accepteras tout ce que je veux. Je te laisse parler pour te consoler ; mais je ne viens pas discuter avec toi des conditions, je viens te les imposer... J'ai renoncé, aujourd'hui, à la question d'amour ; peut-être me reviendra-t-elle... Pour le moment, il ne me faut que de l'argent.

— Finissons cette scène pénible ; je n'ai pas le maniement de l'argent à la maison ; je vais te donner ce que j'ai sur moi, tu te retireras et, plus tard, si tu en as besoin, je te redonnerai d'autres sommes.

— Veux-tu que je te dise ce que tu penses, Aurélie ? Tu te dis : Je vais lui donner une somme, puis, sorti d'ici, je préviens le vieux, — car je l'ai vu le vieux, il était là, dans le bal, il te connaît toujours. Quel drôle de mari tu as ! — j'écris au vieux, on arrête mon Jules et on lui cloue les lèvres. N'est-ce pas que tu as pensé cela ?

— Non, mais c'est ce que je devrais faire.

— Eh bien, je vais t'en retirer à tout jamais l'idée. Voilà ce que je sais sur toi. Tu as épousé un brave homme, brusque, brutal, grossier même, mais un honnête homme qui te croit la plus honnête des femmes. Vous êtes devenus riches, en lui faisant croire que l'argent que tu recevais d'autre part était venu des gratifications méritées par l'intelligence qu'il apportait dans son poste, comme ces femmes qui font croire à

leurs maris, ainsi que tu le fais sans doute, que les bijoux qu'elles portent sont du strass acheté par elles, lorsqu'ils sont de beaux brillants qu'un amant leur a donnés. Je sais enfin que ton mari te tuerait comme un chien, s'il apprenait demain que tu l'as trompé. Je sais que, dans le monde où tu vis, tu passes pour une femme frivole, légère ; mais comme tu as toujours su cacher tes fautes, l'on croit à des calomnies lorsque l'on dit du mal de toi.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire?

— Tu vas comprendre. Un mot de moi dit à ces messieurs, avec preuves à l'appui, et tu es répudiée, jetée à la porte de chez tous ces gens-là.

— Tu m'en avais déjà menacée tout à l'heure.

— Oui, c'est pour cela que j'insiste. S'il n'y avait que cela, tu pourrais suivre ton petit plan ; je serais arrêté ce soir ou demain, n'ayant rien dit à personne ; si j'avais commencé à dire, tu aurais nié ; si je m'adressais à ton mari, comme au fond cet homme t'adore, tu te jetterais à ses genoux ; avec ta morale facile, tu dirais que ta faute est antérieure à ton mariage et que, par conséquent, il n'a pas le droit d'être jaloux du passé. Tu en sortirais un peu avilie, mais enfin tu en sortirais et tu me ferais payer cher mes petites histoires.

— Enfin, que veux-tu faire?

— Écoute, j'y arrive. Vois-tu, les femmes ont toujours le tort d'écrire, et si je ne rentrais pas un soir à l'heure où je dois rentrer, un de mes bons amis, une bonne amie, si tu le veux, — tu n'es pas jalouse, n'est-ce pas? — a, sous pli cacheté, une douzaine de lettres qui seraient aussitôt remises à M. Ténard de Marby.

Aurélie s'était levée, anxieuse ; elle le regardait fixement, pour s'assurer qu'il n'inventait rien.

— C'est un conte que tu me fais, dit-elle ; tu veux m'effrayer. De qui sont ces lettres ?

— Signées de ta belle main, adressées à un homme que tu aimas beaucoup, Aristide de Farge.

Aurélie devint blême ; épouvantée, elle retomba dans le fauteuil, en disant :

— C'est toi qui as ces lettres ?...

Et alors, les idées les plus extravagantes traversèrent rapidement son cerveau.

Ces lettres introuvables, elle s'expliquait leur disparition.

Jugeant les autres à sa valeur, elle n'hésitait pas à accuser sa sœur.

L'homme qui venait aujourd'hui chez elle, l'ancien ami de jeunesse, le premier amant, était devenu l'émissaire de celle qu'elle ne considérait que comme sa rivale et son ennemie, de cette autre dont la voix du sang était une voix de haine.

Elle s'expliquait tout : son cerveau bouleversé acceptait facilement les impossibilités de sa pensée. Elle croyait avoir deviné.

Sa sœur avait les lettres, et sa sœur, ayant appris par le misérable qui venait de la surprendre les relations anciennes qu'ils avaient eues, faisait de cet homme le complice de la vengeance reconventionnelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle poursuivait contre elle.

Il lui semblait qu'un voile se déchirait dans la catastrophe qui survenait ; c'était sa sœur qui avait conseillé Julot ; c'était sa sœur qui le dirigeait, c'était elle qui lui avait dit : « Vous et moi en savons assez pour la perdre. Avec ce que vous connaissez, vous pouvez la faire chanter ; avec les lettres que j'ai dans les mains,

nous la tenons et nous pouvons la mettre dans l'impossibilité de se défendre. »

Un moment même, une immorale pensée traversa son cerveau et parut, dans un sourire ironique, sur son visage. Elle crut que Julot avait des relations avec Élise, et elle se souvint que déjà Élise était sa rivale inconnue près d'Aristide de Farge, qu'elle était sa rivale avec le marquis de Meyran, et, aujourd'hui qu'elle retrouvait Julot, l'ancien, il fallait agir de ruse ; c'est ce qu'elle fit.

Feignant un calme qu'elle était loin d'avoir, elle reprit :

— Ah ! c'est toi qui as ces lettres ? cette vieille histoire. Ou du moins, tu viens de le dire, c'est ta maîtresse qui les a ?

— Ma maîtresse si tu veux, fit Jules avec indifférence.

— Eh bien ! finissons-en. Tu attaches à ces lettres une importance qu'elles n'ont pas. Enfin, je les accepte pour ce que tu prétends qu'elles valent. Tu as besoin d'argent ; quel prix mets-tu à la restitution de ces lettres et à l'oubli de tout ?

— Je ne comprends pas.

Elle dit fébrilement :

— Je m'explique bien, cependant. Tu me demandes de l'argent pour te taire : tu as des lettres que tu veux vendre. Quel prix mets-tu à tout cela ? dis et terminons. Je ne veux plus être sous le coup de ces menaces constantes, je veux en finir une fois. Quel est ton prix ?

— Trop cher pour toi, ma belle. Si je rendais les lettres, je sais ce qui m'attend, je sais ce que tu veux. J'ai les lettres, je les garde. C'est une affaire à part

dont nous causerons plus tard. Selon ta conduite envers moi, j'agirai. Aujourd'hui, je veux de l'argent.

— Je t'ai dit que j'étais prête à te donner ce que j'avais, ce dont je pouvais disposer. Mais encore faut-il que je sois assurée d'être tranquille après.

— Mais, Aurélie, tu oublies toujours que je ne viens pas discuter des conditions, mais t'imposer les miennes.

— Alors, je te donne aujourd'hui ce que tu demandes, et tu gardes le droit de revenir sans cesse renouveler la scène qui se passe maintenant?

— Si ces lettres sont sans importance, ainsi que tu veux me le faire croire, tu n'as pas à t'en occuper, tu pourras agir à ton gré.

Furieuse, irritée, Aurélie se leva.

— Enfin que veux-tu?

— Ce que tu as. Dans un entretien dont je me réserve de fixer le jour nous terminerons. Il me suffit aujourd'hui de savoir que tu connais la force que j'ai contre toi, que tu me donnes ce dont j'ai besoin.

— Mais je serais la dernière des sottes si je consentais à ce que tu me demandes. Tu sortirais d'ici et tu pourrais recommencer demain.

— Peut-être.

— Tu oublies que je suis chez moi, que je n'ai qu'à sonner, qu'à crier, on viendra. Les gens qui t'ont vu hier te reconnaîtront; je te fais prendre, arrêter, on fera peu de cas de ce que tu pourras dire, et je puis aussitôt te livrer à M. Mathieu des Taillis. J'en finis ainsi avec ce chantage et je suis débarrassée.

— Tu oublies toujours les lettres.

— Mais non, car à cette heure même une descente de police a lieu chez celle qui t'envoie Une perquisi-

tion va livrer les lettres, et Élise arrêtée va être reconduite à la frontière, expulsée de France.

Jules la regarda comme hébété, puis il dit :

— Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes là? Elise, qu'est-ce que c'est que cela? Je n'y comprends rien. Tiens, voilà qui est plus simple; et, en disant ces mots, Jules alla s'asseoir dans le fauteuil. Maintenant, sonne, appelle, fais-moi arrêter, je te jure de n'opposer aucune résistance.

Quoique un peu décontenancée, elle dit aussitôt :

— Vous êtes des fous; vous avez comploté avec ma sœur l'odieuse action que tu viens commettre ici. Évidemment je suis entourée d'ennemis; je ne puis m'expliquer comment tu es entré chez moi, comment tu te trouves à cette heure dans ma chambre. Vous avez des complices jusque dans ma maison. Vous vous êtes dit : Prise entre le scandale que tu viens faire et la faiblesse que vous me connaissez, elle cédera. Eh bien, vous vous trompez · si vous avez des armes contre moi, j'ai des amis puissants pour me défendre contre vous. Un jour ou l'autre cela devait arriver; il faut que ce passé s'oublie; il faut que je redevienne maîtresse de moi, que je ne craigne plus vos calomnies, que je ne craigne plus ces « lettres qui sont fausses, d'abord, » et si je ne dois obtenir cette liberté, cette tranquillité de l'avenir qu'au prix d'un scandale, eh bien soit, je l'accepte.

— Ce qui veut dire? demanda Julot d'un ton gouailleur.

— Ce qui veut dire que je refuse ce que tu me demandes.

Aurélie s'était vivement dirigée vers la fenêtre et l'avait ouverte sans que Jules bronchât.

Elle reprit :

— Je vais t'obéir, je vais appeler, te faire chasser et je te refuse tout, tout, entends-tu bien?

— Tu ne feras pas cela, fit le misérable sans bouger, en haussant seulement les épaules. On ne raisonne pas avec les nerfs, c'est un moyen qui fait son petit effet sur les niais, mais non sur Jules. Voyons, crie, commence.

Aurélie était près de la fenêtre, les lèvres crispées par la rage, plus forte étant moins inquiète sur sa vie, en cas d'attaque, parce qu'elle pouvait appeler. Mais son énergie tombait devant le calme du coquin ; elle était bien forcée de s'avouer qu'il avait raison; elle était obligée de reconnaître que le scandale, c'était sa perte, sinon immédiate, du moins le lendemain.

Elle se tut, s'accouda sur l'appui de la fenêtre, respirant à pleins poumons pour se remettre de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, et grimaçait un sourire en voyant les gens aller et venir dans le jardin pour enlever déjà les objets qui avaient servi à la fête de la veille.

Après une minute de cette accalmie, elle dit plus doucement :

— Voyons, tu ne peux rester éternellement ici; que décides-tu?

Jules, qui n'avait pas bougé de dessus son fauteuil, et qui riait en la regardant, lui répondit le plus tranquillement du monde :

— Il y a deux affaires; distinguons : donne-moi ce que tu peux me donner aujourd'hui, et nous recauserons un autre jour.

Aurélie chercha vivement dans un petit meuble, y prit un portefeuille, en tira quatre billets de cent francs, attachés par une épingle, et dit :

— Voilà tout ce que j'ai !

Elle les jeta sur un petit guéridon.

Jules, sans bouger de sa place, les prit, les compta et dit, en faisant la grimace :

— C'est peu... Enfin, c'est un acompte... Et puis, tu ne m'attendais pas ; on ne peut pas se montrer trop exigeant.

Il les plia soigneusement et les glissa dans sa poche.

Aurélie disait :

— Maintenant, il faut partir, il faut qu'on ne te voie point dans la maison.

— Ne t'occupe pas de cela ; tu ne sais pas comment je suis entré, on ne me verra pas sortir ; mais, avant de partir, faut-il encore que je sache quand nous nous reverrons, car, bien entendu, cela n'est qu'un acompte.

On entendit le bruit d'une voiture. Elle s'arrêtait devant la grille de l'hôtel. Il sembla à Aurélie qu'un bruit inusité se produisait. Elle courut à la fenêtre, et, tout à coup, bouleversée, elle la ferma vivement, tirant les rideaux et disant :

— C'est lui ! vite, vite, va-t'en. Oh ! qu'on ne te voie pas !

A cette alerte, Jules s'était redressé.

— Partir, vite, vite, sans qu'on me voie, et il vient du monde ! Ce n'est pas possible.

— Oh ! tu ne peux rester ici.

— Que si, cache-moi. Je suis tranquille, tu as autant d'intérêt que moi à ce qu'on ne me trouve pas. Ne crains rien, fais comme chez toi.

Et, en disant ces mots, il se jeta par terre, et, avec la rapidité d'une couleuvre, il se glissa sous le lit.

Aurélie, tremblante, fut quelques secondes à se remettre ; puis, d'un mouvement rapide, elle défit son

peignoir, le jeta au pied du lit, croyant masquer ainsi l'endroit par lequel Jules avait disparu, et elle se mit au lit. Là, plongeant sa tête dans son oreiller, elle feignit de dormir.

Au même moment, la porte s'ouvrait et le capitaine Ténard de Marby entrait. Il courut jusqu'au lit, souleva le rideau, et voyant sa femme endormie, il mit la main sur son cœur et dit, comme soulagé :

— Elle est là, et seule ! Oh ! les misérables ! Que j'ai souffert !

IV

UNE EXPLICATION.

Le surlendemain de la grande fête offerte par Mme de Marby, une petite nouvelle à scandale défrayait toutes les conversations dans les clubs et sur les boulevards.

On racontait que la nouvelle étoile, la jeune Américaine, surnommée la belle Grêlée, avait été arrêtée sous le coup d'une grave accusation.

Le premier jour, le directeur avait obtenu qu'elle vînt jouer le soir, pour être réintégrée dans sa prison à la fin du spectacle. D'autres disaient qu'elle n'avait pas été arrêtée et qu'on lui avait donné vingt-quatre heures pour quitter la France ; d'autres enfin que, pris d'un puissant amour pour elle, un grand seigneur voulant l'épouser, l'obligeait à se retirer immédiatement du théâtre. C'était à qui appuierait par des preuves la nouvelle qu'il racontait.

Ce qui avait donné lieu à tous ces propos, à ces racon-

tars, c'est que, dans la journée, on avait fait courir le bruit que le théâtre où jouait Loïse Bolt ferait relâche, et, le lendemain, le rôle qu'elle jouait avait été donné à une autre, et son nom n'était plus sur l'affiche.

Une chose extraordinaire était donc survenue.

Effectivement, le matin même où Jules avait une altercation avec Aurélie, un agent se présentait chez Élise et lui remettait l'ordre qui lui signifiait qu'elle devait quitter la France dans les vingt-quatre heures, et cela en vertu de la loi de sûreté générale.

Élise, d'abord désagréablement surprise, s'expliqua bien vite ce qui s'était passé.

La veille, à la fête qui s'était donnée chez sa sœur, celle-ci avait appris, peut-être de la bouche même d'Olivier de Meyran, les désirs qu'elle caressait, et sa sœur aussitôt s'était révoltée contre ces projets.

Elle avait vu M. Mathieu des Taillis, lui avait raconté ce qui se passait et avait sans doute obtenu de lui l'ordre d'expulsion. Mais, nous l'avons dit, Élise était revenue en France décidée à agir. Forte de son honnêteté, elle ne voulait plus souffrir pour les autres; elle ne voulait plus subir la situation bizarre qui lui était faite.

Elle se révoltait, en songeant que sa sœur, dont la conduite était indigne, qui n'avait jamais eu un sentiment véritablement humain en elle, qui n'avait eu pour guide que ses vices et ses passions, qui n'avait toujours jugé la vie que pour elle et par elle, au risque d'écraser les autres; que celle enfin qui ne méritait que le mépris se trouvait être la femme considérée, respectée et recherchée; tandis qu'elle, dont la vie n'avait été qu'une longue suite de malheurs et de misères, d'attaques et de poursuites auxquelles elles n'avait jamais cédé, qui était toujours restée honnête enfin, elle se trouvait au-

jourd'hui la femme méprisée, repoussée. Il était anormal qu'il en fût toujours ainsi. Elle n'acceptait pas cette devise nouvelle : Malheur aux bons, joie aux mauvais.

En recevant de l'agent l'ordre d'expulsion, elle parut prête à s'y soumettre ; mais aussitôt qu'il fut parti, elle se fit conduire à l'ambassade des États-Unis et fit demander audience au ministre.

Immédiatement reçue, elle excipa de sa qualité de veuve de l'illustre docteur Samuel Bott, pour se recommander au ministre de son pays d'adoption. Elle raconta l'étrange mesure prise contre elle et que rien ne justifiait, ce qu'elle affirma sur la foi du serment, en demandant au besoin une enquête. Elle affirma que sa conduite était régulière, irréprochable. Elle n'avait jamais donné lieu à aucun scandale ; que, si elle avait été remarquée et pour son chant et pour sa beauté, ce n'était pas là une raison suffisante pour l'accuser de scandale.

Elle put partir bientôt avec l'assurance qu'on allait s'occuper d'elle, car assurément elle devait être la victime d'une méprise. Mais, redoutant que des complications nouvelles n'entraînassent l'exécution immédiate de l'ordre qui lui était donné, elle résolut de se mettre à l'abri.

C'est alors qu'elle écrivit à son directeur qu'elle ne pourrait se rendre le soir au théâtre, pour des raisons indépendantes de sa volonté, ce qu'elle prouverait quand il en serait temps, et elle le priait de se mettre en mesure de la remplacer immédiatement.

Puis elle fit emplir une petite valise par sa femme de chambre, et, accompagnée de cette dernière, elle quitta Paris pour aller à Montmorency, où le soir même elle était installée près du bois.

Une fois à l'abri des suites qui pourraient être don-

nées à l'ordre qu'elle avait reçu, elle pensa à la seule chose qui l'intéressait : elle envoya sa femme de chambre à Paris, porter une petite lettre de quatre lignes qu'elle avait écrite fiévreusement en disant : il faut en finir.

Cette lettre était adressée au marquis de Meyran, pour le prier de vouloir bien venir la trouver à Montmorency le lendemain matin. La démarche qu'elle faisait était au moins singulière ; mais, à cette heure, il n'y avait plus de convenances à garder ; puis, son caractère de femme de théâtre lui donnait une liberté d'allure qui lui permettait d'agir ainsi.

Elle se sentait menacée ; elle sentait qu'on voulait la perdre et elle voulait lutter ; elle était décidée, cette fois, à ne pas accepter sans se plaindre le mal qui lui serait fait. C'est surtout vis-à-vis d'Olivier qu'elle redoutait les calomnies qui ne manqueraient pas de se produire, et elle était décidée à lui parler franchement pour le mettre en garde contre ce qu'on lui dirait, pour se défendre et se justifier si on avait déjà commencé.

Elle attendait avec anxiété le retour de sa femme de chambre ; aussi, lorsque celle-ci revint, alla-t-elle vivement au-devant d'elle en lui demandant :

— Eh bien, l'avez-vous trouvé ?

— Oui, madame.

— Il vous a reçue lui-même ?

— Oui, madame ; c'est à lui-même que j'ai remis la lettre.

— Il l'a lue devant vous ? Qu'a-t-il dit ?

— M. le marquis l'a lue deux fois. Il a réfléchi quelques minutes et il a dit : J'y serai demain à l'heure fixée.

— Bien. Paraissait-il fâché contre moi ?

— Je ne sais, madame. Il m'a demandé pour quelle raison vous aviez si précipitamment abandonné votre rôle. Je lui ai dit, ainsi que madame me l'avait indiqué, que c'était pour des raisons de famille.

— Puis après?

— C'est tout.

— C'est bien.

Élise réfléchit quelques minutes, cherchant pour trouver un indice sur l'état d'Olivier, dans les quelques mots qu'il avait répondu ; puis, en prenant son parti, elle dit :

— Enfin, il vient demain ; dans une explication sincère, nous en finirons. J'irai jusqu'au bout.

Elle se mit au lit. C'est en vain qu'elle essaya de dormir. Tout entière à ses pensées et sous le poids de l'ordre menaçant dirigé contre elle, dans l'anxieuse attente de la façon dont Olivier acceptait son rendez-vous, elle ne put dormir. Ce fut seulement au jour que la fatigue vint clore ses paupières.

Plus d'une heure avant l'heure fixée pour le rendez-vous, sa femme de chambre était auprès d'elle et s'occupait de sa toilette. Elle était femme avant tout et ne voulait pas que celui qu'elle aimait pût s'apercevoir des tourments qu'elle endurait.

Lorsque Olivier arriva, qu'elle alla au-devant de lui en lui tendant la main, elle vit à son embarras, à la gravité de son visage que déjà on avait parlé contre elle.

Lorsqu'ils furent assis tous les deux, elle lui dit :

— Vous avez dû trouver singulière, mon cher Olivier, la demande d'entretien que je vous faisais, après avoir si longtemps refusé de recevoir personne chez moi. Ce rendez-vous a dû vous étonner.

— J'allais justement vous supplier de me l'accorder lorsque j'ai reçu votre lettre.

— Ah! ce qui me prouve que vous savez comme moi que nous avons de graves choses à nous dire; du moins j'ai de graves choses à vous demander. Vous êtes un homme loyal, je suis certaine que vous ne me tromperez pas et me répondrez franchement.

— Je suis venu dans cette intention.

— Olivier, vous m'avez dû juger depuis longtemps. Vous savez ce que je suis, et si vous pensez du mal de moi, c'est assurément qu'on m'aura desservie auprès de vous. Je ne suis pas une femme de théâtre, qui prend le théâtre pour s'en faire un tremplin qui la produise dans le monde galant. J'ai pris le théâtre en artiste, pour jouir d'un art que j'adore, assez riche et assez indépendante pour n'avoir besoin de personne. Vous savez combien de propositions, plus brillantes les unes que les autres, sont faites à une femme dans ma situation. Le monde galant n'accepte pas qu'au théâtre une femme ne soit qu'une artiste; il veut toujours y voir une courtisane. Les refus que j'ai opposés n'ont lassé personne, mais ils m'ont fait remarquer de vous. Vous savez ce que je vous ai dit lorsque vous m'avez parlé: je suis veuve, je porte un nom respecté, je ne serai jamais la maîtresse de personne, je ne serai la femme que de mon mari. Cela vous a semblé si extravagant, si étrange, que, pendant quelques jours, je l'ai su, vous en avez beaucoup ri, avec votre ami, le vicomte de Chapet, et vous m'aimiez, vous me l'avez dit.

Vous êtes revenu en me disant que si je voulais renoncer au théâtre, vous deviendriez mon époux. Est-ce vrai?

— Absolument vrai.

— Je viens vous demander aujourd'hui si la proposition que vous m'aviez faite était sérieuse.

— Elle était sérieuse, dit simplement le jeune homme.

— Je viens vous demander si aujourd'hui, me décidant à quitter le théâtre, vous êtes prêt.

Elle le regardait en parlant, cherchant à lire sur son visage l'effet que produisaient ses paroles.

Le jeune marquis de Meyran, calme et froid, ne répondit pas.

— Et bien? interrogea-t-elle.

— Madame, un jour que je vous interrogeais sur votre passé, vous m'avez dit : Ma vie a toujours été pure. Pauvre, je suis restée une honnête fille ; plus heureuse étant femme, je suis toujours restée une honnête femme. Je n'ai rien à me reprocher, rien dans ma vie qui puisse me faire rougir de moi-même. Et je veux toujours rester ainsi ; je ne voudrais pas avoir à rougir devant mon enfant.

— Eh bien ! fit Élise, je n'ai pas un mot à changer à ce que vous venez de dire.

— Jurez-le-moi donc.

— Je le jure, fit aussitôt la jeune femme en étendant la main.

Le marquis parut gêné par cette affirmation. Son regard chercha celui de la jeune femme ; il sembla qu'elle se faisait un devoir de le soutenir durant quelques secondes.

Debout, fière, superbe, elle affirmait sa parole ; toute sa loyauté brillait dans ses yeux, et ce fut Olivier qui, visiblement gêné, baissa la tête.

Comme, après ce serment, il hésitait à parler, la belle Grêlée dit :

— Olivier, il faut qu'il ne reste entre nous aucun

doute. Je le vois, vous doutez de moi; j'ai juré, vous doutez encore. Rien, dans ma vie actuelle ne justifie le doute que vous avez aujourd'hui. Digne dans ma vie passée, ma conduite a toujours été la même. Si, pour me produire à Paris comme artiste, j'avais cherché le bruit, ce que vous appelez la réclame, jamais un de mes actes ne m'a fait rougir, jamais le bruit qui s'est fait autour de moi n'a été obtenu par le scandale. Les mensonges ont pu se répandre sur ma valeur comme artiste; sur ma vie, vous n'avez rien à dire, et on n'a rien dit. On a pu louanger, critiquer l'artiste, je veux me taire. Mais on n'a jamais parlé de la femme; et si on l'eût fait dans des termes qui ne m'eussent pas convenu, j'aurais attaqué les calomniateurs. Devant vous, aujourd'hui, c'est la femme qui se défend.

— Vous n'avez pas à vous défendre. Je n'ai le droit de rien vous reprocher.

— Pardon. Soyez franc, sincère; restez le gentilhomme que vous êtes. Vous avez le droit de tout me demander après ce que vous m'avez promis. Il répugne à votre nature loyale de demander des explications à une femme; et cependant, je le sens, je le vois, vous croyez à des calomnies répandues contre moi. Hier encore, vous n'étiez pas le même homme près de moi; vous cherchiez ma main, mon regard; vous me parliez d'un autre ton. Je n'ose vous dire... Il me semblait que tout en vous, enfin, respirait la passion. Vous m'aimiez, je le voyais. Vous étiez le croyant qui estime celle qu'il aime. Aujourd'hui, vous n'êtes plus le même: vous n'êtes plus l'amoureux content qui vient voir celle qu'il aime. Vous êtes l'homme décidé à briser ce qu'il avait construit, qui cherche un motif pour excuser le manquement à la parole donnée.

A ces mots, le jeune homme releva la tête.

— Oh! madame, dit-il, je ne viens pas chercher des motifs de rompre; je viens, au contraire, vous demander de détruire ceux que l'on m'a donnés.

— Oh! je le savais bien. C'est à la soirée de Mme de Marby qu'on vous a parlé de moi?

— Oui, madame.

— Elle, peut-être?

Il ne répondit pas.

Élise, très agitée, cherchait péniblement à se soutenir.

Elle prit les mains du jeune homme, le regardant bien, et lui dit fiévreusement:

— Tout ce qu'on vous a dit est si indigne, si odieux, que vous n'osez pas me le répéter. Vous n'osez parler; je vais le faire, moi ; je vais vous dire ce qui s'est passé chez Mme de Marby, car je lis bien dans vos yeux que c'est sa seule pensée qui vous occupe. Mme de Marby est une charmeuse ; elle vous a parlé, elle vous a tenu toute la nuit sous son charme ; elle vous a grisé de ses regards, elle vous a dit que, lorsqu'on portait votre nom, on ne devait pas penser à le donner à une comédienne; elle vous a dit que lorsqu'on était jeune, ainsi que vous, l'amour était facile à trouver, que vous n'aviez pas besoin de chercher dans les coulisses d'un théâtre; elle vous a dit, avec ses yeux, avec ses langueurs, qu'elle pourrait vous donner cette affection que vous cherchez. Ne mentez pas, Olivier: vous avez vu Mme de Marby, vous l'avez aimée.

Puis elle ajouta, avec un rire singulier, en s'accrochant aux mains du jeune homme stupéfait:

— Vous l'avez aimée, parce que vous m'aimez, parce que vous avez retrouvé mon regard dans ses yeux, mon

sourire sur ses lèvres, mon air enfin. Tout le monde dit que je lui ressemble. On prétend même que j'ai les intonations de sa voix.

Olivier la regardait et ne savait que répondre.

Élise continua :

— Avouez donc, vous l'aimez, elle vous aime. Elle aime vite, Mme de Marby.

— Oh ! madame, fit le jeune homme, vous vous plaignez des calomnies des femmes !

— Mais, reprit avec emportement la jeune femme, si je la calomnie, je lui rends ce qu'elle a fait cette nuit. C'est elle qui vous a changé ainsi. Au point où nous en sommes, Olivier, il faut que je me justifie. Je vous somme de me dire ce que l'on vous a raconté sur moi, je vous supplie de m'interroger.

Il y eut une grande minute de silence.

La belle Grêlée attendait, anxieuse, ce qu'allait répondre le jeune homme. Celui-ci, froid, sévère, cherchait à dompter l'émotion qu'il ressentait. Près de Mme de Marby, la veille, il se trouvait sous le charme; à mesure qu'Aurélie lui parlait, le souvenir de la Grêlée s'effaçait. A cette heure, le même phénomène se reproduisait. Tout entier à la jeune femme, il l'admirait. L'amour, un instant assoupi, se réveillait plus puissant, plus aigu, en raison des déchirements que les révélations de la veille lui avaient apportés. Il lui semblait que cette bouche ne pouvait pas mentir, que ce regard était plein de loyauté, et un effet bizarre se produisait sans qu'il pût se l'expliquer ; il lui semblait qu'il retrouvait, ainsi qu'elle l'avait dit, dans le visage de la belle Grêlée, les regards, le sourire, presque les traits de la belle Aurélie.

Élise demanda encore :

— Mais que vous a-t-on dit de moi? Laissez-moi au moins me justifier.

Il prit un biais pour répondre, se refusant à la brutalité de l'interrogatoire, en disant :

— Loïse, je vous aime sincèrement, mon amour pour vous n'est ni altéré ni diminué. Je suis prêt à faire ce que je vous ai demandé. Contre le gré de ma famille, je vous ai dit : Voulez-vous être ma femme? je ne vous demande qu'un sacrifice : abandonnez la scène ; la marquise de Meyran ne pourrait être une chanteuse, une comédienne. Mais la marquise de Meyran restera une grande artiste dans son salon. Tous les cancans qui se sont faits, tous les propos qui se sont tenus ne m'ont pas ému ; jamais je ne suis venu vous dire : Ma famille s'oppose à ce que nous voulons faire ; je vous ai dit : Si ma famille s'y oppose, je passerai outre. J'ai mis mon amour au-dessus de tout ; je prends ma femme pour moi et non pour le monde. A notre époque, Dieu merci, les préjugés n'existent plus ; les mésalliances ne sont guère blâmées que dans les comédies, et même alors que votre qualité de comédienne eût mis un obstacle, vous l'avez été si peu que cela ne comptera guère. Pour briser l'union projetée, il faut des choses plus graves. Ce n'est ni votre qualité d'artiste ni votre nom plébéien qui pourraient l'empêcher.

— Alors, quoi donc?

Le jeune homme parut hésiter ; puis enfin, se décidant, il dit vivement :

— On m'a dit que vous n'étiez pas Mme veuve Bott ; on m'a dit que votre véritable nom était Élise Boitel, que vous aviez un enfant sans père. On m'a dit enfin que, si vous étiez partie en Amérique, c'était pour laisser au temps le soin d'effacer un passé scandaleux.

La jeune femme avait pâli en entendant l'accusation ; ses yeux s'étaient fermés à demi ; en sentant son corps presque défaillir, elle s'était crispée. Enfin, se domptant, rappelant à elle tout ce qu'elle avait d'énergie, s'imposant le calme, elle dit :

— Monsieur le marquis, c'est vrai, je suis partie en Amérique pour laisser au passé le temps de s'effacer, un passé épouvantable ; c'est vrai, monsieur le marquis.

— C'est vrai ! répéta le jeune homme d'un ton déchirant ; car il avait espéré qu'elle se défendrait ; car, depuis qu'il était près d'elle, le caprice né dans une nuit était éteint, et depuis qu'il se trouvait près de la jeune femme, son amour était revenu, plus puissant, et il ne désirait que la preuve qu'on avait calomnié celle qu'il aimait.

Cet aveu le terrifiait.

En voyant l'effet produit par cet aveu, Élise continua d'un ton plein de pitié :

— Oui, c'est vrai, je suis enfant d'ouvrier, je m'appelais Élise Boitel. Oui, c'est vrai, j'ai eu un enfant qui n'a pas de père ; c'est vrai, c'est vrai !

Et comme le jeune homme, épouvanté, se reculait d'elle en gémissant : « O mon Dieu ! mon Dieu ! » elle vint vers lui, répétant encore :

— C'est vrai, c'est vrai ; et cependant, Olivier, sur ma mère morte, sur mon enfant que j'adore, devant Dieu, je vous jure que je suis pure ! D'Élise Boitel, je suis devenue la femme du docteur Samuel Bott. Cet homme a reconnu mon enfant ; il n'était pas son père, c'est vrai. Eh bien, je vous le jure, je n'ai jamais eu d'amant, je n'ai jamais eu d'époux, et, veuve aujourd'hui, je suis vierge !

Le jeune homme, étourdi, la regarda, se demandant si elle n'était pas folle.

Il faut reconnaître que le doute était permis.

Ce qu'il entendait était bien inexplicable ; à moins d'être un croyant des mystères chrétiens, il fallait constater l'absurde, et comme son regard ahuri restait fixé sur la jeune femme, elle mit le comble à son étonnement en répétant :

— Oui, je suis pure ; oui, je suis honnête. Jamais, entendez-vous bien, mes lèvres n'ont touché celles d'un homme ! Jamais je n'ai connu l'amour. Je n'ai jamais aimé que vous. Oh ! tout cela vous semble bien insensé, tout cela vous semble bien fou, inexplicable, puisque moi-même je suis incapable de l'expliquer.

— Voyons, fit le jeune homme, Loïse, revenez à la raison. N'ayez pas cet emportement qui vous fait dire des folies. Je ne sais quelle étendue vous attribuez au mot pur, mais vous êtes mère, votre enfant est le vôtre. Ce n'est pas un enfant recueilli, l'héritage d'un autre.

Puis, comme si une idée lui traversait le cerveau, il reprit :

— Est-ce que, dans un acte de dévouement, pour sauver la réputation d'une femme, vous avez recueilli un enfant, en le déclarant vôtre ?

— Non, non, dit-elle, en hochant tristement la tête. L'enfant est le mien ; il est mon sang, il est ma chair. Lorsque je le portais en moi, tout épouvantée et révoltée du crime inexplicable par lequel il avait été conçu, je me promettais qu'à peine mis au jour, je l'étranglerais. Je ne voulais point reconnaître à moi cette souillure. Mais tout changea à son premier cri ; tout en moi se réveilla. Un sentiment qui m'était inconnu se révélait tout à coup. Je demandai mon enfant pour le

couvrir de baisers, sentant dans mon âme la tendresse que j'ai toujours.

Cette fois, Olivier la regardait, l'écoutait, ne pouvant s'expliquer un seul mot de ce qu'elle disait :

Il reprit :

— Est-ce que je deviens fou ou est-ce que je comprends mal ? Vous avez été mariée au docteur Samuel Bott, vous êtes restée sa femme pendant deux années presque ; aujourd'hui, vous êtes veuve de cette union, selon les actes ; mais avant cette union, vous l'avez avoué, un enfant est né et vous me dites : Je suis encore la fille pure qui peut revêtir la robe virginale.

— Vous n'êtes pas fou. Vous avez compris et je n'ai pas menti ; c'est vrai, Olivier, c'est ma vie que je joue aujourd'hui. Je vous aime trop pour n'être pas frappée par la résolution que vous prendrez après cette explication. Je vous dois la vérité, je vais vous la dire : Je suis la victime d'un crime odieux. Je vais vous en faire le récit.

A l'allure, à l'accent d'Élise, le jeune marquis se sentit tout ému.

Vivement impressionné et non moins intéressé, il lui prit la main, la fit asseoir sur un fauteuil, s'assit lui-même près d'elle, et doucement il lui dit :

— Mon amie, parlez.

Durant quelques secondes, Élise resta le visage caché dans ses mains. Elle se recueillait. Puis, paraissant avoir vaincu ses derniers scrupules, elle dit :

— Il le faut... Je vous ai dit, Olivier, que j'étais la fille d'un ouvrier ; nous étions deux enfants, ma sœur et moi ; ma sœur de quelques années plus âgée que moi. Lorsqu'elle sortit de l'atelier comme ouvrière, j'y

entrai comme apprentie ; quand je devins ouvrière, ma sœur se mariait, et je restai seule chez nous. C'est alors que je fus atteinte par la terrible maladie dont je conserve à peine les traces. J'étais convalescente lorsque mon père mourut, puis ma mère. Incapable de subvenir seule à mes besoins, car j'avais quinze ans, je fus recueillie par mon beau-frère...

Élise eut alors un moment d'hésitation, au bout duquel elle reprit :

— Cependant, il faut bien que je le dise, j'avais été bien malheureuse chez nous ; écoutez... La misère toujours, toujours la misère ; la vie insuffisante, la condamnation à un travail obstiné, alors que ma santé fragile aurait exigé des ménagements et des soins. Il fallait travailler en commençant matin et en finissant tard. La maladie m'acheva, et enfin la douleur épouvantable de la perte successive de mon père et de ma mère... J'en restai comme hébétée : une grande niaise, maigre, pâle, ayant des allures d'idiote ; le dos voûté était tendu, la bouche ouverte, l'œil sans regard, avec un constant sourire sur les lèvres ; puis ma maladie, à cette époque de maigreur, avait laissé sur ma face les cicatrices disparues depuis ; j'étais laide, enfin ; et ainsi je m'expliquais la répulsion qu'éprouvait pour moi mon beau-frère...

Recueillie par lui, je tâchais de racheter cela par le travail. Oh ! voyez-vous, Olivier, à cette heure, où je me juge avec la raison d'une femme, je me souviens de quel dévouement je payais l'hospitalité qui m'était donnée. Toutes les injures, je les ai entendues sans me plaindre ; toutes les grossièretés, je les ai entendues sans répondre, essayant toujours de faire plus et de servir mieux... J'étais moins qu'une servante, moins

qu'un chien ; j'étais – ce nom me sonne encore aux oreilles, fit-elle avec dégoût — j'étais le *Graillon*... J'avais espéré en ma sœur. Eh ! mon Dieu, elle m'aimait banalement, mais ne me défendait pas.

Ma sœur, mariée, avait une conduite singulière... Sans respect pour mon âge, avec l'égoïsme qui lui était propre, n'agissant que pour elle, elle me faisait sa servante dans ses relations adultères...

— Oh ! fit Olivier avec répugnance.

— Mais je n'y voyais rien ; je ne discernais pas si je faisais bien ou mal. Elle m'avait recommandé le silence, je lui obéissais. Je vous l'ai dit, j'étais comme hébétée, idiote, et la façon dont j'étais traitée ne pouvait guère aider au développement de mon intelligence...

J'arrive à un point grave, sur lequel je vous dois une explication, au commencement des imputations portées contre moi. Je ne puis vous dire les noms, je ne puis vous dire ce qu'est ma sœur aujourd'hui, et vous demande en grâce de ne pas me demander plus que je ne veux en dire...

Une nuit, ma sœur allait être surprise avec son amant par son mari. On fit partir... oui, partir... l'amant... enfin... par... par une fenêtre... Mon beau-frère le poursuivit, le tua, et revint menaçant vers sa femme... Celle-ci, pendant ces quelques minutes, m'avait demandé en grâce de la sauver, en déclarant à son mari que c'était pour moi que cet homme venait... Je le fis, et ma sœur fut sauvée !

— Oh ! oh ! vraie bonne amie, fit Olivier ému, en lui prenant la main.

— Voilà le passé scandaleux qu'on vous a dit que j'avais voulu effacer en partant en Amérique.

— Et votre enfant, alors, serait de votre sœur?

— Non, mon ami, je vous ai dit que mon enfant était le mien. Écoutez-moi. Voyez-vous, ce que je vous raconte là, voulant laisser dans l'ombre les coins odieux, est pénible à reconstituer. Enfin, j'achève. L'homme mort, cet amant de ma sœur, cet ami du mari, n'obtint de l'un et de l'autre ni un regret ni une larme. Moi, je fus écrasée de mépris; alors, mon beau-frère et ma sœur me firent honte. Cette nuit, il me sembla qu'un voile enveloppant ma pensée se déchirait; je jugeai mieux ; en quelques heures je me trouvai transformée, je voyais juste enfin, et les deux seuls êtres auxquels je fusse dévouée me firent horreur. Tout entière à la pensée de ce mort oublié, je me sauvai et j'allai chez lui le veiller. Cette conduite fortifia l'outrage en servant de preuve à l'accusation portée contre moi. Je restai dans cette maison. Maintenant, j'arrive à mon enfant. Pour moi, c'était la chose la plus inexplicable, la plus insensée; je crus en devenir folle; alors je vous répète que ma conduite avait toujours été irréprochable; je fus un jour arrêtée sans raison dans la rue, comme une fille, — se reprenant, non pas sans raison; — je dois tout vous dire, je vous le dirai. Me trouvant sans ressources, et pour hâter les dernières formalités à remplir dans une petite succession, j'écoutai un homme qui vint m'offrir ses services et m'adresser à un magistrat qui devait immédiatement donner satisfaction à ma demande, s'intéressant à moi en raison de ma situation pénible. Cet homme savait la vérité sur ce qui s'était passé chez mon beau-frère. J'allai chez lui, pleine de confiance, moi enfant, chez ce vieillard, ce magistrat. C'était un piège qui m'était tendu. Ce n'est qu'à ma résistance désespérée que je dus de lui échapper; je

sortis de chez lui en l'insultant, en le souffletant même devant ses laquais.

— Oh ! le nom de cet homme. Dites-moi le nom de cet homme !

— Un autre jour, si vous doutez de mes paroles, et qu'il soit nécessaire qu'on les affirme.

— Le misérable, répétait Olivier.

— Le lendemain, j'étais arrêtée, je vous le répète, comme une fille, alors que j'étais encore malade, affaiblie, couverte des meurtrissures de la lutte de la veille. En prison, je tombai malade ; j'en sortis guérie. L'ordre de mise en liberté avait été donné le lendemain de mon arrestation, mais la maladie avait retardé mon départ. Une fois chez moi, je me trouvais souvent indisposée, ayant des faiblesses, des malaises que j'attribuai d'abord aux suites de ma maladie ; mais cela se prolongeant, je fis appeler un médecin, le docteur Samuel Bott, qui, dès le premier examen, me stupéfia en m'annonçant que j'allais être mère.

— Que me dites-vous là ? exclama Olivier.

— Je vous dis la vérité et, je vous le jure sur la vie de mon enfant, c'est la vérité pure.

— Vous n'avez pas été la victime de ce magistrat ?

— Non.

— Vous n'aviez jamais aimé cet amant de votre sœur ?

— Jamais, vous dis-je.

— Alors, mais c'est un crime odieux ! On aurait abusé de vous, pendant votre maladie, dans cette prison !

— Je l'ignore.

— Oh ! mais c'est épouvantable ! fit Olivier en se levant. S'il en est ainsi, Loïse, vous aurez d'abord en moi un vengeur.

— La vengeance apportera-t-elle un soulagement à

mes maux? dit Élise en fondant en larmes. Je ne cherche et ne désire que le pardon, le pardon des fautes que je n'ai pas commises.

Ses sanglots redoublèrent. Elle gémissait en s'écriant :

— Voilà la situation qui m'est faite : Le mystère au milieu duquel je me débats ; croyez-vous qu'il ne fût pas possible d'y laisser sa raison ? Croyez-vous qu'il fût situation plus épouvantable ? Élevée honnêtement, purement, n'ayant aucun instinct pervers, ne comprenant la vie que dans l'honnêteté, vertueuse enfin, sincèrement vertueuse, je me réveille un jour souillée, portant dans mes flancs la preuve de mon déshonneur, et je ne suis pas coupable ! A cette heure terrible, je ne voyais le salut que dans la mort, si je n'avais rencontré sur mon chemin l'honnête homme dont je porte le nom. Lorsque je lui racontai ce que je viens de vous raconter à vous-même, il refusa d'y croire ; il pensa que j'inventais une fable absurde pour atténuer ma faute ; mais, en voyant mon désespoir, ma rage folle, il se rendit à la vérité. Il m'interrogea sur ma situation, compara les dates, pour chercher enfin l'époque de la faute, et me demanda ce que j'avais enduré pendant ma maladie. Il conclut au crime !

— Ainsi, pour le docteur, vous avez été victime de ceux qui vous gardaient.

— Non ; voilà ce qu'il pensa et ce que je crois également : je vous ai dit qu'un homme, un vieillard, un magistrat, qui s'offrait paternellement à me sauver, m'attira chez lui, dans un piège. Seule avec lui, il me proposa un honteux marché ; je le repoussai. Alors, enflammé par ma résistance, il porta la main sur moi. Ce fut une lutte, une lutte violente, dans laquelle il ne

reculait devant rien, me traînant, me terrassant, me déchirant. J'avais beau crier, tout restait sourd à mon appel; ses ordres étaient bien donnés. Rien ne répondit; je n'entendais que ses obscénités. J'aurais succombé si, par un hasard inespéré, je n'avais aperçu un petit poignard damasquiné, un joujou servant de coupe-papier, que je saisis et que, folle de rage, j'allais lui plonger dans le cœur, s'il avait fait un pas de plus vers moi. On ouvrit enfin. Je pus sortir! Mais alors, je lui crachai au visage et l'insultai devant ses gens, je vous l'ai dit. Cet homme était puissant, puisque le lendemain il commençait sa vengeance en me faisant arrêter. Mal notée dès mon entrée dans la prison, il eut le pouvoir, assurément, d'y entrer et d'achever ce qu'il avait commencé.

— Cet homme, vous le croyez, a abusé de vous lorsque vous étiez malade?

— C'est la seule hypothèse raisonnable.

— Mais alors, c'est le dernier des monstres! Mais vous n'avez pas le droit de suspendre plus longtemps le châtiment qu'il mérite. Quel est le nom de ce misérable?

— Un jour je vous le dirai; laissez-moi achever les aveux pénibles que je vous fais. La croyance du docteur Samuel Bott fut donc que, le lendemain même de mon entrée à l'infirmerie de la prison, cet homme tout-puissant y vint, et, prétextant la nécessité d'être seul avec moi, pour m'interroger, il abusa de moi, dans un accès de délire. Cet homme serait donc le père de mon enfant.

Et en disant ces mots, la jeune femme fondit en larmes.

— Pauvre Loïse! et c'est vous qu'on accuse, et c'est vous, martyre, que l'on condamne!

— Que m'importe ce que penseront et diront les autres, si, après l'aveu que je vous fais, vous êtes convaincu que celle que vous avez remarquée est une honnête femme.

— C'est une honnête femme que je salue à genoux, fit Olivier, et, en disant ces mots, il s'agenouilla devant elle, prit une de ses mains, la baisa et dit : Achevez, achevez, Loïse.

Ces paroles consolatrices amenèrent un sourire sur les lèvres de la pauvre éplorée qui reprit :

— Le docteur m'emmena alors dans une maison de santé qui lui appartenait, à Meudon, m'éloignant ainsi du quartier où je ne pouvais expliquer ma grossesse que par l'aveu d'une faute. C'est à Meudon, chez lui, que je mis mon fils au monde. Je ressemblais beaucoup, paraît-il, à une fille que le docteur Samuel avait récemment perdue. Je la lui rappelais, et c'est à cette ressemblance que je dus la paternelle affection qu'il avait pour moi. Le docteur Samuel était un vieillard, sinon riche, jouissant d'une certaine aisance; il était très estimé ; c'était un brave et honnête homme, un grand cœur. Depuis longtemps il était veuf; sa seule affection était sa fille; quand elle mourut, il avait cru d'abord qu'il ne lui survivrait pas. Attristé, découragé, il chercha à vendre sa clientèle et sa maison de Meudon. C'est à cette époque que je fus recueillie par lui. Lorsque, convalescente, me disposant à partir de chez lui, je retournai à Passy pour régler les dernières affaires, j'y fus accueillie d'une façon telle, qu'il n'y eut plus de doute pour moi. On savait que j'avais un enfant ; c'était le résultat de ma vie de débauche. On s'expliquait mon arrestation si singulière, enfin, une profonde aversion allait m'entourer. J'en ressentis une peine infinie, et

c'est tout en larmes que je vins raconter cet accueil à mon pauvre ami le docteur. Il me prit dans ses bras, m'embrassa, me consola et me dit que si je voulais remplacer près de lui ceux qu'il avait perdus, il serait le plus heureux des hommes. J'acceptai; je vivais avec lui comme sa fille; il avait pour moi les tendresses respectueuses d'un père. Un jour, sentant sa fin prochaine, tourmenté par l'idée qu'il allait me laisser dans une situation anormale, prévoyant que, seule, dans un pays où je ne connaissais personne, je voudrais revoir la France, qu'alors ceux qui ont fait mon malheur recommenceraient contre moi leurs poursuites, il voulut me faire une situation nette. C'est alors qu'il me fit naturaliser Américaine, puis qu'il m'épousa en reconnaissant mon enfant. Ainsi, il me mettait sous une nationalité protectrice, il me donnait un nom de femme qui me rendait indépendante; il donnait un nom respecté à mon enfant, un nom presque illustre là-bas, et me faisait assez riche pour me rendre indépendante. Quelques jours après, mon pauvre ami mourut. Voilà l'histoire entière de ma vie. J'ai répondu, je crois, à tout ce qu'on vous avait dit; vous voyez comment j'ai été Élise Boitel, la Parisienne, comment je suis Loïse, veuve de Samuel Bott, Américaine, et maintenant vous savez également comment fille, mère, puis femme, puis de nouveau mariée, enfin veuve, je suis toujours la jeune fille d'autrefois, je suis toujours vierge. Vous savez tout; maintenant jugez-moi, j'attends.

Il était à ses genoux, il la regardait, ses yeux comme ceux d'Élise étaient remplis de larmes. Leurs regards mouillés se rencontrèrent; il se releva alors sur un genou, lui prit la tête, et, plaçant ses lèvres sur ses lèvres, sans qu'elle résistât, il lui dit :

— Je t'aime! je t'aime! tu es une sainte.

Ils restèrent quelques minutes dans les bras l'un de l'autre, se regardant en souriant.

Élise, heureuse enfin de cette minute qui lui rendait l'espoir en l'assurant qu'elle avait toujours l'estime de celui qu'elle aimait, en lui prouvant qu'elle était toujours aimée et bien aimée, puisque sa parole avait suffi pour effacer les colomnies répandues sur elle.

Olivier se releva, et, s'asseyant près d'Élise en pressant affectueusement ses petites mains dans une de ses mains, il lui dit :

— Maintenant, Loïse, vous êtes décidée à renoncer au théâtre?

— Je suis prête à vous obéir, à faire tout ce qui pourra vous plaire.

— Vous ne m'avez pas dit, — c'est sincèrement que je vous demande cela, — la raison qui vous avait fait quitter si subitement le théâtre.

— J'allais vous le dire et vous demander conseil.

— Parlez.

— Ce que mon pauvre ami, le docteur Samuel Bott, redoutait est arrivé. Dès que les misérables dont je vous ai parlé ont connu mon retour à Paris, ils ont recommencé leurs poursuites. Si j'avais pris une situation fixe, en vue, à Paris, si j'avais cherché à devenir une femme à la mode, une personnalité dont on s'occupât, ce n'était pas pour chercher le scandale, en satisfaisant la coquetterie qu'ont toutes les femmes qui désirent qu'on les remarque. Je cherchais surtout, par ma situation, à les mettre dans l'impossibilité de m'arrêter, ainsi qu'ils l'avaient fait une fois, sans que cet abus d'autorité, mis sur le dos de la police des mœurs, passât inaperçu... Sans cette heureuse inspiration, je suis

convaincue qu'à cette heure, simplement arrêtée, j'irais dans un pénitencier garder le secret des infamies dont j'ai été victime.

— Comment, vous me parlez de ce misérable! C'est lui qui ose de nouveau vous attaquer? fit Olivier, les yeux enflammés de colère.

— Je ne dis pas que ce soit lui seulement, mais lui seul ayant le pouvoir de faire ce qu'il veut, c'est à lui qu'on a dû s'adresser.

— Expliquez-vous!

— On s'est contenté, me considérant comme une courtisane, cherchant sans doute un prétexte mensonger, de m'expulser de France.

— Vous expulser de France! Mais je ne le veux pas. Je suis là maintenant, près de vous, et vos ennemis trouveront à qui répondre. Ils sont fous. De quel droit vous expulse-t-on?

— Il n'y a pas d'explication sur l'ordre qui m'a été remis, la chose se passe tout simplement en vertu de la loi de sûreté générale.

— Mais vous ne vous occupez ni de politique intérieure ni extérieure?

— Vous le savez bien; mais à quoi bon chercher le prétexte? il n'y en a pas. Vous avez vu dernièrement un fait semblable qui peut servir de précédent. Une femme à la mode, se trouvant au Bois et ayant, deux fois, avec sa voiture, passé devant celle de l'impératrice, ne s'est-elle pas vu d'abord interdire l'accès du bois de Boulogne et n'a-t-elle pas reçu l'ordre d'aller quelque temps en Belgique ou en Angleterre, si elle voulait n'être pas arrêtée?

— Et c'est en s'appuyant sur ce précédent que l'on veut vous expulser! vous, la distinction même! Loïse,

vous resterez en France. Je suis soldat, et il faut pardonner à la brusquerie de mes expressions ; au reste, nous n'avons pas de temps à perdre en phrases banales. Je vous ai dit que je vous aimais ; je vous ai demandé si vous consentiriez à quitter le théâtre pour devenir ma femme ; vous m'avez dit oui. Aujourd'hui, la chose est faite ; vous n'y rentrerez plus. On a cherché à entraver notre union ; des gens ont été chargés, par ma famille, de vous desservir près de moi. Ils voulaient me prouver que vous n'étiez pas digne de l'amour et de l'affection que je ressentais pour vous, digne du nom que je veux vous donner. De l'explication loyale qui vient d'avoir lieu entre nous ressort, au contraire, que jamais je ne fus mieux inspiré que le jour où je vous remarquai et décidai de faire de vous ma compagne. Aujourd'hui, Loïse, vous êtes ma fiancée ; de ce jour, j'ai la mission, dont je suis fier, de vous défendre.

— Merci, fit Élise, en lui serrant la main.

— Seulement, guidez-moi ; vous avez reçu l'ordre d'expulsion ?

— Oui, hier ; le voici : j'ai vingt-quatre heures pour quitter la France. Vous voyez qu'ils ignorent ma situation, puisque l'ordre est libellé ainsi : « La fille Élise Boitel, née à Paris, se faisant appeler Loïse Bott, devra, etc. »

— Qu'avez-vous fait déjà ?

— J'ai été à l'ambassade me réclamer du ministre, qui m'a promis aujourd'hui même que je saurais le résultat des démarches qu'il allait faire.

— D'abord, il faut que vous soyez à l'abri.

— C'est pour cette raison que je suis venue ici.

— Vous êtes bien décidée à ne pas obéir?

— Je suis décidée à n'obéir qu'à vous !

— C'est bien. Chez vous, à Paris, on ignore l'endroit où vous vous êtes retirée ?

— Absolument. De plus, j'ai laissé supposer que, prise de peur au reçu de l'ordre, j'avais aussitôt gagné la frontière, me réservant de faire terminer mes affaires en quelques jours, en envoyant quelqu'un.

— Vous avez bien fait. Ici, vous êtes à l'abri. La moindre menace nouvelle, la moindre chose inquiétante, vous enverriez aussitôt chez moi. Vous n'avez rien à craindre, sachez-le. Dussé-je m'adresser à l'empereur, je le ferai.

— Oh ! soyez prudent, au moins.

— Ne craignez rien. Je n'ai rien à redouter.

— Mais vous pourriez compromettre ou briser votre carrière.

— Ma carrière est terminée. J'ai donné ma démission. En me mariant, je rentre dans la vie civile et me consacre entièrement à vous.

— Merci, fit-elle en le regardant amoureusement.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa au front et reprit :

— N'ayez pas peur, ma belle Loïse, votre vie de tourments est finie. J'aurai raison un de ces jours de ces sourdes menées, de ces intrigues contre une femme, et peut-être les coquins s'effaceront-ils quand ils verront près de vous un homme. Mais je les trouverai ; des crimes semblables ne peuvent rester impunis. Je tuerai le bandit dont vous avez été victime.

— Oh ! vous me faites peur.

— Peur ! ne craignez rien. Voyons, Loïse, mais comprenez donc qu'il est impossible qu'il y ait un homme au monde qui puisse dire un jour, de la marquise de Meyran, j'ai eu cette femme.

— Il sentait des tressaillements qui secouaient le

corps de la jeune femme ; il l'embrassa, répétant encore :

— Ne craignez rien. Dites-moi, maintenant, le nom du misérable, de ce magistrat, qui vous poursuit sans cesse.

— Non. Ne me demandez pas ce nom aujourd'hui.

Olivier la regarda avec étonnement.

— Et pourquoi refusez-vous ? Quelle raison peut vous obliger à cette discrétion ?

— Cette discrétion n'est que momentanée. Je vous l'ai dit au début de cet entretien ; ne m'obligez pas à en dire plus que je ne veux en dire. Des raisons de famille, graves, très graves, m'obligent à me taire aujourd'hui.

— Mais, enfin, sans ce nom, que puis-je faire ?

Comme le jeune homme était vraiment contrarié, qu'elle le vit sur son visage, elle lui dit :

— Je ne vous demande que quelques heures de délai ; quand vous reviendrez me voir, je vous le dirai. Aujourd'hui, la seule chose que je demande à votre affection, c'est d'aller à Paris, c'est de savoir d'où me vient cet ordre d'expulsion, par qui il a été réclamé.

— Et alors ?

— Et alors, je saurai positivement si je ne me suis pas trompée, si ce sont bien eux qui recommencent contre moi leurs poursuites.

— Écoutez bien, Loïse. Je ne veux pas insister aujourd'hui, mais vous me jurez de me dire, demain, le nom de cet homme ?

— Je le jure.

— Eh bien, je vais à Paris. D'abord, je veux rendre éclatante la revanche que je vais chercher pour vous, je veux la rendre bruyante, par une note dans les journaux, une note dans laquelle, engagés tous les

deux, il nous sera impossible de reculer ni l'un ni l'autre.

— Qu'allez-vous faire ?

Il tira son carnet de sa poche, il s'assit devant la table et écrivit vivement quelques lignes. Déchirant le feuillet, il le lui tendit en disant :

— Lisez, voici la note que je vais faire paraître dans les journaux de ce soir.

Et toute rougissante de confusion et de plaisir, elle lut :

« Il n'est question dans le high-life, que d'un scandaleux abus d'autorité que rien n'explique. Une étoile parisienne, qui s'est fait remarquer par son talent et sa beauté, autant que par la sévérité de ses principes et de ses mœurs, qui n'avait abordé le théâtre que pour satisfaire sa passion artistique, et qui jouit d'une assez brillante fortune, a reçu, sans motifs, sans raison, un ordre d'expulsion de France, qui ne lui accorde que vingt-quatre heures pour mettre ordre à ses affaires.

» C'est vainement qu'on cherche les raisons qui ont pu motiver cet ordre. Il était question d'un mariage que devait faire la jeune artiste avec un officier, M. le marquis de M... Celui-ci aurait donné sa démission, et si l'ordre était maintenu, il quitterait la France pour aller épouser Mme X... à l'étranger. »

— Vous allez faire mettre cela dans les journaux ? fit Élise, un peu effrayée.

— Dès ce soir ; et le tapage commencé, il faudra bien nous répondre. N'ayez crainte, ma chère Loïse, dit le jeune homme, demain nous serons fixés, et je compte sur votre parole pour m'occuper de l'autre.

— Je vous le promets.

Souriant, il lui tendit les bras ; elle s'y jeta et l'em-

brassa amoureusement ; puis, la prenant par les deux épaules et la reculant un peu, il lui dit gaiement :

— Et, en même temps, je vais à la mairie pour faire publier nos bans... A demain, ma belle petite marquise.

Il l'embrassa encore d'un gros baiser, qui sonna comme un coup de clairon, et il partit.

Élise, toute rouge, se regardait dans sa glace, et, arrangeant ses cheveux, se souriant, se faisant des mines, elle dit à mi-voix : Madame la marquise !

V

LE PASSÉ REPARAIT.

Nous allons ramener le lecteur dans le charmant cabaret de la mère Madeleine, sur les bords de la Seine, entre Suresnes et Puteaux, le dimanche au soir, alors que tout s'éteignait, après une fructueuse journée d'été.

Sous le regard observateur de la mère Madeleine, les servantes avaient tout remis en ordre. Le front ruisselant de sueur, haletantes, les manches haut troussées, elles avaient aligné sur les dressoirs les hautes piles d'assiettes ; elles avaient récuré les chaudrons et les casseroles, fait briller le grand comptoir d'étain, frotté les tables massives, rangé symétriquement les chaises.

Au désordre de la journée de travail succédaient le calme et le repos. Plus de bruit, plus de rires sous les bosquets, plus de lumières dans les salles. Une seule lampe était allumée ; les servantes étaient occupées à placer les couverts ; la mère Madeleine était assise

devant la grande table. Ses comptes terminés, elle s'était fait servir son souper, car la grosse aubergiste, tout entière à sa cuisine pendant le travail, ne pouvait prendre ses repas.

Le fumet des marmites, en montant à son cerveau, lui retirait l'appétit, et c'est le soir seulement, lorsque le cabaret était fermé, qu'elle prenait son repas.

Bien assise dans un fauteuil spécial, duquel débordaient ses chairs abondantes, bien à l'aise, dans l'assurance qu'elle était d'être seule chez elle, elle avait dégrafé son corsage, et ses épaules s'épanouissaient sous la lumière douteuse du dernier quinquet.

Elle mangeait lentement, ayant devant elle un vin qu'elle ne servait qu'à ses préférés.

La mère Madeleine était souriante ; sa grande bouche, ses grosses lèvres s'écartaient pour laisser voir ses belles dents. Elle était gaie, heureuse, contente du résultat de la journée, et c'est gaiement qu'elle disait à un grand garçon de vingt-cinq à trente ans, assis devant elle :

— Si tu ne manges pas, bois au moins. Les hommes, d'abord, ça a toujours soif, et, tu sais, ce vin-là, ce n'est pas celui que je vends.

Celui auquel elle s'adressait était un beau garçon, à la physionomie sympathique, et, quoique vêtu comme un ouvrier endimanché, son allure était assez distinguée. Il était blond, avait de grands yeux bleus, bordés de cils noirs, des yeux clairs, dans le regard desquels on voyait la franchise et la bonté.

Les traits étaient réguliers, la bouche avait l'épaisseur qu'on estime être un signe de bienfaisance. Il portait toute sa barbe, une barbe fine, douce, d'un blond cendré. Enfin, il était beau et, de plus, l'ensem-

ble de la physionomie était sympathique. Mais le visage était triste, le front était soucieux.

Quand la mère Madeleine lui parla, il se leva sans répondre, alla prendre un verre et vint le placer devant elle.

— Ah çà, Émile, est-ce que tu vas rester toujours triste, lugubre comme cela? Tu t'ennuies donc chez nous?

— Mais non, ma tante. Mais pourquoi voudriez-vous que je m'ennuie ici? Vous êtes la meilleure des femmes; en me faisant venir, avec ma mère, vous avez comblé tous nos désirs. Notre famille est maintenant si réduite qu'on est heureux de se retrouver ensemble.

— Voyons, c'est pas tout ça; causons un peu. Tu n'as pas toujours été raisonnable.

A ce mot, le jeune homme eut un mouvement nerveux, comme une crispation qu'il contint.

La vieille femme continua :

— Mais, depuis, tu as racheté tout cela, tu es le meilleur fils qu'on puisse voir, tu ne penses qu'à ta mère, tu ne vis que pour elle; tu t'es fait, tout seul, ta petite position. Je ne te parle pas de l'argent que je t'ai prêté, puisque tu me l'as rendu. Tes affaires vont : moi et ma sœur nous sommes vieilles; un jour où l'autre on partira et alors tu serais tout seul. Il faut donc penser à avoir une famille quand nous ne serons plus là, sans compter que ta mère voudrait bien ne pas mourir sans connaître sa bru et sans avoir des petits-enfants. Moi, je ne laisse personne que toi et ta cousine; eh bien, ce serait tout naturel que vous profitiez tous les deux de ce que j'ai. Ta cousine connaît ta situation; elle n'a rien à te reprocher ni à te dire, elle t'accepte comme cela. Ça évite les ennuis qu'on pour-

rait redouter ailleurs. Eh bien, mon garçon, il faut penser à cela. Si t'es triste, c'est parce que t'es seul; nous sommes des vieux, nous, et nous ne comptons pas. A ton âge, on doit aimer autrement qu'on aime ses vieux parents; Émile, il faut te décider, il faut te marier. Goûte un peu ce petit vin-là, ne le bois pas d'un coup; c'est bon, ça; j'en ai un autre du temps de Huchet; nous le boirons à ta noce.

Ils trinquèrent et burent.

La mère Madeleine, après avoir fait claquer sa langue sur son palais en clignant de l'œil, reprit :

— Voyons, faut-il dire oui à Annette et faut-il qu'on se prépare?

Le jeune homme fronça les sourcils et dit :

— Non, ma tante.

— Ah çà, qu'est-ce que tu veux faire? Tu vas pas rester garçon toute ta vie?

Le jeune homme fit, avec un mouvement d'impatience :

— Eh! vous savez bien, ma tante, que je ne peux pas, que je ne dois pas prendre une femme.

— Mais non.

— Vous le savez bien. Dans ma situation, ce n'est pas possible.

La mère Madeleine, arrêtant sa fourchette à mi-chemin, releva la tête et le regarda de ses gros yeux ronds; étonnée elle dit :

— Pourquoi ta situation? A cause de ta vieille affaire? Eh! mon pauvre garçon, c'est bien malheureux, mais quoi, tu étais jeune. Eh bien, à cet âge-là on peut bien faire une faute; et puis, quoi, tu l'as payée depuis.

Le jeune homme mit ses deux coudes sur la table,

laissa tomber sa tête dans ses mains crispées et fondit en larmes.

Cette fois, la mère Madeleine reposa sa fourchette sur la table, essuya sa bouche du revers de sa main, et, tout attristée, dit :

— Comment, Mimille, tu pleures, je te fais de la peine ? Oh ! voyons, pleure pas, pleure pas. Tu sais bien que ta tante Madeleine t'aime bien. T'es presque mon fieu, mon gars ; allons, grand bêta, un homme ne pleure pas comme ça.

Elle cherchait à arracher les mains de son neveu de dessus son visage, passant ses grosses mains potelées sur ses yeux pour en essuyer les larmes.

Elle allait pleurer aussi, la mère Madeleine, et le jeune homme, ému, lui dit :

— Tenez, ma tante, finissons-en ; il faut que nous vidions cela. Vous êtes libre ce soir ; quand nous serons seuls, je vous parlerai.

La vieille femme le regarda quelques secondes, en disant :

— Eh bien, c'est ça, nous allons causer.

Puis, se tournant vers les servantes et les garçons qui avaient terminé leur ouvrage, elle commanda :

— Vous avez fini, vous autres ? eh bien ! allez coucher, et vivement !

Puis, remplissant son verre et celui de son neveu :

— Allons, Émile, fit-elle en souriant, bois ça, ça console ; allons, allons, jusqu'au fond, comme ta tante, nom d'un petit bonhomme !

Il y eut un instant de silence, pendant lequel la mère Madeleine remplit sa bouche, en gonflant ses grosses joues.

Les servantes et le garçon gagnèrent leurs chambres ;

les portes furent fermées. La bonne femme, éloignant un peu son assiette, s'accouda sur la table et interrogea son neveu :

— Qu'est-ce que tu veux me dire? Nous sommes chez nous, tout seuls. Tu peux parler franchement. D'abord, Annette c'est ma fille, c'est ta cousine. C'est pas de sa faute si elle n'a pas de père, personne n'a rien à y voir ; ça te regarde, ça me regarde. Elle adore sa tante, ta mère, comme si c'était la sienne. Je crois, ma parole d'honneur, qu'elle t'aime plus que moi. Tu sais qu'elle t'aime bien, puisque c'est elle qui t'écrivait là-bas.

Elle ajouta, en clignant de l'œil et d'un air satisfait :

— Et, tu sais, il faudra que tu cherches longtemps pour trouver un plus beau brin de fille. Sans me flatter, elle me ressemble quand j'avais son âge. Vous êtes à cinq ans près. C'est donc juste ; on dirait que c'est exprès. J'espère que tu ne crois pas qu'il y ait un mot à dire sur elle. Enfin tout est là : tu l'aimes ou tu l'aimes pas, t'en veux ou t'en veux pas. Nous sommes seuls, dis franchement.

De grosses larmes coulaient sur les joues du jeune homme, qui, la tête baissée, écoutait sa tante. A cette demande positive, il devait répondre et il dit :

— Ma tante, j'aime Annette ; si je pouvais me marier, je l'épouserais.

Pleurant plus fort, il ajouta :

— Et si elle devait en épouser un autre, je serais le plus malheureux des hommes.

— Ah çà, tu m'ennuies à la fin, dit brusquement la mère Madeleine, tu m'ennuies à pleurnicher comme ça. Qu'est-ce qu'on te dit? Qu'est-ce qu'on te fait? Est-ce que je te veux du mal? Tu peux pas te marier, tu as donc des vices que j'ignore? Dis-le. Tu dis que tu veux

me parler, et tu pleures; c'est pas des raisons cela. Tu aimes ma petite; je te dis: prends-la, et tu pleures encore. Y a-t-il quelque chose que tu sais et que tu as à dire sur elle?

— Mais non, mais non, fit le jeune homme avec rage; non, vous savez bien que ce n'est pas sur elle, mais sur moi qu'il y a quelque chose à dire.

— Eh bien, quoi! fit avec emportement la vieille femme; nous le savons bien ce qu'il y a à dire, puisqu'on accepte comme cela. C'est entendu, quoi! nous le savons, tu as fait une faute dans ta vie, quoi! t'as volé, t'as été condamné. T'as-t'y fait ton temps? Eh ben, alors, qu'est-ce qu'on a à te dire?

Cette fois, ne pouvant se contenir plus longtemps, le jeune homme éclata en sanglots, gémissant, tenant sa tête dans ses mains, avec désespoir.

La mère Madeleine le regarda bouche béante, surprise, absolument ahurie.

Au bout de quelques minutes, Émile, domptant sa douleur, redressa la tête, et, essuyant fiévreusement ses larmes, il dit à la mère Madeleine :

— Vous me tuerez avec cette phrase-là; votre bonté m'exaspère. Vous me parlez toujours de la chose que je ne veux pas entendre, d'oubli, de pardon. Je ne demande pas à être pardonné, je demande à être défendu, à être plaint et encouragé. Vous me dites toujours : on t'a condamné; tu as subi ta peine. Si elle a été plus courte, si tu as été gracié, c'est parce que tu as, par ta conduite, racheté ta faute passée. Eh bien! non, je n'ai rien racheté : j'ai souffert, j'ai subi et je ne méritais pas ma peine. J'étais jeune, j'ai agi follement.

— Mais nous ne te disons que cela! exclama la vieille femme.

— Écoute-moi donc, ma tante; tu ne me comprends pas. J'ai agi follement, parce que j'aimais une femme qui était mariée, parce que j'étais complice d'un adultère. J'étais pris en flagrant délit; cette femme était compromise, sa vie était perdue; si, par la vengeance brutale de son mari, elle n'était pas tuée, elle était au moins répudiée. C'était sa vie perdue! c'est pour la sauver, elle, que j'ai consenti, dans ce moment d'égarement, à passer pour ce que je n'étais pas, pour ce que je ne suis pas. Tante Madeleine, je ne suis pas un voleur. Tante Madeleine, on m'a dit que le père Aublet en était mort, et cela c'est mon désespoir. Mon père est mort en me méprisant, il est mort convaincu que son fils était un voleur. Eh bien! aujourd'hui que je suis libre, aujourd'hui que j'ai subi ma condamnation, payé ma dette, comme vous dites, je te jure que je n'étais pas coupable.

— Mais, malheureux enfant, pour te défendre contre nous, qui t'avons pardonné, tu redis la même histoire que tu avais inventée pour te sauver de tes juges.

— Mais je ne l'ai pas inventée, tonnerre de Dieu! exclama Émile Aublet, en frappant violemment du poing sur la table, et c'est ce qui m'exaspère que vous, qui me connaissez, vous ne me croyiez pas.

— Voyons, Émile, puisque nous sommes sur ce chapitre-là, que nous sommes seuls, parlons-en. Ton histoire ne tient pas debout.

— Et pourquoi?

En disant ces mots, il la regardait les dents serrées, l'œil fiévreux.

— Pourquoi? Dites-moi d'où viennent vos doutes; interrogez-moi sur ce qui ne vous semble pas clair dans ce que j'ai dit; interrogez-moi, je ne demande qu'à

vous persuader, qu'à vous convaincre! Vous n'êtes pas, vous, ce tribunal effrayant qui me glaçait, ce président sévère, ce bourreau, qu'on disait juge, qui transformait, en les expliquant aux jurés, chacune de mes dénégations à mesure qu'elles tombaient de mes lèvres.

— Voyons, voyons, ne t'emporte pas, on ne prouve rien par la colère, causons tranquillement, froidement.

— Est-ce que c'est possible, en vous voyant agir comme cet homme, ce Mathieu des Taillis; lui, je le sais maintenant, il avait une raison pour agir ainsi; c'était un des amants de la misérable qui fut cause de mon malheur.

En voyant le sourire plein de doute de la mère Madeleine, le jeune homme répéta, en affirmant:

— Oui, ma tante, je te le jure, je le sais, et je te le prouverai, il était l'amant de cette femme.

— Voyons, Émile, moi je n'ai jamais cru à ce que tu as dit; je te parle franchement. Nous en avons tant parlé avec ton père et avec ta mère, que je me rappelle bien les faits. J'ai même encore ici, dans quelque coin, le journal qui a publié ton procès.

— Eh bien?

— A ce moment-là, ta mère, ma sœur, me le disait chaque jour, tu avais des idées au-dessus de ta position d'ouvrier; tu étais coquet comme une fillette, tu ne rêvais que de t'habiller comme un monsieur, tu ne voulais pas porter de casquette, tu voulais des souliers vernis, tu travaillais comme deux, ta mère ne te prenait rien pour ta nourriture, tout l'argent que tu gagnais te restait; ça ne te suffisait pas. Tu étais toujours sans le sou, souviens-t'en. C'est à ce moment-là, — je ne te le dis pas pour te le reprocher, — que tu venais me tirer des carottes pour avoir de l'argent. Mon pau-

vre garçon, vois-tu, quand on est sur ce chemin-là, tant pis, on ne sait jamais où l'on va. La vie, vois-tu, c'est pas à chacun selon ses désirs, selon ses besoins, c'est à chacun selon son œuvre, selon son travail.

Et la vieille femme, voulant ramener un peu de gaieté dans ce triste entretien, grimaça un gros rire, pour accoucher d'une grossièreté; elle dit, avec un air malin :

— Tu sais bien le proverbe : « Il ne faut jamais p... chanter plus haut qu'on a... la bouche.

— Oh! ma tante, tu m'exaspères en me parlant comme cela.

— Pourquoi?

— Mais parce que c'est justement là la preuve des relations que j'avais avec cette femme. J'étais coquet, parce que je voulais lui plaire; je désirais de l'argent parce que je ne voulais pas paraître pauvre. Elle était belle, et je la croyais dans une situation supérieure à la mienne; j'avais honte de mon indigence. Je voulais paraître, enfin, et tous les amoureux sont ainsi, tous les jeunes, tous les fous, qui croient qu'on les aime mieux parce qu'ils sont mieux vêtus.

— Mais enfin, admettons cela. Alors tu étais le bon ami de c'te dame? Bon.

— Oui, j'étais son amant.

— Bon. Alors comment que ça se fait que tu te trouves chez elle, et qu'au lieu de te faire sortir tout tranquillement, t'es obligé de sauter par une fenêtre? C'est à ce moment-là que le mari entre; elle dort comme un chien...; c'est lui qui est obligé de la réveiller; on t'aperçoit, on crie, elle te défend pas. C'est une drôle d'amoureuse, ça, qui crie au secours! On t'arrête, on te fouille et on trouve sur toi le portefeuille et les croix de

son mari. C'est drôle, enfin; tu vas pas raconter que pendant que t'étais près de cette dame, on t'avait mis ça dans tes habits?

Le jeune homme s'était levé, se promenait dans la grande salle, crispant ses mains, enfonçant ses ongles dans les chairs, mordillant ses lèvres, tout secoué par des tressaillements nerveux, contenant une exaspération qui convulsait son visage, dépensant toute son énergie à se dompter et à rester calme.

Sa tante le suivait des yeux, attendant sa réponse.

Il vint se placer devant elle, au bout de la table, et dit solennellement :

— Ma tante Madeleine, sur la vie de ma mère, et tu sais si je l'aime, sur les cendres de mon pauvre père, qui est mort à cause de moi, je te jure que je vais dire la vérité; je vais te raconter, mot à mot, ce qui s'est passé. Après ce serment, vas-tu me croire?

La mère Madeleine était vivement émotionnée. Dans la grande salle sombre, zébrée de solives au plafond, à la lueur du dernier quinquet, la silhouette de son neveu avait un aspect singulier dans la demi-obscurité. Puis, dans le silence, il lui avait paru que la voix de son neveu avait un étrange accent; elle était tout impressionnée par cette solennité, et c'est en tremblant qu'elle répondit :

— Oui, Émile, je te croirai... Après ce que tu viens de dire, tu ne pourrais pas mentir.

Émile exhala un long soupir et dit :

— Aurélie, Mme de Marby enfin, était ma maîtresse depuis quelques jours. C'était ma première maîtresse... Toi, ma tante, tu ne comprendras pas cela, mais, vois-tu, je l'aimais comme un fou; j'étais si jeune! Je ne te dis pas que c'était la première femme que je connaissais;

je te dis, entends bien, la première que j'aimais; mais je l'aimais avec passion. Si tu savais, pour un jeune homme, ce que c'est que l'amour d'une femme qui vous est défendue, d'une femme qui appartient à un autre, d'une femme qu'on croit la vertu même! On l'aime, on la désire, on la veut et toujours on se répond : Jamais, elle est trop honnête, elle ne cédera pas. Cela aiguise l'amour, et alors c'est une lutte qui s'engage; le jour où l'on est écouté, on croit à un sacrifice fait par la femme, on a vaincu et on se dit que cet amour devient une chose sacrée, puisque la femme s'est confiée à vous, puisqu'elle s'est perdue pour vous, puisque enfin c'est son honneur qu'elle a remis entre vos mains. Vois-tu, cette femme m'aurait demandé tout ce qu'elle aurait voulu, j'aurais été sans force pour lui résister. Aujourd'hui que tout est éteint, je suis épouvanté de l'intensité de cette passion. Plusieurs fois, dans des tête-à-tête, nous avions parlé de l'hypothèse de la découverte de nos relations par son mari. Alors elle me disait qu'elle n'y survivrait pas; elle aimerait mieux mourir que d'être publiquement déshonorée. Et moi, ma tante, je lui répondais, et je ne mentais pas, que si semblable chose arrivait, je mourrais avec elle. D'autres fois, elle me disait que son mari était l'être le plus désagréable, le plus grossier; qu'il la maltraitait, que la vie lui était impossible avec lui, qu'elle m'aimait et qu'elle voudrait vivre avec moi; et alors nous projetions une fuite, je l'enlevais, nous quittions Paris et, pour le monde, nous vivions mariés ensemble. Ce sont ces jours-là où je disais, chez nous, que ma misère me pesait, et, je vous le jure, je voulais la fortune... Bref, un jour, elle me dit que son mari, retenu au ministère assez tard, elle serait libre; elle me demanda de lui sacrifier ma journée. Tu

penses si j'acceptai. Nous étions chez elle, enfermés dans sa chambre; nous étions couchés, lorsque tout à coup il lui sembla qu'on ouvrait la porte de l'appartement. « Oh! mon Dieu, fit-elle, j'ai entendu ouvrir la porte, est-ce que c'est mon mari qui revient? » Et elle sauta du lit.

La mère Madeleine écoutait, attentive.

Émile continua :

— Elle courut dans la chambre, écouta à la porte, et reconnaissant le pas et la voix de son mari, elle revint vers moi épouvantée, disant : « Nous sommes perdus! c'est lui! » Je m'étais levé aussitôt; je m'élançai devant la porte, prêt à la défendre... J'étais plus fou qu'effrayé; mais, décidé à tout, je lui dis : « Avant de te toucher, il m'aura tué. » Elle me dit alors : « Non, non, habille-toi. » Et elle me tendait mes vêtements. J'étais habillé moins mes chaussures, lorsqu'elle courut à son armoire et y prit un portefeuille, puis une autre petite boîte. Elle me remit le tout et me dit : « Tiens, vite, vite, cache cela; s'il n'arrive rien, tu me le remettras demain. » Je ne comprenais absolument rien à ce qu'elle voulait me faire faire; aveugle comme un amoureux, égaré par le danger que nous courions, je crus qu'elle me remettait des papiers importants, des bijoux, auxquels elle tenait; qu'elle avait l'intention, lorsqu'elle pourrait se débarrasser de son mari, de venir me rejoindre, d'abandonner son ménage et de venir avec moi. Je pris ce qu'elle me tendait et le cachai vivement dans la poche de mon paletot. Elle avait ouvert la fenêtre, qui n'était qu'à la hauteur d'un premier, et en me disant : « Saute vite, sauve-toi, sauve-toi! » elle était retournée vers son lit, s'était rapidement recouchée et semblait dormir. C'est au moment où j'enjambais la fenêtre et sautais

dans le jardin que la porte s'ouvrit. Son mari entrait. En voyant sa femme endormie, l'armoire ouverte et un homme, pieds nus, qui sautait par la fenêtre, il courut d'abord au lit et secoua sa femme, en lui demandant, je l'entendis d'en bas : « Quel est cet homme ? » J'entendis la réponse d'Aurélie, qui exclama : « Un homme ici ? ô mon Dieu ! au secours ! au secours ! — Au voleur ! » cria le capitaine ; et, en disant ces mots, il sautait aussi par la fenêtre et courait sur moi. Toutes les portes étaient fermées ; je me trouvais dans une espèce de cour-jardin sans issue. Il courut sur moi, me terrassa. A ses cris, plusieurs personnes étaient accourues et l'aidèrent. On m'emmena chez lui. J'étais absolument terrifié. Nous étions surpris et pris, car, dans ma pensée, il n'était question que d'adultère. Ainsi on allait nous emmener tous les deux ; cette femme était perdue ; pour moi, j'étais résigné et je pensais, qu'après la condamnation de ce délit, je vivrais avec Aurélie, la traitant comme ma femme, la soutenant, puisque je l'avais perdue. Aussi, tu juges de ma stupéfaction, lorsque des agents étant arrivés, on me fouilla, on me prit le portefeuille, la petite boîte.

J'entendis le capitaine s'exclamer : « Mon portefeuille, ma croix ! Ah ! le filou ! » Je ne trouvais pas un mot à répondre, j'étais abruti, tout rouge de honte ; je regardais Aurélie, qui venait de paraître, vêtue d'un peignoir et dont l'œil suppliant venait me dire de ne pas protester. J'aurais du reste été incapable de le faire. On trouva sur moi un couteau que je portais ordinairement, et l'un des hommes dit : « Ainsi, il était armé, et si madame s'était éveillée, il la tuait. — Moi, m'écriai-je, moi, filou, assassin ! » Cette fois encore, Aurélie me regarda en joignant les mains, et comme on allait s'a-

dresser à elle pour lui demander ses doutes, si elle m'avait entendu, comme il aurait fallu qu'elle m'accusât devant moi, et qu'alors j'aurais compris l'horrible comédie qu'elle me faisait jouer, elle eut une crise de nerfs qui mit fin à mon interrogatoire.

Sans plus m'interroger, et, me bousculant, les agents m'entraînèrent, me qualifiant de filou, de voleur.

Pendant ce temps, le capitaine de Marby avait pris sa femme dans ses bras et la portait dans sa chambre : voilà ce qui s'est passé, ma tante.

La vieille femme hocha la tête en disant :

— Ainsi, c'est vrai, ça? Comme tu me l'expliques là, ça me paraît tout simple ; c'était pas la même chose là-bas. Mais c'est la dernière des gredines ! Mais tu nous aurais dit cela, mon garçon, à ce moment-là, mais nous aurions été l'étrangler pour lui faire dire la vérité. Et tu ne disais rien !

— Voici ce que je crois, ma tante. Une invention semblable est au-dessus de l'imagination d'une femme dans un pareil moment. Si misérable que je la croie, elle ne fut point aussi criminelle : ce sont les circonstances qui l'entraînèrent.

— Est-ce qu'il y a des circonstances qui permettent de laisser condamner un honnête homme, qu'on aime, comme un voleur?

— Je suis certain, ma tante, qu'elle m'aimait à cette époque. Que ce soit une question de sens ou de cœur, je ne le cherche pas. Elle m'aimait ; ce n'était peut-être qu'un caprice, mais enfin je suis certain que la pensée de me perdre ne lui vint pas. Nous allions être surpris par son mari, cela ne faisait plus doute ; la fuite était presque impossible ; elle se dit alors que le moins qui pouvait lui arriver, c'était d'être chassée par son mari ;

alors elle se dit : « Il me faut les moyens de vivre ; chassée par mon mari, je vivrai avec Aublet ; mais ne voulant pas me trouver sans ressources, il faut que j'emporte les valeurs que nous avons. » Elle les prit donc, me les confia ; elle espérait une fuite, mais il était impossible de cacher la présence d'un homme dans sa chambre. Si j'avais pu me sauver, son mari, s'apercevant qu'un homme sortait de chez elle, la chassait ; elle venait me retrouver, je lui rendais ces valeurs, et nous allions vivre ensemble. Au contraire, si son mari ne m'ayant pas aperçu et n'attribuant la fenêtre restée ouverte qu'à un oubli de sa femme, il n'avait aucun doute, le ménage restait calme et, le lendemain, Aurélie venait simplement me réclamer les objets qu'elle m'avait confiés.

— Oh ! oh ! moi, je ne crois pas ça. Cette femme-là est une coquine et voilà tout. Mais pourquoi n'as-tu pas dit cela tout de suite, quand on t'a arrêté ?

— Parce que je croyais ce que je viens de vous dire. Je pensais qu'Aurélie s'occupait de moi, je pensais qu'elle avait le moyen de me sauver, et, comme un aveu là-dessus la perdait, que — je vous le répète — je l'aimais, que je la croyais incapable d'une aussi lâche action, je me tus. Mon dernier espoir était à l'audience et c'est seulement quand il fut déçu, quand je vis avec quelle audace elle venait à son tour m'accabler, me reniant, qu'alors je déclarai toute la vérité. Tu étais là, ma tante, et tu sais avec quel rire on l'accueillit. C'est de ce jour que je la maudis et que j'ai décidé que je ne lui pardonnerais pas. J'ai encore dans l'oreille le ton insolent avec lequel elle osait dire, quand je déclarais avoir été son amant : « Oh ! le misérable ! ce n'est pas assez d'être un voleur, presque un assassin,

il insulte une femme. » A quoi le président répondit : « Il y a des choses, madame, au-dessus desquelles il faut s'élever. Ne vous défendez pas. » Eh bien ! ma tante, aujourd'hui il faudra bien qu'elle se défende.

— Qu'est-ce que tu veux faire, mon pauvre garçon ? le meilleur est de ne plus penser à tout cela. Maintenant, ma parole d'honneur, je crois que t'es un honnête homme ; tu n'as jamais démérité, tu as été une victime, et, tiens, je suis contente, et se levant, elle le prit dans ses bras et l'embrassa trois fois. Marie-toi avec Annette, occupe-toi de ton ménage, et sois heureux, en me rendant heureuse.

— Non, je ne veux pas, je ne peux pas en rester là. Il faut que l'on sache que je n'étais pas coupable.

— Mais, mon pauvre ami, tu sais que cette femme est puissante, tu le reconnais toi-même. Si tu dis la moindre chose sur elle, c'est toi qui en souffriras. Il vaut mieux laisser ça là.

— Non, et aussi bien, je vais vous prévenir tout de suite. Si je parviens à faire ce que je veux, oui, je vous demanderai Annette ; je ne veux pas, au bras de ma femme, tenant un enfant par la main, qu'on dise plus tard : « Tiens, celui-là, c'est un voleur ! » Je veux marcher la tête haute. Il faut que je prouve que cette femme était ma maîtresse ; cette preuve, je l'avais ; elle a disparu. De plus, il faut que je prouve que cette femme a toujours eu la même conduite. Eh bien ! je vous préviens, ne vous étonnez pas si, pendant quelques jours, je quitte l'ouvrage. Je ne travaille plus, je vais m'occuper de cela ; il faut en finir. Aide-moi, encourage-moi, ma tante ; au bout de ce temps, si je réussis, tante Madeleine, je viendrai te demander Annette.

— Allons, puisque tu le veux, fais-le; mais sois prudent.

— Eh bien, bonsoir.

La mère Madeleine regarda l'horloge. Deux heures du matin avaient sonné ; elle dit :

— Oh ! mais, garçon, il est trop tard, tu ne vas pas t'en aller sur les berges à cette heure-ci. Il y a un tas de ripeurs, de mauvais garnements, on n'a jamais su...

— Oh ! n'aie pas peur.

— Mais non, j'ai une chambre là-haut. Tu n'as pas besoin de tenter le diable.

— Après tout, vous avez raison, je suis fatigué, et si cela ne vous gêne pas...

— Du tout, tu vas prendre la chambre où logeait ce garnement qui m'a fait un pouf que tu sais.

— Eh bien, c'est cela. Bonsoir, ma tante.

Ils s'embrassèrent et chacun gagna sa chambre.

Émile Aublet avait le cœur plus léger; il était heureux d'avoir enfin persuadé la mère Madeleine de son innocence. C'était déjà le premier pas fait pour sa réhabilitation.

Ayant maintenant sa famille avec lui, il se sentait plus fort dans l'épreuve décisive qu'il allait tenter.

Une fois dans la petite chambre que sa tante lui avait désignée, il se hâta de se mettre au lit; mais il n'y trouva pas le sommeil : la soirée qu'il avait passée l'avait fatigué, mais l'avait beaucoup agacé. Tout son système nerveux était agité. Il aurait voulu dormir et ses yeux ne pouvaient se fermer.

Ennuyé, il se releva, cherchant dans la chambre s'il ne trouverait pas un livre, un journal, pour lire en attendant le sommeil. Mais il ne trouva rien et ses recherches ne furent pas longues, car la petite chambre

était une de ces petites pièces étroites, n'ayant qu'une fenêtre et dans lesquelles on ne peut mettre qu'un lit, une table et une chaise. Il n'y avait pas d'autre meuble. Un seul placard dans un angle du mur remplaçait la commode ou l'armoire absente.

Il suffisait donc d'un coup d'œil pour reconnaître qu'il n'y avait aucun livre. Il ouvrit le placard et ne fut pas plus heureux. Sur une des planches, en haut, se trouvait bien un petit paquet, avec une étiquette.

Pour s'occuper, il le prit et lut le papier piqué dessus avec une épingle. Il n'y vit que ce mot : Jules.

C'étaient quelques linges de corps laissés aux soins de la mère Madeleine par le garnement dont elle avait parlé, qui lui avait fait un pouf, et, un beau matin, avait été mis à la porte par la vieille femme. Elle avait refusé de lui rendre ce paquet, quoiqu'il lui eût dit qu'il y avait dedans des papiers auxquels il tenait.

A cela, la vieille femme avait répondu :

— Tant mieux ! comme cela, ça t'obligera à venir le reprendre. Je ne te le rendrai que quand tu m'apporteras de l'argent. Je ne te demande pas tout, mais un acompte qui me montre que tu ne t'es pas moqué de moi.

Celui-ci avait supplié, disant que justement, si elle lui donnait son paquet, elle aurait de l'argent.

Elle n'avait rien voulu entendre.

Alors, il avait menacé ; mais la mère Madeleine ne s'effrayait pas de si peu. Elle lui avait simplement répondu qu'elle allait envoyer chercher les gendarmes s'il ne partait pas immédiatement et s'il disait un mot de plus.

Le mot gendarme avait produit un grand effet sur Jules. Paraissant en prendre son parti, il s'était tout à coup radouci et avait dit :

— Eh bien, Madeleine, je veux bien vous le laisser en garantie; il y a deux chemises, des chaussettes, il y a des effets d'été; c'est rien, ça; ce qui est plus important, ce sont mes papiers, des lettres de famille, et cela, je tiens à ce qu'on n'y touche pas, vous m'en répondez?

— Oh! tu peux être tranquille, j'ai bien assez de mes affaires, sans aller mettre mon nez dans celles des autres.

— Quand je vous le demanderai, vous me le rendrez; vous m'en répondez?

— Pardi, si tu crois que je ne préférerai pas à tes loques quelques belles pièces de cent sous; voilà-t-il une belle affaire? Avec des gars comme toi, on n'est jamais rassuré; je crains bien une chose, c'est que tu ne viennes jamais les reprendre.

— Si j'étais un malhonnête homme, et si j'avais l'intention de vous faire perdre, c'était de ne rien vous dire et d'emporter mes affaires ce matin, en partant.

— Oh! je suis bien sûre que si, ce matin, je t'avais prévenu que j'étais résolue à te mettre à la porte ce soir, tu aurais bien trouvé le moyen d'enlever cela sans que j'y voie goutte. Mais enfin, si peu que ce soit, ce sera ma garantie, ça sera ce que ça vaut. Si je te le rendais pour la somme totale, bien sûr, tu ne le reverrais jamais. Je ne te demande qu'un acompte, qui me prouve que tu ne te moques pas de moi, et je te le rendrai. Tant mieux si tu as besoin de tes papiers, ça t'obligera à venir les chercher plus tôt.

C'est ainsi qu'il fut convenu que la mère Madeleine lui retiendrait ses affaires et les tiendrait à sa disposition le jour où il lui apporterait de l'argent.

La mère Madeleine était une femme d'ordre; elle

avait aussitôt attaché le paquet, épinglant dessus un petit papier avec le nom de son client, puis, n'ayant personne comme pensionnaire, elle avait replacé le paquet dans le placard, et, comme il y avait de cela plus d'une année, elle l'avait oublié.

C'est ce paquet qu'Émile, désœuvré, ouvrit machinalement, pour tuer le temps, surtout parce que, en le prenant, il avait senti craquer du papier.

Il trouva d'abord un petit livre qu'il prit, à première vue, pour un livre de messe, mais qu'il lâcha aussitôt, l'ayant entr'ouvert, car le sujet n'en était pas récréatif. C'étaient les cinquante codes. Puis ensuite un portefeuille, dans lequel il trouva un permis de séjour accordé au condamné libéré Minguet (Jules), soumis à la surveillance, ce qui l'édifia tout de suite sur la valeur du propriétaire des papiers ; quelques lettres insignifiantes. Il referma le portefeuille et crut enfin avoir trouvé ce qu'il cherchait : il vit un paquet dont l'enveloppe était un journal ; enfin, il allait pouvoir tuer le temps en lisant.

Il développa le petit paquet, et ce devait être une chose assez sérieuse, car il était soigneusement plié. C'étaient des lettres, mais leur allure était révélatrice : on devinait des lettres de femme. Il sourit et se dit qu'il serait curieux de voir quel genre de femme aimait le joli monsieur dont il venait de lire les états de service. Et puis cela lui parut amusant de lire des lettres d'amour ; ce serait toujours plus intéressant que la lecture d'un vieux journal.

Il prit une des lettres, l'ouvrit et, en voyant l'écriture, eut un mouvement de surprise. Son œil chercha vivement la signature et, étourdi, stupéfait, en la reconnaissant, il s'écria :

— Mais ce n'est pas possible! C'est d'elle, cela! d'elle, d'elle, à ce misérable! Voyons, je me trompe.

Et il ouvrit les lettres les unes après les autres, disant :

— Mais non, mais non, je ne me trompe pas, c'est vrai, c'est vrai.

Il était comme un fou; il remuait les papiers, joyeux comme un avare remue l'or, glissant ses doigts dans les feuilles, palpant le papier, lisant et balbutiant, sans s'apercevoir qu'il parlait, des phrases entrecoupées.

— C'est d'elle; oh! cette fois, je la tiens. Maintenant je puis me venger; les preuves qu'il me fallait, je les ai. Il faudra bien qu'elle avoue ce qui s'est passé, ou je montre ces lettres pour dire : voilà l'honnête femme que vous disiez que j'outrageais. Elle trompait son mari avec celui-là, comme elle le trompait avec moi. Et, cette fois, on me croira. Oh! je ne sais pas ce que je ferai, mais je sens maintenant que je la tiens.

Il se hâta alors de serrer précieusement les lettres dans son portefeuille. Là, ce n'était pas un vol; ces papiers étaient sans valeur pour tout autre. Et puis, sa tante les aurait peut-être jetés au feu.

Tourmenté cependant par l'idée que l'action qu'il commettait était peu délicate, il eut un mouvement de tête, en disant :

— Après tout, comme dit ma tante, j'ai payé ma dette; comme si j'avais été un voleur, j'avais payé d'avance; si ce que je fais est un vol, c'est le vol d'un honnête homme.

Et ses hésitations s'envolèrent.

Il replaça tout dans l'état où ça était, arrangea bien le paquet, le remit à sa place et, cela fait, il voulut se remettre au lit, croyant qu'il allait dormir.

Mais, bah ! ce fut pis encore ; son agitation était plus grande ; son cerveau, tout plein de pensées, le ramenait sans cesse à l'idée qui le poursuivait. Il cherchait les moyens qu'il devait employer pour agir, comment il allait s'y prendre ; puis, il avait peur que, pendant qu'il était encore dans la maison, ce Jules ne vînt rechercher ses affaires et ne voulût lui reprendre ces lettres.

Oh ! il était bien décidé, si pareille chose arrivait, à ne rien rendre.

Il avait hâte de s'éloigner de la maison, de mettre les précieux papiers à l'abri, et il attendait le jour avec impatience. Enfin, voyant qu'il ne pouvait dormir, il se leva, ouvrit la fenêtre pour rafraîchir son front qui brûlait.

Le jour arriva enfin. Il entendit les servantes qui descendaient ; il descendit à son tour.

Comme sa tante avait l'habitude de se lever tard, il partit aussitôt et il courut chez lui cacher ses lettres.

Le lendemain de ce jour, la mère Madeleine ne fut pas peu surprise de voir rentrer dans son établissement son ancien pensionnaire Jules.

Celui-ci vint vers elle en souriant et, lorsqu'elle lui dit :

— Qu'est-ce que tu viens faire ?

— Je viens vous payer, mère Madeleine.

— Pas possible.

— Mais si, c'est possible.

— Tout ?

— Oui, tout.

— Ah !

— Combien vous dois-je ?

La mère Madeleine ouvrit son livre et répondit :

— Cent vingt francs du nouveau compte. L'ancien, je t'avais dit que je t'en faisais cadeau.

— Voici, mère Madeleine.

Et Jules rangea six louis sur le comptoir, à la grande stupéfaction de la vieille cabaretière.

— Maintenant, mon paquet.

— Ah! c'est vrai.

Et elle donna ordre à une des servantes de l'aller chercher.

Celle-ci le rapporta aussitôt.

Jules le plaça sur la grande table, l'ouvrit, regarda les affaires, puis chercha, étonné, en secouant tout; et, tout à coup, se tournant vers la mère Madeleine, les yeux menaçants, sur un ton dur, il cria :

— Vous m'avez volé!

Les gros yeux de la mère Madeleine eurent un éclair.

Elle reçut l'apostrophe comme on reçoit un coup de poing.

— Volé! volé! c'est moi que tu appelles voleuse? Oh! voilà les gendarmes qui passent, et tu vas payer ce mot-là.

Et comme la vieille femme se dirigeait vers la porte pour appeler les gendarmes, qui, effectivement, passaient sur la berge, Jules, sur lequel le mot de gendarmes produisait toujours le même effet, prit vivement son paquet sous son bras, repoussa la mère Madeleine dans sa boutique et sortit en lui disant, d'un ton menaçant :

— Il faudra que vous me les rendiez, ou malheur à vous; je vous repincerai, allez.

Comme il avait violemment repoussé la pauvre femme, celle-ci était tombée sur son vaste séant, et

elle restait toute sotte et toute déconfite dans le milieu de la grande salle.

Nous devons, en quelques mots, raconter comment Jules, que nous avons laissé dans une situation un peu gênante, se retrouvait le lendemain chez son ancien hôtelier.

Lorsque le capitaine, entrant dans la chambre de sa femme et la trouvant seule, endormie, s'appuyant d'une main sur le bateau du lit, de l'autre comprimant les battements de son cœur, s'écria :

— Elle est là, seule ! Oh ! les misérables ! que j'ai souffert.

Il était tout d'un coup rassuré ; il retrouvait le calme, car, depuis quelques jours, sa vie était un enfer. Des lettres anonymes lui racontaient sur sa femme des choses épouvantables.

On lui reprochait la situation qu'il avait si rapidement acquise, et on l'accusait de la devoir aux légèretés de Mme de Marby. Il en souffrait cruellement, tout en étant convaincu que l'on calomniait sa femme. Il était trop plein de lui-même, de sa valeur personnelle, pour attribuer à d'autres causes qu'à son mérite le poste de confiance qu'on lui avait donné.

Il avait des accès de fureur en lisant les lettres. Il les froissait, les jetait, en disant :

— Les jaloux, les fruits secs, trop fainéants pour parvenir, trop lâches pour se faire remarquer ; ils n'ont d'autres moyens d'user leur fiel qu'en méprisant un homme et en insultant une femme.

Et il haussait les épaules.

Mais les accusations étaient vagues. On disait bien que Mme de Marby avait pour des gens bien placés des regards provocants, que les mains qui cherchaient sa

taille ne rencontraient qu'une résistance complaisante; mais aucun fait n'était articulé.

Un jour, le capitaine rentrait à son hôtel; il se disposait à boucler ses malles et à prendre l'express de Paris, lorsqu'une dépêche l'informa qu'il devait rester deux jours encore. Cela l'ennuya un peu, car justement, il partait pour faire les honneurs de la soirée qu'il donnait chez lui, à Auteuil, et les frais étaient faits, les invitations lancées, il était impossible de remettre cela. Bah ! il s'en consola vite, il n'aimait guère le monde, et s'il donnait des bals, c'était pour obéir à son chef, qui lui avait dit qu'il devait se mettre à la hauteur du rang auquel on l'élevait. Au fond, nous croyons même qu'il était satisfait du contretemps qui justifiait son absence et laissait à sa femme les soins, les tracas, les ennuis de ce que l'on appelait une fête.

Le capitaine de Marby aimait sa femme, il avait confiance en elle, et puis il se trouvait si grand, qu'il était certain qu'elle ne devait plus inspirer que le respect. En recevant la dépêche, il écrivit aussitôt à sa femme, pour lui annoncer « le fâcheux contretemps » qui l'obligeait à ne pas assister à la fête, et très satisfait d'être débarrassé de la « corvée, » il se rendit au café de l'état-major, où il provoqua gaiement l'inspecteur général, qui l'attendait, à une partie de bésigue.

Nous avons vu qu'au reçu de la lettre de son mari, Aurélie avait complété, augmenté la fête, et qu'elle prévoyait ce qui arrivait, puisque les fournisseurs étaient prévenus. Le capitaine passa une bonne soirée; il se sentait plus à l'aise de n'être pas obligé de faire les honneurs chez lui; puis il gagna cinq parties de bésigue; il était de la meilleure humeur du monde en quittant le café.

Comme il rentrait à l'hôtel, le garçon lui remit une lettre ; il l'ouvrit, la lut, devint pâle, puis rouge, et fit trembler la maison par les sacrements et les jurons qu'il jeta au nez du garçon stupéfait. Il avait lu :

« Capitaine, vous nous faites honte, vous devriez jeter au feu vos épaulettes et briser vos croix ; il faut n'avoir ni âme ni cœur pour accepter la fortune à ce prix. Vous ne serez pas là ce soir, retenu par le service de l'État, et ce soir, votre femme sera libre avec son amant ; vous le savez, mais, pour garder votre situation, vous devez le subir. Quand l'amant veut venir, l'époux doit partir. C'est une honte. Ne portez plus, ne salissez plus l'uniforme que vous portez ! Si je me trompais, prouvez-le. Votre femme passera la nuit au bal avec son amant, et elle le gardera chez elle. Agissez, vous êtes averti.

» *Un soldat, un de vos compagnons d'armes.* »

Cette lettre lui fit l'effet d'un soufflet. Il bondit de colère, cria, jura, sacra ; puis, s'étant enfin dominé et ayant pris une décision, il dit au garçon d'hôtel :

— Donnez-moi l'indicateur.

Vainement il avait cherché un train pour se rendre aussitôt à Paris. Il était à la fois épouvanté par la lettre, plein de honte et dévoré de jalousie. Le capitaine de Marby était un honnête homme avant tout, et la seule pensée qu'on disait de lui qu'il devait sa situation à la conduite de sa femme, qu'il le savait, l'acceptait, l'aurait rendu fou. Il avait pu douter, il avait méprisé ce qu'il croyait n'être que des calomnies, mais à cette

heure, c'était autre chose, on spécifiait. Et s'il ne venait par sa présence infirmer ce qu'on lui écrivait, on avait le droit de tout penser ou de tout dire. Il se heurta à l'impossible, il n'y avait pas un train. Le garçon lui dit qu'un train, qui passait vers onze heures du soir, s'arrêtait seulement à trois lieues de là, pour arriver quatre ou cinq heures du matin à Paris. Il exclama aussitôt :

— Vite, vite ; qu'on selle mon cheval, j'irai.

Depuis qu'il était rentré dans l'activité, il avait repris son ordonnance. On éveilla ce dernier qui sella les chevaux, et moins d'une demi-heure après le capitaine arrivait à la station, prenait son billet en disant à son ordonnance :

— Je serai de retour demain.

Il monta en wagon, et là, rongeant ses moustaches, il grommela :

— Si c'est vrai, oh ! si c'est vrai, je les étrangle tous les deux. Mais c'est impossible ; enfin, on saura que j'étais là. Oh ! si je connaissais le misérable qui m'écrit ces lettres !...

Assurément, pendant le trajet, ses compagnons de voyage durent être scandalisés des sacrements qui sortaient de ses lèvres comme malgré lui. Il jurait après tout le monde : on ne marchait pas, on était en retard, la Compagnie se moquait du monde, etc. Bref, nous l'avons vu arriver au matin.

En voyant sa femme calme, endormie, se reposant du bal, ses craintes jalouses s'envolèrent ; il ne resta que le désir de punir le calomniateur. Il ne voulut pas la réveiller, car il était tout honteux d'avoir cru ce qu'on lui avait écrit et, s'il s'était préparé à trouver un homme près de sa femme, tout en espérant le contraire, il ne

s'était pas préparé à la trouver ainsi, et, comme il était embarrassé, qu'il n'aurait su que dire pour justifier sa présence, il se hâta de gagner sa chambre. En traversant le palier, il rencontra la femme de chambre d'Aurélie, qui fut toute surprise de le voir. Militairement il lui demanda :

— Tout s'est bien passé ?

— Très bien.

— Il n'y a pas eu d'incident ?

— Non, monsieur... Madame est très fatiguée. Elle a pleuré presque en recevant votre dépêche.

— Pauvre petite.

— Elle était bien embarrassée, toute seule avec ce monde.

— Enfin, elle s'en est tirée ?

— Oui, monsieur... Mais aussi en se couchant, elle nous a dit : S'il fallait recommencer, je succomberais ! Ce ne sont pas des fêtes pour moi... Et mon mari n'est pas raisonnable de m'obliger à semblables choses... Et comme on la plaignait !... Ah ! madame ne s'est guère amusée !

— Pauvre petite belle ! ce n'est pas ma faute... le service... Enfin, allez vous coucher aussi... Je serai levé avant elle. Vous n'avez rien à dire ?

— Rien, monsieur.

— En somme, ç'a été bien cette fête ?

— Oh ! pour les invités, superbe !

— Très bien... Bonne nuit !

Et le capitaine gagna sa chambre.

A peine le capitaine était-il sorti de la chambre de sa femme qu'Aurélie sautait du lit et, sans pudeur, oubliant qu'elle était presque nue, elle courait pousser le verrou de sa chambre et disait, en s'adressant à Jules :

— Il est parti; il peut revenir. Vite, vite, sauve-toi!

Jules reparut, absolument calme; il sortit de dessous le lit à quatre pattes, tenant un couteau de Nontron tout ouvert dans les dents; il prit le couteau et le montra en disant :

— Tu vois, j'avais mes explications toutes prêtes s'il en avait demandé. J'avais tout fermé; il avait donc une clef?

En voyant le couteau, Aurélie sentit un frisson courir dans ses os. Elle dit :

— Pars vite; nous nous reverrons.

— Je l'espère; mais nous ne sommes plus si pressés... puisqu'il est venu. Sais-tu que tu es toujours belle?... oh! mais, tu es même jolie comme ça.

Aurélie s'aperçut seulement qu'elle n'avait que sa chemise; elle prit un peignoir et s'y drapa rapidement en se reculant, car Jules étendait la main pour lui prendre la taille.

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre. Aurélie, tremblant de tous ses membres, dit :

— Ah! je suis perdue... Va-t'en donc!

— Pas une minute tranquille ici, alors? On s'en va.

Il disparut aussitôt par une porte donnant sur le cabinet de toilette.

Aurélie jeta autour d'elle un rapide regard; elle était seule; Julot n'était plus là; elle se hâta de retirer son peignoir et de se mettre au lit; alors elle cria, feignant de s'éveiller :

— Qu'est-ce que c'est?... Entrez.

La porte ne s'ouvrit pas; elle attendait anxieuse, croyant au retour de son mari et oubliant qu'elle avait fermé son verrou lorsqu'il était parti. Elle s'en souvint et en fut ennuyée, car il n'allait pas manquer de remar-

quer qu'ayant pu rentrer facilement à son arrivée, en revenant sur ses pas la porte était fermée. Donc elle ne dormait pas. Elle fit un soubresaut en arrière en voyant la porte de son cabinet de toilette s'ouvrir et sa femme de chambre apparaître, marchant sur la pointe du pied et lui disant confidentiellement :

— Madame, excusez-moi de vous avoir éveillée, je voulais vous prévenir que monsieur est de retour.

Aurélie, les sourcils froncés, le poing crispé sur sa couche, la regardait, se demandant comment elle avait pu entrer par cette porte sans rencontrer Jules. La femme de chambre ayant essayé d'entrer par la porte et ayant rencontré la résistance du verrou, avait pris l'entrée particulière par laquelle elle entrait chaque jour, par le cabinet de toilette, et Aurélie, qui ne pouvait s'expliquer la présence de Jules chez elle, se demandait si ce n'était pas grâce à sa camériste qu'il était parvenu jusqu'à sa chambre sans être vu. Contrariée par sa remarque et surtout ennuyée du service rendu par sa femme de chambre et qui pouvait la livrer à elle si elle acceptait sa complicité, elle dit vivement :

— Mais vous n'aviez nul besoin de m'éveiller, je savais que M. le baron devait arriver ce matin.

La jeune fille en resta toute déconcertée ; et Aurélie, sautant de son lit, ajoutait :

— Puisque vous êtes debout, aidez-moi.

Et elle revêtit son peignoir et courut dans son cabinet de toilette; elle espérait et redoutait d'y voir Jules; mais sa présence chez elle s'expliquait par la complicité de la femme de chambre. Son regard chercha partout, elle ne vit rien, et elle dit résignée :

— Marie, je suis brûlée par la fièvre, je ne puis reposer, j'ai besoin d'être rafraîchie.

— Je suis aux ordres de madame.

Et en disant ces mots, elle aidait Aurélie à se dévêtir, ajoutant :

— J'ai vu que madame avait la fièvre; madame ne m'a pas habituée à être traitée ainsi lorsque je crois lui être agréable.

— Vous avez raison, Marie ; je me suis fâchée d'être ainsi éveillée en sursaut et vous aviez raison cependant d'agir ainsi pour me prévenir. Oubliez ça, ma fille.

Elle était nue, elle se plaçait dans son tob, et la soubrette préparait l'eau, la parfumait et imbibait les éponges, gênée par les regards de sa maîtresse, qui lui dit tout à coup :

— Tout est bien fermé au moins..., je ne risque pas d'être surprise ?

— Personne n'entre ici, madame.

— Oh ! on a pu entrer comme on a voulu, cette nuit.

La jeune fille était étonnée du regard persistant de sa maîtresse, mais, ne se l'expliquant pas, elle se mit à l'œuvre, c'est-à-dire qu'elle pressa les grosses éponges desquelles tomba une pluie parfumée qui ruissela sur les épaules frissonnantes de la belle Aurélie, glissa sur son corps pour tomber comme autant de perles dans le large bassin de métal.

L'idée d'Aurélie n'avait qu'un but : elle voulait savoir si ce n'était pas sa femme de chambre qui avait introduit Jules jusque dans sa chambre à dormir. Pour faire une pareille chose, Jules devait être son amant, et si Jules était son amant, si elle l'avait caché dans un recoin du cabinet de toilette, elle serait gênée de voir sa maîtresse se livrer nue ainsi à sa vue ; c'est cette gêne jalouse qu'elle cherchait dans son regard, et ne l'y trouvant point, elle fut rassurée.

Jules était entré seul, et il était parti de même sans être vu.

Sa toilette terminée, elle regagna son lit, plus calme; elle était contente de sa nuit, une fois encore elle n'avait rien à redouter; elle savait désormais où étaient les lettres si compromettantes. Jules était sorti de chez elle brusquement, mais ils n'étaient pas fâchés, ils devaient se revoir, et lorsque le bras de son ancien amant s'était tendu vers elle pour caresser son épaule, elle avait vu dans ses yeux que l'amant ancien serait vite revenu si elle le désirait; une heure d'abandon lui rendrait ses lettres. De sa nuit elle était plus satisfaite encore; on la débarrassait à tout jamais de ce témoin gênant de son passé, sa sœur, et elle empêchait le mariage tant redouté qui mettait sa sœur devant elle, révélant à tous ce qu'elle voulait cacher. Le jeune marquis de Meyran l'avait remarquée; elle connaissait la puissance de ses charmes, elle savait que désormais sa conquête ne dépendait que de sa volonté. Lorsqu'il serait son amant, elle lui raconterait une jolie histoire de la belle Grêlée.

Aurélie s'endormit en faisant d'heureux songes; le dernier était celui-ci : son mari était tué; veuve d'un fonctionnaire de l'Empire, elle obtenait une large pension à la suite d'une audience personnelle de l'empereur, et le bel Olivier, le petit marquis, lui demandait sa main.

Lorsque, assise devant sa toilette, sa femme de chambre achevant de la coiffer, Aurélie souriait à son dernier songe, elle put croire qu'il allait se réaliser, en entendant une domestique qui, après avoir frappé et être entrée sur son ordre, lui dit :

— Mmes de Meyran et M. le marquis demandent si madame veut bien les recevoir.

Aurélie, toute rougissante de plaisir, se redressa aussitôt, et répondit :

— Je descends tout de suite... Vite, vite, Marie, terminons.

Ce fut l'affaire d'une minute, et Aurélie descendit au-devant de ses visiteurs.

En revenant de Montmorency, le marquis de Meyran avait retrouvé sa mère. Celle-ci lui avait demandé ce qui s'était passé dans la soirée, dont on avait beaucoup parlé depuis quelques jours. Quoique ennuyé de ces questions, il avait dû répondre, abandonnant pour quelques instants ses préoccupations personnelles ; il ne pouvait se douter de l'intérêt qui dirigeait ces questions. C'est que, véritablement, Mme de Meyran avait chargé M. de Chapet de détruire, autant qu'il lui serait possible, l'amour du marquis pour la belle Grêlée.

Toute la scène qui s'était passée entre le jeune marquis et la baronne de Marby avait été prévue, combinée, et la vieille duchesse de Meyran en cherchait les effets en observant son fils. Olivier lui racontait ce qui lui avait été dit relativement à elle, mais il se gardait bien de parler de l'impression, déjà presque effacée, que lui avait faite Aurélie. C'est justement parce qu'elle le voyait réservé que la duchesse lui demanda de vouloir bien l'accompagner, avec sa sœur, chez Mme de Marby.

Il était si loin de s'attendre à cette demande, qu'il ne put trouver d'excuses pour refuser. Il était forcé d'accepter.

Au reste, nous devons dire que le jeune marquis, l'héritier mâle des Meyran, n'ayant plus son père, vivait sous l'ascendant maternel, sans jamais résister. Il avait gardé les sentiments d'autrefois, au milieu de la vie moderne; respectueux et obéissant envers la famille, la

volonté de sa mère était une chose sacrée. Quoique homme, il était resté l'enfant qui obéissait. Aussi la duchesse ne put-elle voir, sur son visage, que cette visite lui était désagréable. C'est en souriant qu'il avait accepté, ayant hâte d'y aller au plus vite et d'en être délivré, pour pouvoir s'occuper tout entier des affaires de la belle Grêlée.

Il accompagna donc sa mère et sa sœur chez Mme de Marby. Elles étaient assises, il était debout dans le salon, lorsque Aurélie parut et s'avança souriante vers eux; son regard, plein de tendresse, chercha aussitôt celui du gentilhomme. Celui-ci, calme et froid, l'évita, en baissant la tête. Aurélie eut un vague pressentiment de malheur.

Déjà, pendant que sa femme de chambre la coiffait, pensant à l'arrivée subite de son mari, elle en avait cherché vainement l'explication.

Ce qui l'étonnait plus encore, c'est que le capitaine, habitué à peu dormir, n'avait pas encore paru.

Un mot lui aurait peut-être expliqué sa venue. Elle n'avait osé aller au-devant, se tenant sur la réserve devant l'inconnu. C'était un point noir à l'horizon; et, quoique cette impression eût été effacée par l'arrivée de celui qu'elle attendait, elle avait, à tout hasard, pris ses précautions, c'est-à-dire qu'elle avait griffonné quelques lignes qu'on avait été porter immédiatement à M. Mathieu des Taillis.

Ces lignes l'informaient du retour inopiné du capitaine Ténard de Marby.

Ceci fait, elle était descendue.

Nous avons dit la nouvelle impression qu'elle avait ressentie en voyant la froideur du jeune marquis de Meyran et son affectation à éviter ses regards.

La conversation qui s'était engagée entre elle et ses visiteurs avait été celle de tous les gens qui n'ont rien à dire, échangeant des banalités et des lieux communs, en les soulignant de momeries, pour s'assurer qu'ils disent quelque chose.

On aurait pu leur appliquer cette juste pensée de M. Depret : « Les véritables gens du monde se révèlent au privilège qu'ils ont reçu de pouvoir être bêtes sans dire de bêtises. »

Ils se contentaient de parler en ne disant rien.

Cela dura une grande demi-heure, passée anxieusement par Aurélie, qui cherchait le moyen de dire quelques mots particuliers à Olivier de Meyran.

Elle y réussit lorsque ces dames, se préparant à prendre congé, se levèrent et s'arrêtèrent en s'extasiant devant un bibelot acheté quelques jours avant dans un bazar parisien. Elles exclamaient :

— O mon Dieu! que c'est joli! et qu'on reconnaît bien là le choix d'une femme de goût!

— C'est admirable!

— C'est charmant!

— C'est ravissant!

— Il n'y a que vous pour trouver semblable chef-d'œuvre!

Aurélie s'était penchée vers le jeune homme et lui disait à l'oreille, avec une autorité que rien ne justifiait et qui le stupéfia :

— Il faut que je vous voie, il faut que je vous parle. Revenez au plus tôt.

Et, laissant Olivier étourdi, elle se retourna en souriant vers les dames de Meyran pour leur tendre la main et les reconduire jusqu'au perron, où elles montèrent en voiture.

Olivier n'accompagna sa mère et sa sœur que jusqu'aux Champs-Élysées. Là, prétextant un rendez-vous au ministère, il les quitta.

Lorsqu'elles furent éloignées, il monta en voiture et se fit conduire chez Mme de Marby.

Celle-ci n'avait pas quitté le salon. Elle venait de voir à peine son mari, qu'on venait de venir chercher du ministère, ce qui avait bouleversé le vieux soldat, qui croyait sa présence absolument ignorée, et qui redoutait d'être appelé pour qu'on la lui reprochât.

Cet incident n'étonna pas la jeune femme. Assurément, c'était le résultat de la note qu'elle avait envoyée une heure avant à M. des Taillis.

Lorsqu'elle vit entrer Olivier, elle alla vivement au-devant de lui, en disant :

— Excusez-moi, je vous en prie, monsieur le marquis, de la façon un peu cavalière avec laquelle j'agis envers vous. Ma conduite doit vous paraître étrange, assurément. Je sais que je passe pour une originale.

Et elle ajouta, en souriant :

— Je justifie aujourd'hui cette réputation.

— Je suis trop heureux, madame, de vous revoir pour penser à autre chose qu'à l'honneur que vous me faites, dit galamment Olivier.

— Hier, cette nuit, en raison des bonnes relations qui existent entre moi et votre famille, nous avions tout de suite causé comme deux bons amis. Je vous avais fait même promettre de revenir bientôt.

— Cette promesse est remplie, madame ; vous le voyez.

— C'est justement à cause de cela. Je ne vous demandais pas une visite de condoléance, qu'on a hâte de faire pour oublier après ; le devoir d'un homme du monde.

Je désirais la visite affectueuse d'un ami, avec lequel je pourrais longuement causer.

— Mais, madame, je suis à vos ordres.

— Oui, je le sais bien ; c'est toujours le mot d'un homme du monde : je voudrais celui d'un ami. Et tout à l'heure, lorsque je cherchais cette marque de sympathie sur votre visage, je n'y rencontrais qu'une absolue indifférence.

Cette fois, le jeune marquis resta tout embarrassé ; il ne savait que répondre ; cette façon cavalière d'une femme du monde, cette familiarité autoritaire, le gênait, l'embarrassait, le rendait presque honteux. Il pensait qu'une courtisane aurait eu, assurément, plus de réserve. Et, pour nous expliquer clairement sur l'effet produit, nous pouvons dire qu'Aurélie lui faisait peur.

Celle-ci continua en disant ;

— Entre notre entretien et votre visite, je crains qu'un ennemi, j'en ai de nombreux, ne m'ait desservie près de vous.

— Mon Dieu, madame, je suis tout confus des témoignages de sympathie que vous me donnez ; je dois vous déclarer d'abord que vous vous trompez absolument. Je ne sais aucune raison qui permît à qui que ce fût de s'adresser à moi pour parler de vous, fût-ce en bien, fût-ce en mal. Je suis un ami trop nouveau de la maison pour qu'on pût faire près de moi d'aussi singulières démarches.

Rien ne peut peindre l'étourdissement, la stupéfaction du jeune homme, lorsque tout à coup Aurélie, se levant, lui dit :

— Monsieur de Meyran, je suis convaincue que depuis notre entretien vous avez vu cette belle Grêlée, qui

se fait appeler Loïse Bott, et que cette femme vous a parlé de moi.

Cette fois, la question était nettement posée, et Olivier n'hésita pas à l'attaquer de face.

— Madame, quoique fort surpris d'une sympathie qui se manifeste par une aussi étrange question, d'un intérêt que n'explique guère notre situation respective, sans savoir quel est votre but, je ne refuserai pas de vous répondre, d'autant plus que quelques mots vous rassureront. J'ai vu effectivement Mme Loïse Bott ; dans l'entretien que j'ai eu avec elle, il n'a pas été une seule fois question de vous.

— Vous me jurez cela ?

— A tout autre que vous, madame, je dirais que ma parole suffit ; mais je n'hésite pas à vous jurer qu'il n'a pas été question une seule fois de vous dans l'entretien que j'ai eu avec Loïse Bott.

— C'est singulier, fit Mme de Marby, visiblement démontée par cette réponse.

— Je ne savais pas, madame, que Mme Loïse Bott vous connaissait.

— C'est à cause d'elle, monsieur, que j'ai cherché à vous parler. Elle ne me connaît pas, mais je la connais ; je sais ce qu'elle est, et c'est justement pourquoi votre famille s'est recommandée de moi pour essayer de vous faire abandonner le projet que vous caressiez.

— C'est pour exécuter ce plan, madame, que vous m'avez, d'une façon si étrange, demandé d'être bons amis ? Ma fatuité aurait pu me faire croire autre chose, et je suis heureux de votre franchise d'aujourd'hui qui m'éclaire et me permet de vous répondre. Rien ne me fera renoncer à mes projets. J'aime Mme Loïse Bott ; malgré les calomnies qu'on répand sur elle, je l'épouserai.

— Vous vous servez d'un mot impropre, monsieur le marquis ; ce ne sont pas des calomnies, ce sont des vérités.

— Vous êtes femme, et je ne puis, ainsi que je le voudrais, répondre à votre affirmation. La façon dont vous portez un jugement sur celle que j'aime m'oblige à vous dire que je désire abandonner nos relations naissantes. Et si, malgré ce que je vous déclare ici, vous répétez les... propos... malheureux que l'on répand sur celle que j'ai choisie comme épouse, je devrai m'adresser à M. de Marby pour en obtenir satisfaction.

— Oh ! mais, vous me menacez, monsieur, vous menacez une femme !

— Cela est permis à un galant homme, lorsqu'il s'agit d'en défendre une autre.

Il y eut quelques secondes de silence, au bout desquelles Aurélie reprit :

— J'ai agi comme une folle, monsieur, je le regrette; j'étais guidée par l'amitié profonde que j'ai pour Mme de Meyran, par un sentiment d'honnêteté qui conduit les honnêtes gens à s'éclairer entre eux. Je vois une fois de plus que la vérité n'est pas bonne à dire. Je regrette que vous m'ayez parlé si sévèrement, et je vois que vous ne pourrez faire taire la voix qui vous dira ce que vous refusez de croire.

— Quelle voix ?

— L'opinion publique. Vous ignorez sans doute que, par ses scandales, cette femme a obligé la police à s'occuper d'elle, et, à cette heure, elle est expulsée de France.

Olivier se contenait avec peine; il avait hâte de terminer l'entretien. La colère lui montait au cerveau. Il dit sèchement :

— Je le savais, madame. Permettez-moi de me retirer, car j'ai justement besoin de chercher les auteurs de cette nouvelle infamie. Ce pénible entretien m'aura servi toujours à connaître quelques-uns de ces ennemis. Avant de partir, madame, je vous déclare sur l'honneur que je serai fier le jour où je conduirai à l'autel celle que j'ai choisie. Je connais sa vie entière, de l'époque où, s'appelant Élise Boitel, elle se dévoua pour sauver sa misérable sœur, jusqu'au jour où elle revint à Paris, la veuve estimée et respectée du docteur Samuel Bott. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il laissa, épouvantée, terrifiée — sans qu'il le remarquât — Aurélie, qui crut que c'était avec intention qu'il lui disait en face ces mots :

« De l'époque où, s'appelant Élise Boitel, elle se dévoua pour sauver sa misérable sœur. »

Fiévreux, agité, ayant souffert toutes les douleurs en se contenant devant cette femme qu'il avait presque aimée la veille et qu'il haïssait à cette heure, le jeune marquis de Meyran se fit conduire chez lui.

Son domestique l'informa que la femme de chambre de Loïse était venue pendant son absence ; elle avait des choses graves à lui dire. D'abord, elle le chargeait de répéter à monsieur qu'il ne retournât pas où il savait ; on avait dû fuir en toute hâte.

Cette complication nouvelle fit déborder la colère d'Olivier. Il exclama :

— Il faut que je trouve les auteurs de ces infamies ; alors, malheur, malheur à eux !

VI

DE L'UTILITÉ DES REGISTRES OU S'ÉCRIVENT LES NOMS DES VOYAGEURS DANS LES HOTELS.

Nous retournerons à Montmorency, où nous avons laissé Élise plus tranquille, en se sachant un défenseur; plus calme, plus heureuse, en se sachant aimée. L'hôtel habité par la jeune femme était une de ces auberges-hôtelleries qui sont presque dans les bois, dont la ressource vitale est plutôt le restaurant, qui occupe le jardin et le rez-de-chaussée, que les chambres et les appartements garnis habités par les pensionnaires échappés de Paris et qui viennent faire une saison d'eaux économique et mystérieuse. Les chambres et les appartements, séparés du restaurant, donnaient sur les bois; on pouvait descendre et se trouver dans un jardin dont la porte s'ouvrait sur une avenue.

Comme on était au milieu de la semaine, les bois de Montmorency étaient déserts. Il faisait nuit noire, au reste; cependant il était à peine neuf heures, et l'on était en plein été; c'est qu'après un orage effroyable le temps était encore menaçant; le vent grondait dans les arbres, et dans le ciel sombre fuyaient de grosses nuées brunes et lourdes.

Deux hommes, qui sortaient du restaurant où ils avaient dîné, puis demandé quelques renseignements au garçon, marchaient dans l'avenue, se dirigeant vers la porte.

Du bâtiment, une fenêtre au premier étage était

éclairée. Arrivés devant la maison, le premier des hommes dit à l'autre en lui montrant la lumière :

— Elle est là... Elle est remontée ; il vaut mieux agir ici que dans la salle, où nous n'aurions pu éviter le scandale.

— Oui, mais ce n'est pas par ici que nous pouvons entrer à cette heure.

— Aussi n'est-ce pas mon intention. Tu vas te placer devant cette porte, et si une femme voulait sortir, tu la saisirais et tu la conduirais à la voiture. Tu as compris ?

— Parfaitement.

— Moi, je vais, comme un des pensionnaires, rentrer le plus tranquillement du monde par l'entrée habituelle ; je grimpe chez elle, je lui montre mon mandat, je lui dis que toute résistance serait inutile, puisque la maison est entourée d'agents. Si elle crie, je la fais taire ; on la porte dans le fiacre, et notre coupé est retenu pour le train qui passe à onze heures dix...

— Elle va crier...

— Nous éviterons ça. L'ordre est formel : « Sans bruit, sans scandale. » Mais, Dieu merci, on sait travailler ; pour moi, j'en réponds. Maintenant, tu comprends : une fois dans son appartement, je suis sûr d'elle ; mais il se peut qu'il y ait un escalier de service donnant sur le jardin ; elle pourrait s'y précipiter et se sauver par ici. A toi d'éviter tout cri.

— Je réponds de moi.

— Tu le sais, pas de scrupules ; à la moindre résistance, arrête-la, bâillonne-la, garrotte-la, et, au besoin, tape sec.

— C'est compris. Tu y vas tout de suite ?

— Oui, il est l'heure. Il ne faut pas manquer le train.

L'homme revint sur ses pas ; près de la porte du res-

taurant, il retrouva deux individus d'aspect peu agréable ; — mais il faisait nuit. — Il dit à l'un :

— Cours vite jusqu'à la voiture, amène-la ici au coin de l'avenue et tiens la porte ouverte.

— Bien ! fit celui auquel il venait de s'adresser, en se mettant à courir.

— Toi, viens avec moi et tiens-toi dans l'escalier ; au premier appel, viens...

Ils franchirent la cour qui les séparait du bâtiment. Au moment où ils allaient entrer, ils virent, à travers les vitres de la porte, à la lueur du quinquet qui éclairait le vestibule, un gamin qui, ayant devant lui un tablier blanc, devait être un garçon de l'établissement. L'homme lui demanda :

— Madame Samuel !

— C'est au premier, à gauche, dit le moutard d'une voix douce comme un chant.

— Merci !

Les deux hommes montèrent et le gamin traversa la cour en courant.

Les deux hommes montèrent aussitôt au premier étage. Après s'être orienté dans le couloir et avoir bien regardé autour de lui, le premier des hommes frappa à la porte qui lui avait été indiquée. On ne lui répondit pas. Ayant frappé une seconde fois, il entendit qu'on venait, et une voix demandant :

— Qui est là ?

— Ouvrez !

— Je ne puis ouvrir ainsi ; qui êtes-vous ?

— Au nom de la loi, ouvrez !...

— Je ne puis ouvrir ainsi ; veuillez attendre une seconde, le temps de me vêtir.

Un des hommes dit à l'autre :

— Elle venait de se coucher ; nous la tenons.

Au bout de deux grandes minutes, enfin, la porte s'ouvrit, et la femme de chambre d'Élise, à peine habillée, les cheveux ébouriffés, l'air effrayé, ouvrit la porte.

Les deux hommes entrèrent aussitôt, la fermant vivement derrière eux.

— Oh ! mon Dieu ! messieurs, que voulez-vous donc? demanda la femme de chambre.

L'homme la regardait, cherchant à voir s'il avait devant lui la femme qu'il cherchait, son négligé de nuit ne lui permettant pas de voir la condition ; d'autant plus que Mlle Margot était bien la plus ravissante personne qu'on pût voir.

Pourtant, dans ses vêtements, elle paraissait plutôt déguisée que surprise ; ses beaux cheveux semblaient ébouriffés à dessein, sa petite mine avait un effroi de comédie. Est-ce qu'elle s'était trompée? Elle avait revêtu, dans sa hâte sans doute, un peignoir de sa maîtresse.

Aussi, après quelques secondes d'observation, l'agent n'hésita-t-il pas à lui dire :

— Vous êtes Élise Boitel, dite Loïse Bott?

Margot jeta un petit cri, mais ne répondit pas.

L'agent prit le cri pour une affirmation, et il reprit :

— Mademoiselle, au nom de la loi, je vous arrête !... J'ai un mandat dirigé contre vous, par lequel je dois m'emparer de votre personne et vous accompagner jusqu'à la frontière, les délais qui vous étaient accordés étant expirés depuis vingt-quatre heures.

En entendant ces mots, la jeune fille se laissa choir dans un fauteuil, et, cachant son gentil visage dans ses deux mains, elle fondit en larmes en gémissant ;

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que nous sommes malheureuses!

Et elle pleurait, et elle sanglotait, que c'était pitoyable; à ce point que l'agent, assuré de la réussite de sa mission, crut devoir ne pas la presser et respecter ce moment de douleur.

Lorsque, quelques minutes avant, Mlle Margot, la soubrette vigilante d'Élise, était remontée de la salle du restaurant pour regagner sa chambre, elle avait entendu le premier des agents demander au garçon l'endroit où restait celle qui se faisait appeler Mme Samuel. Le garçon le lui avait indiqué aussitôt.

Puis elle avait vu l'agent aller parler, à la porte, à des individus dont la seule vue révélait la profession; elle avait vu l'homme donner ses ordres, et elle avait compris.

Elle était remontée aussitôt près de sa maîtresse, en lui disant :

— Vite, vite, madame, il faut partir, nous sommes découvertes!

— Qu'allons-nous faire?

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi.

— Mais où vais-je aller?

— Où vous voudrez. Vous avez de l'argent; allez dans le premier hôtel venu, mais le plus loin possible d'ici, et mettez-moi, poste restante, au grand bureau, à Paris, une lettre qui me dira où je dois aller vous voir demain. Partez vite.

Élise allait partir, lorsque la jeune fille la retint en lui disant :

— Mais vous n'y pensez pas, madame, toute femme sortant d'ici va être l'objet d'un examen attentif de la part de ceux qui sont postés autour de la maison.

— Que faire alors ?

La femme de chambre ouvrit la malle de sa maîtresse, dans laquelle se trouvaient, avec ses toilettes, des costume de théâtre.

Elle en tira un costume d'homme qui avait servi à Loïse dans une pièce à travestissements.

— Tenez, madame, vite, bien vite, mettez ce costume.

— Tu as raison, fit Élise.

Et elle se hâta de se débarrasser de son peignoir. Margot l'aida à revêtir culotte, gilet et paletot. A cette heure, elle n'était pas tenue d'être absolument déguisée ; dans la nuit, il lui suffisait qu'elle eût l'apparence du costume qu'elle portait.

En quelques minutes, elle fut habillée. La femme de chambre lui mit son tablier blanc autour du corps, une serviette sur le bras et lui dit :

— Vite, vite, partez ; quand ils vont venir, je me charge de les retenir le plus longtemps possible ; vous aurez le temps d'être déjà loin.

— Demain, n'oublie pas, si tu le peux, cette nuit même, d'aller chez M. de Meyran lui raconter ce qui vient d'arriver. Demain, à la première heure, je mettrai à la poste une lettre qui te renseignera.

— Oui, madame.

— Je...

— Oh ! partez vite ! partez ! il me semble que je les entends dans la cour. Oh ! mais ne tremblez pas comme cela !

— Ne crains rien.

Doucement elle ouvrit la porte. Élise sortit pendant que la jeune soubrette, la tête penchée, tendait l'oreille et écoutait.

Nous avons vu la jeune femme, prise par les agents

pour un garçon de l'hôtel, leur ouvrir la porte du vestibule et leur donner elle-même l'indication qu'ils demandaient.

En les entendant, la jeune Margot eut de la peine à retenir un franc éclat de rire. Elle dut mettre sa main sur ses lèvres pour l'étouffer, et elle ferma doucement la porte.

Nous avons vu la petite scène qu'elle avait jouée pour gagner du temps.

Elle s'était revêtue du peignoir que venait de quitter sa maîtresse, afin de les recevoir et de les tromper pendant quelques minutes.

L'agent, croyant avoir gardé la juste mesure des convenances par le temps qu'il lui avait laissé, voyant s'éterniser ses larmes et ses gémissements, lui dit :

— Mademoiselle, nous n'avons pas de temps à perdre; nous devons prendre le premier train passant ; je suis obligé de vous forcer à vous préparer immédiatement au départ.

M[lle] Margot releva sa petite mine futée, mouillée de vraies larmes et regardant l'agent, elle dit avec étonnement :

— Me préparer, moi ; mais je ne suis pas comprise dans l'ordre.

L'homme regarda son compagnon, fronçant le sourcil et dit :

— Vous m'avez entendu et compris, madame : l'ordre ne vise que vous, Élise Boitel, dite Loïse Bott.

— Oui, monsieur, j'ai bien compris cela ; c'est ma pauvre maîtresse.

— Comment votre maîtresse ! exclama l'agent ; vous êtes sa femme de chambre?

— Oui, monsieur.

— Eh, tonnerre! alors pourquoi ne le dites-vous pas? Où est votre maîtresse? où est-elle?

— Mais elle est partie, monsieur.

— Comment! partie?

Et, chacun de son côté, les deux hommes fouillèrent les trois pièces qui composaient l'appartement.

Comme il n'y avait d'autre issue que la porte par laquelle ils étaient entrés, ils durent reconnaître que la jeune fille leur avait dit la vérité.

Alors, le premier des agents, furieux, revint vers elle et lui demanda :

— Quand est-elle partie?

— Ce soir, monsieur.

— Mais elle a dîné en bas, à l'hôtel?

— Justement, monsieur. C'est en sortant de table qu'elle a été prendre le train.

— Elle n'est pas remontée ici?

— Non, monsieur; moi seule suis remontée.

— Où allait-elle? Et, mademoiselle, prenez garde! ne mentez pas, ne cherchez pas à nous tromper, car cela pourrait vous coûter cher!

— Oh! mais, monsieur, je n'ai aucune raison de mentir, dit la soubrette, en feignant admirablement un tremblement plein d'effroi.

— Je vous ai demandé où elle était allée?

— A Paris, monsieur.

— Qu'est-elle allée faire?

— Elle est allée se préparer à partir.

— Vous ne mentez pas?

— Oh! non, monsieur.

— Alors, pourquoi vous a-t-elle laissée ici?

Alors, Mlle Margot eut un sourire malicieux fort compromettant pour sa maîtresse.

Elle répondit :

— Madame ne pouvait peut-être pas m emmener où elle allait passer la dernière nuit qu'elle reste en France.

— Vous croyez qu'elle est allée chez son amant? dit brutalement l'agent.

— Madame ne me dit jamais ce qu'elle fait, monsieur.

— Et pourquoi restez-vous ici, si elle part demain? Quittez-vous son service?

— Oh! non, monsieur. Je dois, demain matin, faire les malles. Vous voyez, j'avais déjà commencé ce soir.

Et elle montrait la malle ouverte, justifiant ainsi du désordre des vêtements.

— Quand nous sommes venus, vous paraissiez vous éveiller?

— Oh! monsieur; j'ai bien trop d'ouvrage; j'en ai pour jusqu'à la moitié de la nuit pour faire les malles. Je n'ai pas ouvert tout de suite parce que, comme il fait chaud, je m'étais mise à mon aise pour travailler. Je n'avais qu'un jupon et ma chemise. Pour vous répondre plus tôt, je ne me suis pas habillée, j'ai revêtu le peignoir que madame a quitté tantôt.

Tout cela semblait s'expliquer si naturellement que l'agent n'y vit rien à redire. Il demanda :

— Vous devez partir d'ici, quand?

— Demain matin, monsieur.

— Pour aller où?

— A la gare, monsieur, porter nos bagages.

— Alors, vous savez où vous trouverez votre maîtresse?

— Non, monsieur. Madame est partie à Paris ; là elle doit, je crois, aller voir quelqu'un ; puis, soit ce soir, soit cette nuit, je ne sais par quelle ligne, elle doit

partir. Elle arrivera demain matin, avant midi. Enfin, elle doit aussitôt m'envoyer une dépêche à notre appartement de Paris, qui me dira le lieu où je dois la rejoindre. J'ai l'argent pour régler l'hôtel, ici, pour régler différentes choses à Paris. Je dois, en quittant Montmorency, demain matin, faire porter cette malle à la gare du Nord. De là, je dois aller chercher le télégramme à notre appartement, faire charger tous nos bagages et les faire conduire avec moi, selon les ordres que le télégramme m'aura transmis.

— Faites bien attention, mademoiselle, que si vous nous trompez, si vous nous avez menti, vous aurez lieu de le regretter. De ce moment, vos agissements sont surveillés.

— Monsieur, je suis incapable de mentir et, de plus, je n'en ai pas de motifs.

— C'est bien ; je vous préviens, en outre, mademoiselle, qu'ainsi que vous me l'avez déclaré, vous ne devez quitter cette maison que demain matin.

— Oh ! vous pouvez être tranquille, monsieur, ce n'est pas par ce temps, et après ce qui vient de se passer que j'oserais sortir...

— Mademoiselle, nous vous saluons.

— Au revoir, messieurs.

Elle alla reconduire les agents jusque dans l'escalier, les éclairant respectueusement, redevenue tout à fait mademoiselle Margot, la femme de chambre.

Lorsque les deux hommes furent partis de la cour, elle rentra dans l'appartement, ferma bien les portes et s'assit dans un fauteuil, s'y étendit en disant :

— Ah ! il était temps ! Rien que d'être chez une comédienne, ça vous apprend à jouer la comédie. Ah ! ç'a été drôle tout de même.

Et elle éclata d'un bon et franc rire.

Élise, en traversant la cour qui séparait l'hôtel du restaurant, en longeant les murs, avait vu les hommes que les agents avaient amenés et postés. Elle eut peur. Sans sa fidèle Margot, elle était prise.

Elle se mit à courir sans savoir où elle allait, croyant toujours entendre derrière elle les gens qui la cherchaient.

Elle pensait que les agents, en montant chez elle, ayant constaté sa fuite précipitée, s'étaient lancés à sa poursuite. Et elle ne voulait pas être prise. Au souvenir des heures terribles de sa jeunesse, de son arrestation arbitraire, des frissons couraient dans son sang.

Non, elle ne pouvait plus subir aujourd'hui ce qu'elle avait subi plus jeune; la prison et le traitement épouvantable de ces gens-là, c'était la mort!

Et la malheureuse courait toujours, croyant entendre des pas derrière elle.

Elle avait traversé le bois par ce temps orageux, et le vent grondait en effeuillant les arbres; les ronces se griffaient sur elle. Elle courait toujours.

Au bout d'une heure de cette course folle, elle s'arrêta, le front ruisselant de sueur, haletante. Elle regarda autour d'elle. Rien. Elle était seule, bien seule.

Son œil s'était habitué à voir dans la nuit. Elle dénoua son tablier et elle essuya son front.

Après quelques minutes de calme, elle se demanda où elle était, et cela lui était difficile à dire, car elle avait couru une heure environ sans savoir dans quelle direction elle allait.

Cependant, elle pensa qu'il était imprudent de réveiller des gens pour demander ce qu'elle voulait savoir.

Elle se regarda et elle regretta de s'être si vivement sauvée. Elle n'avait pas de coiffure ; elle ne s'en était pas aperçue, parce que Margot avait caché ses cheveux sous une perruque d'homme. Mais à cette heure, où elle pouvait envisager avec calme sa situation, elle devait reconnaître qu'elle serait remarquée, signalée peut-être par le premier aubergiste auquel elle allait demander une chambre.

Se faire passer pour un homme, il n'y fallait pas songer. Cela pouvait se faire au théâtre ou dans un roman; mais, dans la vie réelle, cela était impossible.

Les agents avaient pu s'y tromper à cause de la nuit ; elle était forcée de s'avouer, en regardant sa position, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître son sexe. Puis, elle était chaussée de bottines de femme... Il fallait donc marcher avec la situation, la prendre en face, sans biais.

Plus calme, se sachant libre, elle se mit à son aise ; elle étouffait dans son vêtement d'homme. Elle délivra sa gorge robuste du gilet qui l'écrasait ; elle respira longuement, aspirant à pleins poumons l'air rempli des parfums d'herbes des champs. La délicatesse de son odorat lui révéla comme une fraîcheur d'eau, une senteur de roseaux, de bois flottés ; elle dit :

— Je dois être près de la rivière.

Et aussitôt elle descendit le long du village et s'engagea dans une sente coupant un pré. Elle se sentait redevenir forte ; la peur s'envolait de son cerveau sous les fraîcheurs du vent, plein de l'âcre odeur des foins coupés qui caressait son front. La brume la faisait bien un peu frissonner, mais elle avançait toujours ; elle passa un ru sur une planche qui, vacillant, lui donna des mouvements pleins de grâce en même temps que des

peurs de rien chassaient le grand danger ; ne trouvant plus de chemin, elle entra jusqu'à mi-corps dans l'herbe haute, et enfin elle arriva au bord de la rivière.

Elle recula. Par les chemins, les sentiers descendaient de longs fantômes portant des gibecières, des scions. C'étaient des pêcheurs. Elle vint jusqu'au bord de l'eau ; là elle s'assit ; l'eau clapotait sous ses pieds, les chevrières, l'herbe à puce, l'oseille à crapaud caressaient ses pieds.

Elle pensa.

Qu'allait-elle faire ?

La vue de l'eau, des bateaux, fit surgir une idée dans son cerveau. Sur toutes les rivières on canote ; tous les bords d'eau ont des cabarets-auberges où les canotiers et les canotières trouvent un asile. Sa fable fut trouvée : elle était canotière, elle se déguisait en homme pour venir en canot. Équipière de l'*Américaine*, superbe canot-yole à quatre avirons, à la suite d'une dispute avec son amant elle avait quitté ces messieurs ; elle ne savait pas au juste où elle se trouvait, elle voulait d'abord se coucher, elle avait de quoi payer ; le lendemain, elle enverrait chez elle chercher des vêtements. Cela était simple comme tout, surtout dans une maison habituée à recevoir un monde joyeux.

Élise, décidée, se leva et suivit le bord de l'eau, cherchant un cabaret. Une guinguette d'apparence moins triste que les autres — dans l'ombre — l'attira ; elle frappa. Une servante vint ouvrir ; elle demanda un gîte, en disant qu'elle était la bonne amie d'un habitué, propriétaire d'un canot, qui venait tous les dimanches. On la reçut. Elle raconta son histoire, et tout alla pour le mieux. Une demi-heure après, elle dormait calme, à

l'abri de tout, dans la plus belle chambre du cabaret de la mère Madeleine.

Pour ses petits pieds, ç'avait été une bien grande fatigue que cette course folle dans la nuit ; pour son cerveau, ç'avait été une fièvre continuelle que cette crainte d'être prise par les mêmes gens qui l'avaient arrêtée un soir à Passy, et, pour son corps, ç'avait été une rude épreuve que cette journée passée ; d'abord en prouvant à celui qu'elle aimait qu'elle était digne de l'amour inspiré et victime d'odieuses calomnies ; puis lorsqu'elle avait été rassurée sur ce point, alors qu'elle se croyait à l'abri de tout par celui qu'elle avait su convaincre, le danger était revenu plus grand ; la police la filait, elle allait être prise et elle s'était sauvée ! Quelle épreuve ! quelle nuit ! Aussi, de quel bon sommeil elle payait la longue et pénible journée.

Et, au matin, sous les rayons du soleil qui perçaient ses rideaux, quel joli tableau était son alcôve... Ce corps, fin de ligne, de ton, de pose, dans les gros draps de l'auberge et sur le bis du lin..., comme il ressortait blanc, le linge fin presque diaphane qui couvrait son corps, et comme cette chair était belle dans ses douceurs de velours ! Qu'elle était belle, Élise, dans son sommeil souriant, son bras arrondi au milieu de ses cheveux soyeux, la tête un peu en l'air, la bouche fraîche avait une respiration d'enfant qui glissait entre des dents d'un blanc nacré. Ses yeux semblaient cernés dans l'ombre que jetaient ses cils immenses. Grêlée ! Oui, elle était grêlée, et cela donnait à la peau une valeur de plus ; les contours en étaient plus gras, plus doux ; les lignes moins sèches, tout en restant fines ; la chair en était plus forte ; elle avait l'aspect de ces merveilleuses étoffes de soie où le ton est transformé par

le grain ! La grêle, presque effacée sur les joues, était une beauté de plus pour Élise. On dit des fossettes que ce sont des nids à baisers. Les gravures des joues de la belle Grêlée appelaient les lèvres comme l'aimant attire le fer.

Ç'avait été, après une brûlante et orageuse journée, une chaude nuit, et elle s'était endormie en dégageant son buste des draps et des couvertures, si bien que l'heureux mortel qui eût franchi le seuil de la petite chambre d'auberge aurait été ébloui de cette beauté; cette étoile dans ce ciel noir, cette perle dans cet étrange écrin : un cabaret.

Cet abandon, il ne fallait pas y voir du mal. La belle Grêlée était pudique, et le sans-façon qu'elle affectait au théâtre était de pure comédie. Si elle était si abandonnée dans le sommeil, c'est qu'en se couchant elle avait prudemment baissé les jalousies de sa fenêtre, et bien soigneusement fermé sa porte, dont elle avait mis la clef sous son oreiller ; ainsi, elle était seule, bien seule, et, sa bougie éteinte, elle était libre, par l'étouffante chaleur qu'il faisait, d'en agir à son aise. Ce qu'elle fit..., ne croyant pas s'endormir si rapidement.

Ah ! si Jupiter, se transformant, comme pour les belles Europe, Léda, Danaé, s'était glissé à travers les feuilles des jalousies dans les rayons matinals du soleil, il aurait dû reconnaître que la belle Grêlée ne le cédait en rien, comme beauté, à celles qu'il honorait si bizarrement de ses faveurs.

Élise dormait ; la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit doucement. L'oreille subtile de la jeune femme l'avait entendu, et, s'éveillant en sursaut, surprise, effrayée, se jetant dans le fond du lit en tirant rapidement le drap jusqu'à son col, elle s'écria :

— Qui est là? qui vient ainsi?

Elle se rassura en voyant la grosse servante de la maison se reculer plus effrayée qu'elle.

— Que voulez-vous, madame; il est tard, nous étions inquiets...

— Inquiets de quoi? fit en respirant Élise rassurée; car elle avait craint que cette singulière entrée chez elle ne fût dirigée par les agents qui la poursuivaient la veille.

— Et puis, madame, c'est dans votre chambre qu'est l'armoire au linge. Nous avons besoin de serviettes. J'ai fait ce que j'ai pu pour entrer sans vous éveiller. Je vous demande pardon.

— Mais comment êtes-vous entrée, j'avais bien fermé.

— Ah! nous avons double clef de chaque chambre.

— Très bien; on n'est jamais chez soi, on est chez vous. Quelle heure est-il?

— Dix heures.

— Dix heures! exclama Élise en sautant vite du lit, aidez-moi à m'habiller.

Elle jeta un coup d'œil sur ses vêtements et se mit à rire.

— Je n'ai pas besoin de vous, donnez-moi seulement de quoi écrire.

La servante, étonnée, obéit, pendant qu'Élise endossait son costume d'homme.

Lorsque, en bras de chemise, Élise fut à son aise, elle écrivit quelques mots qu'elle glissa sous une enveloppe, en demandant à la servante s'il était possible d'avoir un homme qui porterait une lettre à Paris. Élise pensait fort justement qu'ainsi la lettre arriverait plus tôt, car, si elle s'était tenue à ce qu'elle avait convenu

avec Margot, elle eût dû se borner à faire jeter la lettre à la poste; ce n'est que le soir que sa femme de chambre aurait pu la trouver à Paris. Comme Margot, en quittant Montmorency, devait se rendre aussitôt à l'appartement de sa maîtresse, il était plus simple de l'adresser là. La jeune fille ne pouvait pas être encore à Paris à l'heure où la lettre arriverait; elle la trouverait et agirait aussitôt.

La servante, obéissant, alla chercher un des garçons; on était en semaine et il put partir aussitôt après avoir entendu les minutieuses recommandations d'Élise.

Plus tranquille, la lettre partie, la jeune femme se fit servir à déjeuner dans sa chambre; c'est alors que la mère Madeleine monta pour faire connaissance avec sa nouvelle pensionnaire. Entendant frapper, Élise dit :

— Entrez.

Et la bonne figure souriante de la cabaretière parut aussitôt dans l'encadrement de la porte.

— Excusez-moi, mademoiselle; vous avez dit qu'on vous serve dans la chambre, je viens vous demander ce que vous désirez.

— Oh ! ce que vous voudrez, madame.

La mère Madeleine avait un livre sous le bras; elle entra dans la chambre, posa son livre sur la table et sembla éprouver le besoin de causer un peu avec sa nouvelle cliente.

— Alors, vous vous en rapportez à moi pour votre déjeuner?

— Absolument.

— Eh bien, vous avez raison, vous verrez ça.

Et comme le regard persistant de la mère Madeleine ne quittait pas le visage d'Élise, celle-ci, embarrassée, tournait la tête; elle était gênée de cette attention, mais

elle put se l'expliquer aussitôt, car la vieille femme lui dit :

— Catherine m'a raconté que vous étiez une habituée de la maison ; j'ai beau vous regarder, il me semble que je n'ai jamais vu une jeunesse aussi jolie que vous.

— Je n'ai pas dit cela : j'ai dit que j'étais l'amie d'un habitué.

Et Élise, redoutant que quelques soupçons n'entrassent dans les idées de la cabaretière, s'empressa de lui raconter la fable qu'elle avait imaginée la veille.

Cela amusa beaucoup la vieille femme, qui conclut en disant :

— En somme, vous êtes arrivée à bon port, et vous n'aurez pas à le regretter. Avez-vous bien dormi, au moins ?

— Très bien, madame.

— Vous verrez que vous mangerez de même. Vous avez envoyé le gars chercher des vêtements ?

— Justement. Ma femme de chambre viendra tout à l'heure me les apporter.

Le mot de femme de chambre donna à la mère Madeleine une bonne idée de sa cliente. Elle lui demanda :

— Et aussitôt qu'elle sera venue, vous allez nous quitter, retourner chez vous ?

— Oh ! non, je resterai quelques jours ici.

Et, continuant le rôle qu'elle s'était donné dans l'histoire qu'elle avait racontée, elle ajouta, parlant de cet amant avec lequel soi-disant elle s'était disputée la veille au soir, « cet équipier de l'*Américaine*. »

— Vous comprenez qu'après la scène d'hier, il ne va pas manquer de courir chez moi, à Paris. Aussi je ne veux pas y être. Nous resterons quelques jours chez

vous. Je désire être bien servie et je payerai en conséquence.

Encore une phrase qui amena un sourire sur les lèvres de la mère Madeleine.

— Pour ça, vous pouvez compter sur moi; il y a une autre chambre à côté de celle-ci; elle communique; vous voyez la porte; on va l'ouvrir et on y installera votre femme de chambre.

— C'est cela même.

— Maintenant, je vais descendre m'occuper de faire votre déjeuner. Ah! j'oubliais : voilà le livre des voyageurs; vous savez, nous sommes forcés de mettre les noms. Si mademoiselle voulait écrire le sien.

— Mais certainement.

Elle ouvrit le livre, prit une plume et écrivit, après avoir réfléchi quelques secondes : Élise Boitel, rentière, demeurant à Paris.

— Voilà.

La vieille femme ferma le livre et descendit.

A peine arrivée en bas, elle alla jusqu'à la porte, afin de mieux voir pour lire le nom de sa cliente.

Juste à ce moment, son neveu rentrait. Elle lui dit, en clignant de l'œil et en souriant malicieusement :

— Nous avons une nouvelle pensionnaire là-haut qui est joliment jolie, mon Émile. Elle se dit rentière, et je crois que je sais bien où est son capital.

Et la vieille femme éclata de rire.

— Voyons donc comment elle s'appelle.

Et elle cherchait ses lunettes.

Émile Aublet lui dit :

— Donnez, ma tante, je vais le lire.

A peine eut-il jeté les yeux sur le livre qu'il exclama :

— Boitel ! Boitel ! Oh ! il faut que je voie cette femme.

La mère Madeleine essuyait les verres de ses lunettes. En entendant la singulière exclamation d'Aublet, elle releva la tête et demanda :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il te prend ? Est-ce que tu la connais ?

— Comment ! ma tante ; vous ne vous rappelez pas ce nom ?

— Moi, pas du tout. Tu l'as vue ici ? Je ne l'ai pas reconnue.

— Mais non. Tu te souviens bien de ce que je t'ai raconté l'autre soir.

— Ton affaire ?

— Oui ; la femme...

— Mme de Marby ?

— Mme de Marby se nommait Aurélie Boitel.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? fit la vieille femme stupéfaite ; mais elle ne s'appelait pas Élise ?

— Non ! Aurélie Boitel.

— Eh bien ! ce n'est pas la même ! Je l'aurais reconnue. Je l'ai vue au tribunal, et son portrait est encore présent à ma mémoire. Elle était jolie aussi, mais pas aussi jolie que celle de là-haut. D'abord, ta belle dame était blonde..., celle-là est brune.

— On a les cheveux de la couleur qu'on veut aujourd'hui.

— Oui, mais pas comme ceux-là ! et puis elle avait des yeux bleus. La dame de là-haut a des yeux noirs, noirs qu'on dirait du velours. Vois-tu, mon garçon, tu es toujours tourmenté par la même idée, et tu désires tant retrouver cette femme, que tu crois la voir partout. Elle a le même nom, mais ça n'est pas une raison ça. Et puis, vois-tu, rien que d'avoir vu l'autre le jour

de ton procès quelques minutes, ça m'a suffi pour la juger. Ce n'est pas le cœur ni la bonté qui devait l'étouffer..., tandis que notre voyageuse, elle respire la douceur, la sympathie; rien que de la voir, de lui parler, on est attiré vers elle.

Aublet relut plusieurs fois les quelques mots écrits sur le livre, puis il demanda :

— C'est elle qui a écrit ce nom?

— Oui, c'est elle.

— Avoue que c'est drôle tout de même de retrouver ce nom-là. Enfin, je la verrai. Elle va descendre dîner?

— Non, elle déjeune dans sa chambre. Et tu me fais flâner là pendant qu'elle attend. Avec tes idées...

Émile Aublet, ennuyé, alla ranger le livre pendant que la mère Madeleine se dirigeait vers les fourneaux, après avoir commandé à une servante de monter mettre le couvert chez sa cliente. Aublet était allé s'asseoir devant la table sur laquelle il s'accouda tout songeur. La mère Madeleine, les manches troussées, mettait le beurre dans les casseroles, et c'est accompagnée par le grésillement qu'elle dit à son neveu :

— Tu vas déjeuner avec moi, ce matin?

— Merci, ma tante, je n'ai pas faim.

La servante redescendait; elle vint parler à la mère Madeleine, qui répondit tout haut :

— Mais certainement... Prends-en un dans la chambre et donne-le-lui; tu lui diras que nous sommes toujours seuls dans la semaine, elle sera tranquille.

La servante obéissait, pendant que Madeleine, s'adressant à son neveu, reprenait :

— Tu vas être servi à souhait... Cette jeunesse, elle s'ennuie là-haut; elle me fait demander si je veux qu'elle déjeune avec moi; mais elle mystérieuse comme

tout; elle descendrait s'il n'y a pas d'étranger, et elle me demande de lui prêter un peignoir. Tu es mon neveu, tu n'es pas un étranger; nous n'avons pas de client, ça tombe bien... Veux-tu déjeuner avec nous?

— Oh! oui, ma tante.

— Ah! tu as faim, maintenant.

Aublet ne répondit pas, il était satisfait; il avait le pressentiment que cette rencontre fortuite aurait un résultat, que cette femme ne devait pas être une inconnue.

Quelques minutes après, le couvert était dressé, le déjeuner prêt et la mère Madeleine aussi était satisfaite de déjeuner en compagnie de sa cliente. Ses narines dilatées humaient la fumée parfumée qui s'échappait des plats; sa bouche lippue tendait les lèvres, et, après avoir consciencieusement sucé le doigt qu'elle avait trempé dans les sauces, elle repassait avec satisfaction sa langue sur ses lèvres. Elle avait fait dresser un couvert extra, et elle se complaisait à le regarder, heureuse de la sensation qu'elle éprouvait à sa vue. La porcelaine et les cristaux scintillaient sur la nappe blanche; le soleil miroitait dans les carafes pleines d'un vin choisi; les olives, les anchois, les radis, étalaient leurs couleurs gaies et appétissantes.

Elle monta elle-même à la chambre d'Élise; celle-ci venait de revêtir le peignoir, et elle riait de ses proportions; la mère Madeleine lui dit:

— Madame, le déjeuner est servi et je viens vous chercher. Nous sommes absolument seuls, en famille, mon neveu et moi. Oh! la semaine, nous n'avons malheureusement pas à craindre d'être dérangés par les clients.

— Je vous suis, madame.

Elles descendirent. En la voyant paraître, Émile Aublet

eut un tressaillement; il la regarda quelques secondes avec étonnement et murmura comme désillusionné :

— Ce n'est pas elle !... mais c'est bien étrange...

Élise prit place à table, et la mère Madeleine lui avait donné la place d'honneur, dans le milieu. Elle et son neveu se trouvaient en face.

La jeune femme s'était assise indifférente, ne s'occupant pas de ceux qui étaient près d'elle, ayant son cerveau plein de ce qui la tourmentait.

La mère Madeleine, fière de sa cuisine, la servait, choisissant les morceaux et cherchant sur son visage un sourire de satisfaction, la seule récompense à laquelle elle aspirait.

Aublet feignait de manger, et son regard sans cesse restait fixé sur le visage de la belle Grêlée, jusqu'au moment où celle-ci, levant les yeux, le jeune homme, embarrassé, baissait les siens.

Élise n'avait, en descendant manger avec l'hôtelière, que l'intention de chasser, par la nouveauté de la situation, les soucis qui l'accablaient; elle avait horreur de sa solitude, car, seule, sa pensée revenait sans trève aux poursuites dont elle était victime.

Elle avait cru, se trouvant à la table de bonnes gens, prendre une part de leur gaieté, et, au contraire, la présence du neveu de la mère Madeleine, son regard persistant, la gênaient.

Nous savons quel était le caractère d'Élise. Sa franchise débordait. Aussi, après le dîner, lorsque la mère Madeleine, ayant voulu faire elle-même le café, se retira pour quelques minutes de la table, elle s'accouda, mit son menton dans sa main, et, regardant fixement Émile, qui, tout confus, baissa les yeux, elle lui dit :

— Mon Dieu, monsieur, excusez-moi de la demande

que je vais vous faire, mais la persistance que vous mettez à fixer vos yeux sur moi me fait penser que vous me connaissez peut-être?

Cela était dit d'un ton moqueur, qui, tout en faisant monter le sang au visage du jeune homme, lui donna le courage de répondre :

— Excusez-moi, madame, je vous en prie; ce que vous me reprochez est vrai.

— Je ne vous reproche rien.

— Ce que vous dites est vrai... Je pourrais vous dire qu'en vous regardant sans cesse, c'est que je vous admire, car vous êtes bien belle, et ce serait une vérité... Mais je retrouve dans vos traits, madame, le visage d'une femme que j'ai beaucoup connue.

— Ah ! très bien ! fit en souriant Élise.

— Cependant elle était blonde, vous êtes brune ; elle avait des yeux bleus, vous avez des yeux noirs ; mais vous avez le même air, vous avez parfois le timbre de sa voix ; puis, c'est moi qui mets en ordre les papiers de ma tante ; j'ai lu votre nom, et c'est celui de la personne que je connaissais.

Élise, cette fois, regarda sérieusement celui qui lui parlait ; elle l'avait écouté, sans attacher d'importance à ce qu'il disait et pour occuper le temps, espérant faire naître ce qu'elle voulait autour d'elle : la gaieté. Mais, en entendant les derniers mots, elle avait changé tout d'un coup, et c'est l'air attentif, le regard fixe, qu'elle demanda :

— Vous avez connu une femme qui se nommait comme moi?

— Oui, mademoiselle, fit Aublet, soutenant le regard en souriant ; elle se nommait comme vous de son nom de demoiselle.

— Vous avez lu mon nom sur le livre des voyageurs?

— Oui, madame, fit Aublet, rougissant, puis balbutiant aussitôt : Je vous ai dit que je tenais les écritures chez ma tante, et c'est pour ouvrir un compte sur son livre que j'ai dû chercher votre nom.

— Mais celle que vous avez connue n'avait pas mon prénom ?

— Non, madame.

Alors, faisant un effort, Émile reprit :

— Je vais vous parler franchement ; mon regard vous fatigue... Excusez-moi : c'est que, dans vos yeux, qui ne sont pas les mêmes que les siens, je trouve le même regard, et je me dis : peut-être sont-elles parentes... Et je voudrais la retrouver...

— Dites son nom, dit brièvement Élise.

— Aurélie Boitel, aujourd'hui Mme Ténard de Marby.

— Et vous l'avez connue intimement? demanda avec étonnement Élise.

La mère Madeleine revenait à table, apportant le café; elle dit, ayant entendu les derniers mots :

— Il faut que je vous le présente : c'est mon neveu, M. Émile Aublet.

— Émile Aublet, c'est vous ! exclama Élise.

Et Élise, se levant, le regardait, paraissant surprise de le trouver là ; mais, dans l'accent avec lequel elle dit : « Émile Aublet, c'est vous? » la mère Madeleine avait senti une affectueuse compassion qui remplit son cœur de sympathie pour sa nouvelle pensionnaire.

Aublet, à ces mots, avait demandé, plein d'anxiété :

— Vous me connaissez, madame, vous me connaissez ?

— La femme dont vous parlez, Aurélie, est ma sœur, dit-elle avec un ton méprisant.

— Oh! je m'explique cet air de ressemblance... Madame, il faut que je voie votre sœur.

Elle le regarda longuement, puis elle demanda :

— Pourquoi?

Il se leva alors et, malgré la mère Madeleine, qui voulait lui imposer silence, il dit solennellement :

— Pourquoi? Parce que j'ai été sa victime et que je veux me venger.

— Ah! mais tu as fini, criait la mère Madeleine ; tu ne vas pas ennuyer madame parce qu'elle a été assez bonne de te parler bien... Mais je ne veux pas de ça ici... Ma chère dame, je vous demande pardon de ce qui se passe ; il a eu beaucoup de malheur, voyez-vous, et les gens qui ont souffert il faut leur pardonner... Est-ce que les affaires de la sœur de madame la regardent? Je vous en prie, excusez-le...

Et la mère Madeleine était désolée. Aussi fut-elle tout à fait stupéfaite lorsqu'elle entendit la jeune femme dire impérieusement :

— Vous voulez vous venger, monsieur Aublet, et vous avez raison... Oh! je sais tout, moi ; j'étais enfant et la confidente de ma sœur ; je sais ce que vous avez souffert, je sais tout...

— Vous savez le rôle infâme qu'elle m'a fait jouer, vous savez que j'ai été condamné?

— Je sais tout; et lorsque j'ai entendu votre nom après que vous aviez parlé de ma sœur, mon étonnement venait de ce que je ne vous croyais pas encore libre.

— Comment, fit la mère Madeleine changeant subitement de façon, vous savez ça, madame, et vous venez chez nous ; vous savez ce qu'est votre sœur, et...

— Madame, je suis chez vous pour échapper à ma

sœur. Je vous ai menti cette nuit. Comme votre neveu, comme d'autres, je suis sa victime : c'est en me sauvant, en cherchant à lui échapper que je suis venue ici.

— Que dites-vous là?

— La vérité... A vous, monsieur Émile Aublet, je puis tout dire. Écoutez-moi...

La mère Madeleine était toute bouleversée, sa marmotte était sur le coin de la tête couvrant l'oreille.

Elle dit, en voyant la tournure que prenait l'entretien :

— Voyez-vous, nous serons mal ici ; croyez-moi, nous allons prendre le café dans votre chambre.

Ils montèrent dans la chambre, et Élise raconta au jeune homme et à la mère Madeleine toute sa vie, ce que nous connaissons. Pendant son récit, elle avait remarqué les mouvements de rage du jeune homme ; elle l'avait vu se contenir avec peine, et en terminant elle dit :

— Vous le voyez, monsieur Aublet, vous n'avez pas été sa seule victime, puisque aujourd'hui je me défends encore contre elle.

Aublet lui prit la main et lui dit :

— Madame, vous voulez vous venger?

— Je veux me défendre !

— Moi, je veux me justifier. Voulez-vous m'aider?

— De grand cœur !... Mais comment? j'ai peine à me défendre.

— Moi, j'ai des armes...

— Lesquelles?

— J'ai des lettres qu'elle adressait à un nommé Aristide de Farge...

— Les lettres..., les lettres d'Aristide, c'est vous qui les avez !

Émile Aublet regarda la jeune femme avec étonnement et demanda :

— Vous connaissiez l'existence de ces lettres ?

— Avant tout, dites-moi comment vous les avez acquises.

Le jeune homme devint tout rouge à cette question.

La mère Madeleine les regardait tous les deux, se demandant s'ils avaient bien leur bon sens, car elle ne comprenait pas un mot à ce qui se disait devant elle.

Aublet n'osait répondre, surtout devant sa tante. Il avait appris par elle la plainte de celui qui lui avait laissé en dépôt le paquet dans lequel il avait si inopinément retrouvé les lettres, et, pour éviter de répondre à ce que lui demandait Élise, il se leva en disant :

— Je vous prie de m'accorder quelques minutes ; je veux vous donner la preuve de ce que je vous ai dit, et vous pourrez vous-même juger de l'importance de ces lettres.

Sans attendre, il se dirigea vers la porte et partit.

La mère Madeleine, absolument étourdie, les regardait agir sans trouver une explication raisonnable. Et, quand la porte se ferma sur lui, elle exclama :

— Est-ce qu'il devient fou ? Excusez-le, mademoiselle ; il a tant souffert qu'il a comme ça des moments de folie.

— Oh ! rassurez-vous, madame, il a toute sa raison, et si le bonheur voulait qu'il fût en possession de ces lettres, il serait réhabilité et je serais sauvée.

La mère Madeleine resta bouche béante. C'était autant d'énigmes qu'elle se posait. Tout entière à ce qu'elle venait d'apprendre, Élise, sans s'apercevoir qu'elle parlait haut, disait :

— Ces lettres ! ces lettres !... Oh ! si c'était vrai, c'est

moi qui la dominerais, qui la commanderais ! Mais je suis folle ! ce ne peut être ce que je cherche.

— De quelles lettres parlez-vous? fit la mère Madeleine.

— Je ne puis vous expliquer ça.

La vieille femme insista. Elle venait de se rappeler ce que lui avait dit Julot sortant de chez elle en la menaçant, et elle reprit :

— Vous parlez de lettres, et justement il y en avait ici qui ont disparu bien singulièrement.

— Chez vous, fit curieusement Élise, des lettres?

— Oui. Ah çà, est-ce que ce serait Aublet qui les aurait prises?... Mais, j'y pense, c'est juste la veille de la réclamation de Jules, qu'Aublet a couché dans la chambre.

— Ma chère madame, vous voyez combien je me suis abandonnée avec vous ; après ce qui s'est passé entre nous, ce que vous avez entendu, soyez confiante avec moi ; racontez-moi ça.

— Quoi, ça?

— Ce que vous voulez dire sur ces lettres.

— Oh ! je veux bien, en attendant mon fou de neveu.

La mère Madeleine, qui ne demandait qu'à parler, raconta comment un jour Julot était parti de chez elle, lui devant de l'argent, laissant en garantie un paquet qu'il était venu réclamer, et dans lequel il avait constaté la disparition de quelques lettres.

— Quel homme était-ce que ce Julot?

La mère Madeleine le décrivit complaisamment. Puis, avec le besoin qu'elle éprouvait de toujours parler, elle entama l'histoire fantaisiste de son locataire. Elle raconta les côtés bohèmes de son client, qu'elle mettait toujours à la porte et qui rentrait quand même. Elle en

arriva à raconter enfin ce qui s'était passé le jour où il était revenu ayant beaucoup d'argent, la payant bien et lui montrant un paquet de lettres, en disant :

— C'est là qu'il y a de l'argent quand j'en aurai besoin.

— Qu'est-ce que c'est que ça? avait-elle dit; on dirait des lettres.

— Ce sont des lettres; mais ça deviendra des rentes.

Élise était toute bouleversée; elle sentait qu'elle était sur la trace de la soustraction qui avait été commise; elle allait demander d'autres renseignements lorsque la porte s'ouvrit.

C'était Aublet qui revenait et qui lui mit entre les mains les lettres qu'il tenait.

Elles les ouvrit fébrilement et s'écria :

— Oui! oui! ce sont les lettres. Oh! je vous en supplie sincèrement, dites-moi comment elles sont tombées entre vos mains.

— Je ne me trompais pas, n'est-ce pas? ces lettres sont vraies? demanda d'abord Aublet.

— Oui! oui! elles sont vraies... Ces lettres m'ont été volées... Je vous en prie, répondez-moi.

— Je vais vous dire la vérité, madame.

Élise, en racontant son histoire, c'est-à-dire la poursuite jalouse dont elle était la victime depuis si longtemps, de la part de sa sœur Aurélie, avait rapidement glissé sur les détails. Il n'avait pas été question des lettres qui avaient été confiées à ses soins dans les dernières volontés d'Aristide de Farge.

Ces lettres, qu'elle aurait immédiatement remises à sa sœur, après la mort d'Aristide, alors qu'elle ne se croyait que la victime des grossièretés du capitaine de Marby, elles avaient acquis depuis une plus grande im-

portance, et, ainsi que l'avait fort justement dit Émile Aublet, elles étaient devenues des armes.

Élise tenait le paquet de lettres. Elle raconta brièvement comment elles avaient été en sa possession, puis leur singulière disparition.

Aublet raconta aussitôt ce que nous savons : la façon dont elles étaient tombées entre ses mains.

— Vous voyez, c'était vrai, fit la mère Madeleine. Et ce garçon, en m'appelant voleuse, avait raison. Mais ça ne fait rien, Émile ; tu as agi dans une circonstance trop grave pour pouvoir résister.

C'était là une singulière morale ; cependant personne ne protesta.

Élise fit dépeindre de nouveau, et très méticuleusement, l'individu, nommé Jules, le possesseur des lettres. C'est vainement qu'elle fouilla sa mémoire pour trouver un souvenir de cet homme.

Mais la jeune femme avait beaucoup souffert, beaucoup vécu, et elle trouvait bien étrange ce hasard qui jetait entre les mains du premier venu des papiers de cette importance ; puis, elle se souvenait de la singulière façon dont il avait parlé des lettres à la mère Madeleine, lui disant :

— Ce sont des lettres ; mais ça deviendra des rentes.

Lasse de chercher, ne trouvant rien, Élise seule se promettant d'éclaircir ce point, on s'occupa de ce qu'il y avait à faire. Loïse Bott voulait se défendre, et à jamais, être enfin à l'abri de ceux qui la tourmentaient et qui étaient dirigés par sa sœur. Émile Aublet voulait se venger, mais se venger d'une façon éclatante, qui réhabilitât son passé injustement flétri. Du vieux capitaine, du mari, qu'une pareille révélation allait écraser, il n'était nullement question ; il était méprisé par l'un

et haï par l'autre. L'idée qui aurait pu retenir la nature loyale d'Aublet, qu'il allait s'attaquer à une femme, lui homme, ne se présenta pas une seconde à son esprit. Aurélie n'était plus une femme pour lui, c'était l'ennemie. Pour Élise, c'était pis. Aurélie s'était rendue coupable, en dehors de ses persécutions, d'une chose qu'une femme ne pardonne jamais : elle avait voulu lui enlever celui qu'elle aimait, et cela en la calomniant.

Ils étaient embarrassés pour décider ce qu'ils allaient faire. La mère Madeleine était pour les choses pratiques ; elle conseillait à son neveu d'adresser une plainte au procureur impérial, en s'offrant de donner des preuves qui amèneraient sa réhabilitation : l'impossible.

La vieille femme gênait les deux jeunes gens ; heureusement, on vint la chercher; des clients réclamaient sa cuisine. Elle dut se retirer en disant :

— Enfin, soyez prudents ; vous avez fait assez de fautes, n'en faites pas de nouvelles que la colère vous dicterait ; les affaires graves ne se discutent qu'avec du bon sens et du calme.

Elle descendit, et alors Aublet et Élise discutèrent longuement. Ils avaient arrêté leur plan de conduite lorsque la servante de l'auberge parut ; elle venait prévenir Élise que Mlle Margot la demandait.

— Il est inutile que l'on sache ce que nous faisons. C'est entendu ainsi. Partez et agissez, je suis avec vous.

— Je vais immédiatement à Paris, et ce soir je saurai où est le capitaine de Marby.

— C'est cela, mais soyez prudent.

— Vous n'avez rien à craindre. Je puis compter sur ce que vous m'avez dit?

— Absolument. Vous pouvez compter sur moi...

— Allez vite !

Aublet partit aussitôt. Élise donna l'ordre de faire monter sa femme de chambre ; celle-ci entra.

— Eh bien, Margot, tu l'as vu ?

— Il est avec moi, madame ; il me suit.

Elle n'avait pas terminé, qu'Olivier paraissait et qu'Élise s'élançait vers lui.

— Eh bien ?

— Élise, je n'ai pu rien faire encore ; j'allais commencer les démarches lorsque Margot est venue, et, effrayé, j'ai voulu venir aussitôt ; je veux vous protéger de ma personne.

— Merci... Mais qu'avez-vous fait ?

— La vérité m'est désagréable à dire : mais enfin, je vous la dois : en arrivant à Paris, j'ai dû accompagner ma mère chez Mme de Marby.

— Ah !

Et Élise, le regardant fixement, continua :

— Vous avez vu Mme de Marby ! Elle vous a parlé de moi ?

Olivier baissa la tête.

— Oui, n'est-ce pas ? elle vous a parlé de moi. Oh ! répondez donc, je vous en prie.

— Oui, cette femme ne vous aime pas...

Élise, ne se contenant plus, car, depuis le matin, ce qu'elle avait appris l'avait rendue nerveuse, s'écria :

— Elle m'a calomniée, injuriée... Eh bien, l'heure est venue de tout vous dire... Cette femme qui m'a sacrifiée pour se sauver, cette femme dont la haine jalouse me poursuit sans cesse..., c'est Mme Aurélie Ténard de Marby, c'est ma sœur...

— Votre sœur ! exclama le jeune homme, s'expliquant tout en une minute.

— Et l'homme dont j'ai été la victime, c'est son amant, ce hideux vieillard Mathieu des Taillis.

Le jeune marquis eut un mouvement de rage, et il répondit :

— Je les connais... Je te vengerai !

Pendant que ces différentes scènes se passaient, le capitaine, nous l'avons dit, avait été appelé par un ordre formel au ministère, où il croyait qu'on ignorait son arrivée à Paris.

En entrant dans le cabinet du chef de service, il se trouva en présence d'un officier supérieur, qui le reçut très sévèrement. Dans certaines phrases, il était presque question de désertion.

Le capitaine, rouge comme une guigne, étranglé dans son col de crin, était tellement bouleversé par ces reproches qu'il ne trouvait pas un mot à répondre. A ce moment, le vieux soldat sentait tout le ridicule de sa situation. Il avait été la victime d'une mauvaise plaisanterie ; il était bien difficile d'avouer cela. Ou sa femme lui inspirait une confiance médiocre, et cela était peu convenable à dire, ou lui, un vieux dur à cuir, il s'était laissé prendre à la grossière plaisanterie d'un farceur.

Il parla à son chef, en balbutiant, d'une lettre pressante l'appelant pour quelques heures seulement à Paris pour affaires de famille ; il fut encore plus embarrassé en voyant celui qui le réprimandait hausser les épaules pour dire :

— Nous savons tout cela. Vous avez été la dupe de ces gens ; vous avez donné dans le panneau qu'ils vous ont tendu.

Le capitaine, à ces mots, releva la tête, regardant fixement son interlocuteur de ses gros yeux de poisson. Il était tout rouge de honte. Quoi? c'était vrai ; il avait

été joué, on s'était moqué de lui? Il fut plus étourdi encore en entendant son chef qui continuait:

— Oui, on a trouvé le moyen facile de vous éloigner. Un passage de chevaux vous était signalé; une dépêche vous en informait. Elle arriva lorsque vous veniez de partir. Ceux qui voulaient ces chevaux, les envoyés du gouvernement allemand, les ont obtenus facilement, puisqu'ils n'avaient pas de concurrents. Jugez vous-même de la façon dont vous remplissez un emploi de confiance qui vous a été donné.

— Mon général, fit aussitôt le capitaine, excusez-moi, pardonnez-moi, je vous en prie. Vous avez raison, j'ai fait une faute, mais je ferai tout ce que je pourrai pour la racheter.

— Vous le pouvez, mais immédiatement, vous n'avez pas une minute à perdre. Nous sommes informés qu'un nouvel envoi arrive là-bas; le marché est entamé avec ceux qui nous ont joué ce tour, mais il n'est pas définitivement conclu. C'est à vous de racheter sur celui-là la faute commise sur l'autre.

— Mon général, j'y réussirai, je le jure, fit le capitaine, avec le même geste que les Horaces, avant de mourir, pour sauver leur patrie.

— Mais, fit le général, homme pratique, posant un doigt sur une ligne d'un indicateur de chemins de fer et regardant la pendule, vous ne pouvez retourner chez vous, vous n'avez qu'un quart d'heure pour vous rendre à la gare.

— Oh! mon général, le service avant tout; je pars.

— Allez vite.

Le capitaine Ténard de Marby salua militairement et, satisfait d'en être quitte à si bon compte, descendit rapidement l'escalier, se précipita dans une voiture et se

fit conduire à la gare. Le soir même, il arrivait à son poste, et là il apprenait avec une nouvelle stupéfaction qu'il n'y avait eu ni passage de chevaux ni marché conclu.

Pestant, jurant, il s'écria :

— Voilà comment nous sommes menés par ces gens-là !

C'est ainsi que Mme de Marby s'était débarrassée de son mari, croyant pouvoir se livrer tout entière au jeune marquis de Meyran.

VII

OU LE CAPITAINE DE MARBY NE FAIT PLUS RIEN.

C'est à Lille que le capitaine Ténard de Marby s'était rendu avec la commission d'inspecteur des haras ; c'est là qu'il était retenu par un service qui semblait avoir été créé pour lui ; c'est surtout depuis qu'il était obligé de rester au lieu fixé pour sa résidence qu'il avait le désir de rentrer à Paris ; c'est surtout depuis qu'il était éloigné de sa femme qu'il avait besoin de se trouver près d'elle ; c'est surtout depuis qu'il avait été assuré que la lettre n'était qu'une calomnie qu'il avait maintenant des doutes sur Aurélie.

Partant de ce point que celui qui lui avait écrit cette lettre avait eu l'intention malveillante, il se demandait quel pouvait être celui qui était assez son ennemi pour faire pareille chose, et c'est vainement qu'il se creusait la tête pour y arriver. Il était sans cesse poursuivi par ce souvenir ; ce tourment l'obsédait pendant le service,

pendant le sommeil, à la table d'hôte, au café. Toujours il revenait à cette idée : quel est l'intérêt qui a pu guider le mystificateur? Et il ne trouvait rien.

A la table d'hôte, au café, ses gros yeux passaient l'inspection de tous ceux qui l'entouraient ; il cherchait à deviner un regard, un sourire pouvant le mettre sur la voie qu'il cherchait. Rien.

Au bout de quelque temps enfin, il reçut une lettre l'avisant qu'on lui accordait quelques jours de congé, qu'il pourrait prendre lorsque la semaine serait terminée.

Or, à Paris, à la même heure, Émile Aublet, en costume de voyage assez élégant, après avoir été s'informer au ministère de la guerre de l'endroit où se trouvait le capitaine Ténard de Marby, se rendait à la gare du Nord et prenait le train qui l'amenait le soir même à Lille.

Dès qu'il fut arrivé, il s'informa de l'hôtel où le capitaine prenait pension. C'est là qu'il descendit. Arrivant après l'heure du dîner, il ne put manger à la table d'hôte et se fit servir son repas chez lui. Lorsqu'il eut fini, il descendit pour aller faire un tour en ville, quand il vit sur la porte le capitaine, en petite tenue, se dirigeant vers son café.

Il le suivit. Le capitaine entra au café ; Aublet y entra. Le vieux soldat prit place à une table où se trouvaient réunis déjà quelques-uns de ses amis ; Aublet se mit à une table en face et ses regards se fixèrent obstinément sur le capitaine. Au bout de quelques minutes, ce dernier s'en aperçut, releva la tête en regardant fixement le jeune homme, qu'il lui sembla avoir déjà entrevu. Le regard d'Aublet était calme et doux ; aussi n'y prit-il pas garde, se disant que peut-être c'était un homme qui avait servi jadis sous ses ordres ; puis, comme une par-

tie était engagée, ses partenaires le rappelèrent à son jeu.

La partie terminée, il releva la tête et, cette fois encore, son regard se croisa avec celui du jeune homme. Il n'en cacha pas sa mauvaise humeur. Mais la partie recommençait ; c'est en maugréant et en jurant tout bas qu'il reprit les cartes, jetant à Aublet un regard furieux et secouant la tête d'un air menaçant. Naturellement, préoccupé par le jeune homme, portant peu d'attention à son jeu, il perdit, et ce fut dans le café un joli concert de jurons et de sacrements. Ses amis le regardèrent stupéfaits quand il dit :

— Sacré nom de Dieu, je vais aller lui secouer la peau tout à l'heure, à ce blanc-bec-là, qui me fixe avec ses yeux de chat ! C'est lui qui me porte malheur ? Est-ce que je ressemble à une fille ? Est-ce que je suis décolleté pour être regardé comme cela ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ? firent ceux avec qui il jouait.

— Eh ! vous ne voyez donc pas ce morveux qui me...

Le capitaine désignait, relevant la tête, l'endroit où se trouvait Aublet ; il n'acheva pas la phrase, s'apercevant que celui-ci n'était plus là.

Mais sa soirée était gâtée. Il continua à jurer, à sacrer ; il se leva. Les idées saugrenues qui l'avaient poursuivi quelques jours auparavant revinrent hanter son cerveau. Il se demanda si cet homme qu'il venait de voir, et dont le regard semblait le narguer, n'était pas l'auteur de la fameuse lettre ; en tout cas, il ne fallait pas qu'il lui retombât sous la main.

Il sortit du café, furieux, se rendit à son hôtel, se coucha et passa la plus mauvaise nuit qu'il eût passée jusqu'alors, poursuivi par cette idée qu'un homme se moquait de lui.

Le lendemain, éveillé de fort bonne heure pour les besoins du service, il revenait à l'heure du déjeuner à la table d'hôte. Sa promenade, ses occupations du matin lui avaient fait oublier l'incident de la veille. Il remonta à la salle à manger presque gaiement, en sifflant une marche, et prit place à la table après avoir salué militairement les cinq ou six personnes qui s'y trouvaient déjà. Il avait déplié sa serviette, en avait glissé la pointe dans son col de crin, et, raide sous sa bavette, il attendait le premier service, lorsque tout à coup ses gros yeux semblèrent jaillir de sa paupière comme deux tampons de locomotive. Il resta pétrifié ; un homme venait d'entrer doucement, calme, le regardant en souriant, et vint se placer au couvert juste en face de lui. C'était l'homme de la veille, Émile Aublet.

Le jeune homme sembla d'abord ne pas s'occuper de celui qui se trouvait devant lui ; celui-ci, au contraire, était presque suffoqué de le voir là. Son regard ne le quittait plus. Il voulait lire sur son visage s'il était intentionnellement poursuivi. Le déjeuner commença et, du premier au dernier plat, le capitaine ne cessa de grogner, trouvant tout mal servi, mauvais. A chaque mot malsonnant, il relevait la tête et son regard cherchait celui du jeune homme, comme s'il eût voulu lui attribuer ce qu'il disait.

Aublet, qui d'abord le regardait, semblait maintenant éviter ses regards. Dans la conversation qui s'engagea entre les habitués de la table d'hôte, le capitaine se mêla plusieurs fois, cherchant toujours à faire parler son voisin. Mais celui-ci, toujours penché sur son assiette, ne prenait aucune part et semblait ne pas entendre ce qui se disait. Son regard, en dessous, se dirigeait vers le capitaine, et cela exaspérait celui-ci.

A la fin, ne pouvant se contenir, mettant les deux poings sur la table, il dit brusquement au jeune homme :

— Ah çà! qu'avez-vous à me regarder, vous? Est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire? Vous êtes là à me dévisager à m'en faire rougir. Qu'est-ce que vous me voulez?

A cette brusque sortie, tout le monde autour de la table avait levé la tête.

Aublet, souriant, mais un peu gêné, répondit :

— Oui, monsieur, je vous connais ; vous êtes le capitaine Ténard de Marby.

— Oui, monsieur, je suis le capitaine Ténard de Marby ; pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Pour m'assurer que je ne me trompais pas.

— Que vous ne vous trompiez pas! Vous avez donc quelque chose à me dire?

— Pour attirer vos regards et voir si vous me reconnaîtriez.

— Je vous connais donc, moi? D'où, quand?

— Je vous dirai tout cela, capitaine, quand nous serons seuls.

— Ah ! vous avez à me parler. Qu'avez-vous à me dire? Je n'ai rien à cacher.

— Quand nous serons seuls, capitaine.

— Eh morbleu ! tout de suite, alors ; montez.

Les gens qui les entouraient se regardaient entre eux, se demandant si ce n'était pas là le commencement d'une querelle.

Mais Aublet répondit avec le plus grand calme :

— Tout à l'heure, capitaine ; ce que j'ai à vous dire est grave ; achevez votre repas.

Les sourcils du capitaine se froncèrent ; il aurait bien voulu se fâcher, mais le calme du jeune homme lui

imposait. Il se tut, pressa le garçon, ayant hâte d'avoir l'explication pour savoir ce qui se passait.

A partir de ce moment, c'est le capitaine qui regardait en dessous le jeune homme, cherchant à se rappeler où il l'avait vu et d'où il le connaissait.

Assurément, le visage du jeune homme ne lui était pas inconnu ; c'est en vain qu'il creusait son cerveau et fouillait sa mémoire pour se rappeler où il l'avait vu.

Dès que le dîner fut achevé, il dit à Aublet :

— Je suis à vos ordres, monsieur, si vous voulez venir.

Aublet se leva et suivit le capitaine, qui le conduisit à l'appartement qu'il occupait.

— Vous avez à me parler; que me voulez-vous?

— D'abord, monsieur, me reconnaissez-vous? dit Aublet.

— Non, monsieur. Comment vous nommez-vous?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur; j'ai été la victime d'un crime odieux. Inconsciemment, j'en suis convaincu, vous y avez participé, et je viens aujourd'hui pour me justifier en éclaircissant cette affaire.

Le capitaine le regardait tout ahuri.

Il répéta :

— Moi, j'ai participé à un crime dont vous avez été victime !

— Oui, monsieur, souvenez-vous. Je me nomme Émile Aublet.

— Ah ! je me souviens. Aublet, le voleur, c'est vous? Vous avez fait votre temps et vous osez vous présenter devant moi.

— Ne vous emportez pas, monsieur Ténard de Marby; écoutez-moi. Je vous ai dit et je vous répète que j'avais été victime. Ici, c'est un homme qui vient parler à un

autre homme. Vous vous rappelez ce que j'ai déclaré au tribunal ; je...

— Misérable ! fit le capitaine devenant pourpre de colère, s'élançant vers le jeune homme et la main levée, tu oserais venir répéter ici cette infamie ?

Il allait frapper, mais Aublet lui avait saisi le bras, et, comme il était vigoureux et fort, il l'avait tenu en respect une minute et l'avait obligé à se rasseoir.

Le capitaine rageait, la mousse bordait ses lèvres.

Aublet lui dit :

— Ne levez pas la main, n'essayez pas de me toucher ; aujourd'hui, libre, je peux vous répondre. Je viens vous déclarer que je n'étais pas un voleur ; c'est à vous et non pas à la justice que je devais avoir affaire. J'étais l'amant de Mme de Marby, c'est vrai.

— Tais-toi, gueux, lâche, hurla le capitaine ; tu mens !

— J'étais l'amant de Mme de Marby, répéta le jeune homme, et je viens aujourd'hui vous donner les preuves de ce que vaut cette femme.

— Tu mens ! ragea le capitaine, cherchant à se dégager des mains vigoureuses du jeune homme.

— Je vous répète, monsieur de Marby, que je vous apporte des preuves.

— Des preuves ! fit le capitaine se calmant tout à coup et regardant fixement le jeune homme !

Cet état d'anéantissement dura quelques minutes, pendant lesquelles tous les tourments, toutes les douleurs qu'avait endurés le capitaine, lorsqu'il avait reçu la lettre anonyme qui l'avait fait partir à Paris, traversèrent son cerveau.

Mais, réagissant tout à coup à la pensée que, cette fois encore, sa femme avait été victime d'une calomnie, supposant que, dans un but de vengeance facile à expli-

quer, Aublet en avait été l'auteur, il se redressa en lui disant :

— Vous mentez, monsieur ! Et, avant de faire la démarche que vous faites aujourd'hui, c'est vous qui m'avez adressé la lettre anonyme où déjà l'on calomniait Mme de Marby.

— L'anonymat est le manteau de ceux qui ont peur, et je n'ai pas peur, monsieur de Marby ; je ne vous ai jamais écrit. Ce que je veux que vous sachiez, je viens vous le dire, et ce que je cherche, ce n'est pas à calomnier votre femme, c'est à me justifier, moi.

Le capitaine haussa les épaules.

— Oh ! vous avez beau faire, vous m'entendrez.

Malgré tout, le capitaine était inquiet et vivement secoué par l'accent de vérité, la volonté surtout du jeune homme.

C'est en vain qu'il le démentait, qu'il voulait croire à des calomnies. Sa curiosité était éveillée.

Il reprit brutalement :

— Enfin, vous dites que vous avez des preuves?

Puis, se dressant, la moustache hérissée, l'œil plein de flammes, les bras croisés, la tête en avant, regardant jusqu'au fond des yeux son interlocuteur, il reprit :

— Vous avez des preuves ; mais, savez-vous bien une chose : si vous me prouvez que vous n'avez pas menti, si vous me prouvez que vous n'étiez pas un voleur, par cela vous me prouverez que vous étiez chez Mme de Marby, que vous étiez son amant. Et si les tribunaux ont condamné un voleur, le mari a droit à autre chose. Si vous avez été l'amant de Mme de Marby, monsieur, nom de Dieu ! je vous tuerai ! Vous entendez? je vous tuerai ! Maintenant, parlez. Je vous écoute.

Ce fut Aublet qui, cette fois, haussa les épaules ; il dit :

— Vous allez être bien malheureux, monsieur; mais je ne puis pas reculer; j'ai besoin que tout le monde sache que j'ai été faussement condamné; que m'importe le reste? Je ne saurais vivre comme un fripon, comme un voleur. Si après vous jugez que l'honneur de Mme de Marby vaille un combat...

— Je vous défends de parler ainsi.

— Si vous me tuez, enfin, vous tuerez un honnête homme et j'aurai sauvé d'autres gens qu'elle poursuit.

Le capitaine de Marby se contenait; il faisait des efforts surhumains pour ne pas éclater, cela était visible. En son cerveau, il cherchait ce qu'il allait faire. Ce qu'il allait faire? Il sauterait à la gorge du jeune homme lorsque celui-ci lui donnerait les preuves; il le souffletterait et, le lendemain, sur le terrain, il lui logerait du plomb dans le ventre.

C'est pendant qu'il pensait ainsi qu'Aublet commença :

— Je n'ai pas un mot à changer à ce que vous savez de mon affaire personnelle, monsieur. C'est plutôt, par la continuité de sa vie immorale que je vous prouverai que j'ai été sa victime, que je vous prouverai que vous êtes sa dupe.

— Oh! dépêchez-vous! dépêchez-vous! dit le capitaine, les dents serrées.

— Quelques années après ma triste affaire, un scandale nouveau se passa chez vous. Une nuit, vous alliez surprendre votre femme qui avait reçu un homme chez elle.

— En voilà assez; c'est faux!

— Monsieur de Marby, je vous en supplie, écoutez-moi; il n'est plus question de moi maintenant. Vous restiez à Passy. Mme de Marby avait reçu chez elle, une

nuit, M. Aristide de Farge, votre ami; il mourut chez elle de la rupture d'un anévrisme. Ne sachant comment se défaire du cadavre du malheureux jeune homme, elle eut l'odieuse pensée de le précipiter par la fenêtre en appelant au secours et en racontant la fable que vous savez, à laquelle vous avez cru.

— A la fin, monsieur, c'est une imposture; vous mentez, vous dis-je, et vous êtes un misérable! Aristide de Farge était l'amant de la sœur de ma femme.

— Oui, c'est la fable que vous me contez. Tenez, voici la preuve du contraire.

Et le jeune homme, fouillant dans sa poche, en tira un paquet de lettres qu'il jeta sur la table.

— Qu'est-ce que cela? fit le capitaine avec inquiétude.

— Des lettres de Mme de Marby, qu'elle adressait à son amant, Aristide de Farge; lisez.

— Sang de Dieu! hurla le capitaine en se jetant sur les lettres.

Alors le malheureux, ayant des allures de fou, fouilla dans le paquet de lettres. Ses mains tremblaient, ses yeux hagards suivaient les lignes et couraient à la signature.

Il avait reconnu l'écriture de sa femme, et de sa gorge, comme des hoquets, sortirent des oh! ah! Il semblait qu'il se refusait à croire ce qu'il voyait. Il était comme écrasé sur la table, le vieux soldat, et, à mesure qu'il lisait, son torse se penchait. Sans en avoir conscience, il lisait tout haut certains mots; comme dans un plan on signale les amorces, les angles, lui, il répétait des phrases qui ne laissaient aucun doute. Les mots, comme des lames, entraient dans son cœur et le faisaient saigner.

On l'entendait lire d'une voix sourde : « Mon ange adorée, » « cette nuit, » « celui que tu aimes, » « je boirai tes baisers, » « ton vieil imbécile, » « je t'ai tout donné, » « je voudrais que de notre amour il restât un fils que j'adorerais en souvenir de toi, » « ô la belle nuit ! j'ai des tressaillements en y pensant. »

Aublet observait le capitaine. Il vit les lettres tomber de ses mains, puis la grosse tête fauve se releva ; le regard était comme hébété. Les lèvres étaïent lippues ; sur le visage il y avait comme de l'idiotie.

Le jeune homme fut épouvanté du changement qui s'était produit, en quelques minutes, dans la physionomie du malheureux.

Il y a une niaiserie de convention contre laquelle je proteste. Dans le livre, dans la comédie, il est établi de par les vieilles barbes littéraires qu'un caractère doit rester entier. Tel il a été présenté, tel il doit se continuer, tel il doit finir. C'est faux, absolument faux. Il faut ne pas avoir vécu pour accepter semblable chose. La vie, la douleur transforment ou modifient. Tel qui était grotesque devient grand dans le malheur. L'imbécile, dans une situation extrême, a du génie. Et je dis cela pour le malheureux capitaine.

Jusqu'alors il n'avait été qu'un grotesque, un bouffon. A cette heure, il était transformé, grandi ; il inspirait le respect et la pitié, lorsque écrasé, s'accoudant sur la table, laissant retomber la tête dans ses mains, il gémit :

— Oh ! la malheureuse ! Oh ! les misérables !

Sa voix était sourde ; il ne criait pas, il était vaincu par la douleur, il s'abandonnait désespéré.

Aublet sentit que des larmes allaient à ses yeux. Il fut bouleversé lorsque, après quelques minutes de désespoir, le capitaine de Marby releva la tête et, le teint pâle,

les joues mouillées, le regard éteint, il lui dit, calme :

— Vous n'avez pas tout dit, monsieur ; achevez. Maintenant, je puis tout entendre.

Et, une à une, il prit les lettres, les feuilletant, les palpant.

Il était pitoyable à voir, le malheureux ; on pouvait croire, à la gaucherie de ses mouvements, qu'il venait d'être subitement atteint de gâtisme.

Aublet fut obligé de dominer son émotion pour continuer :

— Avant d'avoir pour amant Aristide de Farge, Mme de Marby en avait eu d'autres..., un surtout qui fut la cause de tout, qui la dirigea, la guida et la soutint dans la route indigne qu'elle suivait.

Le malheureux capitaine entendait, mais ne bougeait plus. Il était écrasé par l'évidence. Il touchait toujours les lettres, et Émile, qui s'attendait à un interrogatoire, dut reprendre :

— Je vous plains, monsieur, car, je le vois bien à cette heure, vous étiez dupe. Celui qui fut cause de tout le mal, c'est le magistrat qui, à cette heure, paraît-il, est encore son amant, celui qui présidait le tribunal qui me jugeait, M. Mathieu des Taillis.

— Mathieu des Taillis, répéta le capitaine en balbutiant, cherchant à se rappeler ce nom.

— On dit que c'est à cet homme qu'elle doit la situation que vous occupez ; vous êtes un honnête homme, monsieur de Marby, et voilà ce que l'on dit..., comme de moi l'on a dit que j'étais un voleur...

Le capitaine ne broncha pas, et Aublet eut peur. Il se demanda si le malheureux n'allait pas devenir fou.

Il l'entendait répéter tout bas, comme s'il comptait sur ses doigts :

— Des Taillis, Aublet, Aristide, l'autre... et moi...

Tout à coup, il soupira bruyamment, arracha le col de crin qui lui serrait le cou, et, se redressant, il se plaça en face d'Émile Aublet et il lui dit :

— Que me voulez-vous, vous ?

— Je veux que vous reconnaissiez devant tous que je ne suis pas un voleur.

— Vous voulez que je dise : « L'homme que j'ai fait arrêter chez moi, sortant de la chambre de ma femme, ne venait pas me voler mon argent, il venait me voler mon honneur... » C'est cela ?

Aublet pâlit, mais il répondit :

— Quelle que soit la façon dont vous le direz, je veux que vous disiez cela, puisque c'est la vérité.

— C'est bien, je le reconnais... Mais je vous tuerai.

— Soit. Mais le président Mathieu des Taillis ?

— Celui-là, il me doit plus que vous... ; celui-là est la cause, avez-vous dit, qu'autour de moi, dans l'ombre, on dit : « Le capitaine Ténard de Marby n'occupe la situation qu'il a que parce qu'il envoie sa femme demander ce qu'il veut à Mathieu des Taillis. »

— Oui, capitaine, on dit cela.

Le capitaine eut un sourire navrant.

— Je sais ce qu'il me reste à faire... Vous m'avez dit que vous étiez un honnête homme, monsieur ?

— Je le répète.

— Vous n'êtes pas un voleur, je le reconnais ; mais vous étiez l'amant de celle qui porte mon nom ?

Aublet, rougissant, acquiesça de la tête. Le capitaine eut un amer sourire en continuant :

— Vous comprenez, monsieur, que vous devez vous mettre à mes ordres. Je puis compter que nous nous retrouverons à Paris ?

— Je vous le jure.

— C'est bien, monsieur... Le capitaine Ténard de Marby ne peut pas être ridicule, monsieur. On a ri de lui, il faudra qu'on pleure... Nous nous retrouverons. Mais, d'abord, il faut que je fasse à mon honneur de grandes funérailles... Attendez.

Il se mit devant la table, et, prenant un grande feuille de papier écolier, d'une haute écriture bien alignée, il écrivit :

« Je soussigné déclare que, victime d'une erreur, j'ai accusé à tort M. Émile Aublet de s'ètre introduit chez moi pour me voler. Je lui donne le présent pour attester de son honorabilité devant tous.

» Capitaine Ténard de Marby. »

— Tenez, monsieur, montrez-le à tout le monde, bien vite, car dans deux jours vous serez mon adversaire et on ne se bat qu'avec ceux qui sont dignes.

Émile Aublet lut le papier et dit :

— Merci, capitaine; mais cela est insuffisant.

— Que voulez-vous de plus?

— Il faut que cette déclaration soit signée par Mme de Marby.

— Je vous promets qu'elle le sera... Mais après, monsieur, sachez-le, il faudra mourir.

Et il regardait fixement le jeune homme. Aublet ne sourcilla pas.

— Celle qui se nomme la baronne Ténard de Marby ne peut pas avoir d'amants qui puissent se trouver en face de son mari. Ceux qui l'ont aimée mourront; ils ne feront que la précéder dans la tombe... Mon nom ne peut être porté que par une honnète femme... Et per-

sonne, en me voyant, ne doit avoir la pensée de rire. Amants et femme, je tuerai tout. Adieu, monsieur.

— A quand, capitaine ?

— A demain, à Paris.

Aublet sortit ; le capitaine alors, se trouvant seul, reprit les lettres, et, se laissant tomber dans un fauteuil, hochant la tête, en fondant en larmes, il dit :

— Les misérables !

A cette heure, il était navrant, le vieux soldat. Tout en lui était changé ; il n'avait plus cette allure brusque, ces façons hautaines, sévères. Il était écrasé, anéanti.

L'indignité de sa femme pesait sur lui. Il pensait en rougissant que, depuis longtemps, tous ceux qui l'entouraient, tous ses anciens compagnons d'armes, tous ses véritables amis le méprisaient. Il crut se rappeler même certains rires et des propos échangés tout bas, en le désignant d'un clin d'œil, à la fin du dîner, au mess.

Ainsi, lui qui avait vécu honorablement, n'ayant que son nom, sa fortune, vivant de lui-même, il avait passé vis-à-vis de ceux-là pour devoir aux baisers de sa femme, pour devoir à son inconduite ses épaulettes, son avancement, sa situation actuelle ; il passait pour avoir été plus qu'un mari complaisant ; il avait sur le dos les écailles infamantes de certains petits officiers de cour.

C'était atroce ! Aussi n'avait-il pas eu la force de le supporter et de réagir.

Pour effacer tout cela, il ne voyait qu'une chose, la mort de la femme, la mort de ses complices.

Ainsi, il en était arrivé là, qu'il envisageait froidement l'assassinat d'une femme.

Mon Dieu, qu'il avait été ridicule ! Aristide, qu'il recevait chez lui, le quittait le soir en lui serrant la main,

pour aller, deux heures après, rejoindre sa femme ; et, lorsqu'il avait obtenu une place, un avancement, une gratification, alors qu'il attribuait cela à sa conduite régulière, à son travail, c'était le produit d'une nuit d'amour de Mme Ténard de Marby.

A cette pensée, des cris rauques sortaient de sa gorge. Ce n'était pas tout : il était retraité, il vivait presque retiré ; un jour, une situation presque exceptionnelle lui avait été offerte, situation qui lui mettait dans les mains vingt-cinq à trente mille francs de rente.

A propos de quoi avait-il obtenu cela, quand tant de gens bien en cour le demandaient sans cesse sans l'obtenir ? Il le savait, à cette heure.

Seul, M. Mathieu des Taillis, le conseiller de l'empereur, avait agi ; il avait payé ainsi les caresses de Mme Ténard de Marby.

Jusqu'à ce vieillard qui était venu déshonorer son alcôve !

Comme il souffrait, le malheureux, sous ces pensées. Combien d'autres, inconnus, avaient eu les faveurs de la misérable, et lui seul l'ignorait, lui seul était un objet de risée pour tout le monde, car la boue que la femme jette sur elle éclabousse celui dont elle porte le nom.

Le vieux capitaine resta longtemps ainsi. A la fin, il se releva, essuya du revers de sa manche ses gros yeux gonflés, puis, se dirigeant vers un petit caisson qui se trouvait dans un coin de sa chambre, il prit un revolver et y glissa six cartouches. Cela fait, il mit l'arme dans sa poche.

Il appela son ordonnance qui vint aussitôt. Le capitaine lui dit :

— Prépare tout, fais les malles, qu'on les porte au

chemin de fer; dis qu'on règle mon compte en bas, nous prenons le train de Paris dans deux heures.

Et comme le soldat restait bouche béante devant lui, il s'écria :

— Tonnerre de Dieu! Tu ne m'as donc pas compris, imbécile?

— Mais, capitaine, nous ne devions partir qu'à la fin de la semaine.

— Pas d'observations, nous partons immédiatement.

— Bien, capitaine, fit le soldat, en se mettant à l'œuvre.

Pendant ce temps, le capitaine de Marby prit une feuille de papier et il écrivit :

« Monsieur le ministre,

» J'ai l'honneur de vous informer que je donne ma démission de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi.

» J'ai bien l'honneur d'être, monsieur le ministre, votre tout dévoué serviteur.

» Le capitaine Ténard de Marby. »

Cela fait, glissé sous une enveloppe et adressé au ministre de la guerre, il la fit porter à la poste. Ensuite plus calme et frappant sur le revolver qu'il avait dans sa poche, il dit :

— Maintenant, je vais agir.

Deux heures après, le capitaine montait dans l'express de Paris.

VIII

UNE PARTIE FINE.

Un matin, la mère Madeleine ne fut pas peu surprise de voir entrer chez elle son ancien pensionnaire, le beau Julot.

Il était mis avec une certaine élégance, et, en répondant aux cris de surprise de la cabaretière, il lui dit:

— Allons, ne vous fâchez pas ; je me suis peut-être un peu emporté en partant. Mais vous savez, il y avait de quoi ; mais, malgré cette affaire-là, je n'ai pas oublié la maison.

A quoi, la mère Madeleine répondit :

— Mon garçon, c'est moi qui avais tort. J'ai appris dernièrement qu'on avait touché à ton paquet. Des lettres étaient tombées. Les jugeant peu importantes, on les a brûlées. C'est la petite bonne que j'avais l'an passé qui les a brûlées. Elle a même dit qu'ayant lu quelques lettres, c'étaient des amourettes qui n'avaient pas d'importance.

— Vous êtes bien certaine de cela ? demanda le jeune homme.

— Absolument.

— Et, s'il en était besoin, vous l'affirmeriez à la personne que ça intéresse ?

— Quand tu voudras.

— Alors, c'est bien, mère Madeleine ; je ne vous en veux plus.

— Pourquoi étais-tu venu?

— Justement pour vous causer de cela. Vous avez été au-devant; je suis tranquille.

— Sais-tu que t'es bien maintenant. Tu fais tes affaires ?

— Mais oui, et la preuve c'est que je suis en partie. J'ai donné rendez-vous à quelqu'un ici pour déjeuner ; et puis, vous savez, ajouta-t-il en clignant de l'œil, je voudrais être seul, à l'aise, pas sous les berceaux, un cabinet.

— Ah ! je vois ça, c'est une bonne fortune.

Julot, en riant, acquiesça de la tête.

— Diable, reprit la mère Madeleine, des deux chambres que j'ai, l'une est prise, l'autre est promise. Ce n'est que pour ce matin ? Vous ne resterez pas ?

— Non.

— Eh bien ? c'est entendu, on va te préparer cela.

— Je ne voudrais pas rentrer par la maison.

— Tu connais bien la petite porte, tu rentreras ; on va te préparer le couvert, tu monteras, c'est le cabinet à côté de la grande chambre.

— Ah ! bien, je sais. Un bon déjeuner, n'est-ce pas ?

— Tu peux être tranquille.

— Ne regardez pas au prix.

— Ah ! bon, comme tu y vas.

— Ce que vous avez de meilleur. Je voudrais qu'on nous servît d'un coup et qu'on nous laissât tranquilles.

— Mâtin, tu en prends des mystères. Et pour quelle heure ?

Julot regarda sa montre, une montre superbe que remarqua l'hôtelière, et dit :

— Je vais la chercher à la gare, elle arrive à onze heures vingt minutes, le temps de venir, pour midi.

— Eh bien, c'est entendu.

— A tout à l'heure, madame Madeleine, faites ouvrir la petite porte de la ruelle que je ne sois pas obligé de revenir par ici.

— Sois tranquille.

Et il partit se dirigeant vers la gare, en même temps que la mère Madeleine montait chez sa pensionnaire.

Élise venait de s'éveiller.

La mère Madeleine lui dit :

— Il arrive une drôle de chose, allez, qui va vous intéresser.

— Quoi donc ? demanda Élise, ouvrant ses grands yeux curieux et inquiets.

— Celui qui avait les lettres, vous savez, celui que vous appelez Julot ?

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! il vient de venir.

— Oh ! j'aurais voulu le voir !

— Justement, il va revenir tout à l'heure, et je vous demanderai, puisque Mlle Margot ne s'en sert pas, que vous me laissiez prendre la petite chambre d'à côté.

— Pour cet homme ?

— Oui, mais pas pour y rester.

Et la mère Madeleine raconta ce qui venait d'être entendu en bas.

Naturellement, Élise rougit bien un peu, à la pensée de la partie fine qui se préparait près d'elle ; mais elle était si curieuse de connaître l'homme qui avait eu les lettres en sa possession, qu'elle n'hésita pas et qu'elle autorisa la mère Madeleine à dresser le couvert dans la petite chambre.

Par la porte qui communiquait, il était facile de tout entendre, et, en se baissant un peu, par le trou de la serrure, de tout voir.

Cela entendu, Élise se hâta de se lever et de passer un peignoir.

La mère Madeleine regagna ses fourneaux et s'occupa à préparer le déjeuner, pendant que deux servantes installaient la petite chambre et y dressaient le couvert.

C'était un petit salon très modestement meublé, dans lequel un canapé servait de lit. Sur la glace, de nombreux noms écrits au diamant attestaient de longs services.

Les servantes descendaient lorsque Julot introduisait par la petite porte de la ruelle la personne qu'il venait d'aller chercher à la gare.

C'était une jeune femme de tournure élégante, mise avec une certaine recherche, dont le visage était mystérieusement enveloppé d'un voile. Elle s'observait de manière à ne pas être remarquée.

Julot la fit entrer dans le cabinet, y entra lui-même, referma la porte sur eux et dit :

— Maintenant, nous sommes chez nous ; tu peux te mettre à l'aise.

La jeune femme, obéissante, retira ses gants, son voile, son chapeau.

Pendant ce temps, dans la chambre voisine, Élise, qui avait entendu du bruit, s'était approchée de la porte et écoutait.

Elle entendit la voix du jeune homme ; elle ne la reconnut pas.

Elle se baissa et chercha à voir par le trou de la serrure. Mais l'homme et la femme se trouvaient placés devant et l'empêchaient ainsi de rien voir.

Julot disait à sa compagne :

— Ici, nous sommes absolument seuls. Tu comprends que ce n'est pas ici qu'on viendra nous chercher. Je

suis un ancien habitué de la maison, et c'est chez la mère Madeleine que j'ai trouvé la vie et le gîte dans les jours de misère. Cela m'amuse de nous trouver ainsi! Deux amoureux en partie fine... Ne nous mettons pas en face l'un de l'autre... assieds-toi là, près de moi. Ici, tu es libre; plus de mari, plus rien. Tu redeviens celle que tu étais jadis. Mets-toi ainsi que tu étais.

— Tout à l'heure, dit la jeune femme à voix basse; lorsque nous serons servis et que nous ne craindrons plus de voir entrer la bonne.

— Est-ce que ces gens-là nous occupent?

Cependant, lorsque la servante entra, il lui dit de servir tout d'un coup et de ne revenir que lorsqu'on l'appellerait.

Comme on lui obéissait, que l'on montait et rangeait sur la cheminée, près de la table, plusieurs bouteilles de vin, la jeune femme lui dit tout bas en riant :

— C'est pour nous, tout cela?

— Oui, fit-il. Tu es libre aujourd'hui, n'est-ce pas? Je veux nous donner une petite griserie comme autrefois.

Elle se contenta de rire.

La servante, ayant tout placé, sortit. Julot alla fermer le verrou derrière elle, et, revenant vers sa compagne, il lui dit, en l'embrassant :

— Maintenant, nous sommes seuls.

Sans gêne, il retira vivement sa jaquette et s'assit près d'elle, en bras de chemise. Elle, de son côté, avait dégrafé le corsage de sa robe et semblait être en camisole. Elle avait retiré quelques épingles de ses cheveux, et ils tombaient un peu plus ébouriffés sur ses épaules.

Elle avait également retroussé ses manches et mon-

trait des bras superbes que Julot prit dans ses mains, qu'il caressa en y plaçant ses lèvres.

Elle rit en le regardant et lui dit :

— Me voilà, comme autrefois, la petite ouvrière ; tu t'en souviens, lorsque tous les deux, bras dessus, bras dessous, nous allions à Montparnasse.

— Oui ; mais tu n'étais pas si belle.

— Tais-toi donc, menteur.

— C'est amusant de se retrouver après si longtemps et de s'aimer toujours.

Elle le regarda et ne répondit pas.

Il reprit :

— M'aimes-tu encore un peu seulement, toi ?

— La seule preuve que je puisse t'en donner, c'est d'être là, près de toi.

— Oh ! j'ai bien eu un peu de peine pour te décider à venir.

— Mais je suis venue.

— Enfin, tu aimes encore ton Julot ?

— Oui, si, comme autrefois, il est toujours prêt à me défendre ?

— Pardi !

Tout en causant, ils mangeaient, jouant comme de jeunes amoureux, mordant l'un après l'autre à la même bouchée de pain, buvant au même verre, rapprochant à chaque instant leurs lèvres. Il semblait que la jeune femme éprouvait un charme infini dans cette petite débauche. Elle se pelotonnait, avec des tournures pleines de grâce, dans les bras de Julot, recevant ses caresses avec des mouvements de chatte. Il semblait qu'elle revivait dans un passé aimé ; elle s'y abandonnait en aimant et en buvant. Est-ce au vin, est-ce à cette tendresse qu'ils le devaient ?

Mais leurs yeux avaient des regards brillants d'humidité.

Lorsque le déjeuner était près de s'achever, ils étaient serrés l'un près de l'autre, et, revenant à une affaire dont sans doute ils avaient parlé en route, elle lui demanda :

— Ainsi, ces lettres sont détruites? Tu en es absolument certain?

— Si tu veux, je te le ferai dire tout à l'heure. Me trouvant gêné et obligé de quitter cette maison, j'ai dû laisser les quelques vêtements que j'avais. J'avais fait un paquet dans lequel j'avais mis ces lettres et quelques effets. Lorsque, ces temps passés, je revins pour les prendre, les lettres n'y étaient plus. J'en ai eu l'explication tout à l'heure. En rangeant ce paquet, les lettres tombèrent. Une servante les lut et, n'y trouvant que des déclarations d'amour, des noms autres que le mien, elle y vit des papiers de peu d'importance et les jeta toutes au feu.

— Enfin! fit la femme.

De l'autre côté de la porte, Élise, penchée sur la serrure, regardait et écoutait. Elle avait d'abord été étourdie en reconnaissant sa sœur Aurélie, en la voyant avec un aussi singulier compagnon.

On juge avec quelle anxieuse curiosité elle écouta lorsqu'on vint à parler des lettres et lorsqu'elle entendit sa sœur demander :

— Et comment ces lettres étaient-elles tombées entre tes mains?

— Ah! cela, c'est une plaisante histoire, répondit Julot.

La mère Madeleine avait pris son vin derrière les fagots, et ils n'y avaient pas pris garde. A cette heure où

Aurélie se gavait du passé, elle était heureuse de retrouver dans le regard de son premier amant la même flamme à laquelle elle s'était brûlée le jour du sacrifice. Comme le parvenu qui trouve fades les vins fins auxquels la société dans laquelle il doit vivre le condamne, et qui seul s'enivre du vin étrange — solution chimique qui lui brise le cerveau — après avoir rencontré dans sa vie toutes les délicatesses de l'amour, elle aimait à retrouver l'homme grossier d'autrefois, elle se sentait au-dessous des autres, elle se trouvait égale à celui-là ; et cependant les autres la respectaient, celui-là avait toujours été grossier, bestial, et son amour brutal n'aurait reculé devant rien. Il l'avait souvent battue, et elle était heureuse de se voir en ce moment considérée par lui ; la chatte dominait le tigre. Aurélie s'abandonnait ; elle se vautrait dans son passé honteux. Et en partant de chez elle, elle s'était dit : « Je vais donner une fête à mes vices. »

Lui, en la voyant si souple, si caressante, se reprenait d'un amour véritable ; où elle ne revenait que par un caprice de dépravée, il croyait voir une femme entraînée par la passion. Julot se savait beau.

Aussi, lorsqu'il dit à Aurélie qu'il allait lui conter une drôle d'histoire, il était prêt à tout dire ; mais il changea d'idée aussitôt. Aurélie le connaissait à fond ; elle le connaissait capable de tout ; il avait vécu d'elle, il l'avait retrouvée pour lui demander encore de l'argent. Cependant il se sentait un scrupule à cette heure ; il craignait, en avouant qu'il était un voleur, que les relations qu'il espérait renouer avec son ancienne maîtresse risquassent d'être compromises. Il allait commencer le récit vrai de sa nuit à Passy ; il s'arrêta pour reconstruire les faits, et il en prit le temps en disant :

— Buvons, ma belle Lélie, et je vais te conter ça.

Il versa. On ne se figure pas ce que les baisers sèchent les lèvres, ce que l'amour altère; ils buvaient étonnamment tous les deux; ils étaient presque gris. Aurélie était assise sur les genoux de Julot; elle avait chaud; elle avait d'abord, nous l'avons dit, retiré son corsage, puis elle avait déboutonné son col, et elle se trouvait presque aussi décolletée qu'une femme du monde à une réception officielle. Julot pensait que le beau temps était revenu.

Il commença son récit par cet exorde :

— D'abord, il y a là dedans une histoire de femme. Tu n'es pas jalouse?

— Non! fit effrontément Aurélie, puisque ce n'était pas de mon temps.

— Tu vas voir comme c'est drôle, mystérieux... et amusant.

Le regard plein de lubricité du coquin fit jaillir un éclair de celui d'Aurélie, qui, comprenant avec l'instinct du vice, lui dit :

— Oh! conte-moi ça..., conte-moi ça...

— Figure-toi une petite femme jolie comme un ange..., comme toi; ma parole, je trouvais qu'elle te ressemblait... Je la voyais souvent...; pas moyen d'y toucher... et cependant je m'étais dit : « Il n'y a pas, j'aurai cette petite-là. » Et quand je dis ça — tu en sais quelque chose. — Je la suis pour savoir où elle demeurait; j'apprends qu'elle reste au premier sur un jardin; c'était en juin... Une chaleur...

Et Julot versait à sa compagne, l'obligeait à boire, mais finissait le verre sur lequel celle-ci posait ses lèvres.

— Conte donc. Tu boiras après. Alors...

— Il faisait chaud. Je vois qu'elle dormait la fenêtre ouverte... Tu vois ça d'ici : un jardin abandonné, une fenêtre ouverte et la petite là; je n'hésite pas... Je prends une échelle..., je monte, je vois ma jeunesse endormie, ah! ma chère, à la croire morte... Tu comprends?

— Elle faisait semblant de dormir.

— Je ne sais pas; elle jouait bien le rôle.

— Oui, oui, je comprends!... éprouvant malgré elle un sentiment jaloux... Tu me parlais des lettres.

— Attends donc... C'est là que je les ai trouvées après...

Un cri déchirant se fit entendre...

Julot se redressa, pendant qu'Aurélie, effrayée, s'écriait :

— Oh! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?

Julot s'était précipité vers la porte; entendant du bruit dans le couloir, il l'avait refermée précipitamment et avait sonné.

La servante se présentant aussitôt, il lui avait demandé :

— Qu'est-ce que ce cri que nous venons d'entendre?

— Oh! monsieur, c'est une dame qui vient de se trouver malade au moment où son monsieur arrivait, heureusement, et ça fait un remue-ménage dans la maison...

— Merci, dit Julot rassuré.

Et, ayant fermé la porte, il se retournait pour tranquilliser Aurélie. Il vit la jeune femme cramponnée à l'espagnolette de la fenêtre, regardant sur le quai, comme pétrifiée.

— Qu'est-ce que tu as? fit-il; tu as bien entendu, il n'y a rien.

Aurélie répondit :

— Mon mari ! je viens de voir entrer mon mari !

On juge facilement de l'effet que produisit cette phrase sur le beau Julot. Il courut jusqu'à la fenêtre en disant ;

— Ton mari ! Tu es sûre qu'il est ici ?

— Oui, il vient d'entrer ; nous sommes perdus, nous sommes pris !

— Vite, vite, alors ! sauvons-nous ; je connais la maison ; laisse-moi te guider. Viens.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Aurélie avait réparé le désordre de sa toilette ; elle s'était coiffée. Julot s'était revêtu de sa jaquette, il ouvrait la porte et faisait passer Aurélie, lorsqu'ils entendirent des pas.

— Le voilà ! Vite, vite, rentrons ! dit Julot.

Ils rentrèrent dans l'appartement, fermèrent vivement la porte.

Julot dit alors, en voyant Aurélie qui tremblait de tous ses membres et qui gémissait :

— Ne crains rien, je te dis que je connais la maison ; nous allons nous sauver par ici.

Et il se dirigeait vers la porte qui communiquait avec la pièce servant de chambre à Élise. Aurélie le suivait. Julot, ne trouvant pas la clef sur la porte, n'hésita pas une seconde. Il courut prendre un couteau sur la table, et il le glissait dans le pêne de la serrure lorsque la porte s'ouvrit.

Aurélie se précipita, mais elle recula tout à coup en voyant devant elle le marquis de Meyran, sur lequel s'appuyait sa sœur.

— Élise ! Élise ! s'écria-t-elle effrayée et tremblante.

Julot n'avait pas attendu.

En voyant du monde de ce côté, il s'était rapidement

détourné. Il avait ouvert la fenêtre, et, se pendant au rebord, il s'était laissé tomber dans le jardin, disant philosophiquement :

— Ma foi, tant pis ; chacun pour soi ! Et puis d'abord, en me sauvant, je la sauve.

— Passez, madame, disait en même temps le marquis de Meyran à Aurélie. Vous n'avez rien à craindre maintenant ; votre amant vient de se sauver.

Épouvantée, confuse, sans voix, Aurélie restait appuyée sur l'angle de la porte, n'ayant pas la force de faire un pas, écrasée par le sourire plein de pitoyable mépris du marquis.

Elle sentait qu'elle était à jamais perdue.

En ce moment, dans la pièce voisine, d'un heurt violent, la porte se trouvait enfoncée.

Le capitaine Ténard de Marby, le revolver au poing, s'élançait dans la chambre, où le couvert était encore dressé.

Tout décontenancé de ne voir personne, son regard fouillait tous les coins de la pièce.

Voyant une porte ouverte, il s'y précipita. Se trouvant en présence de sa femme, il dirigea son arme sur elle.

Aurélie, épouvantée, jeta un cri en tombant à genoux ; mais le marquis de Meyran avait saisi le bras du capitaine et relevé l'arme.

Lorsque le vieux soldat, plein de colère et de rage, lui demanda :

— Qui êtes-vous? et que fait-elle ici?

Il répondit froidement :

— Monsieur le baron de Marby, je suis le marquis de Meyran, le fiancé de votre belle-sœur Élise Boitel, veuve Samuel Bott, et votre femme avait bien voulu consentir à revoir une fois sa sœur avant son mariage.

Il est bien évident que la foudre, tombant aux pieds du capitaine, ne l'eût pas laissé dans un état semblable à celui dans lequel il se trouva en entendant ces mots.

Le capitaine était stupéfait, on le comprend, de se trouver tout à coup en présence de sa belle-sœur.

Il lui aurait été bien difficile de reconnaître, dans l'élégante jeune femme, dans la superbe belle Grêlée, celle qu'il appelait autrefois « graillon. » Cette fois, il se sentait malgré lui pris de respect pour elle; et, pensant tout à coup à ce qu'Aublet lui avait raconté l'avant-veille, à Lille, il fut heureux de la circonstance qui allait lui permettre d'éclaircir ses doutes.

Se remettant, il dit au marquis de Meyran :

— Je ne m'explique pas bien, monsieur, ce que vous venez de me dire.

Olivier lui répondit :

— Celle que vous avez chassée de chez vous, Mlle Élise Boitel, est devenue depuis Mme Samuel Bott. Aujourd'hui, elle est veuve et sera bientôt, je l'espère, Mme la marquise de Meyran.

Pendant qu'il disait ces mots, Élise était appuyée sur son bras, la tête penchée sur son épaule.

Elle était pâle et semblait sous le coup d'une vive émotion.

Le capitaine dit :

— Mlle ou Mme Élise Boitel est libre de faire ce qu'elle veut. Je ne demande d'explication que sur la présence de Mme de Marby en ces lieux?

Le regard suppliant d'Aurélie se dirigea vers le marquis.

Celui-ci répondit :

— Mme de Marby, ayant appris notre mariage, avait désiré avoir un entretien avec sa sœur. Nous avions

choisi cet endroit pour que cette explication y eût lieu.

Le capitaine était soupçonneux; il était visible qu'il croyait peu à la déclaration qui lui était faite.

Il reprit :

— Puisque, monsieur, vous allez épouser sa sœur, je tiens à ce que vous soyez édifié sur ce que l'une et l'autre valent.

Olivier se redressa en entendant ces mots et dit :

— Je ne souffrirai pas, monsieur, qu'un seul mot irrespectueux soit dit sur Mme Samuel Bott.

Le capitaine eut un haussement d'épaules, en répondant :

— Vous entendrez, monsieur, ce que vous devez entendre. J'avais besoin d'avoir une explication avec Mme de Marby et sa sœur; vous êtes là, vous en serez le témoin. Aussi bien, le lieu est parfaitement choisi.

— Je ferai, monsieur, ce que Mme Samuel Bott voudra faire ; si elle consent à vous entendre, je lui obéirai.

— Oui, je le demande, dit faiblement Élise.

Aurélie, effrayée, inquiète, les regardait l'un après l'autre, gênée de sa situation, pleine de crainte en remarquant le changement singulier qui s'était opéré dans l'allure, dans les manières du capitaine de Marby.

Olivier lui prit la main, la conduisit sur un siège, fit également asseoir Élise et dit alors au capitaine :

— Parlez, monsieur, nous vous écoutons.

— Un jour, il s'est passé chez moi une chose épouvantable. Il y a longtemps de cela. Élise le sait : c'est du jour où elle a quitté notre maison.

Aurélie, épouvantée, regardait son mari avec hébétement. Une pâleur livide avait envahi son visage.

Au contraire, Élise, qui tenait le bras d'Olivier, le

serra plus fort. Elle paraissait heureuse de l'explication que le capitaine demandait.

Ce dernier continua d'une voix sourde :

— J'avais un ami, un jeune homme, qui était reçu chez moi chaque jour. Une nuit, je fus éveillé par des cris ; je me levai précipitamment, je sortis et je trouvai le cadavre du jeune homme sous les fenêtres de la chambre de ma femme. On me dit alors que cet homme était l'amant d'Élise, et je le crus, fit-il, regardant sa femme les dents serrées, puis regardant la jeune fille.

Aurélie baissait la tête, n'osant plus regarder personne autour d'elle.

— Oui, je le crus ; je te chassai, Élise. Maintenant c'est à toi que je viens demander la vérité.

Élise ne répondit pas ; elle n'avait plus le courage d'accuser sa sœur.

Il se tourna vers Aurélie et lui demanda brutalement d'une voix pleine de colère :

— Et vous, madame de Marby, me répondrez-vous ? me répondrez-vous ?

Alors, fouillant dans ses poches, d'un mouvement nerveux il tira les lettres, et, les lui mettant sous les yeux, il dit :

— Tenez, misérable, nierez-vous encore ?

D'un regard, Aurélie avait reconnu les lettres. Elle jeta un cri, et, glissant de son siège, elle tomba à genoux aux pieds du capitaine en s'écriant :

— Grâce ! grâce !

Le capitaine eut un mouvement de colère ; il cherchait son arme ; déjà Olivier se préparait à intervenir, lorsque tout à coup ses bras retombèrent le long de son corps.

Il hocha la tête en disant :

— Non, non, je n'aurai pas le courage de la tuer. O malheureuse, c'était vrai !

Et il fondit en larmes. De gros sanglots roulèrent dans sa gorge, et il gémit :

— Ainsi, depuis six ans, tu me trompes sans cesse. Depuis six ans, je suis pour tous un objet de honte, de mépris. Je t'aimais, je t'avais prise pauvre, te demandant seulement, en échange de mes bienfaits, sinon de l'amour, du moins l'amitié et le respect. Et voilà ce que tu as fait de moi ! Oh ! c'est indigne !

Puis il fut agité d'un tremblement ; il eut comme un cri rauque, en regardant tout autour de lui. La colère revenait de nouveau, il voyait rouge ; il se baissa pour prendre sa femme qui pleurait, suppliante, à ses genoux, et il cria :

— Non, non, c'est impossible, elle ne peut pas vivre !

Et il allait l'étrangler.

Olivier se précipita, prit le capitaine dans ses bras, le contenant avec peine, car cette fois il cherchait son revolver. Pendant qu'il se débattait dans les bras du jeune homme en criant, jurant, sacrant, Élise courut vers sa sœur, la fit se lever et l'entraîna, lui disant :

— Va-t'en, va-t'en, sauve-toi, il te tuerait...

La jeune femme se sauva affolée ; elle descendit rapidement le petit escalier, traversa comme une folle la grande salle commune du cabaret. Voyant la porte, elle s'y précipita et courut sur les berges sans savoir où elle allait.

La mère Madeleine était à table avec son neveu et déjeunait. En voyant cette femme traverser la salle en courant, son étrange allure l'étonna, et elle s'écria :

— Bon, qu'est-ce qui arrive encore là-haut? on dirait qu'elle se sauve, poursuivie.

Aublet s'était levé en exclamant :

— Mais ce n'est pas possible; est-ce que je me trompe?

Et il s'était mis à la poursuite d'Aurélie.

— Eh ben, qu'est-ce qu'il fait? Est-ce que tu deviens fou? Qu'est-ce qu'il lui prend, à lui? Où vas-tu?

Aublet était déjà loin.

Pendant ce temps, le capitaine, après s'être longtemps débattu dans les bras du marquis, était retombé épuisé sur sa chaise. Olivier l'avait désarmé. Avec le calme, la douleur était revenue, et c'est accablé, pleurant qu'il disait :

— C'est fini, je ne survivrai pas à ce scandale, mais avant je me vengerai.

Élise était navrée de l'état du capitaine. A cette heure, elle n'avait plus d'idées de vengeance et regrettait même d'avoir été un des auteurs des révélations qui avaient amené la catastrophe. Aussi vint-elle près du vieux capitaine, et, de la même voix craintive et tremblante dont elle lui parlait autrefois, elle lui dit :

— Hilaire, Hilaire, il faut du courage. Ma sœur a été criminelle, c'est vrai; elle était jeune, tu l'abandonnais bien. Aristide n'est plus, il faut pardonner au mort. Un homme n'est pas déshonoré par la faute d'une femme; il faut réagir. La leçon que tu peux donner à Aurélie l'obligera à rester maintenant toujours digne.

Ténard de Marby, ému, regarda la jeune fille, et, lui prenant les mains, il lui dit :

— Ainsi c'est toi, toi qui n'as souffert que par elle et pour elle, c'est toi qui me demandes son pardon! Pauvre petite, je t'ai méconnue et je te demande pardon. Comme tu l'as aidée à me tromper! Mais, voyez-vous, je ne peux pardonner ni oublier. Vous ne savez pas ce

qu'elle a fait, la misérable; vous ignorez que cette faute ne fut que le commencement d'une vie toute de honte.

Non, laissez-moi; je n'ai rien à entendre, j'ai mon devoir à accomplir.

Olivier s'avança alors et dit au capitaine :

— Je comprends l'horreur de la situation dans laquelle vous vous trouvez. Aussi, monsieur Ténard de Marby, oserai-je vous tendre la main et vous offrir de vous aider.

Le capitaine le regarda fixement une minute, prenant la main qu'on lui offrait et la serrant :

— Merci, monsieur. Vous êtes un honnête homme, et j'accepte.

— Vous allez rentrer à Paris? fit Olivier.

— Je vais rentrer chez moi, répondit-il d'un air sombre. Il faut que j'en finisse.

— J'aurai à m'entretenir longuement avec vous ; voulez-vous me permettre de vous accompagner?

— Si vous le voulez, dit le capitaine avec accablement.

Élise se pencha à l'oreille d'Olivier et lui dit :

— Ne le quittez pas jusqu'à ce qu'il ait pris une détermination ; puis, revenez aussitôt.

Le vieux soldat, pitoyable à voir, marchait péniblement, en branlant la tête; il allait sortir, lorsque Élise vint vers lui et lui dit :

— Hilaire, veux-tu m'embrasser?

— Oui, ma pauvre petite, fit-il, la prenant dans ses bras et fondant en larmes.

Puis, Olivier lui prit le bras et l'entraîna vers la gare.

Élise, restée seule, songea quelques minutes aux incidents que nous venons de raconter; puis, s'accou-

dant sur une table, le menton dans sa main, elle pensa tout haut :

— Ainsi, c'est ce misérable qui est le père de mon enfant ! Oh ! il faudra, par Aurélie, que nous sachions qui il est.

IX

LA NOSTALGIE DE LA BOUE.

Lorsque Julot, ne trouvant pas d'issue pour s'échapper avec Aurélie, se décida à sauter de la hauteur d'un étage, il avait de bonnes raisons pour cela. Le vaurien se rendait justice à lui-même. Il savait ce qu'il valait et il ne doutait pas que si, un jour ou l'autre, la police mettait la main sur lui, il avait dans son passé tous les titres nécessaires pour qu'elle s'occupât de lui trouver une pension jusqu'à la fin de ses jours. Julot n'était pas ambitieux, paraît-il, car cet avenir semblait peu lui sourire.

Se pendant à la margelle de la fenêtre, il se laissa tomber sur la pointe des pieds, afin de ne ressentir aucune secousse. Une fois là, il regarda autour de lui : il ne vit personne, et c'est le plus naturellement du monde qu'il sortit du petit jardin de la guinguette. Il était dehors, mais il ne voulait pas se sauver ; il avait besoin de savoir ce qui allait se passer et surtout, ce qu'il désirait savoir, c'était comment le capitaine avait pu découvrir le cabaret de la mère Madeleine, qui avait pu le renseigner sur ce rendez-vous. Julot vit un fiacre qui revenait à vide, se dirigeant sur Paris. Il l'arrêta et

le fit placer à l'angle d'une rue et du quai, disant qu'il attendait quelqu'un. Il se plaça dedans et put ainsi guetter sans être vu.

Il était très inquiet, car rien d'extraordinaire ne semblait se passer dans le cabaret: les servantes allaient et venaient comme de coutume ; la mère Madeleine se plaçait devant son neveu, à table, pour déjeuner.

Il les voyait par les fenêtres ouvertes, et, au premier, par la croisée de laquelle il s'était sauvé, il ne voyait rien.

Au bout d'un grand quart d'heure, il vit tout à coup Aurélie sortir du cabaret, se sauvant affolée, comme si elle était poursuivie ; il ouvrit vivement la portière du fiacre ; elle courait de ce côté, elle le vit et l'entendit qui disait sourdement.

— Lilie, Lilie, vite, viens...

Aurélie lui prit la main, grimpa dans le fiacre que Julot referma aussitôt, en baissant les stores de ce côté. La jeune femme, affolée, tremblante se jeta dans les bras du coquin, en s'écriant :

— Jules, ne me quitte pas, défends-moi ! J'ai cru qu'il allait me tuer.

— Il était armé ? demanda Julot avec inquiétude.

— Oui, il m'a menacée d'un revolver ; et il aurait tiré si on ne le lui avait arraché.

— J'ai rudement bien fait de faire mon petit saut ; si nous avions été pris ensemble, cette brute-là nous démolissait tous les deux... Les militaires, ça ne vaut pas cher, ç'a toujours des trucs connus... Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

Et Julot désignait Aublet qui venait de sortir du cabaret et qui courait dans leur direction. Toute tremblante, Aurélie écarta un coin du store et regarda ; elle

se jeta aussitôt en arrière, se pelotonnant dans Julot en disant :

— Lui ! lui ! ah ! je comprends tout ; il se venge.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

— Je te le dirai... Mais sauvons-nous.

— Encore un ancien, qui a raconté son histoire?

— Oui, je te dirai ça.

— Il peut courir, il ne te rejoindra pas, ne crains rien.

En effet, Émile Aublet courait et dépassait le fiacre, sans penser que celle qu'il voulait rejoindre y était cachée ; il n'était plus prudent de rester là ; Julot le comprit, et comme les stores baissés pouvaient attirer l'attention, il dit à Aurélie :

— Assieds-toi dans le fond de la voiture et dissimule-toi le mieux que tu pourras, que je paraisse être seul dedans.

La jeune femme obéit, et Julot ouvrit aussitôt les stores en disant au cocher :

— A Auteuil, et vite, tu auras un bon pourboire.

Le cocher eut un clignement d'yeux malin en répondant :

— Compris, bourgeois...

Et il fouetta ses chevaux. La voiture en marche, Aurélie se releva ; lorsqu'on eut passé le pont de Suresnes pour entrer dans le bois de Boulogne, elle demanda aussitôt à Julot :

— Pourquoi nous fais-tu conduire à Auteuil ?

— Pour aller chez toi.

— Mais je ne veux plus rentrer chez nous... il me tuera ; je te dis que c'est une chance providentielle si je suis encore vivante. Tu ne sais pas ce qui s'est passé là-haut.

Et elle raconta, avec quelques variantes à son avantage, la scène à laquelle nous avons assisté.

— Bigre ! fit Julot... Tu n'as plus à penser le revoir alors, te voilà comme veuve.

— Que vais-je faire? fit Aurélie en hochant la tête, absolument effrayée de l'avenir, de la vie à recommencer.

— Il ne faut pas se laisser abattre ; puisque le bonheur veut que je sois avec toi, tu peux compter sur moi. Je ne te reprocherai jamais rien. Nous nous sommes connus jeunes, nous nous sommes aimés, nous renouerons la chaîne brisée de nos amours ; veux-tu?

Et il la prenait dans ses bras, l'attirait vers lui. Deux grosses larmes coulaient sur les joues de la misérable, et elle répétait :

— Que vais-je devenir maintenant?

— Tu n'entends donc pas ? Alors tu ne m'aimes plus? Mais ne pleure donc pas. Tu ne sais ce que je suis capable de faire ; il ne m'a toujours manqué qu'une chose : quelqu'un qui me soutienne, m'encourage, et de quoi commencer... Ce quelqu'un-là, ce sera toi, ma Lilie.

Et il l'embrassait, la caressait, essuyait avec ses lèvres les larmes qui coulaient de ses joues.

— Mais maintenant, qu'est-ce que nous allons faire? demanda-t-elle encore, comme si devant elle tout était fermé.

— C'est simple, perdre pour perdre ; c'est comme dans une faillite, il faut sauver le plus qu'on peut. Tu quittes la maison conjugale d'aujourd'hui, ne voulant pas en guise de compliments recevoir des sottises, en guise de caresses des coups de trique.

— Oh ! si ce n'était que ça ! fit-elle en frissonnant ;

il me tuerait... et je ne veux pas mourir... Oh non! j'ai peur de la mort, moi... Je ne veux pas mourir.

Et ses dents claquèrent pendant qu'elle se serrait sur Julot.

— Veux-tu pas trembler comme ça, puisque je suis là!... Je ne te quitte pas... Veux-tu rester avec moi? Je te jure que s'il te touche, il ne sera pas long à le faire.

— Oh! oui, ne me quitte pas, défends-moi, emmène-moi... ne me quitte pas... J'ai peur.

— Ne crains rien, Lilie; de cette heure, ton homme, c'est moi. Ce soir, je t'emmène dans mon hôtel, on ne viendra pas nous chercher là. Il est bien juste que je te protège et que je te rende ce que tu perds un peu à cause de moi. Crains rien, ma biche, ton Julot est là.

En disant ces mots, il l'attira sur ses genoux, il prit sa tête entre ses mains et il l'embrassa longuement. Aurélie commença à se rassurer et elle sourit presque à l'idée de revivre un peu dans le bourbier où elle avait vécu autrefois. Mais le beau Julot était un garçon entendu, qui ne perdait pas la tête et qui revenait vite à la morale qu'il pratiquait et qu'il avait expliquée dans sa théorie en matière de faillite. Il reprit donc aussitôt:

— Vois-tu, ma minette, nous sommes en avance sur lui, ton mari, au cas où il reviendrait; notre cocher va bon train, nous allons arriver et nous pourrons agir. Puisque tu quittes la maison, c'est pas une raison, puisque t'as fait une faute que tu la quittes toute nue; tu dois prendre ce qui est à toi. On ne te blâmera pas plus de partir avec tout qu'avec rien, surtout à cause d'un particulier qui ne se gêne pas avec toi. Tu l'as vu, pauvre mignonne.

Et il l'embrassa.

Il la sentit trembler. Elle avait fermé les yeux une seconde et elle s'était vue à genoux, aux pieds de son mari, et ce dernier dirigeant vers elle le canon de son arme.

Elle ouvrit vite les yeux et se cramponna après Julot, — qui prit le mouvement pour un accès de passion, — en disant :

— Ne me quitte pas... défends-moi... Je ferai ce que tu voudras.

— Ne crains rien, mon ange... Maintenant t'as un homme... et le premier qui voudrait toucher à un de tes cheveux, ah ! malheur !

L'éclair qui brilla dans le regard de Julot fit frissonner Aurélie.

Quelques minutes après, sous prétexte de voyage, Aurélie, tremblante, faisait hâtivement faire ses malles et les faisait charger sur la voiture. Julot l'aidait à fouiller les armoires ; il n'y laissait rien traîner en bijoux ou valeurs. Comme Aurélie avait dit que le capitaine attendait à la gare et qu'elle partait avec lui, elle était chargée par lui de prendre dans sa chambre diverses choses. C'est Julot qui fit la perquisition dans la chambre du vieux soldat. Un quart d'heure après, la voiture sortait de la cour, chargée de malles sur le dessus, bourrée de paquets à l'intérieur. Julot était monté sur le siège, près du cocher, et il avait dit haut :

— Vite, gare du Nord.

Julot était content de lui, la maison était à peu près dévalisée.

Arrivé à la gare, il sauta de la voiture et courut au guichet ; il revint et dit à Aurélie, qui le regardait stupéfaite :

— Nous avons manqué le train. Il faut attendre une

heure. Cocher, aidez-moi, nous allons mettre ça là et attendre. Vite.

En quelques minutes, tous les bagages furent sur le trottoir. Julot paya son cocher, et, lorsque celui-ci fut parti, il héla une autre voiture, la chargea, monta près d'Aurélie, après avoir donné son adresse à Ménilmontant, rue des Panoyaux :

— Comme ça, tu vois, ma belle, il sera bien malin s'il nous retrouve.

Aurélie ne répondit pas ; elle était sans force pour réagir ; elle avait eu si peur, elle avait été si humiliée de se retrouver dans une si honteuse situation devant le jeune marquis de Meyran ! Encore une fois, c'était à sa sœur qu'elle devait d'être vivante, d'avoir pu s'échapper des mains de son mari, et la nature d'Aurélie était trop égoïste pour éprouver la moindre reconnaissance. Ce qu'elle avait de vigueur, elle l'avait épuisé en fouillant chez elle dans tous les meubles, devant les domestiques inquiets et soupçonneux. Une seule pensée occupait son cerveau et lui donnait la fièvre, c'est que le vieux soldat n'accepterait pas ainsi la situation ridicule qu'elle lui avait faite, à laquelle elle venait d'ajouter le vol de tout ce qui lui appartenait. C'est à ce danger qu'il fallait parer au plus tôt, et, en lui parlant de se cacher dans un des quartiers les plus excentriques de Paris, Julot répondait à ses pensées, à ses désirs. Elle le laissa agir doucement ; son mari, qui connaissait ses goûts raffinés, n'irait jamais la chercher dans le garni de Julot.

Qu'allait-elle faire de sa vie nouvelle ? Le passé était fermé, elle était déjà mal considérée dans le présent ; elle pouvait retrouver la considération qui lui manquait. Pour cela, il faudrait faire argent des bijoux et valeurs

qu'elle emportait, renoncer au luxe et, achetant un établissement de commerce, mener une vie bourgeoise, bien calme. Après sa vie agitée, cet avenir lui souriait. Aurélie ne restait pas longtemps sur la même pensée; elle avait cette chance, le danger passé, d'en oublier le résultat et la cause, et de retrouver son insouciance, bonne philosophie de femme légère dont la devise était : « Jouir de tout. »

Elle regarda Julot qui continuait à lui raconter la vie de délices qu'ils allaient mener; il lui assurait que, depuis longtemps, elle aurait dû faire ce qu'elle faisait aujourd'hui. Consentir à passer ainsi les plus belles années de sa vie, c'était vraiment trop bête; avec ça qu'il lui en savait gré. Aurélie n'avait rien à regretter ; mais Julot l'ignorait, et si des indiscrétions couraient depuis quelque temps sur son compte, c'est que le chiffre de ceux qu'elle avait honorés de ses faveurs commençait à s'arrondir.

Quand la voiture s'arrêta dans la rue des Panoyaux, Julot avait arrêté la vie ainsi : on allait faire de l'argent avec les valeurs, les bijoux et les vêtements. Tout cela étant connu du mari, il ne manquerait pas, pour la faire rechercher, de donner, avec le signalement, le détail des vêtements ou bijoux qu'on pourrait voir sur elle. Il ne fallait pas se dénoncer soi-même. On vendait. Julot avait acheteur. Aurélie se faisait habiller à neuf, d'une façon plus modeste; on vivait comme de bons bourgeois, comme des gens que M. le maire a unis; Aurélie devenait Mme Minguet. Ayant de l'argent, on pouvait vivre tranquillement en cherchant un bon métier, — un bon truc ! disait Julot, — dans lequel on pourrait gagner sa vie sans rien faire, car tous les deux éprouvaient la même aversion pour le travail. Aurélie

regardait Jules, qui, animé par son récit, par ses plans, était véritablement très beau. Elle lui sourit, ne retenant de ce qu'il disait que cette phrase :

— Vois-tu, ma Lilie, quand je vais te revoir, bien vêtue comme autrefois, entre l'ouvrière et la bourgeoise, tu seras gentille comme tout. Nous irons, pas plus tard que demain, aux Deux-Moulins, chez la mère Marie; nous déjeunerons dans la même chambre où nous avons déjeuné un lundi; tu t'en souviens, t'avais quatorze ans; le soir, nous avons été chez Gradot. Au bal, je me suis battu avec un grand gaillard, — le Cholac aîné, le serrurier, qui voulait t'emmener, qui avait dit qu'il me casserait la figure... Tu t'en souviens, nous étions à table, il vint devant nous, il te regarda, puis regarda mon verre plein, et, nous désignant l'un après l'autre, il dit :

— C'est à toi ça! et ça..., t'en voudrais pas..., ça te ferait du mal.

Et il but mon verre d'un trait. Quel coup de poing, te rappelles-tu? Tu te sauvas près du municipal; avec le grand Cholac..., nous étions sortis; ça dura peut-être dix minutes; mais quelle tripotée! Quand je suis revenu te chercher je me dépêchais; on l'emmenait chez le pharmacien... Je lui avais mordu l'œil, puis déchiré l'oreille; j'avais la bouche pleine de sang.

— C'est vrai, ça, je m'en souviens...; Dieu que j'ai eu peur!... C'est ce jour-là que je ne suis pas rentrée chez nous; j'ai été coucher chez toi, et j'ai dit à maman qu'on avait passé la nuit à l'atelier... Tu restais dans un garni de la rue Saint-Jacques.

— Tu vas voir ma chambre là-haut; on dirait que c'est la même... Ça t'amusera...

L'hôtel garni avait cette sordide apparence des hô-

tels meublés de dernier ordre, qu'on trouve presque tout le long des anciens boulevards extérieurs; il se trouvait à gauche de la rue des Panoyaux, quelques maisons après le coude, véritable coupe-gorge que formait la rue au tiers de sa longueur.

Devant la façade se trouvait un petit jardin abandonné, encombré de vieux meubles, de ferraille. Au-dessus de la porte, on lisait : « Chambres garnies depuis 7 francs par mois. » Au milieu du bric-à-brac qui encombrait la cour, un chemin était ménagé que suivit Aurélie, guidée par Julot, pour arriver à une porte placée sur le côté. A droite était la loge, le bureau, où Julot prit sa clef. Depuis qu'il avait revu Aurélie pour la première fois, il avait pris la chambre du premier. Il y conduisit la jeune femme. Celle-ci avait l'estomac serré en entrant dans la laide demeure, elle était prise à la gorge par l'odeur nauséabonde qui s'échappait du couloir.

Mais cette impression s'effaça vite lorsqu'elle entra dans la chambre garnie (?) de Julot ; elle resta quelques secondes sur le pas de la porte; regardant autour d'elle, souriante, elle dit :

— C'est vrai tout de même que l'on se croirait là-bas. Puis elle ajouta plus bas : Ah ! si j'étais encore en ce temps-là !

Était-ce un regret ou une plainte? Avait-elle le remords de sa vie sacrifiée? ou n'était-ce seulement que l'accablement de la chute. Aurélie reprit aussitôt :

— Je me sens rassurée ici.

— Mets-toi à ton aise, dit Julot, tu es chez toi, je vais m'occuper des bagages. Et maintenant, vivez heureuse, madame Minguet.

Et il prit sa tête entre ses mains et l'embrassa amou-

reusement; puis il descendit aider le cocher à descendre les malles.

Il semblait à Aurélie qu'elle était à cent lieues de son mari et des autres; elle se sentait absolument libre, indépendante, maîtresse d'elle-même.

Elle regardait la chambre dans tous les coins, fouillant partout; cela l'amusait d'être en rupture de luxe, comme on aime, en voyage, manger pendant un jour du pain bis et boire du vin raide. Elle aimait, pour quelques heures, quelques jours peut-être, cette pauvreté. C'est Julot seulement qui faisait des plans d'avenir. Aurélie aimait tout comme ses amants : peu de temps. Ce qui la charmait dans cette nouvelle équipée, c'était son imprévu. C'était, après un si grand danger, une véritable quiétude; c'était aussi ce retour à un passé malheureux, mais qu'on regrette toujours, l'enfance.

Elle était heureuse ainsi autrefois et ne connaissait pas d'autre vie que cette existence d'ouvrière ; on monte sans s'étonner du changement qui s'opère, mais la descente est plus redoutable : c'est l'imagination seulement qui dore le plomb de la misère; les rusticités de la vie prêtent plus à la déception, à la couleur, qu'à l'usage.

En cherchant dans les armoires, elle trouva sur une planche un jupon empesé, brodé au bas, des camisoles, tout cela frais repassé, bien blanc. C'était du linge à une locataire dont la chambre *garnie* n'avait pas d'armoire et qui avait demandé la permission à Julot de serrer son linge dans l'armoire qui ne lui servait pas. La même idée qu'elle avait eue chez la mère Madeleine lui revint. Et, dans sa tête de linotte, tout fut oublié. Elle riait en disant :

— Voyons donc voir si je serai encore gentille comme ça.

Et en deux minutes elle retira sa robe, ses jupes et elle revêtit le jupon brodé, raide comme du carton, puis la camisole, dont elle troussa les manches; elle se coiffa comme elle était autrefois, et alors, riant devant sa glace en plaçant un poing sur sa hanche, elle dit :

— On dirait que j'ai toujours été comme ça...

Julot rentrait à ce moment; en la voyant ainsi, il cria joyeusement :

— Bravo, Lilie, t'es complète comme ça !

— N'est-ce pas que ça me va toujours bien?

— Tu es dix fois mieux comme ça... Pas de coquetteries, pas de fadeurs : la vérité... T'es belle comme tout. C'est fini, les malles sont à l'abri; voilà tous tes bibelots..., et il tira de sa poche les écrins et un petit coffret où étaient tous les bijoux d'Aurélie.

Celle-ci les prit et les mit avec ses vêtements dans l'armoire où elle avait pris son costume.

— Tu ne sais pas? dit Julot; nous n'avions pas fini de déjeuner là-bas, et l'émotion et la course, ça m'a creusé ; j'ai faim.

— Mais moi aussi.

— Eh bien! nous allons déjeuner ici.

— Oui, et, comme autrefois, va acheter le déjeuner, ne fais pas venir d'un restaurant.

— Compris... Ah! tu y mords à ta vie nouvelle... Tiens, dans cette armoire-là tu trouveras de la vaisselle; c'est pas à moi, mais je suis bien avec le maître de l'hôtel.

— Et les couverts?

— Ah! je n'en ai pas...; mais ça ne fait rien, j'ai pris les tiens chez toi...

— Comment! tu les a pris?...

— Oui, dans ce petit sac-là, dans le coin... Je reviens tout de suite.

Julot descendit; il revint quelques minutes après, ayant des litres pleins sous les bras, tenant un pain et suivi par un charcutier qui apportait des côtelettes à la sauce. Ils se mirent à table, et ils dévorèrent. Redevenant lui-même et n'ayant plus rien à ménager avec celle qu'il considérait comme sa femme, Julot n'avait plus à faire de coquetteries, il ne cherchait plus à s'élever à la hauteur de celle qui lui était supérieure.

Aurélie n'était plus que Lilie la cartonnière, et toutes ses plaisanteries grossières, brutales lui vinrent aux lèvres. Son cynisme reparut et cela amusa d'abord la jeune femme; elle mordait heureuse au plat grossier; elle buvait avec avidité le gros vin qui laissait sur ses lèvres sa trace rouge. Les obscénités qui tombaient des lèvres de Julot la faisaient éclater de rire. Tout cela était trop factice pour durer, et cependant Aurélie s'y jetait comme si elle voulait s'y noyer. C'est elle qui, lorsqu'ils eurent fini leur repas — il faisait nuit — lui dit :

— Ne nous couchons pas encore. Allons danser.

Et il emmena Aurélie, en jupon et en camisole et nu-tête, au Galant-Jardinier.

Le bal du Galant-Jardinier n'existe plus aujourd'hui; il se trouvait alors au milieu de la chaussée Ménilmontant, fondé vers 1815 par un vieux soldat, alors que Ménilmontant était un village, que le chemin n'était bordé que de jardins et de guinguettes : c'était un cabaret-restaurant, ce bal champêtre où venaient s'ébattre les dimanches les familles parisiennes. Tenu sévèrement et avec discipline par le père Cholin, sans danger la mère pouvait y conduire sa fille. En descendant de

Romainville et de Bagnolet, les bourgeois venaient chez le père Cholin achever la journée : c'était, au Galant-Jardinier, comme un rendez-vous de famille, où les jeunes filles rencontraient pour la première fois leur mari. La jeunesse turbulente et de mœurs plus faciles descendait à la Courtille. Mais lorsque le père Cholin quitta son établissement, la concurrence de l'Élysée-Ménilmontant et du bal des Barreaux-Verts, d'apparence plus moderne, avait enlevé toute sa clientèle. Le dernier coup fut porté au vieux bal de nos pères par l'agrandissement de Paris. Le bal devint un bouge; tous les jeunes rôdeurs de barrière, aux mèches en crocs, tous les escarpes des environs, les souteneurs et leurs dignes compagnes en firent leur lieu de rendez-vous.

Pauvre père Cholin! ses cendres devaient tressaillir en voyant ce fumier au Galant-Jardinier, lui qui prenait par les deux épaules et jetait à la porte le cavalier inconvenant avec une dame!

A l'époque où se passe notre récit, le Galant-Jardinier était dans sa dernière période, et c'est là que Julot avait emmené Aurélie. La jeune femme ne connaissait pas cet endroit; sa jeunesse s'était passée de l'autre côté de Paris; elle ne vit là qu'un bal d'ouvriers comme elle en avait tant vu étant plus jeune, et, à peine entrée, elle dansa avec Julot.

Il fut de haut ton, dans les dernières années de l'Empire, pour certaines grandes dames, de quitter le soir les riches toilettes, de revêtir un costume de grisette et de courir les bals de la barrière. Si jamais un ami de la belle Mme de Marby avait pu voir au milieu de ces souteneurs et de ces filles la jolie baronne, assurément il aurait refusé d'en croire ses yeux, et il n'y aurait vu qu'une ressemblance du visage, car, dans sa danse

folle, Aurélie n'était plus la même femme. Ils s'étaient fait servir un saladier de vin sucré; fiévreuse, Aurélie buvait sans cesse; était-ce à cause de ça, mais elle avait l'air d'une femme ivre. Sa danse échevelée, ses rires bruyants avaient fait faire cercle autour d'eux, et chacun les admirait. Julot avait quelques amis dans le bal; ils venaient lui serrer la main et lui adressaient des compliments sur sa nouvelle conquête, mais dans une langue étrange qu'Aurélie ne comprenait pas; l'un, entre autres, lui dit en clignant de l'œil pour désigner la jeune femme :

— Mince! que t'as fait un bon chopin!

Quelques femmes avaient voulu parler à Aurélie, mais Julot les avait éloignées, et Aurélie n'avait pu cacher la répulsion qu'elle éprouvait au timbre éraillé de leur voix.

Lorsqu'elle fut lasse, ils regagnèrent leur garni. Aurélie était un peu grise.

Ils se couchèrent, et Julot était convenu avec elle que, dès le matin, il irait chez un marchand à la toilette qu'il connaissait pour vendre les robes et les dentelles; les malles étaient encombrantes; par cela, compromettantes; il fallait s'en défaire au plus tôt. Il fut entendu que le matin, pendant qu'Aurélie dormirait, il vendrait les malles.

Qui les eût vus seuls dans la petite chambre eût pu croire à un amour étrange de la part d'Aurélie. Elle semblait folle de Julot. Ses grossièretés, ses brutalités avaient pour elle un charme secret.

Au milieu de la nuit, Aurélie s'éveilla; Julot dormait. Ne pouvant retrouver le sommeil, elle pensa dans la nuit. La fièvre qui l'avait soutenue était éteinte; elle eut honte. Elle était à jamais perdue pour le monde dans

lequel elle vivait; elle n'avait plus désormais de famille. Mais fallait-il que, pour cela, elle retombât si bas? Au fond, qu'était cet homme qui avait été la cause directe de sa vie odieuse? C'était plus qu'un voleur, c'était un souteneur. Il lui courut un frisson par le corps en pensant au milieu dans lequel il vivait et où il l'avait menée la veille. Est-ce que Julot, lorsqu'ils auraient dépensé ce qu'ils avaient, ne voudrait pas faire d'elle ce qu'il avait essayé d'en faire autrefois?

Elle eut peur! Et, avec la légèreté qu'elle apportait en toute chose, une idée nouvelle lui vint : fuir Julot... Mais, pour cela, il fallait agir adroitement. En abandonnant la chambre d'hôtel, où irait-elle chercher un gîte? qu'allait-elle faire? Qu'importe! tout, plutôt que rester ainsi, et, comme si déjà le contact lui inspirait du dégoût, elle se recula et se blottit dans la ruelle du lit.

La nuit lui faisait peur; elle se demanda si elle pourrait se dégager de Julot : c'est qu'il était à redouter! Elle entendit au loin hurler un chien — ce que, dans le peuple, on appelle hurler la mort; — elle trembla de tous ses membres, et, superstitieuse comme la plupart des femmes, des pécheresses surtout, elle se demanda si l'heure n'était pas venue de payer sa vie criminelle, si elle n'avait été sauvée le matin que pour être plus cruellement atteinte, si enfin ce n'était pas le châtiment qui commençait; et elle se promit, le matin même, d'aller prier dans une église.

C'est en vain qu'elle chercha le sommeil; elle passa la nuit dans des angoisses mortelles. Au matin, lorsque Julot s'éveilla, elle fit semblant de dormir pour éviter ses caresses. Elle l'entendit s'habiller hâtivement, puis il alla chercher une voiture sur laquelle il chargea les

malles. Lorsque la voiture fut partie, elle se leva, se vêtit, mit tous ses bijoux, ses valeurs dans un sac de voyage ; elle descendit évitant d'être vue. Sur le boulevard Ménilmontant, elle prit une voiture en disant au cocher d'aller à Saint-Sulpice.

Alors, pensant à la nuit qu'elle venait de passer, elle eut des tressaillements, comme si, sur sa peau, restaient encore des traces du contact de celui qui, à cette heure, lui faisait horreur. Sa chair la dévorait ; elle eût voulu se plonger dans un bain pour enlever les stigmates de sa débauche. Par quelle folie s'était-elle laissé entraîner par ce misérable dans cette chambre sordide, dans ce bal répugnant ? quel accès de dépravation avait assez troublé son cerveau pour la faire se jeter dans les bras de cet homme? Elle ne pouvait se l'expliquer à cette heure où la fièvre était passée. Cela mettait bien le comble à la vie honteuse qu'elle avait menée jusqu'alors, et le châtiment qu'elle redoutait n'en était que plus justifié.

Elle avait peur ; elle tremblait, et elle espérait, après une heure passée avec Dieu, racheter le passé et obtenir la protection d'en haut pour la diriger désormais. Douce folie des femmes qui, n'ayant plus rien à perdre, vont offrir le reste au Seigneur.

Quand la voiture s'arrêta devant l'église Saint-Sulpice, elle descendit rapidement et entra dans le temple, où elle fut étonnée de trouver du monde si matin. Avec quelques vieilles dévotes se trouvaient, dans les coins ombreux, quelques malheureux qui paraissaient en contemplation, mais qui, véritablement, dormaient profondément. Pauvres diables sans gîte ayant traîné la nuit, le ventre affamé, à la belle étoile, et qui, à la première église, vont chercher quelques heures d'un som-

meil réparateur, à l'abri des agents chasseurs de vagabonds.

Aurélie s'agenouilla sur la dalle, devant la chaire, la tête baissée, pleine d'humilité, bien sincère dans son écrasement, véritablement repentie, suppliant du fond de son cœur le Créateur de pardonner sa vie de débauche, sa conduite indigne, promettant de vivre désormais dans la voie étroite de la vertu.

Sa vie était brisée et elle demandait à Dieu de la diriger dans la vie nouvelle qu'elle voulait employer, par son austérité, à racheter le passé.

Cette confession au pied de l'autel fut de courte durée. Elle se releva, et, se dirigeant dans l'église, elle vit des femmes agenouillées près d'un confessionnal, attendant leur tour pour prendre place au tribunal de la pénitence. Elle vint près d'elles s'agenouiller et attendit en priant. Quand vint son tour, le prêtre se levait, croyant avoir terminé avec ses pénitentes, lorsqu'elle plaça sa tête près de la petite grille. Le prêtre regarda avec étonnement cette pénitente inconnue et reprit sa place.

Il dit :

— Ma fille, que voulez-vous !

— Monsieur... Mon père, il y a si longtemps que je ne suis venue, que je tremble.

— Qu'avez-vous donc fait?

— Mon père, soyez clément ; je suis une grande pécheresse... J'ai oublié le Seigneur et j'ai été abandonnée par lui.

— La miséricorde de Dieu est infinie, et son cœur est toujours ouvert au pécheur qui se repent.

— Mon père, je viens demander à Dieu de diriger ma conduite.

— Parlez, Dieu nous écoute, nous entend, et vous répondra par ma voix. Appelez sur vous les lumières de l'Esprit saint par un acte de contrition.

— Je ne sais plus, mon père.

— Répétez-le avec moi.

Et le prêtre psalmodia une prière, puis une autre, puis une troisième, que la jeune femme répétait avec lui.

Et il reprit :

— Maintenant, parlez, ma fille.

— Mon père, j'étais heureuse, riche, mais sans direction.

— Vous ne fréquentiez pas les saints offices ?

— Non.

— Vous n'aviez pas de directeur religieux ?

— Non, mon père...

— Voyez votre imprudence aujourd'hui... Continuez.

— Absolument livrée à moi-même, au milieu des entraînements du monde, jeune, assez... jolie...

Le prêtre la regarda avec complaisance, en disant :

— Livrée enfin à l'esprit du mal.

— Oui, mon père, n'ayant près de moi qu'un mari brutal, grossier.

— Sans religion, sans doute ?

— Oui, mon père !

— Pauvre enfant !... Achevez.

— N'ayant pas la force de résister à ceux qui m'entraînaient, vous comprenez ce qu'il arriva.

— Vous manquâtes à vos devoirs d'épouse ?

— Hélas !

— Vous avez manqué au serment prononcé devant Dieu ; vous avez trompé la confiance de votre mari ?

— Oui, mon père.

— Plusieurs fois ?

Aurélie parut un peu gênée par la demande faite du même ton monotone. Elle répondit bas :

— Oui, mon père.

— Avec le même homme ?

Cette fois elle ne répondit pas. Et le prêtre continua :

— Notre divin Sauveur pardonna à la femme adultère. Il faut, par le repentir, racheter la faute passée ; il faut, par une conduite exemplaire, appeler notre Très Sainte Mère à votre secours. Revenez à Dieu, ma fille ; revenez dans son église prier sans cesse. Il écartera le malheur qui pourrait fondre sur vous ; par la religion, par la prière, vous forcerez ceux qui le connaissent à oublier le passé, et vous chasserez les doutes que votre mari pourrait avoir.

— Oh ! mon père ; mais mon mari connaît mes fautes.

— Il sait tout ?

— Il sait tout... et je venais demander votre appui pour me diriger, car, répudiée, chassée, je suis perdue.

— Il vous a chassée quand ?

Aurélie hésita, puis répondit :

— Ce matin même.

— Ce matin, fit le prêtre. Il faut, ma fille, retourner près de votre époux ; il faut, par votre conduite exemplaire, par votre repentir, obtenir votre pardon.

— C'est impossible ! c'est impossible !... Je suis partie de chez moi pour n'y jamais rentrer.

— Que voulez-vous faire ?

— Le bien ! fit effrontément Aurélie ; mais en vivant en dehors de chez moi.

— Récitez un *Ave* et un acte de contrition, lui dit le prêtre.

Et pendant qu'Aurélie lui obéissait, les mains jointes,

les yeux demi-clos, il marmottait une prière, semblant demander à celui qu'il représentait sur la terre de vouloir bien le conseiller.

La prière terminée, il dit à la jeune femme :

— Vous êtes décidée à abandonner le monde perfide au milieu duquel vous avez vécu, et, touchée par la grâce, à racheter par le repentir et la prière les fautes que vous avez commises ?

— Oui, mon père.

— Dieu veut que l'on se donne à lui tout entière...

— Je suis prête.

— Mais, en partant, ne craignez-vous pas que votre mari ne vous recherche ? ne craignez-vous pas qu'il se refuse à vous laisser prendre la vie nouvelle à laquelle vous aspirez ?

— Je n'ai rien à redouter de lui. Entre nous est un passé qui l'empêchera de consentir à me revoir jamais, si ce n'est, — car il est brutal et grossier, — pour se venger.

— Quelle vengeance croyez-vous qu'il veuille exercer contre vous ?... la justice ?

— Non, mon père... C'est un miracle si, à cette heure, je suis encore vivante.

— Votre mari a voulu vous tuer ?

— Oui, mon père ; il me semble encore voir son arme dirigée sur moi.

Le prêtre se recueillit ; puis, continuant, il dit :

— Ma fille, dans la crise aiguë que vous traversez, le plus utile est d'éviter un malheur, en rendant, pendant les premiers jours de votre rupture, toute rencontre impossible.

— C'est ce que je voudrais.

— Ma fille, il faut prier d'abord pour demander au

Seigneur de jeter un regard de miséricorde sur la pécheresse. Vous allez, pour pénitence, réciter deux fois le *Meâ-culpâ*, puis les actes de contrition. Vous vous recueillerez en vous-même.

Comme Aurélie le regardait, stupéfaite de le voir ainsi clore la confession sans lui donner les conseils qu'elle attendait, il ajouta :

— Puis, avant de vous conseiller dans l'acte grave que vous paraissez vouloir accomplir, comme il faut que je sois entièrement édifié sur votre compte, il faut que je vous connaisse, afin de pouvoir vous recommander à la maison à laquelle je vais vous adresser... Dans quelques minutes je vous attends à la sacristie, où nous causerons longuement... Priez, ma fille... priez.

Et le prêtre se retira.

Aurélie priait avec la foi la plus sincère, s'accusant devant Dieu, pleurant et gémissant.

Au bout d'une longue demi-heure, elle se leva, baissa son voile ; et, l'attitude recueillie, elle se dirigea vers la sacristie.

Elle vit le prêtre qui l'attendait. En levant les yeux, elle le vit jeune et elle rougit de ce qu'elle lui avait dit, de ce qu'elle avait à dire encore.

Il la fit asseoir près de lui, en disant :

— Si vous avez confiance en moi, madame, je serai votre directeur. Pour cela, il faut maintenant que vous consentiez à me parler franchement, sans retenue, sans oubli.

— Je suis prête.

— Je vous écoute.

— Et Aurélie, alors, transforma la confession en un long récit sur l'histoire de sa vie.

Mais comme cette histoire se trouvait transformée et

que la malheureuse femme était à plaindre ! et combien sa faute se trouvait justifiée !

Pauvre enfant ! de quels misérables elle avait été entourée.

Aussi, les seuls mots qui tombèrent de la bouche du prêtre étaient-ils :

— Pauvre enfant, pauvre créature abandonnée ! la religion pouvait vous sauver de ces misérables.

L'entretien se termina par cette déclaration :

— Enfin, je suis partie emportant ce qui m'appartenait : mes bijoux, quelques valeurs. Je veux vendre tout cela, et c'est avec cet argent que je compte entrer dans une maison religieuse.

— Madame, c'est une chose convenue... Votre salut est là seulement. Après l'office, je vous conduirai moi-même dans un asile de saintes femmes : *les Sœurs de Madeleine-la-Repentie*. Je suis le directeur de cet asile dont le nom indique assez la sainte mission, qui est la consolation des affligées.

— Où vous trouverai-je, mon père ?

— Vers deux heures ; chez moi.

Et il lui donna sa carte, qu'elle prit en demandant :

— Mais, jusque-là, que vais-je faire ?... Je n'ose sortir.

— Priez, priez, ma fille. Dieu vous regarde, répondit-il solennellement.

Et, ayant salué, il se retira à pas lents, pendant qu'Aurélie, rentrant dans l'église, pensait :

— Comme il est jeune, pour un prêtre.

En traversant l'église, elle vit, agenouillées devant le chœur, un groupe de jeunes sœurs.

Elle alla se placer à leur côté, essayant de les entendre parler entre elles. Mais elle fut prise d'un profond res-

pect en les voyant tout entières à leurs prières; elle sentait sourdre en elle l'ardent désir de vivre comme elles.

Rien en ce monde ne les touchait ; elles vivaient complètement dans leur foi, désintéressées des tourments qui l'affligeaient. Elle se dit que la vie, dans ce calme, allait être pleine de bonheur.

Et, à genoux, elle remercia le Seigneur de l'avoir aussi bien inspirée.

Était-ce le lieu? Mais un phénomène singulier se produisit en elle : les prières qu'elle avait oubliées, qu'elle ne pouvait se rappeler le matin, revenaient à sa mémoire et tombaient abondantes de ses lèvres...

Elle resta ainsi deux grandes heures, assistant à l'office tout entier. Elle ne se releva que pour se diriger vers le rendez-vous que lui avait donné le prêtre.

X

LA CRISE.

Lorsque le capitaine Ténard de Marby, accompagné du jeune marquis de Meyran, arriva chez lui, il était plus calme. Autant que cela était possible, Olivier avait consolé, et, par ses conseils, avait essayé d'adoucir sa désespérance.

Muet, le vieux soldat avait écouté, imposant à sa volonté l'obligation de rester digne dans le malheur et d'éviter, par sa conduite, de prêter au ridicule ; car, à cette heure, c'était surtout le ridicule qui effrayait le plus le vieux soldat.

L'amour qu'il avait pour Aurélie, il croyait se l'être

arraché du cœur. On juge de sa douloureuse stupéfaction en s'apercevant qu'il avait été dévalisé.

Lorsqu'il apprit que sa femme était venue accompagnée d'un homme qui l'avait aidée dans son vol, il retomba accablé.

Cette femme, à laquelle il avait ménagé la vie, ne lui ménageait rien à lui.

Elle l'avait livré, de gaieté de cœur, à la risée méprisante de ses gens.

Hélas! ce n'était pas tout. En voulant remettre un peu d'ordre dans ses affaires personnelles, il trouva une liasse de factures payées représentant des sommes considérables.

Jamais il n'avait pu donner pareilles sommes. D'où venait cet argent?

Des factures de couturière, de bijoutier, représentant des prix fabuleux, étaient acquittées.

Le rouge monta à la figure du capitaine, car il pensa que cet argent ne pouvait avoir qu'une source, l'infamie de celle qui portait son nom.

C'était affreux! Non seulement cette femme avait commis des fautes, l'avait trompé, mais encore elle trafiquait de son amour, et la belle Aurélie, la femme du baron Hilaire Ténard de Marby était une fille entretenue. Une partie du luxe au milieu duquel le vieux soldat vivait avait été payée par les amants de sa femme.

Il était accablé. Il était retombé sur un fauteuil; son front était mouillé de sueur; son œil était hébété.

Olivier regardait le malheureux soldat sans trouver une parole de consolation.

Le capitaine se leva à un moment. Il alla décrocher une épée à la panoplie placée entre les deux fenêtres.

Olivier suivait son mouvement avec inquiétude.

Il vit le capitaine lui tendre l'épée et lui dire avec amertume, en lui montrant la lame :

— Connaissez-vous ma devise, monsieur le marquis? Quelle ironie! Lisez :

Le jeune homme lut, sur la lame de l'arme et sous un tortil de baron : *Sans tache.*

S'adressant au vieux soldat, il dit, pour le consoler :

— Vous n'avez pas forfait à cette devise, capitaine ; les fautes d'une femme ne peuvent rejaillir sur le mari.

Le capitaine se contenta de hausser les épaules; il sonna la femme de chambre et lui demanda :

— Depuis combien de temps M[me] de Marby est-elle partie?

— Depuis deux heures environ, monsieur.

— Elle ne vous a rien dit?

— Elle nous a dit qu'elle allait rejoindre monsieur.

— Cet homme qui l'accompagnait, l'aviez-vous déjà vu?

— Jamais, monsieur.

— Vous avez dû vous douter que ce qu'elle disait était faux?

La jeune fille hésita quelques secondes et répondit :

— Oui, monsieur; dès que madame a été partie, nous en avons causé entre nous et nous avons supposé ce qui était vrai, que madame abandonnait monsieur.

— M'abandonner! Mais toutes ces dépenses qui se faisaient ici et que vous saviez être au-dessus de ma situation ne vous étonnaient pas?

— Non, monsieur.

— Personne de vous ne pouvait m'avertir?

— Nous pensions que monsieur s'inquiétait peu de madame et qu'il savait ce qui se passait.

— Comment, dit sourdement le capitaine, on croyait

que je savais qu'elle avait des amants, que je savais qu'elle était entretenue par eux ?

La jeune fille n'osait répondre et le capitaine comprit qu'elle disait oui.

Alors ce fut un éclatement de colère, de jurons, de blasphèmes jetés sur sa femme, sur ses gens, sur le monde.

Ce fut pis encore lorsque, croyant justifier sa réponse à cette demande :

— Ainsi, vous croyiez simplement que je disais à ma femme : « Aime, fais-toi payer ; je m'en moque, je m'en fiche ; vivons rondement ! »

Elle dit :

— Mais tout le monde le croyait, monsieur.

— Tout le monde ! hurla le capitaine.

En voyant l'accès de colère de son maître, la jeune fille crut prudent de se retirer et se sauva vivement.

Après un grand débordement d'injures, le soldat se tourna vers Olivier en disant :

— Eh bien ! vous voyez ma situation ; elle est sans issue, je suis dans la boue jusqu'au cou. Je ne peux m'en tirer dignement que par de terribles choses devant lesquelles je ne saurais reculer. Vous êtes un honnête homme ; vous m'avez offert votre main, vous ne m'abandonnerez pas ?

— Je vous le promets, capitaine ; mais que voulez-vous faire ?

— Vous ne comprenez pas ? Il faut que je tue ces hommes pour prouver que je ne suis pas leur complice ; il faut que vous m'aidiez à les chercher. Qu'importe qu'ils soient jeunes ou forts ! Il faut leur sang, il faut leur peau. Il faut qu'avec leur vie ils payent l'honneur qu'ils m'ont volé. Voulez-vous m'aider ?

— Je ferai plus, capitaine. Aussi bien, il n'y a plus à reculer ; je dois être franc et vous dire que je connais celui qui fut la cause de tout, celui qui perdit la jeune fille et qui la poursuivit femme, celui auquel elle payait, en amour, les faveurs qu'elle obtenait pour vous.

— Ah ! cria le capitaine avec une joie féroce, c'est celui-là qu'il faut que je tue. Vous le connaissez? vous allez me le désigner, me dire son nom.

Il attendait, anxieux.

— C'est Mathieu des Taillis.

— Venez, monsieur de Meyran, accompagnez-moi chez cet homme.

Ils sortirent ensemble; la voiture dans laquelle ils étaient venus était encore en bas; ils y montèrent. Cette fois, ce fut Olivier qui dit au capitaine :

— Les choses sont arrivées à un point qui détruit toutes réserves ; je puis donc, je dois même vous parler sincèrement; si cruelle que soit la vérité pour vous, vous devez la connaître tout entière. Vous avez tant souffert, tant enduré, vous aurez la force et le courage de m'entendre jusqu'au bout.

— Que peut-on me dire de plus que ce que je sais?

— Écoutez-moi.

Et, pendant que la voiture les conduisait à l'hôtel de la rue de Lille, Olivier raconta la longue et honteuse histoire des relations de Mme de Marby avec le président Mathieu des Taillis. Le capitaine était écrasé; il semblait écouter avec calme, et la colère qui grondait en lui n'était visible que par les tortillements de ses gros sourcils, par le tremblement de ses lèvres et par le bruit de sa respiration rapide et haletante.

Deux ou trois fois, il passa sur son front le dos de sa main velue pour essuyer la sueur qui perlait à la racine

de ses cheveux. Quand M. de Meyran eut terminé, il résuma ce qu'il venait d'entendre.

— Ainsi, cet homme, ce magistrat, en la dirigeant, me faisait épouser sa maîtresse, et lorsque, après la mort de de Farge, elle alla chez lui, les relations se renouèrent à un prix débattu : j'aurais, moi, une riche situation qui élèvera ma femme à un monde dans lequel il pourrait la voir sans cesse... Cela, tout le monde le savait, et comme j'étais trop honnête homme pour deviner pareille infamie; comme je paraissais, par mes voyages, volontairement fermer les yeux, on disait que c'était moi qui livrais ma femme; on disait : « Ce soldat est un m... »

Le jeune marquis se taisait; cet acquiescement muet navrait le malheureux; il reprit avec une rage contenue :

— Ce proxénète du maître!... Oh! le misérable, cette robe de magistrat, je la déchirerai! Il y a deux nobles choses dans notre société : la magistrature, l'armée. Par sa conduite il déshonore l'une, et par ses œuvres il jette l'infamie sur l'autre... Je vengerai l'une et l'autre en débarrassant le monde de ce misérable!...

La voiture s'arrêtait; Olivier prit la main du capitaine et dit :

— Monsieur de Marby, il faut, dans de graves circonstances, agir avec calme; non en fou, mais en homme. Il faut dompter sa colère et chercher sa force dans la raison.

— Je suis calme, dit le capitaine avec amertume.

— Il faut garder le droit pour nous.

— Soyez tranquille!

Le capitaine se boutonna dans sa redingote. Descendu de voiture, il marcha droit comme un I, suivi par le

marquis. Arrivés au premier, c'est Olivier qui demanda à l'huissier :

— M. Mathieu des Taillis est-il visible ?

— Messieurs, veuillez me dire vos noms.

Olivier seul donna sa carte.

Le domestique disparut un moment pour revenir aussitôt en disant :

— Est-ce pour affaire que ces messieurs viennent ? Ces messieurs parleraient au secrétaire particulier de M. le président.

Le capitaine avança d'un pas, et, les sourcils froncés, il cria :

— C'est à lui-même que nous avons affaire !

L'huissier disparut encore pour reparaître immédiatement :

— Veuillez entrer, messieurs.

Mathieu des Taillis s'était levé et venait au-devant d'eux, le sourire aux lèvres. Le capitaine l'arrêta en disant :

— C'est vous qui êtes Mathieu des Taillis ?

Mathieu dirigea sur celui qui lui parlait un regard inquiet et répondit d'un ton sec :

— C'est moi.

— Je suis le capitaine Hilaire Ténard de Marby ; tu comprends pourquoi je viens, vieux salaud, vieux misérable !...

Et avant qu'Olivier, qui se précipitait, eût eu le temps de s'interposer entre eux, le capitaine achevait :

— Tiens, goujat ! tiens, lâche ! Ouaf !

Et, lui crachant au visage, du creux et du revers de la main il le souffleta sur chaque joue.

Le vieux magistrat, épouvanté, courut vers la porte en criant :

— Au secours!...

Le capitaine l'avait rejoint, et, malgré les efforts d'Olivier pour le retenir, il saisissait Mathieu des Taillis...

Il allait l'étrangler, lorsque les valets, accourant à ses cris, l'arrachèrent de ses mains.

Mathieu des Taillis, tremblant, épouvanté, livide de peur, avait à peine la force de crier :

— A l'assassin !

Au contraire, le capitaine de Marby, fou de rage, aveuglé par la colère, hurlait en se débattant; jamais si épouvantables jurons n'avaient retenti dans cette chambre.

Le malheureux avait la sueur au front et la mousse aux lèvres; il écumait. Il mêlait à ses jurons des phrases sans suite.

— Il mourrait de peur devant l'éclair d'une épée... Ça n'a pas d'honneur et ça prend celui des autres... Il faudrait lui trousser sa robe pour le fouetter : c'est le seul combat qu'il accepte.

Olivier voulait entraîner le capitaine.

— Venez vite, capitaine! Venez!...

Mais déjà la voix de l'huissier et des gens qui arrivaient de tous côtés disaient :

— Il a voulu assassiner M. le président! C'est une vengeance! Arrêtez-le ! On est allé chercher des agents!

S'ils restaient plus longtemps, ils allaient être arrêtés.

Sur l'observation du jeune marquis, le vieux soldat le comprit, — et comme le sanglier forcé après lequel les chiens sont pendus, se secoue et les envoie rouler autour de lui, Ténard de Marby se dégagea des valets qui l'appréhendaient en les rejetant les uns sur les autres, et, entraîné par Olivier, il descendit rapidement l'escalier.

Arrivés dans la rue, ils sautèrent dans la voiture qui les attendait.

Il était temps ; les agents entraient dans l'hôtel.

Le lendemain, on lisait dans les journaux du matin :

« Hier, l'honorable président, M. des T..., a failli être victime d'une tentative d'assassinat dans son hôtel même. Un capitaine retraité, qui, à la suite de la perte d'un procès à la chambre présidée par M. M... des T..., a perdu la raison, se présenta hier à l'hôtel du président. Aussitôt reçu par le magistrat sans méfiance, il se précipita sur lui, cherchant à l'étrangler. On accourut aux cris du président, qu'on put heureusement arracher des mains de ce forcené. Cet homme, doué d'une force peu commune, renversa les gens qui s'étaient emparés de lui et parvint à s'échapper.

» Depuis, cet homme a disparu, et l'on croit qu'il s'est suicidé pour se soustraire aux suites de sa criminelle tentative. »

TROISIÈME PARTIE

LES AMOURS D'UNE RELIGIEUSE

I

DEUX MOTS AUX LECTEURS.

C'est une petite revue de nos personnages que nous allons passer ; car nous arrivons au point culminant de notre longue histoire, à sa partie la plus étrange, à l'étude sur nature qui nous a donné l'idée d'écrire la vie de la belle Grêlée. Nous sommes à l'œuvre enfin. Nous allons apporter la lumière dans le coin mystérieux auquel le linceul du Christ sert de rideau, sur lequel la loi hypocrite de Tartufe jette son ombre. Si singulier, si étrange que cela soit, nous ayons les preuves ; elles sont devant nous lorsque nous écrivons, imprimées dans la *Gazette des Tribunaux*. Des jugements homologués en attestent, et nous ne changeons, aux accusations et aux témoignages, que les noms des lieux, de l'accusée et des témoins. Ceci dit, mettons au clair quelques points obscurs de notre histoire, qui permettront aux lecteurs de suivre avec moins de fatigue notre prolixe récit.

Nous avions laissé Émile Aublet à l'auberge de la mère Madeleine pour le retrouver tout à coup à Lille, à la table d'hôte où dînait le capitaine Ténard de Marby. Le jeune homme poursuivait un but que nous connaissons : il voulait que la femme même qui l'avait accusé pour se sauver, que celle qui l'avait fait condamner comme un voleur pour n'être pas jugée elle-même comme femme adultère, acceptant forcément la responsabilité des fautes commises, consentît à reconnaître que celui qu'elle avait déclaré être le voleur de son mari n'avait été que son complice dans un vol plus doux à commettre, — celui de son honneur. Pour arriver à cela, il fallait faire répudier la femme, il fallait que, blessée par l'abandon du mari et voulant s'en venger, elle arrivât à se faire un titre d'orgueil du ridicule dont elle l'avait couvert par sa scandaleuse conduite ; ou il fallait, en révélant tout au mari et en en acceptant les conséquences, obliger celui-ci à faire déclarer par sa femme que celui qu'elle avait fait passer pour un voleur était un amant. C'était l'autorité redoutable de la femme perdue, l'obligation d'une réparation par les armes avec le mari, mais la réhabilitation, ce qu'Aublet voulait à tout prix. Car, — m'abstenant de le juger, — je constate que nos mœurs dirigent l'opinion publique contre la loi, et nous trouvons très gaie, très piquante, l'introduction même avec effraction, dans l'alcôve conjugale, d'un voleur d'honneur... Aussi est-ce le seul rôle que voulait accepter le jeune homme. Nous avons dit : Aublet et Élise discutèrent longtemps ; ils arrêtèrent leur plan de conduite ; étant dérangés par l'arrivée du jeune marquis, Élise avait clos l'entretien en disant à Aublet :

— Il est inutile que l'on sache ce que nous faisons.

C'est bien entendu ainsi. Partez, agissez, je suis avec vous.

— Je vais immédiatement à Paris, et, ce soir, je saurai où est le capitaine de Marby.

— Allez, mais soyez prudent.

— Vous n'avez rien à craindre, mademoiselle; j'oserai tout si vous êtes avec moi.

— Absolument. Vous pouvez compter sur moi. Je sais et je vous soutiendrai.

Et Aublet était parti; il avait appris chez le capitaine même, à Auteuil, qu'il était à Lille.

Il avait pris quelques renseignements. Puis, comme son visage était bien dans ses yeux depuis sa condamnation, il était parti aussitôt pour Lille.

Nous avons vu que le plan convenu avec Élise avait réussi. Le capitaine était revenu décidé à chasser sa femme, en rendant à Aublet la justice qu'il réclamait.

En arrivant à Paris, il avait appris que sa femme venait de partir, et, ne voulant pas prendre sa voiture, s'était dirigée vers la station. Tout plein des récits qu'il avait encore dans les oreilles, il se dit qu'il y avait encore là un mystère utile à éclaircir. Il courut à la place des voitures. Il demanda au gardien, et on le renseigna : une femme venait, quelques minutes avant, de monter en voiture, se rendant rue Saint-Lazare. On lui dit même le numéro de la voiture, en l'assurant qu'il avait des chances de la retrouver en gare. Le capitaine ne sauta pas en voiture; il grimpa près du cocher et se fit conduire à la gare, excitant lui-même les chevaux.

Arrivé place du Havre, le cocher reconnut son collègue, qui revenait à vide. On arrêta. Le capitaine donna cent sous au cocher en lui demandant :

— Savez-vous où se dirigeait votre voyageuse?

Les cinq francs obligeaient à des confidences.

— J'vas vous dire, bourgeois, la p'tite dame allait à Puteaux.

Le capitaine n'avait pas répondu; il avait payé sa voiture, avait couru jusqu'au bureau; mais le guichet venait de fermer...

On comprend facilement ce que fut pour le vieux soldat une heure d'attente dans la gare. Les gens le regardaient comme un fou; on le signalait déjà aux agents, lorsque l'heure du train sonna. Il s'y précipita.

Arrivé à Puteaux, il prit des informations à la gare. Il fut aussitôt renseigné. Julot était connu et Aurélie avait été remarquée.

C'est ainsi que le capitaine tomba comme une bombe à la fin du déjeuner d'Aurélie.

Nous avons vu les différentes scènes qui suivirent. Émile Aublet, revenu le matin même chez sa tante Madeleine, déjeunait avec elle, lorsqu'il crut voir passer, dans la grande salle, celle qui avait été cause de ses malheurs.

Il s'était levé comme un fou, s'était lancé sur ses traces, avait passé près d'elle sans la voir, et enfin, las et épuisé, était revenu, une heure après, au moment où la mère Madeleine constatait qu'elle venait d'être la dupe de son ancien client; que celui-ci s'était sauvé par la fenêtre, pendant que celle qu'il avait invitée partait le plus tranquillement du monde par la porte, oubliant l'un et l'autre de solder le déjeuner spécial qu'elle avait servi.

Puis, la mère Madeleine avait vu encore traverser la grande salle, un homme décoré qu'elle n'avait pas vu entrer chez elle. — Le capitaine, sur des indications de voisins, était entré par la porte particulière, suivant

le chemin de sa femme, — entraîné par le jeune monsieur de sa pensionnaire.

Tout cela lui semblait bien extraordinaire. Aussi, lorsque son neveu lui dit :

— Mme Élise est seule; montons vite, ma tante.

— Oui! oui! fit-elle, il faut nous expliquer tout ça.

Toute pensive, la vieille hôtesse suivit son neveu.

Ils entrèrent dans la chambre d'Élise au moment où celle-ci, bouleversée par les incidents qui s'étaient succédé depuis le matin, retombait épuisée dans un fauteuil, s'accoudait sur la table, et, le menton dans les mains, le front pensif, le regard vague, se souvenant de l'histoire que Julot commençait à raconter à sa sœur, qu'elle avait entendue à travers la porte, et qui lui avait fait jeter ce cri qui avait inquiété le coquin, disait :

— Ainsi, ce misérable serait le père de mon enfant! Il faudra, par Aurélie, que nous sachions qui il est.

La mère Madeleine, essoufflée, était entrée en disant :

— Mon Dieu, madame, qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il?

Rappelée aussitôt à elle, croyant devoir garder la plus grande réserve, Élise répondit vite :

— Mais rien! Que voulez-vous dire?

— Ce monsieur décoré, qui se sauve avec votre... monsieur.

— Ce monsieur est mon beau-frère... Qu'ont-ils fait?

— Ah! fit la mère Madeleine toute décontenancée.

Élise venait d'apercevoir Aublet derrière la vieille femme. Elle lui demanda vivement :

— Est-ce que vous l'avez vu?

— Non, madame... Mais c'est étrange, il me semble l'avoir vue... *Elle*... elle!

— Vous aviez raison ! c'est elle. Elle était là !

La mère Madeleine les regardait stupéfaite, la bouche béante.

Elle exclama :

— Ah çà ! de qui parlez-vous ?... de la petite femme qui était là ?... C'est encore une friponnelle comme l'autre. Ils se sont sauvés tous les deux et n'ont pas payé leur déjeuner.

Il s'étendit, sur la figure rouge de la mère Madeleine, un rayonnement que nous ne pouvons peindre lorsqu'elle entendit Élise lui dire le plus simplement du monde :

— Ne vous occupez pas de cela, madame Madeleine, vous marquerez cela sur mon compte, je vous le payerai... Asseyez-vous là et répondez-moi.

Puis, se tournant vers Aublet, dont le regard semblait l'interroger, elle dit :

— *Elle* était là, dans cette chambre, et déjeunait avec l'homme qui avait les lettres.

— Comment ! ici ?

— Oui, nous en parlerons plus tard... Madame Madeleine, il faut que vous me donniez des renseignements très étendus sur l'homme qui était là tout à l'heure.

— Dont vous payez le déjeuner ?

— Oui.

— Oh ! tant que vous en voudrez.

— Eh bien ! tout ce que vous savez sur lui.

Aublet dit aussitôt :

— Permettez-moi, madame, de vous dire ces premiers mots ; ils vous donneront sur *Elle* une note de plus. L'homme avec lequel *Elle* était, dont j'ai vu les papiers lorsque j'ai pris les lettres, se nomme Jules Minguet ; c'est un repris de justice.

— Comment! exclama la mère Madeleine en bondissant, c'est un repris de justice!... et tu ne m'avais pas dit ça! Mais ma maison est déshonorée.

— Jules Minguet! c'était un ouvrier portefeuilliste.

— O mon Dieu! mon Dieu! fit Élise en hochant la tête; il me semble que je me souviens du nom de cet homme... Un repris de justice!!

Lorsque la Madeleine se fut exclamée à son aise sur son triste pensionnaire, Élise lui demanda les plus grands détails sur lui. Alors la vieille hôtelière raconta tout ce qu'elle savait. C'est-à-dire qu'elle avait pris Jules Minguet pour un ouvrier paresseux que des parents trop bons entretenaient dans sa paresse. Elle raconta qu'il lui avait dû beaucoup d'argent; elle avait même été obligée une fois de lui refuser le gîte et la pension; mais il était revenu, il avait tout payé. Il était parti le soir et était revenu le lendemain avec une assez grosse somme qu'il avait reçue, disait-il, de ses parents de passage à Paris. Mais Jules, alors, avait mené joyeuse vie et s'était retrouvé bientôt dans la même situation. Élise demanda à la mère Madeleine si elle se souvenait de l'époque à laquelle Minguet avait reçu la somme.

— Rien de plus simple. J'ai marqué la somme sur mon livre. Je vais vous dire le jour.

— Oh! oui, dites, dites vite!

Sans se préoccuper de l'intérêt que manifestait Élise pour une chose de si minime importance, la mère Madeleine envoya son neveu chercher le livre. Lorsqu'il le lui apporta, elle le feuilleta et dit aussitôt:

— Voilà l'histoire: « Jules, pour solde de son compte... et une bouteille cachetée... » C'est bien ça, et c'est à la date du 28 juin.

— 27 juin ! répéta Élise, la tête dans ses mains, le regard, le sourcil légèrement froncé par les efforts de mémoire qu'elle faisait, puis parlant : « C'est bien cela... Aristide est mort le 7 juin... Oui, la première fois que je couchai dans la chambre, c'est le 27 juin, juste vingt jours après sa mort... Pendant mon sommeil... »

Elle s'arrêta en voyant Émile Aublet et sa tante qui la regardaient et l'écoutaient, cherchant à comprendre ce qu'ils entendaient. Elle dit alors, pour clore l'entretien :

— Monsieur Aublet, laissez-moi ; j'aurai à vous parler demain peut-être de graves choses; maintenant, nous sommes près du but. Mais je suis fatiguée par tout ce qui s'est passé ce matin... Je vous remercie, madame Madeleine, de vos renseignements.

Le neveu et la tante s'étaient retirés déconfits. Seule, Élise s'était levée et se promenait dans sa chambre, hochant la tête ; elle disait avec amertume :

— C'est bien cela ! la nuit du 27 juin, le misérable s'introduisit dans la chambre ou j'étais comme morte, anéantie par ce sommeil dont je ne m'expliquais pas le lendemain le réveil plein de lassitude, les souffrances que j'attribuais à la lutte soutenue la veille... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! vous avez permis cela !

Et elle cacha son visage dans ses mains.

— Mon enfant est de ce monstre, de ce bandit ! C'est plus affreux encore que ce que je croyais... Tout m'est expliqué maintenant : il a volé l'argent, les lettres..., les lettres, parce qu'il avait reconnu l'écriture de son ancienne maîtresse... Oh ! je me souviens de son nom ; j'étais toute petite et mon père l'avait surpris avec ma sœur ; on en parla chez nous... C'est ce misérable !

Tout à coup la porte s'ouvrit et le jeune marquis entra.

Il dit vivement :

— Élise, vite, vite, préparez-vous à partir... La police sera avant une heure ici...

— Que faire ? fit la jeune fille effrayée.

— Me suivre... Margot est prévenue et viendra nous retrouver demain.

— Je m'abandonne à vous... Mais que s'est-il passé?

— Je vous dirai cela en route...

— Le capitaine a-t-il rejoint ma sœur?

— Oh ! ne me parlez pas d'elle ; elle a mis le comble à sa vie de honte ; je vous dirai cela ; votre vengeance commence. Mais il faut que soyez à l'abri. Préparez-vous, je vais solder votre compte ; ma voiture est en bas, faites porter vos malles.

A la grande stupéfaction et au grand désespoir de la mère Madeleine, le compte réglé, Olivier et Élise montaient en voiture et abandonnaient le cabaret du Vin-sans-Eau. L'étonnement de la mère Madeleine, lorsque, moins d'une heure après, des gendarmes arrivaient chez elle pour arrêter sa pensionnaire, fut à son comble. Quelle déception !

Le soir, lorsque Aublet vint dîner et qu'il apprit ce rapide et singulier départ, puis la descente de la gendarmerie, il fronça les sourcils.

— Tu vois, disait la vieille hôtesse, on leur aurait donné le bon Dieu sans confession ! Fiez-vous donc aux apparences ! Elle était cachée ici parce que la police la cherchait... Quel monde ! Dans quel temps vivons-nous !

Le facteur apportait une lettre pour Émile Aublet ; celui-ci l'ouvrit vivement et lut :

« Monsieur, la même haine implacable qui vous a poursuivi me poursuit encore. C'est toujours celle que

vous savez qui est la cause de mon départ précipité. Dans quelques jours, j'aurai à vous parler et vous ferai savoir où nous pourrons nous voir. Ne désespérez pas. Attendez.

» ÉLISE. »

— Ma tante, ne dis pas de mal de ces gens-là — ce sont de braves gens — et mettons-nous à table.

II

LE CHEMIN DU CIEL.

C'était vers le milieu de la rue des Feuillantines que se dressait la haute maison dans laquelle les sœurs de Madeleine-Repentie se livraient au culte du Seigneur. Le couvent, un ancien hôtel Louis XVI, avait très bonne apparence. Les fenêtres étaient nombreuses et hautes, on aimait la clarté ; elles étaient grillées, mais les grilles étaient fines, élégantes et n'étaient point scellées ; elles pouvaient s'ouvrir. Au-dessus des rideaux blancs, on voyait la naissance de lourds rideaux de soie. La grande porte cochère avait de grands panneaux rocaille, avec des quadrilles dans le fronton ; sous le portique était un motif rocaille, à feuilles et à rameaux tordus, du milieu duquel on avait arraché le masque païen d'un satyre pour y clouer une croix rayonnante. Deux tors de lauriers étaient attachés par un ruban dont les bouts revenaient encadrer les deux portes qui s'ouvraient chacune dans un panneau. Sur ce ruban on lisait : *Noli me tangere.*

La petite porte de gauche seule avait un guichet, qu'on ouvrait au coup du heurtoir et à travers le treillage duquel apparaissait la face réjouie, aux yeux brillants, aux joues bien pleines et bien roses de la sœur portière. Sur son inspection elle ouvrait lá petite porte, et on voyait une seconde porte, mais celle-là gaie, en bois découpé, bien vernie. A gauche se trouvait la loge, une vaste pièce éclairée par une fenêtre qui donnait sur la cour. Lorsqu'on avait franchi, en traversant la loge, la seconde porte, on se trouvait dans une cour assez grande. Sur la droite, un grand salon de réception avait été transformé en chapelle. La porte avait été refaite, des motifs gothiques en carton-pâte y avaient été appliqués pour lui donner un aspect religieux. Les hautes fenêtres avaient été cintrées à leur sommet, et les croisées remplacées par des vitraux. La petite chapelle était assez grande pour contenir une quarantaine de personnes bien assises. Entre les fenêtres, et de chaque côté de la porte, la vigne poussait fougueuse, jetant son vert gai sur les vitraux multicolores. L'intérieur de la chapelle était mondain, les chaises n'étaient point de paille, mais de tapisserie, faite pour elles par chacune des sœurs. La chaire n'avait que quelques marches; elle était magnifique; achetée en Allemagne, chez un marchand d'antiquités, elle avait été arrachée dans le pillage d'une église ; elle était superbement sculptée, c'était un objet qui, dit-on, servait souvent de prétexte aux gens du monde pour venir visiter le couvent des *Madeleines repenties*, ainsi qu'on les appelait. L'autel, tout couvert de soieries, de dentelles, de dorures, si ce n'est la statue de Marie, qui se trouvait au-dessus du tabernacle, avec ses aiguières, ses flambeaux, ses porte-missels, avait plutôt l'aspect

de la vaste salle du physicien Brunnet, lorsqu'elle est préparée pour une séance de prestidigitation, surtout lorsque les rayons du soleil traversant les vitraux jetaient dans la chapelle leurs milliers de couleurs, que de la table sainte où le Seigneur donne sa chair et son sang pour le rachat de la faute originelle. Enfin, c'était une chapelle gaie, faite pour le culte d'une religion aimable et douce.

De l'autre côté de la cour étaient la cuisine et l'office avec une salle de réserve. Cette salle de réserve était superbe à voir, et les enfants qui quelquefois le dimanche entraient au couvent se passaient la langue sur les lèvres, lorsque leur regard se glissait par la porte entre-bâillée. Sur les planches, par casiers, étaient rangés des pots de toute espèce de confitures faites par les bonnes sœurs elles-mêmes, avec les fruits de leur jardin. — On en parlait dans le quartier du Panthéon, des confitures des bonnes sœurs ! — Sur d'autres planches se trouvaient alignés des bocaux de fruits confits, — toujours les fruits du jardin du couvent ; — puis des bouteilles de liqueurs spéciales faites par l'une et par l'autre, et qui portaient des noms de saints. Il ne faut pas croire que la gourmande communauté consommait cela toute seule ; non, beaucoup s'écoulait en cadeaux, et une grande partie était donnée aux pauvres.

Une vaste office séparait la salle aux réserves de la cuisine. Mais quelle cuisine ! Jamais vous n'avez vu plus appétissant endroit : les murs étaient littéralement couverts de plats, de casseroles étincelantes. Au milieu se trouvait une vaste table bien lourde, bien épaisse et qu'on ratissait tous les jours. Sur la gauche, un immense buffet-dressoir était une merveille ; c'est là qu'on voyait l'outillage complet, bien propre et bien usé,

révélant un service actif, servant aux crèmes et à la pâtisserie... En face du dressoir, le fourneau, un beau, nouveau, moderne, ayant tous les perfectionnements récents. Au fond enfin, dans la haute cheminée, la broche, avec ses rouets, ses sonneries d'appel, et les vastes auges pour les graisses. Cela était superbe!... et au milieu quatre sœurs, tout de noir vêtues, coiffées d'une petite cornette, le ventre couvert par un large tablier blanc, les manches troussées, qui laissaient voir des bras bien gras, bien blancs, formant de petites ondulations, et de grosses mains rouges.

La communauté avait fait venir les trois sœurs cuisinières de la Touraine, le pays de la vraie cuisine. Les quatre braves filles étaient venues se vouer à Dieu par la nourriture. Encore une chose dont on parlait dans les sacristies, les cuisinières de la communauté! Elles se distinguaient surtout au dîner du jour de Pâques, — où étaient admis des ecclésiastiques et quelques gens du monde. La maîtresse de la cuisine était une forte gaillarde à la figure fleurie, à l'air aimable; elle avait de gros yeux bleus, toujours humides, des joues qui avaient des saillies rouges bien fermes, quand elle riait en montrant des dents superbes, des grosses lèvres pleines d'appétit et un triple menton; on l'avait surnommée la sœur Nanan. Il fallait la voir, ayant trempé son doigt gras dans la sauce, le traîner lentement sur sa langue et sur ses lèvres, puis remuer langue et lèvres, et la tête un peu penchée, le regard en l'air, chercher ce qu'elle devait augmenter dans sa mixture. La cuisine de sœur Nanan aurait fait la fortune d'un restaurant de Paris. Elle faisait les délices des *Madeleines repenties*.

Sur tous les murs de la cuisine et de l'office, les

vignes s'étalaient; au fond de la cour s'ouvrait le jardin, un vaste jardin, presque un parc, touffu comme un bois, plein d'ombre, de mystère, avec des bancs de marbre dans les taillis les plus épais, au pied de statues dont le piédestal ornementé révélait l'origine et qu'on avait remplacées par des statues religieuses. Derrière le jardin était un petit potager bien soigné par un vieux jardinier. La mère supérieure, l'ancienne comtesse de W..., l'avait gardé seul de tous ses gens, lorsque, à la suite d'un duel où son mari avait été tué par son amant, elle avait renoncé au monde et fondé la communauté des « sœurs de Madeleine Repentie, » maison de refuge pour les dames du monde.

L'appartement de la mère rappelait encore le luxe auquel elle avait renoncé; dans les appartements, toujours la même épuration avait été faite; les panneaux, les dessus des portes où des nymphes jouaient avec des sylvains étaient devenus des Adam et Ève dans le paradis terrestre; il y avait une Danaé qu'un petit changement avait transformée en Madeleine en extase.

La communauté comptait vingt et une sœurs et sept sœurs converses; dans ce nombre n'étaient pas comptées la sœur portière, ni les quatre cuisinières et filles d'office. Tous les appartements du premier et du second avaient été transformés en quinze petites chambres qu'on appelait des cellules et dans lesquelles il y avait deux lits, deux chaises et deux prie-Dieu; elles étaient occupées chacune par deux sœurs. Les sœurs avaient une mission : travailler pour les pauvres et prier; nous devons croire qu'elles priaient beaucoup, car elles travaillaient peu. Au reste, aucune d'elles n'avait été habituée au travail. C'étaient de grandes, de très grandes dames que des chutes avaient amenées

dans ce lieu de repentir. Il y avait la sœur Sainte-Anne, autrefois la duchesse de C..., qu'un procès scandaleux avait séparée de son mari ; la sœur Sainte-Adèle, jadis la belle Mme de P..., dont le mari avait tué son amant dans ses bras en la blessant assez gravement. Toutes enfin avaient une petite histoire dans leur vie, et sous les grandes allées ombreuses du jardin, se promenant à deux ou trois en égrenant leur long chapelet, pour se mortifier sans doute, elles se racontaient de singulières histoires.

Deux fois par semaine leur directeur, le jeune abbé de Luc, venait recevoir la confession des saintes femmes.

Dès le réveil — c'est-à-dire à sept heures du matin — on descendait à la chapelle ; on priait pour offrir à Dieu sa journée, on chantait un cantique à la Vierge, puis on se rendait à l'ouvroir où chacune prenait son ouvrage et allait travailler où elle voulait. A dix heures, la cloche annonçait l'heure du repas ; toutes les sœurs de Madeleine se rendaient au réfectoire, une grande pièce bien aérée, bien claire, bien propre, donnant sur le jardin. Là on récitait les prières et le *Bénédicité*, on se mettait à table et cinq ou six minutes après c'était un bavardage continu, comme un gazouillement d'oiseaux, dans cette cage dont toutes les fenêtres donnaient sur les verdures du jardin.

Après le repas, la prière ; après la prière, la récréation : c'était l'heure où, choisissant leur compagne, elles se promenaient dans le jardin, échangeant leurs confidences, souvenirs et regrets.

Lorsque le jeune prêtre l'avait quittée, en la laissant dans la communauté des Madeleines repenties, elle l'avait chargé de prendre ou de faire prendre des ren-

seignements sur ce qui s'était passé après son départ du petit hôtel d'Auteuil. Si son mari voulait la reprendre, elle avait prié le jeune abbé de lui cacher sa résidence et d'aller chez son avoué pour faire demander sa séparation, en obtenant toutefois immédiatement son autorisation de vivre dans la maison où elle était, en attendant les résultats de sa demande; son mari avait menacé de la tuer, et, par cela, elle n'était pas en sûreté dans la maison conjugale.

Le lendemain, l'abbé vint et la fit venir devant la mère supérieure. Aurélie redoutait un incident fâcheux; elle eut peur en voyant la figure consternée de la mère et de l'abbé.

— Qu'y a-t-il?

— Un grand malheur! madame.

— Dites... dites...

— Votre mari, le capitaine...

— M. de Marby... Qu'y a-t-il? parlez.

— Il est... mort!

— Mort! exclama Aurélie.

— Il s'est tué!

La jeune femme baissa la tête... pas pour pleurer! hélas!... pour cacher l'éclair de joie qui brillait dans ses yeux, car elle se disait:

— Libre! je suis libre.

L'abbé se demandait si la jeune femme n'était pas douloureusement frappée par la nouvelle qu'il apportait.

Il la regardait. Il la vit silencieusement hocher la tête et s'essuyer les yeux. Lorsque son visage se releva, il semblait si contristé que ce fut la supérieure qui, lui prenant affectueusement les mains, crut devoir lui dire:

— Il faut du courage, mon enfant; la douleur vous frappe : c'est le châtiment de la faute commise. Vous avez l'avenir pour racheter le passé... Et puis, peut-être est-ce la délivrance.

Aurélie ne répondit pas.

L'abbé lui avait pris la main, l'avait conduite vers un fauteuil, et il lui racontait en détail ce qu'il avait appris.

Le soir même de son départ, une descente de police avait eu lieu dans l'hôtel. Le capitaine de Marby était recherché pour tentative d'assassinat.

— Tentative d'assassinat ! exclama Aurélie avec stupéfaction. Sur qui ?

— Le capitaine, accompagé d'un soldat en bourgeois, s'était rendu hier chez un président de chambre...

— Mathieu des Taillis ?

— C'est cela même. Il a essayé de l'étrangler. Lorsqu'on est arrivé au secours du magistrat, il succombait. Des soins prompts le rétablirent. Le capitaine avait pu se sauver. Il se dénonça. C'est à cause de cela que la descente de police a eu lieu, à la suite de laquelle les scellés ont été apposés sur le petit hôtel. Des agents y furent postés pour procéder à l'arrestation de M. de Marby lorsqu'il paraîtrait. Le soir, ces agents reçurent l'ordre de se retirer. On venait de trouver, en face de la rue de Beaune, sur la berge, le chapeau du capitaine, avec une lettre de lui, dans laquelle il déclarait que, pour échapper au scandale du jugement de sa tentative d'assassinat, à la dégradation qui suivrait, il se jetait à l'eau, laissant à des incidents prochains la justification de sa cônduite, ou quelque chose de semblable. Enfin, madame, votre mari est mort.

L'abbé, qui l'observait, fut un peu surpris du calme avec lequel elle recevait cette nouvelle.

Il le fut plus encore en l'entendant dire :

— Ainsi, c'est certain : il est mort. Et il avait tenté avant de tuer M. Mathieu des Taillis?

— C'est absolument certain.

— On vous a déclaré qu'il s'était tué?... C'est lui qui s'est noyé?

— Je vous ai dit ce que j'ai appris à votre hôtel, par vos gens, et ce qui m'a été confirmé à la préfecture de police.

— C'est vrai? Je suis veuve... veuve?

L'intonation avec laquelle elle prononça ces derniers mots fit dire à l'abbé de Luc :

— Vous êtes veuve, madame... Ce qui vous menaçait n'existe plus à cette heure ; personne n'a le droit ni de vous blâmer ni de juger même votre conduite. Vous ne devez plus compte de vos actes qu'à Dieu. N'ayant rien à craindre désormais dans ce monde, l'abri que vous m'aviez chargé de vous trouver n'est plus nécessaire ; aussi me suis-je hâté de venir vous le dire, ne voulant pas que, retenue par la crainte, vous vous engagiez dans un avenir que vous pourriez regretter.

— M. l'abbé, madame, me faisait part de ses scrupules ; c'est moi qui ai voulu, si pénible, si douloureuse que soit la nouvelle, que vous en fussiez immédiatement informée. Notre maison vous était ouverte, nous aurions été heureuses de vous voir avec nous ; mais la cause de la claustration que vous recherchiez n'existant plus, nous vous mettons à même de reprendre votre liberté.

Aurélie ne répondait pas ; assise dans un fauteuil, les mains sur ses genoux, la tête basse, les yeux sans re-

gard, elle pensait à cette catastrophe à laquelle elle ne songeait plus, et qu'elle n'avait désirée qu'au premier jour de son mariage. Elle se trouvait tout à coup libre, riche — elle l'était modérément par ces bijoux dont l'origine avait écrasé le malheureux capitaine, — ayant un nom ; c'était une vie nouvelle, plus douce, plus calme. Elle ne redoutait plus l'évocation du passé. Qu'allait-elle faire ? Avant de se décider, elle voulait savoir si son mari avait révélé les causes de son suicide, si l'on savait le dernier scandale, sa fuite avec un homme, en emportant tout de chez elle. Quel était l'homme qui avait accompagné le capitaine chez Mathieu des Taillis et qui avait pu entendre beaucoup de choses ? Très perplexe dans sa détermination, elle releva la tête et rencontra le regard du jeune abbé, regard anxieux, qu'expliquèrent ses paroles :

— Vous pouvez ici, dans le recueillement, dans la prière, obtenir de Dieu le pardon du passé... Vous pouvez ici retrouver les affections que le monde vous refusera... Vous trouverez ici le respect. En vous renaîtra une femme nouvelle... Mais vous êtes libre, madame, et vous pouvez retourner à ce monde que vous adorez...

Il sembla à Aurélie que ces paroles avaient un sens mystérieux qu'elle crut comprendre, et, regardant le prêtre avec une fixité qui l'obligea à fermer les yeux, elle répéta :

— J'ai besoin de prier, car j'ai besoin de pardon ; honteuse du passé, je veux le racheter par une affection sainte, et devant retrouver ici ce que mon cœur, mon âme cherche, j'y resterai... en réclamant vos conseils, en espérant votre affection, monsieur l'abbé...

— Dites : mon père, rectifia la supérieure.

— Mon père...

Et Aurélie fit la révérence en souriant tristement; devant le prêtre rougissant, elle reprit :

— Permettez-moi, ma chère mère, de me retirer, pour me rendre à la chapelle, où je veux prier pour celui dont je portais le nom.

Et disant cela d'un ton larmoyant, elle passa sa main sur son visage, semblant s'essuyer les yeux.

— Allez, ma fille, allez et priez. Tantôt, nous causerons quelques minutes, si votre décision est prise de rester parmi nous.

— Ma décision est irrévocable, ma mère.

— Allez.

Aurélie se retira ; elle se rendit aussitôt à la chapelle, elle s'agenouilla devant l'autel... pour prier... Mais elle ne pria pas ; elle se sentait plus légère, elle était libre désormais ; tout ce qui s'appelait faute dans le passé n'existait plus ; avec la mort de son mari, tout s'effaçait. Elle n'avait plus rien à redouter, et seule dans la chapelle, regardant autour d'elle en riant de ses pensées, elle dit :

— Voyons toujours cela... ce sera drôle... Cet homme austère, je le rendrai fou !... En restant ici, d'abord, je fais taire toutes les méchancetés ; désolée par la fin malheureuse de mon mari, je me retire au couvent, tout le monde me plaint... si on ne sait pas! Il faut que tantôt je demande les journaux ; nous verrons alors... Pauvre Hilaire! c'est mal finir !... Que Math a dû avoir peur ! C'est lui qui me racontera l'aventure... Oh ! j'irai chez lui en religieuse ; il sera surpris... Pauvre Hilaire !... Il vaut mieux que ça finisse ainsi...

Et peut-être trouvant que cette dernière prière était

bien courte, elle cacha son visage dans ses belles mains, essayant de se recueillir pour prier ; mais sa pensée était ailleurs.

Revenant à ce qui occupait son cerveau, Aurélie murmura :

— Il est très beau... Il paraît froid, il se dompte ; si jeune, si beau, et se faire prêtre ! C'est singulier comme il m'a serré la main hier... Il me regardait étrangement tout à l'heure, et quand il me demandait si j'allais rester ici, on eût pu croire qu'il allait pleurer... Sa voix tremblait lorsqu'il m'a dit : « Vous pouvez ici retrouver les affections que le monde vous refusera. » Je verrai bien ce qu'il est à la première confession... Que lui dirai-je ? Oh ! je sais. Nous verrons alors... Mon Dieu, je voudrais cependant un peu prier pour ce pauvre Hilaire...

Et elle essaya encore de se recueillir, — tentative vaine ! Son regard s'était arrêté sur un tableau, et il lui sembla que la tête de l'archange Michel était le portrait de l'abbé de Luc. Alors, avec sa légèreté de pensée, elle se souvint du ton sec de la mère supérieure disant : « Dites : mon père, » lorsqu'elle avait dit qu'elle espérait l'affection de M. l'abbé. »

— Cette femme doit l'aimer... Oh ! ce serait curieux ; c'est que l'on ne me prend pas ceux que j'aime... Elle est déjà jalouse. Tant pis.

Il lui sembla qu'on marchait dans la chapelle. Elle tourna vivement la tête, croyant que c'était l'abbé ; elle vit une sœur qui venait renouveler les fleurs de l'autel ; pour se donner une contenance, se penchant en gémissant, elle exclama :

— Mon pauvre ami..., mon pauvre Hilaire... Mon Dieu ! pardonnez-lui !

Lorsque la sœur se disposa à partir, elle se leva pour sortir en même temps qu'elle. Dans la cour, répondant aux consolations que celle-ci lui adressait :

— C'est un grand malheur ! Ce qui me fait le plus de mal, c'est l'ignorance dans laquelle je suis de ce qui l'a poussé à cette triste fin...

— Mais, peut-être les journaux en parlent-ils?

— Oh ! assurément... Que je voudrais les lire !

— Mais venez, vous allez les trouver à l'ouvroir.

— Ah ! on reçoit les journaux ?

La sœur lui dit qu'on recevait deux feuilles religieuses, deux grands journaux parisiens, des journaux de romans et de modes.

C'était, dans la communauté, une distraction très recherchée que celle de la lecture des feuilletons mondains. On rougissait en retrouvant certains noms, et souvent, lisant avec envie le récit de certaines soirées, on était obligé d'aller demander à Dieu pardon de ce péché d'envie.

Aurélie se rendit aussitôt à l'ouvroir, et elle put lire dans tous les journaux ce que l'abbé de Luc lui avait raconté.

Le doute n'était pas possible. Le capitaine Hilaire Ténard de Marby était mort : elle était veuve. Malgré sa légèreté, Aurélie était une femme positive.

Elle emporta le journal pour le lire à son aise, et, ne pouvant à cette heure se retirer dans sa cellule, elle se rendit dans le jardin touffu. Là, assise à l'ombre pendant que tout le monde était à l'ouvroir, elle relut l'article relatif à son mari. Elle sourit en lisant les derniers mots :

« On dit que, folle de douleur, la belle Mme Ténard de Marby, celle qui fut cet hiver la reine de toutes les soi-

rées, se serait retirée dans un couvent, décidée à abandonner son bien aux pauvres et à entrer en religion. »

Aurélie pensa qu'elle était veuve, c'est-à-dire libre. Les extravagances de sa vie, le luxe qu'elle affichait avaient absobé depuis longtemps déjà la petite fortune du capitaine de Marby en même temps que les appointements assez ronds que lui donnait sa nouvelle situation, et, malgré les sommes qu'elle devait à sa galanterie, sans le savoir, le malheureux capitaine était criblé de dettes. La jeune femme, il est vrai, était couverte de diamants.

En ce moment, dans le mystérieux silence de la communauté, elle savait gré à Julot de n'avoir point perdu la tête et d'avoir été faire une razzia chez elle. En quittant la maison, elle abandonnait tout, et les créanciers s'en tireraient comme ils pourraient; son contrat de mariage ne lui laissait pas la charge de la communauté. Elle se trouvait riche, absolument riche, et le capitaine ne l'avait jamais été; il avait toujours pris pour du strass les superbes brillants des parures de sa femme.

Encore une fois, tout était en sa faveur; son mari, qu'elle redoutait, était mort, et ainsi les fautes passées se trouvaient effacées; cette mort la rendait libre et la presse lui donnait un rôle superbe; elle donnait tout aux pauvres et entrait au couvent; si un jour elle devait rentrer dans le monde, elle pourrait y revenir la tête haute; de plus, elle était riche, puisque, avant la mort de son mari, elle avait enlevé les valeurs qui pouvaient être saisies.

Pensive, accoudée sur le dossier du banc du jardin, elle pensait à ses projets d'avenir, lorsqu'elle vit paraître l'abbé de Luc; son visage se transforma aussitôt, et,

d'un ton que rien ne peut rendre, plein de douloureuse humilité, elle lui dit :

— Ah ! mon père, que je souffre, c'est à cette heure que je vois combien j'ai été coupable. C'est moi qui suis la cause de ce grand malheur.

— Croyez en la miséricorde de Dieu. Souvenez-vous de la parole du Seigneur : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. »

— Oh ! monsieur, oh ! mon père, je suis bien misérable, je me fais honte.

— Il faut, mon enfant, essayer de chasser ce souvenir de votre pensée. Vous êtes décidée de racheter le passé par une vie nouvelle ; ne songez qu'à cela.

— Je suis prête à tout.

— Je vous cherchais, madame, pour vous parler de votre entrée en ce lieu.

— J'y suis décidée, monsieur l'abbé ; le monde me fait horreur ; la catastrophe qui vient d'arriver me le rend plus odieux encore... Je veux me retirer ici.

Il la regarda en lui disant :

— Ce calme, cette solitude ne vous effrayent pas ?

— Je compte sur vous, monsieur, pour me faire aimer cette nouvelle existence.

Le jeune prêtre ne voulut pas croire qu'il y avait une mauvaise pensée dans cette phrase, il reprit :

— Je viens me mettre à votre discrétion pour vous aider dans les détails matériels. Vous êtes veuve, par conséquent libre. Vous savez les conditions de la maison ?

— La mère me les a dites ; je suis prête à les remplir. J'ai des bijoux que je vous prierai de faire vendre, et dont le prix me servira à payer ma dot.

— Je suis à vos ordres.

— Je vous les donnerai ce soir ; c'est tout ce que j'ai. Ici l'on fait vœu de pauvreté ; je me conforme à la règle.

— Ma situation rend assez embarrassante la mission dont vous me chargez, mais je ferai faire ce marché.

— Dès que ces conditions matérielles seront remplies, je vous demanderai de hâter la prononciation de mes vœux.

— On exécutera strictement le règlement de la communauté...

— Pour en finir, voulez-vous m'attendre quelques minutes ?

— Que voulez-vous faire ?

— Attendez.

Et, vivement, Aurélie se sauva, se dirigeant vers les bâtiments, laissant le jeune prêtre soucieux, tout décontenancé.

La jeune femme avait traversé la cour pour monter à sa chambre. Elle avait tiré de dessous son lit un petit sac de voyage dans lequel étaient ses valeurs et ses bijoux.

Elle y avait pris un seul écrin, cachant vivement les autres en disant :

— Cela pour plus tard. On peut vendre ça le double de ce qu'il me faut.

Et elle était redescendue aussitôt, rejoignant l'abbé de Luc.

Elle lui dit, en lui donnant l'écrin :

— Monsieur l'abbé, voilà tout ce que j'ai emporté de chez moi. Faites-le vendre ; remettez-en le prix à notre bonne mère, et qu'elle daigne au plus tôt me faire recevoir définitivement ici.

— N'avez-vous rien autre chose à savoir ? Avant de

vous exiler du monde, n'avez-vous aucune autre volonté à faire exécuter ?

— Non ; rien.

— Sachez, madame, que le monde va vous être à jamais fermé.

— J'y suis résignée. Je veux vivre et mourir ici.

— N'avez-vous aucun adieu à faire parvenir ?

— Non.

Puis, se souvenant tout à coup de la scène qui s'était passée chez la mère Madeleine, lorsque le marquis de Meyran et sa sœur l'avaient protégée contre son mari, elle dit, voulant un éclaircissement :

— J'aurais une grâce à vous demander.

— Parlez !

— Je voudrais qu'on informât M. le président Mathieu des Taillis que je me suis retirée ici, et qu'on le priât de vouloir bien m'y venir voir une dernière fois.

— Cela sera fait. Est-ce tout ?

— Que M. le marquis Olivier de Meyran en soit également informé.

Le jeune prêtre devint livide, et, regardant Aurélie, il répéta :

— Olivier de Meyran, vous le connaissez et vous demandez qu'il vienne ici ?

Aurélie, surprise de l'intonation de la phrase, avait levé les yeux ; mais le prêtre s'était remis en disant :

— Un vieillard, président de chambre, c'est possible ; mais un jeune homme !

— Vous vous méprenez ; je demande seulement que l'on veuille bien l'informer.

— Est-ce tout ?

Aurélie réfléchit une minute et dit :

— Après, je vous demanderai, mon père, de m'enten-

dre au tribunal de la pénitence, car j'ai besoin de vos conseils, j'ai besoin de vous dire ce que je sens sourdre en mon âme... Mais demain..., demain.

Elle avait pris la main du prêtre, elle la serra, et, comme la cloche sonnait pour appeler les sœurs à la chapelle, elle se sauva pour s'y rendre.

Le prêtre, seul, devint sombre ; ses sourcils se froncèrent ; il dit tout bas :

— Elle connaît Olivier... Demain, je saurai cela.

III

OU IL EST QUESTION DE LA MORT DU CAPITAINE TÉNARD DE MARBY.

Lorsque Olivier de Meyran eut entraîné le capitaine, après la stupéfiante agression dont il venait de se rendre coupable envers le magistrat tout-puissant alors, il ne s'arrêta pas à reprocher au capitaine d'avoir si peu tenu les promesses qu'il avait données.

Olivier savait par Élise ce que le malheureux soldat avait souffert depuis qu'il était marié.

Il savait que lui-même, écoutant les calomnies répandues, ne considérait Hilaire Ténard de Marby que comme un homme de la pire espèce, vivant aux crochets de sa femme ; plus, spéculant sur sa beauté et ses vices pour satisfaire son ambition. Le malheureux était la dupe, la victime d'une créature indigne, demandant en même temps à la débauche la satisfaction de ses vices, de sa coquetterie et de son luxe.

Il s'expliquait facilement que, se trouvant en face du

complice de sa femme, de son conseiller, de celui qui l'avait dirigée dans cette honte, son sang l'avait brûlé; le soldat avait oublié toute mesure; il n'avait plus pensé au combat: sa haine avait été plus forte que sa raison; la nature brutale l'avait entraîné. Qui n'en aurait fait autant?

Et le capitaine ne regrettait pas son mouvement, car, assis dans la voiture qui filait au grand trot, il dit:

— Oh! si on ne me l'avait arraché, j'en faisais de la charpie...; mais je les retrouverai..., lui et elle... Oh! tonnerre de Dieu! ils verront qu'il coûte cher de toucher à l'honneur d'un Marby.

Et il rageait, grinçant des dents. Assurément, dans son imagination affolée, passait le tableau des débauches de celle qui portait son nom, se livrant à l'un et à l'autre,

> ... N'ayant pas le temps de nouer sa ceinture
> Entre l'amant du jour et celui de la nuit,

Jeune ou vieillard, vendant son corps et rapportant au logis le produit de ses adultères, et, pour tous les gens, il passait pour se prêter, pour vivre même de ce trafic.

Ils étaient bien misérables ceux-là qui acceptaient ses invitations, sachant ce qui payait le luxe qu'on déployait pour les recevoir.

Après son accès de rage, il avait des faiblesses d'enfant, et, écrasé de douleur et de honte, il pleurait.

— Mon Dieu! mon Dieu! suis-je malheureux! Faut-il atteindre presque soixante ans, s'être toujours loyalement et bravement conduit pour en arriver là!

Et il gémissait, se désolait.

— Ma vie finir ainsi !... Au moins, pas avant de m'être réhabilité aux yeux de tous !

Olivier lui dit alors :

— Oui, capitaine, il faut, non vous réhabiliter, mais prouver à tous que vous n'avez jamais démérité de l'estime de personne.

— N'est-ce pas que je le puis encore ?

— Oui, capitaine, mais vous avez mal commencé.

Le capitaine leva ses gros yeux humides de larmes sur le jeune homme, fixant sur lui un regard surpris.

— Comment cela ?... Où ai-je mal commencé ?

— Mais, en ne vous modérant pas.

— Avec qui ? avec ce misérable ? Est-ce que je le pouvais ; mais vous savez bien ce que vous m'avez dit de lui ; vous savez ce qu'il est !

— Mon Dieu, capitaine, je comprends trop votre douleur, vos souffrances, pour ne pas m'expliquer le mouvement de colère qui vous a emporté... Mais nous allions là pour le provoquer et pour avoir une vengeance digne.

— Est-ce que ces gens-là se battent !

— Il fallait garder le bon droit pour vous.

— Nous l'avons toujours...

— Vous vous trompez, capitaine. Savez-vous, d'abord, qu'ayant commencé votre attaque par des coups, il ne doit plus consentir à se battre avec vous ; vous l'avez frappé, vous avez tenté de vous faire justice à vous-même ; ce n'est plus une affaire d'honneur..., c'est affaire de tribunal.

— Est-ce qu'il y a des affaires d'honneur avec ces gens-là ?

— Écoutez, capitaine, vous me croyez bien votre ami, n'est-ce pas ?

Le vieux soldat lui prit vivement la main et, la serrant affectueusement, il dit avec émotion :

— Oh ! oui, et vous n'aviez guère de raison pour ça. C'est bien. Vous êtes un ami des jours de malheur..., un rare.

— Parce que je vous vois dupe et victime. Écoutez-moi. Tout cela va prendre aujourd'hui une autre tournure; cela devient pour nous dangereux et grave.

— Comment cela ?

— Il faut me permettre de tout vous dire. Ce n'est pas moi qui parle : j'explique la situation comme ces misérables vont l'exploiter.

— Dites, j'écoute.

— A la suite de ce qui vient de se passer, la police va être mise à nos trousses. Vous vous êtes rendu coupable d'une tentative d'assassinat ; vous êtes venu chez le président Mathieu des Taillis pour l'étrangler, accompagné d'un homme qui disait vous aider... Ne protestez pas, c'est ce qu'ils vont dire. Vous verrez les journaux demain.

— On dira alors pour quelle cause.

Le jeune marquis eut un sourire plein d'amertume et reprit :

— Capitaine, je vais encore vous faire de la peine. Voici ce qu'on dira — et notez que la logique est pour lui : — Votre femme, lasse de la vie que vous lui faisiez mener à votre profit, lasse de payer de ses faveurs toutes vos ambitions, s'est un jour révoltée ; elle a pris chez vous tout ce qui lui appartenait et elle s'est sauvée. Alors, voyant cela, vous avez été pour vous venger chez celui que vous croyiez avoir donné à votre femme le conseil de vous quitter, le digne, l'honorable Mathieu des Taillis, et n'étant pas arrêté par le calme mé-

prisant avec lequel il recevait vos plaintes, vous avez tenté de l'assassiner.

Le capitaine regardait le jeune homme avec des yeux de phoque, la bouche entr'ouverte, la lèvre pendante.

Il fut vingt secondes pour dire :

— Ce n'est pas possible qu'on dise ces infamies.

— C'est le moins qu'on dira. A cette heure, je crois que votre femme est chez lui, le dirigeant ; la police est en éveil. Votre femme lui donne tous les renseignements pour nous saisir — vous, Élise et moi, — et le plus prudent, capitaine, c'est de nous sauver.

— Me sauver ! moi, jamais !

— Il le faut, capitaine; de loin, à l'abri, nous agirons plus utilement. Voulez-vous nous perdre tous, sans avoir obtenu la réparation que vous voulez?

— Je ne veux pas me sauver, je veux me venger.

— Écoutez, capitaine, je vais vous mener dans un lieu sûr, où personne ne viendra vous chercher, et ce soir j'irai vous retrouver. Nous dirigeant d'après les événements de la journée, nous verrons alors ce que nous devons faire.

— Je suis prêt à faire ce que vous voudrez, si je ne dois pas me sauver.

— Ce soir, nous verrons s'ils ont fait paraître une note dans les journaux, et comment ils arrangent l'affaire. Alors, nous agirons.

— Je ferai ce que vous voudrez.

Olivier conduisit alors le capitaine chez son ami, le vicomte de Chapet. Ce dernier était absent; mais il agissait chez son ami comme chez lui, et il put ainsi installer le capitaine à sa guise. Le vieux soldat avait compris la gravité de la situation; il dit qu'il avait à

écrire quelques lettres, et qu'il attendrait le marquis en les écrivant.

Il se plaça devant le bureau, et le domestique vint le servir.

— Hâtez-vous de prévenir Élise, fit-il, je vous attends.

Olivier, nous l'avons vu, se rendit au cabaret de la mère Madeleine ; nous avons vu qu'il arriva juste à temps; quelques minutes de retard, et la jeune fille tombait dans les mains de ceux qui étaient chargés de la diriger sur la frontière.

Le capitaine de Marby, resté seul, en prévision de ce qui pouvait survenir, écrivait son testament, lorsque les deux jeunes gens arrivèrent chez le comte de Chapet.

Se doutant de ce qui allait arriver, Élise avait absolument refusé au jeune homme de partir et lui avait dit fort justement :

— Mathieu des Taillis ne peut s'arrêter; il faut qu'il sévisse contre le capitaine, et surtout sachant que vous êtes devenu l'ami de mon frère, il faut que je disparaisse, moi qui sais tout, moi qui peux ajouter contre lui mon témoignage personnel, en racontant l'attentat dont j'ai failli être victime. Ma sœur est maintenant à jamais perdue, elle n'a plus que lui comme protecteur, elle va aller se réclamer de lui ; par elle, il apprendra ma retraite et ils accourront. Vous avez bien fait de m'y venir chercher, car les agents vont bientôt y arriver. Mais ces agents ne m'y trouvant pas vont naturellement penser que j'ai pris la fuite avec vous, et dans toutes les gares et sur toutes les lignes, notre signalement sera donné ; il a trop d'intérêt, non plus à m'expulser, mais à m'arrêter, pour agir autrement.

— Vous m'effrayez ; alors, que faire ?

— Faisons absolument ce que veut faire M. de Marby ; restons à Paris ou dans ses environs, nous y serons parfaitement cachés parce que l'on ne nous cherchera pas.

— Mais, où aller ?

— Je ne sais ; faites-nous conduire d'abord chez M. de Chapet, il est parti ; nous y serons libres ; assurément, ce n'est pas là qu'ils viendront nous chercher. Là, avec mon beau-frère, nous arrêterons ce que nous devons faire.

C'est alors que, se rendant à la logique du raisonnement de la belle Grêlée, Olivier dit au cocher de les conduire à la demeure de M. de Chapet.

Ils y trouvèrent le capitaine absolument calme, les yeux rouges, les sourcils froncés, ayant l'aspect sévère de l'homme dont la volonté est arrêtée. Il embrassa Élise et lui dit simplement :

— Ma pauvre enfant, tu sais ce qui s'est passé ; mais console-toi, c'est la fin, tu seras bientôt maîtresse de toi.

— Il n'est point question de moi, Hilaire, mais de vous. Il faut absolument penser à vous mettre à l'abri de ces gens.

— Je ne veux pas quitter la France sans m'être vengé de cet homme... Je ne veux pas fuir.

— Il n'est pas question de cela ; en cherchant à vous sauver, vous seriez pris. Je ne vous conseillerai pas ce que je repousse pour moi-même.

— Il faut cependant prendre un parti, dit Olivier ; nous pouvons passer une journée ici, mais nous n'y pouvons rester.

— C'est vrai ; mais, pour nous défendre, il faut savoir

ce qui nous menace, il faut savoir ce qui se passe, ce qui a été fait contre nous déjà.

Olivier envoya chercher les journaux du soir. C'est alors qu'ils lurent l'étonnante interprétation qui était faite de la scène du matin. Le capitaine ne s'emporta pas, et regardant Élise, il dit en hochant la tête :

— Le coquin, c'est lui qui a fait ainsi raconter l'histoire : je suis un assassin !...

— Cela ne me surprend pas, fit Élise ; cette note a été donnée par lui ; il se pose en victime, c'est tout naturel ; mais nous avons tout à craindre de cet homme ; vous savez son pouvoir, sa puissance, et je ne retiens que la fin qui place l'hypothèse d'un suicide.

— Qui a pu raconter ça ?

— Cela n'a pas été raconté, mais inventé pour les besoins de la cause.

— Je ne comprends pas, fit Olivier.

— Qu'Hilaire soit arrêté aujourd'hui pour demain, il ne peut y avoir de procès.

— Et pourquoi cela ? dit le capitaine.

— Mais parce que vos dépositions pourraient trouver des témoignages, et que ce scandale perdrait ce misérable ; il faut que vous restiez un malheureux devenu fou, ayant tenté d'assassiner l'honorable Mathieu des Taillis, après avoir causé le malheur et le désespoir de votre femme ; et pour qu'il en soit ainsi, il faut que vous disparaissiez. Or, ils espèrent vous prendre ; le lendemain, vous ne serez plus vivant, et l'histoire du suicide sera une vérité.

— Ils m'assassineront, enfin !... Oh ! j'y crois ; ces gens-là sont capables de tout.

— Mais enfin, dit le marquis, cela ne nous donne pas une solution ; qu'allons-nous faire ?

— Il faut que nous soyons tranquilles, reprit Élise, et, pour cela, il faut la mort d'Hilaire. Si on n'a plus à redouter M. de Marby, on n'a plus de raison de nous poursuivre.

— Ah çà, qu'est-ce que tu dis là? demanda le capitaine étonné, tu me conseilles de me suicider?

— Élise, pensez-vous à ce que vous dites?

— Mais non, je ne vous dis pas cela ; l'idée que j'ai, et que je crois bonne, m'est inspirée par les dernières lignes de la note des journaux : on suppose un suicide, exécutons-le. Il faut feindre un suicide.

— Ah! je comprends, exclama le capitaine ; on me croit mort, on ne me cherche plus, et j'attends l'heure de me venger de l'une et de l'autre.

— C'est cela.

— Élise, voilà une idée..., cela me va.

— Mais c'est bien difficile à faire, observa Olivier.

— Laissez-la, fit le capitaine ; elle a trop bien trouvé l'idée pour ne pas trouver le moyen de l'exécuter.

— Mon Dieu, nous allons chercher ensemble..., c'est plus simple.

— Cherche d'abord, toi.

Et le capitaine, qui avait pris la main d'Élise, la regardait, attendant ses paroles.

— Supposons, Hilaire, que te sentant traqué, prêt à tomber entre les mains de ceux qui te poursuivent, tu préfères en finir d'un coup pour éviter la honte d'une condamnation publique.

— Oui, c'est entendu, je me suicide ; mais comment?

— Le suicide d'un soldat serait de se faire sauter la cervelle... Mais, alors, la comédie est impossible.

— Ce que vous cherchez, dit Olivier, est bien difficile, bien romanesque.

— Laissez-la... J'ai confiance en elle.

— Tu peux être revenu le soir errer dans les environs de la rue de Lille, cherchant à renouveler ta tentative, obligé d'y renoncer en voyant la surveillance établie autour de l'hôtel ; inquiété par les recherches des agents dont tu vois les agissements, découragé, enfin, ainsi que nous le disions, tu redescends la rue de Beaune, tu arrives sur les quais ; là, tu vois la Seine qui coule sombre dans la nuit, et tu résous de t'y précipiter.

— Oui..., c'est ça. Mais qui le sait ?

— Attends. Alors, tu écris une lettre, et, à un endroit que tu choisis, tu places ton chapeau, ta redingote et la lettre dans la poche..., et tu reviens aussitôt ici.

— Tonnerre de Dieu, voilà une idée, à la bonne heure ! Et prenant Élise dans ses bras, il l'embrassa sur les deux joues, en disant :

— Merci !

Et il se plaça devant une table se disposant à écrire, déchirant les feuillets de son testament.

— Qu'en pensez-vous, Olivier ? demandait Élise.

— Cette idée est pratique, elle a l'avantage de détourner, sinon de faire cesser les recherches et de nous laisser momentanément toute liberté d'agir.

— Vous l'approuvez ?

— Absolument.

— J'y suis ; voyons, dictez-moi, dit le capitaine

Élise réfléchit quelques minutes et dicta :

« Ayant toujours vécu en honnête homme, en loyal soldat, outragé dans mon honneur par un magistrat, j'étais allé lui demander raison. Son refus m'exaspérant, je ne pus contenir ma colère, je le frappai. Cet acte mal jugé est qualifié de tentative d'assassinat. Je

sais que je ne puis rien contre cet homme, aujourd'hui tout-puissant ; mon témoignage ne sera pas écouté, et plutôt que subir la honte d'une condamnation, d'une dégradation, je préfère mourir. Laissant à d'autres...

— Attendez, attendez, je veux mettre un mot là.

Et le capitaine en écrivant lisait :

« Je préfère mourir. Mathieu des Taillis est un misérable, un lâche, et avec mon dernier soupir je lui crache au visage. » C'est bien ça... Achève.

Élise dicta :

« Laissant à d'autres dans un avenir prochain le soin de prouver l'infamie dont je suis victime, que ceux qui sont cause de la résolution fatale que je prends tremblent, je serai vengé. Je me jette à l'eau près du pont ; que l'on cherche mon corps, je désire qu'il soit inhumé dans le caveau de ma famille. »

— Maintenant, signe avec la date et l'heure.

— Oui, la dernière phrase est bien, elle est vraie, et puis les fous qui se suicident ont toujours cette manie de mettre l'heure de leur folie. Mettons onze heures du soir, c'est ça.

Et il signa de son grand parafe : Capitaine Hilaire, baron Ténard de Marby, — qui tenait toute la page en travers.

— Voilà qui est fait. Ainsi vous comprenez, Hilaire, ma sœur, se croyant tout à fait libre, cessera de nous tourmenter ; maîtresse d'elle-même, elle n'a rien à redouter. Nous laisserons s'éteindre le bruit de cette affaire, et vous guetterez l'heure favorable pour vous venger de ce misérable, car, moi aussi, je veux qu'il soit puni.

— Je comprends tout cela, Élise, et ils ne perdront rien pour attendre. Je veux tout savoir maintenant. Je

vais faire faire une enquête sur elle : il faut que je sache tout. Je veux savoir tout sur lui, et, le jour où je trouverai le moment favorable, malheur à eux !

Olivier dit alors :

— Il faut nous hâter ; cette nuit même nous partirons ; j'ai fait retenir une chaise de poste qui viendra nous prendre à minuit ; nous allons dans une propriété d'un de mes oncles passer quelques mois. Le capitaine modifiera quelque peu sa physionomie pour n'être pas reconnu et puis votre plan réussira.

— Ne craignez rien. Je me rase moi-même. Faites-moi donner des rasoirs.

Le domestique de M. de Chapet conduisit le vieux soldat dans le cabinet de toilette de son maître. Au bout de dix minutes, le capitaine reparaissait en s'écriant :

— Eh bien, qu'en dites-vous, me reconnaîtra-t-on ainsi ?

Malgré la gravité de la situation, Élise et Olivier ne purent retenir un éclat de rire. Le capitaine s'était rasé les moustaches et les sourcils, et sa tête ressemblait à un fromage de Hollande.

Olivier l'accompagna jusqu'au quai Voltaire. Là, le capitaine descendit sur la berge déposer son chapeau et sa redingote. Deux heures après, ils partaient tous les trois pour le Poitou, à l'heure où Aurélie disait dans sa cellule :

— Je suis veuve ! je suis libre !

La comédie jouée par le capitaine eut un plein succès.

Sur l'ordre formel de l'honorable magistrat Mathieu des Taillis, des recherches actives avaient été ordonnées. A tout prix, on devait retrouver le coupable, et l'en avertir aussitôt. Aussi, moins d'une heure après

l'attentat, des agents étaient lancés sur le capitaine, et le signalement était envoyé dans toutes les gares et aux frontières. Un mot d'Aurélie, envoyé de chez elle pendant que Julot dévalisait son hôtel, avait informé le magistrat de la retraite de sa sœur et d'Olivier de Meyran. Dans quel but? Le plus simple du monde... Aurélie ne voulait pas que le marquis de Meyran appartînt à sa sœur ; elle le voulait d'abord, et à cette heure, où elle était entière à Julot, elle n'abandonnait pas la pensée d'avoir Olivier. En avertissant le magistrat, on s'emparait de sa sœur, et c'était tout ce qu'elle demandait.

En quittant le capitaine, et le laissant dans la demeure de son ami de Chapet, Olivier était retourné chez lui. C'est là qu'il avait trouvé un avis lui apprenant la dénonciation qu'on venait de recevoir à la préfecture.

Nous l'avons vu se rendre aussitôt au cabaret de la mère Madeleine.

Pendant toute la journée, l'hôtel de la rue de Lille fut visité par les amis de Mathieu des Taillis, venant le féliciter de la non-réussite du crime tenté sur sa personne. Mais le vieux magistrat n'était pas du tout rassuré ; il se jugeait comme il le méritait. Il savait son indignité, il comprenait trop la haine que ressentait pour lui celui qu'il avait déshonoré, pour ne pas redouter de le voir reparaître à chaque instant.

Le soir, il donna ordre de ne plus recevoir personne ; il dit à son valet de chambre de ne pas quitter l'antichambre du bureau, puis qu'une surveillance attentive fût exercée sur ceux qui entreraient ou sortiraient de l'hôtel. Puis, étendu dans un vaste fauteuil, devant la fenêtre ouverte, s'étant fait lire les journaux qui racon-

taient la tentative à la façon qui lui plaisait, il se trouva plus calme.

Le magistrat qu'on voyait à la chambre, droit sur son siège, l'œil glauque, la paupière baissée, semblait sommeiller et ne portait aucune attention à ce qui se passait devant lui ; l'homme rouge au cou duquel, comme au cou du chien pend le collier du maître, pendait la croix de commandeur, — car c'était par sa bassesse, par ses servitudes qu'il l'avait reçue, — qui semblait mépriser et les avocats et les jurés, disparaissait à cette heure. La calotte de soie noire à large gland sur le coin de l'oreille, la main dans les rares cheveux blancs, frisés, qui sortaient derrière sa calotte, le coude sur l'appui du fauteuil, il avait l'aspect très bonhomme, ce magistrat sévère.

Mathieu avait depuis longtemps passé la soixantaine, et son corps était toujours resté jeune ; les vices avaient vaincu l'âge. Il avait les désirs, les appétits d'un homme de vingt ans, et dans ses moments d'abandon, chez lui, cela se lisait sur son visage. Ses petits yeux, sans regard au tribunal, étaient tout luisants de lubricité dans sa vie privée ; ses grosses lèvres, aux lippes bienfaisantes à l'audience, étaient toutes pleines d'appétits chez lui ; toujours frais rasé, le bas du visage avait des douceurs de ton qui se liaient admirablement avec les petites marbrures de ses joues ; le nez, fin de cartilage et aux narines bien dessinées, était un peu gonflé du bout ; on attribuait son rubicond à l'abus d'un vin aimé.

Dans les longues audiences où la séance suspendue était reprise, à la seconde partie, il était plus tassé sur son siège, la toque penchait sur le front et le rubis du nez ressortait plus vif. Sommeillant, si les éclats de

voix de l'avocat l'éveillaient en sursaut, il s'écriait furieux :

— Maître X..., en voilà assez... On ne crie pas ici... Nous ne sommes pas à la Chambre...

— Peste! avait dit un stagiaire, il est raide, le président.

— Raide..., comme la justice, avait-on répondu

En somme, comme dans les chansons qu'il lui plaisait de chanter chez lui, le président Mathieu des Taillis aimait l'amour et le vin. Hélas! avec l'âge, ses goûts s'étaient modifiés. Jeune, il aimait les vins frais, légers et jeunes, et il cherchait l'amour des femmes; il n'aimait plus que les vins vieux et les femmes trop jeunes, d'aucuns disaient des enfants. On citait de lui un mot : étant un peu gai, il avait répondu à quelqu'un qui lui parlait d'un petit prodige de beauté qui avait un grand succès au théâtre alors :

— Ah! laissez-moi donc, avec cette fille, une vieille de quatorze ans...

M. Mathieu des Taillis, oubliant qu'il était président, se délassait dans son fauteuil, devant sa fenêtre ouverte sur les jardins ; il avait appelé son valet de chambre, lui avait demandé sa pipe, une pipe belge à long tuyau admirablement culotté, qu'il bourra avec le plus grand soin, et que son domestique lui alluma pendant qu'il fumait. Il s'enveloppa d'un nuage de fumée, et sa pensée se porta sur les événements de la journée. Alors il se dit que le capitaine était un ennemi irréconciliable, puisqu'il savait. Et, dans les nuages de fumée, il revit Aurélie depuis l'heure où, petite ouvrière, il lui avait, à la sortie de l'atelier, glissé dans son sac les pièces d'or qui l'avaient fait succomber. Il avait adoré cette enfant-là, et depuis il l'avait toujours vue; elle n'a-

vait que des vices, et cela lui avait plu. C'était lui assurément qui en avait fait la femme qu'elle était; c'était lui qui avait le plus contribué au luxe du petit hôtel, qui avait fait obtenir au capitaine cette place singulière dans les haras, une place où l'on gagnait plus d'argent en laissant faire, sans s'en occuper; pour gagner de l'argent, il suffisait de fermer les yeux; le capitaine n'avait pas compris ça; il avait une rage de s'occuper de tout. M. Mathieu, après avoir bien jugé sa conduite vis-à-vis du vieux, conclut en disant :

— Il faut à tout prix qu'on me débarrasse de cet homme-là.

Il n'avait aucune illusion à ce sujet; tant que le capitaine vivrait, il avait tout à craindre; sa vie était menacée.

Toutes les heures, il l'avait demandé ainsi, il recevait des nouvelles sur le résultat de ses recherches. Il fut très contrarié en apprenant que les agents étaient arrivés trop tard à Puteaux et n'avaient pu réussir à s'emparer d'Élise. Il lut attentivement le rapport; il apprit que, quelques heures avant l'arrivée des agents, un homme d'allures militaires avait eu un long entretien avec Élise et celui qui passait pour être le monsieur d'Élise, un jeune homme. Le neveu de la maîtresse de la maison avait déclaré connaître cet homme, qui n'était autre que le capitaine Ténard de Marby; le capitaine Ténard de Marby était parti avec le jeune homme, qu'on appelait Olivier, et, deux ou trois heures après, le jeune homme était revenu seul; il avait payé les dépenses d'Élise et l'avait précipitamment emmenée.

De cette note, il ressortait, clair comme le jour, que la tentative dont il avait failli être victime avait été complotée chez Élise et peut-être dirigée par elle. Cela

se compliquait. Élise était devenue l'amie du capitaine; c'était une ennemie de plus, et non la moins terrible. Il se souvenait de la scène qui s'était passée, il y avait quelques années, dans la même pièce où il était. Les accusations du capitaine, corsées des révélations d'Élise, si un jour ces gens-là se trouvaient devant un tribunal, c'était la perte du magistrat... Il fallait, à tout prix, se défaire d'eux, et c'est à quoi pensait Mathieu des Taillis... Déjà, pour ordonner l'expulsion d'Élise, il avait été question de politique. — Une femme se faisant passer pour Américaine, et, en réalité, une ancienne fille dont on retrouvait le nom sur le registre d'écrou de la préfecture quelques années plus tôt, était à Paris et, par des relations dans un certain monde, espionnait pour le compte d'une puissance. — Telle était la note justificative de l'acte d'expulsion et contre laquelle s'étaient brisées les protections du marquis de Meyran.

M. Mathieu des Taillis se demandait s'il ne serait pas possible de se servir encore de la politique, d'inventer un bon petit complot contre la sûreté de l'État, qui, sur ses conseils, comme au bon temps des commissions mixtes, serait jugé très succinctement, voire même, comme pour l'affaire Sandon, on ferait passer le capitaine pour fou; ses extravagances y prêtaient, et on l'enfermerait, jusqu'à sa mort, dans une maison de santé... Pour Élise, la police des mœurs est très élastique; en son nom, on peut tout ce que l'on veut. On arrêtait la jeune femme; on la jetait dans la société de prostituées, puis on l'envoyait dans une maison centrale, — où elle n'entendrait plus que la voix indifférente des sœurs et de l'abbé, parlant de religion; et le jour et la nuit, la voix brûlante de ses compagnes l'en-

traînant au vice... On en finissait vite avec elle. Pour le jeune marquis, c'était autre chose; il pouvait avoir livré à cette femme, sa maîtresse, des secrets d'État sur nos forces, nos armes nouvelles, — cela inconsciemment, il est vrai, — mais, rayé des cadres de l'armée, à cause de haute protection il ne passait pas devant un conseil de guerre, mais était banni de France.

Repoussant sa calotte et promenant sa main fine et blanche sur les rares cheveux blancs de son crâne, le vieux magistrat disait :

— Oui, oui, voilà ce qu'il faut faire, imaginer un bon complot. Et pourquoi a-t-on cherché à me tuer? Parce que l'on savait que je l'avais découvert, que je cherchais les coupables, que j'avais déjà agi en demandant d'abord l'expulsion de la femme. Après une entrevue que j'établis par le rapport que j'ai là, ma mort fut décidée, et le capitaine de Marby, le plus compromis dans l'affaire, s'en chargea. Comment ai-je été mis sur la voie de ce complot? Parce que je voyais ce capitaine dépenser chez lui des sommes dix fois supérieures à ce que lui rapportait sa place. Pourquoi étais-je devenu un habitué assidu de la maison? Parce que je surveillais. Comment en ai-je eu l'assurance? A la suite d'une conversation que j'eus avec Mme de Marby, où la malheureuse femme, fondant en larmes, me déclarait qu'une correspondance tombée entre ses mains lui avait appris que son mari, atteint de la folie orgueil et voulant paraître à tout prix, se servait de la mission qui lui était confiée pour renseigner une puissance ennemie... Il suffit de coordonner tout cela... Je vais m'en occuper...

Et Mathieu des Taillis secoua la cheminée de sa pipe sur son ongle, en disant :

— Justin, bourre-moi ma pipe.

Le valet de chambre obéit. Mathieu fuma sa pipe en bâtissant son plan de conspiration. Puis il dit, car la nuit tombait :

— Justin, fais allumer ma lampe.

— Comment, monsieur va travailler?

— Et pourquoi pas?...

— Oh! monsieur, après une pareille secousse, mieux vaudrait vous reposer.

— Quand le devoir commande, mon ami, il faut obéir; je dois travailler.

— C'est par son courage que monsieur se tuera..., et cela pour des gens qui ne lui en sauront pas gré.

Le vieux juge ne put s'empêcher de sourire à cette phrase.

— C'est vrai! que veux-tu? Allons, Justin, allume ma lampe.

Et Mathieu des Taillis travailla toute la nuit, couvrant de sa fine écriture dix feuillets de papier, qu'il relut avec complaisance, ajoutant, soulignant.

Il se coucha au petit jour, en disant à Justin :

— Quand mon secrétaire arrivera demain, tu m'éveilleras.

— Oui, monsieur le président.

— Ou plutôt non, tu lui donneras ce dossier, qu'il le copie soigneusement afin qu'il soit prêt lorsque je m'éveillerai.

— Bien, monsieur. Quels sont les ordres pour demain?

— Tu feras atteler dès le matin. J'irai aux Tuileries...

— Quel costume mettra monsieur le président?

— Mais simplement en noir.

L'honorable magistrat s'étendit dans son lit, et bien-

tôt un doux ronflement sortant de l'alcôve révéla le sommeil du juste.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le secrétaire du premier président Mathieu des Taillis était à l'œuvre; il recopiait de sa plus belle écriture le long dossier que le maître avait écrit la veille et qui portait pour titre : *Complot contre la sûreté de l'État.*

Il avait terminé sa copie que M. des Taillis n'était pas encore éveillé. Le valet de chambre, entendant sonner dans la chambre de son maître, s'y rendit aussitôt. Une seule pensée occupait toujours le cerveau du président, car ses premières paroles furent :

— M. Delud a-t-il travaillé?

— Suivant l'ordre de M. le président, on a été l'éveiller de bonne heure, et il s'est mis au travail tout de suite.

— Voyez s'il a terminé.

Le valet de chambre sortit et revint dire que le secrétaire demandait encore quelques minutes; il se relisait.

— A-t-on reçu des rapports du préfet de police?

— Les voici.

Et sur un petit plateau d'argent, le valet de chambre présenta quelques lettres portant le cachet de la préfecture de police avec ces mots dans l'angle : « Sûreté générale. » Le président les lut rapidement et les rejeta avec dépit.

— Toujours les mêmes; avec leurs mesures de prudence, tout leur échappe; avec leur lenteur, on ne trouve jamais personne. Sans cesse cette niaiserie, la crainte des responsabilités... Que les journaux les attaquent, quoi! est-ce pour les journaux qu'on gouverne, et faut-il s'arrêter aux criailleries des mécontents? Je redoute plus ceux qui se taisent que ceux qui parlent

haut. Ah çà! Delud a-t-il bientôt fini? Habille-moi, Justin!

Le valet de chambre, après avoir rasé et coiffé son maître, l'habillait, lorsqu'on frappa discrètement à la porte.

— Vois qui vient là...

Le domestique obéit et revint aussitôt en présentant une lettre. Mathieu des Taillis la lut et poussa une exclamation de joie.

— Ah! enfin... Voilà qui vaut mieux que tout ce que nous pouvions faire. C'est la seule fois que cet imbécile de de Marby a fait preuve d'intelligence...

Le président venait de recevoir le rapport ainsi conçu :

PRÉFECTURE DE POLICE

—

CABINET DE LA SURETÉ

N° 424

En tournée de service, avec mon collègue l'agent Bridet, nous suivions les quais, vers quatre heures du matin, lorsque, nous penchant sur le parapet, nous avons vu, près de l'eau, à quelques mètres de l'arche du pont, un chapeau et des vêtements; nous descendîmes aussitôt sur la berge, et nous avons trouvé un chapeau, une redingote, une canne; après la redingote, une lettre était attachée par une épingle, ne portant aucune suscription. Nous avons ramassé les effets et porté le tout chez M. le commissaire. Puis, revenus sur le lieu où nous avions fait la trouvaille, sur l'ordre de M. le commissaire, nous avons interrogé les gens qui habitent dans une péniche amarrée au pont. Le patron nous a

déclaré que le soir, vers minuit, il avait vu un homme rôder sur la berge; et, croyant que c'était un vagabond qui cherchait un refuge pour la nuit, sous le pont, il ne s'en était plus occupé. Sa femme nous déclara que, peu après que son mari était couché, ne dormant pas, elle avait entendu le bruit d'une chute dans l'eau; elle n'avait pas réveillé son mari, car elle savait qu'il se serait jeté à l'eau, et elle avait eu peur. Il est certain que les objets trouvés appartiennent à une personne qui s'est suicidée.

Signé : GATEL,
BRIDET.

Ci-joint la copie de la lettre trouvée.

C'était la lettre que nous avons vu écrire au capitaine, sous la dictée d'Élise. Le doute n'était pas possible; aussi le magistrat ne cachait-il pas sa joie... Il dit :

— Justin, fais-moi vite déjeuner; je ne sors pas ce matin.

Comme le valet le regardait avec étonnement :

— Le misérable qui s'est jeté sur moi, hier...

— L'assassin, répéta le valet.

— Il s'est fait justice lui-même; il s'est suicidé...

— Ah! Dieu est juste... Un coquin de moins sur la terre.

Le secrétaire, après avoir frappé, entrait; se hâtant, il présentait le dossier. Mathieu le prit, et à la grande stupéfaction de M. Delud, il le jeta dans la cheminée, en disant :

— Maintenant, c'est inutile... Delud, vous déjeunez avec moi, ce matin; nous avons à travailler pour les journaux.

Le jeune secrétaire, quoique fort surpris du peu de cas que faisait M. Mathieu des Taillis du travail pour lequel on était venu l'éveiller à l'aube du jour, n'avait qu'à obéir à son maître, d'autant que celui-ci paraissait absolument heureux, de bonne humeur, qu'il était gai, enfin.

Après avoir dit à son valet de chambre de prévenir l'huissier que M. le président ne recevrait pas, qu'il n'y aurait pas d'audience, il s'adressa à son secrétaire :

— D'abord, asseyez-vous là, et, pendant que je terminerai ma toilette, vous allez sur ces rapports me faire trois ou quatre notes différentes que l'on enverra aux journaux. Appuyez bien sur ce fait que le malheureux était atteint d'aliénation mentale, que c'est dans un accès qu'il s'est présenté ici, que le remords l'écrasait. Dites que j'avais ordonné qu'il ne fût donné aucune suite à l'affaire. Lorsque la raison est revenue pour un instant au malheureux, il a été honteux du crime qu'il avait tenté, il s'est fait justice à lui-même... Peut-être, dans une note que vous enverriez à un journal très répandu et paraissant le mieux informé, feriez-vous bien de mettre que l'on croit que la politique n'est pas étrangère à l'événement; on aurait des preuves que des démagogues de la pire espèce, voulant punir le fidèle serviteur de l'empereur, auraient abusé de l'état mental du malheureux capitaine pour le pousser au crime. Une propagande funeste se fait dans l'armée et les victimes sont les malheureux dont la raison est déjà ébranlée. Puis vous ferez suivre d'un appel à la répression.

Cela était dit légèrement pendant que le valet de chambre continuait la toilette. Lorsque le secrétaire eut

terminé sa rédaction, il la présenta au magistrat; mais celui-ci lui dit de lire à haute voix. Il lut; le président Mathieu des Taillis fut satisfait; il fit adresser aussitôt des notes aux journaux.

En déjeunant avec son secrétaire, il devint tout pensif.

Pour ne penser qu'à lui, il avait absolument oublié Aurélie. Qu'était-elle devenue?

Certainement la découverte qu'avait faite le capitaine de l'indignité de celle qui portait son nom avait dû être suivie de sévices immédiats; une scène terrible avait dû se passer chez le capitaine; qu'était devenue la jeune femme? Mathieu envoya aussitôt chez le capitaine, à Auteuil, pour avoir des renseignements. Son secrétaire s'offrit d'y aller, en voyant les recommandations de prudence qu'il adressait. Il l'y envoya. C'est alors qu'il apprit au retour de M. Delud le départ singulier de Mme de Marby, et vainement il chercha à se l'expliquer.

Le soir, il était étendu dans son fauteuil, fumant sa longue pipe devant la fenêtre ouverte. Calme, tranquille, bien rassuré maintenant, car il avait reçu un rapport de police lui annonçant que la fille Élise Boitel, dite Samuel Bott, accompagnée par le jeune marquis de Meyran, avait quitté la France la veille au soir. Deux personnes répondant absolument à leur signalement avaient passé la frontière en chaise de poste à Puisemange. Enfin, il était débarrassé de cette vilaine affaire, et la belle Mme de Marby, désormais libre, ne tarderait pas à venir lui demander des consolations à son veuvage. Il était bien calme; ordre était donné de ne recevoir personne; M. le président, accablé d'affaires, travaillait dans son cabinet.

Aussi M. Mathieu des Taillis ne fut-il pas peu étonné de voir forcer la consigne; l'huissier entrait.

— Que voulez-vous?

— C'est une personne qui insiste absolument pour voir M. le président: elle a prétendu que, sur la seule vue de sa carte, vous la recevriez.

— C'est trop de prévenance, fit M. Mathieu, prenant avec mauvaise humeur la carte; on devrait se borner à faire ce que je dis.

Ayant lu le nom sur la carte, il dit tout haut :

— L'abbé de Luc, aumônier du couvent des sœurs de *Madeleine-Repentie*. Je ne connais pas ça. Faites entrer.

Et aussitôt, cachant sa pipe et se plaçant devant son bureau, il se mit à écrire. L'huissier introduisit l'abbé de Luc. Celui-ci resta humble, les yeux baissés, attendant que le président daignât quitter son travail pour lui parler.

Mathieu des Taillis releva la tête en disant :

— Que désirez-vous, monsieur l'abbé?

— Excusez-moi, monsieur le président, de vous troubler dans vos travaux, mais la pauvre femme qui m'envoie vers vous a exigé que je vous remisse sa lettre en mains propres.

— De quelle femme parlez-vous?

— Mme la baronne Ténard de Marby...

— Ah! donnez... Ah! la pauvre enfant, un grand malheur la frappe...; donnez, monsieur l'abbé.

Le président prit la lettre, se leva et alla la lire près de la fenêtre. La lettre était courte; elle disait :

« Math,

» Oh! j'ai eu bien peur en lisant l'attaque dont vous avez été l'objet à cause de moi, par cette brute... Il l'a

payée de sa vie. Je suis veuve! Math, je veux racheter mes folies, je me retire dans un couvent, j'entre en religion... Dans un mois, je serai la sœur Sainte-Honorine. Avant, Math, je voudrais vous voir, me promener une heure sous les grands arbres de notre jardin. Je veux te dire adieu, avant de quitter la vie que tu m'as faite... Viens...

» A bientôt. Réponds au prêtre qui te remettra cette lettre. »

— J'irai, monsieur l'abbé, j'irai demain.

Après quelques compliments de condoléance, l'abbé se retira. Mathieu relut la lettre et, souriant, en passant sa langue sur ses lèvres, il dit :

— Elle sera très belle en religieuse.

IV

CE QUI SE PASSAIT LA NUIT DANS LA MAISON DES SŒURS DE MADELEINE-REPENTIE.

L'aimable Julot, en rentrant le matin dans son garni de la rue des Panoyaux, était le plus heureux des hommes. Il voyait rose.

Pendant que celle qui devait, pour le monde, s'appeler Mme Minguet, que la belle Aurélie, baronne de Marby, dormait, il s'était rendu chez la Chaîneau.

La Chaîneau était une vieille marchande à la toilette qui demeurait à Levallois-Perret. Elle habitait là une maison qui lui appartenait, maison discrète, ayant

deux entrées sur deux rues ; d'un côté, la maison avait l'apparence sordide d'une demeure de chiffonnier ; elle avait deux boutiques : une pleine de vieux meubles et de bric-à-brac sans valeur ; l'autre toute remplie de linge, de vêtements, de dentelles, où venaient s'habiller des habituées de l'Élysée-Montmartre et surtout les petites chanteuses des cafés-concerts. Elles trouvaient là des robes de soirée, mises une ou deux fois, qui avaient coûté des milliers de francs et que la Chaîneau leur cédait à moitié prix, payable par des acomptes mensuels. La Chaîneau avait en outre la clientèle de certaines maisons... C'était le côté de la maison de commerce.

Sur l'autre rue, la maison était tout autre ; c'était un petit hôtel, précédé d'un petit jardin ; sur les piliers de la porte pendaient deux écriteaux jaunes sur lesquels on lisait : « Appartements et chambres meublés à louer. » Une petite porte, dont la vieille femme avait toujours la clef, établissait une communication entre les deux parties du bâtiment.

Nous ne voulons pas faire le portrait de la Chaîneau. Nous répéterons seulement ce que l'on disait d'elle et de son commerce dans le quartier.

Les voisins sont généralement des calomniateurs, mais, bah ! le lecteur clairvoyant en pensera ce qu'il voudra, et nous ne pourrons être accusé de diffamation. On disait donc :

Que la Chaîneau était la dernière des femmes ; elle avait mené la vie la plus scandaleuse du monde ; sentant, en vieillissant, de quelles infirmités l'âge nous charge, comme la vieillesse atrophie les meilleurs sentiments, faisant des bons des méchants, des gais des lugubres, des sains des quinteux, des prodigues des

avares, elle avait horreur de la vieillesse; elle aimait les jeunes, les robustes, les forts; elle prétendait se rajeunir dans leur société. Aussi disait-on qu'il y avait toujours des jeunes gens chez elle.

La Chaîneau jouissait dans son quartier d'un profond mépris; mais, comme elle avait de la religion, que la religion commande l'oubli et le pardon des injures, elle vivait heureuse et tranquille dans l'espoir du paradis.

Elle allait à la messe et à vêpres les dimanches; elle se confessait une fois par semaine et communiait deux fois l'an.

On disait encore que la Chaîneau vendait des toilettes à certaines petites ouvrières qu'on voyait entrer chez elle par le côté des boutiques, en camisole, en jupon d'Oxford, coiffées d'un filet, chaussées de bottines éculées, et qui ressortaient le lendemain par l'autre rue tout habillées de soie. Car, on avait encore remarqué cela : par la rue où était le petit jardin, il n'entrait dans la maison que des hommes d'un certain âge, qui venaient le soir et partaient de grand matin très mystérieusement.

Parce que la Chaîneau avait à deux reprises été condamnée à deux mois, puis à quatre mois de prison, des voisins la qualifiaient de proxénète. Ah! les voisins!

On disait encore que la Chaîneau était une recéleuse, qu'elle achetait à des bonnes infidèles; on disait même que cela était scandaleux et que, si on fermait les yeux, c'était parce que la Chaîneau avait de belles connaissances.

Si elle avait des calomniateurs, elle avait des défenseurs; aussi, à ceux qui l'attaquaient, ses voisins de chaise à l'église prouvaient son amour de la morale en racontant que : ayant servi d'intermédiaire entre une

femme mariée et un jeune homme, leur ayant, pour leur rendez-vous, loué une de ses chambres, elle avait donc, dans son indignation pour la conduite de la jeune femme, été livrer, — vendre, disaient quelques-uns, — le secret au mari.

Enfin, la Chaîneau était une femme d'affaires ; mais, si elle gagnait beaucoup d'argent, elle n'était pas ingrate et Notre-Seigneur en avait toujours sa part; l'obole de la Chaîneau allait à tous les troncs, et Dieu, qui voit tout, ne l'oubliera pas.

C'est chez cette brave femme que la médisance ne décourageait pas que Jules Minguet arriva, un certain matin, avec les malles pleines de toilettes de gala d'Aurélie. La Chaîneau, en le voyant, s'écria :

— Tiens, le beau Jules... On ne te voit plus souvent.

Et, arrachant de son fauteuil toutes les épaisseurs de ses graisses, marchant à petits pas sans qu'il y parût, semblant glisser sur des roulettes, elle s'avança vers le jeune homme; lui plaçant la main sur la poitrine pour l'empêcher d'avancer et le voir au clair du jour, elle le regarda hochant la tête et disant :

— Comme tu changes, Jules !... Ah ! je t'ai connu si beau... Mais tu n'as pas de conduite.

— Tu ne maigris pas, toi, Chaîneau, fit Julot.

La vieille femme fut fâchée de la remarque.

— Tu crois peut-être qu'on maigrit parce qu'on ne te voit plus?... Dieu merci ! je trouve encore plus d'amoureux que je n'en cherche.

— Il y a tant de misère en ce moment, dit effrontément le misérable.

La Chaîneau avait eu un tressaillement dans ses masses d'axonge; elle allait répliquer, mais Julot, coupant court, en éclatant de rire et en prenant sa tête

dans ses mains pour lui appliquer sur les lèvres un bruyant baiser :

— Tu vois bien que je ris, Mélie ; je voulais te faire monter, parce que tu m'avais débiné. T'es belle comme tout et, si je ne venais pas pour affaire sérieuse, je te le prouverais.

— Qu'est-ce que tu veux? fit la Chaîneau radoucie.

— J'ai une belle occasion, des robes, des dentelles... c'est épatant ; j'en ai trois malles, et il faut de l'argent tout de suite...

— Où ça?

— Je l'ai sur une voiture...

— Fais voir?

Aidé du cocher, Julot descendit les malles ; ayant payé celui-ci et resté seul avec la Chaîneau, il ouvrit les caisses, en étala les splendides toilettes d'Aurélie. A chaque robe étalée, la vieille marchande à la toilette avançait des grosses lèvres en sifflotant, émerveillée de leur luxe ; elle touchait la soie, regardait la dentelle, étonnée de voir tout en vrai. Enfin, elle demanda :

— Où as-tu eu ça?

— Ça, c'est mon affaire, et tu me permettras de ne pas te répondre... C'est à vendre ; en veux-tu? Qu'est-ce que tu en donnes?

— C'est pas possible ; tu ne connais pas une femme qui porte de semblables choses. Où as-tu pris ça?

— Dis donc, Chaîneau, je ne te demande pas comment tu gagnes ton plâtre. C'est à moi et voilà tout. Veux-tu l'acheter? je n'ai pas le temps ; on m'attend, il faut que je sois rentré dans une heure.

— Combien que tu veux de ça?

— Mais c'est pas ça que je te demande. Combien en donnes-tu, je verrai si je peux te le laisser.

— Tu n'oserais pas porter ça à d'autres qu'à moi.

— Dis donc, Mélie, en voilà assez, hein! j'aime pas ces façons-là; tu as l'air de dire que je l'ai volé, en voilà assez!

— Écoute, Jules, c'est toi qui veux vendre, c'est à toi de dire ton prix; tu comprends que, moi, je le prendrai pour rien, si je peux l'avoir pour rien.

— C'est pas avec un ancien... camarade, je pense, que tu vas mal agir. Moi, je suis venu ici parce que j'ai confiance en toi. Si tu cherches à me tromper, tant pis pour toi, je ne ferai pas l'affaire. Car, tu sais, il n'y a pas que toi, et je peux aller n'importe où. La personne qui m'a chargé de ça m'a dit ce que ça valait, et tu comprends que si tu me trompes, tant pis. Tu vois, il y a dix robes...

— Oui, mais elles ne se ressemblent pas toutes.

— Ah, pardi! si elles valaient toutes autant, tu en aurais pour cher.

La Chaîneau regardait et palpait la marchandise. Il y avait sur sa face des frémissements. Tout cela était suspect. La plus simple des robes représentait au moins un millier de francs, elle en valait, par occasion, plus de moitié. Mais elle ne voulait pas dire de prix.

— Écoute, Jules, tu es un ancien, un ami; eh bien, je te prendrai ça, car, dans ce moment-ci, les affaires vont si mal que je n'achète rien. Mais, pour toi, je fais l'affaire. Je ne peux pas te dire ce que ça vaut; ça a coûté cher, évidemment, mais tu sais ce que sont les choses de mode: une fois que ça a servi, ça ne vaut plus rien. On t'a dit ce que ça valait; dis-moi le prix que tu veux; si je peux, je le prendrai; sinon, tu le remporteras.

A aucun prix, Julot ne voulait revenir les mains

vides. Ignorant absolument la valeur de ce qu'il apportait, il se dit que chaque costume pouvait bien avoir coûté deux cents francs : il les chiffra à moitié. Il y en avait dix, cela faisait mille francs. La somme lui sembla bien grosse, mais il se dit que la Chaîneau ne manquerait pas de l'abaisser, et alors il répondit :

— Écoute, Mélie, je ne viens pas te faire marchander ; je viens à toi de confiance. On m'a dit d'en tirer le plus que je pourrais ; mais on m'a fixé un prix duquel je ne dois pas me départir.

— Combien ?

Julot fit un effort pour accoucher de :

— Mille francs... à prendre ou à laisser.

La Chaîneau ne put se dompter ; il courut dans son corps un frissonnement qui fit trembler ses chairs.

— Mille francs ! c'est lourd ; enfin, tu agis en confiance avec moi ; je veux en faire autant. Tu es pressé, eh bien, je le prends... Mais, tu sais, Jules, c'est parce que c'est toi...

La vieille femme disparut quelques minutes pour aller chercher la somme ; elle revint au bout d'un instant et, sur le dos d'une des malles, elle aligna par dix tas les cinquante louis.

Jules, en la regardant, avait des brasiers enflammés dans les yeux.

— Voilà... et tu peux dire que c'est parce que c'est toi.

— Merci, fit Jules Minguet en se hâtant d'enfouir la somme dans sa poche... Adieu, Mélie... et il embrassa la Chaîneau, qui lui dit :

— Mais, où restes-tu... il faut que j'aie ton adresse.

— Ah ! ça serait pas à faire... T'as ton compte... j'ai le mien... au revoir.

Et il sortit.

La Chaîneau resta quelques minutes pensive ; puis, sans avoir conscience qu'elle parlait haut, elle dit en rangeant les robes dans les malles :

— Assurément, il a fait un coup ; il ne se doute pas de ce que ça vaut. Rien que la robe de dentelle vaut cinq mille francs... Mais, je ne vais pas encore me faire pincer pour ses beaux yeux, et, comme me dit M. Mathieu, en étant adroite on peut toujours gagner sa vie... et s'échapper... La robe de dentelle, je la mets de côté..., celle-là aussi... celle-là encore... Je ne donnerai pas ces trois-là pour douze mille francs... Là, je vais bien cacher ces trois-là... J'en remets trois autres d'imitation que voilà, et puis les malles sont absolument comme lorsqu'il les a apportées.

La vieille Chaîneau alla cacher les trois robes garnies de dentelle dans un petit cabinet grand comme un coffre-fort placé entre les deux corps de bâtiment. Puis, cela fait, elle se couvrit d'un châle, mit un chapeau, baissa son voile, et, sortant de sa maison, fermant bien sa porte, elle disait :

— Ah ! non, je ne veux pas passer pour une recéleuse... Assurément, il a volé ça. La police verra clair.

Et elle descendit jusqu'à la place de fiacres qui se trouve en haut de l'avenue de Villiers. Elle longea les voitures et, reconnaissant le cocher qui avait aidé Jules à porter les malles chez elle, elle lui demanda :

— Dites donc, la personne que vous avez amenée chez moi ce matin a oublié un sac à la maison ; dites-moi où vous l'avez pris, que je le fasse prévenir

— Rue des Panoyaux, madame, dans un garni qui se trouve presque au milieu de la rue, à gauche.

— Je vous remercie bien.

Et la Chaîneau se rendit à la station des omnibus; elle monta dans la voiture qui passait les ponts. Une heure après, elle était à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la police des garnis, et elle déclarait, avec une voix pleine d'indignation :

— Ce matin, un nommé Jules Minguet s'est présenté chez moi pour m'offrir, au prix de mille francs, trois malles contenant dix robes de soirée, soie et dentelle en imitation, représentant une valeur d'au moins six ou sept mille francs.

Elle avait payé et priait, afin de ravoir son argent, qu'on s'emparât aussitôt dudit Jules Minguet, qui restait rue des Panoyaux.

Puis, heureuse, satisfaite, contente d'elle-même comme si elle venait de faire une bonne action, la Chaîneau sortit de la préfecture de police en prenant les quais. La vieille marchande à la toilette ne voulait pas perdre son temps. Elle se mit en observation, accotée sur le parapet. C'était l'heure où les misérables déclassées vont se soumettre à la surveillance. Lorsqu'elle en voyait sortir une dont la beauté était mal servie par la misère, elle allait vers elle, lui parlait bas, lui offrant ses services et finissant par lui donner son adresse.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que Julot rentrait gaiement chez lui les poches garnies. Il s'attendait à trouver encore au lit celle qu'il appelait sa petite femme. Il bâtissait dans son cerveau un avenir tout rayonnant.

Rien qu'en vendant des chiffons, il avait trouvé mille francs; quelle somme allait-il avoir en vendant les bijoux? Julot se disait que l'heure était venue d'être raisonnable.

Il fallait faire bon usage de l'argent pour ne point risquer de retomber dans la misère.

Il se considérait comme marié, et il se sentait un grand amour pour sa femme. Elle était belle, et de sa personne il s'exhalait un parfum dont il se sentait encore imprégné par la nuit passée près d'elle. Hier, il avait fait des folies, il avait eu tort de mener Aurélie au Galant-Jardinier, elle était au-dessus de ce monde qu'il était décidé à renier, et dans lequel il ne voulait pas amener m'ame Minguet.

Jules Minguet creusait son cerveau pour se demander quel commerce il devait choisir. D'abord, tous les métiers où il fallait faire œuvre manuelle et personnelle furent rejetés ; mais si Aurélie était belle, il fallait au moins en profiter. Jules se souvint qu'une fois une femme l'avait emmené dans une table d'hôte tenue par une femme autrefois à la mode ; cette femme gagnait beaucoup d'argent, car après le dîner on jouait ; cela lui allait assez ; il vivrait ainsi dans une société gaie, de femmes et de gens comme il faut. Il se dit qu'il allait creuser cette idée.

Julot longeait les boulevards extérieurs ; il pensa qu'Aurélie, en s'éveillant, aurait faim, et, prévenant comme un jeune marié, il eut l'idée de porter un déjeuner à la maison. Ainsi, Aurélie, en s'éveillant, ne serait pas obligée de s'habiller pour sortir ; puis il fallait pendant quelques jours éviter de se montrer, et, de cette façon, sa belle petite femme en négligé, tout entière à lui dans la petite chambre du garni, s'assiérait sur ses genoux pour le repas du matin. Ça allait être charmant, des baisers entre chaque bouchée...

Julot se dérangea de son chemin pour aller dans un quartier où il pourrait faire ses provisions, car ce n'est

pas ayant mille francs dans sa poche qu'il allait manger de la charcuterie.

Aurélie dormait, il n'était donc pas pressé. Il sauta en voiture et se fit conduire aux Halles. Là, il acheta un panier d'huîtres, une langouste, tout ce qu'il trouva de beau en fruits. Chez un marchand de vin restaurant qu'il connaissait, il acheta un perdreau froid et quelques bouteilles de vieux vin ; ces victuailles mises dans la voiture, il acheta un superbe bouquet et, satisfait de lui-même, il se fit conduire rue des Panoyaux.

Rien ne peut rendre l'air heureux de Julot en sautant de voiture devant sa demeure ; ses lèvres épaissies se préparaient au baiser, ses yeux étaient humides, il était radieux. Quel joli réveil il allait donner à celle qu'il appelait sa petite femme, à m'ame Minguet. Il allait rentrer chez lui sans bruit ; il allait, sans éveiller Aurélie, dresser son couvert, bien préparer tout ; puis, onze heures sonnant, il en était dix et demie, il irait, d'une caresse et d'un baiser, réveiller sa *femme* en disant :

— Allons, Lilie, à table, c'est notre lendemain de noces.

Ayant payé son cocher, les bras encombrés par ses provisions, il monta à sa chambre. La clef était sur la porte. Il entra doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit ; il plaça ses provisions sur un meuble et vint vers l'alcôve.

Le lit était vide... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Aurélie s'étant éveillée était peut-être sortie faire une course dans le voisinage. Il alla regarder dans l'armoire où, la veille, il avait mis les deux petits sacs de cuir, l'un contenant les bijoux et les valeurs, l'autre l'argenterie. L'armoire était vide.

La sueur perla sur le front de Julot, ses lèvres se serrèrent, il jeta autour de lui un long regard. Rien, rien !

— Ah çà, qu'est-ce que ça veut dire, ça? Elle m'a semé... comme ça... Oh! si c'est vrai, gare là, ma biche! Je vais savoir ça.

Et Julot, ayant l'intention de descendre chez la maîtresse de la maison garnie pour lui demander des renseignements, se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit et recula en voyant un homme placé devant.

— Qu'est-ce que vous voulez?

L'homme entra, il était suivi par deux individus qui gardaient la porte.

— Tu me reconnais bien et tu te doutes de ce que je veux.

Tout craintif, tremblant, Julot répondit :

— Je vous reconnais bien, monsieur Huret, mais je vous jure que je ne sais pas ce que vous voulez.

— Tu as été vendre des robes chez la Chaîneau?

— Oui, monsieur Huret, c'est vrai.

— Où avais-tu volé ça?

— Oh! monsieur Huret, je vous jure que c'était à moi; je n'ai pas volé.

— Allons, ne réponds pas de bêtises... Une femme que tu as amenée hier a fait le coup. Tu t'es chargé de tout vendre. Quelle est cette femme?... Tu as passé la nuit avec elle.

Julot, d'abord étourdi, s'était remis peu à peu; il s'expliquait l'absence d'Aurélie. Celle-ci avait peut-être été arrêtée et refusait de dire son nom; c'est pourquoi on l'interrogeait. Au fond, il était convaincu qu'il n'avait rien à craindre; on pouvait le prendre, mais on ne pouvait pas le garder. Dire le nom qu'on lui demandait,

c'était tout compromettre. Il se décida à ne pas répondre.

— Eh bien? demanda l'agent Huret.

— Je n'ai rien à vous dire, je ne connais pas la femme qui a passé la nuit ici. Je l'ai rencontrée ; je l'ai amenée sans lui demander son extrait de naissance. Pour les robes que j'ai vendues, je ne les ai pas volées; elles étaient ma propriété.

— C'est bien, je t'arrête. Emparez-vous de lui et fouillez-le.

— C'est pas bien, ce que vous faites là, monsieur Huret.

Les agens obéissaient à l'ordre de leur chef; ayant étalé sur la table l'argent trouvé sur Julot, l'agent Huret, qui avait compté la somme, lui dit :

— Il manque trente-sept francs, qu'en as-tu fait?

— C'est le déjeuner que vous voyez là et que j'apportais.

— Vous justifierez de tout ça là-bas.

— Ainsi, vous m'arrêtez, fit avec stupéfaction Julot en sentant la main d'un agent s'appuyer sur lui.

Huret se contenta de hausser les épaules.

— Vous ne me croyez pas, mais je vous le jure, monsieur Huret, je n'ai rien fait. Vous vous reprocherez ce que vous faites aujourd'hui. Quand vous m'arrêtiez et que j'étais dans mon tort, je le disais ; aujourd'hui, je n'ai rien fait ; ce que j'ai vendu à la Chaîneau était bien à moi.

— Dis alors de qui tu le tiens.

— Eh bien, de la femme qui était avec moi et qui m'avait chargé de le vendre, et que je devais retrouver; la preuve, c'est que je rapportais de quoi déjeuner pour deux.

— Quelle est cette femme?

— Je ne peux pas vous dire son nom, je ne le sais pas.

— C'est bien, tu le devineras en route. Allons, emmenez-le.

— Laissez-moi emporter ça, au moins ; je la connais ; là-bas, j'en ai pour un jour sans manger.

Et sachant bien que la résistance était impossible et ne servirait qu'à aggraver sa situation, Julot prit les victuailles qu'il apportait et suivit les agents. Une voiture attendait en bas, on l'y fit monter. Les agents se placèrent près de lui et, sur l'ordre de l'agent Huret, se dirigèrent vers la préfecture. Ce dernier, dès que la voiture se mit en marche, rentra dans la maison et demanda à la maîtresse du garni son livre de police. Après l'avoir feuilleté, il dit :

— Vous n'avez pas les noms de la femme amenée hier par Minguet?

— Non, monsieur, il nous a dit qu'il allait rester avec elle ; nous y avons cru et nous n'avons pas cru nécessaire de nous presser de l'inscrire, puisqu'elle devait demeurer dans la maison.

— Je devrais vous déclarer contravention. Vous savez bien que vous ne devez recevoir personne, même pour une nuit, sans déclaration.

— C'est vrai, monsieur ; mais ils sont arrivés d'abord au jour avec des malles, des sacs ; puis ils sont sortis dans la soirée et ne sont rentrés que très tard. Comme nous connaissions M. Jules, nous avions confiance en lui, et je devais ce matin demander à la femme ses noms, pour les inscrire sur le registre.

— Vous avez vu cette femme?

— Oui, monsieur.

— Vous rappelez-vous assez cette femme pour nous donner son signalement?

— Oh! je crois bien. Elle est assez excentrique pour se faire remarquer.

— Vous ne l'aviez jamais vue avant?

— Oh! jamais! Elle a l'air d'une femme du monde qui a fait une folie. Elle peut avoir dans les vingt-cinq à vingt-six ans ; elle est grande, assez forte... Elle est très belle... Mais, vous savez, une beauté; elle est blonde, un beau blond que la teinture ne peut pas imiter. Elle a une jolie bouche riante, et des dents magnifiques, un nez bien droit et puis des yeux d'un bleu admirable, avec des sourcils et des cils bruns. C'est ce que l'on peut vraiment appeler une jolie femme.

— Elle était bien vêtue?

— Oh! si bien vêtue que, dans notre quartier, c'était ridicule. Mais j'ai cru qu'il l'avait compris, car le soir, lorsqu'ils sont sortis ensemble, elle n'avait que son jupon, une camisole, et elle était nu-tête; elle n'avait pas osé revêtir sa toilette pour aller dans le quartier.

— En venant ici, ils avaient des malles?

— Oui, il m'a raconté une histoire à laquelle je n'ai pas cru : une parente qu'il avait dû épouser, qui quittait sa province pour venir définitivement vivre avec lui; il disait qu'ils devaient se marier.

— Ce sont ces malles qu'il a emportées ce matin?

— Oui, monsieur, de bonne heure; il est descendu, a été chercher une voiture, a chargé les malles et est parti.

— Vous n'avez rien dit?

— Monsieur, nous n'avions rien à dire : depuis un mois M. Minguet nous a payé tout ce qu'il nous devait. Il a payé sa quinzaine d'avance; il a toujours de l'ar-

gent dans sa poche, et il est très bien monté en vêtements et en lingerie, plus qu'il nous faudrait pour nous garantir.

— Ce changement dans sa situation est survenu depuis un mois?

— Oui, monsieur. Oh! nous étions prêts à le mettre à la porte.

— Bien.

L'agent avait tiré son carnet et prenait des notes.

— Il est donc parti ce matin avec les malles; presque aussitôt, pas plus d'un quart d'heure après, la dame est descendue, habillée dans son grand tralala, portant ses deux sacs, qui paraissaient d'un lourd qu'elle penchait sous le poids. J'allais lui parler pour la questionner; c'est mon homme qui m'en a empêchée en me disant : « Laisse-la donc; cette femme trouve que notre maison n'est pas assez chic; il est parti devant, lui, retenir une chambre; elle va le retrouver. J'aime mieux ne pas avoir de ce monde-là dans la maison. »

— Et elle est partie ainsi?

— Oui, monsieur; la boulangère, — car tout le monde l'a remarquée dans le quartier, — m'a dit qu'elle avait pris une voiture sur le boulevard. Ah! mais, elle avait sa robe avec une traîne, des volants de dentelle, on aurait dit qu'elle était dans un fourreau; mais, faut le reconnaître, ça lui allait bien... Elle avait, monsieur, pour plus de quinze mille francs de diamants aux doigts et aux oreilles.

— Vous n'avez pas entendu Minguet lui parler et dire son nom?

— Non, monsieur; vous êtes monté là-haut, vous avez vu; elle a laissé deux mouchoirs dont elle s'est servie pour sa toilette; elle trouvait notre linge trop gros,

cette dame; quand elle est partie, je suis montée derrière elle pour voir si tout était bien en ordre, et je les ai vus.

— Et ces mouchoirs sont marqués, ont un chiffre?

— Ma foi! je n'ai pas regardé.

— Montons, fit l'agent Huret, se dirigeant vivement vers l'escalier.

Arrivé dans la chambre, il prit les mouchoirs; ils n'étaient marqués que d'un A très mignon et admirablement brodé; le chiffre d'une femme de goût. L'agent, dépité, fouilla partout; ouvrant la grande armoire, il trouva les deux assiettes salies dans le dîner de la veille, et les deux couverts d'argent qu'Aurélie n'avait pas pensé de reprendre le matin.

Sur les couverts étaient gravées deux lettres dans une jarretière; dans un tortil de baron, T. M., et sur la jarretière on lisait : *Sans tache.*

— Ces couverts sont à eux?

— Mais oui, monsieur. Je ne les avais pas remarqués ce matin.

L'agent Huret les enveloppa soigneusement et les mit dans sa poche.

— Je me retire. Vous voyez, par le mystère qui entoure cette affaire, combien vous avez été coupable en manquant au règlement. Je ne dresse pas procès-verbal contre vous, mais soyez plus sévère à l'avenir, et, si cette femme se représentait, faites prévenir au poste voisin, où des ordres vont être donnés.

— Oh! elle ne reviendra pas.

— Elle peut revenir pour chercher ses couverts.

— Ah! c'est vrai! Vous pouvez compter sur nous, monsieur Huret... Je préviendrai mon homme à son retour.

L'agent Huret, après avoir encore une fois fouillé dans tous les coins de la chambre, se retira. Il se rendit à pied à la préfecture de police, monologuant tout bas :

— Il y a, dans cette affaire, quelque chose de singulier ; la femme paraît être partie pour se débarrasser de Minguet. Mais quelle est cette femme ? Ce matin, il n'y avait encore aucune plainte de vol commis ; cependant de semblables valeurs ne peuvent avoir que le vol pour origine. Minguet est un roué, et même ce pourrait être un homme utile. Je demanderai à éclaircir moi-même cette affaire. Dans ses façons de répondre, dans sa quiétude, il y avait une assurance qui m'embarrassait. Il semblait être bien en droit d'agir. Cette femme, que peut-elle être ? peut-être une fille ayant trouvé un homme assez fou pour l'entretenir richement et qui n'a pu se dispenser de revenir au ruisseau d'où elle était partie. C'est un cas piquant. Il se peut qu'elle ait rencontré son ancien amant ; l'amour est revenu ; elle a fait une folie, elle a tout pris chez elle pour revenir vivre avec le misérable... La première pensée de Jules a été d'avoir de l'argent, il a pris les robes et les a vendues. Alors, la femme a vu la sottise faite, elle allait recommencer à nourrir l'homme, elle a eu du dégoût, elle a regretté sa nuit d'erreur, et, sacrifiant les toilettes, elle a pris ses bijoux et est retournée chez elle... Peut-être est-ce ça ! En tout cas les couverts ne sont pas à elle : une couronne de baron, une devise, qui paraîtrait une ironie. Je vais mettre ça au clair moi-même.

Arrivé à la préfecture, il se rendit dans le cabinet de son chef et l'informa de l'arrestation qu'il venait de faire. Celui-ci sembla y attacher peu d'importance et lui dit aussitôt :

— Huret, l'affaire du président est terminée.

— On a arrêté les individus ?

— Non, celui qui a fait le coup s'est suicidé.

— Et l'autre ?

— Nous avons ordre d'en rester là.

— Les renseignements que je vous avais donnés hier étaient précis.

— Oui, moins le nom. L'auteur de l'agression n'était pas M. de Meyran, au contraire, il avait protégé le président contre l'attaque de son compagnon... Celui-ci était un ancien militaire, devenu fou à la suite de dissentiments dans son ménage. Voici son nom : Le capitaine Hilaire Ténard, baron de Marby.

— Je connais ce nom-là ; il a donné deux fêtes, cet été, dont tous les journaux ont parlé...

— C'est cela même, à Auteuil. Sa femme avait une grande réputation de beauté. Depuis hier, des agents étaient chez lui. Sa femme s'est sauvée emportant tout ce qu'elle avait, avec un homme singulier. Le capitaine, en apprenant cette fugue de la malheureuse, a eu un accès de folie, qui s'est terminé par un suicide ; il s'est jeté à l'eau hier soir, en laissant cette lettre. J'ai envoyé toutes les copies du dossier au président, qui a fait demander les originaux. Vous allez les faire porter.

— Bien !

— Je vais déjeuner ; je vous laisse et compte sur vous pour mettre les pièces en ordre et les lui adresser.

— Comptez sur moi ; voulez-vous m'autoriser à terminer l'affaire de ce matin en interrogeant ce Minguet?

— Cet homme dont vous me parliez ce matin... et qui pourrait être utile ?

— Oui, car nous le tenons.

— Faites, faites, Huret ; vous savez que je m'en rap-

porte complètement à vous ; ce que vous ferez sera bien fait.

Le chef de cabinet se retira et, resté seul, Huret se plaça devant le bureau, tirant de ses poches le petit paquet, les deux couverts enveloppés des mouchoirs ; il les regarda attentivement de nouveau. Après quelques minutes d'examen, il plaça les objets sur le coin de son bureau, en disant :

— Je m'occuperai de ça plus tard, finissons-en avec ces papiers à adresser au président.

Il collectionnait et numérotait les papiers.

Les lisant rapidement, il lut le dernier rapport du matin.

« Rien de nouveau, personne n'est venu, nous avons appris par les domestiques que la femme était partie deux heures avant le mari, faisant enlever, par un homme d'allure commune, toutes ses affaires, montrant que l'action était combinée et qu'on voulait déjà se mettre à l'abri de la justice.

» Elle se nommait Aurélie Boitel de son nom de fille. »

Cette note était signée du nom d'un agent, elle répondait évidemment à des renseignements qui lui avaient été particulièrement recommandés. Huret les classa avec le dossier. Il prit alors la dernière pièce : la lettre trouvée le matin attachée par une épingle après les vêtements trouvés sur la berge. Il la tenait machinalement, prêt à la joindre au dossier, lorsque, voyant le cachet de cire noire sur lequel on avait appliqué le chaton d'une bague, il s'arrêta stupéfait.

— Ah ! c'est trop fort, ça.

Et, prenant un des couverts d'argent rapportés par lui de l'expédition du matin, il compara les gravures avec le cachet de la lettre. C'était bien le même tortil

de baron, les deux lettres, T M, entourées d'une garniture sur laquelle on lisait : *Sans tache.*

— Mais cela se complique. Cette femme qui a quitté hier le domicile conjugal avec un homme d'allure commune, c'est la baronne de Marby, et l'homme, c'est Jules Minguet. Allez imaginer cet assemblage, et cependant, c'est cela.

Il prit le dernier papier :

« Elle se nommait Aurélie Boitel de son nom de fille. » Voilà bien son initiale brodée sur les mouchoirs, A. Il y a là-dessous quelque chose qu'il faut que j'éclaircisse.

Alors Huret se remit à lire attentivement tout le dossier qui devait être renvoyé au président Mathieu des Taillis. Sur son carnet il prenait des notes ainsi conçues : « Le complice est le marquis Olivier de Meyran, qui vient de partir de Paris emmenant la fille Élise Boitel, dite Loïse Bott. » Sur un autre rapport il copiait: « La maison était assidûment fréquentée par le président de cour Mathieu des Taillis, qu'on dit être l'amant et le principal entreteneur de la baronne, » et enfin, « La baronne est partie avec un homme singulier qui la tutoyait; le cocher de la voiture sur laquelle ils ont chargé les objets qu'ils emportaient a déclaré les avoir conduits à la gare du Nord ; ils sont donc vraisemblablement en route vers la Belgique ou l'Angleterre. »

— Ça n'est pas mal joué, ça, Minguet ! Il a donné le change aux agents, et la piste est perdue. De tout cela il ressort que les vingt agents qui se sont occupés de l'affaire, n'ayant pas de direction, ont vu chacun différemment, et, je le parierais, pas un n'a vu vrai. D'abord, la femme est à Paris ; il faut que je sache où elle est. Je vais envoyer toutes ces erreurs à celui qui les réclame.

L'agent Huret ficela le dossier, y mit le cachet de la préfecture, l'adresse et le fit porter. Cela fait, mettant les couverts d'argent et les petits mouchoirs dans un tiroir, il sonna et dit au garçon de bureau qui se présenta :

— Faites chercher au dépôt et amenez le nommé Jules Minguet, qu'on a arrêté ce matin.

Le garçon de bureau sortit pour obéir ; dix minutes après, Julot était introduit dans le cabinet du sous-chef.

Minguet ne semblait pas trop embarrassé ; on devinait que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en pareil lieu, malgré son apparente humilité.

Le garde qui l'avait amené se retira sur un mot de l'agent Huret, et, sur un signe, Julot, roulant sa casquette dans ses mains, s'avança et vint se placer devant le bureau.

Huret alors s'accouda, et, mettant le menton dans ses mains, le regarda quelques secondes, puis dit :

— Minguet, tu sais que nous te connaissons autant que toi-même ; nous t'avons vu souvent.

— C'est vrai, monsieur Huret ; c'est justement parce que je sais que je n'ai rien à cacher avec vous, que je vous assure qu'aujourd'hui je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai pas volé.

— C'est à toi qu'il appartient de le prouver en disant franchement d'où tu tenais les objets que tu as vendus ?

— J'étais chargé de les vendre ; voilà la vérité, et je devais partager avec la personne qui m'avait chargé de faire la commission, et à laquelle, je vous l'affirme, ces objets appartenaient.

— Tu peux te charger de vendre une chose volée par un autre ? Tu sais bien que ce fait est aussi punissable que le vol même.

— Mais, je vous ai dit que j'étais certain que je vendais des objets qui n'étaient pas volés.

— Cette certitude, il faut nous la donner à nous, en déclarant quelle est la personne qui t'avait chargé de cette commission.

Julot hésita quelques minutes, et, renonçant à sa fable absurde, il répondit :

— Je vous ai dit que je ne sais pas le nom de cette personne, et que...

— Finissons-en! nous la connaissons.

Le misérable regarda l'agent en dessous avec un sourire narquois.

— Ces vêtements, dit aussitôt Huret, appartiennent à une femme que tu as aidée à les enlever de chez elle avec d'autres valeurs qu'elle détient. Elle se nomme Aurélie Boitel; c'est l'épouse du capitaine Ténard de Marby.

— Vous savez ça?

— Nous savons tout. Écoute bien : de deux choses l'une, ou tu es le complice et le serviteur de cette femme, qui, disposant, pour se sauver de chez elle, du bien de la communauté, se trouve aujourd'hui poursuivie par son mari, lequel déclare qu'elle a été aidée et conseillée par un individu dont il a donné le signalement; c'est ce qui a motivé ton arrestation.

— Le mari dit ça!

— La femme se défend de l'accusation en prétendant que c'est toi qui es l'auteur de tout, que tu l'as prise dans un piège.

— Vous la tenez donc?

Et, en faisant cette question, Julot paraissait plus heureux; il aimait mieux savoir Aurélie arrêtée, ce qui expliquait son absence à son retour, que d'avoir cette

douloureuse pensée qu'elle l'avait abandonné. Il n'y avait pas à hésiter, il compromettait la femme, ce qui était déjà fait, mais il ne la perdait pas en disant la vérité, et lui, il se justifiait.

— Eh bien, monsieur Huret, puisqu'il en est ainsi, je vais dire la vérité...

— Je t'arrête à ce mot, ne cherche pas encore à me tromper, nous savons beaucoup de choses... En parlant franchement, tu peux sortir d'ici; si le moindre doute nous reste, je réclame une enquête et tu subis la prévention.

— Je vais vous dire la vérité. Mme de Marby était une petite ouvrière; moi, j'étais ouvrier portefeuilliste. C'est à cette époque que je l'ai connue, il y a de cela une dizaine d'années. Elle se nommait Aurélie Boitel. Je l'aimais, j'en voulais faire ma femme; le père a refusé, et on l'a mariée avec un vieux soldat brutal. Elle a mené une vie de galère. Un jour, je l'ai rencontrée; elle m'aimait toujours; moi, je l'aimais aussi. Elle m'a raconté qu'elle était fâchée avec son mari, qu'elle ne pouvait plus vivre avec lui. Il paraît qu'il y avait eu une affaire scandaleuse. Donc, vous comprenez, elle n'aimait pas cet homme qu'on l'avait forcée à prendre pour mari. Il lui était défendu de remettre les pieds chez elle, son mari l'avait chassée; elle me dit que, si je voulais l'aider, elle se mettrait avec moi, que nous pourrions vivre ensemble, mais que je devais l'aider à reprendre ses affaires à elle, chez elle. Comme c'était bien à elle, les robes, la dentelle, ça n'appartient pas au mari, je l'ai accompagnée pour aller réclamer ce qui était à elle; elle avait peur de son mari et j'avais promis de la défendre. Justement le mari n'était pas là. L'occasion était trop bonne pour elle de faire ce qu'elle

venait faire, qui était dans son droit, pour n'en pas profiter en évitant ainsi un esclandre, un scandale, peut-être pis que ça; car, je vous l'ai dit, moi, j'avais toujours cet amour-là au cœur, et, retrouvant Aurélie avec les mêmes sentiments, je ne l'aurais pas abandonnée facilement. Voilà donc la chose; elle a pris ses affaires à elle, ses bijoux, me les a donnés pour les charger dans la voiture, puis nous sommes partis. Vous savez le reste... Mais ce qu'elle a pris n'est pas le bien de la communauté, ce sont ses affaires personnelles.

— Ah!

Huret, toujours calme, le regard fixé sur le vaurien, écoutait placidement. Il fouilla dans le tiroir, et, mettant les deux couverts d'argent sur le bureau, il dit tranquillement :

— Et ces couverts n'appartiennent pas à la communauté?

Jules Minguet fut quelques minutes interdit. Mais, se remettant aussitôt, il reprit :

— Ces couverts? je ne sais pas ce que c'est. Ce n'est pas sur moi que vous les avez trouvés, et je n'ai été les offrir à personne. J'ai vendu pour Aur..., pour Mme de Marby des robes et des dentelles.

— Mais ces couverts ont été trouvés chez toi.

— C'est elle qui les a apportés; je ne les connais pas.

— C'est possible... Alors l'enquête nous éclairera sur ce point, dit Huret le plus tranquillement du monde, en serrant les couverts.

Julot était tout décontenancé par ce calme; il demanda timidement :

— Mais, monsieur Huret, vous m'aviez promis que, si je disais la vérité, il n'y aurait pas d'enquête et que je serais relâché.

— Oui, si tu disais la vérité, l'enquête serait inutile. Tu ne dis pas tout.

— Je vous jure que je vous dis ce qui est.

— Eh bien, mon garçon, comme ce qui est ne te justifie aucunement, que ce que tu me racontes prouve que tu es le complice de cette femme, je dois te garder jusqu'à plus amples informations.

— On a toujours tort d'être loyal avec vous autres. Vous promettez, vous ne tenez jamais.

Il y eut quelques secondes de silence au bout desquelles l'agent reprit :

— Tu n'es qu'un niais, mon garçon; je te laisse voir que peut-être j'aurai besoin de toi, que je pourrai t'employer, que pour cela je te rendrai libre. Je te demande de te justifier, ou tout au moins de nous donner de quoi répondre à celui qui te poursuit, à ceux qui te dénoncent; car, Jocrisse que tu es, cette femme s'est servie de toi pour voler son mari; aujourd'hui que, sur la plainte du mari, nous avons dû l'interner, la poursuivre, elle dit que c'est toi qui es la cause de tout. C'est toi qui as volé, c'est toi qui as caché bijoux, argenterie et valeurs, après avoir vendu ses toilettes; elle voulait vivre loin de son mari, emportant ce qu'elle jugeait à elle; tu l'as aidée, déclare-t-elle, puis tu t'es sauvé avec les malles et les bijoux... en la chassant.

— Mais elle a passé la nuit chez moi. C'est des machines, tout ça! exclama Julot étourdi.

— Nous avons été chez toi le matin, nous n'avons pas trouvé la femme et nous avons su que tu vendais les robes. Que sont devenus les bijoux, l'argenterie?... La preuve que ces bijoux étaient chez toi, c'est que nous avons trouvé des couverts.

Jules Minguet était ennuyé de la tournure que prenait

son affaire; mais il avait remarqué au passage les quelques mots de l'agent, qui lui exprimaient qu'on le savait intelligent, qu'il ne dépendait que de lui qu'une situation autre lui fût faite; sans comprendre, il vit bien qu'il y avait de ce côté un moyen de sortir d'embarras. Aussi, changeant aussitôt de façon, il reprit :

— Je ne vous ai pas menti, monsieur Huret; peut-être n'ai-je pas tout dit, mais je n'ai pas dit de mensonges. Je vois que, en cherchant à diminuer la faute des autres, c'est moi qui me charge; alors, j'y renonce. Vous voulez tout savoir, je vais vous dire tout.

— C'est le plus simple et c'est agir sagement pour tes intérêts.

— Je vous crois, monsieur Huret, et je n'hésite pas.

Alors Jules Minguet parla franchement et raconta depuis leur origine les relations qu'il avait eues avec celle qu'on appelait Mme de Marby; il raconta que la belle Aurélie avait été pendant longtemps la maîtresse de celui qu'elle appelait son vieux et qui était le président Mathieu des Taillis.

En entendant cela, l'agent eut un mouvement de dépit.

Était-ce parce qu'il était obligé de reconnaître que celui qui devait représenter la justice, qui devait prêcher d'exemple était le premier coupable, l'auteur originel de la catastrophe?

Était-ce parce qu'il trouvait l'explication de l'attentat du capitaine de Marby sur la procédure et qu'il considérait que le capitaine avait agi ainsi qu'agirait tout homme soucieux de son honneur?

Était-ce parce que la révélation de cette personnalité dans cette affaire gênait l'agent, qui, sous les apparences d'un policier, servait toute autre chose que la

police, puisqu'il poursuivait l'enquête d'une affaire sur laquelle, depuis le matin, avait été donné un ordre de non-lieu et la demande de toutes les pièces formant le dossier?

Nous ne savons; mais l'agent Huret était vivement intéressé, et il fit raconter deux fois au misérable ce qu'il savait des relations de Mathieu des Taillis et d'Aurélie.

Lorsque Minguet eut terminé son récit, il lui demanda :

— As-tu entendu parler par elle d'un individu nommé Aristide de Farge?

— Non, monsieur Huret. Je n'ai jamais connu celui-là... et beaucoup d'autres.

— Elle aurait pu te parler de lui.

— Jamais. Mais je connaissais le nom; c'est à cause de lui que nous nous sommes retrouvés.

— Comment cela?

— Oui, figurez-vous que j'avais en main une douzaine de lettres, signées par elle et adressées à un nommé Aristide de Farge. A ce moment, j'étais dans la dèche jusqu'au cou; je me dis : « Tiens, peut-être qu'il y aurait des sous à gagner avec ça, en la faisant chanter.

— Tu ne l'aimais donc plus à cette époque?

— Si, je l'aimais bien encore, mais moins. Comprenez : il y avait au moins une dizaine d'années que nous ne nous étions pas vus, et puis, vous savez, je ne vous dis pas que je pensais seulement à l'argent... Et puis, dame, quand on est dans le malheur, on n'y regarde pas de si près aux choses de délicatesse.

— Où avais-tu eu ces lettres?

Jules Minguet fut tout décontenancé; il ne s'atten-

dait pas à la question et il regrettait d'avoir parlé de ce détail.

Mais il fallait répondre; il dit :

— Ça, c'est une autre histoire; c'est un camarade qui avait fait un coup et qui avait soustrait ces papiers avec d'autres; il me les montrait et, reconnaissant l'écriture, je les lui ai demandés.

— Ah! fit l'agent avec un singulier sourire qui embarrassa encore bien plus le vaurien.

— Je vous jure que je vous dis la vérité.

— Continue.

— Il m'en est arrivé une plus forte : j'avais cherché l'adresse d'Aurélie ; je l'avais trouvée, j'étais allé chez elle, nous nous étions remis, comme je vous l'ai raconté tout à l'heure; je devais lui rapporter ses lettres, que j'avais cachées dans un endroit; je vais pour les reprendre, on me les avait volées.

Jules Minguet ne remarqua pas que l'agent ne lui demanda pas ce que contenaient les lettres, l'endroit où il les avait cachées, par qui il supposait qu'elles avaient été prises, enfin en quelles mains elles pouvaient être tombées; il ne remarqua pas qu'ainsi Huret paraissait connaître l'existence de ces lettres et savoir ce qu'elles étaient devenues. Minguet attendait pendant que l'agent écrivait sur son carnet. Il releva la tête en disant :

— Voyons, je t'ai promis, si tu étais sincère, de te remettre en liberté; je t'ai dit que je pourrais t'employer à quelque chose.

La figure de Julot était rayonnante.

— J'ai dit la vérité entière, monsieur Huret.

— Oui, à peu près; ce que tu ne m'as pas dit, je le sais.

Et comme leurs regards se rencontrèrent, gêné par celui de l'agent, le vaurien baissa la tête.

— Tes relations avec cette femme ont été criminelles. Mais ce n'est là qu'une des légères peccadilles de ta vie ; si tu es resté si longtemps sans la voir, c'est que tu étais dans un lieu duquel on ne sort pas comme on veut. Depuis ta sortie de prison, tu as fait dix fois ce qu'il fallait pour y retourner. Si l'on cherchait bien comment les lettres dont tu me parles sont tombées entre tes mains, peut-être trouverait-on, rien qu'en cette affaire, de quoi te garder.

— Oh ! monsieur Huret, fit Julot tout tremblant, ce n'est pas moi qui ai...

— Je ne le cherche pas, je veux te dire que je te tiens, que de ma fantaisie seulement ton sort dépend. Tu nous appartiens. Au lieu de t'emprisonner, je veux t'employer, si tu sais le mériter.

— Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez, monsieur Huret ; je ne suis plus un enfant, je suis à un âge où un homme doit être sérieux, et j'y suis disposé

— Approche-toi et écoute-moi.

Julot s'approcha et devint attentif.

— Souviens-toi qu'à la moindre défaillance, à la moindre trahison, tu retombes entre nos mains ; maintenant, souviens-toi encore que c'est par ta conduite même que tu te défendras ; quoi que tu aies à faire, tu agis secrètement et tu seras toujours désavoué.

— Je comprends. Je serai de la sûreté à mes risques et périls.

— C'est cela, tu as compris. Tu acceptes?

— Je crois bien que ça me va ; je ne demandais que ça. On est bien payé?

— Selon les services... Écoute-moi donc maintenant.

Pendant une grande demi-heure, l'agent Huret parla à celui qu'il venait d'engager dans ce hideux métier. Lorsqu'il eut fini de lui donner ses instructions, Minguet, qui paraissait au comble de ses vœux, dit :

— C'est entendu, monsieur Huret, vous pouvez compter sur moi.

— Et retiens ceci : tu pourrais être signalé, dénoncé, reconnu si tu venais ici. Tu oublieras donc absolument ce lieu. Un agent ira chez toi tous les deux ou trois jours et prendra tes rapports.

— Bien, monsieur.

— Ici, tu n'es connu de personne, moi seul sais que tu nous sers.

— Monsieur Huret, vous n'avez rien à craindre; j'ai trop d'intérêt à vous bien servir et à être prudent.

— Eh bien, active-toi; après-demain, un agent se rendra chez toi; tu ne changeras pas de demeure sans nous prévenir.

— Oui, monsieur Huret.

— Va.

Et l'agent serrait ses notes, se disposant à s'occuper d'autres affaires.

Il avait donné congé à Julot; mais celui-ci ne partait pas, il restait tout embarrassé, tournant et retournant sa casquette dans ses mains. Huret finit par le voir, et il dit, surpris :

— Comment! tu es encore là? Qu'est-ce que tu attends?

— Vous savez bien, monsieur Huret.

— Mais non, je ne sais pas. Que je te fasse reconduire dans la rue par le garde?

— Non, monsieur Huret; mais je vous ai prouvé que l'on m'avait arrêté sous une fausse accusation; je n'a-

vais pas volé; ce que je vendais était à moi, bien à moi.

— Oui, je comprends, tu en juges ainsi. En somme, tu voudrais l'argent que j'ai saisi sur toi ce matin?

— Dame, c'est de toute justice; l'argent, les couverts...

— Non, non, les couverts sont saisis; l'affaire n'est pas finie, tu le sais mieux que tout autre. Je vais te rendre ton argent.

Et l'agent Huret sortit de sa poche la somme qu'il avait enveloppée en poignée dans un journal. Le misérable ne dissimula pas la joie qu'il éprouvait de la restitution. Il remercia chaudement M. Huret et se retira, l'ayant encore assuré de son zèle et de son dévouement. En arrivant sur le quai, Julot se mit à courir; il avait besoin d'agir en pleine liberté, de respirer à pleins poumons; il avait eu un moment une telle crainte que l'affaire tournât tout autrement qu'il ne se sentait pas de joie. Une autre cause de la gaieté du coquin, c'est que, désormais, il allait vivre tranquille, en toute quiétude, se sachant protégé par ceux que jusqu'alors il avait redoutés.

L'agent Huret, resté seul dans son cabinet, se félicitait de sa matinée; il disait :

— Ce coquin-là nous sera de la plus grande utilité; c'est par lui que nous serons guidés; c'est le chien inconscient qui guide l'ennemi sur son maître.

On frappa à la porte. Huret dit d'entrer. Un employé venait lui dire :

— Monsieur, ce matin, on n'a pas donné l'ordre.

— Comment, en partant, il n'est pas descendu?

— Non, monsieur Huret.

— Il était invité à déjeuner, et il était si pressé qu'il

en a oublié le service. Je puis le remplacer au bureau, mais je ne puis le remplacer... A-t-on les rapports?

— Ils les ont apportés, et ils attendent.

— Prenez-les et apportez-les-moi... Dites qu'il n'y a rien aujourd'hui... A demain.

— Bien, monsieur Huret.

L'employé sortit pour revenir aussitôt, apportant seulement deux papiers sous enveloppe.

— Qu'est-ce cela?

— C'est le compte rendu d'une réunion privée, par le petit secrétaire.

— Ah! oui, je sais.

Il brisa l'enveloppe, jeta un regard rapide sur le papier et le plaça dans un tiroir du bureau, et, prenant l'autre, il demanda:

— Et celui-là?

— Je ne sais pas, ça vient de l'homme du Panthéon.

— Ah! c'est tout?

— Oui, monsieur Huret.

— Merci; il n'y a rien aujourd'hui; vous leur avez dit qu'ils pouvaient partir, qu'ils soient à l'heure demain.

— Je vais le leur répéter.

L'employé sortit, et Huret brisa la seconde enveloppe. Ayant jeté un coup d'œil rapide sur le rapport, il dit:

— Qu'est-ce que c'est que cela?... Et il lut attentivement:

« Hier, entre onze heures et minuit, rue des Feuillantines, je vis un homme qui semblait se dissimuler le plus possible, longer les murs de la maison des sœurs de *Madeleine-Repentie*. Après s'être assuré que personne ne pouvait le voir, il tira de sa poche un trousseau de clefs; au bout de quelques minutes, il parvint à ouvrir

une petite porte qui servait jadis au jardinier, mais qui ne sert plus maintenant. Ne doutant pas que l'individu était un voleur, j'allai aussitôt sonner à la porte de la communauté; on ne me répondit pas; je retournai à mon poste d'observation, et j'arrivais juste au moment où une autre personne s'introduisait par la même porte dans le jardin de la maison. Je restai au guet. Vers une heure du matin, je vis sortir d'abord le premier qui était entré; il se dirigea vers la place de l'Observatoire, où une voiture particulière l'attendait. Je revins rue des Feuillantines et je croisai le second individu qui venait de sortir. C'est en vain que je cherchai à voir son visage... Dois-je veiller? Et quelle suite à donner? »

— Qu'est-ce que ça veut dire? fit Huret très intrigué. Voilà une singulière communauté. Je vais garder le rapport et j'irai moi-même éclaircir l'affaire.

Puis, ayant relu de nouveau le rapport, il écrivit :

« Relativement à l'avis de ce matin, il faut continuer à observer chaque jour; suivez l'un ou l'autre et faites-nous connaître aussitôt le résultat. »

Puis il écrivit sur l'enveloppe :

« Monsieur Durand, marchand des quatre saisons, rue d'Enfer, n°..., Paris. »

— Je ferai le reste. Maintenant il s'agit de reprendre la grave affaire.

Et l'agent Huret se replongea dans ses notes.

V

SUITE DE CE QUI SE PASSAIT LA NUIT DANS LA MAISON DES SOEURS DE MADELEINE-REPENTIE.

Par une belle nuit, assez claire, fraîchie par un vent doux, qui secouait doucement les grands arbres du parc de la maison des sœurs de Madeleine-Repentie, entre onze heures et minuit, M. Mathieu des Taillis descendait de sa voiture sur la place de l'Observatoire. Après avoir dit à son cocher de l'attendre, il se dirigea vers l'extrémité de la rue des Feuillantines. Sans se préoccuper s'il était ou n'était pas observé, il marchait le long du grand mur, s'arrêtant, se retournant pour chercher une porte.

— C'était cependant bien clair; la porte, m'a-t-il dit, se trouve presque à l'extrémité du mur... Peut-être est-ce à l'autre bout.

Et il retourna sur ses pas. En trouvant la porte, il fut long à l'ouvrir, car elle semblait peu servir. Il était à peine entré, il avait doucement fermé la porte sur lui, lorsqu'il sentit qu'on lui prenait la main. Il se retourna, et, voyant vaguement dans l'ombre la forme d'une femme, il se laissa conduire facilement. Celle qui le dirigeait lui avait dit :

— Venez, monsieur, ne craignez rien.

Il parut étonné de ne pas connaître la voix. Après avoir marché quelques minutes, la femme qui le conduisait s'arrêta, et, lui montrant un massif, elle lui dit en quittant sa main:

— Allez, monsieur, elle est là qui vous attend. Je veille.

De plus en plus étonné, le magistrat obéit; il entra dans le massif; aussitôt il sentit qu'on lui prenait la main, et il reconnut la voix d'Aurélie qui disait en le guidant :

— C'est moi, Math; tenez, venez vers ce banc, asseyez-vous. Merci d'être venu.

— Croyiez-vous donc, ma chère enfant, que j'hésiterais à venir, que je n'avais pas le plus grand désir de vous voir après les événements qui se sont passés.

— Merci, mon cher ami, de votre constant intérêt, merci!

— Est-ce que vous êtes revêtue du vêtement des religieuses?

— Non, pas encore.

— J'aurais voulu vous voir ainsi... Mais d'abord, ma belle amie, donnez-moi votre front.

Aurélie lui tendit les lèvres; ils s'embrassèrent.

— Voyons, continua Mathieu des Taillis, vous aviez à me parler; je suppose que ce n'est pas pour me demander conseil, puisque vous avez pris une décision.

— De rester ici, oui! L'approuvez-vous?

— Oh! certainement non. Encore un coup de tête, ma pauvre amie, que vous regretterez.

— Non, la maison est douce, toutes mes compagnes sont des femmes comme moi, qui ont eu de grands malheurs dans leur vie, qui ont été abandonnées ou qui ont abandonné leur mari; d'autres sont veuves, mais toutes ont été mariées et ont eu une existence qui leur a donné des habitudes qu'on ne heurte pas trop ici.

— Toutes ont vécu enfin; c'est le « panier des pêches à quinze sous. »

— Dites donc, insolent!

— Vous n'en êtes pas encore, ma mie.

— Causons sérieusement, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Mais ne nous pressons pas; cette équipée me rend mes vingt ans. Mais j'avais espéré que tu me recevrais dans ta cellule.

— Nous partageons nos cellules.

— Ce rendez-vous, la nuit, était très piquant, et je t'y reconnaissais, apportant dès ton entrée dans la maison tes extravagantes idées.

— J'avais demandé à la mère de vous recevoir avant de prononcer mes vœux; elle avait accepté d'abord, trouvant cela tout naturel, d'autant que je lui avais dit que j'avais besoin de vous entretenir, surtout pour les intérêts de ma petite fortune. Il était entendu que je choisirais le jour et que je pourrais vous voir dans le grand salon. Lorsque je me disposai à écrire la lettre, elle me demanda si vous étiez un ami ou un parent, je lui dis que vous étiez un vieil ami, mon conseil ordinaire. Je n'avais pas encore dit votre nom, je le dis alors... La scène changea tout à coup; sans vouloir m'en dire le motif, elle me déclara qu'elle s'opposait absolument à ce que vous missiez les pieds dans la maison. Elle en faisait pour moi la condition de ma réception dans la maison. Je dus céder. C'est alors que, le soir, je racontai ma déconvenue à ma compagne de cellule; elle me dit que, si j'y consentais, il y avait un moyen de recevoir qui l'on voulait sans qu'on s'en doutât; elles étaient sept ou huit qui l'employaient dans la maison.

— C'est charmant comme retraite.

— J'acceptai. Je vous écrivis, et c'est elle qui vous a guidé, — elle qui veille.

— C'est bien la maison qu'il te fallait...

— Me reprochez-vous de vous avoir fait venir ?

— Mais non, méchante. Mais quelle est donc cette femme, la mère, pour laquelle je suis un objet d'horreur ?

— Notre mère ? oh ! une digne et bien douce femme, qui a dû être très belle, et qui, au reste, est encore fort bien aujourd'hui. C'est un grand malheur qui l'a entraînée à fonder cette maison de refuge pour les femmes du monde. Son mari avait été tué par son amant, et, à la suite d'un scandaleux procès, l'amant avait été condamné pour assassinat.

— Elle se nomme ?

— La comtesse de W...

— Oh ! tout s'explique ; mais c'est très vieux cela, j'étais juge d'instruction, c'est moi qui fus chargé de l'affaire. Ce ne fut pas un duel, mais bel et bien un assassinat, très adroitement combiné par elle et par lui. Je m'en souviens, elle était très belle effectivement. Tout reposait sur une lettre d'elle ; elle vint me trouver, sachant que l'affaire allait prendre une autre tournure, et elle m'offrit, si je voulais sauver son amant, de se livrer à moi. Tu comprends que je refusai ; de là sa haine.

Aurélie eut un mouvement de doute et d'étonnement.

— Ah ! c'était vous qui étiez le juge d'instruction ? Oh ! on m'a conté l'affaire différemment. On m'a dit que c'était le contraire ; c'est le juge d'instruction qui lui avait dit que la lettre disparaîtrait si elle consentait à être à lui, et qu'elle avait répondu avec indignation :

« C'est assez d'avoir été la maîtresse d'un assassin, je ne me livrerai pas à plus indigne... »

— Ah ! on t'a dit ça, fit en riant Mathieu des Taillis.

— Eh ! Math, je te connais assez pour être certaine que c'est eux qui m'ont dit la vérité. Pour une femme, tu ferais tout.

— C'est vrai ! tu vois, je suis à tes ordres.

— Parlons des affaires sérieuses.

— D'abord raconte-moi comment ton mari a appris la vérité sur nos relations.

— Par deux êtres que je hais et qui nous haïssent, par ma sœur et par Olivier de Meyran, qui ont juré ma perte et la tienne.

— Très bien, j'attendais d'être fixé sur ce point pour agir... Conte-moi ça en détail.

Et le président Mathieu, assis auprès d'Aurélie, l'attirait vers lui et lui pressait les mains.

— C'est maintenant une chose faite, Olivier est avec Élise; l'épousera-t-il? je n'en crois rien. On n'épouse pas Élise, une femme qui a déjà eu un enfant et qui a mené la vie que tu sais; mais enfin, il est avec elle et en est fou; il lui obéit en tout. Tant que mon mari a vécu, j'ai pu garder vis-à-vis d'elle une réserve à laquelle je ne suis plus obligée. Je dois te dire la vérité; au reste, tu me l'as assez reproché : c'était vrai, j'aimais M. de Meyran; mais la vie de ma sœur s'est passée à me voler tous mes amants.

Ce langage brutal, singulier, dans la bouche de celle qui le tenait, n'étonnait nullement Mathieu des Taillis, car il dit :

— Est-ce que tu dis cela pour moi?

— Toi également; je ne sais ce qu'il y a eu entre

vous, mais je sais qu'il y a eu quelque chose, qu'elle a été chez toi.

Il ne répondit pas.

Elle continua

— Sa haine contre moi vient de l'aventure d'Aristide de Farge, lequel était son amant et était le père de son enfant. Je n'en veux pour preuve que le legs qu'il lui a fait. Ainsi déjà, à cette époque, où nous la considérions comme une enfant, où j'avais toute confiance en elle, elle me trompait, et c'est moi qui, la chargeant de porter mes lettres chez Aristide, l'envoyais à son amant.

Et cela était dit avec un ton sec, méchant, plein de haine.

— Je sais tout cela, fit Mathieu ; mais comment ton mari a-t-il appris... ?

— Ce n'est pas tout, écoutez, Mathieu : vous vous souvenez d'un misérable que j'ai rencontré fort jeune, un ouvrier ?

— Oui, une jolie connaissance que tu avais faite là !

— Vous m'en aviez débarrassée ; eh bien, le matin de la grande soirée que j'ai donnée, cet homme est venu chez moi ; comment ? je l'ignore ; au moment où j'allais me reposer, il parut dans ma chambre. Vous jugez de ma frayeur.

— On ne m'avait pas dit cela.

— La raison en est bien simple ; il était misérable, disait-il, sans pain ; il venait me proposer un marché ; il avait en sa possession ces lettres que nous avons tant cherchées ; comment étaient-elles tombées entre ses mains ? Il refusa de me le dire, et, niaise, je ne cherchai pas plus loin. Depuis que je suis ici, vivant dans l'isolement, j'ai beaucoup réfléchi ; j'ai surtout longuement cherché les causes de cette catastrophe qui m'a

jetée si bas, et j'ai enfin tout vu, tout compris. J'ai été la victime d'un odieux complot.

— Comment cela?

— Vous allez voir. Ces lettres, qui pouvait les avoir dérobées, les avoir gardées? Une seule personne, Élise, et elle attendait patiemment l'heure de s'en servir. Le jour où elle vit que je voulais empêcher son mariage avec le marquis de Meyran, elle alla chercher le misérable Julot; elle me l'envoya; c'est le marquis probablement qui l'introduisit chez moi le soir. Il avait mission de me donner un rendez-vous dans lequel je devais avoir les lettres moyennant une certaine somme. J'avais toute confiance en ce malheureux que j'avais aimé et que je revoyais dans une telle misère..., et je l'écoutai.

— C'est ton cœur qui t'a perdue, dit le plus naturellement du monde Mathieu.

— Hélas ! oui, Math... Je pris rendez-vous avec lui; il m'indiqua un petit restaurant à la campagne, où il me dit qu'il avait demeuré. Pendant ce temps, Élise faisait remettre, ou peut-être remettait elle-même à mon mari, les lettres, en lui disant que je continuais avec d'autres... Elle lui dit que tu étais mon amant, que c'est toi qui m'aidais à tenir ma maison sur le pied où je la tenais, que c'est par toi qu'il avait obtenu la position qu'il occupait; enfin elle lui dit que, s'il voulait une preuve de ma conduite, il n'avait qu'à se rendre tel jour, à telle heure, au petit restaurant de Puteaux.

— Mais ce sont les derniers des misérables !...

— Oh ! cette sainte nitouche est capable de tout. Tu vois la scène qui se passa. J'étais à peine arrivée, Jules m'expliquait qu'il n'avait plus les lettres, qu'elles lui avaient été volées, lorsque tout à coup la porte s'ouvre;

c'était mon mari, un revolver au poing, qui se précipita sur moi, croyant que j'étais avec un amant. Je le suppliai de m'entendre, qu'on le trompait; il me montra les lettres. A ce moment, la porte d'une chambre s'ouvrit et je vis Élise et Olivier qui intervinrent en ma faveur. J'étais étourdie. Tu comprends que ce n'est pas le hasard qui irait les placer là. Profitant de la diversion, j'eus la force de me sauver et j'eus la sottise, en retrouvant en bas celui qui m'avait amenée, de le suivre et d'accepter qu'il m'aidât à enlever de chez moi les objets dont j'avais besoin... A ce moment, écrasée par le fait, je ne jugeais rien, je ne voyais rien. Ce n'est qu'ici, dans le calme, que j'ai compris que j'étais tombée dans un piège.

— Mais c'est évident, et c'est adroitement fait.

— Voilà, je crois, ce qui a suivi : je me sauvai. Resté seul avec eux, mon mari demanda des explications. Alors on lui raconta que tu étais mon amant, que c'était toi qui étais tout chez moi. Le marquis parla de scandale ; ma sœur versa quelques larmes. Et mon imbécile, prompt à s'enflammer, aura dit au marquis : « Accompagnez-moi, je veux voir ce Mathieu des Taillis ; il faut que je me venge sur quelqu'un. »

Cette fois, malgré les quelques modifications faites à son récit, quelques détails écartés, Aurélie ne mentait pas, elle disait ce qu'elle pensait. Depuis qu'elle était entrée dans la maison de Madeleine-Repentie, elle pensait sans cesse aux causes de sa catastrophe, et elle en était arrivée à croire qu'elle avait été la victime d'un guet-apens.

C'est le propre des méchants de ne vouloir point accepter comme naturel le châtiment de leur faute et d'y voir une vengeance qu'ils étaient capables d'exécuter.

— Maintenant, ma belle, tout s'explique, et étant sur mes gardes, je n'ai rien à redouter; ces deux fous veulent me perdre; avant peu ils seront perdus.

— C'est ce que je veux de vous, Math.

— Je te le promets.

Le ton avec lequel il dit ces mots ne laissa aucun doute dans l'esprit d'Aurélie; Mathieu dit :

— Maintenant, causons de toi. Est-ce que c'est sérieux ce que tu fais là? Est-ce que tu vas entrer ici, maintenant que tu es libre?

— Oui, Math, oui, j'ai besoin de repos, j'ai besoin de prier pour me faire pardonner le passé.

— Tu es folle; jeune, belle, tu ne peux te cloîtrer ainsi. D'abord, moi, je veux te voir.

— Tu me verras, Math, tu vois que cela est possible.

— Mais pas ainsi...

— Puisque je puis te recevoir la nuit, je pourrai aussi te suivre; tu fus ma véritable affection, ma première; tu seras ma dernière.

— Est-ce vrai?

— Je te le jure, Math...

— Ce cloître pour toi me glace, et je ne veux pas que tu y restes. Ce serait folie à ton âge.

— Eh bien, écoute, Math, je ferai ce que tu voudras; je sortirai d'ici le jour où tu m'auras débarrassée de ces êtres que je hais, Élise et Olivier de Meyran.

— C'est bien... On va liquider la situation laissée par ton mari. Je rachèterai l'hôtel, et bientôt tu y seras réinstallée.

Aurélie prit Mathieu dans ses bras, et, l'embrassant longuement, elle lui dit :

— Ah! comme tu es bon, toi; je t'aime.

Il était impossible que l'amour guidât ce baiser, et rien au monde ne peut rendre le ton, l'expression avec lesquels il fut donné. Ils étaient cachés dans la nuit, et cela était heureux, car c'était repoussant de voir cette bouche jeune donner le frais de ces baisers à ce vieillard.

— Ainsi tu resteras ici?

— Oui, jusque-là. D'abord tu n'auras plus contre moi aucun motif de jalousie.

— Et puis, momentanément, cela est mieux. Après un scandale qui t'a blessée, tu cherches la retraite; lorsqu'on aura oublié, tu reparaîtras... Mais ici, n'es-tu pas obligée à des vœux?

— Si, on doit les faire au bout du mois.

— Comment vas-tu éviter cela?

— Mais, je les ferai.

— Tu vas faire encore une folie et te créer des difficultés pour l'avenir.

— Non; écoutez, Math, je veux savoir; il y a dans cela un mystère que je veux pénétrer. Ces femmes qui m'entourent ont toutes vécu plus brillamment que moi; elles ont de grands noms, elles pouvaient vivre heureuses dans le monde qu'elles ont si facilement consenti à quitter. Il faut qu'il y ait dans cette vie un charme que je veux connaître : la vie calme, sans tracas, sans pensées, repos et prière.

— Mais, malheureuse enfant, c'est la mort, ce que tu appelles la vie; jamais tu ne pourras t'y faire.

— Je le crois, et c'est pour cela, Math, que je vous ai dit qu'un jour je consentirai à rentrer dans le monde; mais, jusque-là, je veux vivre ainsi, je veux savoir ce que donne cette existence.

— Après cela, par la facilité avec laquelle tu as pu

me faire entrer malgré les ordres de la mère supérieure, je vois que le règlement comporte quelque liberté.

— Ne croyez pas cela, Math. Nous sommes tenues très sévèrement; à compter de l'heure du couvre-feu, tout doit être muet ici; il est défendu à chacune de nous de communiquer entre elles; si l'on frappait aux cellules, il est interdit de répondre. L'on frapperait à la porte du couvent que la sœur tourière ne doit pas entendre, quel que soit le motif, grave ou non. L'ordre est: silence absolu; la nuit, c'est la mort.

— Cela nous donne alors une certaine sécurité.

— Non, Math, car l'heure s'avance, et le jardinier va bientôt se lever. Puis, sœur Nanan vient quelquefois la nuit surveiller certains plats qui sont au four.

— Tu veux me dire qu'il est l'heure de me retirer?

— Oui, car je commence à craindre.

— Mais cette jeune fille qui veille...

— Oh! elle n'était là que pour me guider; elle est remontée maintenant.

— Allons, je vais partir. Te reverrai-je?

— Oh! probablement oui, car j'ai besoin de nouvelles, et tu viendras m'en donner; tu ne l'oublieras pas; je ne me croirai libre de rentrer dans le monde que lorsque je n'aurai plus à redouter la vengeance de mes deux ennemis.

— Alors, à bientôt.

— Viens, Math.

Elle voulut lui prendre la main, mais il lui prit la taille en lui disant:

— Guide-moi.

Elle conduisit Mathieu jusqu'à la petite porte par laquelle il était entré; la porte fermée sur lui, elle se hâta de traverser le parc pour regagner les bâtiments; elle

allait entrer dans la cour, lorsqu'il lui sembla entendre du bruit, comme le pas d'une personne; elle se rejeta aussitôt dans l'ombre des arbres. Depuis deux grandes heures elle était là, le petit jour ne paraissait pas encore, mais son regard s'était fait à l'obscurité; elle voyait presque distinctement dans la nuit. Elle vit un homme qui descendait le grand escalier ascendant au logis de la mère supérieure; cet homme, évitant de faire du bruit, se glissait le long des bâtiments, se dirigeant vers le massif où elle se trouvait. D'abord, elle avait eu peur; mais, à mesure que l'homme avançait, elle l'avait reconnu, et elle en avait eu un mouvement de dépit et de colère.

C'était l'abbé de Luc.

Il passa si près d'elle qu'elle sentit son souffle. A ce moment, elle eut envie de se placer devant lui pour lui dire :

— D'où venez-vous donc, monsieur l'abbé, à cette heure de repos?

Elle se croyait le droit de lui reprocher ce qu'il faisait; et pourquoi? C'est le dernier mot qu'elle se dit, en se laissant retomber sur le banc. Là, les mains entre ses genoux, elle resta pensive. Oh! déjà, Mathieu des Taillis, Élise, Olivier, étaient oubliés; sa pensée était tout entière au jeune abbé. Elle ne s'était pas trompée, cependant, à son regard, à ses tressaillements, à ses serrements de main; et si cet homme s'était ainsi occupé d'elle, c'est qu'il l'avait remarquée.

Aurélie était obligée de se l'avouer : sa nature ardente l'entraînait vers cet homme. Depuis qu'elle était entrée dans cette maison, elle avait joué, avec lui, un rôle de coquette; elle savait qu'on ne lui résistait pas. Du jour de son entrée, elle s'était promis de faire tout

ce qu'il faudrait pour rester dans la maison, serments, vœux, et cela pour être près du jeune abbé qui lui avait tendu la main, à l'église, près de celui dont elle buvait l'ardente haleine à travers les grilles du·confessionnal; et cet homme, dont sa pensée était sans cesse occupée, cet homme qu'elle croyait tourmenté par le désir, qu'elle croyait en proie à la lutte entre sa mission et sa passion, cet homme qu'elle croyait tout à elle, mais retenu seulement par son caractère sacré, il était l'amant de la comtesse de X..., de cette mère supérieure qui semblait si rigide.

Alors elle se souvint du jour où, se trouvant avec l'abbé chez la supérieure, celle-ci l'avait reprise lorsqu'elle lui avait dit « monsieur, » en lui disant : « Dites mon père. »

— Je le savais bien, fit-elle du ton de Phèdre ; j'avais une rivale !

Et, fiévreuse, pleine de rage, elle regagna sa cellule.

VI

OU LES MORTS SE PRÉPARENT A RESSUSCITER.

Quelques jours après les scènes auxquelles nous avons fait assister le lecteur, pendant que la belle Aurélie, veuve du baron Ténard de Marby, se préparait, dans le recueillement du noviciat, à prononcer des vœux, pendant que Mathieu des Taillis, faisant rechercher Olivier de Meyran et la fille Élise Boitel, dite Loïse Bott, sous l'accusation de complot contre la sûreté de l'État, correspondances avec l'étranger dans un but

d'espionnage, le capitaine de Marby passait ses accès de rage et de colère dans le parc d'un vieux château des environs de Poitiers. Parlant tout haut, se sachant seul dans les allées ombreuses, il marchait en brandissant sa canne comme une épée, et relevant des branches dans des dégagements rapides, il se battait dans le vide, feignant de se fendre sur un ennemi invisible.

— Oui, tous, les uns après les autres... Le vieux d'abord, il faut que je le cloue comme une chenille contre un arbre... Une, deux...; une, deux, trois..., aïe donc, là...; ça y est, vieux coquin, il faut que tu rendes ta sale âme.

Et le capitaine, débarrassé de ce premier ennemi imaginaire, se reposait quelques instants; puis, reprenant sa marche et son monologue :

— Après, les autres... Quand on aura levé les scellés chez nous, on doit me faire parvenir des papiers... Alors, tonnerre de Dieu! je recommence la série. Oh! si je les avais là tous ensemble, tous...

Et il se mettait en garde, bien posé sur ses hanches, appuyant sur la jambe gauche, s'effaçant et le coude au corps, le bras gauche un peu baissé, prêt à servir de balancier pour se fendre sous les armes; il était rajeuni de vingt ans, le vieux soldat; alors, passant de la tierce à la quarte comme pour écarter de nombreuses épées dirigées contre lui, il fonçait sur ses adversaires imaginaires en les injuriant :

— Oui, tous, tant que vous êtes, libertins et lâches, têtes à catins... je vais vous éventrer. Mais luttez donc, répondez donc! Vous n'êtes donc bons que pour les alcôves?... Tiens, toi, le grand... aïe là!... A toi, vermine!

Et il se fendait sur le tronc d'un arbre et sur une barrière. Il criait, avançant toujours et hurlant :

— Tous, tous, je vous tuerai...

Par un sentier, un domestique déboucha en disant :

— Capitaine, vous ne m'entendez pas?

Le vieux soldat fonça sur lui, en beuglant :

— Enfin, tu réponds donc. Je veux voir ton sang, mettre tes tripes au jour.

Le malheureux n'eut que le temps de se jeter sur le côté; il se sauva en criant :

— Il est fou! il est fou!

Le vieux soldat revint aussitôt à lui; il épongea son front ruisselant de sueur, essuya sa bouche bordée d'écume, et, haletant, s'appuyant d'une main sur sa canne, de l'autre contre un arbre, il regardait tout confus le domestique, qui, vingt pas plus loin, s'était arrêté et le regardait, pour s'assurer qu'il avait bien perdu la raison. Il lui fit un signe pour le rassurer; lorsqu'il put parler, il l'appela. Mais le brave garçon, convaincu qu'il venait d'échapper à un grand péril, et persuadé que le vieux soldat avait un accès de *delirium tremens*, se gardait bien d'avancer.

— M'entends-tu un peu? veux-tu venir?

Le domestique ne bougeait pas; il fallait que le capitaine trouvât une explication à sa fugue; il fit de grands efforts, mais il y parvint, car il dit en riant bruyamment :

— Comment, imbécile, tu as eu peur! Tu n'as pas vu que je prenais ma leçon d'armes, que je m'entretenais la main, puisqu'il n'y a pas de salle d'escrime dans vos ruines?

— Vous criiez que vous alliez tuer tout le monde.

— C'est pour me donner de l'action... Allons, capon,

crois-tu pas que je pourrais percer ta graisse avec une canne? Viens un peu.

Le domestique avança en tremblant, regardant bien autour de lui, choisissant un endroit pour sauter, afin de se sauver si la crise recommençait. Arrivé près du capitaine, celui-ci, pour le rassurer tout à fait, lui dit :

— Prends ma canne.

Et, la lui mettant dans les mains, il prit son mouchoir et essuya de nouveau son visage ruisselant de sueur, puis, respirant bruyamment, il soupira :

— Ah! ça va mieux maintenant.

Le domestique se rassurait; l'œil du capitaine, quoique injecté de sang, n'avait plus ce regard fauve qui l'épouvantait; la bouche n'avait plus cette crispation qui ne cédait que pour laisser passer une grossièreté ou une injure. Hilaire paraissait calme, enfin; il affectait même de sourire, et le brave garçon lui dit :

— Eh bien! monsieur le capitaine, vous avez de drôles de façons de vous donner de l'exercice. Je n'ai jamais eu si peur de ma vie.

— Qu'est-ce que tu faisais là? Est-ce qu'il y avait longtemps que tu me suivais? demanda le capitaine avec inquiétude.

Se souvenant que, dans sa crise de rage, il parlait haut, en criant les noms et en les accompagnant d'épithètes peu flatteuses, il redoutait que le domestique n'eût entendu ce que l'on cachait avec tant de soin : son nom d'abord et celui du magistrat.

— Mais, monsieur le capitaine, je ne vous suivais pas, je vous cherchais; entendant votre voix et ne sachant où vous étiez, je vous appelais; alors il m'a semblé que vous criiez avec colère et comme impatienté : « Mais viens, viens donc, fainéant! » Alors je me suis

mis à courir, et tout à coup vous vous êtes trouvé devant moi. Vous alliez me passer votre canne au travers du corps. J'ai eu si peur que je croyais que c'était un sabre. Je n'ai eu que le temps de me jeter de côté, je suis tombé dans les ronces, vous avez vu... Mais je n'ai pas été long à me ramasser... Dieu ! que j'ai eu peur!

Il faut le reconnaître, on aurait eu peur à moins ; le capitaine n'était rien moins qu'agréable à voir. Nous avons dit que le malheureux, en quittant Paris pour n'être pas reconnu, s'était rasé cheveux, moustaches et sourcils, et tout cela commençait à repousser raide comme autant de petits bouts de laiton ; il était horrible à voir. Rien n'expliquait ces gros yeux ronds, ce nez large et cette bouche immense au milieu de ce corps de porc-épic, et tout cela bouleversé par la colère, par une rage folle. Rassuré par ce que venait de lui affirmer le domestique, il rit bruyamment et lui demanda :

— Enfin, que me voulais-tu, capon ?

— Monsieur le capitaine, on m'envoie vous chercher. M. le marquis vous attend au salon.

— Va en avant, je te suis.

Le domestique, obéissant, partit, tout en grommelant tout bas :

— Ça ne fait rien, il a beau avoir l'air doux et tranquille comme ça dans des moments, je ne m'y fierai pas... Car, si je n'avais pas fait un écart, j'avais mon affaire...

Le capitaine se rendit aussitôt au salon, où le marquis de Meyran l'attendait. En voyant l'air préoccupé du jeune homme, il lui demanda :

— Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Oui, capitaine... Il faut que nous partions immédiatement.

— Où donc?

— A Paris.

— A Paris? Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Je vous ai dit, capitaine, que j'avais à Paris, dans la préfecture même, un homme intelligent, méconnu, un ancien soldat qui a servi sous les ordres de mon père, qui m'est tout dévoué, qui, lassé de la situation dans laquelle on l'oublie, était prêt à tout abandonner, et qui n'est resté plus longtemps que pour me servir... C'est lui que j'avais chargé de nous tenir au courant de ce qui se passerait; c'est lui qui m'a prévenu lorsque l'on était sur les traces d'Élise, et qui m'a conseillé le départ.

— Qui sait ma situation? demanda le capitaine avec inquiétude.

— Il ne vous connaît pas; pour lui, comme pour tous, le capitaine de Marby est mort. Lorsque je me suis entendu avec lui, je ne vous connaissais pas, vous n'étiez pas encore remis avec Élise; il n'avait mission que de nous protéger dans les poursuites dirigées contre nous. Vous savez de quelle singulière façon nous nous sommes rencontrés, je vous ai tout expliqué; il ignore tout cela, notre affaire ne tient pas à la vôtre, pour lui; mais, forcément, en nous renseignant, il vous renseigne. C'est par lui que j'ai appris que Mme de Marby s'était retirée dans un couvent, où il l'épiait... Aujourd'hui, il doit être survenu de nouvelles complications, car voici ce qu'il m'écrit :

« Monsieur le marquis, au reçu de ce mot, quittez votre retraite, on est sur vos traces; au reste, il est temps de venir à Paris; il faut agir. Pas un instant à perdre. Revenez par le chemin de fer de l'Ouest, des

agents sont lancés sur la ligne d'Orléans. Informez-moi, dès que vous prendrez le train, par un télégramme. Je vous attendrai à la gare Montparnasse et vous conduirai dans une maison sûre.

» Votre dévoué et respectueux serviteur,

» HURET. »

— Et vous avez confiance en cet homme, vous ne redoutez pas un piège?

— Non, monsieur de Marby, depuis que nous sommes ici il connaît notre retraite; il avait donc tout le loisir de nous faire prendre.

— Monsieur de Meyran, je vous l'ai dit, j'ai foi en vous. Je suis prêt; l'heure est venue d'agir, tant mieux. Je vais appeler le domestique pour faire ma malle.

— Non pas, capitaine, gardez-vous-en bien. Nous ne prenons pas de bagages. Nous allons faire préparer une petite valise en disant que nous allons en chasse chez un voisin, à la Plaine, en Vendée. Je vais faire atteler le break, c'est moi qui conduirai. Arrivés à la gare que nous choisirons, je laisse cheval et voiture à l'auberge, et ainsi nous ne donnons pas l'éveil par un départ précipité; au cas où demain des agents viendraient ici, ils seraient dépistés et nous attendraient, car nous annoncerons notre retour pour après-demain.

— Très bien, parfait! vous êtes un homme d'action.

— Préparez-vous, capitaine, pendant que je vais prévenir Mme Élise.

— Je ne serai pas long... Une toilette de soldat, c'est vite fait.

Pendant que le capitaine se dirigeait vers sa chambre, Olivier appela un domestique et donna des ordres pour qu'on préparât tout pour la chasse, qu'on attelât

le break, qu'on y mît les fusils et les cartouches... cela parut tout naturel aux gens du château... et il se rendit près d'Élise.

Celle-ci habitait un pavillon séparé. Lorsqu'il fut près d'elle, il remarqua avec surprise ses yeux rouges et ses cils humides :

— Mon Dieu, Élise, qu'avez-vous donc? Vous avez pleuré...

— C'est vrai, fit-elle aussitôt, essayant un sourire; mais, je vous en prie, mon ami, ne m'en demandez pas la cause.

— Eh quoi! vous consentez à ce que je partage vos craintes, vos tourments, et vous me cachez vos douleurs!

— C'est là le motif de mes larmes... c'est de n'oser vous dire ce qui me fait souffrir, c'est de reculer sans cesse devant une chose que vous devez savoir.

— Alors, parlez-moi... Oh! je vous en prie.

— Non, non, Olivier, plus tard... Je ne m'en sens pas le courage...

Il allait insister; mais, avec un sourire mouillé, lui posant sa main mignonne sur les lèvres, elle dit d'un air suppliant :

— Non, non..., je vous le dirai plus tard.

Puis changeant de ton, et avec l'évidente intention de mettre la conversation sur un autre sujet :

— Vous veniez à cette heure chez moi, que vouliez-vous? Qu'avez-vous à me dire?

— Malgré l'inquiétude que vous laissez en moi, je n'insiste pas, car le temps nous presse.

— Oh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc, interrogea anxieusement la jeune fille.

— Je viens de recevoir une lettre de celui que vous

savez, de mon agent, d'Huret ; il m'informe que nous ne sommes plus en sûreté ici, qu'il faut immédiatement partir, qu'au reste notre présence est nécessaire à Paris. Tenez, lisez, Élise, voici sa lettre.

Élise cherchait vainement à contenir le tremblement qui l'agitait; elle prit la lettre, la lut et dit aussitôt :

— Que dois-je faire?

— Préparez-vous immédiatement, la voiture doit être attelée. Ne prenez pas de bagages, voici ce que nous avons décidé.

Et il lui raconta le plan arrêté avec le capitaine.

— Olivier, je vous demande seulement quelques minutes, et je vous rejoins.

Il allait se retirer. A la porte du salon où elle l'avait reconduit, il lui prit les mains et lui dit :

— Élise, je veux savoir la cause de vos larmes.

— Plus tard.

— Ce sera, jusqu'à l'heure où vous me l'aurez dit, une anxiété cruelle pour moi... Élise, je suis votre conseiller, votre consolateur, et vous n'avez pas le droit de me cacher ce qui vous fait souffrir. Comme j'ai ma part de vos joies, je veux ma part de vos peines.

— Vous êtes bon, Olivier... Mais sauvons-nous d'abord, et je vous parlerai.

— Quand ?

— Bientôt.

— En route, n'est-ce pas ? Répondez, Élise.

— Oui, je vous le promets.

Et lui ayant embrassé les mains, Olivier sortit pour s'occuper du départ.

Le break était attelé, les domestiques avaient consciencieusement mis dedans les costumes de chasse et les armes. Le capitaine était le premier prêt, et, bou-

tonné jusqu'au col, portant, comme un bonnet de police sur le coin de l'oreille, une casquette anglaise, il se tenait droit comme un I devant le marchepied. Olivier arriva bientôt en costume de campagne; enfin, Élise, très simplement vêtue d'une toilette un peu sombre. Olivier la fit asseoir près de lui sur le devant; le capitaine se plaça derrière. Après quelques recommandations faites pour son oncle, au cas où il reviendrait, et dont le but véritable était d'expliquer aux domestiques ce qu'il était nécessaire de leur apprendre, Olivier fouetta le cheval qui partit au galop.

En allant à Paris, ils allaient à l'inconnu et tous étaient sous le coup d'une certaine appréhension. Ils étaient silencieux, chacun absorbé par la pensée qui le préoccupait. Élise se demandait ce qui pouvait l'obliger à ce prompt retour à Paris plein de danger, quelles complications nouvelles étaient survenues, alors qu'elle se croyait presque tranquille pour l'avenir. Olivier ne pensait qu'à Élise; quel était le motif de ses larmes? Dans les projets d'avenir qu'ils faisaient ensemble, un sujet grave n'avait jamais été abordé : l'enfant d'Élise. La jeune femme elle-même évitait d'en parler, sentant la répulsion instinctive d'Olivier pour lui. Une seule fois il avait été question de lui, le jour où la jeune femme avait raconté à quelle mystérieuse circonstance il devait la vie. De là était venue une haine féroce d'Olivier pour le magistrat, qu'il croyait être le criminel, et pour l'enfant une répugnance invincible. Élise pouvait avoir remarqué cela; était-ce la cause de sa douleur, de de ses larmes? C'était possible, et Olivier se demandait la conduite qu'il devait tenir. Dans la situation exceptionnelle de sa fiancée, il ne pouvait supporter la pensée qu'un homme pourrait dire

de sa femme : « J'ai possédé cette femme. » Et pour cela il était résolu à n'épouser Élise que le jour où le magistrat indigne, l'homme méprisable qui souillait sa toge, serait honteusement chassé de la magistrature, plus, serait chassé de la vie. Restait l'enfant; le malheureux ne pouvait être responsable du crime de son père, et cependant rien en lui ne criait pitié pour la malheureuse créature. Il ne voulait pas que les enfants qu'il pourrait avoir de sa femme fussent les frères du fils du misérable.

Plus il y pensait, et plus il était asssuré que là était la cause des larmes d'Élise; il fallait donc brusquer la situation, et, dès que l'occasion se présenterait, s'entendre franchement avec Élise. Il lui dirait que leur mariage n'aurait lieu que lorsqu'il l'aurait vengée, c'est-à-dire que Mathieu des Taillis n'existerait plus, qu'il ne pourrait plus, dans le monde de libertins où il vivait, se flatter après boire de sa criminelle paternité.

Pour l'enfant, c'était le point le plus délicat; il fallait décider Élise, puisque l'enfant avait un nom respectable, celui de Samuel Bott, à s'en séparer à jamais, le faire élever en Amérique, lui donner une fortune suffisante pour qu'il pût vivre largement et tenir dignement le nom de son père. On trouverait facilement, à New-York, une maison d'éducation qui se chargerait entièrement de lui. Mais Élise accepterait-elle? Il ne s'agissait plus là d'un caprice, d'une fantaisie, c'est contre la nature même qu'il fallait lutter, contre le sentiment le plus vrai, le plus pur, le plus sacré : la maternité. Entre l'amour maternel et l'amour charnel, était-il possible qu'une femme hésitât? C'était peu probable; la mère serait plus forte que l'amante, et alors les beaux rêves d'Olivier étaient perdus. Il était silencieux

et sombre ; car la logique, la raison lui disaient que, devant pareil dilemme, Élise le sacrifierait. Et il était cependant bien décidé à ne pas renoncer à Élise ; son amour serait plus fort que sa raison, et alors quels malheurs cette hypothèse ne laissait-elle pas pour l'avenir?

Le capitaine ne parlait pas ; mais, à moitié étendu sur la banquette, il avait des hochements de tête et des mouvements de bras qui indiquaient suffisamment où était sa pensée. S'il revenait à Paris, comme le disait la lettre, pour agir, il était prêt ; il ne demandait qu'une entrevue de quelques minutes avec Mathieu des Taillis ; au bout de ces quelques minutes, on n'aurait plus à redouter le magistrat indigne ; peu lui importait ce qui en résulterait pour lui... Il serait vengé, c'était tout ce qu'il demandait. Pour sa femme, il espérait bien la retrouver, mais il n'avait plus pour elle les idées féroces qu'il avait eues au premier moment ; il en avait tant appris qu'elle ne lui inspirait qu'un profond dégoût. Il désirait un procès scandaleux, un procès où sa loyauté serait clairement établie et duquel elle sortirait flétrie, souillée, le monde fermé pour elle. Et s'il se trouvait avec elle, il agirait comme avec une fille de caserne, il la trousserait et la fouetterait devant tous... Le capitaine ne raisonnait pas avec la logique, le bon sens ; il écoutait sa haine et il croyait facile d'exécuter tout ce qu'elle lui dictait. Il croyait que le procès, en prouvant qu'elle déshonorait un nom respectable, l'obligerait à ne plus porter ce nom ; il croyait que la femme séparée de corps n'a plus le droit de donner aux petits qu'elle commet le nom de celui qui l'a répudiée, et le malheureux était plein d'espoir à cette pensée que, vengé du misérable qui l'avait trompé, débarrassé de la créature

qui l'avait déshonoré, il pourrait se relever haut et droit, portant fièrement son nom. Il le croyait, car il disait entre ses dents :

— D'abord ça va faire un éclat, lorsqu'on saura que je vis..., que je viens me venger. Mais d'abord je veux être séparé de cette... Ah ! si j'attendais, chaque fois qu'elle serait pleine... les petits porteraient mon nom... Sang de Dieu ! je leur casserais plutôt la tête au mur !... Dieu merci, je serai séparé.

Et il se rassérénait sur ces deux pensées qu'il tuait l'homme, qu'il fouettait la femme et la rejetait dans la boue en lui reprenant son nom.

C'est ainsi qu'ils avançaient toujours, sans échanger une parole. Ils arrivèrent au milieu de la nuit à Loudun. Descendus dans une auberge, ils dînèrent, laissèrent cheval et voiture aux soins des gens d'écurie, en disant qu'ils se rendaient dans une localité des environs, qu'ils les prendraient au retour. Par le premier train, ils gagnèrent Angers. Ils prirent le train correspondant. Olivier avait adressé une dépêche à Huret. Et le soir ils arrivaient en gare de Paris.

L'agent les attendait ; il les fit monter en voiture et monta sur le siège en cocher. Ils ignoraient où ils allaient ; la nuit était venue, et ils s'orientaient difficilement dans les rues désertes des quartiers Montparnasse et des Invalides. Olivier remarqua qu'on sortait de Paris.

Au bout d'une heure et demie la voiture s'arrêta, et Huret les fit entrer dans une petite maison bourgeoise inhabitée.

— Où sommes-nous ? demanda Olivier ?

— A Meudon. Entrez, ne soyez pas inquiet, je vais remmener la voiture. Demain je vous verrai, reposez-

vous, le dîner vous attend; c'est la servante qui l'a préparé, Mlle Margot.

Et, sans les écouter, il remonta sur son siège et partit.

Ils entrèrent dans la petite maison assez embarrassés par les mystérieuses façons d'Huret. Olivier surtout en sentit redoubler son inquiétude.

Le capitaine ne voyait qu'une chose : on allait agir, et les précautions prises l'assuraient que l'on allait bientôt se mettre à l'œuvre; il lui semblait qu'il entrait en campagne, l'ennemi était signalé, on se tenait sur ses gardes, agissant avec la plus grande circonspection. On préparait l'embuscade et, pour cela, le mystère, le silence, la nuit étaient nécessaires, et c'est ce qu'il remarquait. Au fond de lui, il sentait se réveiller sa haine, il se préparait au combat.

Élise eut une agréable surprise : c'est Margot, la femme de chambre, qui la reçut; elle avait tout disposé pour sa maîtresse.

Chacun gagna la chambre qui lui était préparée pour réparer le désordre du voyage, se débarrasser de la poussière; puis, comme le dîner était servi, ils se retrouvèrent tous les trois quelques minutes après autour de la table; ils étaient harassés, fatigués, et, comme le dîner fut silencieux et rapide, chacun gagna sa chambre. Élise avait hâte de se trouver seule avec sa femme de chambre. Enfermée dans sa chambre, pendant que Margot la déshabillait, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Depuis cinq jours, je suis sans nouvelles de toi.

— Madame, il y a six jours que la personne que vous m'avez envoyée est venue me chercher pour m'installer ici et m'y faire tout préparer.

— Ah! cette personne est venue en mon nom?

— N'est-ce pas vous qui l'avez envoyée?

— Si; as-tu des nouvelles de Mme de Marby? Sait-on ce qu'elle est devenue?

— Oui, madame!... Mais vraiment je n'ose vous dire ce qui se dit..., ce que des journaux ont écrit...

— Quoi donc? Dis bien vite, au contraire.

— Voici comment on explique ce qui est arrivé : le capitaine, menant une vie que sa situation ne comportait pas, avait dissipé l'avoir de sa femme, était écrasé de dettes. Mme de Marby ayant été prendre conseil du président Mathieu des Taillis, et celui-ci lui ayant conseillé une séparation de corps et de biens, à laquelle elle avait tout droit en raison de la conduite de son mari, le capitaine le sut et, pris d'un accès de folie, il résolut de faire payer à M. Mathieu des Taillis les conseils qu'il avait donnés. A cet effet, il se rendit chez le magistrat et tenta de l'assassiner. Puis il chercha sa femme pour lui faire le même sort. C'est alors que, pour échapper à sa fureur, elle se réfugia dans un couvent.

— Dans un couvent? Aurélie!

— Mais oui, madame, et tout le monde la plaint bien; et, en apprenant la mort de son mari, — pauvre capitaine! — elle aurait pris alors une résolution plus grave : elle abandonne le monde et serait sur le point de prononcer des vœux.

— Mais ce n'est pas possible, cela...

— C'est absolument vrai...

A ce moment, on entendit du bruit dans la maison; toujours inquiète, elle tressaillit et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cela? Entends-tu?

— Ce n'est rien, madame; personne ne viendra vous trouver ici.

— J'ai toujours peur, Margot... Oh! si je tombais entre les mains de ces gens, je n'y survivrais pas.

— N'ayez crainte. C'est un de ces messieurs qui, probablement, a besoin de quelque chose. Attendez, je vais voir.

Élise était tremblante, elle tendait l'oreille, et l'on entendait marcher dans la maison. Margot prit une bougie et sortit; elle descendit et se trouva nez à nez avec le capitaine, qui, déjà couché, s'était levé en se souvenant qu'il avait laissé son revolver dans son sac, dans la salle à manger. Le capitaine était en chemise de nuit, une chemise longue comme une robe, et descendu sans lumière pour n'éveiller personne, il se heurtait à tous les meubles en sacrant comme un possédé.

Lorsqu'au bas de l'escalier, la jeune soubrette, avançant sa lumière, vit à sa lueur se dresser dans l'ombre le capitaine, tout de blanc vêtu, elle jeta un cri terrible, laissa tomber la bougie, et, épouvantée, elle remonta précipitamment dans la chambre de sa maîtresse, terrifiée en la voyant ainsi... Elle referma précipitamment la porte et, tombant dans un fauteuil, elle haleta :

— Mon Dieu..., mon Dieu, madame... Là, en bas..., c'est lui!... son ombre!... le capitaine!

Élise tremblait de tous ses membres; en entendant ces mots, elle se remit aussitôt.

— Oh! mon Dieu! que tu m'as fait peur. Mais, folle, c'est bien lui, c'est M. de Marby qui est venu avec nous.

— M. de Marby! Mais il est mort?

— Mais non, puisque tu viens de le voir.

— Mon Dieu, madame, est-ce que je deviens folle? Je viens de le voir en bas, dans un suaire; la mort l'a déjà tout bouleversé...

Élise ne put s'empêcher de rire, en entendant sa femme de chambre attribuer à la mort le changement du visage du capitaine :

— Rassure-toi, le capitaine est vivant, c'est lui que tu as vu en bas, et pour t'en assurer tu n'as qu'à écouter une minute.

Stupéfaite, se refusant à croire qu'elle comprenait bien ce qu'on lui disait, Margot prêta l'oreille. Le capitaine jurait comme un diable en buttant dans l'escalier.

— Tonnerre de Dieu! est-ce que c'est exprès que vous venez me jeter des chandeliers dans les jambes? En voilà une péronnelle... Je suis donc bien effrayant à voir?

— Éclaire l'escalier...

— Oh! madame, je vous en prie, je n'ose pas..., un homme qu'on croit mort et qui...

— Tu es folle, décidément.

Et, prenant une bougie, Élise alla au secours du capitaine qui, dans la nuit, s'acharnait, croyant ouvrir la porte de sa chambre, à vouloir entrer dans une armoire...

— Mon Dieu, Hilaire, qu'as-tu?

— Ah! enfin, j'y vois clair... J'ai, que je suis descendu pour chercher mon sac; je remontais lorsque ta bonne vint me jeter un chandelier dans les jambes et me crier dans les oreilles... Je ne sais plus où je suis.

— C'est en te reconnaissant qu'elle a eu peur... Pour elle, tu n'étais plus vivant.

— Ah bon! sacré nom de nom, elle est bonne, elle m'a pris pour un revenant; bonsoir, Lise.

Et il regagna sa chambre. Margot, penchée sur la porte, derrière sa maîtresse, le regardait avec stupéfaction ; elle dit à Élise :

— Oh! mon Dieu, madame, comme le malheur l'a changé!

— Allons, rentre et continue ce que tu me racontais.

Et la jeune femme s'abandonna à sa femme de chambre, intéressée par ce qu'elle lui racontait, et toute pleine de bien-être en se retrouvant servie comme elle l'était autrefois.

La petite graillon, devenue la belle Grêlée, avait dans sa vie heureuse contracté ces habitudes de luxe qui font une femme comme il faut. Depuis longtemps, elle n'avait ressenti les douceurs de cette toilette de nuit, le linge frais, l'eau parfumée; la vie rustique du vieux château dans le Poitou lui avait été sensible; elle revivait sous les soins de sa camériste, et même devant son miroir, à mesure que cette toilette intime s'achevait, il lui semblait qu'elle redevenait et plus belle et plus jeune.

— Je vous disais, madame, qu'aujourd'hui la baronne passe pour une victime qui a été livrée à un mari grossier, brutal. On dit plus encore... Oh! mais, ça va être une drôle d'histoire lorsque l'on saura que M. de Marby est vivant.

— Ne dis pas un mot de cela, surtout.

— Vous savez bien, madame, qu'il n'y a pas besoin de m'en dire beaucoup pour que je comprenne, et je n'irai pas raconter ça. Ça ne fait rien, j'ai eu bien peur; mais je suis contente que ce pauvre homme vive encore... Non, c'était trop malheureux de finir comme ça, surtout quand on sait la vérité.

— En somme, Mme de Marby est dans un couvent, elle doit renoncer au monde et prononcer des vœux?

— Ça est certain...

— Eh bien, pour elle, il vaut mieux que cela finisse

ainsi, si elle comprend ses fautes, si elle a le remords. Cela la sauvera d'un destin plus terrible... Mais ira-t-elle jusqu'au bout, aura-t-elle le courage de prononcer des vœux?

— Oh! je puis assurer, madame, que c'est décidé; il n'est bruit que de ça. Toutes les dames qui disaient tant de mal d'elle lorsqu'elle les éclaboussait de son luxe, de sa beauté, de ses succès, sont toutes changées; aujourd'hui, c'est une martyre, son mari était le dernier des misérables, et si elle est restée honnête, — on dit cela, — ce n'est pas la faute du mari. La vie tapageuse qu'elle menait, c'était lui qui l'y obligeait; c'est lui qui, par sa façon de la traiter, l'abandonnant, la laissant libre, voulait la pousser à mal faire.

— Oh! les misérables!...

— Ah! madame, on en dit bien d'autres.

— Ne va jamais répéter ce que tu me dis au capitaine.

— Jamais, madame; le pauvre homme, je le plains trop. Enfin, on ne peut pas savoir dans quel couvent elle est, et c'est ce mystère qui entretient la curiosité. C'est un abbé, le directeur de quelques-unes de ces dames, qui connaît, paraît-il, l'abbé qui la dirige dans son noviciat. Il a dit que, ne voulant pas être troublée dans son recueillement, ne voulant pas être en lutte avec celles qui lui conseilleraient de ne pas se cloîtrer, elle avait voulu que la maison dans laquelle elle était retirée ne soit pas connue. Mais le jour de la prononciation de ses vœux, toutes celles qui étaient ses amies seront invitées. Ainsi, on ne pourra combattre sa volonté, et, vous pensez, toutes celles qui la connaissaient à peine prétendent aujourd'hui qu'elles avaient pour elle la plus grande affection, et sollicitent des invitations

par l'intermédiaire de cet abbé. C'est une question de mode, tout le monde voudrait y être.

— Que tout cela est ridicule... Enfin, si ce scandale était le dernier ; si après elle pouvait rester dans l'ombre et y ensevelir le passé... Pourrais-tu me dire le nom de cet abbé?

— Celui qui connaît son directeur...? Je le connais : c'est l'abbé de Luc.

— Et, dans tout cela, est-ce que Mmes de Meyran agissent?

— Oh ! j'oubliais de vous le dire ; c'est une chose que tout le monde a remarquée. Ces dames sont les seules qui lui jettent la pierre; elles disent à qui veut l'entendre qu'elles regrettent de s'être ainsi grossièrement trompées sur elle ; qu'elle était indigne de leur affection... C'est aussi l'avis de beaucoup de ces messieurs... Mais les dames, en général, sont pour elle.

— Tu m'écriras le nom de cet abbé, je le donnerai à Olivier... Mais ne dis pas un mot de tout cela au capitaine ; nous verrons comment finira cette comédie... Dis-moi, maintenant, as-tu des nouvelles d'Aristide?

— Non, madame, je vous ai envoyé la dernière lettre... Aujourd'hui, je n'ai pu aller chercher la correspondance, et je ne sais si vous en avez une nouvelle... Est-ce que la dernière était inquiétante ?

— Non. Mais, cependant, il était toujours malade, et surtout très faible.

— Comme il n'y a pas de nouvelles, c'est que cela va bien. Mais vous êtes fatiguée, madame, ne pensez pas à cela et mettez-vous au lit... Demain, avant que vous ne soyez éveillée, j'irai voir si nous avons des lettres, et vous les aurez au réveil.

— C'est cela, Margot... Mais, ici, tu ne me quittes plus.

— Oh! mais non, je suis trop contente de me retrouver près de madame; je suis là, dans la petite pièce; vous n'avez qu'à appeler, je serai debout.

— Merci, Margot.

Et la soubrette aida la jeune femme à se mettre au lit. Depuis trente-six heures, Élise était debout; aussi le sommeil vint-il rapidement. Margot ferma les rideaux et se retira.

Au point du jour, la servante dévouée se levait et allait chercher la correspondance; car, pour éviter la saisie des lettres qui pourraient être adressées à Élise, elle se les faisait envoyer, sous un autre nom, chez une parente de sa femme de chambre. Il n'y avait qu'une lettre qui glaça d'effroi la jeune fille: elle était bordée de noir, et, ayant regardé le cachet de la poste, elle avait vu qu'elle venait du pays où restait la mère nourrice d'Aristide, le fils de sa maîtresse.

Elle ne savait ce qu'elle devait faire; un instant, elle fut sur le point de décacheter la lettre pour lire son contenu. Mais il fallait remplir son service. Assurément, sa maîtresse, impatiente dès son lever, demanderait ses lettres, puisqu'elle avait promis de les aller chercher le matin. Inquiète et triste, marchant lentement, Margot revint à Meudon. Elle avait à peine ouvert la porte de la rue qu'elle s'entendit appeler. C'était la voix d'Élise.

— Margot, c'est toi?... Monte vite.

La femme de chambre, plus inquiète encore, cachant la lettre derrière elle, monta vivement. Elle vit Élise qui tenait la porte entr'ouverte. Il n'était pas six heures.

— Comment, madame, vous étant couchée si tard, après une telle fatigue, vous êtes déjà levée?

— Depuis plus d'une heure je suis éveillée et je t'attends... J'ai fait un rêve épouvantable.

— Qu'est-ce que vous avez rêvé? demanda Margot en tremblant.

Élise ne répondit pas.

— As-tu une lettre? Réponds...

Margot baissa la tête et se mit à pleurer. Élise jeta un cri. Alors elle tendit la lettre; la jeune femme la prit précipitamment, la lut d'un trait et, exhalant un long soupir, elle tomba raide sur le plancher.

Margot, effrayée, courut dans la petite maison en appelant au secours. Aussitôt Olivier et le capitaine, se précipitant de leur chambre, apparurent hâtivement vêtus. En deux mots, Margot raconta l'état dans lequel se trouvait sa maîtresse. Le capitaine Ténard de Marby arrêta le jeune homme, qui se dirigeait vers la chambre chaste et pudique; il lui dit :

— Monsieur de Meyran, permettez, votre place n'est pas là. C'est ma sœur, presque ma fille; vous, ce n'est pas la même chose.

Et, suivi par Margot, il entra dans sa chambre. Élise, en peignoir de nuit, froide, inanimée, était étendue sur le parquet; mais sa gorge haletait et décelait qu'elle était hors de danger. Le vieux soldat, tout ému, la prit dans ses bras et la coucha sur son lit; puis, avec une tendresse de père, lui soulevant la tête, écartant ses cheveux, il lui dit :

— Lise! Lise! mon enfant, qu'est-ce qu'il y a? Tu n'es pas seule, tu es entourée d'amis, tu n'as rien à craindre. Que t'est-il arrivé?

La jeune femme ouvrait les yeux; elle essayait un

sourire pour remercier le capitaine, et son regard cherchait derrière lui. Margot comprit le regard, car elle alla aussitôt ouvrir la porte à Olivier, qui attendait anxieux. En le voyant, la jeune femme parut plus calme.

Margot lui fit respirer des sels, passa un linge mouillé sur ses tempes, et, répondant au marquis, qui avait demandé au capitaine :

— Qu'est-il arrivé? mon Dieu? Qu'a-t-elle eu?

— Est-ce que je sais, moi? Les femmes, ça a toujours quelque chose.

— Tenez, monsieur le marquis, sur le tapis, voyez cette lettre.

Les deux hommes regardèrent.

— Une lettre de deuil.

Olivier l'avait ramassée; peu à peu Élise reprenait tout à fait connaissance, et à mesure que la vie revenait en elle, des larmes abondantes coulaient de ses yeux et des sanglots hocquetaient dans sa gorge. Olivier tenait la lettre à la main, se penchait sur elle, tourmenté, plein d'inquiétude.

— Élise, encore des larmes? Élise, qu'avez-vous? Répondez-moi.

La jeune femme eut un amer sourire, et, d'une voix éteinte, elle dit :

— Vous le savez maintenant... et ce qui fait ma peine... hélas! va vous rendre heureux.

— Oh! Élise, que dites-vous?

— La vérité! dit-elle, cherchant à contenir un sanglot; puis, vaincue par la douleur, fondant en larmes, elle gémissait :

— Je n'ai plus d'enfant!... Oh! mon pauvre petit, mon pauvre petit... tu étais donc condamné, toi.

— Ah! fit le capitaine avec émotion, le respect de la mort. Ton pauvre petit...

— Votre enfant! oh! ma chère et pauvre Élise!...

Les yeux de la jeune femme se fixèrent sur ceux du jeune homme; elle voulait lire la vérité. Nous devons le dire, à cette minute et devant la douleur de la mère, l'émotion du jeune homme était sincère. Il ne voyait que la femme écrasée par cette catastrophe épouvantable, la mort de son enfant. Et Élise, qui le vit, en ressentit une douce consolation. Mais, pour le jeune homme, cela ne dura qu'une minute; la raison revenant aussitôt, il pensa que le destin était juste. L'avenir s'ouvrait plus calme maintenant, l'horizon était libre,— cet enfant pouvait être la cause de mille complications, — et, à l'heure où la lutte avec ceux qui les poursuivaient allait se terminer, cet enfant pouvait être un obstacle. Le jeune marquis se garda bien de laisser voir son impression.

Élise, assise sur son lit, pleurait toujours; les hommes, muets devant cette douleur respectable, se tenaient devant elle silencieux. Margot, penchée près de sa maîtresse, cherchait à la consoler; elle seule pouvait écouter ce monologue, qu'elle balbutiait dans ses sanglots :

— Pauvre petit... Je t'avais exécré, maudit avant ta naissance; je m'étais promis de me défaire de toi aussitôt, je ne voulais que ta mort; en te portant dans mes flancs, j'avais honte... Puis le jour où tu vins, lorsque j'entendis ton premier cri, tout mon être fut bouleversé, un sentiment qui m'était inconnu se révélait en moi. Je me dis que tu n'étais que l'enfant de moi-même, et toute mon âme alla à toi... Pauvre petit, tu étais donc condamné, toi qui me coûtas tant de douleurs, tant de

larmes, tant de souffrances... Mais pourquoi Dieu permit-il que tu vinsses au monde s'il devait te reprendre sitôt, s'il devait, si petit, te faire souffrir sans cesse?... Est-ce ta faute, à toi, si tu fus le fruit d'un crime? Est-ce toi, est-ce moi qui devions en être punis?

Et les larmes et les sanglots de la malheureuse redoublèrent.

Margot dit tout bas au capitaine et au jeune marquis :

— Maintenant, elle va mieux, les larmes atténuent le mal... Vous pouvez vous retirer; je vais la soigner. Laissez-moi seule avec madame.

— La fille a raison, dit le capitaine; laissons-la s'occuper d'elle.

Olivier ne répondit pas; il alla vers le lit, s'agenouilla, prit la main de la jeune femme et la baisa tendrement en lui disant avec émotion :

— Du courage, Élise; je comprends trop votre douleur pour chercher à la consoler. Je vous dis : soyez forte, du courage.

Elle hocha la tête et pleura plus fort. Les deux hommes se retirèrent. Alors Élise demanda à la femme de chambre de lui donner la lettre qui racontait la mort de son enfant; elle la relut tout haut, coupant chaque phrase de ses sanglots, puis une crise nouvelle la reprit; elle gémit en s'écriant :

— Mais je n'ai rien fait, moi, pour toujours souffrir ainsi; je n'ai jamais fait de mal... Je suis donc maudite!... maudite.

Et elle se tordit de douleur sur son oreiller. Margot, vivement impressionnée par la douleur de sa maîtresse, pleurait comme elle, ne trouvant pas un mot à lui dire; elle avait pour elle des soins de mère; elle essuyait ses yeux, relevait ses cheveux, répétant sans cesse :

— Voyons, madame, du courage... Le pauvre petit, il faut le pleurer; mais c'est de la folie de se tuer comme vous faites... C'est assez d'un ; vous n'allez pas vous rendre malade?

— Laisse-moi, fit sèchement Élise.

Et pendant une grande heure, Margot allant et venant dans la chambre, Élise sanglotait, la tête enfoncée dans l'oreiller.

Tout à coup, fiévreuse, elle se redressa, rejeta ses cheveux derrière sa tête, essuya ses yeux, sauta de son lit en disant :

— Je suis maudite, je souffrirai toute ma vie... Ayons le courage d'aller au-devant.

Elle revêtit la robe de chambre que lui apportait Margot, et elle lui dit :

— Va dire à Olivier que je veux lui parler.

Il n'y avait plus à reculer devant une situation qui pouvait, un jour ou l'autre, amener une catastrophe, puisqu'ils étaient décidés d'en finir avec ceux qui les tourmentaient sans cesse. Élise voulait qu'il ne survînt pas de nouvelles complications lorsqu'elle serait près de toucher le but.

Quelques minutes après, Olivier entrait ; il était très inquiet et lui demanda aussitôt :

— Élise, est-ce que vous allez plus mal?

— Non, Olivier, je suis née courageuse ; c'est en souffrant souvent que je me suis habituée à souffrir; ce coup a été cruel, car j'étais loin de m'y attendre ; c'était pour moi la seule consolation de mes peines. Dieu n'a pas voulu qu'il en soit ainsi. Maudite, je dois souffrir toujours, ajouta-t-elle avec amertume, ayant le malheur sur mes pas.

— Élise, vous me navrez. Ne parlez pas ainsi.

— Mais vous voyez bien que j'ai du courage; vous voyez bien que je ne pleure pas. Je n'ai plus d'enfant, et mes yeux sont secs; je n'ai plus d'enfant, et je suis là près de vous; je suis habituée au malheur, vous ai-je dit, et celui-là n'est pas tout; je veux aller au-devant d'un autre, c'est pour cela que je dois vous parler.

— Voyons, Élise, remettez-vous; c'est la fièvre qui vous fait parler; remettons, si vous le voulez, cet entretien à un autre moment.

— Non, je veux aller jusqu'au bout. Venez près de moi, Olivier; asseyez-vous là, bien en face de moi, que je lise sur votre visage votre pensée.

Olivier était ennuyé et inquiet de voir la jeune fille en cet état nerveux. Il était impossible de résister à la volonté qu'elle dépensait. Il fallait obéir. C'eût été augmenter la crise que de refuser de l'entendre. Olivier s'assit donc auprès d'elle. Élise était pitoyable à voir: ses mains se crispaient, son corps avait des tressaillements, ses yeux avaient d'étranges lueurs; en ne lui obéissant pas servilement, en voulant réagir contre elle, assurément l'on risquait d'amener une crise dangereuse. Après quelques secondes de recueillement, Élise fit un effort, comme refoulant en elle la douleur et les larmes qui revenaient à ses yeux, et elle dit :

— Jusqu'à cette heure, mon enfant vivant, je n'osais vous pousser en avant pour me venger du crime dont j'ai été victime; j'estimais que, si misérable, si criminel que soit le père de mon enfant, si j'étais la cause de sa mort, peut-être un jour mon fils me reprocherait cette vengeance. Aujourd'hui, je n'ai plus d'enfant; du crime il ne me reste plus que la souillure...

— Ne dites pas ces mots, vous êtes une victime...

— Soit, victime, fit-elle avec amertume; mais, re-

connaissez-le franchement, c'est la chose qui, dans notre union projetée, vous tourmentait le plus; mon enfant était un obstacle.

Olivier se taisait; elle répéta :

— C'était un obstacle, avouez-le... je vous en supplie, répondez-moi avec la même franchise que je vous parle.

— Oui, c'est vrai... c'était un grand embarras pour moi.

— Vous voyez bien !...

— Mais, puisque vous m'y obligez, laissez-moi tout vous dire. Élise, vous serez ma femme; eh bien, sachez-le, il est impossible qu'un homme au monde, vous voyant à mon bras, puisse dire de la marquise de Meyran : cette femme m'a appartenu... Je vous épouserai, Élise, le jour où j'aurai tué le misérable à qui vous devez ce malheur. Puisque votre pauvre enfant n'est plus, ne ravivons pas votre douleur en en parlant. Pauvre petit, qui vous dit que, dans l'avenir, il n'aurait pas lourdement porté l'indignité de sa naissance... Abandonnons ce sujet et dites-moi le motif de cet entretien.

— C'est justement pour parler du père de mon fils que je vous ai fait appeler.

— De ce misérable Mathieu des Taillis?

— Non, celui-ci a assez à se reprocher sans ce dernier crime. Aujourd'hui, je sais la vérité... Le coupable n'est pas Mathieu; toutes les ignominies m'étaient réservées; c'est pour cela que j'ai voulu vous parler franchement avant de vous lancer contre cet homme, libre à vous de reculer.

— Dites, dites-moi le coupable !

— Le premier amant d'Aurélie.

— Que me dites-vous là !

— La vérité.

— Oh!...

— Si pénible que soit ce récit, je dois vous le faire; écoutez-moi, et, je vous le répète, monsieur de Meyran, après vous serez libre, vous pourrez m'abandonner, je n'aurai rien à vous dire...

— Ne dites pas cela, Élise..., ne dites pas cela, pauvre et sainte victime; vous avez assez souffert pour être heureuse.

Élise se recueillit quelques minutes. Olivier, assis près d'elle, lui prit la main, l'encourageant d'un regard plein de tendresse. Elle commença :

— Je vous ai raconté qu'un jour j'avais failli être la victime de Mathieu des Taillis, lorsque je m'étais rendue chez lui pour demander de hâter la levée des scellés, qui me laissaient, moi, héritière, dans le plus complet dénuement. J'étais revenue, lasse, brisée, de la scène atroce qui s'était passée chez lui... En arrivant à Passy, je m'étais trouvée ridicule de ne pas occuper l'appartement qui était à moi et dans lequel j'aurais sans cesse le souvenir de celui qui avait été mon premier ami. Je me trouvai ridicule surtout d'avoir peur de coucher dans ce lit, moi qui n'avais pas eu peur lorsque son corps y était étendu, qui l'avais veillé deux nuits sans avoir un seul instant la moindre crainte. J'arrivai chez moi résolue à quitter la mansarde dans laquelle je couchais et à habiter le même soir l'appartement d'Aristide... C'est ce que je fis.

Elle s'arrêta quelques secondes et reprit courage au serrement de main affectueux d'Olivier; elle reprit :

— C'est bien ridicule cela, cette idée de la mort; il me semble, à cette heure où je vous en parle, éprouver encore ce que j'éprouvai alors. J'entrai dans la chambre

bien décidée, bien résolue. Je me sentais mal à l'aise, mais je ne voulais pas écouter ce malaise, que je trouvais ridicule. Je me couchai. Oh! alors, ce fut autre chose; la lumière, en éclairant tous les objets qui m'entouraient, me sembla augmenter mes craintes; je l'éteignis; mais ce fut pis encore; il me sembla que les tentures s'agitaient dans la nuit, que des fantômes surgissaient de chaque coin; il faisait une chaleur étouffante; j'avais laissé la fenêtre entr'ouverte, et, lorsque la moindre brise entrant secouait les tentures, il me semblait qu'elles prenaient des formes étranges... J'avais peur, enfin; c'est tout vous dire... Vainement, je cachais ma tête sous mes draps, toujours je revoyais l'alcôve du grand lit peuplée de fantômes... Alors, pour mon malheur, je me souvins que j'avais vu, dans le tiroir du meuble qui se trouvait à la tête du lit, une boîte de pastilles... M. de Farge souffrait souvent, et, pour échapper à ses douleurs, il mangeait quelques-unes de ces pastilles, — du chloral, je crois, — et il trouvait le sommeil... J'étais affolée de peur, et je pris des pastilles... Oh! l'effet ne s'en fit pas longtemps attendre, je m'endormis d'un sommeil de plomb... C'est pendant cette nuit, par cette fenêtre, que j'avais laissée entr'ouverte, qu'un homme s'introduisit chez moi... Vous comprenez tout, maintenant?

— Oh! mon Dieu, et le misérable?

— Le dernier des hommes... Un voleur; c'est lui qui vola les lettres que nous avons retrouvées depuis, qui vola sans doute quelque argent, car ce fut l'étonnement de ceux qui vinrent lever les scellés de ne pas trouver d'argent chez M. de Farge.

— Et comment avez-vous appris cela?

Élise raconta alors la scène qu'elle avait entendue à

travers la porte de sa chambre, dans le cabaret de la mère Madeleine. Ainsi, elle avait été la victime de l'amant de sa sœur.

— Maintenant, vous savez tout... et vous êtes libre.

— Êtes-vous folle, Élise, et en quoi cela peut-il modifier nos plans? Il faut que ce misérable soit puni; il faut que nous le trouvions, mais par qui?

— Trois personnes pourront vous guider.

— Lesquelles ?

— Aurélie ; mais ce sera difficile à obtenir d'elle.

— Peut-être... Mais les autres?...

— La maîtresse du cabaret de Puteaux, la mère Madeleine, car il a demeuré chez elle assez longtemps, et peut-être Émile Aublet.

— Mais cet Aublet, il faut que nous le revoyions; il sera un aide utile dans ce que nous allons entreprendre.

— J'enverrai aujourd'hui Margot le chercher ; nous pouvons, vous le savez, nous fier à lui ; mais il faut en parler au capitaine.

— Je m'en charge... Maintenant, Élise, soyez rassurée. Reposez-vous sur nous, une grande douleur vous occupe ; pleurez, pleurez ; à la perte d'un enfant, il n'y a pas de consolation... Pleurez, mais si cela peut adoucir vos douleurs, sachez bien que vous avez toujours près de vous votre ami, celui qui vous aime plus que sa vie et qui sera bientôt votre époux, enfin.

Les yeux humides, Élise tomba dans les bras du jeune marquis, qui la tint ainsi quelques instants, couvrant son front de baisers et caressant doucement ses beaux cheveux.

— Courage, Élise, courage...

— Oh ! j'en aurai... Vous êtes si bon !

— Bientôt les jours de tourments, de malheur seront finis.

Élise ne répondit pas, elle pleurait. Olivier l'embrassa, et, comprenant que les larmes étaient un grand soulagement après cette longue compression, il se retira en lui disant :

— Au revoir, Élise... et courage.

Restée seule, la jeune femme tomba à genoux devant son lit, et, les mains sur son visage, ne pouvant plus contenir ses sanglots :

— Pauvre petit, est-ce que c'est ta vie qui doit payer mon bonheur?... Oh! c'est trop! oh! mon pauvre petit!

Deux heures après, Mlle Margot retrouva sa maîtresse dans la même position, et elle se fâcha rouge pour l'obliger à descendre rejoindre ces messieurs qui l'attendaient pour déjeuner.

VII

DU JOLI MÉTIER DE JULOT ET DE LA RENCONTRE QU'IL LUI FIT FAIRE.

Lorsque Julot, qui avait toujours redouté la police, se sentit protégé par elle, il se transforma tout à coup. D'abord, il avait désormais un métier, une position sociale; il avait, dès le deuxième jour, reçu par la poste une carte qui lui donnait toute faculté d'agir. Lorsqu'il se regardait dans une glace, il ne pouvait s'empêcher de rire; lui, Julot, devenu protecteur de la morale et des bonnes mœurs! lui, ayant mission de surveiller le

monde hideux dans lequel il avait vécu, abusant ainsi de ses relations, des sympathies de ses anciennes amies pour les faire prendre plus facilement ! Le métier semblait tout naturel au coquin.

Sur la recommandation de celui qui l'avait embauché, il s'était plus proprement vêtu, il avait l'air d'un ouvrier endimanché. Mais ce qu'il ne pouvait effacer, c'était le caractère des gens dont il avait fait partie. Il y avait toujours du souteneur en lui. Au reste, sans scrupule, ayant autorité sur le honteux gibier qu'il veillait, il n'hésitait pas, lorsqu'une des créatures lui plaisait, à exiger des faveurs pour le prix de sa liberté. Aussi la vie lui semblait-elle absolument douce.

Une quinzaine de jours après son embauchage, il fut appelé dans le bureau de Huret ; il y vint tout tremblant, craignant des reproches ; au contraire, l'agent lui dit :

— C'est fort bien, Minguet ; du zèle, de la tenue, de la prudence ; c'est très bien ; je n'ai que des louanges à t'adresser.

Julot ne se sentait pas d'aise.

Huret continua :

— Je t'avais chargé de ce que tu fais, pour t'essayer, voir si tu saurais enfin agir en homme. Je t'ai vu à l'œuvre, et maintenant, je puis t'employer dans des affaires plus importantes... Écoute-moi bien, et retiens mes recommandations.

— Je suis tout oreilles.

— Tu ne vas plus avoir affaire à des filles de barrière, mais à des femmes ayant une certaine situation. La moindre erreur, tu le comprends, est excessivement dangereuse. Il faut agir avec précaution, avec calme, surtout avec prudence ; lorsque la femme est prise, il ne faut pas qu'elle puisse ameuter du monde autour

d'elle, qui toujours prend fait et cause pour elle et court aux journaux raconter des histoires.

— Compris, monsieur Huret, du moment où j'ai mis la main dessus, c'est fini; il faut qu'il n'y ait que deux personnes qui le sachent, vous et moi.

— C'est cela.

— Mais, pour ça, il faut bien me renseigner, que je ne fasse pas d'erreur.

— C'est simple, tu surveilles attentivement celle qui t'est désignée, tu ne la quittes pas et tu n'agis absolument qu'au moment du flagrant délit, lorsque la femme parle à un homme; lorsque, par ses gestes, ses allures, son langage, elle attire l'attention.

— Compris; tant qu'elle se tient je ne bouge pas.

— Alors, ce que je te donne à faire serait peu difficile et il était inutile de te choisir spécialement.

— Je ne vous comprends pas.

— Tant pis, c'est simple. L'habileté en ceci est justement d'obliger, d'une façon ou d'une autre, la femme à se mettre en défaut. Il faut, soit en lançant quelqu'un sur elle, soit en l'engageant dans une mêlée, faire naître au moins les apparences du délit, et procéder aussitôt, en rendant le délit plus flagrant, puis agir rapidement pour éviter le scandale.

— Comment, on peut faire ça?

— On peut faire tout ce qu'on veut, dit sèchement Huret.

Julot en eut un frisson en songeant combien il avait été souvent en danger.

— Je croyais qu'il fallait des raisons pour arrêter quelqu'un.

— Il y en a toujours. On a toujours le droit d'arrêter les gens qui ne peuvent justifier de leurs moyens

d'existence. En 1852, tu étais encore un honnête garçon à cette époque, Julot; les barrières étaient infestées par tous les vauriens dont tu as fait tes amis, dont la vie avait la honteuse source que tu connais. Nous avons fait trois rafles, quatre mille en tout, je crois.

— Qui furent arrêtés, et on les condamna? demanda Julot.

— On ne les jugea pas; nous les avons envoyés peupler les colonies, et Paris a été nettoyé. Aujourd'hui, nous ne pouvons agir aussi sommairement. Mais le procédé est le même. Nous n'avons pas besoin de jugement pour ce genre de délit.

— Bon sang du bon Dieu! vous m'en faites froid dans le dos...

— Enfin, tu as compris; il s'agit, dans tes agissements, d'être prudent; que, lorsque tu procèdes à une arrestation, elle n'amène aucun scandale, qu'elle soit secrète. Il faut tendre un piège à ceux que tu veux prendre, pour rester autant que possible dans la légalité.

— Ou dans ses apparences, ajouta Julot.

— Parfait; maintenant tu y es.

— Mais comment dois-je faire pour arrêter?

— Ainsi que tu as fait pour les autres.

— Bien; je requiers un agent, je fais conduire la femme au poste?

— C'est cela; mais aussitôt, pour celles que je te désignerai, tu me feras prévenir de l'endroit où elles seront.

— Bien, monsieur Huret.

— Maintenant écoute. Dès ce soir, tu te rendras rue des Feuillantines, n°...; il existe là une maison de religieuses. J'ai appris que, la nuit, des hommes s'intro-

duisaient dans la maison, d'autres fois que des femmes sortaient, et cela pendant que tout repose dans la communauté. Il y a là un mystère que je veux éclaircir. Je suppose que ce sont des femmes employées dans la maison qui abusent de la liberté qui leur est laissée... Il faut savoir... Donc, tu suivras les hommes, tu suivras les femmes; tu me feras un rapport bien détaillé, et, selon ce rapport, je te donnerai des ordres.

— Très bien; mais, pour le moment, quoi que je voie, je ne procède pas?

— Non, non, il faut que nous sachions à qui nous avons affaire.

— Là, ça sera facile, ça se passe dans la nuit, on n'est pas gêné...

— Tu m'as compris; va.

Julot sortit, et l'agent Huret se dirigea vers la petite maison de Meudon.

Nous savons ce que l'agent Huret avait à raconter à ceux qu'il servait. En revoyant le fils de son ancien chef, le marquis de Meyran, il lui apprit que des ordres donnés au nom de la sûreté générale ordonnaient son arrestation immédiate, comme entretenant une correspondance militaire avec une puissance étrangère et aidé dans cet espionnage par une fille, Élise Boitel, se faisant passer pour une Américaine, et portant le nom de veuve Loïse Bott. On savait pertinemment que les deux individus recherchés étaient en France.

— Et, vous le savez, ajouta Huret, tout est à craindre; l'ordre a été transmis à tous les services, avec une recommandation spéciale d'urgence; on revient aux procédés d'autrefois; l'arrestation et l'incarcération secrètes.

— Mais cela est donc possible! exclama Olivier.

— A l'époque où nous vivons, tout est possible. La femme la plus honnête peut être arrêtée par la police des mœurs pour avoir éclaté de rire dans la rue..., pour rien même. On ne recule devant rien. Tenez, monsieur le marquis, il y a vingt jours, nous étions avisés de Londres qu'un homme, ayant des relations avec les sociétés secrètes, un dangereux, capable de tout, arrivait à Paris. Le soir, un de mes collègues, — je dis encore ce mot, monsieur Olivier, parce que, jusqu'au jour où vous serez sauvé j'y resterai, — un misérable fut chargé, coûte que coûte, de l'arrêter... Il fit du zèle et, le suivant dans le quartier désert où il résidait, entre Montrouge et Montparnasse, il se précipita sur lui et l'assassina... Il fit son rapport ; il eut une gratification... Le lendemain, une note, envoyée aux journaux, racontait que le cadavre d'un inconnu avait été ramassé dans un champ désert de Montrouge ; on attribuait la mort à une hémorragie d'intestin, suite de l'ivresse. L'hémorragie venait d'un coup de feu dans la gorge, qui avait blessé le malheureux. L'agent l'avait gardé jusqu'à sa mort... Voilà où nous en sommes, monsieur le marquis.

— Mais c'est épouvantable.

— C'est la vérité. Aussi, si vous saviez, moi, soldat, quel dégoût, quel mépris j'ai pour les gens que je sers... J'étais soldat, sans métier ; après avoir combattu les ennemis de mon pays, sous les ordres de M. votre père, j'avais offert mes services et l'aptitude que je crois avoir pour combattre les ennemis de la société. Je croyais la police protectrice des bons contre les mauvais. Je la voyais protégeant la morale, je la voyais enfin esclave de la justice... Depuis que les grands en ont fait un instrument politique, qui les sert, ceux qui

les entourent ont abusé des ressources que cela leur donnait, et cela a servi à satisfaire leurs haines et à servir leurs vices... Voilà où en est la police... Ah! monsieur le marquis, je ne suis pas riche, et pour renoncer à ce qui me fait vivre, il faut que j'aie honte de ce que je fais... Je reste encore pour vous servir... Si vous saviez ce que j'ai vu! et combien de fois j'ai dû mentir à ma conscience pour obéir au chef... J'ai vu des gens qui me commandaient me défendre de suivre une piste et m'obliger à en suivre une autre, fausse, ils le savaient; et j'ai dû assister à ces infamies, voir le coupable gracié et l'innocent poursuivi, — et cela par l'incapacité, la jeunesse de celui qu'on nous donnait pour chef...; des magistrats d'alcôve, qu'un regard de femme bouleverse... Mais ne parlons plus de ça... La vérité, la voici: vous êtes en danger, prenez garde; car, quel que soit votre rang, celui qui procède contre vous a toute influence.

— Tu m'effrayes, Huret. Alors que devons-nous faire?

— Il faut vous cacher absolument. Puis il faut être franc avec moi, me dire très nettement, très sincèrement votre situation et le but que vous poursuivez, et surtout les noms de ceux que vous redoutez.

— Que veux-tu que je te dise?

— Monsieur le marquis, lorsque vous m'avez fait demander, je suis allé à vous; vous m'avez demandé si j'étais toujours dans les bureaux de la préfecture; je vous ai dit ce que j'étais et je vous ai montré ma démission, que je venais d'écrire et que j'allais porter... Vous m'avez commandé de n'en rien faire, vous aviez besoin de moi, et vous m'avez dit de rester quelque temps encore... Je n'ai qu'à vous obéir... J'ai obéi...

— Je sais que tu m'es tout dévoué, Huret...

— Je dois tout à votre père et je vous ai connu tout petit. Voici ce que vous m'avez dit : « Une jeune femme digne d'intérêt, — une veuve, — Mme Loïse Bott, née Élise Boitel, ma fiancée, est sous le coup d'un ordre d'expulsion. Moi-même, à la suite de ma démission bruyante et de ma volonté contre ma famille d'épouser Mme Loïse Bott, je suis menacé d'exil sous une accusation ridicule. Nous voulons rester à Paris ; mets-nous en garde contre toute arrestation. » C'est ce que j'ai fait. Un autre jour, j'ai reçu de vous deux lignes me prévenant que vous veniez d'accompagner le capitaine Ténard de Marby chez le président Mathieu des Taillis, le conseiller intime de l'empereur ; vous alliez le provoquer, et cela a été raconté tout autrement. Alors je vous ai conseillé la fuite, et cela a dépisté tout le monde, surtout le suicide du capitaine. Vous redoutiez M. Mathieu des Taillis ; il est mal en cour maintenant, sa conduite scandaleuse l'a fait mettre à l'index. Je vous ai dit que l'heure était venue d'agir ; mais au fond j'agis en aveugle.

— Eh bien ! écoute, Huret, nous sommes revenus, tu l'as vu, à trois ; le troisième n'est pas, ainsi que je te l'ai dit, le frère, mais le beau-frère de ma femme, c'est le capitaine Ténard de Marby.

— Le capitaine, il est mort !

— Eh non ! nous avons fait cette comédie pour dépister la police.

— Je suis tout bouleversé ; mais quelle corrélation y a-t-il entre votre affaire et celle de M. de Marby ?

— Je viens de te dire que M. de Marby était le beau-frère de Mme Loïse Bott.

— Ah ! c'est vrai !... Mais, ne m'appliquant qu'à con-

naître Mme Samuel Bott, j'oubliais son nom de demoiselle... Élise Boitel et Mme de Marby, Aurélie Boitel, sont les deux sœurs; alors la tentative d'assassinat est une affaire de famille...

— Relative à Mme de Marby, seulement.

— Oui, oui, je suis édifié là-dessus... Je sais que M. Mathieu des Taillis a été l'amant, le protecteur de Mme de Marby.

— Tu sais cela?

— J'en sais d'autres encore; mais il faut, vous, qui savez tout, que vous mettiez tout cela en ordre dans mon cerveau, afin que je puisse vous servir utilement...

— Assieds-toi, Huret, et écoute.

Huret, avec les mouvements raides du soldat, obéit et dit.

— Monsieur le marquis, je vous écoute.

Olivier lui raconta alors tout ce que nous savons. L'agent écoutait, plein de haine, de rage, semblait presque éprouver les souffrances que les malheureux avaient endurées. Quand Olivier eut fini, Huret se leva et, montrant une large lettre qu'il tira de sa poche, il dit :

— Monsieur le marquis, cette fois, vous ne m'empêcherez pas de donner ma démission. Libre, je vous servirai mieux. Je sais tout ce qui se fait et ce qui se fera contre vous.

— Agis comme bon te semble, ne sois retenu par aucune considération d'intérêt; tu sais, Huret, que désormais tu n'as plus à redouter la misère.

— Oh! monsieur le marquis, je n'agis pas pour cela.

— Je le sais...

— C'est trop... J'ai honte d'être employé pour être le complice de telles infamies.

— Avant de te retirer tout à fait, je voulais te charger de recherches.

— Je puis le faire encore. J'ai besoin d'aller à mon bureau demain encore, et je ne quitterai le métier qui m'étouffe que dans trois jours, le temps d'avoir un remplaçant dans mon service. Dites-moi ce que vous demandez.

— Il faut me trouver un misérable du nom de Jules Minguet.

— Minguet! exclama Huret, c'est le premier et le dernier amant de la belle baronne.

— Ah!

— Nous l'avons sous la main. C'est un joli coquin.

— Garde-le bien, et dans quelques jours tu me le livreras.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je te dirai cela le jour où tu me l'amèneras.

Huret avait été surpris de voir le changement de physionomie du jeune marquis, en parlant de Minguet. Il était devenu rouge du col à la racine des cheveux, puis il avait pâli en disant la dernière phrase. Il avait passé la main sur son visage, pour essuyer la sueur froide qui perlait sur son front. Huret n'insista pas; il se retira en disant :

— Ainsi, soyez prudent, ne bougez pas, ni les uns ni les autres; dans deux jours je reviendrai vous voir; je sais tout maintenant; je puis agir, j'aurai un plan. Monsieur le marquis, au revoir.

Olivier répondit :

— Au revoir!

Et, resté seul, il dit :

— Il tient ce misérable ; il me faut son sang !

Et, grinçant des dents, il eut un mouvement de rage qu'il comprima.

VIII

« GLORIA TIBI. DOMINE. »

C'était le matin d'une belle journée ; toute la communauté était en fête. A l'aube du jour, la sœur Nanan s'était levée et avait fait lever les sœurs converses qui l'aidaient dans ses travaux, et les fourneaux avaient flambé. Ce jour, il fallait se distinguer, car c'était monseigneur W... (le même qui fut condamné quelque temps après, vers la fin de l'Empire, en correctionnelle) qui devait officier, et monseigneur avait promis qu'il dînerait à la communauté. Sœur Nanan s'était adjoint des laïques pour l'aider dans le dîner qu'elle composait : un chef-d'œuvre !

Déjà dans la petite chapelle l'encens fumait ; dans le jardin, dans la cour, la clématite en fleurs jetait son pénétrant parfum, et, de la cuisine, de grosses bouffées épaisses venaient bouleverser tout de leurs aromes appétissants, et les invités à la cérémonie ne s'expliquaient pas cet assemblage.

La belle baronne de Marby devait prononcer ses vœux le matin même ; toutes les dames du high-life avaient reçu des invitations, et jamais billet de première représentation n'avait été autant recherché ; toutes les belles mondaines étaient là, étouffant dans l'étroite chapelle, et, comme les Madeleines repenties

occupaient déjà les côtés du chœur, les nobles dames se montraient discrètement les anciennes amies, racontant les causes des chutes. Il se mêlait aux fumées de l'encens les odeurs des parfums les plus pénétrants. Cette chapelle avec ces odeurs, ces bruissements de soie, ces bavardages étouffés, vous donnait l'impression que ressent l'étranger dans un foyer de théâtre. Ce culte de convention n'étonnait nullement les nobles visiteuses ; au contraire, il leur paraissait à toutes que cette vie consacrée à Dieu était préférable à leur existence oisive. La religion leur semblait gaie en ce lieu. Mon ami Henri Rochefort a peint en quelques lignes, dans sa spirituelle étude l'*Aurore boréale*, la chapelle d'un couvent mondain pour semblable cérémonie :

« Les capitons, qu'une main économe avait interposés entre le dessus de l'autel et la nappe brodée qui en cachait les rugosités, crevaient sous le poids des chandeliers de cuivre, encore alourdis par toute une forêt de cierges trompe-l'œil également en bois colorié ; creux à l'intérieur, ils s'ouvraient du haut comme des tabatières pour donner asile à de vulgaires bougies de ménage dont la flamme exiguë contrastait avec l'ampleur du récipient. Dieu, qui voit tout, ne pouvait ignorer qu'on le trompait sur la qualité des illuminations consacrées à éclairer sa gloire ; mais, avec une bonté réellement céleste, il avait toujours feint jusqu'ici de prendre au sérieux ces cierges de contrebande... Une sainte Vierge en stéarine, encastrée au-dessus de l'autel et dont la jupe prenait les tons que Henri Regnault a trouvés pour celle de Salomé,— nous disons la jupe, car c'était à peu près là tout ce qu'on pouvait distinguer de la statue : la tête, les bras et le corsage disparaissaient

dans un fouillis de bouquets, de colliers en perles fausses et de bracelets en topaze d'un jaune de sucre d'orge. Une couronne de roses blanches, posée de travers, lui traversait la figure et donnait à cette chaste image un petit air tapageur tout à fait comique. Les saintes filles, qui venaient fondre en prières devant la consolatrice des affligés, n'en contemplaient pas moins cette ornementation avec une admiration profonde, sans songer que, si l'une d'elles avait osé, ainsi affublée, risquer seulement un pied dans la rue, tous les chiens du voisinage se seraient ameutés pour lui faire la conduite. »

La cérémonie de la vêture n'était que pour onze heures ; il en était dix à peine et la chapelle était bondée de monde.

Un prix du Conservatoire, que des relations avec un ténor avaient désespérée et qui était venue chercher l'oubli chez les sœurs de Madeleine-Repentie, touchait l'orgue ; l'abbé de Luc, assis dans l'angle du chœur, attendait, les mains jointes, les yeux demi-clos ; on attendait l'arrivée de monseigneur et de la postulante. Comme le bruit des conversations s'augmentait, sans respect pour le lieu saint, l'abbé se leva et alla parler aux sœurs de Madeleine. Toutes les sœurs s'agenouillèrent, l'orgue joua et les Madeleines ouvrirent leurs livres de cantiques et chantèrent en chœur :

Jésus, ô mon sauveur,
Mon créateur,
Source de mon être,
Jésus, ô mon sauveur,
Toi, de mon cœur
L'unique bonheur.

Tous mes sens nagent dans l'ivresse,
Et je sens
Ta main qui me presse.
Jésus, ta sainte ardeur
Verse en mon cœur
Des flots de bonheur.

Il y eut dans la foule mondaine qui envahissait l'église un petit bruit de rires qui se perdit dans le bruissement des éventails. Quelques-unes de ces dames se regardaient en souriant, après le second couplet se terminant ainsi :

Je te rends les armes,
Amour de mon Jésus,
Plus de refus.
Mes sens sont vaincus.

Il y eut positivement des rires étouffés, qu'on cachait derrière l'éventail, et l'abbé de Luc se leva, sévère ; son regard se promena sur l'assistance. Le silence se fit aussitôt ; alors, comme s'ils n'attendaient que cette minute, des ouvriers qui travaillaient dans un atelier dont les fenêtres donnaient sur la petite chapelle se mirent à chanter, et la voix arrivait claire, nette dans la petite chapelle, scandant chaque syllabe, stupéfiant et le prêtre et les assistantes :

Dès l'aube, de sa large main,
Il prend l'outil ou la charrue,
Qu'il soit des champs ou de la rue,
Chaque jour doit donner son pain.
Laborantibus, ave !

Ce dernier vers était dit en chœur. Puis, d'une voix douce comme un chant d'enfant de chœur, sur l'air d'une psalmodie d'église, celui qui avait chanté continua :

Quand le soleil montre son nez,
Il descend à la sacristie
Prendre le vin blanc et l'hostie
Pour attendre le déjeuner.

Et tous les ouvriers, imitant les chantres, disaient deux fois :

Gloria tibi, Domine!

Alors, d'une voix mâle, le chanteur reprit :

Si vous existez, monsieur le bon Dieu,
Il est temps que ça finisse;
Et pour le prouver, n... de Dieu...
Faites-nous justice.

L'abbé de Luc était tout rouge de colère; il criait aux sœurs : Chantez ! à l'organiste : Jouez !

Personne n'obéissait, et la voix du chanteur arrivait vibrante :

A l'âge d'entrer dans le rang,
Il n'hésite pas et s'écrie :
Je dois donner à ma patrie.
Mon cerveau, mes os et mon sang.
Laborantibus, ave!

La voix douce reprenait ;

Au coup de gueule du canon,
Il répond avec la prière,

Les autres mordent la poussière,
Il combat de son goupillon...
Gloria tibi, Domine!

L'abbé de Luc alla fermer la porte de la chapelle. Mais la voix arriva aussi distincte, et, après le refrain, il dut entendre :

Sa compagne a de larges flancs,
Les enfants naissent par douzaine,
On masse double, la quinzaine,
Quand on aime bien ses enfants.
Laborantibus, ave!

Et lui, les pieds sur le chenet,
Il ne connaît de la famille
Que la robuste et fraîche fille
Qui fait son lit et le défait.
Gloria tibi, Domine!

Cette fois, c'était trop. Pendant le refrain, l'abbé de Luc fit fermer les portes et commanda de jouer de l'orgue. On allait lui obéir, lorsque la supérieure parut en lui disant :

— Monseigneur !

Alors, on dut rouvrir les portes, et l'évêque W..., suivi de la postulante, entrait dans la chapelle au milieu du plus grand silence, juste au moment où la voix reprenait, vibrante :

Quand il tombe brisé, fourbu,
Le pauvre, vieux, meurt à l'hospice;
Comme il a refusé l'office,
S'il est mort : il avait trop bu!
Laborantibus, ave!

L'évêque, étourdi, regardait autour de lui, cherchant d'où venait ce chant singulier, et il devint pourpre de colère en entendant sur un air de psaume :

Lui meurt douillettement couché,
Entouré de belles fidèles;
On entend les battements d'ailes
Des anges chassant le péché.
Gloria tibi, Domine!

C'est la supérieure qui courut à l'orgue et qui le fit gémir d'effrayante façon. On n'entendait plus le chanteur, et la cérémonie commença au milieu du chuchotement général. C'est l'éternelle cérémonie que chacun connaît, si ce n'est que, chez les sœurs de Madeleine-Repentie, on ne sacrifiait pas entièrement la chevelure, on ne la coupait que jusqu'aux épaules, et qu'au lieu de paraître dans le virginal costume de la jeune fille, la postulante arrivait ayant revêtu l'uniforme de la communauté, un costume noir et blanc très élégant. La cérémonie n'était pas attristante, et nombre des assistantes en sortaient en rêvant de finir ainsi.

Lorsque les sœurs passèrent devant Aurélie, alors que ses vœux furent prononcés, elle resta sombre, la tête baissée; l'abbé de Luc vint vers elle et lui dit :

— Allez, sœur Sainte-Honorine, allez prier avec vos sœurs.

Aurélie s'agenouilla, et, se relevant pour obéir, elle dit bas à l'abbé :

— A ce soir.

Et elle sortit suivant ses compagnes..

L'orgue jouait, les assistants chantaient, l'évêque s'était retiré dans la petite sacristie pour reprendre ses

habits de ville. Peu à peu la chapelle se vidait, et la supérieure reconduisait ses invités.

Aurélie avait regagné sa cellule; elle s'était agenouillée devant un prie-Dieu, et, la tête dans ses mains, elle priait peut-être? Non, car elle laissa échapper cette phrase :

— Oh! que tout cela est drôle!

Elle resta longtemps ainsi, — pendant que dans la communauté, livrée à la joie, tout était en fête. Au réfectoire, les bonnes sœurs savouraient la cuisine de sœur Nanan. A la table de la mère, on ne tarissait pas sur les mérites de la cuisinière du couvent. Sans le costume des dames de la communauté et la présence de quelques ecclésiastiques, il eût été difficile de se croire dans un cloître. On riait, on plaisantait, l'évêque W... causait avec la mère des quelques toilettes tapageuses des nobles invitées; on marquait déjà celles que leur vie... indépendante amènerait bientôt dans la retraite de la maison de refuge des sœurs de Madeleine-Repentie.

Seul, au milieu de cette bruyante gaieté, de ce doux abandon, l'abbé de Luc restait songeur, et, deux fois déjà, la bonne mère lui avait demandé s'il n'était pas indisposé. Il répondait des lieux communs : la chaleur étouffante de la chapelle, la vive contrariété qu'il avait éprouvée en entendant ces misérables chanter, avec une évidente intention, cette abjecte chanson... A ce propos, l'évêque dit qu'il était absolument nécessaire de se débarrasser d'un voisinage aussi scandaleux.

— En dehors de ce qui s'est passé aujourd'hui, pour la première fois, les gens habitant ces logements plongent du regard dans le couvent et voient tout ce qui s'y passe.

Cette phrase était dite par l'abbé de Luc. Elle fit aussitôt relever la tête à la mère supérieure, qui fixa sur le jeune prêtre son regard interrogateur, attachant à sa réponse un intérêt que l'abbé seul pouvait comprendre.

— Vous croyez que ces gens voient tout ce qui se passe ici... et qu'ils regardent?

— J'en suis certain, chère mère.

— Vous en êtes certain?

— Plusieurs fois je les ai surpris.

— Dans une maison comme la nôtre, où, certaines qu'elles sont seules, nos sœurs peuvent jouer plus librement, il est utile de faire cesser cela au plus tôt.

— Vous pouvez, dit l'évêque, faire une plainte.

— Elle ne sera pas écoutée, et je ne veux pas me servir de la police.

— Il y aurait un moyen, dit l'abbé.

— Lequel?

— Ce serait de faire louer les logements dont les fenêtres donnent sur la communauté.

— Mais vous avez raison; il faut écrire au plus tôt à notre avoué de s'occuper de cela.

— Vous agirez sagement, ma chère mère, dit l'évêque. En tout cas, je me plaindrai ce soir à qui de droit pour éviter que le scandale d'aujourd'hui ne se renouvelle.

— Vous vous retirez, monsieur l'abbé?...

— Pour quelques minutes, le temps d'écrire cette lettre à l'avoué et d'aller chercher votre nouvelle compagne, que monseigneur réclamait.

— Oui, chère mère, j'ai prié M. l'abbé de nous amener sœur Sainte-Honorine.

La mère regarda l'évêque, puis l'abbé, semblant peu s'expliquer ce désir; l'abbé de Luc s'était levé et sor-

tait. Sombre, soucieux, il descendit le grand escalier et fit demander, par la sœur tourière, la nouvelle recrue de la communauté, car il la croyait au réfectoire avec ses compagnes. La tourière revint lui dire que sœur Honorine, à la suite de l'émotion éprouvée par elle dans la cérémonie de la voilure, s'était trouvée assez indisposée pour se retirer dans sa cellule; sa sœur compagne s'offrit à aller s'informer de son état.

L'abbé refusa; il remonta aussitôt rendre compte de sa commission à monseigneur. La mère en parut vivement satisfaite, l'évêque presque indifférent. On servait le café; l'abbé de Luc alla se pencher à l'oreille de la supérieure et lui demanda tout bas la permission de se retirer, à cause d'une leçon qu'il donnait chaque jour. Sur sa promesse de revenir bientôt, la bonne mère lui sourit en disant :

— Oui, oui, et revenez-nous vite.

Pour la même raison, il fit la même demande à monseigneur, bien humblement.

— Allez, mon cher fils ; le devoir seul doit nous diriger... Revenez-nous aussitôt.

Et il reprit sa conversation avec la bonne mère. C'était charmant; la gaieté, l'abandon régnaient. Monseigneur semblait le plus heureux des hommes. Mme la supérieure était la plus charmante des femmes; on avait fait un excellent dîner; les yeux brillaient, les joues étaient empourprées; parfois, dans la chaleur de la discussion, pour appuyer un point contesté, on avait des serrements de main tout à fait profanes. L'évêque redevenait l'ancien étudiant du vieux quartier Latin, et la bonne mère, la brillante comtesse dont les regards avaient troublé tant de cerveaux. Les petits vicaires qui se trouvaient à table causaient gaiement avec les

trois sœurs qui partageaient avec la supérieure la direction de la communauté. Autour de la table gaie allaient et venaient les deux sœurs converses chargées du service.

L'abbé se retira sans que son absence fît un vide ; il traversa tout pensif la grande cour ; avant de s'engager sous la voûte, pour gagner la porte de la rue, il leva la tête et regarda la fenêtre de la cellule de la sœur Honorine... Il se recula aussitôt sous la voûte, craignant d'être vu, car Aurélie était accoudée sur la fenêtre, le menton dans les mains, les yeux levés vers le ciel, plongée dans ses pensées, ne voyant, n'entendant rien autour d'elle. Il l'admira d'abord, car elle était adorablement belle dans son costume de sœur, et le prêtre tressaillit devant ce magnifique tableau.

Il était seul sous la voûte, personne ne pouvait le voir ; il resta, admirant toujours la superbe créature, dont il était le directeur ; pour s'assurer qu'il ne pouvait être vu, il jeta un long regard autour de lui, puis aux fenêtres ; il eut un mouvement en voyant, à la croisée du même atelier duquel s'étaient échappés les chants scandaleux qui avaient troublé l'office et la cérémonie, un homme qui se penchait, au risque de tomber dans la cour, et qui regardait la jeune sœur.

La rage le prit, la jalousie le mordait au cœur ; furieux de voir cette outrageante indiscrétion, il était prêt à remonter trouver la mère pour lui montrer l'évidente urgence de se débarrasser de ce voisinage. Ne consultant que sa colère, il allait sortir du couvent, décidé à aller trouver ces gens. Il allait crier avant, lorsque le jeune homme se retira... Mais, en même temps, il s'aperçut qu'Aurélie l'avait vu et que son regard, suivant le sien, avait découvert l'homme qui la regardait

Tout confus, il se fit ouvrir par la sœur tourière et sortit.

Il alla immédiatement s'adresser au concierge de la maison voisine. Ayant demandé quelles étaient les personnes qui occupaient le logement et qui s'y conduisaient si singulièrement, il apprit que tous les appartements de cet étage étaient à louer; on les remettait à neuf, et les gens qu'on y voyait étaient des ouvriers occupés aux réparations. L'abbé demanda alors à le visiter, disant que les dames de la communauté voisine cherchaient justement un grand local pour y installer des ateliers de lingerie pour les ouvrières sans travail, au profit des enfants pauvres.

— Oh! les bonnes sœurs! fit la concierge; et elle dit le prix et les conditions de la location qui parurent plaire à l'abbé.

Nous savons que la visite de la location avait un tout autre but.

L'abbé de Luc suivit la concierge. Toutes les portes du vaste appartement étaient ouvertes, c'était l'heure du repas et les ouvriers étaient absents; un seul se tenait accoudé sur le chambranle de la fenêtre, se dissimulant le plus qu'il pouvait; il n'entendit pas marcher derrière lui. Son regard ardent était fixé sur la fenêtre de la cellule de la sœur Sainte-Honorine. Aurélie n'était plus à la fenêtre, mais un observateur aurait remarqué de temps à autre un coin du rideau se soulever doucement. L'ouvrier qui regardait semblait guetter; tout entier à ce qu'il voyait, il ne s'occupait pas de ce qui se passait autour de lui; la concierge, dirigeant l'abbé, lui faisait remarquer la grandeur de la pièce dans laquelle il se trouvait; mais l'abbé ne l'entendait pas, il marcha droit vers l'ouvrier et lui frappa

sur l'épaule ; lorsque celui-ci se retourna stupéfait, il lui dit sèchement :

— Ne comprenez-vous pas, monsieur, que votre indiscrétion est indécente ? Vous êtes ici pour travailler, et non pour espionner ces saintes filles.

Le jeune homme était tout décontenancé, contrarié d'être dérangé, gêné, embarrassé d'avoir été surpris ; mais respectueux en voyant le costume de celui qui lui parlait, il s'excusa :

— Monsieur, je ne croyais pas mal faire. Je suis dans une heure de repos... La vie d'un couvent est une chose curieuse à voir, et je n'ai d'autre intention que de satisfaire ma curiosité.

Le ton, l'allure du jeune homme plurent à l'abbé, qui, radouci, reprit aussitôt :

— Mon ami, vous devez avoir assez de bon sens pour comprendre que le regard persistant d'un homme gêne des femmes, surtout des femmes que leur caractère rend plus modestes et plus timides... Je vous parlais ainsi, — je suis monté pour cela, — parce que je voyais dans votre attention une marque de mépris ; tout à l'heure déjà, par des chants inqualifiables que vous chantiez en chœur avec vos camarades, vous troubliez l'office.

— Monsieur, ce reproche ne peut s'adresser à moi, car je ne travaille pas dans cette pièce, je suis occupé à l'autre bout de l'appartement, à la menuiserie, et ce sont les peintres qui sont ici...

La concierge crut devoir intervenir, et dit :

— Monsieur le curé, vous ne m'avez pas dit cela ; il suffisait d'un mot, je parlerai à l'entrepreneur.

— C'est inutile, madame ; veuillez faire cesser tous travaux dans les pièces donnant sur le couvent, la

sainte mère veut les aménager autrement ; il est donc inutile d'y faire de nouveaux frais.

— Mais alors vous arrêtez la location?

— Oui, madame. L'avoué de la communauté ira aujourd'hui même s'entendre avec la propriétaire.

Et l'abbé ayant pris un louis le glissa dans la main de la concierge qui, le remerciant avec émotion, exclamait :

— Que je suis heureuse d'avoir pour locataires ces saintes dames !

L'abbé se retirait, remarquant que le jeune ouvrier semblait vouloir lui parler ; intrigué, il y aida en lui disant :

— Je ne vous ai point fâché, mon ami? vous devez comprendre le sentiment qui me dirige. Tout honnête homme doit avoir en lui le respect de la femme, et plus encore le respect de celle qui porte l'habit de religieuse.

— Je vous ai dit, monsieur, que je n'agissais qu'avec l'indiscrétion d'un curieux. Je ne sais pas ce que c'est qu'une communauté... Alors cette grande maison est un couvent?

— Oui.

— Les dames que j'y voyais sont des religieuses?

— Oui.

— Est-ce que tout le monde peut se faire religieuse?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

Le jeune homme rougissait en parlant, embarrassé par le regard interrogateur du prêtre.

— Oh ! pour rien..., par curiosité... C'est toujours intéressant de connaître ces choses-là... Mais je croyais que, pour être religieuse, il fallait faire des vœux ?

— Certainement, c'est du renoncement au monde; on se voue à Dieu seul...

La concierge eut pitié du peu d'intelligence du jeune homme, et, voulant éviter à l'abbé ces questions, elle dit :

— Il ne comprend pas... C'est bien simple : ce sont des jeunes filles qui veulent vivre toujours dans l'honnêteté, qui se doutent que tous les hommes ça ne vaut pas cher, et qui préfèrent prendre Notre-Seigneur Jésus-Christ pour époux.

S'adressant à l'abbé, le jeune homme demanda :

— Ah! pour être religieuse dans ce couvent, il faut être une jeune fille?

— Non, mon ami. La communauté que vous voyez est, au contraire, une maison de calme, de repos et de prière. Toutes celles qui ont souffert du monde, toutes celles qui ont vu que la vie mondaine n'était qu'erreurs et fautes, viennent ici, abandonnant tout pour se consacrer à Dieu.

— Mais, puisque la prononciation des vœux, en les livrant tout entières au Seigneur, les exile du monde, elles n'ont pas de famille..., elles ne sont pas mariées?

— Elles sont filles ou veuves...

— Ah! très bien, répéta le jeune ouvrier d'une façon singulière. Ou veuves!

L'abbé de Luc le regarda avec étonnement et répéta encore :

— Mais pourquoi me demandez-vous ça?

— Pour rien... C'est à cause de l'âge, toutes celles que j'ai vues par la fenêtre avaient l'air de femmes.

L'explication parut vague à l'abbé; mais les ouvriers rentraient, et le jeune prêtre ne désirait pas rester avec eux; il suivit la concierge pendant que celui qui lui

avait parlé allait à son travail. En se plaçant devant son établi, ce dernier disait pensif :

— Elle est donc veuve?

Lorsque l'abbé, descendant de chez la mère supérieure de la communauté des sœurs de Madeleine-Repentie, avait aperçu à la fenêtre de sa cellule celle qu'il avait amenée ; lorsqu'il l'avait vue diriger ses regards vers le jeune ouvrier placé à la fenêtre en face de la sienne, la jalousie lui avait déchiré le cœur. Car l'abbé aimait Aurélie, il l'aimait, et vainement il avait lutté contre cet amour. Du jour où la jeune femme, dans le confessionnal sombre de la petite chapelle, lui avait répondu :

— Il y a des passions auxquelles on ne résiste pas, et desquelles on est condamné à souffrir toujours...

— C'est le moindre sacrifice que vous puissiez faire à Dieu en expiation du passé.

— Eh ! que me parlez-vous de sacrifice à Dieu?... Le faites-vous vous-même, vous qui devez me diriger !

— Oui, Aurélie, oui..., et vous le savez bien, puisque je résiste et repousse l'amour que je ressens pour vous.

— Il n'est point question de moi. Cet amour que vous dites repousser, vous l'entretenez sans cesse dans les rapports constants que nous avons ensemble, et, s'il reste pur, c'est parce que je ne veux pas céder... Je ne parle donc pas de ce sacrifice.

— Que voulez-vous me dire?

— Je vous ai déjà tout dit... Non, ma nature, mon caractère ne pourront se faire à l'existence que l'on mène en ce lieu ; pour consentir à m'y conformer, à m'y soumettre, il faut un mobile puissant... J'étais désespé-

rée, vous m'avez tendu la main. La reconnaissance que j'avais pour vous, l'affection que vous aviez pour moi se sont transformées et, honteux tous les deux, nous nous sommes surpris à pécher là même où je venais chercher le pardon de mes péchés. Nous n'avons résisté ni l'un ni l'autre; vous m'avez dit que, pour certaines âmes, il était un amour pur qui ne demandait d'autre sacrifice que les pensées, et je me suis abandonnée à cet amour mystique...

— Aurélie, près de vous, pour vous j'oublie tout, j'irai demander le pardon...

— Mais, reprit Aurélie, vous ne reculez plus devant la faute... Vous me traitez comme une niaise, je ne le suis point. Vous m'aimez, vous me l'avez dit, je vous ai cru, et, malgré votre caractère, je n'en ai pas été étonnée, parce que je sais que la nature commande à tous et que les mœurs de convention auxquelles on veut se soumettre ne servent de rien contre la nature. Moi aussi je vous aimais, et je vous l'ai avoué. Mais moi, quand j'aime, mon amour s'augmente du sacrifice qui m'est fait. Il vous est défendu d'aimer : vous m'aimiez, et je vous en aimai plus.

— Alors, cette résistance... Vous m'aimiez, dites-vous, et tout à coup, de confiante, abandonnée que vous étiez, vous êtes devenue sévère; vous vous êtes gardée, augmentant par des regards, par des caresses, la passion qui me dévorait, pour vous retirer tout à coup, alors que je vous croyais...

— Pardon!... Eh bien, c'est vrai, parce que le sacrifice que je vous croyais me faire était diminué, parce que je suis jalouse de ceux que j'aime, parce que je les veux sans partage...

— Quoi, parce que j'appartiens à Dieu?...

— Ne dites donc pas de niaiseries!... Je sais... j'ai vu...

— Mais quoi? fit l'abbé inquiet, se penchant sur la grille.

— Vous me feriez peine, si je vous entendais mentir... Je vais vous dire la vérité... Une nuit, je vous ai vu, — vous m'entendez, — vu descendre de chez la supérieure, et depuis je vous ai étudiés sans cesse tous les deux... Vous êtes l'amant de cette femme... Moi, je ne veux pas que l'homme que je choisis soit l'amant d'une autre.

L'abbé ne répondit pas. Il ne protesta pas et Aurélie lui en sut gré.

— Eh bien? fit-elle, le poussant à bout.

— C'est vrai, mais je ne l'aime pas.

Aurélie dit alors avec un accent sincère :

— Je crois absolument ce que vous me dites là!

— Et vous, Aurélie, je suis fou de vous...

— Je le sais... Eh bien! renoncez à cette femme, flagramment; que je la voie occupée de vous, cherchant vos regards, qui ne lui répondront pas, et l'amour en moi reviendra.

On entendait le bruit des chaises dans la chapelle.

Les autres sœurs s'impatientaient. On remarquait que la novice était bien longue dans sa confession

L'abbé ne s'en préoccupait pas; mais Aurélie le comprit; elle dit encore :

— Choisissez entre elle et moi.

Et se levant, l'air recueilli et comme écrasée sous le poids de la pénitence qui venait de lui être infligée, elle alla s'agenouiller devant le chœur.

De ce jour, ç'avait été pour le jeune abbé une vie insupportable; il sentait sans cesse les yeux d'Aurélie

sur lui, et la vieille comtesse ne pouvait s'expliquer la froideur de son directeur.

Aurélie avait proposé au jeune abbé de rompre positivement et celui-ci lui avait répondu que cela était impossible. Il n'était pas pour rien l'amant de la maîtresse de la communauté.

Il aidait à la direction de la maison, car, par la confession de chacune des sœurs, il savait ce qui se passait dans la maison, et, selon ses rapports, on dirigeait...

Aurélie haussa les épaules, en disant :

— Et vous croyez tout savoir?

— Tout! fit l'abbé, qui, bien content d'avoir l'occasion de lui rendre ce qu'elle lui avait fait, ajouta :

— Nous savons même qu'une nuit vous avez reçu ici M. Mathieu des Taillis, que notre mère vous défendait de voir.

Aurélie fut plus ennuyée que surprise; mais, dès cette heure, elle se promit qu'elle ne resterait pas dans la communauté. Esclave de ses passions, elle aimait le jeune abbé et voulait en être aimée. Mais ce qu'elle trouvait piquant surtout, ce qui augmentait le charme de ce caprice, c'était qu'il restât dans le monde où il était né. Elle voulait que l'amant gardât son caractère ecclésiastique; elle voulait que le couvent servît d'abri à cet amour.

L'abbé n'avait jamais rencontré pareille coquette; où il voyait de l'enfantillage, c'était de la perfidie; il croyait conquérir une femme, alors que déjà, pieds et poings liés, il était dans ses filets. L'amour de la malheureuse était fatal; on en sortait déshonoré ou meurtri. Et l'abbé de Luc, qui croyait poursuivre une femme légère, volage comme un oiseau capricieux, voulait

s'enfermer avec elle dans cette autre cage : la communauté. Là, près d'elle, il serait tranquille, et ses efforts ne tendaient qu'à ce but. Un jour, il lui avait dit que la supérieure n'était point immortelle, et, lui étant directeur de la communauté, Aurélie pourrait un jour devenie l'abbesse. Cela avait fait rêver Aurélie toute une nuit; mais son caractère était trop léger pour penser longtemps au même sujet quand l'amour occupait son cœur.

La mère s'était fâchée de l'abandon dans lequel on la tenait, et, sans avoir aucune preuve, elle avait d'intuition deviné que la sœur Honorine occupait les pensées de l'abbé. Quelques jours avant la vêture, elle avait demandé qu'un examen attentif de la postulante eût lieu, car elle la croyait peu propre à se conformer à la vie de la communauté. Mais si la jalousie avait ouvert les yeux de la supérieure, Aurélie était une charmeuse qui s'était attiré l'affection et la sympathie de toutes ses compagnes, et elle fut vivement défendue par elles; l'abbé n'eut même pas besoin d'intervenir.

Tel était l'état de nos personnages et leur situation au moment de la vêture.

Si le malheureux abbé avait su ce qui se passait dans le cœur d'Aurélie au moment où il la voyait se reculer tout à coup de la fenêtre en apercevant le jeune ouvrier, il eût été aussitôt la consoler.

Aurélie était calme; elle pensait qu'elle pourrait désormais vivre sans tracas, s'abandonnant au caprice qui la dominait, le satisfaisant; lorsqu'elle en serait lasse, attachant autant d'importance aux vœux qu'elle avait prononcés qu'à ses serments d'amour, elle quittait le couvent, jetant le froc et rentrant dans le monde au milieu duquel elle n'avait plus rien à craindre, son mari

étant mort et Mathieu des Taillis s'étant engagé à en finir avec la belle Grêlée et le marquis de Meyran. Tout était donc pour le mieux; elle était entrée au couvent comme on va à la campagne, pour se reposer, s'amusant de ses mœurs, de ses usages nouveaux pour elle, ainsi qu'on s'amuse des allures et du langage rustique des paysans. Une petite intrigue venait la distraire, cela était sans importance et elle s'y livrait tout entière. L'avenir était calme, riant; elle avait pour horizon la fortune, la liberté, l'indépendance, et quelques mois de retraite dans un couvent assureraient le respect. Aurélie était donc bien heureuse; accoudée sur sa fenêtre, le menton dans ses mains, elle souriait à l'avenir. Son regard se promenait partout, lorsqu'il rencontra celui du jeune ouvrier. Aurélie jeta un cri et, pâlissant, elle se rejeta en arrière. Elle avait oublié celui-là dans l'avenir.

Aurélie avait reconnu Émile Aublet, celui qu'elle avait fait condamner pour échapper au déshonneur. Le passé se redressait menaçant; elle le sentait bien, il n'y avait plus de pardon possible. Celui-là serait implacable. Elle se souvenait de la façon dont elle l'avait traité devant la cour. Elle l'avait écrasé de pitié, de mépris; elle avait fait de l'amant un voleur. Quand le malheureux avait cherché dans son regard un encouragement, une consolation à l'infamie à laquelle elle le condamnait, son regard froid l'avait pris des pieds à la racine des cheveux. Quel mépris, quelle honte elle ressentait! Quoi! cet homme, ce vaurien, osait dire qu'elle l'avait aimé, qu'épouse elle avait oublié ses devoirs pour lui! Pouah!

Elle avait bien vu dans le regard du malheureux toute la haine qu'il ressentait pour elle, et lorsque ce soir,

outragé par le misérable magistrat son complice, le pauvre diable s'était révolté, dans sa voix elle avait entendu la menace de l'avenir. Celui-là avait trop souffert, les années de bagne ne s'oublient pas dans le sombre silence imposé par le garde-chiourme. La pensée vole, vole toujours; la haine se fortifie, et l'espoir caressé avec la liberté, c'est la vengeance.

Elle savait tout cela, la petite ouvrière devenue baronne de Marby, puis religieuse, avec ses vices. Elle savait, parce qu'elle se jugeait elle-même et qu'elle se sentait incapable de pardonner à celui qui l'aurait fait si injustement condamner.

Cet ouvrier, qui lui était apparu dans l'encadrement de la fenêtre, dans sa grande blouse blanche, tout ensoleillée; cet ouvrier, dont la face lumineuse ressortait du fond sombre comme avec un nimbe au-dessus de ses cheveux bruns, l'avait bouleversée! C'était une apparition. La justice venait réclamer la coupable!

Aurélie eut peur; elle avait comme des éblouissements; son regard ne pouvait supporter le regard de cet homme. Tressaillant, elle ferma la fenêtre, et c'est tremblante qu'elle levait le coin du rideau pour voir si Aublet s'était retiré.

Elle ne vit pas la scène qui se passa entre le jeune homme et l'abbé. Mais lorsque le jeune ouvrier ayant repris son travail, la fenêtre resta vide, elle alla dans le fond de sa cellule s'asseoir sur sa couchette, cherchant à envisager l'avenir avec calme.

Il n'y avait plus à reculer, il fallait agir. Aublet était libre, et il venait de la voir. Il avait toutes les facilités pour établir, aujourd'hui, ce que la détention préventive l'avait empêché de rechercher, — les preuves de ses relations avec Aurélie, — qui faisaient du voleur un

amant et de la femme un monstre. Ces preuves, elle savait bien qu'il pouvait facilement les produire.

Alors elle était perdue! Il fallait échapper à ses poursuites, c'est-à-dire quitter la maison où il savait qu'elle était retirée; il fallait au plus tôt avoir une entrevue avec Mathieu des Taillis, pour qu'il ajoutât à la liste des gens qu'il devait faire disparaître le nom d'Émile Aublet.

Oh! ce fut une interminable journée, pleine de désespoirs, de tourments. Sans cesse, alors, le passé allait revenir se dresser devant elle; lorsqu'elle croyait avoir atteint le but, le chemin à faire se trouvait encore aussi long. C'était le rocher de Sisyphe à remonter. Alors qu'elle croyait avoir remonté la roche, le rocher glissait, menaçant de l'écraser. Il était impossible que cela durât plus longtemps; il fallait en finir, fût-ce par un crime nouveau. De ceux qui connaissaient le passé, il ne restait que cet homme, et comme il fallait que ce passé s'effaçât, cet homme devait disparaître. Il était surtout nécessaire de se mettre à l'abri de toute rencontre possible; Aublet connaissait le lieu qui lui servait de retraite, il fallait abandonner cet endroit. Elle s'y prépara aussitôt; mais pouvait-elle fuir seule? En même temps qu'elle allait renoncer à la vie rêvée, allait-elle renoncer à son caprice? L'amour qui lui mordait au cœur allait-il s'éteindre? Non, elle se sentait incapable d'aucun sacrifice; elle allait fuir, mais elle voulait, dans sa fuite, emmener ce qui lui était cher. Elle chercha ce qu'elle allait dire à l'abbé, dans l'entrevue convenue le soir; il fallait qu'il la prît, qu'il la cachât. Évidemment, l'abbé ne résisterait pas, car c'était le jour qu'elle avait choisi pour succomber. Elle lui avait promis que, le jour même, sur ses conseils, son âme serait à Dieu, en

même temps que, le soir, son corps serait à lui. Et c'est pour cela que l'abbé, fiévreux, attendait impatiemment la réalisation de la promesse qu'il lui avait rappelée, à la fin de la cérémonie de la vêture, en lui disant :

— À ce soir.

La communauté était en joie, les sœurs, comme des enfants, jouaient dans le parc et le jardin, attendant le dîner. La sœur Honorine, le cerveau toujours plein de son idée de vengeance et de son rêve d'amour, se préparait au rendez-vous du soir. Elle se faisait belle, elle se revêtait du linge fin de la courtisane sous son habit monastique ! Elle parfumait ses chairs et préparait ses lèvres aux baisers ; l'heure du rendez-vous venait. Elle l'avait voulu ainsi ; à l'heure où ses compagnes seraient au réfectoire, ayant déclaré qu'elle passerait la journée en prières, elle devait rencontrer l'abbé.

Le gris des soirs d'automne envahissait le parc, la cloche avait sonné, appelant les sœurs au réfectoire. Sœur Honorine descendait l'escalier, se glissait le long du mur et gagnait le fond du parc. Là, elle s'assit et attendit l'abbé. La nuit était tout à fait venue, lorsque sa silhouette se détacha dans une des allées. Était-ce impatience ou désir ? la sœur Honorine se leva aussitôt et courut à sa rencontre. Elle lui prit la main en lui disant :

— Que vous venez tard !

Prenant sa main dans les siennes, et les caressant il répondit aussitôt :

— Il n'a pas dépendu de moi que je vinsse plus tôt.

— Vous étiez chez elle... C'est elle qui vous a retenu.

— Je vous ai dit, Aurélie, que j'en avais fini avec elle ; je vous ai dit qu'il n'y avait plus en moi qu'une pensée, la vôtre.

— Venez, Luc, fit-elle.

— Asseyons-nous d'abord.

— Non, répondit Aurélie d'un ton sec.

— Et pourquoi? fit l'abbé, s'apercevant seulement de l'état singulier dans lequel était la jeune femme.

Il faisait nuit, et il ne pouvait voir sur son visage ce qui se passait en elle. Il reprit :

— Mais, qu'avez-vous, Aurélie? Vous tremblez, votre main brûle.

Elle ne répondit pas. Il l'entraîna vers le fond du parc. Puis, s'arrêtant tout à coup, elle lui dit fébrilement :

— Ecoutez, Luc. Ce que je vous ai demandé, vous l'avez fait ; ce que j'ai promis, je le tiendrai. Mais je ne puis accepter la vie que vous m'avez conseillée, et je veux quitter cette maison.

— Quoi ! déjà ? fit l'abbé stupéfait.

— Ne m'en demandez pas plus que je ne veux dire. Ici, je cours un grand danger. Il faut que je parte, que je me sauve !

— Mais c'est impossible !

— C'est impossible, si vous le voulez. Abandonnez-moi, je partirai seule.

— Que me dites-vous là ?

— Je vous dis ce que je veux faire.

— Mais je suis tout bouleversé en vous entendant. Ce matin, vous étiez tranquille, calme ; ce matin, je devais vous voir, je viens ; tout ce que nous avions arrêté, entendu, convenu, se trouve détruit.

— Point du tout ; je ne vous dis pas cela. Je vous ai dit : Nous nous aimons, faites-moi le sacrifice de celle dont je suis jalouse ; ne pensez qu'à moi, ne vivez que pour moi, et je suis à vous. Je vous ai dit que le même

jour où vous obéissant, je donnerais mon âme à Dieu, mon corps serait à vous. Je ne mens pas à ma promesse. Luc, me voici, je suis à vous ; mais emmenez-moi de cette maison, emmenez-moi vite. Ici, j'ai peur, ici, je suis menacée. Je ne puis m'expliquer plus clairement, mais croyez-moi.

Elle était penchée sur le prêtre. Celui-ci lui serrait une main et entourait sa taille. Leurs yeux s'habituaient à la nuit et leurs regards déjà se rencontraient. Leurs haleines se mêlaient, le parfum brûlant glissait des lèvres de la jeune femme et troublait le cerveau du prêtre. Il se sentait sans force, il était prêt à obéir. Ce danger mystérieux, il en avait peur lui-même. Il ne fit pas d'observation ; ne trouvant rien à répondre et se laissant diriger, il dit :

— Viens donc, alors, viens chez moi.

C'est elle qui lui prit le bras, qui l'alla conduire jusqu'à la petite porte de la rue des Feuillantines, et lui dit bas :

— Attends-moi.

Elle courut vers les bâtiments et grimpa jusqu'à sa cellule. Elle prit vivement sur son lit le petit sac de cuir dans lequel elle avait caché ses bijoux, sa petite fortune enfin, et elle redescendit aussitôt.

Elle traversa la cour au moment où les sœurs, dans le réfectoire, récitaient à haute voix les actions de grâces après le dîner. Elle courut dans le parc.

L'abbé de Luc avait ouvert la petite porte. Quand il la vit, il la fit passer devant lui, et ils sortirent. Inconsciente, la jeune femme s'appuyait sur son épaule ; mais l'abbé se recula, comprenant combien à cette heure la situation était compromettante, et il dit à Aurélie :

— Montez en voiture ; faites-vous conduire chez moi ; notre costume attirerait les regards.

Aurélie s'arrêta aussitôt, et, jetant un regard sur elle, elle se rendit à l'observation du jeune abbé. Elle avait le costume éclatant, dans son neuf, des dames de Madeleine-Repentie. Elle se dirigea vers la place de l'Observatoire pour prendre un fiacre, pendant que l'abbé, pressant le pas, tout fiévreux, brûlant de désirs, regagnait rapidement sa demeure.

Quoique gênée par le costume qu'elle avait revêtu, la singularité de l'équipée lui plaisait. L'extravagance de cette sortie nocturne, en costume de religieuse, la remplissait de joie. Toutes les craintes de la journée s'étaient effacées lorsqu'elle avait retrouvé le jeune prêtre souple et obéissant à son caprice. Elle ne pensait plus à celui qu'elle avait vu à la fenêtre, en face du couvent; en quittant la communauté, elle y laissait toute inquiétude, comme le jour où, quittant son petit hôtel d'Auteuil, elle y avait laissé toutes ses craintes. Son caractère léger, frivole aimait ces changements ; elle n'avait pas le temps de se lasser de ce qui lui avait plu. En regardant son costume noir et blanc, elle se souriait ; déjà elle pensait à l'effet singulier qu'elle produirait en restant toujours ainsi vêtue, au milieu du monde vers lequel elle retournait. Elle avait fait ses vœux, elle était bien une des sœurs des dames Madeleine-Repentie, personne n'avait le droit de lui contester ce titre, et elle saurait bien en profiter. D'abord, en rentrant dans la vie mondaine, il fallait qu'elle fût bien assurée de n'y plus rencontrer ses ennemis. Pour cela, dès le lendemain, elle se promettait d'aller, en son costume, rendre visite à son vieil... ami Mathieu des Taillis. Et elle souriait singulièrement à cette pensée,

car elle se souvenait que le vieux magistrat l'avait suppliée de venir un jour chez lui dans ce costume.

Elle était arrivée place de l'Observatoire ; elle était montée en voiture sans avoir tourné la tête ; tout occupée de ses pensées, elle n'avait pas regardé autour d'elle. Pourtant, il eût été utile pour elle de voir ce qui se passait sur son chemin.

A peine avait-elle franchi la petite porte du parc, donnant sur la rue des Feuillantines, qu'un homme s'était lancé sur ses traces, se cachant dans l'ombre des maisons qu'il suivait, profitant des encoignures des portes, des cours pour se dissimuler, mais cherchant visiblement à voir, sous la lumière d'un réverbère, le visage de celle qu'il suivait. Lorsqu'il la vit, il la reconnut, resta une minute la suivant des yeux en disant :

— Elle ! C'est elle ! c'est elle ! Où va-t-elle à cette heure ?

Et il reprit sa marche à trente ou quarante pas en arrière.

Lorsque la voiture dans laquelle Aurélie était montée se mit en marche, il se cramponna à l'anneau des ressorts et courut derrière.

Pendant ce temps, un autre fait singulier se passait dans la rue des Feuillantines. Au moment où l'abbé de Luc, ayant ouvert la porte, disait à la jeune femme de marcher seule par un autre chemin pour se retrouver chez lui, et s'éloignait d'elle, un homme installé chez un marchand de vin voisin était sorti. Après avoir hésité un instant pour savoir s'il devait suivre l'homme ou la femme, remarquant peut-être qu'elle était déjà suivie, il l'abandonna pour s'attacher aux pas de l'abbé. L'abbé de Luc marchait vite ; il avait hâte d'être arrivé. Il craignait qu'Aurélie ne se trouvât chez lui avant qu'il

n'y fût lui-même. Celui qui suivait l'abbé grommelait :

— Il faut que je sache aujourd'hui où tout cela ruche en dehors de la maison où l'on va et d'où l'on vient le soir pour rentrer dans ce couvent-là. Aujourd'hui, l'abbé, demain, l'abbesse. Il paraît qu'il est pressé, qu'il n'aimerait pas à être rencontré. Il va vite.

Lorsque l'abbé arriva devant sa porte, celui qui le suivait tournait la rue. Il s'arrêta aussitôt, se cacha dans l'encoignure d'une porte cochère, pour observer ce qui allait se passer. Une voiture stationnait devant la porte. Le prêtre vint droit au cocher, paya sa course, ouvrit la portière, fit descendre la jeune femme qui sauta légèrement sur le trottoir, et, la prenant, il la fit entrer dans sa demeure.

— Tiens, tiens, faisait l'homme : on part ensemble de là-bas pour se trouver ici. Et l'autre, qu'est-il devenu? Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Il est maintenant trop tard pour s'informer dans la maison ; il suffit ce soir de prendre des notes. Voyons cela.

L'individu était un Parisien ; il savait quelle était la rue où il se trouvait. Il regarda seulement le numéro de la porte, puis il remonta, et, allant se placer sous la lueur d'un réverbère, il écrivit :

« Toute la journée, ayant remarqué qu'il se passait quelque chose d'inusité devant la maison, je suis resté en observation. C'était une cérémonie d'église, qui amena beaucoup d'étrangers. Le soir, rien de singulier n'étant survenu, j'allai dîner chez un marchand de vin en face du parc de la maison. Je me disposais à en sortir vers neuf heures ou neuf heures et demie, lorsque je vis la petite porte s'ouvrir, et un prêtre, conduisant une religieuse, en sortit. La religieuse était attendue sans doute, car le prêtre la quitta, et un homme que je

n'avais pas remarqué d'abord, sortit d'une maison voisine, et, marchant sur ses traces, se dirigea vers elle. Je me mis à filer le prêtre; il s'arrêta rue de la Clef, dans une maison qui semble n'avoir qu'un, au plus deux locataires. La religieuse qui l'avait quitté à la porte de la maison descendit de voiture et il la fit entrer chez lui. »

— Nous disons, rue de la Clef? et le numéro, je l'oubliais.

Et l'individu se retourna pour regarder le numéro.

Il ne fut pas peu stupéfait de voir le même homme qu'il avait aperçu rue des Feuillantines monter dans la voiture laissée vide par la religieuse, en disant au cocher :

— Vite, vite, à Meudon.

La voiture partit, et l'homme ayant regardé l'heure, dit :

— Ah ! ma foi, tant pis, il est trop tard. J'en ai fait assez aujourd'hui ; je ne m'en vais pas filer celui-là, je le repincerai peut-être demain ; le père Huret n'aura pas à se plaindre.

La voiture s'éloigna pendant que l'homme allumait tranquillement un cigare.

IX

UNE UTILE PROMENADE EN FIACRE.

Dans un de nos précédents chapitres, on a vu que la belle Grêlée avait promis d'envoyer Margot chez la mère Madeleine, afin d'annoncer à Émile Aublet qu'il était

attendu à Meudon pour poursuivre le but qu'il voulait atteindre. Aublet était venu à cet appel ; une entrevue avait eu lieu entre nos personnages, et sur un plan arrêté le jeune menuisier était parti pour se mettre à l'œuvre.

Nous avons vu comment il avait découvert la retraite de celle qu'il cherchait, puis nous l'avons vu être le témoin de sa nocturne escapade, et enfin sauter dans la voiture que venait de quitter Aurélie, pour se faire conduire à Meudon.

Émile Aublet était installé dans la voiture, et il bouillait d'impatience ; les chevaux couraient trop lentement tant il avait hâte de rejoindre le marquis et le capitaine. C'était le moment d'agir ; on pouvait revenir aussitôt. Le capitaine avait le droit de se faire ouvrir la porte pour surprendre sa femme. Cette fois, on était enfin maîtres de la misérable prise en flagrant délit d'adultère ; car il ne doutait pas que l'abbé ne fût l'amant de la jeune femme. Il l'avait reconnu lorsque de Luc passa près de lui pour aller ouvrir la portière de la voiture. C'était l'abbé qui l'avait apostrophé si singulièrement le matin, et alors il s'expliquait son ton et son allure ; c'était la jalousie qui l'avait dirigé. Aurélie allait enfin tomber en leur pouvoir, et elle serait forcée de lui donner la déclaration écrite qu'il voulait avoir : sa justification.

Impatient, il se remuait sur les coussins, changeant de place ; tout à coup voulant s'étendre sur une banquette, en glissant ses jambes sous l'autre, ses pieds rencontrant un obstacle, il se baissa et ramassa un petit sac de cuir qui pesait fort lourd.

— Oh ! si c'était à elle, voilà qui serait une chance !

Il l'ouvrit aussitôt, et, à la lueur des lanternes, il vit

de nombreux écrins et des bijoux seulement enveloppés dans de petites peaux.

— C'est bien à elle.

Puis il s'arrêta pensif. Une effroyable idée traversait son cerveau. Si à cette heure Aurélie, s'apercevant de son oubli, descendait, appelait un agent et parvenait à le faire prendre. Comme autrefois, il avait entre les mains les bijoux de la jeune femme : il devenait récidiviste ! L'idée était folle, insensée, et c'est pour cela qu'il avait peur.

Un instant, il pensa à prévenir le cocher de la trouvaille faite dans sa voiture. Mais c'était renoncer à une arme trop utile. Il referma soigneusement le sac et le replaça où il était. Si un accident survenait avant son arrivée à Meudon, il pourrait toujours déclarer qu'il ne s'était pas aperçu que ce sac était dans la voiture. Cela était simple et le rassura.

Avec sa légèreté ordinaire, Aurélie, ne pensant qu'à la situation galante au-devant de laquelle elle allait, entraînée par le charme qu'elle trouvait dans un amour délictueux, par tous ses côtés pleins de danger, avait complètement oublié sa petite fortune. Quand elle avait vu l'abbé ouvrir la portière de la voiture et lui tendre la main, elle s'était jetée dans ses bras, avec des torsions de corps qui avaient fait tressaillir le jeune prêtre. Et comme il fallait n'être pas vu sous ces costumes dans une situation outrageant la morale, elle s'était hâtée de le suivre dans le couloir sombre dont il venait d'ouvrir la porte. A cette heure, elle avait bien autre chose en tête que son sac à bijoux. Elle l'oublia absolument.

Émile Aublet arriva à Meudon, paya son cocher qui, à moitié endormi, ne remarqua pas qu'il portait un petit sac, et comme le jeune homme s'était prudemment fait

descendre à l'entrée de Meudon, pendant que la voiture s'éloignait, il se dirigea vers la demeure du marquis de Meyran.

Il sonna et ce fut Mlle Margot qui, toute tremblante, vint lui ouvrir ; en le reconnaissant, elle dit avec étonnement :

— Quoi, c'est vous, monsieur Aublet, à cette heure? Qu'y a-t-il donc?

— Est-ce que ces messieurs sont déjà couchés?

— Non ! Entrez d'abord.

Aublet ayant obéi, elle ferma la porte et répéta :

— Non, non, ils sont au salon et font une partie. Mais madame est chez elle, et je vais la prévenir de votre arrivée. Si vous voulez d'abord entrer voir ces messieurs?

Surpris d'entendre sonner à cette heure, les deux hommes étaient aux écoutes, assez inquiets du colloque qui avait eu lieu à la porte. Le marquis s'était levé et il entre-bâillait la porte, lorsque Margot, dirigeant et éclairant Émile Aublet, allait l'ouvrir. Reconnaissant le jeune homme, le marquis dit :

— C'est vous, Aublet, à cette heure! Qu'y a-t-il de nouveau?

Le jeune homme était entré ; il posa son petit sac sur la table ; Mlle Margot s'était empressée de monter prévenir sa maîtresse.

Aublet leur dit :

— Oui, messieurs, il y a beaucoup de nouveau ; c'est ce soir qu'il faut agir, et je viens vous chercher.

A ce moment, Élise entra dans le petit salon.

— Que se passe-t-il, monsieur Aublet, pour que vous veniez à cette heure?

— Il vient nous chercher, répondit le capitaine, se

redressant et se préparant comme s'il allait se mettre à la tête de sa compagnie... Et nous sommes prêts.

— Veuillez me prêter quelques minutes d'attention. Je viens de retrouver Mme de Marby. Je sais où elle va passer la nuit.

— Allons-y ! cria le capitaine.

— Écoute donc, d'abord, dit Élise au capitaine ; puis à Aublet : Elle n'est donc plus au couvent ?

— Je ne sais comment expliquer ça. J'avais découvert le couvent où elle était. Après ma journée je prenais des renseignements sur la communauté, chez des gens du voisinage, lorsque je la vis sortir dans un costume de religieuse. Je la suivis et la vis rejoindre un abbé chez qui elle est. Et ceci est son sac, à elle.

On juge facilement de la stupéfaction des trois interlocuteurs du jeune homme et de leur curiosité. Élise lui fit signe de s'asseoir, et, s'asseyant elle-même devant Aublet, elle dit :

— Voyons, monsieur Aublet, racontez-nous tout ça en détail... Votre journée.

— C'est cela, madame ; ainsi je m'expliquerai plus facilement et vous me comprendrez mieux et pourrez vous entendre pour savoir ce que vous devez faire.

Et le jeune homme raconta dans tous les détails les différentes scènes auxquelles nous avons fait assister le lecteur.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Élise, qui avait ouvert le petit sac de cuir et qui regardait les bijoux, restait songeuse.

Olivier, regardant le capitaine et le jeune homme, disait :

— Qu'allons-nous faire ?

Le capitaine se dressa :

— Ce que nous allons faire ? C'est bien simple Nous allons partir, aller chez le commissaire de police; nous allons à cette maison de la rue de la Clef nous faire ouvrir la porte ; je soufflette le ratichon, et je les livre tous les deux au commissaire. Ils seront condamnés, je suis séparé et ce côté-là est nettoyé. Allons-y.

Olivier ne semblait guère priser l'idée du capitaine, qui, au contraire, souriait à Aublet. Le jeune marquis interrogeait sa fiancée, répétant :

— Qu'allons-nous faire ?

Celle-ci répondit :

— Rien de tout cela.

— Et pourquoi donc ? fit le capitaine.

— Parce que tu te trompes dans tout ce que tu as dit, Hilaire. Tu n'as pas les droits que tu crois avoir, ou du moins ils sont contestables. Tu es civilement mort ; c'est toi qui as répandu le bruit de cette mort ; c'est toi qui as aidé à la faire croire véritable. Ta femme, par cela, se croit véritablement veuve et est entièrement libre de ses actions ; et si un commissaire de police, se rendant à tes désirs, venait pour l'arrêter, lorsqu'elle dirait qu'elle est veuve, lorsqu'elle le prouverait, c'est toi qu'on arrêterait et non elle.

L'argument était logique : tout le monde s'y rendit. Le capitaine en était consterné, et c'est lui qui répéta :

— Qu'allons-nous faire ?

— Il ne faut mêler ni la police ni la justice dans cette affaire, jusqu'à nouvel ordre. Il faut, comme nous l'a conseillé M. Huret, agir absolument par nous.

— Eh bien ! je ne demande pas mieux, dit le capitaine. Nous allons prendre une voiture, les arrêter, et c'est nous qui les amenons.

— Cela n'est pas pratique ; il faut la laisser ce soir

où elle est. Tu n'es plus jaloux d'elle maintenant? Que t'importe sa conduite?

— Mais alors, dit Aublet, si on n'agit pas immédiatement, elle peut partir cette nuit, demain, et nous ne la retrouverons pas.

— Mais rien ne nous dit que nous ne la retrouverons pas au couvent. Elle est sortie ce soir et passe la nuit au dehors; mais peut-être est-elle coutumière du fait. La chose ne serait pas étonnante, après ce que vous avez entendu dire dans le voisinage sur cette singulière communauté. Il est certain, dans tous les cas, que l'on évitera le scandale, et que cette fuite, si elle était partie, restera ignorée; les dames de la communauté n'en parleront pas.

— Mais si vous vous trompez, si cette fuite est réelle, reprit Aublet, elle nous échappe encore, et moi, écoutez, madame, je suis bien décidé à en finir.

— Moi aussi, dit le capitaine; arrive que pourra, allons là-bas.

Olivier dit à son tour :

— J'ai absolument confiance dans le bon sens et dans la logique d'Élise, et je vous engage, messieurs, à écouter et à suivre ses conseils, et je vous rappelle qu'avant de rien faire nous nous sommes engagés à consulter toujours Huret.

— Mais que comptez-vous faire enfin? demanda Aublet directement à Élise.

— Je vous ai dit que nous n'avions rien à redouter. Nous la tenons, et nous la tenons par ceci.

Et elle tira le petit sac de cuir, duquel elle prit une poignée d'écrins.

— Il y a là toute une fortune, sa seule ressource, sans doute. Dès demain, elle la recherchera, et dès

demain nous pourrons faire mettre dans les journaux que nous sommes prêts à rendre à celle qui l'a perdu un petit sac de cuir, contenant des bijoux, trouvé la nuit dans une voiture. Une correspondance s'engage. Nous lui faisons nous fixer un rendez-vous, nous la menons où nous voulons, enfin elle vient sans défiance, et nous sommes véritablement maîtres d'elle.

— Ah ! mais, très bien, firent à la fois Olivier et Aublet ; très bien, et c'est bien simple.

— J'aime mieux cela, dit le capitaine joyeux ; c'est en tête-à-tête que je réglerai son affaire.

— Et là, continua la jeune femme, vous pourrez obliger Aurélie à donner un rendez-vous à ce Mathieu des Taillis, car ce n'est pas elle que nous avons le plus à redouter, c'est lui. A son appel, il viendra, et cette fois, véritablement, vous pourrez efficacement agir.

Tout le monde approuva.

— Le capitaine dit :

— Voilà un véritable plan ; c'est clair, c'est net, c'est simple et ça réussira. Ah ! je me trouverai donc enfin nez à nez avec ce misérable ! Vous, Aublet, nous vous ferons avoir la déclaration que vous voulez d'elle ; moi, c'est une affaire d'homme à homme. Il n'a pas à me refuser, nous sommes du même âge à peu près, et vingt dieux, il faudra bien que je lui voie le sang, s'il en a. Monsieur le marquis, vous serez notre témoin.

— Moi, fit Olivier, j'ai besoin aussi de trouver un homme, et c'est elle qui me l'indiquera.

— Alors, à chacun son affaire, dit le capitaine.

Tout fut entendu ainsi, et, après avoir trinqué ensemble, pour obéir au capitaine, qui ne voulait jamais qu'on se quittât sans cet adieu, Aublet se retira, pendant que chacun regagnait sa chambre.

Élise avait pris le petit sac de cuir ; elle était remontée chez elle et, curieuse, elle regarda, un à un, les splendides bijoux de sa sœur. Tout cela l'éblouissait ; mais son ravissement et sa joie furent plus grands lorsque, dans le fond du sac, elle trouva un petit carnet qui contenait deux lettres. Ayant vu la signature, elle jeta un petit cri de joie et murmura :

— Ah ! cette fois, je suis bien sûre que nous allons être débarrassés d'eux.

Elle paraissait plus tranquille, elle voyait la fin prochaine de ses longs tourments. Avait-elle l'impression de la vengeance satisfaite ? Non. Ce qu'elle ressentait, c'était la quiétude que lui donnait l'assurance qu'elle allait mettre ses ennemis dans l'impossibilité de lui nuire. Elle avait beaucoup souffert du mépris qui l'enveloppait ; elle n'avait rencontré dans sa vie que deux hommes assez forts, assez intelligents pour ne pas accepter les calomnies répandues sur elle : le vieux docteur, le paternel ami qui lui avait donné son nom, et le jeune marquis qui aujourd'hui l'honorait de son amour et surtout de son respect. Or, le premier ami était mort, le second était chaque jour en butte aux calomnies anonymes. Elle s'endormait chaque jour avec la crainte du lendemain ; elle s'était crue, en revenant en France, à cause de sa nouvelle situation, aussi forte que ceux qui la poursuivaient, elle était obligée de se cacher ; sa liberté, son avenir, sa vie même étaient menacés. Ce qui l'avait soutenue jusqu'alors, c'était son enfant, Aristide, et l'enfant était mort. Longtemps elle s'était dit que si elle avait consenti à vivre si douloureusement, c'était pour son enfant. L'enfant n'était plus, et la pensée de la mort ne lui était pas venue un seul instant. Elle avait été désespérée, écrasée par cette

perte cruelle, mais elle voulait toujours vivre. Ce n'était plus seulement pour son enfant qu'elle rêvait d'avenir ; un autre amour était en elle : elle aimait Olivier, elle se savait aimée et elle voulait vivre pour lui.

Elle avait eu de longues heures de désespérance ; elle avait quelquefois perdu courage en se disant que le but qu'elle voulait atteindre était trop élevé ; son rêve était fou, elle regardait trop haut et sa chute serait plus cruelle ; elle était prête à tout abandonner. Enfin, le but était atteint ; les ennemis étaient perdus, ce n'étaient plus eux qui menaçaient, c'étaient les vaincus qui devenaient forts. Encore quelques jours, et elle pourrait reparaître.

Elle plaçait les écrins dans le sac, les regardant les uns après les autres. Quelle est la femme que la vue d'un bijou n'intéresse pas ? Il lui sembla qu'elle entendait du bruit près d'elle ; toute craintive, elle ferma vivement le sac... et tourna la tête. La fenêtre de sa chambre s'ouvrit ; un homme parut, se détachant lumineux sur le sombre de la nuit. Épouvantée, terrifiée, Élise se jeta vers la porte en criant :

— Au secours !

Et elle se cramponna aux rideaux pour ne pas tomber, criant toujours. En voyant l'homme sauter dans la chambre et s'armer du coutelas qu'il tenait dans ses dents, elle jeta un long cri de miséricorde, et, titubant, cherchant vainement à se tenir debout, elle tomba sur le tapis au moment où l'homme s'élançait sur elle.

X

LES SUITES D'UNE PROMENADE EN FIACRE.

Lorsque Aurélie, sautant de voiture, se jeta dans les bras de l'abbé de Luc et s'abandonnait à lui, c'était le prodrome de la chose promise ; elle se livrait, et déjà l'amour secouait son être et la faisait tressaillir. L'abbé était comme un homme ivre ; il avait pris la jeune femme par la taille ; son autre main, tendue en avant, cherchait l'obstacle qu'elle aurait pu rencontrer dans la nuit. La jeune femme se penchait sur lui ; il sentait sur ses joues les barbes de son bonnet de religieuse, et parfois son haleine embaumée passait tiède sur son visage ; il la guidait, ne trouvant pas un mot à dire, si ce n'est — parce que peut-être une autre personne habitait la maison — un appel au silence :

— Chut !

Peut-être était-ce, ne trouvant à cette heure aucune phrase, pour justifier son mutisme. Ils grimpèrent l'escalier étroit, lui la portant presque et sentant ses forces faillir sous les caresses de ses frôlements. Il l'attendait, le petit abbé, car en ouvrant la porte, une lumière douce les éclaira ; des bougies roses brûlaient dans les flambeaux ; il sembla à Aurélie qu'elle n'entrait pas dans le même petit salon où elle avait été reçue la première fois par l'abbé.

Là, tout était gai, riant, les tableaux ne rappelaient en rien ceux qu'elle avait vus ; sur la cheminée, une garniture rocaille au milieu de laquelle le dieu Pan,

jouant avec des nymphes, remplaçait la longue statuette de l'Immaculée Conception ; là les saintes étaient des bacchantes, les apôtres des sylvains, les anges des Amours ; où se trouvait l'orgue était un piano ; à la place du prie-Dieu était une chaise longue... L'abbé de Luc avait dans sa petite maison deux appartements, l'un austère, l'autre mondain ; l'un consacré à Dieu, l'autre à ses créatures, et, dans le voisinage, on croyait que la maison avait deux locataires : un abbé et un viveur, qui dormait le jour et ne sortait que le soir pour passer la nuit avec les filles ou les cartes. L'abbé de Luc jouait les deux rôles.

Aurélie, un instant surprise, devina aussitôt, lorsque, se laissant tomber sur un petit pouf placé près de la cheminée et s'y pelotonnant toute confuse, cachant à demi son visage comme tout honteuse de sa conduite, elle vit l'abbé d'un geste rapide arracher sa soutane, secouer ses cheveux frisés, changeant d'allure, de visage et s'avancer vers elle, gracieux et gentil, dans un négligé Louis XV. Il portait culotte et bas de soie, et sa jambe était fort élégante ; son gilet laissait échapper un jabot plissé de fine batiste ; il était superbe, et c'était pour cette autre Manon une apparition du beau Des Grieux. Cette vue fit tressaillir la folle femme ; ses yeux eurent des lueurs singulières ; l'abbé lui tendit la main : elle était déjà debout et dans ses bras sans se dire un mot ; il la tenait et elle penchait la tête en arrière en beubant, mendiant un baiser qui ne se fit pas attendre et qui fut long, éternel ; il la pressait sur lui à mesure qu'elle s'abandonnait et pendant ce long baiser — toute une scène muette de charnel amour — ils avaient les yeux clos, ils ne voulaient rien voir de ce monde, l'amour avait des éblouissements que leurs

regards ne pouvaient supporter. Oh! cela dura deux grandes minutes, au bout desquelles Aurélie eut comme un choc nerveux; elle se dégagea des bras de de Luc... Elle avait besoin de ses mains, sa coiffure était tombée, et ses cheveux, à peine coupés le matin, inondaient ses épaules. Prétexte de coquette que le désir brûle, elle s'échappa de ses bras et courut se camper devant le miroir — une glace de Venise — pour remettre ses cheveux. Alors elle se vit belle, surtout animée par l'accès qui la dévorait; mais elle se trouva bien simple dans son vêtement de sœur; en passant la main sur ses oreilles, elle ne sentit pas les bijoux...

Il suffit d'un pressement de main, d'une caresse pour faillir... Il suffit d'une pensée pour se sauver... Aurélie pensa à ses bijoux : elle aurait dû suspendre à ses oreilles ses gros brillants; ils eussent paru à cette heure deux gouttes de rosée sur des feuilles de rose... Qu'avait-elle fait de ses bijoux?... Il fallut une seconde pour que cette idée la bouleversât. Son regard chercha autour d'elle... Elle ne vit pas le petit sac; elle se souvint, elle l'avait oublié!... Mais alors, elle n'avait plus rien!...

L'abbé l'avait laissée s'échapper de ses bras, se prêtant à ce manège de coquette; il allait la reprendre, là où elle allait plus près de l'alcôve; il s'avança, souriant. Elle était devant le miroir, et ses mains qui venaient de jouer avec ses cheveux étaient retombées tout à coup. Il voulut la prendre dans ses bras; elle le repoussa d'un geste nerveux, en disant :

— Laisse-moi, laisse-moi!... Oh! mon Dieu!... Je reviens vite... Je serais perdue.

Il se recula, étourdi, craignant un accès de folie; elle l'écarta de son chemin, et, se précipitant vers la

porte, elle disparut. La porte de la rue se referma, et l'abbé de Luc était encore là, debout; il s'écria enfin :

— Mais c'est absurde; que va-t-elle faire?

Et, jetant sur ses épaules un paletot, il s'élança à sa poursuite; il fut plus étourdi encore en voyant la rue absolument déserte. Où était-elle? Il s'arrêta sur le seuil de sa porte, fronçant le sourcil et se demandant :

— Ai-je été la dupe de cette femme?... Est-ce un piège?...

Il restait sur le seuil de la porte comme hébété, ne pouvant s'expliquer cette disparition rapide. Il sortit, alla d'un côté, revint sur ses pas, prêtant l'oreille au moindre bruit, n'entendant rien que le bruit de voitures qui s'éloignaient. Après avoir cherché quelques minutes, sentant le froid le saisir, la brume du soir perçar sa fine chemise de batiste, il rentra grelottant. Il remonta chez lui très inquiet; ce mystère était peu rassurant. Cette disparition singulière devait cacher quelque chose, car il ne croyait pas au mot qu'elle avait dit : « Je reviens vite. »

Rentré chez lui, dans ce petit boudoir discret, où l'air tiède était encore tout imprégné du parfum de la femme, il s'assit où elle s'était assise quelques minutes avant. Il avait encore l'impression que lui avait donnée le frôlement de sa robe; il avait encore sur ses lèvres la brûlure de son baiser; il sentait encore dans ses bras les tressaillements qui l'avaient secouée, lorsqu'il la serrait sur sa poitrine. Il était impossible que tout cela fût une comédie. Pendant ce long baiser, lorsque leurs regards se noyaient l'un dans l'autre, il avait bien vu l'amour, l'amour vrai, sincère, l'amour de la chair; alors Aurélie était bien à lui. Lorsqu'elle s'était arrachée de ses bras, c'était moins pour le fuir que pour

l'attirer dans un coin plus sombre ; c'était moins pour se dérober que pour se révéler plus souple, plus féline dans la feinte d'une résistance.

Mais alors que signifiait cette fuite ? Il était presque sur ses pas lorsqu'elle s'était sauvée, et il n'avait pu la rejoindre. S'était-elle cachée dans la rue même ? Quelqu'un l'attendait-il là ? Avait-elle fait une gageure d'obliger le jeune abbé à tomber à ses genoux, à se compromettre pour elle et à lui échapper ensuite ? Tout cela était thème à comédie, mais ce n'était point la vérité. Il y avait là un mystère qui s'éclaircirait plus tard. Ramassant le petit béguin de religieuse qu'Aurélie avait laissé tomber chez lui, il y plongea son visage, aspirant longuement le parfum de ses cheveux.

Il se rappela encore la promesse qu'elle allait revenir et, se reprenant à espérer, il ouvrit la fenêtre et guetta son retour.

Il aurait perdu tout espoir s'il avait vu ce qui s'était passé.

Aurélie, nous l'avons vu, s'apercevant qu'elle avait oublié le petit sac qui contenait ses bijoux, sa petite fortune, ses seules ressources, s'était précipitée, espérant retrouver en bas la voiture qui l'avait amenée. S'engageant dans la petite rue de la Clef, elle avait passé devant la prison de Sainte-Pélagie sans s'apercevoir de l'étonnement que manifestait le soldat de faction, voyant à cette heure courir par les rues une femme revêtue d'un costume de religieuse. Il est vrai qu'il en avait trouvé aussitôt l'explication, en disant :

— Je ne croyais pas qu'on était déjà en carnaval.

Aurélie tourna la rue, s'arrêtant pour regarder de tous côtés, cherchant la voiture. Un homme était au coin de cette rue, dans l'angle d'une porte, allumant

des allumettes, cherchant à mettre le feu à un cigare bon marché qui ne voulait pas brûler.

Elle allait se diriger vers lui pour lui demander s'il n'avait pas vu passer une voiture ; l'homme s'était déjà retourné en entendant des pas derrière lui.

Il eut un mouvement en arrière, voyant le costume de la jeune femme. Il tenait son allumette allumée et il s'écria :

— Mais c'est elle !

Et, courant sur Aurélie, effrayée en reconnaissant la voix, et qui voulait fuir, il la saisit par le bras, l'attirant vers lui en disant :

— Comment, c'est toi, toi qui étais en religieuse !... Ah ! je te retrouve donc enfin.

— Laissez-moi, laissez-moi, fit Aurélie essayant de se débarrasser de l'étreinte, ou je crie au secours ! Le factionnaire viendra.

Aurélie avait reconnu Julot ; elle croyait que la menace du scandale. la possibilité d'une arrestation allaient l'en débarrasser immédiatement.

Mais Julot répondit brutalement :

— Tu peux g... tant que tu voudras. Aujourd'hui, c'est pas Julot qu'on arrête ; c'est lui qui arrête les autres, et ne crie pas, ou tu vas me suivre. Et celle-là sera drôle à mettre sur mon rapport : « Une femme en religieuse, arrêtée la nuit au coin d'une rue au moment où elle venait me faire des propositions. »

Pendant qu'Aurélie, indignée, exclamait :

— Oh ! misérable !

Julot, ravi de la situation, éclatait de rire. Il continua :

— Allons ! Oh ! viens avec moi. Je t'ai trop aimée pour mal agir avec toi, si tu es gentille ; mais tu vas

me dire ce que tu faisais là, et dans ce costume, à cette heure-ci. Je t'ai vue rentrer tout à l'heure avec le petit curé.

A ce moment, l'idée de la situation vint à Aurélie, et, avec la mobilité ordinaire de ses pensées, elle se dit que Julot, au contraire, pouvait la servir et l'aider.

Redevenant aussitôt l'amie de celui qu'elle méprisait, retrouvant son complice, sans se préoccuper de lui répondre, elle lui demanda :

— Tu étais là? De quel côté est partie la voiture?

Étonné par cette question faite anxieusement, Julot dit:

— Pourquoi?

— Julot, mon Julot, aide-moi, je t'en prie. Tu sais bien, tous mes bijoux, tout ce que j'avais, enfin.

— Oui, ce que tu m'as chipé chez moi.

— Eh bien, j'ai tout cela dans un sac, et je l'ai oublié dans la voiture.

— Ah! bon Dieu! fit Julot.

— Et tu comprends, dans la situation où je suis et les circonstances où je l'ai perdu, je ne puis faire de réclamations. Il faut le retrouver.

— Je crois bien qu'il faut!

Puis il exclama :

— Ah! nous le retrouverons.

— Comment cela?

— Viens vite, viens vite.

Et il lui prit la main, l'entraîna, en disant :

— Nous allons rejoindre la voiture. Mais tu sais, j'en suis et j'en veux ma part.

— Si tu me les fais retrouver, je te le promets.

— Allons vite, cours, trousse un peu ta grande robe; on ne te verra pas les mollets. Nous allons à la place de voitures, au jardin des Plantes.

Et ils coururent tous les deux.

Heureusement, ces quartiers, déjà peu fréquentés le jour, étaient tout à fait déserts le soir. A la station de voitures, seulement, le cocher aurait peut-être pu trouver singulières les allures et les costumes de ses voyageurs. Mais Julot la fit monter dans une voiture dont le cocher dormait sur son siège. Lorsqu'elle fut assise, il frappa sur l'épaule du cocher pour l'éveiller, et lui dit :

— Avez-vous un bon cheval? Je vais loin, il faut y aller vite.

— Mon cheval est bon quand on me paye bien, dit l'automédon, un de ces cochers propriétaires de leurs voitures qui ne travaillent guère que la nuit, après les heures réglementaires, et dont le cheval hongre a parfois des emportements de pur sang et dont la voiture roule avec le bruit d'une charretée de ferraille.

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— A Meudon, répondit Julot, qui se rappelait l'adresse donnée par Aublet en montant dans la voiture, devant la porte du petit abbé.

— A Meudon, répondit le cocher, qui faillit tomber en sursaut sur son siège, et vous donnez pour ça, à cette heure ci?

— Vingt francs.

— Mettez-en trente, et vous ne vous en repentirez pas.

— Allons, trente francs ; ça y est et va vite.

Il monta dans la voiture qui partit aussitôt.

Julot avait fort justement pensé que deux voitures partant du même point, se rendant au même but, avaient toutes chances possibles de prendre le même chemin. Ce n'était donc plus qu'une question de vitesse

pour que l'une rattrapât l'autre. Cela, il espérait l'obtenir ; car il se promettait, une fois qu'on aurait dépassé les fortifications, de monter sur le siège, à côté du cocher, et de presser l'allure de son cheval.

Une fois dans la voiture, assis près d'Aurélie, il la regarda des pieds à la tête, riant de la voir sous ce costume. Elle y était charmante, nous l'avons dit, d'autant plus que la coiffure, la seule chose qui la déparât, était restée chez l'abbé.

— Puisque nous voilà encore amis, dit-il en tendant les lèvres, d'abord, embrassons-nous..., ma sœur...

Et, éclatant d'un gros rire plein de concupiscence, il glissa son bras autour de la taille d'Aurélie, l'attirant à lui sans que celle-ci opposât la moindre résistance.

La jeune femme ne se rendait plus compte de la situation dans laquelle elle se trouvait ; elle était un peu comme une femme ivre depuis le matin, trop d'événements s'étaient succédé, la heurtant ; elle était meurtrie. Elle sentait qu'elle allait vers une catastrophe et elle n'avait plus la force de reculer ; elle était entraînée, et, perdant conscience, elle s'abandonnait à sa destinée.

Jules Minguet la tenait dans ses bras et l'embrassait amoureusement ; machinalement elle lui rendit son baiser. Elle ne l'aimait ni le méprisait à cette heure ; il était beau et ses caresses ne la révoltaient pas ; il était homme et elle oubliait l'épouvantable minute qu'elle avait passée, l'atroce secousse qu'elle avait ressentie lorsque, l'arrêtant au coin de la rue de la Clef et se révélant agent des mœurs, il l'avait menacée de l'emmener et de déclarer qu'il l'avait prise au moment où elle raccrochait au coin d'une rue. Elle sentait bien qu'elle n'avait aucun moyen d'expliquer sa présence

pour écarter semblable accusation. Mais Julot s'était offert à l'aider, et aussitôt elle avait oublié le misérable pour n'écouter que l'ami. Elle avait quitté la communauté et sa fuite allait faire du scandale; elle se trouvait à la merci de l'abbé et elle n'aimait guère de Luc que par un immoral caprice, et peut-être bien plus à cause de son costume, de son caractère que pour lui-même. Au reste, Aurélie, en partant de la communauté le jour même de sa vêture, n'avait fait que précipiter un plan arrêté par elle. Elle était partie sous le coup de la peur de voir sa retraite découverte par Aublet libéré.

Son intention, en prononçant ses vœux pour cinq ans, était d'avoir le droit de revêtir le costume de religieuse. Elle se sauvait du couvent en conservant le costume; nous connaissons assez la nature hystérique de la malheureuse pour n'avoir point besoin d'expliquer l'étrangeté des pensées qui hantaient son cerveau ; elle ne voyait dans la vie que l'amour, c'était l'unique occupation de son être. Et, débarrassée de son mari, débarrassée de ses deux ennemis, sa sœur et M. de Meyran, elle rêvait de rentrer dans le monde, non pour y jouer le rôle éternel et banal de la jeune veuve, mais avec la figure originale d'une femme vouée à Dieu, connaissant le monde et y vivant, la vie galante enfin d'une belle chanoinesse du XVIIIe siècle. On le voit, la pauvre créature avait perdu tout sens moral.

Mais, pour tenir dans le monde la place qu'elle voulait, pour y faire la figure qu'elle rêvait, il fallait momentanément n'avoir besoin de personne, et puis elle avait grand'peur de la pauvreté.

A tout prix il fallait retrouver le sac de bijoux, et elle était prête à tous les sacrifices pour celui qui le lui

ferait retrouver. Pour cette tâche, Julot était bien l'homme providentiel, sans scrupule, prêt à tout, même au crime. Elle le savait, et c'est pour cela qu'elle s'abandonnait, oubliant tout ressentiment. Néanmoins, elle restait sans force dans ses bras, et ce fut lui qui lui demanda :

— Raconte-moi au moins comment on te l'a volé.

Car, pour Julot, on ne pouvait pas avoir perdu un objet aussi précieux : il lui avait été volé assez adroitement pour faire croire à un accident.

Aurélie lui raconta ce qui était arrivé dans les menus détails, et Julot conclut :

— Je parie que ton petit abbé est de l'affaire.

— Oh ! protesta Aurélie.

La voiture marchait rapidement. On avait passé les fortifications sans rien voir. Julot dit alors à Aurélie :

— Nous ne marchons pas assez vite pour les rattraper. Je vais me placer près du cocher.

Il fit arrêter la voiture et monta sur le siège. Il précipita la marche des chevaux. Il allait bientôt arriver à Meudon, et, ne voyant rien, Julot, désespéré, se disait :

— J'ai été joué. Il a donné cette adresse-là, et, une fois en route, il en a donné une autre. Ce sont des malins.

Ils arrivaient à Meudon lorsqu'ils virent un fiacre débouchant de la Grande-Rue et qui revenait doucement au pas.

A cette heure et sur ce chemin désert, une voiture revenant à vide, ce devait être celle après laquelle ils couraient. C'est ce que pensa Julot qui, sautant de son siège, alla vers le cocher.

— Eh ! dites donc, l'ami, n'est-ce pas vous qui avez pris un voyageur rue de la Clef?

— Si, pourquoi?

— Nous courons après pour lui remettre une chose oubliée par lui... Savez-vous où il est allé?

— Dame! je l'ai descendu au coin de la Grande-Rue, et comme je voulais laisser souffler mon cheval, je l'ai vu se diriger vers une petite maison isolée...

— Descendez donc m'indiquer ça.

Le cocher descendit. Aurélie, penchée à la portière de l'autre fiacre, écoutait, anxieuse. Le cocher mena Julot jusqu'à une petite rue, et lui désigna, au milieu, une maison isolée dans un petit jardin, clos par un mur bas. Deux fenêtres étaient éclairées : l'une au rez-de-chaussée sur le jardin, l'autre au premier étage, et la croisée était entr'ouverte, retenue seulement par l'espagnolette.

— C'est là.

— Vous en êtes certain?

— Dame! autant qu'on peut voir de loin... Du reste, il n'y a pas beaucoup de maisons dans la rue, si ça n'est pas là, vous pourrez vous informer aux autres.

— Merci!

Il donna une pièce de vingt sous au cocher, qui regagna sa voiture et partit. Il alla retrouver Aurélie, et lui dit tout bas, de façon à n'être pas entendu du cocher :

— Nous le tenons, descends...

En la voyant descendre, le cocher lui dit :

— Dites donc, bourgeois, mais vous savez que je ne vous attends pas, je ne suis convenu que de vous amener...

— Oui, oui, tiens — et, comme Julot ne perdait jamais la tête, ayant feint de fouiller dans ses poches — il dit à Aurélie :

— As-tu trente francs ?

— Aurélie donna deux louis. Le cocher rendit dix francs, que Julot, par inadvertance sans doute, mit dans sa poche.

— Tu as ton affaire, tu peux filer.

Lorsque la voiture se fut éloignée, Julot dit à Aurélie :

— Tu sais que ça m'a tout l'air d'être ici le repaire d'une bande de filous... Cache-toi là dans la Grande-Rue, à l'angle, et guette pendant que je vais tourner autour de la maison et voir ce que nous pouvons faire. Le réverbère qui est juste au coin de la rue est gênant, mais, à cette heure-ci, il n'y a rien à craindre... et puis, ça ne sera pas long... Nous savons que le magot est là... Si nous ne pouvons le prendre nous-mêmes, je suis à même de faire faire une descente dans leur boîte avant le jour... Tu peux donc être rassurée sur tes affaires.

— Va vite, fit Aurélie.

Julot obéit et, pendant une grande demi-heure, il rôda autour de la maison, cherchant un moyen d'y pénétrer. Il se décida à grimper sur le petit mur, et, s'accrochant à un arbre, il allait atteindre la fenêtre... Il lui sembla que la porte au-dessous de lui s'ouvrait... L'avait-on entendu ? Venait-on faire une inspection de la maison ? Il ne bougea pas... Tout rentra dans le silence... Il vit aller et venir à travers les rideaux ; il s'accrocha à l'appui de la fenêtre pour regarder par l'entre-bâillement de la croisée. C'est alors qu'il eut un éblouissement en voyant une femme qui faisait jouer les facettes des diamants sous les reflets de la lumière... Julot pensa :

— Ça va tout seul... Nous allons tout ravoir, et ça ne sera pas long...

La femme tournait le dos à la fenêtre; elle ne put voir le misérable qui, ayant ouvert un de ces couteaux à virole, dits de Nontron, le plaça entre ses dents, en grommelant :

— Faut avoir la réponse prête, si on me demande mes droits.

Puis, passant la main sous l'espagnolette il la souleva vivement poussa la fenêtre qui s'ouvrit toute grande et sauta dans la chambre.

Nous avons vu l'effroi d'Élise, doublement épouvantée de voir un homme armé entrer de cette façon dans sa chambre et de reconnaître en lui le misérable, le monstre qu'elle avait vu dans la petite chambre de la mère Madeleine, avec sa sœur, le criminel enfin dont elle avait été la victime.

Elle était tombée inanimée sur le tapis; en voyant cela, Julot souriait et, sans se préoccuper d'elle, jetait à la poignée les bijoux dans le petit sac. Il le ferma et reprit le même chemin. Il sautait dans la rue lorsqu'il entendit crier au bout de la rue... Des agents peut-être qui questionnaient Aurélie... Était-il prudent, lorsqu'il était sain et sauf, en possession des valeurs, d'aller risquer de se faire arrêter pour protéger l'autre?... Julot pensa que non, et il se mit à courir dans une autre direction, pensant :

— Un jour ou l'autre ça devait me revenir... Et puis, comme ça, je suis certain qu'elle cherchera à me revoir.

Julot courait, tenant précieusement dans ses bras le petit sac, évitant aux bijoux qu'il contenait le heurtement de la course, courant sans se retourner. Il arriva ainsi, après avoir passé sous le pont du chemin de fer, et longé les Moulineaux jusqu'au bas Meudon.

Il était presque minuit; tout était silencieux. Il arriva sur les bords de la Seine, en face de l'île de Billancourt. Au coin du chemin se trouvait un cabaret qui venait d'ouvrir ses portes aux cultivateurs se rendant aux Halles. Il y entra, se fit servir à boire, alluma un cigare, et, accoudé sur la table, pensa à ce qu'il devait faire.

Julot était un garçon pratique; il était très beau, nous l'avons dit; mais, en se regardant dans son miroir, il voyait déjà quelques fils d'argent se mêler à sa brune chevelure. Il ne sentait plus en lui l'élasticité, la souplesse d'autrefois. Il se disait qu'il était temps de clore la vie orageuse pour rentrer dans une existence plus calme.

L'heure de la fougue était passée, et il se promettait bien, si l'occasion se présentait de faire fortune, de ne pas la laisser échapper, au besoin de la faire naître.

Nous savons, pour Julot, ce que voulait dire ce mot: l'occasion! Or, à cette heure, cette occasion se trouvait; les bijoux que renfermait le petit sac représentaient une valeur d'au moins cent mille francs. Julot le savait. C'était donc la fortune rêvée; quels risques courait-il en se les appropriant dans les circonstances que nous connaissons?

Aurélie lui avait raconté sa fuite du couvent, elle lui avait exprimé la difficulté qu'elle aurait, dans la situation où elle s'était placée, de réclamer les bijoux qu'elle avait perdus. Cette réclamation était presque impossible, il était donc à peu près tranquille sur ce point. D'autre part, il était entré dans la chambre, il s'était emparé des bijoux, il était parti avec eux; cela, personne ne l'avait vu; Aurélie même était, au moment où il fuyait, appréhendée par des agents — il le pen-

sait — et ne pouvait l'accuser de s'en être emparé. Ce qu'il fallait momentanément éviter, c'était toute rencontre avec elle, qui ne manquerait pas, sous peu de jours, de se mettre à sa recherche.

Qu'allait-il faire ? Rentrer chez lui et s'exposer à la voir revenir le lendemain; c'était niais. Maintenant qu'il était riche, il ne l'aimait plus. Il fallait cependant faire de l'argent avec ces bijoux; mais comment les vendre sans exciter les soupçons ? Il était trop intelligent pour ne pas trouver rapidement les moyens.

Après une heure de longues réflexions, souriant et calme, le beau Julot revint à pied à Paris et rentra chez lui. Il mit toutes ses affaires en ordre, ferma bien la porte de son logement. Dans une petite malle de voyage, appelée chemin de fer, il avait placé tous les bijoux soigneusement enveloppés. Il n'en avait retiré qu'une bague, faite d'un anneau d'or et d'un énorme brillant. Il se rendit au Mont-de-Piété, y présenta le bijou sur lequel on lui prêta douze cents francs. Puis, la poche garnie, gardant toujours soigneusement son petit sac, il se rendit à la gare d'Orléans.

Le lendemain, il était en Espagne. Julot s'était fait faire, à Bordeaux, des cartes de visite et des factures portant l'adresse de :

JULES MINGUETTE
BIJOUTIER-JOAILLIER
Rue Grenier-Saint-Lazare, Paris.

Spécialité de parures en brillants.

A l'aide de ces cartes et de ces en-têtes de facture, il put rapidement et sans éveiller les moindres soupçons vendre tout son lot de bijoux.

Quinze jours après, Jules Minguet était de retour à Paris, vêtu comme le plus parfait gandin et faisant des affaires de Bourse. Il y tripotait superbement, fier, hautain, impérieux avec tous, prêt à toutes les affaires véreuses, disons la vérité, s'occupant surtout de celles-là.

Revenons maintenant à Meudon, où nous avons laissé Aurélie.

XI

UNE PETITE SCÈNE DE FAMILLE.

Lorsque le capitaine, satisfait du plan que venait d'exposer Élise, avait dit à Aublet qu'il le remerciait d'avoir réussi à obliger sa femme à venir chez lui, lorsqu'il lui avait assuré que la première chose qu'on lui demanderait serait une déclaration écrite qu'elle l'avait fait injustement condamner, le jeune homme s'était retiré plus calme, plein d'espoir en l'avenir. Les suppositions d'Élise lui paraissaient absolument logiques. C'était Aurélie qui devait rechercher les bijoux qu'elle avait perdus, et l'annonce qu'on devait faire dans les journaux devait immédiatement amener un résultat. Lorsque Aurélie se trouverait au rendez-vous fixé, au pouvoir de son mari et de sa sœur, elle ne pouvait avoir d'autre volonté que la leur ; écrasée par la vérité, elle serait alors obligée d'avouer sa faute et de chercher à réparer le crime. Alors Aublet, en possession de cette déclaration, écrite par elle et approuvée par son mari, irait la montrer à tous ; il pourrait relever la tête, il oublierait ses années de bagne, il ou-

blierait tout, il pourrait se rendre au désir de sa tante, la mère Madeleine, en épousant sa cousine. Honnête homme enfin, il pourrait le crier, il pourrait le dire à tous.

Se promettant de revenir le lendemain, il sortait donc de la petite maison le cerveau plein de ces bonnes pensées. Il allait tourner la rue lorsque, à la lueur des réverbères, il vit une femme qui, après l'avoir observé quelques secondes, rentrait tout à coup dans l'ombre. Ce regard lui avait suffi pour distinguer un costume étrange, un costume de religieuse. A cette heure ! dans ce lieu ! à Meudon ! une religieuse ! Cela était fou ou trop inexplicable, et c'est naturellement ce dernier point qui secoua son cerveau. Est-ce qu'il avait été suivi par Aurélie ? Il n'hésita pas, il se précipita vers l'angle de la rue. La femme était là, dans un coin de porte, toute pelotonnée dans sa grande robe blanche. Il courut vers elle ; elle voulut se sauver ; il la prit par le bras. Aurélie épouvantée cria. C'est ce cri que Julot avait entendu. Mais Aublet n'avait rien à redouter. Au contraire, il ne désirait que le scandale qui aurait amené la lumière. Il attira la femme jusque sous le réverbère. Là, tous les deux jetèrent le même cri.

L'un :

— Oui, c'était elle !

L'autre :

— Lui, Aublet, ô mon Dieu !

Et comme elle se souvenait du crime commis dans le passé, comme elle savait le mal qu'elle avait fait, elle eut peur, et, de toutes ses forces, essaya de dégager ses mains des étreintes du jeune homme. Elle cria même :

— A moi ! à moi ! Jules ! Jules !

Mais Aublet, brisant toute résistance, se jeta sur elle, lui ferma la bouche, passa un bras autour de sa taille et l'entraîna en disant :

— Ah ! cette fois, puisque je vous trouve, vous viendrez, vous viendrez avec moi.

Et il l'entraîna sans qu'elle dît un mot, sans qu'elle fît un mouvement de résistance ; au contraire, cédant et se penchant sur lui.

La folle avait eu la plus extravagante pensée. Lorsque Aublet se fut précipité sur elle, elle avait craint qu'il ne la frappât, qu'il ne la prît à la gorge, qu'il ne se vengeât enfin. Le matin, quand elle l'avait vu au couvent, il lui avait semblé que son regard était chargé de haine. Mais lorsqu'elle avait crié, Aublet lui avait mis la main sur la bouche, comme autrefois, lorsque, jeune femme, elle avait jeté de petits cris, en feignant de lui résister. Puis, il lui avait pris la taille, il l'avait serrée sur sa poitrine, il l'avait entraînée, la portant presque, toujours comme autrefois, lorsqu'elle avait feint de se défendre entre ses bras. C'était de la folie ; mais est-ce que la malheureuse avait jamais sa raison lorsque les sens parlaient en elle ? Est-ce que la malheureuse avait sa raison lorsque ses chairs rencontraient des chairs, lorsqu'une haleine tiède rencontrait ses lèvres, lorsque des cheveux couvraient ses joues ?

Aurélie crut qu'Aublet voulait l'entraîner chez lui ; elle crut qu'il était redevenu l'amoureux d'autrefois, qu'il ne retrouvait en elle que l'ancienne amoureuse, à laquelle il voulait redemander un nouvel amour, et elle se laissait entraîner avec des mouvements d'abandon pleins de charme. Elle pencha même sa tête sur celle d'Aublet, approcha ses lèvres des siennes, en lui disant :

— Ne me fais pas de mal, Émile, je vais avec toi.

Oh! le pauvre garçon! ce tutoiement lui fit l'effet d'une injnre. Le souffle de cette femme sur ses lèvres lui fut répulsif. Il sentit en lui courir un frisson de la chair aux moelles, et, sur son front, le rouge de la honte le brûla. Il la serra plus fort dans ses bras, la souleva de terre et courut, en la portant, jusqu'à la porte de la petite maison. Il avait dit :

— Je te tiens donc, gueuse!

Et elle, elle avait penché sa tête plus près de son épaule; elle avait frotté ses joues sur ses joues; elle avait souri, elle avait cru que l'injure était une brutale tendresse, de ces mots fous comme on en dit dans l'ombre.

De son genou, il heurta violemment la porte, qui s'ouvrit aussitôt. Le capitaine et le marquis de Meyran étaient encore dans le petit salon, au rez-de-chaussée.

Le premier cria :

— Qui est-ce qui vient encore à cette heure-ci?

Au son de cette voix, Aurélie avait tressailli et s'était presque redressée dans les bras du jeune homme.

Lui s'élança dans le salon en criant :

— C'est moi, c'est moi, et je vous l'amène!

Et, devant les deux hommes stupéfaits, il amena Aurélie.

Celle-ci, épouvantée, se dégagea vivement de ses bras et recula dans un angle du salon.

On juge facilement de l'effet que produisit cette entrée sur le capitaine. Il allait se précipiter sur Aurélie; c'est Olivier qui le retint. Effrayée, elle tomba à genoux, regardant, les mains jointes, les trois hommes qui la tenaient en leur pouvoir.

Elle était si étourdie de trouver réunies les trois personnes qu'elle redoutait le plus, qu'elle se trouva sans force pour réagir. Elle implorait en disant :

— Grâce ! grâce ! pardonnez-moi.

— Après un moment, pendant lequel les trois hommes se consultèrent, ce fut Olivier qui prit la parole et qui lui dit :

— Vous vous souvenez, madame, du mal que vous avez fait à chacun de nous. Ici, vous nous appartenez. Si vous voulez sortir libre, il faut que vous consentiez à donner à chacun de nous la réparation que nous exigeons.

Aurélie ne répondit pas et baissa la tête.

— D'abord, vous vous souvenez d'un jour où, recevant chez vous votre amant, Émile Aublet, vous alliez être surprise par votre mari. Vous avez fait passer l'amoureux pour un voleur. Il fut condamné.

— Tu t'en souviens, coquine, gueuse, dit M. de Marby menaçant.

— Capitaine, je vous en prie, laissez-moi parler. Vous m'avez promis d'être calme, ne l'oubliez pas. Si indigne et si méprisable qu'elle soit, c'est une femme que nous avons devant nous.

Ces paroles semblaient rendre un peu de courage à Aurélie, qui demanda à Olivier :

— C'est vrai ; que puis-je faire aujourd'hui pour racheter cela ?

— Vous allez écrire quelques lignes par lesquelles vous déclarerez qu'Émile Aublet était votre amant, que c'est à ce titre qu'il était chez vous, et que vous avez menti pour sauver votre réputation, en l'accusant d'un vol qu'il n'avait pas commis.

— Oh ! je suis prête, fit-elle aussitôt, croyant que ce que l'on allait lui demander serait bien plus grave.

Aublet avait mis sur la table du papier et de l'encre. Il lui fit signe de s'asseoir et lui tendit la plume.

— Dictez vous-même, fit Olivier à Aublet.

— C'est inutile, fit Aurélie.

Et elle écrivit :

« Monsieur Émile Aublet, je me suis indignement conduite ; tourmentée par le remords, je viens aujourd'hui vous en demander pardon. Vous étiez mon amant ; surprise avec vous par mon mari, pour éviter un malheur, redoutant sa colère, sa juste vengeance, je vous fis passer pour un voleur. Je mentais ; je l'écris et déclare que vous avez toujours été un loyal et honnête homme, et j'écris ces lignes afin que vous puissiez en attester à tous. »

Et elle signa : « AURÉLIE TÉNARD DE MARBY. »

Puis elle présenta le papier à Aublet, qui le lut et dit :

— C'est bien.

Aurélie se releva, croyant qu'elle allait être débarrassée à jamais ; mais le capitaine s'avançait en jurant.

Olivier le retint encore, lui rappelant qu'il avait promis d'être calme, et dit à Aurélie :

— Vous n'avez pas fini, madame, asseyez-vous et attendez.

Puis les trois hommes parlèrent encore tout bas.

— Écrivez :

« Mon cher ami...

— A qui me faites-vous écrire, demanda-t-elle ?

— A ton amant, coquine, cria le capitaine, à Mathieu des Taillis.

Aurélie rejeta la plume et dit :

— Je n'écrirai pas.

Le capitaine bondit jusqu'à elle, et, la prenant bru-

talement par l'épaule, il l'obligea à se rasseoir; il allait la frapper même, en lui disant :

— Tu vas écrire, tu vas m'obéir, ou...

Olivier intervint et ramena encore le capitaine en lui disant :

— Je vous en prie, monsieur de Marby, si nous devons agir ainsi, je me retire.

Le capitaine, obéissant, grommela en haussant les épaules :

— Que de façons avec une créature de cette espèce!

Aurélie était devenue pâle ; à la menace du capitaine; elle avait ressaisi la plume en disant :

— Je vous obéirai.

— Écrivez, lui dit Olivier, à Mathieu des Taillis. Il faut qu'il vienne ce soir, il faut que vous l'y décidiez; votre sort en dépend. Votre lettre écrite, on la lui portera ; il faut qu'il revienne avec la personne qui la lui remettra. Ce n'est que lorsqu'il sera ici que l'on décidera sur votre sort.

— Mais que voulez-vous faire?

— Nous n'avons pas à vous le dire. Voulez-vous écrire?

Il fallait obéir. Aurélie baissa la tête et écrivit :

« Mon cher ami,

» Je me suis sauvée du couvent ce soir. Réfugiée à Meudon, je vous prie de venir me voir immédiatement. La personne qui vous remettra ce mot vous conduira. Venez tout de suite ; ma vie dépend de votre visite. Je vous attends ; venez. »

Et elle signa.

Olivier prit la lettre, la lut attentivement, et l'ayant glissée sous enveloppe, il la remit à Aublet.

— Allez, dit-il ; c'est vous qui êtes chargé de cette commission.

Aublet partit aussitôt, puis Olivier entraîna le capitaine et laissa Aurélie seule dans le petit salon. Elle entendit qu'on fermait la porte sur elle.

On était à l'arrière-saison. Avant de se rendre à Compiègne, la cour séjournait pendant les beaux jours du mois de septembre au palais de Saint-Cloud. Des fêtes et des réceptions avaient lieu deux ou trois fois par semaine, et tous les familiers étaient en villégiature aux environs. Cette circonstance n'était pas ignorée par Olivier, et il avait indiqué à Aublet la demeure d'été du président Mathieu des Taillis.

Pendant le séjour de la cour à Saint-Cloud, celui-ci habitait une ravissante propriété sur les hauteurs de Sèvres. C'est là qu'Aublet se rendit. Au moment où il arriva, le portier veillait encore et l'habitation était éclairée. Il sonna, on vint aussitôt lui ouvrir, et lorsqu'il dit qu'il avait une lettre très urgente à remettre personnellement à M. Mathieu des Taillis, le portier lui dit que son maître était absent, qu'on l'attendait, qu'il devait revenir de Saint-Cloud entre minuit et une heure. Aublet déclara que, vu l'urgence de sa mission, il attendrait.

Le portier sonna aussitôt ; un valet de pied vint et conduisit le jeune homme dans un petit salon d'attente.

Moins d'une demi-heure après, il entendit le roulement d'une voiture, puis la grille qui s'ouvrait avec fracas. M. Mathieu revenait. Il était sombre, soucieux. Le soir, à la cour, nombre d'intimes s'étaient détournés de lui ; le souverain avait affecté de ne pas le voir.

C'était la disgrâce ; ce qu'il appelait la calomnie, c'est-à-dire la vérité, se faisait jour. Chacun racontait son indignité ; le jour se faisait par le mépris ; il le sentait, c'était la fin. Lui vieilli, il devenait inutile, et on le sacrifiait. Il avait ressenti ce glacial accueil ; la fête continuait ; lui était parti. Pas une main n'avait cherché la sienne ; au contraire, il avait vu les gens chuchoter tout bas. Il avait dans sa vie tant de choses à se reprocher, tant de fautes, presque des crimes commis, qu'il eut peur. Il ne quitta pas le palais de Saint-Cloud, il s'en sauva.

En route, pendant que sa voiture l'entraînait, il se demanda si l'heure n'était pas venue de réclamer sa retraite et d'aller faire un voyage de quelques mois à l'étranger, pour s'y faire oublier.

D'où venait cela ? De la famille de Meyran, que les amis soutenaient contre le misérable, et qui était parvenue à trouver des papiers qui compromettaient à jamais le vieux président. Tout le monde le savait, lui seul l'ignorait. Personne n'osait lui parler des accusations portées par tous contre lui.

Ce jour cependant, ou plutôt cette nuit, il avait deviné à la réception qui lui avait été faite, et il revenait triste, lugubre.

Lorsque le valet de pied qui l'aidait à monter le perron lui dit qu'un homme l'attendait pour lui remettre une lettre importante, il eut un mouvement d'impatience et refusa de le recevoir. Puis, prenant une résolution, il dit au valet :

— Demandez-lui cette lettre.

On venait de lui retirer son manteau, quand le valet revint et lui remit la lettre d'Aurélie.

Il la lut sous la lueur de la lampe du péristyle. Dès

les premiers mots, sa physionomie changea. Il dit en souriant :

— Tiens, cela tombe à merveille, voilà qui chassera mes idées noires. Justin, dit-il plus haut, ne faites pas dételer, nous ressortons, et dites à cet homme d'attendre.

Il gagna son appartement, s'abandonna quelques minutes aux soins de son valet de chambre et redescendit.

Aublet attendit sous le péristyle, inquiet, redoutant de se retrouver en présence du président, craignant que celui-ci ne reconnût l'homme qu'il avait autrefois condamné.

Il fut rassuré en l'entendant dire au valet de pied qui prenait ses ordres :

— Dites au cocher de faire monter cet homme près de lui, il lui indiquera l'endroit où nous allons.

Le valet de chambre s'informait si l'on devait attendre monsieur.

Il répondit :

— Ne m'attendez pas, fermez tout, je reviendrai demain au jour.

Il descendit. Aublet était déjà sur le siège près du cocher.

Il lui demanda :

— Est-ce loin ?

— Oh ! non, monsieur, avec vos chevaux nous y serons dans dix minutes.

— Bien.

Et, s'adressant au cocher :

— Vous n'attendrez pas, fit-il ; vous reviendrez aussitôt.

Et il monta dans la voiture.

Un quart d'heure après, elle s'arrêtait devant la petite maison de Meudon. Aublet sautait du siège et aidait Mathieu des Taillis à descendre.

La voiture repartant aussitôt, il ouvrit la porte et fit entrer le vieillard dans le petit salon où Aurélie attendait.

En la voyant, il courut vers elle, en disant :

— Tu vois, au premier mot, au premier appel, je suis venu.

Et, la regardant dans son costume de religieuse, il ajouta :

— Oh ! que tu es ravissante ainsi.

Ne considérant celui qui l'avait amené que comme un valet, il lui sembla tout naturel qu'après l'avoir introduit dans le salon où Aurélie l'attendait, Aublet se retirât. La jeune femme, accroupie plutôt qu'assise dans un fauteuil, avait relevé la tête ; ses yeux brillaient, ses joues étaient rouges, la fièvre l'agitait ; depuis une heure elle était en proie à la plus redoutable émotion ; elle avait peur ; elle se demandait si elle sortirait vivante de la petite maison.

Les idées les plus folles avaient traversé son cerveau. En assemblant les faits, elle avait bâti toute une conspiration dirigée contre elle, un guet-apens dans lequel elle était tombée ; elle avait été dupe, et dirigée par celui-ci, celui-là, depuis l'abbé jusqu'à Julot ; elle était tombée dans un piège, sa personne et son argent. Elle appartenait tout entière à ses ennemis, et, les jugeant sur elle-même, elle se disait qu'elle n'avait à espérer aucune miséricorde.

Le feu qui brûlait dans ses regards, la fièvre qui éclairait son teint, qui lui donnait un éclat nouveau, un charme de plus, tout cela, pour M. Mathieu des

Taillis, n'avait qu'un motif : la situation piquante dans laquelle elle se trouvait, c'est-à-dire la fuite du couvent pour venir dans son costume se livrer à son vieil amant selon sa promesse. Une aventure galante, enfin, pleine d'audace et d'immoralité.

Mathieu des Taillis alla vers elle, lui tendant les bras, semblant ne rien voir. Elle le laissa s'agenouiller près d'elle, glisser son bras autour de sa taille, approcher son visage du sien, chercher ses lèvres. Son regard était toujours fixé sur le sien, et il trouvait cela charmant. Il avait entendu la porte se fermer discrètement sur lui ; elle avait tout préparé, ils étaient seuls — bien seuls. Se rapprochant d'elle, il lui dit :

— Rien au monde, Lilie, ne peut t'exprimer comme tu es belle ainsi. Si tu savais les noirs soucis que ta lettre a chassés, si tu pouvais voir de quelle adoration mon cœur est plein en te voyant ; tourments, tracas, chagrins, ta vue a tout fait envoler... Jamais tu n'as été si belle que ce soir, si séduisante que sous ce costume...

— Mais, de quoi me parles-tu ? fit-elle tout à coup, comme si elle n'avait pas compris un mot de ce qu'il lui disait.

Et lui, galamment et plus pressant, répondit :

— Je te parle d'amour.

— Mais, malheureux, tu ne sais donc pas que nous sommes perdus ?

Il fronça le sourcil. Ce seul mot, perdu, lui rappela la soirée menaçante qu'il venait de passer.

— Que me dis-tu ?

Elle se dégagea de ses bras, et, le regardant bien en face, approchant son visage pour parler bas, elle continua :

— Tu es puissant ; il faut que tu nous sauves tous les deux... J'ai été forcée de te donner ce rendez-vous et nous sommes ici chez eux !

— Ah çà, es-tu folle ? que veux-tu dire ?

Elle répondit d'une voix sourde :

— Nous sommes ici chez mon mari. L'histoire de sa mort était un conte, il vit ; ils sont là, avec le marquis de Meyran ; ils m'ont fait amener ici par Aublet, le même qui a été te chercher et que tu n'as pas reconnu... Comprends-tu ?

Mathieu des Taillis s'était relevé, il avait regardé autour de lui ; il alla essayer d'ouvrir les portes.

Ils étaient enfermés.

— Ah ! c'est un guet-apens, — fit-il, — et c'est toi qui m'y as attiré.

— Sous la menace de la mort, on m'a fait écrire les quelques lignes que tu as reçues. Mais je ne t'écris jamais ainsi, Math, tu aurais dû te douter de quelque chose.

Le vieux magistrat était devenu livide. Il était au pouvoir de ceux qui n'avaient pas craint de venir jusque dans son hôtel, au milieu de ses gens, attenter à sa vie. Cette fois, c'est lui qui se trouvait seul, sans défenseur, chez eux. Il dit d'un ton lugubre :

— Allons, nous sommes perdus.

— Mais tu es puissant, tu n'as rien à redouter, toi, tu dois nous sauver ?

Il ne répondit pas. Il fouilla dans ses poches et en sortit un revolver duquel il retira la baguette en s'assurant que les cartouches étaient bien en place.

— Je ne serai puissant que hors d'ici. Il faut en sortir à tout prix.

En voyant l'ancien juge apprêter son arme, Aurélie

avait repris courage ; elle se redressa aussitôt et lui dit :

— Math, nous allons trouver une issue.

Elle courut aux fenêtres et les ouvrit ; les contrevents étaient hermétiquement fermés.

— Ah ! nous sommes enfermés...

— Que faire ? demanda Aurélie désespérée.

— Je n'ai rien à redouter du scandale qui se produira, pensa Mathieu des Taillis.

Il alla vers la cheminée, y prit un chenet de fonte et, s'en servant comme d'un marteau, il essaya de briser la serrure d'une porte...

Au même instant l'autre porte s'ouvrit, et le capitaine, Olivier et Aublet firent irruption dans la chambre. Mathieu se retourna aussitôt. Aurélie cria :

— Les voilà ; défends-nous, Math.

Obéissant, il tira au jugé. Aucun des hommes ne fut atteint et Aublet, qui s'était précipité sur lui, avait relevé son bras ; deux autres coups partirent qui se perdirent dans le plafond.

Mathieu fut désarmé et brutalement rejeté, avec Aurélie, dans l'angle du salon. Il criait :

— Vous êtes des misérables... Prenez garde, vous payerez de votre vie ce crime nouveau.

Le capitaine, exaspéré, se précipitait sur lui en lui lançant un flot d'injures. Olivier l'arrêta, et dit à Mathieu :

— Le criminel ici, c'est vous, maître Mathieu. Les rôles sont changés. C'est nous qui sommes vos juges.

Aublet était fort ; il avait saisi le vieillard et l'avait obligé à s'asseoir, juste en face du capitaine et d'Olivier. Aurélie était accroupie dans un coin, se dissimulant dans l'ombre, défaillante de peur.

Mathieu des Taillis était tout anéanti. Dans l'impossibilité de se défendre ou d'échapper, il restait assis, le regard atone, cherchant à deviner sur le visage de ses juges improvisés le sort qu'on lui réservait. Dans son cerveau passait le souvenir des grandes assises; il revoyait les longues robes rouges, la salle où il présidait, autour de lui les gens prêts à lui obéir. Si quelquefois, envisageant les fautes commises, il avait pensé être jugé à son tour, c'est d'un tribunal plus imposant encore qu'il avait à craindre un arrêt. Au lieu de cela, et tout à coup dégringolant du sommet où il était placé, il se retrouvait dans une chambre étroite, renfermée, devant trois juges qui ne pouvaient pas pardonner, car c'étaient ses trois victimes.

Olivier lui dit :

— C'est vous qui m'avez accusé de complot contre l'État, c'est vous qui avez affirmé que je correspondais avec les ennemis de mon pays ; moi, soldat, j'étais un traître ! Vous avez menti. Vous le saviez ; votre but était de me perdre, et, en me perdant, vous serviez la haine de cette femme. Monsieur des Taillis, vous êtes un misérable, vous êtes un lâche. Je ne puis vous demander aucune satisfaction, mais aujourd'hui vous êtes dans l'impossibilité de nous nuire, je vous pardonne.

Mathieu des Taillis ne répondit pas. Assurément que s'il pouvait sortir sain et sauf du guet-apens qui lui avait été tendu, il se vengerait de celui qui l'avait ainsi humilié.

Aubiet prit la place d'Olivier et lui dit à son tour :

— Monsieur, vous me reconnaissez, moi. Vous m'avez sacrifié à cette femme. C'est vous qui, dirigeant les jurés, leur avez affirmé que j'étais un voleur ; vous saviez le contraire. Maintenant, j'ai la preuve entre

mes mains du crime que vous avez commis à mon égard; plein de mépris pour votre personne, je vous pardonne.

Le capitaine les avait écoutés avec stupéfaction, mordillant ses lèvres, rongeant son frein, se contenant avec peine. Quand ils eurent fini, droit comme un I, marchant comme un automate, il vint se placer devant le vieux juge, qui fit un mouvement en arrière, et il lui dit :

— Moi, je ne pardonne pas, monsieur Mathieu des Taillis. Je suis un vieux soldat, mon passé est irréprochable. Le jour où j'ai choisi pour compagne la femme que vous aviez déshonorée, si vous aviez été digne du rôle que vous avez joué dans la société, vous deviez, vous, magistrat, prévenir le soldat qu'il ne devait pas épouser celle que vous aviez connue. Vous avez mal agi; mais cela est peu. Du jour où elle fut ma femme, vous avez continué avec elle vos relations, vous l'avez aidée dans ses fautes. C'est vous qui avez apporté le déshonneur dans ma maison, alors que je ne croyais devoir qu'à des services rendus la situation qui m'était faite; vous me déshonoriez de votre protection, en faisant de moi un mari complaisant. J'ai été ridicule d'abord, puis, vous m'avez fait passer pour un infâme. Vous êtes un misérable! C'est le bâton qui devrait vous châtier; mais vous avez voulu me faire passer pour un assassin, lorsque je n'étais qu'un adversaire. Je veux me battre, juge, entends-tu! Tu m'as déshonoré! Je te crache au visage!

Et le capitaine cracha sur les joues de Mathieu, livide de peur.

— Nous nous battrons. Tu auras mon sang ou j'aurai le tien. Veux-tu, lâche?

Comme Mathieu des Taillis se reculait, le capitaine exaspéré lui cria :

— Si tu refuses le combat, je te tue comme un chien.

Et déjà, du regard, il cherchait le revolver qu'Aublet avait arraché des mains de Mathieu.

— Je te tue, je vous tue, là, tous les deux, dans ce coin.

Le capitaine avançait toujours, les poings levés. Mathieu des Taillis était presque accolé au mur auprès d'Aurélie qui, voyant l'attitude de son mari et perdant la tête, cria :

— Au secours ! Math ! Math ! défends-moi.

Cet appel désespéré fit tout à coup perdre la tête au capitaine.

Il s'élança alors sur sa femme en bousculant l'homme; il la saisit, la releva, lui jetant au visage toutes les grossièretés, toutes les obscénités qui venaient à sa bouche ; il la soulevait et allait la trousser et la fouetter, lorsque Olivier et Aublet s'interposèrent.

Ils entraînèrent Aurélie, et, laissant le capitaine seul avec Mathieu, ils lui dirent :

— Capitaine, laissez cette malheureuse, un homme ne peut se venger sur une femme ; nous vous laissons avec votre ennemi.

Ils sortirent, et Mathieu cherchait autour de lui une issue. Seul avec cet homme, il était épouvanté.

Le capitaine lui cria encore :

— A nous deux ; ils ont raison. Veux-tu te battre? dis, vieux lâche?

Mathieu tomba à genoux et cria :

— Grâce !

Il tremblait de tous ses membres.

Le capitaine, outré, prit alors son revolver, et dit :

— Allons, tu n'es pas un homme, meurs donc comme un chien.

Et il tira.

Mathieu ne jeta qu'un cri, et il tomba la face contre terre.

La porte s'ouvrit. Olivier et Aublet accouraient au bruit de la détonation.

Le capitaine leur dit froidement :

— Je me suis fait justice, je l'ai tué.

Les deux hommes, effrayés, se précipitèrent pour relever le malheureux.

Le capitaine avait eu un accès de folle rage, en présence de celui qui avait été la cause directe de ses malheurs; en évoquant le passé épouvantable de sa femme, toute sa haine était revenue.

Il n'avait plus conscience de ses actes ; il était ivre de vengeance ; en voyant les deux hommes entrer dans le salon, il pensa à l'autre, à sa femme. Et, son revolver fumant au poing, il courut dans la pièce d'où ils sortaient, en disant :

— Maintenant, à elle... Je les tuerai tous !... Il faut du sang pour venger mon honneur.

Aurélie, tremblante, épouvantée par le coup de feu qu'elle venait d'entendre, courait dans la chambre, cherchant un moyen de fuir.

Elle connaissait son mari ; elle savait de quels accès de colère il était atteint. Elle connaissait sa brutalité sauvage. Elle savait que, comme certain fauve, la vue du sang augmentait la rage du capitaine. En le voyant paraître, l'arme à la main, dans la chambre où on l'avait entraînée, seule avec lui, elle se vit perdue, et, avec l'accent du désespoir, elle cria :

— Ne me tuez pas !... Grâce ! pitié !

Folle, échevelée, elle voulait se sauver. Et le capitaine la poursuivait. Il allait l'atteindre ; sa main touchait son épaule. Elle courut et rentra dans le salon, criant :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi !... Il veut me tuer !

Olivier et Aublet venaient d'étendre le corps de Mathieu des Taillis sur une chaise longue. Elle vint vers eux suppliante, se cachant derrière les meubles.

Les deux hommes s'élancèrent à son secours. Le capitaine, dont l'accès doublait les forces, les écarta violemment.

Il saisit Aurélie ; il leva son revolver jusqu'à son front ; les yeux injectés de sang, la mousse aux lèvres, il hurlait :

— Elle nous a déshonorés ; je veux sa vie !

Il allait tirer, lorsque la porte s'ouvrit, et, à peine vêtue, livide, les yeux hagards, les cheveux dénoués, Élise se précipita, souleva l'arme et, couvrant sa sœur de son corps, la balle frisa son oreille, où vint une goutte de sang.

— Hilaire, tu ne la tueras pas !... Es-tu un homme ou un assassin ? Eh bien ! tue-nous toutes les deux.

Le vieux soldat se recula atterré. Tout honteux, il regarda la jeune fille, et, laissant tomber son arme, il dit :

— Toi ! toi ! Élise, tu demandes grâce pour elle ?... Mais c'est elle l'unique cause de ta vie de malheur !

— Tu l'y as aidée. Je t'ai pardonné ; tu peux bien lui faire grâce...

Olivier et Aublet s'étaient saisis du bras du capitaine, qui, tout bouleversé, allait peut-être défaillir.

Profitant de cette accalmie, Élise entraîna sa sœur. Sortie du salon, elle lui dit :

— Sauve-toi !... et rachète le passé par une meilleure vie...

Elle avait ouvert la porte de la rue. En sentant l'air frais, la route libre, Aurélie fut remise aussitôt, et sa première pensée fut pour l'objet qui l'avait amenée en ce lieu.

— Je te le promets, Élise; mais rends-moi mes bijoux...

— Tu sais bien qui les a, fit Élise, frissonnant au souvenir de l'apparition du coquin.

— Qui donc?

— Ton amant, Jules Minguet.

— Minguet ! où est-il?

— Est-ce que je sais?...

— Il s'est sauvé !... avec mes bijoux?

Ils entendirent du bruit dans le salon. Aurélie eut peur, et Élise, la poussant dans la rue, lui dit :

— Va-t'en ! va-t'en... Adieu !

Et elle poussa la porte. Aurélie courut jusqu'au bout de la rue ; là elle s'arrêta, et, crispant ses mains dans ses cheveux, elle dit :

— Mais, alors, je suis perdue !

Un tremblement convulsif la saisit, ses dents claquèrent et, sans force, elle s'affaissa dans l'encoignure d'une porte; accroupie la tête daes ses mains, elle répétait des phrases sans suite :

— Mon mari est vivant... Il était mort... C'est Aublet qui sera mon mari; il me rendra les bijoux, puisque j'ai dit qu'il ne les avait pas volés... Julot me défendra... C'est ça, l'abbé, priez pour moi...

Puis elle se mit à chanter le cantique qu'elle avait chanté le matin...

Aublet et Olivier, entraînant le capitaine, sortirent de

la maison, suivis par Élise. Ils passèrent tous les quatre à quelques pas de la malheureuse, sans la voir...

Quelques heures après, des agents la relevèrent et la firent conduire au Dépôt, déclarant qu'on l'avait ramassée, ivre, sur la voie publique.

QUATRIÈME PARTIE

LA FILLE LILIE

ÉPILOGUE

I

LE COMMENCEMENT DE LA FIN.

Après les épouvantables scènes que nous avons racontées, comprenant la nécessité de se dérober au plus tôt aux suites de semblables affaires, sur le conseil d'Olivier, les justiciers de Mathieu des Taillis abandonnèrent la petite maison de Meudon, nous l'avons vu, et, sur l'avis d'Aublet, se réfugièrent à Puteaux, chez la mère Madeleine.

Au point du jour, le marquis de Meyran se rendit chez l'agent Huret. Celui-ci dormait profondément; éveillé en sursaut lorsqu'il demanda :

— Qui est-là?

Et qu'il entendit la voix amie du fils de celui auquel il avait dévoué sa vie, Huret ouvrit plein d'inquiétude et interrogea :

— Vous, monsieur Olivier, à cette heure! Qu'y a-t-il de nouveau?

— De bien graves choses, Huret.

— Oh! mon Dieu, vous m'effrayez!

— Cette nuit sont venus à Meudon Mme de Marby et le président Mathieu des Taillis.

— Que me dites-vous là?

— La vérité. Mme de Marby s'est sauvée. Où est-elle? Nous l'ignorons. Mathieu est mort et son cadavre est étendu dans le petit salon là-bas...

— Oh! vous m'épouvantez! M. des Taillis est mort! tué!... Que s'est-il passé?

Et l'agent interrogeait du regard, anxieux, effrayé des complications qui survenaient dans la tâche qu'il avait entreprise, car il s'était promis de défendre le fils de son ancien chef et sa fiancée.

— Écoute-moi, Huret, je vais te raconter ce qui s'est passé cette nuit.

Olivier raconta dans tous ses détails la scène terrible à laquelle nous avons fait assister le lecteur; il ne modifia qu'un point, et cela franchement, ne croyant pas mentir. En entraînant Aurélie dans le salon voisin pour l'arracher à la fureur de son mari, il avait laissé le capitaine seul avec son ennemi Mathieu des Taillis. Que s'était-il passé entre eux? Il l'ignorait. Le capitaine avait proposé un duel sans merci au magistrat; celui-ci refusait; il était devenu menaçant; Aurélie, maladroitement, était intervenue; il avait entraîné la jeune femme et il ne savait plus rien. Il avait entendu un coup de feu au moment où il assurait à Aurélie qu'elle n'avait rien à redouter; il s'était précipité, suivi par Aublet, dans le salon.

Mathieu des Taillis était étendu sur le tapis, à plat ventre, la tête fracassée. Le capitaine tenait à la main son revolver dont le tonnerre fumait encore. Il croyait

que le duel proposé avait eu lieu et Mathieu des Taillis en avait été la victime.

Il raconta donc que le vieux président de chambre avait été tué en combat singulier.

Huret, en l'écoutant, avait des frémissements d'impatience, et, lorsque Olivier eut terminé son récit, il lui demanda d'abord :

— Et, est-ce qu'ils sont là-bas, eux ?

— Non.

— Ah ! où sont-ils ?

— A Puteaux, chez la mère Madeleine. Tu sais bien ce que je veux dire.

— Bien ! vous avez sagement agi en vous mettant à l'abri des premières recherches. Écoutez, monsieur Olivier, maintenant tout est à craindre ; vous avez tout à redouter, il faut agir avec prudence. Ce que vous m'avez raconté est épouvantable. Ce n'est pas vous qui en êtes la cause, je le sais. Mais il est regrettable que vous n'ayez pu vous y opposer. Vous allez immédiatement retourner à Puteaux et vous y bien cacher tous. Heureusement je ne suis pas encore démissionnaire. Je pourrai savoir ce qui se passe et je vous dirigerai. En tous cas, ce soir, j'aurai pour vous quatre des passeports nécessaires à votre fuite. Il faut quitter la France, ce sera plus prudent.

— Huret, je ferai ce que tu voudras, mais j'ai autre chose à te demander.

— Quoi donc, mon Dieu, dans ce moment ?

— Il faut que tu me trouves Jules Minguet.

— Ah ! c'est bien l'heure de nous occuper de celui-là !...

— Je ne peux quitter la France que lorsque je l'aurai trouvé.

— Je ne sais pas ce que vous voulez à ce misérable...; mais je vous l'amènerai ce soir, et je vous renseignerai sur ce qui se sera passé... Partez vite et préparez-les au départ.

Ils se quittèrent, sur l'assurance formelle que Huret les retrouverait le soir même chez la mère Madeleine.

Olivier retourna à Puteaux ; il acheta en chemin les journaux du matin, croyant qu'il y trouverait déjà le récit de la découverte du corps de Mathieu des Taillis. C'était absurde, car à cette heure rien encore ne pouvait être connu. Huret se rendit à la préfecture ; jusqu'à midi il attendit les rapports, s'attendant à y trouver un renseignement utile. Vers deux heures seulement, le valet de chambre de Mathieu des Taillis vint annoncer avec le cocher la disparition de son maître. Ils déclarèrent que, ne voyant pas paraître le matin le président, et ayant lu dans un journal sa mise à la retraite, ils s'étaient inquiétés de son singulier départ de la veille ; ils avaient été à la maison de Meudon, où le cocher avait conduit son maître le soir. La maison paraissait abandonnée. Huret fut chargé de l'enquête. Il partit aussitôt.

Le soir, il se trouvait à l'heure du rendez-vous, chez la mère Madeleine, où il était anxieusement attendu. Seul le capitaine refusait de se préparer au départ, déclarant qu'il se moquait de ce qui pouvait arriver ; il était vengé, c'est tout ce qu'il voulait, et on pouvait faire de lui tout ce qu'on voudrait, il ne s'en plaindrait pas.

Ils étaient réunis tous les quatre dans la chambre d'Élise, lorsque Huret arriva. Contrairement à ce qu'ils redoutaient, l'agent arriva souriant.

— Eh bien, Huret? demanda Olivier.

— Eh bien, monsieur Olivier, vous pouvez dormir tranquilles.

— Nous ne partons pas ! interrogea Aublet.

— Non ! non ! Je vois que vous n'avez pas lu les journaux du soir.

— Non ! Qu'y a-t-il ?

— Le corps de Mathieu des Taillis a été retrouvé, enlevé et porté chez lui. Sans aucune espèce de cérémonie, il est expédié cette nuit dans le pays où il est né, où quelques parents héritiers feront ses funérailles. Depuis hier il avait été mis en disponibilité, ne pouvant être révoqué. Il était parti de Saint-Cloud hier au soir désespéré, sentant le mépris qu'il l'enveloppait. Sa vie scandaleuse était dévoilée. On craignait qu'une plainte directe ne fût adressée au garde des sceaux. Et chacun disait qu'il devrait se tuer.

— Qu'avait-il donc fait ?

— Oh ! un tripotage financier que les gens de Bourse appellent une affaire — et le tribunal une escroquerie.

— Il était capable de tout, dit le capitaine.

— Enfin, chargé de l'enquête, je me suis rendu, avec le docteur, à Meudon, qui, prévenu par les bruits qui couraient, après avoir examiné le cadavre, conclut au suicide. Une lettre trouvée sur lui montrait qu'il avait donné rendez-vous à une femme — une religieuse — dans cette petite maison, et, a conclu le docteur, mourant comme il avait vécu, dans la honte, il s'est tué après une nuit de débauche...

— Ainsi, pas de poursuites ? demandèrent à la fois Olivier et Aublet.

— Non seulement pas de poursuites, mais la meilleure nouvelle, la voici :

Élise et les deux hommes avançaient la tête. Le ca-

pitaine seul grommelait dans un coin, fronçant les sourcils.

— Quelles nouvelles ? demanda Olivier.

— « Morte la bête, mort le venin. » Les dénonciations faites contre vous ne sont plus écoutées, les poursuites sont terminées. Vous êtes libres enfin... Vous n'avez plus à redouter personne ; monsieur le marquis, vous pouvez retourner à votre hôtel ; madame, vous pouvez rentrer chez vous ; capitaine, vous pouvez ressusciter.

On juge facilement de la satisfaction avec laquelle Élise et Olivier accueillirent la nouvelle. Le capitaine s'avança vers Huret et lui demanda :

— Et elle, qu'est-elle devenue ?

— Capitaine, nous l'ignorons... Elle s'est sauvée... Puis, s'adressant à Olivier : J'ai appris que Jules Minguet avait quitté sa demeure, se préparant à un voyage, et tout me fait supposer, d'après ce que vous m'avez dit ce matin, qu'il s'entendait avec Mme de Marby. Elle a dû le retrouver chez lui et ils ont dû partir ensemble. Ma foi, capitaine, j'ai cru devoir leur laisser le chemin libre. Vous en êtes à tout jamais débarrassé.

— Je vous remercie, Huret... Mais, je vous en prie, il faut que je sache où est cet homme.

— Monsieur le marquis, c'est fini. Je ne suis plus là-bas. De ce soir ma démission est acceptée.

— Je le trouverai, dit le marquis...

Élise se jeta dans ses bras et pleura. Il l'embrassa, et, répondant à sa pensée, il lui dit tout bas :

— Vous comprenez bien, Élise, qu'il faut que cet homme meure.

La jeune femme eut un tressaillement et répondit :

— Oui, il le faut... Il le faut ; mais j'ai peur.

Aublet était descendu, il remonta en disant :

— Maintenant que nous sommes tranquilles, si vous voulez prendre la peine de descendre, le dîner nous attend...

Cela fit heureusement tout oublier momentanément.

Ils descendirent, la mère Madeleine les fit placer à la grande table. Au moment où elle allait retourner à ses fourneaux, son neveu se jeta à son cou, et, l'embrassant, il lui dit :

— Ma tante, je te demande aujourd'hui la main d'Annette et je te présente mes deux témoins : M. le baron de Marby et M. le marquis de Meyran.

La mère Madeleine faillit suffoquer. Son immense poitrine se souleva trois fois avant qu'elle pût respirer... Elle voulait parler, elle ne le pouvait pas. Elle eut un mouvement qui voulait exprimer un remerciement et un salut, et qui lui ficha sa marmotte sur le coin de l'oreille. Elle ébaucha une révérence. Enfin, avec un soupir qui bruissait comme un ronflement, la voix lui revint...

Elle courut — lentement — vers la porte de son appartement et cria :

— Annette ! Annette ! viens vite !... viens te marier. Ton cousin te prend !... Viens vite !...

Et, se tournant vers son neveu, elle le pressa sur sa poitrine, l'embrassa à le mordre, puis les larmes aux yeux, de grosses larmes qui coulaient sur ses grosses joues rouges, semblant des perles d'un corail diaphane, et, riant, elle s'adressa à ses convives et leur dit :

— Eh bien, mes petits enfants... pour cette nouvelle-là... bon sang du bon Dieu, je vas joliment vous régaler !...

Et, saisissant sa cuiller en bois, qu'elle appelait sa

mouvette, la brandissant comme un sceptre, elle regagna ses fourneaux en criant :

— Vite, là ! Chaud ! chaud ! Tout le monde debout !... Enlevez ! servez !...

Le lendemain chacun était rentré dans son domicile à Paris.

Le capitaine de Marby allait attester qu'il était bien vivant, rétablir son état civil, et il s'occupait du petit hôtel d'Auteuil. Tout avait été vendu à la requête des créanciers, et le produit de la vente avait suffi pour les payer intégralement. Il y avait même un reliquat d'une dizaine de mille francs qui permit au capitaine de se réinstaller immédiatement dans un nouveau domicile... Il était toujours sombre, poursuivi par la pensée d'Aurélie, dont il ignorait le sort.

La malheureuse femme, nous l'avons dit, avait été ramassée le matin par une ronde d'agents en tournée. Elle avait la fièvre et grelottait ; le délire secouait son cerveau et lui faisait raconter, en les bouleversant et les rendant incompréhensibles, les scènes multiples de la longue journée et de la terrible nuit. Les agents n'avaient vu dans la situation de la pauvre femme que l'ivrognerie. Ils l'avaient ramassée et emmenée comme vagabonde et en état d'ivresse. La malheureuse avait été conduite au Dépôt; elle avait passé toute la journée et toute la nuit avec les voleuses et les prostituées ramassées la veille, méprisée, insultée à cause de son costume. Mais, grelottant la fièvre, elle ne comprenait rien. Lorsqu'il fallut l'interroger pour la faire transférer à Saint-Lazare, on crut encore qu'elle jouait la comédie en répondant des sottises. Conduite à Saint-Lazare, le médecin la fit aussitôt porter à l'infirmerie, où elle resta dix jours entre la vie et la mort. Au bout d'un mois, elle

était rétablie. N'ayant rien à relever contre elle, on lui rendit sa liberté ; mais elle était, de ce jour, inscrite sur le livre de la police sous le nom qu'elle avait donné : la fille Aurélie Boitel. Elle avait cru prudent de cacher son nom de femme.

Il lui restait de sa maladie une toux sèche qui lui déchirait la poitrine chaque matin au réveil, et une grande faiblesse. La misérable, qui n'avait dû qu'au vice les joies et la fortune, se trouvait écrasée par le vice.

Lorsque, sortie de la grande maison de Saint-Lazare, elle se trouva sans gîte, sans le sou et sans ami, elle resta une minute à se demander ce qu'elle allait faire. Le seul homme qui l'aidait était mort... et mort à cause d'elle.

Elle pleura... Elle fut alors accostée par une vieille femme, qui lui parla tout bas. Aurélie leva sur elle des yeux hagards, et un frisson courut sur son corps.

La vieille insistait, et Aurélie écouta... Enfin elle prit le bras de la femme. Celle-ci la conduisit jusqu'à la station de voitures et la fit monter dans un fiacre. Elle monta près d'elle, après avoir donné l'adresse au cocher.

— A Levallois-Perret.

En voiture, comme la malheureuse avait la tête baissée, que des larmes glissaient sur ses joues, qu'elle avait l'attitude d'une condamnée que l'on mène au supplice, pour la consoler, la vieille dit :

— Écoutez, ma petite, vous n'aurez pas à vous en repentir... Vous allez être chic tout de suite. La Chaîneau n'est pas une menteuse.

Aurélie pensait qu'elle avait toujours un gîte pour le soir. Le lendemain elle verrait.

Le lendemain, ce fut la chute. Elle était sans ressour-

ces, sans soutien, sans appui ; elle était forcée d'accepter les honteuses propositions de la Chaîneau. Celle-ci l'avait habillée à neuf; elle reconnut même une des robes qu'elle lui donna pour une des siennes que Julot avait vendues. Tout était fini pour la malheureuse femme ; le sens moral était perdu. D'une mauvaise nature, les femmes avec lesquelles elle avait vécu pendant son séjour à la prison de Saint-Lazare avaient achevé ce que sa vie de débauche avait commencé. La misérable qui l'exploitait la livrait chaque jour à de nouveaux galants.

Au bout de quelques semaines, voyant que cette vie se continuait sans profit pour elle, elle fit un paquet des vêtements qui avaient payé sa conduite et abandonna la vieille femme, qui lui dit en la voyant partir :

— Tu t'en repentiras.

Aurélie alla s'installer dans une chambre meublée d'une des rues voisines du boulevard. Et ce fut fini. Il ne restait plus de celle que nous avons connue que la fille Lilie qui chaque soir, sur le boulevard, les traits maquillés, extravagamment coiffée, à moitié décolletée, se promenait dans sa robe de soie à traîne, incendiant les passants de ses regards provocants. Les garçons de café la connaissaient et l'appelaient la belle Lilie.

Ainsi, la malheureuse avait traversé la vie, en parcourant tous les degrés de la société. A cette heure, elle était tombée, elle était dans la boue, et sa sœur, au contraire, partie de bas, était riche et respectée.

C'est que l'une n'avait cherché la fortune que dans le travail et l'honnêteté : chagrins, tourments, misère, rien ne l'avait détournée de sa route ; elle voulait acquérir le bien en faisant bien. Aurélie, au contraire, avait cherché toutes ses satisfactions dans le vice. D'ou-

vrière elle était devenue bourgeoise; elle n'avait pu rester honnête. Elle avait voulu s'élever plus haut; c'est encore au vice qu'elle avait demandé la fortune; elle était devenue une femme du monde. Puis, jouissant de toutes choses, n'ayant plus rien à désirer, elle n'avait pas encore été satisfaite; elle avait voulu l'amour immoral, l'amour défendu. Elle était devenue la singulière religieuse que nous avons vue. Mais alors elle avait lassé le destin; son existence, bâtie sur le mal, s'était écroulée, et de la belle Aurélie, de la charmante bourgeoise Mme de Marby, de la grande dame la baronne Ténard de Marby, de la douce sœur Sainte-Honorine, il ne restait que la fille Lilie, qui vendait à chacun ses caresses et ses baisers.

Pour accomplir cette transformation, pour accepter l'horrible métier qui la faisait vivre, il avait fallu, les premiers jours, qu'elle demandât à l'ivresse un aveuglement sur sa honte. Les premiers soirs, avant de descendre, la malheureuse buvait; elle était un peu grise lorsqu'elle allait s'offrir aux passants. Ce régime nouveau acheva ce que sa maladie avait commencé; la phtisie tordait ses poumons. Le matin, en s'éveillant, elle toussait pendant des heures; puis, les jours de brouillard, le soir, il lui prenait des quintes de toux qui l'obligeaient à rentrer sous les portes, pour cacher le triste tableau de son mal. Avec l'abus de l'alcool, le mal s'augmentait et la voix s'éraillait.

Mais loin d'altérer ses traits, au contraire, elle semblait plus belle. Le corps était un peu aminci, mais les formes restaient puissantes, la chair peut-être un peu plus molle. Le visage avait un teint plus clair, comme si la peau devenait transparente; les pommettes des joues étaient toujours roses, les lèvres d'un rouge ar-

dent, les yeux plus brillants semblaient grandir. Elle était belle enfin, mais l'ensemble avait un aspect maladif; on la sentait faible. La démarche n'avait plus son élégance ; elle était lourde et le buste était toujours penché en avant.

De jour en jour, la toux devenait plus fréquente; mais la nature était restée la même. Elle avait toujours besoin d'aimer quelqu'un. La malheureuse aimait, et chaque soir un homme, dont l'allure révélait assez l'ignoble métier, venait chercher « sa petite femme. »

Celui-là la consolait, la protégeait surtout. C'était lui qui la faisait boire, et elle l'aimait; Minguet était remplacé. Elle l'avait bien cherché, Julot; mais il faut bien le reconnaître, moins pour le voir que pour lui réclamer ses bijoux, et elle se promettait bien, le jour où elle le retrouverait, de les lui faire rendre. Elle avait raconté toute cette histoire-là au « Grand-Chineur, » son nouvel amant, et celui-ci avait dit :

— Tu peux y compter, le jour où tu me le montreras, il faudra qu'il nous les rende, ou je le *fais*...

II

PARIS LA NUIT.

On était au mois de décembre; il pleuvait chaque soir, il pleuvait toujours. Jamais Aurélie n'avait ressenti autant la cruauté de son hideux métier. Mais la femme ne vivait plus en elle; la matière seule existait.

L'agitation constante de ses nerfs, survenue par l'abus du plaisir dans son corps qui n'avait plus ni désirs

ni passion, amenait chez elle le dégoût de la vie. Elle buvait pour se donner de la force et du courage; elle buvait pour se soutenir par ces longues soirées où ses vêtements, traversés par la pluie froide d'hiver, mouillaient ses chairs et glaçaient ses moelles. Il fallait travailler chaque soir, malgré la neige, malgré la pluie; le Grand-Chineur ne permettait pas le repos. Elle obéissait bestialement, agissant comme l'animal, sans espoir, sentant bien qu'elle était sur la terre sans défense, en dehors de la société, méprisée par tous, n'ayant pas de moyens de lutter contre l'agent, pas le droit de réclamer contre l'injustice. Mathieu était mort. Lorsqu'elle était pauvre, elle était battue; elle travaillait toujours et par tous les temps pour éviter les coups. Navrée par le sentiment de sa dégradation, écrasée par le souvenir de sa situation perdue, alors qu'elle était heureuse et respectée; coupable, elle savait ne devoir qu'à elle la triste vie qu'elle menait. Ne pouvant se plaindre de personne, elle n'avait qu'une haine, son premier amant, Minguet. C'est lui qu'elle accusait de l'avoir jetée dans la boue où elle se mourait. Les nuits froides d'hiver influaient sur son moral. Elle était plus triste, plus découragée; elle n'avait d'oubli qu'à côté du Grand-Chineur. Mais, avec son esprit inattentif, son cerveau vide, ne pouvant suivre une pensée, elle avait toujours besoin de s'étourdir, en buvant avec celui qu'elle appelait « son homme. »

Ce soir de décembre, après avoir préparé sa chambre, après avoir parfumé son corps et maquillé son visage, elle était descendue pour rejoindre « son homme » dans un petit cabaret-crémerie de la rue Drouot. Le Grand-Chineur passait là la plus grande partie de ses journées dans une soupente, avec quelques gens de sa

sorte, jouant l'argent que Lilie avait gagné la veille. Ce soir, le Grand-Chineur avait perdu ; il était de mauvaise humeur. Il reprocha à Lilie de n'être pas assez « à la coule » et de n'avoir jamais le sou. Ils dînèrent ensemble, puis la fille descendit pour se rendre à son hideux travail.

Il pleuvait, avons-nous dit. Sur la chaussée des boulevards, dans la nuit, se croisaient les couleurs des lanternes des omnibus et des fiacres. Les devantures des cafés étaient flamboyantes et les trottoirs étaient déserts.

Quelques malheureuses comme Lilie relevaient leurs traînes de soie et montraient, sur l'asphalte ruisselant, leurs jambes jusqu'aux genoux.

La misérable allait et venait, seule, maudissant la vie, rageant toujours au souvenir de l'homme qui l'avait volée, le grand Julot. Les heures passaient et la pluie tombait toujours, la mouillant, la glaçant. Elle toussait souvent et n'osait aller s'abriter à la crémerie où l'attendait « son homme, » car elle n'avait pas d'argent, et le Grand-Chineur attendait.

Peu à peu les boutiques se fermèrent et les passants, plus pressés, devinrent plus rares ; puis les cafés s'éteignirent à leur tour ; les garçons rentraient les tables pendant que les fenêtres des cabinets du premier s'illuminaient.

Elle était accotée sous une porte, presque à l'angle de la rue ; son regard, perçant la pluie, cherchait si des agents ne la surveillaient pas, à cette heure défendue pour elle. Elle voyait monter et descendre des couples dans l'escalier du café Riche. Tout à coup sa tête s'avança, son regard fixa un homme qui descendait des cabinets de chez Bignon, ayant une femme à son bras. Elle le re-

connut, et, d'un bond traversant la chaussée, elle courut en disant :

— Mais c'est lui !

L'homme était sur la dernière marche ; sans s'occuper de la femme, elle le saisit par le bras, s'écriant :

— Ah ! te voilà donc, Jules ! Tu vas me rendre mes affaires, tu vas me rendre ce que tu m'as volé. Te voilà donc, filou !

La femme s'était reculée, les garçons accouraient au bruit. Julot, car c'était lui (mais Julot superbe, Julot très élégant, Julot mis comme un parfait gandin, Minguette le courtier marron, le grand brasseur d'affaires, autant connu à la Bourse que sur le boulevard), devint livide.

Il se recula un peu, suffoquant, voulant parler, ne trouvant pas un mot à dire.

Elle continua :

— Oh ! mais je ne te quitte pas. Tu vas me rendre mon argent ! Tu sais bien, quand tu étais mon amant, tu m'as volé mes effets, tu m'as volé mes bijoux, tu m'as volé mon argent !

Puis, s'adressant à la femme et aux garçons qui n'osaient intervenir, elle ajouta :

— Mais c'est Minguet, le beau Julot !

Julot s'était mordu les lèvres ; ses bras s'étaient agités. Il avait eu un moment l'envie d'étrangler la malheureuse ; il avait fait un effort pour se contenir, pour rester calme.

Se tournant vers la femme qui l'accompagnait, il lui dit :

— Monte en voiture, ne t'occupe pas de cela ; je vais faire arrêter cette femme, elle est folle.

Puis, s'adressant au garçon :

— Je ne puis bousculer cette fille, allez chercher les agents.

Aurélie exaspérée, folle de colère et de rage, brûlante de fièvre, à ce point que sous la pluie froide une buée sortait de ses vêtements et l'environnait, cria :

— Les agents ! les agents ! ils m'emmèneront peut-être, mais avec toi, maq...! souteneur ! avec toi, qui ne vis que des filles ! Oh ! je dirai qui tu es ; ça m'est égal qu'on me prenne, mais on nous prendra tous les deux.

— Voulez-vous me laisser !

Il lui prit le bras comme pour l'écarter de son chemin.

— Mais elle est folle, je ne la connais pas ; qu'est-ce que c'est que cette fille ?

— Oh ! la canaille ! hurla Aurélie. Ah ! à moi ! et elle se débattait. A moi ! il me casse le bras.

— Je vous dis qu'elle est folle, continua Julot, les dents serrées, dépensant tout ce qu'il avait de force pour écarter la malheureuse en lui broyant le poignet.

La scène avait attiré du monde. Des agents en bourgeois, dont l'allure et les façons révélaient assez le métier, se précipitèrent sur elle et voulurent l'entraîner, en disant :

— C'est Lilie ! Allons, bon ! viens avec nous !

Aurélie se débattait, s'affaissait, ne voulant pas marcher, se laissant traîner, criant :

— Je vous suivrai, j'irai avec vous, mais je veux que vous l'emmeniez avec moi. Je vous dis que c'est mon amant. C'est lui qui m'a volée... Non ! je ne vous suivrai pas seule l non ! Au secours ! au secours ! A moi.

Et elle criait, se débattait, se laissant traîner dans la boue, gémissant à chaque coup de poing qu'elle recevait, réunissant ses forces pour crier :

— Au secours! au secours!

Minguet, tout tremblant de peur ou de colère, restait dans l'angle de la porte du restaurant. La femme qui l'accompagnait s'était sauvée en voyant les agents. Les garçons formaient groupe, regardant les péripéties de la scène. Lilie était littéralement traînée dans la boue, sous la pluie.

Il était tard ; la pluie tombait toujours. On avait fermé le cabaret où le Grand-Chineur attendait « sa petite femme, » et, accompagné de ses amis, il venait, rageant et de mauvaise humeur, au-devant d'elle.

En voyant la scène, en entendant les cris, il courut.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit-il, les deux poings en avant.

Lilie, en le voyant, se débattit plus violemment et se redressa.

Le Grand-Chineur avait dit à ceux qui l'accompagnaient :

— Eh ! les autres, c'est de la rousse ; mouchons ça !

Le agents avaient dû lâcher la femme pour se mettre sur la défensive. Aurélie, qui s'était relevée, courut vers son amant, lui prit la main, et, l'entraînant jusque devant le beau Julot, épouvanté, elle lui dit :

— Le voilà, Minguet, le beau Julot, celui qui m'a volée, et c'est lui qui me fait emmener par les agents.

Le Grand-Chineur eut un mouvement d'épaules, un clignement d'yeux, en disant :

— Ah ! c'est toi le Julot, il y a longtemps que je te cherchais. Eh bien ! mon petit vieux, j'te vas faire.

Julot n'attendit pas, il sauta sur le trottoir et se mit en garde. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre.

Pendant quelques minutes ce fut un combat acharné. On n'entendait que les heurts des poings sur la chair,

puis ils se prirent à bras-le-corps, et la masse roula dans le ruisseau.

Julot avait le dessus, Julot était fort. Il tenait la tête de son ennemi dans l'angle du trottoir et du pavé, la main sur la gorge.

Les agents, ne s'occupant plus de la femme, s'emparaient de ceux qui les avaient attaqués.

Lilie s'était assise sur les marches de l'escalier du restaurant, prête à tomber, brisée par une quinte de toux qui ne finissait plus.

Dans chaque repos, elle crachait le sang; elle regardait les deux combattants; sa toux ne cessa que quelques secondes, en entendant un grand cri, un cri comme un râle.

Les agents s'étaient emparés des hommes. Deux d'entre eux se précipitèrent sur les combattants et relevèrent le Grand-Chineur, sur lequel pesait le cadavre de Julot.

Le misérable, se sentant vaincu, s'était armé d'un couteau, qu'il avait enfoncé dans le dos du premier amant d'Aurélie.

Le lendemain, les quatre gredins étaient au Dépôt et la malheureuse Lilie à l'hôpital. Le corps de Julot était étendu pour l'autopsie sur une des dalles de la Morgue.

III

CALME APRÈS LA TEMPÊTE

Depuis quelques jours, il n'était question dans le monde qu'on est convenu d'appeler le tout Paris, que

de la réapparition soudaine de la belle Grêlée, la charmante Américaine, qui avait été pendant quelques jours une étoile parisienne. En effet, calme désormais, pouvant envisager l'avenir avec quelque espoir, Élise avait repris ses anciennes habitudes. Chaque jour, avant le dîner, elle paraissait au bois, soulevant sur son passage les petits cris d'admiration de ceux qui la voyaient.

C'était à qui saluerait la belle Grêlée. Désormais, elle n'avait plus rien à redouter, une seule chose la tourmentait encore, ce qu'étaient devenus sa sœur et Jules Minguet. Connaissant la nature de la première, elle supposait qu'en se sauvant de la petite maison de Meudon, elle avait été retrouver le misérable dont le seul souvenir la faisait frissonner. Elle se disait que ces deux êtres étaient faits pour se comprendre, et elle était bien convaincue que sa sœur vivait avec le misérable; et cela était son seul tourment, car elle savait qu'Olivier de Meyran ne consentirait à se marier que le jour où le misérable Minguet aurait payé son crime de sa vie. La rencontre possible des deux hommes l'épouvantait, et par ses suites et parce qu'ils se retrouveraient encore en lutte avec sa sœur. Elle espérait bien parfois que, lasse de la vie parisienne, ayant à redouter chaque jour la rencontre de ceux qui l'avaient connue dans une autre situation et desquels elle devrait subir le mépris, sa sœur quitterait la France avec son amant et irait chercher une situation nouvelle dans un pays où elle serait inconnue. Mais alors le marquis de Meyran consentirait-il à renoncer au châtiment qu'il suspendait sur la tête de Julot ? C'étaient les points noirs dans l'avenir d'Élise; c'était le nuage qui souvent obscurcissait son front.

Olivier la voyait peu, deux ou trois fois la semaine; il la voyait le soir.

Elle savait que, guidé par l'ex-agent Huret, il cherchait toujours à découvrir Jules Minguet.

Un soir, Élise revenait du bois lorsque Margot, sa soubrette, vint lui dire qu'Olivier voulait lui parler. Elle le fit entrer aussitôt; Olivier était radieux. Il lui tendit les bras en lui disant :

— Élise, vous êtes vengée! Maintenant, madame c'est à vous de fixer le jour où vous serez marquise.

Et elle se jeta dans ses bras, et ils s'embrassèrent longuement. Puis Élise voulut savoir ce qui était arrivé.

Olivier lui raconta que Huret était venu le voir pour lui apprendre qu'on avait retrouvé Minguet, dit le beau Julot.

Il était mort dans une rixe avec des gens de son espèce; il avait été frappé d'un coup de couteau dans le dos, qui lui avait traversé les poumons. Son corps était étendu sur les dalles de la Morgue.

Élise pâlit et sentit un frisson courir dans ses veines.

Elle dit :

— Ah! enfin, Dieu est juste. J'avais toujours peur, toujours peur de cet homme.

Cette fois, elle était bien tranquille, la belle Grêlée; elle n'avait plus d'ennemis, et, au fond, elle était heureuse de savoir que sa sœur n'était plus à la discrétion du misérable.

La jeune femme retint Olivier à dîner; ils allaient quitter la table, lorsque Margot vint dire tout bas à sa maîtresse que l'agent Huret désirait lui parler.

— Parle haut! fit aussitôt Élise; ce qui m'intéresse intéresse M. de Meyran.

— Qu'y a-t-il ? fit celui-ci.

— C'est M. Huret qui demande à me parler.

— Huret ! Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Fais-le entrer.

Une minute après, l'ex-agent était introduit.

— Qu'y a-t-il, Huret? demanda Olivier de Meyran inquiet.

— Excusez-moi, monsieur le marquis, c'est une nouvelle que j'apportais à Mme Bott, une nouvelle triste.

— Quoi donc ? fit Élise tremblante.

— Vous m'aviez prié, madame, d'essayer de savoir ce qu'était devenue votre sœur, Mme de Marby.

— Oui, monsieur. Eh bien?

— La malheureuse femme a été arrêtée ces jours passés, transportée à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, et...

— Et ? fit anxieusement Élise.

— Elle est mourante ! Elle se meurt.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! fit la jeune femme en fondant en larmes.

La triste nouvelle arrivait avec trop de brutalité pour ne pas bouleverser la jeune femme, et sa douleur était toute naturelle.

Élise ne pensait plus à l'ennemie qui l'avait tourmentée toute sa vie ; elle ne se souvenait plus que de sa sœur, celle avec laquelle elle avait été élevée ; c'était la voix du sang qui parlait en elle, et au reste elle n'avait toujours ressenti pour sa sœur que de la crainte, et non de la haine.

Elle pleurait.

Olivier, au contraire, ne jugeait que le fait brutal de la mort qui les délivrait d'une parenté désagréable. Il demanda à Huret :

— N'as-tu pas prévenu M. Ténard de Marby ?

— Je sors de chez lui. C'est elle qui voulait le voir. D'abord vivement impressionné par ce que je lui racontai, il s'irrita, puis, se domptant, il me dit qu'il refusait absolument de la voir. Il ne voulait pas pardonner ; sa mort misérable était un juste châtiment. Il ajouta : Celle qui meurt est la fille Lilie... La mort la purifiera ; je verrai ce que je devrai aux cendres de Mme de Marby. J'insistai, et il se mit dans une colère telle que je sortis pour ne point m'emporter à mon tour.

— Ainsi, elle voulait revoir son mari ?

— Oui, monsieur, elle sent sa fin prochaine, et n'a que deux mots aux lèvres, sa sœur et son mari.

— Elle me demande ? interrogea aussitôt Élise avec émotion.

— Oui, madame, elle vous supplie de venir lui dire adieu.

Comprimant ses sanglots, Élise se leva et s'adressant à Margot :

— Vite, vite, donne-moi un manteau.

— Que voulez-vous faire ? demanda Olivier.

— Je veux la revoir.

Et cela était dit d'un ton tel, qu'Olivier ne fit aucune observation. Pendant que sa femme de chambre jetait un manteau sur ses épaules, elle s'informait à Huret :

— Est-ce que je pourrai, malgré l'heure, entrer à l'hospice ?

— Oui, madame, j'ai l'autorisation nécessaire et je vais vous conduire.

— Vous êtes toujours bonne, Élise, dit Olivier, vivement ému ; il n'y a que les honnêtes gens qui savent oublier... Permettez-moi de vous accompagner.

— Merci, merci, fit-elle en pleurant. Venez, venez. Oh ! la pauvre femme, elle a besoin de pardon.

Dirigés par Huret, une demi-heure après, ils arrivaient à l'Hôtel-Dieu.

Ils entrèrent dans les grands dortoirs lugubres, à peine éclairés à cette heure par les lampes.

Élise cherchait, haletante et prise d'un tremblement nerveux. Elle était entrée la première, elle cherchait le lit.

Tout à coup, elle vit des rideaux s'écarter ; une femme livide, échevelée lui apparut ; elle cria :

— C'est toi, Lise, Lise, ma sœur... viens.

Élise se précipita ; elle avait reconnu la voix, elle n'aurait pas reconnu la femme. Elle prit sa sœur dans ses bras et, l'embrassant, ne trouvant pas un mot à dire, tant sa vue l'avait terrifiée, elle pleurait et les larmes mouillaient le visage de la moribonde ; en l'embrassant, elle parut les boire et elle dit :

— Oh ! ma Lise, tu pleures... tu m'aimes encore, tu me pardonnes... Ah ! ma Lise, quelle misérable j'ai été ! Tu me pardonnes... dis-moi que tu me pardonnes ! Oh ! là-haut, en retrouvant ma mère, j'aurai peur, j'aurai honte du mal que je t'ai fait ! Pardon ! pardon ! Élise !...

— Oh ! ma pauvre Lilie, je te pardonne. Et elle sanglotait.

— C'est vrai, tu me pardonnes... tu ne me maudis pas ?

— Je te bénis, ma sœur...

— Ah ! merci, je pourrai les revoir là-haut.

Les deux femmes se tenaient étroitement embrassées, sanglotant toutes deux et cherchant à se sourire dans leurs pleurs. Les assistants, vivement émus, les regardaient, les yeux mouillés. Olivier s'abandonnait, les larmes coulaient sur ses joues. Huret se mordait les

lèvres et faisait la grimace pour cacher son émotion. Pour tous, il n'y avait plus de sœur dénaturée, de femme infidèle, de créature souillée.

Il n'y avait qu'une mourante repentie, et, malgré eux, ils avaient tous sur les lèvres les paroles du Christ : « Que celui d'entre vous qui n'a pas péché lui jette la première pierre ».

L'émotion amena une crise; une quinte de toux la prit. Élise, épouvantée, la saisit dans ses bras; elle crut que sa sœur allait mourir, et elle devint livide... Mais la toux cessa et Aurélie, se penchant à son oreille, lui dit :

— Veux-tu me prouver que tu m'as pardonné, ma Lise?

— Que veux-tu?... dis, ma sœur?

— Oh ! tu ne me refuseras pas?

— Non, je te le jure...

Elle se pencha encore et d'un accent que rien ne saurait rendre et qui bouleversa sa sœur, elle lui dit en suppliant :

— Lise, ma sœur, j'ai peur ici... Je ne veux pas mourir à l'hospice... Je ne veux pas aller à l'amphithéâtre... Lise, emmène-moi, mourir chez toi... chez toi! Ah! ne me quitte plus...

Et en parlant la malheureuse avait un frisson que sa sœur ressentit.

Élise répondit aussitôt :

— Oui, ma Lilie, oui, je t'emmène, et, chez moi, tu ne mourras pas... Nous te sauverons, nous... C'est possible, madame, de l'emmener? demanda-t-elle à la sœur qui la veillait.

La sœur eut un triste sourire et répondit :

— Oui, madame

Huret se chargea de faire le nécessaire, et, suivant la sœur, il dit :

— Préparez-la, je vais avoir l'autorisation.

— Il faudra la porter sur une civière, dit l'interne de service en se penchant à l'oreille d'Olivier ; il dit bas : elle se meurt et je ne crois pas qu'elle arrivera vivante chez vous.

Si bas qu'il eût parlé, Aurélie avait entendu ou deviné ; car, se cramponnant à Élise, elle lui dit, suppliante encore :

— Lise, morte ou vivante, emmène-moi d'ici !...

Et, fondant en larmes, écrasée de douleur, la serrant dans ses bras, Élise en l'embrassant répondit :

— Aurélie, je ne te quitterai pas..., je t'emmène.

— Que tu es bonne, ma...

Un accès de toux coupa la phrase.

Une heure après, la civière s'arrêta devant la porte de la demeure d'Élise. Celle-ci descendit de la voiture qui suivait ; elle courut vers sa sœur pour la soutenir en montant l'escalier. Elle releva la toile qui couvrait la civière, et, ne voyant pas la malade, elle chercha sa main.

— Aurélie, nous sommes arrivés ; on va te monter chez moi.

Lilie ne répondit pas.

Élise, touchant la main et la sentant glacée, jeta un grand cri, et, tombant à genoux, elle prit dans ses bras le corps de la malheureuse, couvrant son front, ses lèvres, de baisers.

Aurélie Ténard de Marby était morte.

IV

DÉNOUEMENT.

Quelque temps après les événements que nous avons racontés, la belle Grêlée, dans son grand costume de deuil, dans un landau noir, faisait au bois de Boulogne sa promenade quotidienne. Un élégant cavalier trottait aux côtés de la voiture. Tous deux étaient l'objet de l'attention générale. C'est que, le matin même, un journal du monde élégant avait annoncé cette nouvelle :

« Demain aura lieu, à Saint-Philippe-du-Roule, le mariage du marquis de Meyran avec une étoile parisienne, renommée par sa vertu et sa grande beauté, Mme veuve Loïse Bott, surnommée la belle Grêlée. »

Ceux qui avaient lu cette nouvelle commentaient un autre fait paru dans le même journal ; c'était le scandale du jour. On racontait qu'une ancienne grande dame, la comtesse W..., qui avait fondé une maison de religieuses dont elle était la supérieure, la communauté des sœurs de Madeleine-Repentie, s'était enfuie la veille, avec un jeune abbé. Cet abbé, qui se faisait appeler de Luc, n'était antre qu'un chevalier d'industrie, ancien viveur des boulevards, nommé Alphonse Duluc. La police, ajoutait-on, était à leurs trousses ; car, en mettant les clefs sous la porte de la communauté, ils avaient emporté les quelques valeurs qu'elle renfermait, abandonnant sans ressources les mal-

heureuses femmes qui restaient. Ils laissaient, de plus, un déficit tel, que la communauté, faisant un petit commerce de lingerie, avait été déclarée en faillite.

Ce n'était pas tout; ce qui ajoutait au piquant de l'histoire, c'est que le syndic chargé de la faillite avait trouvé dans le passif pour plus de quatre mille francs de champagne et pour plus de dix-huit cents francs de cigares. Aussi riait-on beaucoup en rappelant que c'était là que s'était retirée, pendant un certain temps, la baronne de Marby dont tout le monde ignorait la fin.

Tous les jeudis, tous les dimanches, dans un coin du cimetière Montmartre, on pouvait voir, vers deux heures, passer un grand gaillard boutonné jusqu'au col, les cheveux blancs taillés en brosse, les sourcils jaunes, raides comme du chiendent sous lesquels dardent un regard de loup, une lueur de fauve. Sombre et silencieux, il montait la grande allée du cimetière pour s'arrêter devant une tombe simple, sur laquelle on ne lisait que ces mots :

BARONNE TÉNARD DE MARBY.

Requiescat in pace.

Devant cette tombe, il s'arrêtait farouche, et d'un mouvement sec, anguleux, il tirait de sa poitrine un bouquet, le plaçait sur la pierre; puis, comme un soldat obéissant au feu de peloton, il s'agenouillait, appuyait son front sur l'entourage de fer; il pleurait.

Des gardiens l'ont vu rester deux grandes heures ainsi, pleurant, sanglotant, gémissant, grommelant, blasphémant, et se redressant tout à coup, faisant le signe de la croix; il toussait bruyamment, comme s'il

voulait chasser les derniers sanglots qu'il avait dans la gorge; il essuyait ses yeux de sa manche, et droit comme un I, au pas militaire, il redescendait vers Paris. Chaque semaine il était plus pâle et plus maigre.

Le capitaine, baron Ténard de Marby, mourait de ses souvenirs, se reprochant de n'avoir pas pardonné.

Maintenant, lecteur, si vous avez besoin d'affirmations sur la longue histoire de ces deux femmes, il existe un témoin dont nous avons parlé. Vous pourrez le voir et le consulter en allant à Puteaux, au cabaret de la mère Madeleine, au *Vin sans eau*, où Émile Aublet, marié avec sa cousine, vit avec la vieille cabaretière. Bonne cuisine et bon vin; allez-y voir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie.

L'AMANT, LA FEMME ET LE MARI.

Deuxième Partie.

UNE ÉTOILE PARISIENNE.

Troisième Partie.

LES AMOURS D'UNE RELIGIEUSE.

Quatrième Partie.

LA FILLE LILIE.

ÉPILOGUE.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, 19, rue Montparnasse.

Paris. — Imprimerie Ve P. LAROUSSE